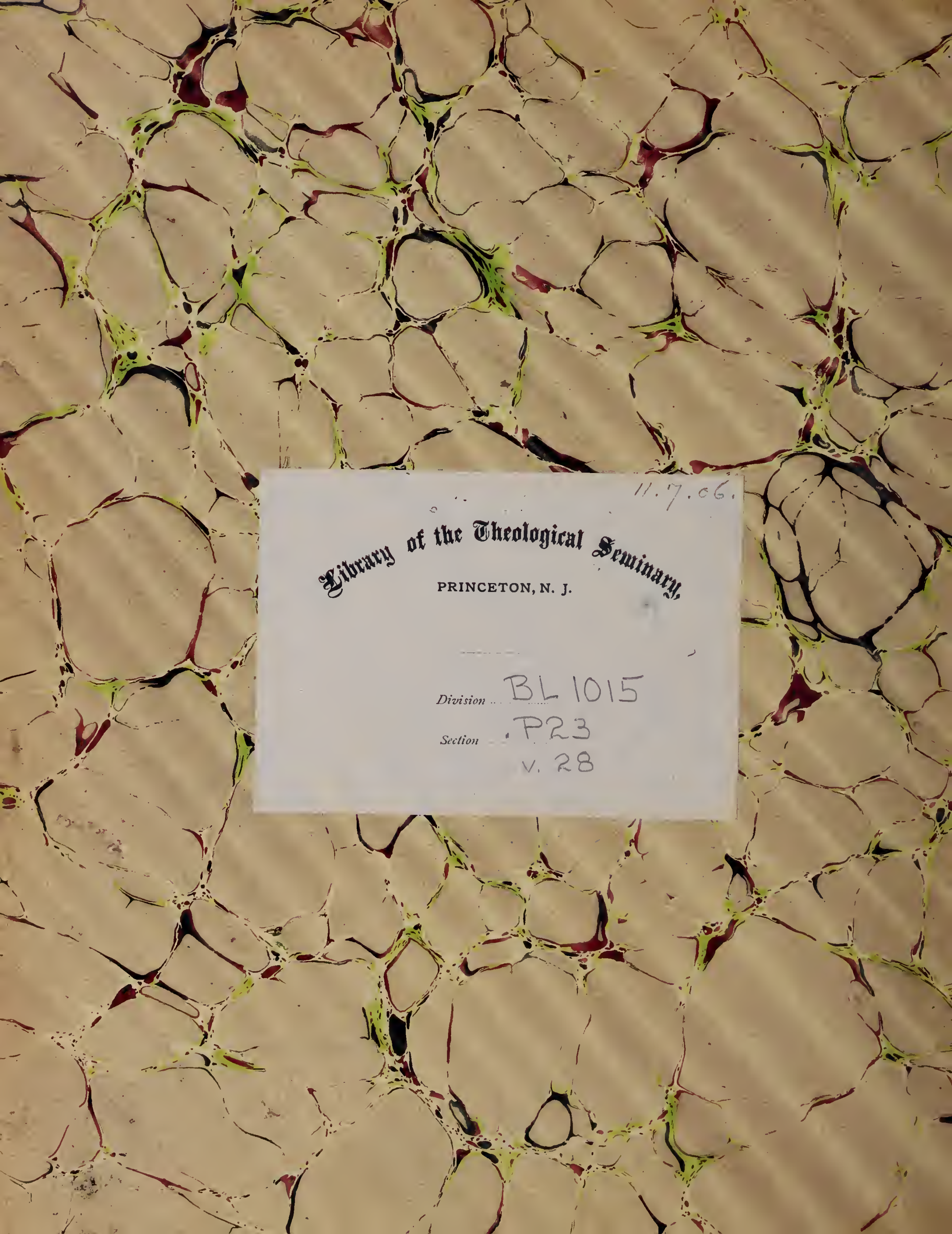
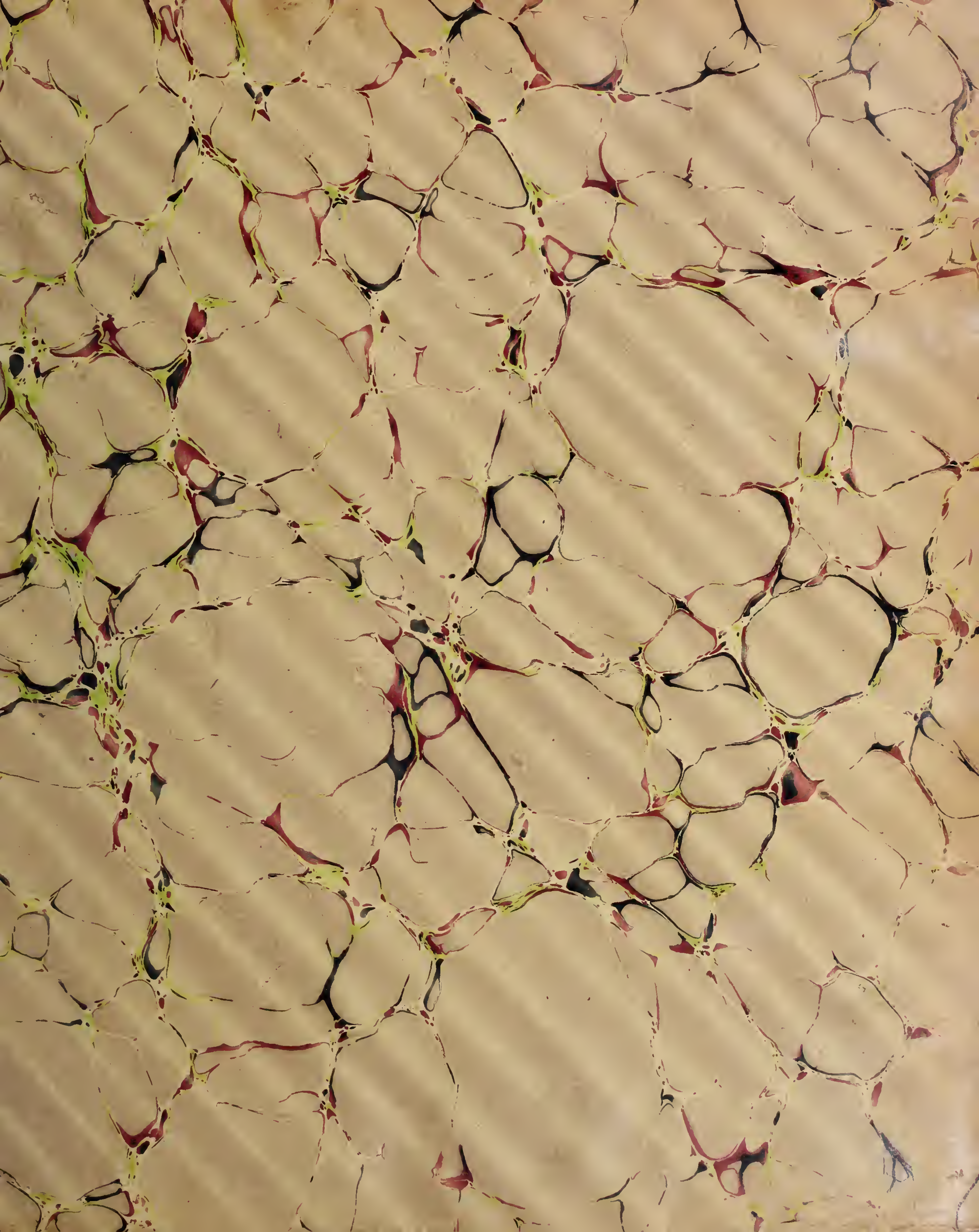



11.7.06.
Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.
Division BL 1015
Section .P23
v. 28



ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-HUITIÈME

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-HUITIÈME

HISTOIRE

DE

LA SÉPULTURE ET DES FUNÉRAILLES

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

Avec nombreuses vignettes et 112 planches hors texte

PAR

E. AMÉLINEAU

I



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1896

HISTOIRE

DE LA

SÉPULTURE ET DES FUNÉRAILLES

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

INTRODUCTION

Il a dû arriver bien souvent qu'au cours de certaines études, un travailleur sérieux, ayant à se demander quels étaient, chez les Égyptiens, les divers rites qui présidaient à tout ce qui touche les funérailles ou la sépulture, ait en vain cherché à se faire une idée nette sur ce qui se passait en Égypte à cette occasion. S'il avait été un égyptologue de profession, il aurait peut-être su trouver ce que ses confrères avaient écrit sur ce sujet, et il aurait alors eu à constater que l'on n'avait jamais traité la question, sinon en passant, et que personne ne l'avait embrassée dans toute son ampleur. Celui qui l'a traitée peut-être avec le plus de détails est Wilkinson dans son ouvrage sur les mœurs des anciens habitants de l'Égypte [1] ; mais depuis que cet ouvrage a été écrit, la science égyptologique a fait bien des progrès et l'ouvrage de Wilkinson, quoique fourni d'ingénieux aperçus, est bien en retard sur ce que l'on sait aujourd'hui. De même Rosellini dans son grand ouvrage sur l'Égypte a bien traité la question de la sépulture et des

1. Wilkinson, *Manners and customs of ancient Egyptians*, London, 1837-38, 6 vol.

funérailles[1]; mais il en est de son œuvre comme de celle de Wilkinson qu'elle a d'ailleurs suivie de près. Depuis lors les travaux se sont multipliés, mais sur une foule d'autres sujets attenant à celui qui fait l'objet de cette publication, aucun sur le sujet lui-même de mon ouvrage. C'est donc une lacune que j'ai eu en vue de combler par le livre que je publie aujourd'hui. Aussi j'espère que cette œuvre volumineuse sera accueillie avec intérêt par le public restreint des égyptologues et par le public autrement nombreux des hommes qui cherchent à se faire des idées justes sur la présente question. Afin de parvenir à ce but qui récompenserait amplement les efforts et les études qu'a coûtés ce livre, je dois dire auparavant de quelle manière j'ai conçu mon sujet et comment je me suis préparé à l'exécuter.

Les funérailles égyptiennes avec tout ce qu'elles comportaient étaient, on le sait du reste, une œuvre de longue haleine. On a beaucoup répété dans les livres de ce siècle que les Égyptiens, à peine sortis du berceau, devaient se préoccuper de se construire la *demeure éternelle* où ils étaient appelés à aller dormir, tôt ou tard, leur dernier sommeil : un texte grec de Diodore et un texte égyptien des maximes du scribe Khonsou-hôtep[2] semblaient, se complétant l'un par l'autre, parvenir nécessairement à cette conclusion. Elle est en grande partie fausse, et cependant le fait général est vrai en lui-même. Il fallait un long temps pour construire d'abord, ou creuser, les tombeaux égyptiens ; quand ils étaient construits, il fallait encore beaucoup de temps pour les orner, pour les meubler et pour les mettre, en un mot, en état de recevoir la momie. Et quand la momie y avait été déposée, tout n'était pas dit : il y avait encore le culte funéraire que l'on rendait aux parents et qui avait été le premier pivot de la société égyptienne, comme il devait être à la base des sociétés grecque et romaine. C'est alors que le tombeau prenait une importance extraordinaire, qu'il était le lien qui unissait les membres d'une même famille dans le culte pieux rendu aux ancêtres communs : on y devait pourvoir à la subsistance journalière du défunt, le faire participer aux réjouissances et aux fêtes terrestres, comme célébrer en son honneur certaines fêtes particu-

1. Rosellini, *Monumenti dell' Egitto e della Nubia*, 1838, 9 vol.
2. Cf. Papyrus du Musée de Boulaq, n° 4.

lières, gardées avec une grande dévotion pleine de reconnaissance par les divers membres de la famille: fils, femmes, filles, frères et sœurs du défunt. Pour mettre en œuvre tous les matériaux qui concouraient à élever cet édifice grandiose qu'on appelle le tombeau égyptien, il fallait donc du temps, beaucoup de temps, car c'était le résumé presque complet de toute la civilisation égyptienne.

Aussi, pour décrire les multiples travaux qui tous concouraient à ce culte des morts en Égypte, m'a-t-il fallu diviser mon travail en plusieurs parties. Dans une première partie, j'ai décrit tous les travaux qui avaient part à la construction de la tombe, à sa décoration, à tout ce que j'ai appelé *préparation éloignée* du tombeau, m'arrêtant à la décoration proprement dite ; dans une seconde partie, je me suis occupé du mobilier du tombeau, depuis le sarcophage et le mobilier proprement dit, jusqu'à la momie elle-même toute préparée ; j'ai nommé cette partie *préparation prochaine* de la tombe ; enfin, dans une troisième partie, j'ai décrit tout au long les cérémonies préliminaires des funérailles, les cérémonies des funérailles elles-mêmes et tout ce qui regardait le culte des morts après le jour de l'enterrement, car les Égyptiens, pas plus que nous, ne se croyaient quittes envers les morts une fois que le cadavre reposait dans sa tombe ; ils lui rendaient de nombreuses visites, ainsi que nous faisons, avec cette différence qu'ils s'y croyaient obligés de par les lois qui présidaient alors à la famille, à la société, au lieu que nous n'avons aucune loi qui nous contraigne et que nous obéissons seulement aux sentiments de reconnaissance, d'affection et de regret que porte en lui-même tout cœur bien né. J'aurais peut-être pu joindre à ces trois parties une quatrième qui aurait traité des funérailles des animaux sacrés ; j'en avais eu tout d'abord l'attention, mais je n'avais pas prévu le développement qu'allait prendre ce travail sur la sépulture et les funérailles humaines : j'estime qu'il me suffit d'avoir écrit la matière de trois volumes dans ce premier ouvrage ; plus tard, si le succès couronne mes études et si j'obtiens des résultats nouveaux, je compléterai sans doute mon travail, en y ajoutant ce qui regarde la sépulture et les funérailles des animaux sacrés. De même, je n'ai pas la moindre intention de m'occuper en quoi que ce soit des doctrines religieuses de l'Égypte sur l'âme et la survivance de l'être humain après la mort : ces doctrines très

nombreuses et les développements qu'elles comportent feront l'objet d'un travail spécial que je ferai peut-être paraître quelque jour ; je n'en dirai ici que ce qu'il faut pour rendre intelligibles les idées de l'Égypte sur le tombeau, son aménagement et son mobilier, c'est-à-dire le gros seulement des idées courantes et reçues.

La construction des tombeaux en général comprend un assez grand nombre de particularités que je me suis attaché à faire ressortir. La construction des pyramides n'était pas du tout la même que celle des *mastabas* ; de même les tombeaux que l'on nomme *mastabas* ne ressemblent guère aux tombeaux du Moyen Empire, soit dans la forme qu'ils affectent dans la nécropole d'Abydos et celle de Thèbes, soit dans les hypogées de Siout, de Beni-Hassan et des autres nécropoles avoisinantes. Il y a eu progrès et ce progrès se manifeste encore, à une période plus rapprochée de nous, dans les hypogées de la nécropole thébaine, soit ceux des simples particuliers, soit ceux autrement importants que se firent creuser les Pharaons des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties dans la *Vallée des rois*. Plus tard encore, il se construisit certains tombeaux d'une grandeur vraiment extraordinaire. Ce fut là comme le dernier jet de la flamme prête à s'éteindre ; l'Égypte n'a plus eu dans la suite le temps de songer à creuser des tombeaux, livrée qu'elle était à tous les bouleversements des révolutions politiques. De même la décoration a progressé, nous le verrons : les pyramides les plus anciennes ne comportent aucune décoration ; celles qui les ont suivies n'ont que des inscriptions. Dans les *mastabas*, la décoration proprement dite apparaît, timidement d'abord, puis ensuite avec plus de détails ; sous le Moyen Empire, nous rencontrerons de véritables chefs-d'œuvre, mais non pas partout ; sous le Nouvel Empire, la décoration, en même temps qu'elle deviendra presque de règle, changera encore ses motifs, parce que le peuple égyptien avait grandi et que ce qui l'avait charmé dans son enfance le laissait assez froid dans son âge mûr, selon l'invariable développement des lois de la nature. Je ne m'occuperai de la décoration, cela va sans dire, qu'autant qu'elle rentre dans mon sujet : comme les Égyptiens ont représenté sur les parois de leurs tombes à peu près toutes les scènes de leur multiple vie, si j'avais voulu expliquer ces scènes comme elles méritent de l'être, ce n'auraient pas été trois volumes seulement qu'il m'eût fallu écrire, mais six ou

sept. Mon sujet se fût trouvé noyé dans les développements qu'auraient pris certaines parties, sans compter que je n'aurais pas toujours pu expliquer quelques-unes des scènes dont j'aurais dû parler. Je m'en suis donc tenu purement et simplement à mon sujet, c'est-à-dire à la description des genres principaux des scènes employées dans la décoration de la tombe ; sans avoir la prétention d'avoir complètement épuisé mon sujet, ce qui d'ailleurs serait impossible, j'ai tenu à ce que mes lecteurs fussent assez instruits pour pouvoir se former une idée nette et juste de la décoration des tombes égyptiennes, et j'ai agi en conséquence. Je n'ai fait exception à cette manière d'agir que pour le groupe des tombes d'El-Amarna, en raison de de leur petit nombre et de leur décoration particulière.

Comme on a pu le voir d'après le paragraphe précédent, j'ai suivi, dans cette première partie de mon ouvrage, la méthode chronologigue, la seule qui, à mon sens, pouvait être employée ici. Ce que j'ai voulu avant tout, c'est rendre sensible à mon lecteur la pensée du peuple égyptien dans cet ordre d'idées déterminé et le mettre ainsi à même de porter un jugement motivé. Il m'a paru complètement insuffisant de me livrer à des considérations générales sur les monuments égyptiens, puisque j'ai voulu suivre peu à peu le développement des idées égyptiennes et de l'art égyptien, afin de montrer qu'en cette particulière histoire l'esprit humain a suivi la même marche que nous lui voyons toujours suivre; et comment arriver à ce but, sinon en exposant les développements chronologiques de son art et de ses idées? Quand je parle de chronologie, je dois dire que j'entends une chronologie assez élastique, mais cependant parfaitement certaine dans son élasticité même. J'accorde au peuple égyptien une durée historique d'environ six mille ans avant notre ère, et je sais parfaitement que sur cette question je suis en contradiction avec les auteurs qui croient seulement pouvoir faire remonter l'antiquité égyptienne à 3,500 ans avant l'ère chrétienne. Pour ma part, je suis plus exigeant, et non seulement parce que les monuments égyptiens semblent le demander, mais encore parce que la chronologie extérieure le réclame pour pouvoir former un tout complètement homogène. Ce n'est pas le lieu de développer ici quelles sont mes idées sur ce point; peut-être l'occasion s'en présentera-t-elle d'elle-même un certain jour : mais je dois faire connaître quelles sont les principales divisions

de l'histoire égyptienne. J'ai conservé les trois divisions ordinaires d'Ancien Empire, de Moyen Empire et de Nouvel Empire. L'Ancien Empire commence, pour moi, à la première des dynasties humaines de l'Égypte, c'est-à-dire au Pharaon Mîna, celui que les Grecs ont appelé Ménès; il se ferme vers la XIe dynastie, après une durée qui a pu varier entre deux mille cinq cents ans et trois mille ans. Le Moyen Empire va depuis la XIe dynastie jusqu'à la XVIe inclusivement; il commence au XXVe siècle environ avant notre ère et va jusque vers le XVIIIe ou le XIXe siècle avant Jésus-Christ. Une partie de cette époque reste encore complètement inconnue et l'on sait que les XVe et XVIe dynasties sont celles pendant lesquelles régnèrent les étrangers qui s'étaient emparés d'une partie de l'Égypte et qui sont connus sous le nom de *Hiqsos* ou de *Pasteurs*. Le Nouvel Empire thébain commence avec la XVIIe dynastie et va jusqu'au moment de la conquête éthiopienne; il comprend la période la plus brillante de l'histoire égyptienne et aussi le commencement de cette irrémédiable décadence qui ne devait plus s'arrêter malgré les tentatives de renaissance. A l'empire éthiopien succèdent les dynasties saïtes, puis alors les conquêtes assyrienne, persane, grecque, romaine se succèdent coup sur coup, et il y a longtemps que l'Égypte ancienne n'existe plus quand la conquête arabe vient mettre le terme suprême à l'histoire de ce grand peuple égyptien qui avait joué un rôle si brillant dans l'histoire générale de l'humanité, non pas tant par ses conquêtes et ses victoires que par le développement qu'il sut donner à sa civilisation et l'influence très grande et très heureuse qu'il exerça sur toute la civilisation occidentale.

Cette méthode chronologique semble donc bien la méthode applicable à mon œuvre, et je l'ai observée tant que je l'ai pu, c'est-à-dire tant que j'ai eu à traiter de questions pouvant s'y ramener. Malheureusement, il n'a pas toujours été possible de la suivre, surtout dans la seconde et la troisième partie de mon ouvrage. Cela d'abord pour une raison péremptoire : il ne nous est pas resté de monuments que l'on puisse rapporter à telle époque d'une manière certaine : ainsi, par exemple, s'il nous est resté un nombre relativement considérable de sarcophages de l'Ancien et du Nouvel Empire, nous n'en avons que très peu du Moyen Empire; pour ce qui est des boîtes à momie ou des cercueils anthropoïdes en bois, nous en avons à

peine deux ou trois qui remontent à l'Ancien Empire, peut-être le même nombre que l'on puisse rapporter au Moyen Empire, tandis qu'ils deviennent une cause sérieuse de difficultés, à cause de leur abondance, sous le Nouvel Empire et à l'époque grecque. En outre, quand on les a reçus dans un musée, on a peu songé à s'enquérir du lieu de leur provenance, généralement parlant, car il y a eu quelques heureuses exceptions, si bien que l'historien se trouve en face d'un problème très ennuyeux à résoudre et qu'il est obligé de laisser sans solution ferme, parce qu'il ignore le lieu d'origine et qu'il est en outre tout à fait persuadé que certains types ont été employés presque uniquement dans certaines nécropoles. A la vérité, ce ne sont là que des différences assez légères, mais elles sont une source de regrets pour celui qui croit qu'il y a là un problème à élucider, lorsqu'il n'a pas les éléments nécessaires pour en donner une solution. De même, dans la troisième partie, j'ai bien essayé de tirer profit des quelques documents qui nous restent des funérailles; mais, à part les textes récemment découverts dans les pyramides de Memphis, ces documents sont si peu nombreux, si fragmentaires, qu'ils ne pouvaient aucunement donner l'idée complète des funérailles et que j'ai dû presque exclusivement me servir de textes remontant au Nouvel Empire. D'ailleurs, les différents exemplaires que nous avons de ces textes et qui comprennent une période d'environ un millier d'années, sont si exactement semblables qu'ils sont presque pour nous une garantie qu'aux époques précédentes il n'y avait pas beaucoup de différences, car les traditions funéraires sont de celles que l'homme a toujours hésité à changer et, s'il y a un cas où l'on puisse se prévaloir de la prétendue immobilité de l'Égypte, c'est bien celui-là. Cette réflexion repose sur un fonds de vérité tellement grand, que souvent les idées ne correspondent plus aux anciennes cérémonies, non seulement en Égypte, mais encore dans tous les pays où il y a des hommes : les unes ont marché, les autres au contraire sont restées stationnaires. Il suffit pour en apporter une preuve décisive de regarder autour de soi ce qui se passe aujourd'hui. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de porter sur les tombes des défunts des fleurs et des couronnes, de cultiver même sur le petit espace de terrain que l'on peut obtenir avec beaucoup d'argent dans les cimetières d'une grande ville comme Paris, de petits jardins où l'on a trouvé le secret de

cultiver de nombreuses plantes qui portent à leur saison les fleurs les plus gracieuses? qui dirait aux âmes simples qui vont ainsi porter à leurs morts le tribut de leur souvenir et de leur piété filiale qu'ils conservent une ancienne, très ancienne superstition, les étonnerait sans doute beaucoup, et cependant c'est bien le cas. A quoi bon, me répondrait-on, aller porter aux morts le parfum des fleurs ou planter sur leurs tombes des arbustes dont ils ne pourront voir le feuillage ni sentir le parfum, puisqu'ils ne peuvent en jouir? c'est bien aussi ce que je crois : les jouissances des sens n'ont plus aucune prise sur les cadavres renfermés dans la tombe; mais telle n'a pas toujours été la croyance des hommes : on a d'abord commencé par croire que le mort, et non le cadavre, se survivait à lui-même, qu'il menait une autre vie après la fin de la vie présente, bien plus remplie de jouissances, bien plus éthérée en quelque sorte. C'est alors qu'on a entouré les cadavres de fleurs, afin qu'ils en pussent respirer à leur aise les parfums que les morts avaient aimés pendant la vie : cette coutume s'est maintenue jusqu'à nos jours, comme bien d'autres, alors que les idées ont changé.

Pour certaines parties de mon ouvrage, je l'ai conduit jusqu'à l'époque chrétienne, parce que je le pouvais; pour d'autres, au contraire, j'ai dû le laisser au moment où les monuments nous font défaut. De là, certaines lacunes inévitables que j'aurai le plus souvent soin de signaler moi-même. Ces lacunes seront surtout sensibles dans la deuxième partie de mon œuvre, dans les chapitres sur le mobilier funéraire, sur la fabrication du papyrus et sur les procédés de la momification. Dans ce dernier chapitre, quoique j'aie réuni à peu près tout ce que l'on sait sur ce sujet, avec quelques réflexions nouvelles qui proviennent du travail auquel j'ai été obligé de me livrer sur ce point, j'ai dû avouer que l'on n'était pas beaucoup plus avancé à la fin qu'on ne l'était dans la première moitié de ce siècle. A ce propos, j'ai dû constater que, bien loin que les procédés de momification fussent aussi peu nombreux que le dit Hérodote, il y avait tant de variétés diverses dans les momies préparées par l'art des embaumeurs qu'on pouvait difficilement adopter les dires de l'historien grec. Les auteurs qui ont parlé de ces procédés, ou bien ont répété ce qui se dit journellement à ce sujet, ou bien n'avaient pu voir qu'un nombre trop restreint

de momies, pour porter un jugement bien assis sur les procédés employés par les Égyptiens dans l'embaumement des cadavres.

J'ai fait précéder mon œuvre d'un chapitre où je me suis efforcé de peindre aux yeux des lecteurs les diverses nécropoles égyptiennes où mon récit les transportera successivement : ce qui résulte en effet de ce que je dirai au cours de mon ouvrage, c'est que les Égyptiens, loin d'avoir subi cette uniformité désespérante qu'on a dite se retrouver dans leurs œuvres, ont, au contraire, disposé d'une grande variété de moyens et par conséquent laissé des œuvres fort diverses. Non seulement chaque partie de l'Égypte avait ses coutumes particulières pour les rites de la sépulture et des funérailles, mais je dirais presque chaque nome et chaque ville. Je sais fort bien que les Égyptiens étaient avant tout obligés de se faire aux conditions géologiques du terrain qu'ils employaient pour y asseoir leurs constructions ou pour y creuser les immenses souterrains que nous aurons l'occasion de voir décrits au cours de ce livre ; mais, cette nécessité une fois admise, il faut avouer qu'ils ont apporté à leurs œuvres toute la fantaisie dont ils étaient capables. Cependant cette fantaisie n'exclut pas une certaine unité dans le développement des constructions qui se sont successivement élevées sur le sol égyptien, et j'ai pris grand soin de faire observer quel a été, selon moi, ce développement très naturel.

Telle est la manière dont j'ai conçu le plan de mon ouvrage ; je dois dire quelques mots maintenant sur la manière dont je l'ai exécuté. Comme je l'ai dit, j'ai voulu avant tout fournir à mes lecteurs les moyens de se former un jugement sur cette question, c'est-à-dire que j'ai en quelque sorte voulu faire une œuvre de vulgarisation limitée. Mais cette œuvre de vulgarisation, je ne l'ai point entendue étroitement, comme on le fait d'ordinaire : je ne me suis point contenté d'exposer les points que je croyais acquis, sans chercher à résoudre les problèmes qui étaient restés sans solution. J'ai au contraire étudié, avec tout le sérieux dont je suis capable, les divers problèmes qui se sont posés devant moi et je les ai résolus bien souvent dans un tout autre sens qu'on ne le fait habituellement, parce que je les ai envisagés de plus haut et de plus loin. L'idée qu'on se fait d'ordinaire des tombeaux de l'Égypte est tout à fait contraire à la réalité. Le grand public instruit croit d'habitude que tout Égyptien devait se faire construire

un tombeau dès qu'il avait l'âge de la raison, que ce tombeau était l'œuvre capitale de sa vie, et que les tombeaux que le voyageur visite en Égypte sont les restes de ceux qui ont été construits. C'est là une impossibilité manifeste pour celui qui veut réfléchir quelque peu. Le nombre des tombeaux qui existent encore en Égypte peut bien monter à dix mille environ : en admettant que nous ne possédions que la moitié, ou même le quart de ces tombeaux pour la Haute-Égypte, le chiffre qu'on obtiendrait pour la totalité des tombes qui ont existé, serait au maximum de quarante mille pour cette partie de la vallée du Nil. J'en mets autant pour la Basse-Égypte, et j'arrive au chiffre de quatre-vingt mille, chiffre de beaucoup supérieur, je crois, à la réalité. Mais qu'est-ce que quatre-vingt mille tombes pour une population d'au moins trois ou quatre millions d'habitants qui a traversé une période de six mille ans? Si chaque Égyptien avait eu son tombeau, comme on le dit d'ordinaire et comme on le croit, ce n'est pas quatre-vingt mille tombes que nous aurions, ce serait des millions, même en admettant que tous les tombeaux que nous possédons ou qui existaient eussent été des sépultures de famille, ce qui n'est pas le cas pour l'Ancien et le Moyen Empire, et ce qui ne l'est devenu qu'à partir du Nouvel Empire, ainsi que je l'exposerai. Or, telle n'était point l'économie de la tombe en Égypte, s'il m'est permis de parler de la sorte. L'immense majorité du peuple égyptien n'avait point de tombeau spécial élevé à grands frais sur les plateaux montagneux, dans les sables qui commençaient le désert, dans les hauteurs qui s'élevaient au-dessus du niveau de l'inondation, ou creusés dans la montagne ; chez les Égyptiens, comme chez tous les peuples, le tombeau d'apparat n'était accordé qu'à quelques rares individus qui l'avaient mérité par les services rendus à la société et au chef de la société : le Pharaon l'avait de droit, parce qu'il était le Pharaon, comme le lion s'appropriait le butin parce qu'il s'appelait et était le lion : lui seul était juge en dernier ressort de la valeur des services rendus et pouvait les récompenser par la concession d'un tombeau. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du moraliste à son fils et disciple, conseillant en ces termes de mener une bonne vie : « Place devant toi, comme but à atteindre, une vieillesse dont on puisse rendre témoignage, afin que tu sois trouvé ayant parfait ta maison qui est dans la vallée funéraire, lorsque sera venu

le matin de cacher ton corps [1]. » Ces paroles doivent s'entendre au figuré et ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un qui était en état de la mettre en pratique : les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du peuple égytien ne pouvaient se les appliquer, parce que leur condition ne leur permettait point de viser à tant d'honneur. Seuls quelques privilégiés pouvaient espérer que, grâce à leurs services et à la vieillesse honorable qui serait la leur, leur tombeau serait parfait à la fin de leur vie, qu'on entende cette phrase au propre et au figuré, d'un tombeau réel ou d'une sépulture figurée.

Que devenaient donc les cadavres de ceux qui ne pouvaient obtenir de tombeaux? Ils étaient gardés dans l'enceinte de leurs maisons, comme chez les Grecs et les Latins, car la constitution de la famille égyptienne était la même à cet égard que la constitution de la famille grecque et romaine. C'est ce qui permettait aux fils en Égypte de donner pour gage la momie de leur père, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile [2]; c'est ce que l'on faisait en conservant la momie des martyrs, en les plaçant au-dessus d'un bassin et en tenant une lampe allumée devant eux, comme on le faisait encore au IVe siècle de notre ère [3]. Le défunt principal d'une famille, l'ancêtre primordial, ou celui dont on faisait dater l'honneur de la famille, était le dieu de la famille, ainsi que je le dirai dans le dernier chapitre de mon œuvre : c'est lui qui veillait sur ses descendants comme le lare latin faisait sur le foyer domestique chez les Romains : il vivait près de sa famille, dans l'enceinte de la maison, quand on ne lui faisait pas une niche dans les murs de la maison. Cette coutume primitive, rien n'empêche qu'elle ait été pratiquée par les petits comme par les grands ; mais toute une classe, celle des esclaves, en restait sans doute exclue par la force même des choses, et peut-être aussi les plus pauvres. Ceux-là, on les enterrait dans le sable, dans les chemins, partout où l'on pouvait, et c'est ce qu'un témoignage du moine Schenoudi nous apprend en termes exprès, quand il s'élève contre la fureur, qui s'était de son temps abattue sur l'Égypte, d'aller chercher

1. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 54 ; Papyrus de Boulaq, n° 4, pl. XVII, l. 13 et seqq.
2. Diodore de Sicile, I, 93.
3. E. Amélineau, *Les martyrs de l'Église copte*, p. 107 ; Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 137-138 et 169.

partout les corps des martyrs, disant que c'était la coutume des hommes d'autrefois en Égypte d'enterrer les morts partout où l'on trouvait un endroit convenable [1], et c'est ce que montrent aussi les Actes des martyrs quand ils racontent que tel ou tel martyr fut enterré aux abords de tel ou tel village, ou dans l'intérieur des maisons; car, si telle n'avait pas été la coutume des générations précédentes, on ne se fût pas imaginé d'agir de la sorte et l'on n'aurait pas ensuite remplacé les maisons par des églises ou par des santons [2]. Tout concourt donc à rendre croyable et certaine l'affirmation que je me suis permise plus haut.

Si telle était la coutume générale en Égypte, il est facile de comprendre que l'on n'y pouvait déroger que lorsque la dérogation était un marque d'honneur relevée; les membres des plus riches familles n'avaient d'intérêt à sortir de cette coutume qu'autant qu'elle était recherchée et concédée avec une parcimonie rigoureuse. Et qui pouvait la concéder, sinon le chef de la société, et pour des faits tellement peu ordinaires qu'un très petit nombre d'individus arrivaient a obtenir la concession? Aussi, voilà la véritable raison pour laquelle les tombeaux sont si rares en Égypte, même si on les portait au chiffre de quatre-vingt mille pour toute la vallée du Nil, depuis la première cataracte jusqu'à la mer Méditerranée. Les femmes y avaient droit aussi bien que les hommes, si elles rendaient service au Pharaon ou à la société égyptienne, ce qui était tout un ; mais il est facile de comprendre qu'elles n'obtinssent que très rarement cet excès d'honneur. On n'a jamais rencontré d'enfant ayant eu une tombe sous l'Ancien et le Moyen Empire, à quelque famille qu'il appartînt ; ce que je viens de dire peut seul fournir la raison de ce fait devant lequel on s'est tant étonné. Au contraire, sous le Nouvel Empire, lorsque le tombeau est devenu une véritable sépulture de famille, on trouve des femmes presque en aussi grande quantité que des hommes, et même on trouve des momies d'enfants, d'enfants même morts en naissant, ou à peu de chose près. Cela se comprend encore très bien, c'est la logique en action dans les actes funéraires.

1. Zoëga, *Cat. cod. copt.*, n° CLXXXIIX; Parchemin copte du Musée de Naples, p. 424.
2. Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, passim ; E. Amélineau, *Les martyrs de l'Église copte*, passim.

D'ailleurs qu'on examine les civilisations primitives de quelque pays que ce soit, on trouvera toujours que les tombeaux élevés avec soin ont été destinés à quelque roi et à quelque guerrier renommé, ou à quelque grand officier civil qui avait rendu des services éminents aux membres de la société. Chez les Celtes il en était ainsi; chez les Scandinaves de même; de même aussi chez les Grecs et les Latins, jusque dans l'Inde, ainsi qu'on le sait : le roi seul ou le chef de la tribu, ou le chef de la société, ou le peuple réuni en assemblée décernait la concession d'un tombeau d'honneur. Il en était de même en Égypte, — la chose avait dû commencer à une époque bien lointaine, bien antérieure à la période proprement historique, — et la preuve c'est que, sous le Nouvel Empire, nous possédons encore un document où il est question d'une concession de ce genre faite par Aménophis III à l'un de ses officiers, et qu'un certain nombre de tombeaux portent une formule qui le dit expressément. Lorsque les dynasties nationales disparaissent, lorsque l'Égypte est en état d'anarchie, s'il n'y a plus de tombeaux creusés, c'est que les Pharaons n'existant plus, ils ne peuvent donner de concessions. Si, au contraire, l'on trouve quelques tombeaux remontant ou semblant remonter à l'époque des Ptolémées, c'est que ces souverains d'origine étrangère avaient adopté les idées égyptiennes en renouant la tradition interrompue et qu'ils avaient gouverné l'Égypte comme la gouvernaient les anciens Pharaons. Tout se lie, tout s'enchaîne, tout s'explique naturellement dans cette théorie.

Que s'il en était ainsi en Égypte, on peut juger maintenant si mon œuvre contient certains nombres de résultats obtenus par mes études personnelles. Et ce n'est pas seulement sur cette question que j'ai obtenu des résultats nouveaux; d'autres problèmes ont été, je crois, étudiés avec bonheur. Par exemple, si un monument a été décrit des centaines de fois et s'il y avait un point de mon sujet qui parût épuisé, c'est sans contredit la description de la grande pyramide. Cependant, j'ai trouvé quelque chose de neuf, que personne n'avait soupçonné, et cela parce que tout le monde avait décrit la pyramide sans observer une particularité cependant bien intéressante, à savoir que la pyramide avait été fermée dès qu'on la bâtissait, ainsi que je l'expliquerai au cours du second chapitre de la première partie. Et de même pour une foule de choses moins importantes que l'on

trouvera dans la suite de mon ouvrage. Je me suis fait un devoir de citer mes impressions personnelles, lorsque j'avais été à même d'en avoir sur les faits qui m'occupaient et de me servir avant tout des monuments que j'avais étudiées. J'ai parcouru l'Égypte dans un grand nombre de sens et je suis allé dans certains villages où bien peu d'Européens qui ont habité l'Égypte pendant un nombre d'années beaucoup plus grand que je ne l'ai fait, n'ont jamais pensé à se rendre. Comme j'étais persuadé que rien de ce que je voyais ne pouvait m'être indifférent et que j'étais possédé du démon de voir le plus possible, j'ai peut-être beaucoup vu, j'ai certainement beaucoup réfléchi à ce que j'avais vu, car c'est mon habitude de passer en revue le soir ce que j'ai vu pendant la journée, de réfléchir dans la solitude et par l'imagination à ce qui m'a frappé et de me le faire ainsi entrer profondément dans la mémoire et dans l'esprit ; cette manière de faire qui m'a déjà beaucoup servi pour connaître les mœurs coptes, je m'en servais aussi pour les mœurs égyptiennes en général. Je n'ai jamais reculé devant le travail, et bien souvent, pendant que j'étais au Caire, après avoir travaillé toute la journée, il m'est arrivé d'aller passer une partie de la nuit chez l'un de mes amis, pour traduire ensemble des livres se rapportant à l'histoire et à la littérature des Coptes. J'ai continué à faire ainsi depuis que je suis revenu d'Égypte et que j'ai été chargé, à la Section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études, de la conférence de religion égyptienne. Si je n'ai pas pu voir plus que je n'ai vu en Égypte, c'est que mon séjour en ce pays a été trop court, et cependant quand je considère mon expérience personnelle et que je la compare à celle de bien d'autres, je ne puis m'empêcher de trouver que je n'ai rien à regretter. J'ai donc mêlé mes souvenirs et l'expérience que j'ai pu acquérir aux données que me fournissaient les monuments, toutes les fois qu'ils s'expliquaient les uns par les autres.

Ce ne sont pas seulement les monuments particuliers à l'Égypte qui m'ont servi à reconnaître ce qui se passait en ce pays à propos des funérailles ; mes lectures m'ont été aussi très profitables, en me montrant ailleurs une foule de coutumes semblables à celles de l'Égypte. L'idée du culte des ancêtres m'est venue de l'étude d'un tombeau égyptien, celui de Nofer-hôtep ; mon attention attirée sur ce point a trouvé d'autres preuves incon-

testables de l'existence de ce culte en Égypte, et j'aurais pu en rester aux résultats que j'ai ainsi obtenus. Cependant je crois que si je m'étais contenté des conclusions que j'avais ainsi tirées de l'observation des monuments, je serais bien loin d'avoir pu conduire ma pensée comme je l'ai fait. La lecture du livre célèbre de Fustel de Coulanges sur *La cité antique* m'avait fait penser à rechercher des usages semblables dans les civilisations grecque et romaine : sous la conduite d'un maître aussi habile et avec la connaissance que j'ai des auteurs classiques, je ne pouvais manquer de trouver en effet bien des ressemblances ; mais c'était toujours le passé qui me servait à expliquer le passé, je ne croyais pas que des usages identiques subsistassent encore en ce moment en d'autres parties du monde où l'on n'est guère tenté de les aller chercher. La lecture du petit volume publié par MM. le lieutenant-colonel Boüinais et Paulus sur le *Culte des morts dans le Céleste Empire et l'Annam*[1] me montra que ces usages subsistaient toujours dans cet Extrême-Orient encore si peu connu. Je me pris de passion pour la lecture de certains ouvrages concernant la Chine et en particulier pour l'œuvre si admirablement consciencieuse et fouillée de M. J. J. M. de Groot, qu'a publiée le Musée Guimet : *Les fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy)*[2]. Puisque je viens de citer le nom de M. de Groot, je dois ici lui payer le tribut de ma plus haute admiration pour son grand ouvrage à peine commencé sur le *Système religieux* de la Chine[3] : rarement on a apporté plus de conscience, plus d'esprit scientifique dans la discussion des problèmes étudiés par un auteur, et si les volumes suivants ne dévient point de la route suivie dans les deux premiers volumes, ce grand œuvre restera le monument le plus sérieux qu'ait construit la science en ce siècle sur l'Extrême-Orient. Je vis dans ces ouvrages que la contemplation des choses encore existantes en Chine et dans les pays voisins servait à expliquer certains faits ou certaines croyances de l'Égypte ancienne : en lisant la description de certaines coutumes usitées en Extrême-Orient, j'ai compris bien des allusions à des idées que je ne connaissais pas en Égypte : la lumière avait jailli et l'intelligence s'était faite en moi. Alors aidé par ce secours inat-

1. *Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet*, vol. VI.
2. *Annales du Musée Guimet*, t. XI et XII.
3. *The religious system of China*, I. *Funeral rites.*

tendu, je me suis développé mes propres pensées à moi-même, je me les suis raisonnées et je les ai jugées, rejetant celles qui ne me semblaient pas assez clairement déduites et prouvées, conservant au contraire celles qui me paraissaient évidentes, car j'ai pour coutume de me conformer à la méthode proclamée par Descartes : ne rien admettre que d'évident ou qui semble évident, et jamais la parole du maître même le plus habile n'a été par elle-même une raison péremptoire d'admettre le fait énoncé, la théorie que l'on s'efforçait de prouver ou les conclusions que l'on en tirait. Je les ai admis momentanément comme des pièces qui tiennent à un procès; mais je les ai ensuite examinés, quand j'ai été à même de le pouvoir faire, je les ai adoptés ou rejetés, et je me suis assimilé ceux que j'adoptais.

J'ai dû m'occuper aussi, chemin faisant, de certaines questions qui sont hors du domaine de l'égyptologie, semble-t-il, et qui sont cependant intimement liées à mon sujet : je veux parler des questions d'art et de technique artistique. J'ai cru que le véritable archéologue ne pouvait se dispenser de dire quelles sont ses idées sur ces difficiles questions qui demandent ordinairement d'autres qualités que celles exigées par l'histoire et la linguistique. Je ne prétends point à une très grande compétence sur ce sujet ; mais il m'a semblé que je pouvais mieux juger de certains problèmes artistiques parce que je n'avais aucune idée préconçue sur la matière et que le simple examen du problème, consciencieusement et rigoureusement fait, suffisait pour me faire voir ce que je crois la véritable solution. Ce qui a gêné en effet un certain nombre d'auteurs, d'ailleurs très sérieux, dans la solution de ces questions, c'est la persuasion antérieure à tout examen où ils étaient que les Grecs seuls pouvaient réclamer d'avoir initié l'humanité, ou tout au moins nos civilisations occidentales, aux arts comme ils l'ont fait à la littérature. Si l'on rendait les Grecs tributaires de l'Égypte en quoi que ce soit, ce serait violer les traditions solennellement livrées et pieusement reçues. Pour moi, je n'ai point de raisons de défendre tel ou tel enseignement ; je vais tranquillement du côté où je crois voir la vérité m'apparaître ; je l'ai toujours fait, ma conscience m'en rend le témoignage, quels que puissent être les jugements des hommes, et j'espère bien toujours agir ainsi. J'ignore l'art de faire ces compromissions

que je vois cependant si bien réussir autour de moi et je dis la vérité telle que je crois la voir. Je n'ai aucunement la prétention d'imposer ma manière de voir, je donne à autrui la liberté de penser que je revendique pour moi-même et ne suis pas de ceux qui sont les plus libéraux du monde en paroles et qui, si l'on se risque une seule fois à ne pas partager leur avis, vous poursuivent ensuite de leur occulte inimitié. J'ai donc combattu certaines théories que je ne croyais pas être vraies ; mais je l'ai fait sans aucune aigreur, sans aucune inimitié, je prie qu'on m'en croie sur parole. J'ai pu apporter une certaine chaleur dans mes discussions par seul désir de faire triompher mon opinion ; mais je serais désolé que quelques-unes des expressions que j'ai employées pussent faire de la peine à qui que ce soit. Malgré le mal qu'on m'a fait, je ne déteste personne et je ne peux pas le faire : je méprise seulement les intrigants qui se font un marche-pied de la droiture des autres, en rapportant tout à eux et en s'opposant de toutes leurs forces au succès d'autrui. Heureusement le nombre de ces intrigants est assez petit parmi les hommes de science.

En un mot, j'ai tout sacrifié à la vérité. Quelques-uns des auteurs que j'ai combattus ont une très haute situation et sont des hommes de grande probité ; à d'autres, au contraire, j'étais attaché par les liens qui unissent d'ordinaire le disciple à son maître, comme M. Maspero : mais je n'ai pas cru que la probité scientifique me permît de ne pas faire valoir les arguments que je croyais valables en ma faveur et j'ai pensé que la meilleure preuve que je pouvais montrer de ma reconnaissance pour les leçons qui m'ont été données et de mon estime pour les œuvres publiées était de faire voir comme je les mettais à profit. Celui dont j'ai peut-être combattu le plus souvent les opinions est un de mes meilleurs amis, un ami de la première heure et l'un des rares qui me soient restés fidèles, M. Ph. Virey, ex-inspecteur des monuments anciens de l'Égypte : je le connais assez pour être certain qu'il ne se formalisera pas de quelques critiques faites à son travail. D'ailleurs ces critiques peuvent être fausses ; si je les ai faites, c'est uniquement parce que je les croyais vraies, mais il ne faut pas oublier que c'est d'une vérité purement subjective que je parle, car qui peut croire qu'il a entrevu la vérité objective? La grande cause des divergences de vues que l'on rencontrera dans cet ouvrage provient sans doute de ce que je ne

limite pas le champ de mes réflexions à un seul pays ou à une seule question : je me suis fait une habitude d'étendre mes pensées aussi loin que je le pouvais et de juger de la valeur de ce que j'étudie par la place occupée dans l'histoire générale de la civilisation. Je me suis créé un fonds de pensées philosophiques bien différent, il est vrai, de ce qu'on nomme d'ordinaire la philosophie; je crois au perfectionnement indéfini de la race humaine, je crois que sur cette terre rien n'arrive sans cause et que la plus petite cause posée en un moment donné peut avoir et a des conséquences infinies ; je regarde surtout la véritable histoire comme tout l'opposé de ce qu'on nomme officiellement aujourd'hui l'histoire. Aujourd'hui l'histoire consiste trop souvent à raconter les événements heureux ou malheureux, les crimes, les bassesses d'une certaine classe de privilégiés, sans faire observer, peut-être sans remarquer soi-même que ces événements n'ont aucun rapport avec la véritable histoire. C'est une longue tradition des premières idées que l'on s'est faites sur ce sujet que l'on prétend respecter. Et cependant qu'importe à l'humanité que Ramsès II, ou Thoutmès III, pour prendre mes exemples en Égypte, soient nés et morts en telle ou telle année, qu'ils aient remporté telle ou telle victoire ? Rien, absolument rien ; ce qu'il faudrait faire ressortir, c'est l'infamie de tous ces grands conquérants qui ont sacrifié des millions et des millions de victimes humaines à leur ambition démesurée ; ce qu'il faudrait, c'est les traîner aux gémonies de l'histoire, au lieu de les surnommer *grands*, parce que les Grecs l'on fait, c'est prendre en un mot exactement le contre-pied de l'histoire officielle. Quel est celui qui a rendu le plus service à l'humanité, de l'inventeur de la charrue ou de Thoutmès III, le grand conquérant parmi les Pharaons égyptiens ? La question ne comporte qu'une solution possible, et cependant le nom de l'un est profondément ignoré, tandis que le nom de Thoutmès III est célèbre! Je pourrais apporter bien d'autres exemples que je prendrais à toutes les époques de l'histoire humaine. Ce qui importe le plus à l'humanité, c'est, non pas de savoir qu'en telle année, tel homme commit envers elle le plus épouvantable des crimes, à moins que ce ne soit pour le haïr, mais bien de savoir comment est née, s'est développée la civilisation dont elle jouit actuellement. Ce qui importe le plus, c'est de faire l'histoire de ces classes humbles et laborieuses que les historiens affectent de mépriser, parce qu'ils

appartiennent généralement à une classe privilégiée de la société, car ce sont les classes laborieuses qui constituent les forces vives d'une nation. Quelques-uns me croiront peut-être socialiste pour entretenir de telles idées : si je le suis, c'est purement en théorie, quoique mes origines m'attachent aux ouvriers dont je suis sorti. C'est la réflexion seule qui a été mon guide, et la réflexion m'a montré que ce sont les seuls ouvriers qui ont créé notre civilisation, ouvriers de la pensée, comme ouvriers de l'industrie et ouvriers de la terre. Le genre humain n'est pas appelé à s'entr'égorger périodiquement pour le plaisir ou l'avantage de quelques hommes : si en certains pays on pense ainsi, cela vient de ce que la pensée humaine a été ligottée, qu'elle n'est pas libre et que toute une classe de la société a intérêt à la laisser dans cet état de servage.

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles pensées qui sont continuellement présentes à mon esprit, j'ai pu trouver d'autres solutions que les solutions courantes aux problèmes qui se sont posés sur ma route. J'ai considéré les petits avant de considérer les grands, et, dans ce sujet qui semble, d'après ce que j'ai dit plus haut, uniquement réservé aux privilégiés de la société, j'ai cependant trouvé quelque chose à dire en faveur de mes protégés, et ce quelque chose a consisté en ce que j'ai fait voir comment les petits étaient traités en cette particulière occasion et cherché à détruire les idées qu'on se forme d'ordinaire sur la sépulture et les funérailles en Égypte. Je le dis tout simplement, comme je l'ai fait. En un mot, je me suis efforcé de faire passer mes idées de la théorie à la pratique : j'ai tracé mon sillon et je le tracerai encore tant que j'aurai les moyens de le faire, et j'espère mourir le joug du travail sur le cou, comme je l'ai supporté jusqu'à présent ; d'autres viendront et sont déjà venus, qui traceront ou qui tracent le leur dans le champ qu'ils ont choisi, et finalement, un beau jour, le champ des connaissances humaines se trouvera retourné et produira de nouvelles et plus belles moissons. Ce sont là mes idées, mes chères idées, celles que je nourris avec soin dans mon cœur et que je ne suis pas assez égoïste pour retenir enfermées dans mon cerveau : ce sont peut-être des utopies, et bien des gens les jugeront telles, mais j'ai confiance dans l'avenir, car déjà des signes précurseurs ont été vus qui présagent cet avenir autre que n'est le présent ! La moisson achève de dorer ses épis et bientôt les ouvriers pourront se mettre au travail.

Avant de terminer cette introduction, il me faut dire quels sont mes sentiments de reconnaissance envers les auteurs dont je me suis servi. Tout d'abord, je dois mentionner la *Commission d'Égypte* qu'il est de mode d'oublier un peu trop : le grand ouvrage qu'elle a élaboré après tant de pénibles travaux reste une mine précieuse de renseignements qui est loin, bien loin d'être épuisée. Sans doute les auteurs ont pu commettre et ont commis des erreurs matérielles assez nombreuses, parce qu'ils étaient les premiers à explorer scientifiquement ce vaste champ de connaissances nouvelles ; mais, malgré tout, leurs erreurs disparaissent devant la multitude de résultats certains qui sont sortis de leur courageux travail. C'est donc à cette pléiade de savants devenus illustres en tant de branches scientifiques, que je dois tout d'abord rapporter les résultats de mon travail personnel. Ensuite je dois adresser mes sentiments de reconnaissance à tous les voyageurs, à quelque époque et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, qui ont décrit leurs voyages et leurs impressions. Plusieurs d'entre eux ont obtenu une juste célébrité en récompense de leurs efforts et de leur travail persévérant ; mais ce n'est pas une raison pour leur marchander le témoignage de mon admiration. Parmi les égyptologues, je dois tout d'abord placer l'illustre Mariette qui a tant fait pour les progrès de la science égyptologique et qui a créé le Musée de Boulaq, devenu aujourd'hui le Musée de Gizeh, où il a réuni tant de spécimens admirables de l'art égyptien. Peu soucieux de sa fortune personnelle, il employait une partie de ses ressources particulières à la publication de ces grands ouvrages qui sont maintenant si utiles aux études, et ce n'est pas lui qui eût laissé les marchands d'antiquités démolir et détruire les tombes les plus merveilleuses afin d'en vendre certaines parties à des étrangers.

Je dois aussi mentionner deux auteurs qui, à des titres divers, m'ont rendu les plus grands services, je veux parler tout d'abord de Lepsius et en second lieu de Prisse d'Avennes. Je place d'abord Lepsius parce que son ouvrage, s'il a été pris sur place après le travail de Prisse d'Avennes, a paru longtemps avant celui de l'artiste français. Les *Denkmæler* sont une mine de renseignements, je ne l'apprendrai à personne : aussi m'ont-ils servi beaucoup, car j'y ai trouvé des représentations excessivement soignées des tableaux qui avaient été copiés dans les tombeaux d'Égypte

pendant le voyage de la Commission prussienne dont Lepsius était le chef : ces dessins qui ont trouvé place dans les douze volumes des *Denkmæler* ont au moins le mérite de ressembler aux originaux et les personnages ont bien le type égyptien ; dans d'autres publications plus modernes on a donné des planches où les personnages ont bien l'habit égyptien, mais sont aussi peu égyptiens que possible de type et de figure. Il en est de Prisse d'Avennes comme de Lepsius, avec encore plus de minutie : Prisse a été un travailleur infatigable, un grand artiste, et il mérite la plus grande reconnaissance des égyptologues ; je suis d'autant plus heureux de lui rendre ici ce témoignage qu'il est de mode de le dénigrer. Qu'il ait eu toutes les bizarreries de caractère qu'on lui prête, cela ne l'empêche en aucune façon d'être un artiste incomparable et son *Art égyptien* a été une bonne et grande œuvre.

Je suis aussi beaucoup redevable à tous les égyptologues morts ou contemporains, car ils m'ont instruit par leurs livres ou par leurs leçons et j'ai profité, consciemment ou inconsciemment, de tous les travaux qu'ils ont faits sur le point spécial de la science que je traite dans cet ouvrage ou de tous les autres travaux qu'ils ont publiés dans le champ de l'égyptologie en général.

Mais je dois surtout des remerciements particuliers à deux personnes que je vais nommer, en les priant de ne pas se blesser si leur modestie est mise momentanément à l'épreuve. La première est mon éditeur, M. Leroux, qui m'a demandé lui-même d'écrire cet ouvrage après m'en avoir indiqué le sujet, qui m'a mis à même de l'écrire et qui m'a appuyé de sa grande influence. La seconde, c'est M. Guimet envers lequel j'ai contracté depuis longtemps une dette de reconnaissance qui ne cesse de devenir plus lourde, tellement il met d'amabilité et d'obligeance à venir au secours de mes humbles travaux. Il ne m'a jamais marchandé ce concours si précieux pour moi, depuis qu'il a fait imprimer mon *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, et, lorsque je lui ai proposé ce nouvel ouvrage, n'osant trop compter qu'il l'accepterait, tant l'honneur des *Annales* de son Musée est recherché, c'est avec la plus flatteuse bienveillance pour moi qu'il en a compris tout d'abord l'intérêt et qu'il m'a assuré de son concours. Qu'il reçoive donc ici le témoignage solennel de mon inaltérable reconnaissance. Si j'ai pu

publier quelques ouvrages, c'est surtout aux deux hommes que je viens de nommer, et je devais, tôt ou tard, leur faire savoir qu'ils n'avaient pas obligé un ingrat.

Paris, le 18 février 1893.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les nécropoles égyptiennes.

« Le fondateur de Memphis construisit des palais qui ne sont pas inférieurs à bien d'autres, mais qui ne sont pas dignes de la splendeur et de la magnificence de ceux de leurs prédécesseurs. Cela tient à la croyance des habitants qui regardent la vie actuelle comme fort peu de chose, mais qui estiment infiniment la vertu dont le souvenir se perpétue après la mort. Ils appellent leurs maisons hôtelleries, vu le peu de temps qu'on y séjourne ; tandis qu'ils nomment les tombeaux *demeures éternelles*, les morts vivant éternellement dans les enfers. C'est pourquoi, ils s'occupent bien moins de la construction de leurs maisons que de celle de leurs tombeaux[1]. »

Ces paroles de Diodore de Sicile sont fort connues et tous ceux qui, de près ou de loin se sont occupés de l'Égypte, ont eu soin de les citer pour montrer quelles étaient les croyances égyptiennes sur les grandes questions que l'homme s'est posées à lui-même à propos de l'état qui suivra sa vie terrestre et dont quelques membres de l'humanité, et non des moins

1. DIODORE DE SICILE, I, 51, trad. HOEFER.

intelligents, cherchent encore la solution. Ces paroles, si on les examinait une à une, si on voulait les peser, comme les anciens Égyptiens faisaient pour le cœur de l'homme, en mettant comme contrepoids dans l'autre plateau de la balance la vérité toute pure, ne seraient pas l'exacte énonciation de cette vérité ; mais, au contraire, si on les prend dans leur sens général, elles donnent une idée assez fidèle de ce qui se passait réellement en Égypte. En effet, bien que l'Égypte possédât de splendides demeures particulières, si l'on s'en rapporte aux monuments eux-mêmes, c'est-à-dire aux représentations figurées dans les tombeaux[1], cependant cette même Égypte ancienne ne s'est pas fait remarquer par la grandeur des édifices privés, pouvant entrer en comparaison avec certaines constructions romaines, telles que le palais des Césars à Rome, ou la villa de Hadrien près de Tivoli : au fond, les hommes qui ont vécu sous les dynasties nationales de l'Égypte, avant la conquête persane, étaient durs à eux-mêmes si nous rapprochons leur civilisation de la nôtre, ou plus vraiment ils se contentaient de moins que nous ne faisons, le bien-être était entendu par eux d'autre façon que par nous et ils sentaient moins la nécessité des besoins factices que l'homme s'est créés à lui-même à mesure qu'il s'est avancé dans la vie. Le climat de l'Égypte nécessitait moins encore que celui de l'Italie les demeures somptueuses bâties en pierres ou en briques, élevées par les empereurs romains à leur propre bien-être, à leur besoin de luxe et de confortable. Aussi ne retrouve-t-on point en Égypte un seul exemple d'habitation particulière qui remonte, je ne dirai pas à l'époque des Pyramides, ou même des Ramessides, mais seulement aux premiers siècles avant notre ère : les palais des Pharaons eux-mêmes, comme on les appelle d'ordinaire, ont complètement disparu. Le temps a fait son œuvre qui n'était pas d'ailleurs bien difficile ; car les Pharaons ou leurs grands dignitaires n'avaient que des maisons en briques, crues ou cuites : ces maisons étaient bâties légèrement et ne devaient pas laisser de traces. En effet, elles n'en ont point laissé, ou tout au moins on en n'a pas encore retrouvé. Les voyageurs grecs d'ailleurs n'auraient pas négligé de les men-

1. Lepsius, *Denkmæler,* III Abth., pl. 100-109. — Dessins de Nestor L'Hote à la Bibliothèque nationale dans un atlas qui fait partie des papiers de cet égyptologue.

tionner dans leurs descriptions : au temps où Hérodote visita l'Égypte, Thèbes, Memphis, Saïs étaient encore debout et presque intactes. Or, Hérodote, qui n'a pas assez d'éloges pour les monuments publics, comme les temples, ou pour certains monuments privés, tels que les pyramides, n'a aucun mot qui puisse s'entendre des habitations royales ou simplement seigneuriales. De même Diodore de Sicile, de même Strabon, et tous les autres. Les Pharaons ou les puissants seigneurs devaient cependant avoir des habitations, magnifiques peut-être, plus ou moins grandioses, mais sans consistance durable. Les anciens Égyptiens n'employaient guère la pierre, calcaire, grès ou granit, que pour les temples des dieux ou pour leurs propres sépultures : on n'a pas retrouvé d'exemple qu'ils l'aient employée à d'autres usages.

Au contraire, si l'on excepte les temples élevés en l'honneur des dieux de l'Égypte, les plus beaux monuments qui nous soient parvenus et qui nous font saisir sur le vif la civilisation égyptienne, ce sont les tombeaux. Les Égyptiens apportaient en général dans la préparation de leurs tombeaux un soin qu'ils ne pensaient guère à prendre pour les maisons destinées à abriter durant leur vie leurs occupations secrètes, leur sommeil et leurs amours. A ce point de vue, les paroles de Diodore de Sicile sont conformes à la vérité. La manière dont les anciens habitants de la vallée du Nil comprenaient et prenaient plaisir à s'expliquer la condition de l'homme après sa mort rend compte de ce déploiement d'un luxe primitif dans la création, l'ornementation et l'ameublement des tombes égyptiennes. Non qu'elles soient toutes égales en beauté : il y avait en Égypte, comme ailleurs, diverses classes, des pauvres comme des riches, des esclaves que l'on mettait au plus vite dans la tombe et des seigneurs que l'on y conduisait en grande pompe; car, comme l'a dit le poète :

Jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.

Les idées qui avaient conduit les constructeurs des pyramides n'étaient pas les mêmes que celles qui présidèrent aux excavations grandioses que l'on fit dans la montagne occidentale de Thèbes, par exemple : l'esprit humain n'était pas resté inactif pendant les vingt ou trente siècles qui sépa-

rèrent les deux époques, il s'était posé des questions que les hommes de l'époque des pyramides n'avaient pas méditées, il avait tâché de résoudre à sa manière les difficiles problèmes qui occupaient, alors comme aujourd'hui, et qui occuperont longtemps encore l'attention humaine, il les avait même résolus et croyait les solutions qu'il en avait trouvées inattaquables, en un mot il avait progressé en se délivrant peu à peu du grossier fétichisme par lequel il avait commencé et en inventant de toutes pièces cette doctrine plus pure et plus élevée en apparence qui a franchi les bornes de l'Égypte, s'est répandue dans tout le monde connu des anciens et continue toujours d'exister sous le nom de spiritualisme, présentée et défendue par des arguments à grande allure, partagée par l'immense majorité des hommes qui composent nos sociétés contemporaines. On a souvent mis ces idées au compte de la Grèce et l'on a fait honneur à Socrate de les avoir rendues évidentes : la Grèce les avait empruntées à l'Égypte, comme beaucoup d'autres choses, et les peuples modernes, séduits par la beauté littéraire des œuvres de la Grèce, se font gloire de leur reconnaissance envers ce petit pays qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité, oubliant complètement que le grand initiateur à ces mystères fut le le peuple égyptien chez lequel elles dominaient à une époque à laquelle la Grèce en était encore à la plus complète barbarie ou s'essayait seulement à s'avancer dans les voies de la civilisation.

Les noms égyptiens du tombeau donnent d'ailleurs une idée de ce que les habitants de l'Égypte entendaient par les dénominations dont ils ont désigné la tombe[1]. Ils appelaient la tombe en premier lieu *l'endroit où l'on se tient*[2], *la maison où l'on dure*, puis *la maison de l'existence*[3], *le lieu du bonheur*[4]. Apparemment au lieu de craindre la mort et ses suites, ils s'en réjouissaient et donnaient au tombeau ces noms sonores de *maison où*

1. Je ne prends ici que les dénominations ayant un sens moral.

2. , ou , ou , copte ⲙϩⲁⲩ.

3. .

4. .

l'on dure, *maison où l'on existe* réellement, *lieu du bonheur*; mais ce n'était là qu'un trompe-l'œil auquel il ne faut pas se fier. Si nous pénétrions jusqu'aux idées intimes de ce peuple, si nous prenions les idées qui lui étaient chères, et non pas celles qui lui avaient été soufflées par les prêtres, nous trouverions qu'en Égypte, comme partout ailleurs, la mort inspirait de grandes terreurs, qu'on sentait par avance le délaissement où devait se trouver l'âme dans les enfers[1] et que ces mêmes prêtres qui avaient si bien soin d'entretenir dans le peuple ces idées qui leur rapportaient le plus clair de leurs bénéfices, étaient saisis, tout comme le commun des mortels, de sombres pensées au souvenir de la mort et s'excitaient à jouir de la vie avant d'aborder à ce rivage inconnu dont personne n'était jamais revenu pour dire ce qui s'y passait[2]. Toutefois ces noms ne sauraient en rien donner l'idée de la manière dont les tombeaux étaient assemblés les uns à côté des autres pour former ces vastes nécropoles, comme dirent les Grecs, ces villes des morts formées à l'image des villes des vivants. Je ne sais si les Grecs n'avaient pas donné à leurs champs de repos un nom trop ambitieux et s'ils ne les avaient pas nommés d'un de ces mots qui dépassent la réalité et qui l'embellissent en nous en donnant une idée fausse; mais si, par aventure, il en avait été ainsi, si l'imagination par trop mobile du peuple grec avait voulu exprimer ce qui l'aurait charmée, ce qu'elle aurait voulu rendre réel, et non ce qui avait été fait, l'Égypte s'était chargée de réaliser dès les plus anciens temps, dès l'époque des Pyramides et peut-être avant, la belle ordonnance que devait rêver le peuple grec. Les nécropoles égyptiennes étaient immenses comme les villes auxquelles elles servaient de cimetières, si l'on peut employer ce mot pour exprimer une idée aussi différente de celle qui s'attache à cette expression. Le cimetière pour nous est le lieu où le mort est couché pour dormir son dernier sommeil, ce sommeil qui ne sera interrompu, d'après les idées chrétiennes, que par la trompette sonore de l'ange réveillant les innombrables généra-

1. C'est ce que montrent certaines expressions qui se trouvent aux chants des harpistes conservés dans les tombes et que nous retrouverons dans la dernière partie de cet ouvrage. Cf. Maspero, *Études sur quelques peintures et quelques textes relatifs aux funérailles* dans la série des *Études égyptiennes*, I, p. 164 et seqq.; E. Amélineau. *Un tombeau égyptien*, p. 31 et seqq. du tirage à part.

2. Cf. Maspero et E. Amélineau, *loc. cit.*

tions humaines couchées dans la tombe pour les citer par-devant le tribunal de Dieu. Une pareille idée est ce que l'on peut rêver de plus opposé à la réalité; car ce sommeil, autant qu'il est possible, est une annihilation : loin de dormir tranquillement sous la tombe sépulcrale et dans les froides entrailles de la terre, le corps se décompose, devient ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, selon la parole de Bossuet, et, si quelque cinquante ans après la mort on se demandait ce qu'est devenu le cadavre qui a été confié à la terre, on n'en retrouverait plus que quelques ossements ayant échappé à la putréfaction des chairs. Tout autre était l'idée égyptienne : le mort ne dormait pas dans sa tombe, il n'y était pas jeté comme quelque chose de répugnant et de contraire à l'hygiène publique ; au contraire, grâce à la momification qui avait précédé la mise au tombeau, le cadavre ne se décomposait pas, il se conservait intact pendant de longues périodes, des périodes si longues que les momies égyptiennes sont parvenues jusqu'à nous dans l'état même où elles étaient sorties des mains des embaumeurs et, sans doute, elles se conserveront aussi longtemps encore dans le même état, si quelques-unes d'entre elles parviennent à échapper aux fouilles et à l'avidité des Égyptiens, comme au stupide engouement des Européens et à la vente déshonorante qui en entretient les marchés de l'Europe et de l'Amérique. Ce cadavre, grâce à certaines croyances et à certaines opérations magiques, n'était même plus un cadavre au sens où nous entendons actuellement ce mot; de l'enveloppe corporelle que l'embaumement avait desséchée et à laquelle il avait assuré une longue durée, il s'était détaché un être matériel qui avait recouvré la vie, qui habitait sa tombe, qui jouissait de tous les avantages de sa première existence et plus encore, qui devait vivre éternellement, à moins que certains événements ne vinssent à détruire le soutien ou les soutiens de ce second être vivant. Les Égyptiens nommaient cette seconde personnification de l'être humain *ka*, ce que nous traduisons ordinairement par le mot *double* [1]. Ce *double*

1. Nestor Lhôte, dans ses *Lettres écrites d'Égypte*, p. 5-7, est le premier qui ait employé ce mot. M. Maspero le lui a ensuite emprunté en l'appliquant à la traduction du mot *ka* et il a expliqué tout au long cette manière de penser habituelle aux Égyptiens. Il l'a d'abord exposée au *Congrès des Orientalistes* de Saint-Etienne et il l'a publiée dans les Actes de ce congrès par les soins de M. Guimet ; puis il a donné de nouveaux développements

ressemblait, à quelque chose près, aux *idoles* (εἴδωλον) des Grecs, telles que les dépeignent Homère et les poètes tragiques. Ainsi lorsque l'ombre, ou ce qu'Homère appelle l'âme de Patrocle, apparaît à Achille, elle lui reproche de n'avoir pas encore célébré ses funérailles, pour laquelle cause il ne peut traverser les portes de l'Adès, car « les âmes, *idoles* des morts, la repoussent au loin »[1]. Eschyle exprime la même idée, quand, dans son *Prométhée enchaîné*, il fait dire à Io : « Un taon, dans mon malheur, me déchire encore de son dard; c'est l'*idole* d'Aryus, le fils de la terre[2]. » C'était aussi à peu de chose près ce que les Latins nommaient *umbra*[3]; mais ils y attachaient certaines particularités qu'on ne retrouve pas en Égypte. On a voulu rapprocher le *génie* des Latins du *double* égyptien et en faire une sorte d'ange gardien de la personnalité humaine : rien de semblable n'existait en Égypte et de pareils rapprochements sont forcés[4]. La conception égyptienne du *double* était à la fois plus simple et plus grossière que les *idoles* des Grecs, les *ombres* ou *images* des Latins[5]. Ce *double* avait besoin d'être supporté par quelque chose, soit la momie, soit les statues que renfermait le tombeau, pour pouvoir jouir de son existence, dès qu'une cérémonie qui sera décrite plus tard avait été faite par le prêtre officiant : si ces supports venaient à lui manquer, pour une cause ou pour une autre, il errait dans les solitudes sablonneuses, dans les champs ou les villages, à la recherche de ce qui lui manquait et finissait par être anéanti. Si, au contraire, rien ne venait traverser sa destinée et l'anéantir, il habitait son tombeau, pénétrait facilement dans les réduits les plus cachés, trouvait son chemin à travers les labyrinthes les plus obscurs. Encore un peu, et il

dans une conférence publiée par le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France*, n° 594. Presque en même temps, M. Lepage-Renouf en Angleterre arrivait à peu près aux mêmes conclusions : mais il semble avoir accordé aux doctrines du moderne spiritualisme un peu plus qu'il ne faudrait pour rester dans la vérité des croyances égyptiennes. Cf. *Transactions of Society of Biblical Literature*, vol. VI, p. 494-500, et *Hibbert Lectures* pour l'année 1879 : *Lectures on the origin and growth of religions as illustrated by the religion of ancient Egypt*, p. 147-152.

1. *Iliade*, XXIII, 70.
2. *Prométhée enchaîné*, 583-584.
3. Virgile, *Énéide*, II, 772.
4. Lepage-Renouf, *op. cit.*, p. 147-148.
5. Virgile, *Énéide*, VI, 464.

aurait été doué d'impénétrabilité et aurait ainsi pu traverser les murs, comme les corps glorieux de la théologie catholique. Ce *double*, vivant et bon vivant, passait son temps à revivre toutes les actions préférées de sa première vie : on allait lui rendre visite, on lui apportait des provisions nouvelles, il revoyait les divers membres de sa famille et les invitait à partager son repas. Il était sociable, en un mot, et, sans se plaindre de sa solitude, il aimait la bonne compagnie des vivants.

S'il en était ainsi de chaque *double* en particulier dans sa tombe, il est facile de comprendre que l'ensemble des tombes d'une nécropole ait bien mérité ce nom de *ville des morts* que les Grecs firent passer de leur pays en Égypte et employèrent pour désigner ce que les Égyptiens désignaient autrement. Ces tombes devaient nécessairement être disposées avec un certain ordre, de façon à ce que les vivants pussent retrouver facilement celle qu'ils cherchaient : aussi, dans certaines de ces nécropoles, y avait-il des quartiers distincts, des rues, dont les édifices étaient des tombeaux, où les habitations passagères de la vie première étaient remplacées par des maisons de vie éternelle et de bonheur. A certains jours consacrés par les fêtes de la religion, ces tombeaux étaient envahis par une foule de visiteurs dont chacun apportait son offrande : on s'y donnait en quelque sorte de joyeux rendez-vous, on allait passer la journée chez le *double*. Aujourd'hui encore la visite aux cimetières musulmans de l'Égypte est restée de tradition pour le peuple égyptien : on croit toujours, malgré les changements apparents survenus dans la religion officielle et dans les coutumes funéraires du peuple, que le mort peut participer aux joies de ses parents et de ses amis, qu'il est touché des pleurs répandus, qu'on lui fait plaisir en lui rendant visite et en plaçant sur sa tombe les offrandes qu'on lui apporte, qu'il saura s'en nourrir et échapper ainsi à la destruction. La visite aux cimetières est restée comme une fête pour les populations modernes de l'Égypte et, chose peu édifiante, c'est dans les cimetières que se trament les intrigues amoureuses dont le dénouement se fait ailleurs. Chez nous encore, par la force même des choses, le système des nécropoles égyptiennes est en vigueur : il y a des divisions, des allées, des caveaux ou de simples tombes, le tout un peu moins ordonné que dans les nécropoles égyptiennes. Le sentiment qui guide les vivants vers la demeure des morts

est le même, par l'origine, chez les nations modernes que dans l'Égypte ancienne ; mais dans la plupart des villes, chez les hommes instruits, ce sentiment s'est épuré, on n'en a conservé que juste ce qu'il fallait pour rester dans les croyances spiritualistes et l'on se contente de déposer sur le tombeau qui renferme les restes d'un être chéri des couronnes de fleurs que le mort ne pourra respirer, mais qui témoignent du souvenir pieux de ses amis et de ses parents. Les Égyptiens en déposaient aussi ; mais ils croyaient que ces fleurs seraient respirées par le *double* et que leur parfum irait chatouiller agréablement son odorat, sinon les pauvres narines desséchées de la momie. Je crois que si l'on approfondissait bien les diverses croyances encore en vogue dans la masse des populations contemporaines, on trouverait certaines de ces croyances qui ne seraient pas très différentes de celles qu'avaient les Égyptiens : aujourd'hui encore, en Amérique, dans les États-Unis qui se vantent d'une civilisation supérieure à celle de notre vieille Europe, on croit que les morts, renfermés dans leur cercueil et déposés dans la tombe, ont grand froid le premier jour où la pluie du ciel est versée sur leur tombeau et il est d'usage que l'on rende visite aux parents du défunt qui doivent être malheureux à cette pensée [1].

Comme un certain nombre de nécropoles sont situées sur la rive gauche du Nil, c'est-à-dire dans la partie occidentale de l'Égypte, on y a vu l'influence de certaines idées mystiques devenues fort communes en Égypte vers la XVIIe dynastie. Je ne crois pas, quant à moi, que la doctrine égyptienne sur l'âme humaine, si connue, si cultivée par les prêtres et les artistes à cette époque, fût déjà entièrement constituée au temps des Pyramides. Sans doute elle était en germe à cette époque et les Égyptiens usaient déjà du terme dont ils se serviront toujours jusqu'à l'époque copte où ils l'abandonneront pour y substituer le mot grec ψυχή. Sous l'Ancien Empire égyptien, on ne connaissait guère l'âme encore matérielle, mais déjà spiritualisée du Nouvel Empire. Quoique le terme d'*âme* et les symboles fussent déjà en usage, l'*âme* n'était guère que l'image atténuée du *double*;

1. Ce détail se trouve dans un romancier américain ayant écrit des livres fort connus en Angleterre et aux États-Unis, et dont l'un a même été imité en France sous ce titre : *Les jeunes filles de Quinnebasset*. Voir *Our Helen*, de Miss Sophie MAY, p. 136.

comme le *double* était l'image atténuée du corps. Elle subsistait de la même manière que le *double*; elle se nourrissait comme le *double*, mais dans les enfers, dans le domaine particulier du dieu auquel elle avait été vouée, et non dans le tombeau, près du cadavre momifié. Mais rien ne nous a instruit de son sort dernier, alors que nous savons parfaitement que le *double* mourait de faim, si on ne lui donnait pas la nourriture nécessaire ou, s'il était réduit à aller chercher dans les lieux déserts quelque nourriture infecte [1], ou à vagabonder la nuit dans les campagnes, à la poursuite de quelque victime dont il suçait le sang comme un vampire ou qu'il dévorait comme les ogres qui effraient toujours les petits enfants [2]. On n'avait pas encore inventé les supplices éternels, ou du moins on n'en a pas trouvé mention : l'âme était simplement et indéfiniment heureuse dans les campagnes d'Osiris, de Sokaris ou de quelque autre dieu des enfers, quand elle avait été assez heureuse pour pouvoir s'y rendre, victorieuse de tous les périls qu'elle avait rencontrés sur sa route. Sous la XVIII[e], ou peut-être dès la XVII[e] dynastie, apparaît une doctrine relativement nouvelle, fruit des spéculations philosophiques de ces temps reculés. D'après cette doctrine les âmes des défunts étaient punies ou récompensées selon leurs mérites. La punition consistait dans la seconde mort, c'est-à-dire dans l'anéantissement final. Cet anéantissement était précédé de supplices, puisque nous voyons, dans certains tombeaux, des représentations infernales où les damnés sont coupés en morceaux et dont les têtes surnagent dans des lacs de feu. Dans cette damnation l'âme souffrait comme le corps,

1. Il est souvent dit, dans les textes des Pyramides, que le mort ne mange pas de sable, d'excréments, ne boit pas d'urine, ce qui nous reporte à une époque où la civilisation n'était guère avancée et où l'homme, en lutte avec des ennemis plus forts que lui, était souvent réduit à la plus extrême disette. Il va sans dire que la culture des céréales ne devait pas être fort pratiquée à cette époque. Cf. Pyramide d'Ounas, Pyramide de Teti, et les autres dans le *Recueil de monuments* de M. MASPERO, vol. III, p. 198 et vol. V, p. 11.

2. Ceci n'est pas une pure fantaisie : un papyrus de Leyden, qui contient des recettes et des formules magiques contre tous les genres de maux, nomme en propres termes le *mort* et la *morte* parmi ceux dont il fallait se défier. La croyance aux revenants était aussi endémique dans la vallée du Nil, comme le montrent un autre papyrus de Leyden et un *ostracon* du Musée de Florence. Cf., pour le premier de ces documents : *Monuments du Musée de Leyden*, 1[re] partie, pl. CXLVII-CLIV; pour le second : *ibid.*, 2[e] partie, pl. CLXXXIII-CLXXXIV; pour le troisième : GOLENISCHEFF dans le *Recueil* de M. MASPERO. M. MASPERO a aussi traduit le second de ces textes dans ses *Études égyptiennes*, vol. I, p. 145 et seqq.

parce qu'elle était matérielle comme lui, quoique moins que lui ; on n'avait pas encore inventé ces feux spirituels qui brûlent toujours sans jamais se consumer et qui savent d'abord atteindre les natures spirituelles pour les faire souffrir, en attendant que le corps ressuscité leur soit jeté en pâture. Les Égyptiens n'avaient pas fait cette admirable découverte qui était réservée aux rêveries de la théologie catholique. Au contraire des châtiments, les récompenses étaient éternelles et les heureux élus pouvaient à leur gré choisir une forme quelconque entre les formes des diverses manifestations de l'âme, passer leur temps dans les *Champs* d'Osiris devenu le grand et presque l'unique dieu funéraire, ou monter sur la barque de Râ et traverser ainsi perpétuellement le ciel.

Cette âme était représentée le plus souvent sous la forme d'un oiseau à tête humaine, symbole très connu dans l'ancien monde classique qui n'avait pas pu en saisir le sens élevé et l'avait mal interprété, pour ne pas dire l'avait tourné en ridicule : l'oiseau à tête humaine, c'est, dans les auteurs classiques, l'odieuse Harpie [1]. Les Égyptiens, au contraire, avaient choisi ce symbole comme propre à exprimer le mieux la ténuité de l'âme, puisque l'oiseau, capable de nager dans les airs, comporte ainsi une légèreté qui parut, aux symbolistes égyptiens, de nature à rendre compte aux yeux, autant que cela était possible, de la très grande immatérialité de l'âme. Ces idées vécurent longtemps en Égypte, car les premiers Égyptiens chrétiens, voulant dépeindre les enfers par la parole, les ont dépeints matériels, avec des âmes corporelles, des fouets, des piques, des habitations monolithes où étaient renfermés certains criminels, des lacs de feu [2]. Cela ne les empêchait aucunement de se servir du mot *spirituel* pour désigner la nature de l'âme ; mais leur spiritualisme consistait à énoncer le mot qui était loin de signifier ce que nous entendons aujourd'hui par ce terme, puisque l'on pouvait *attacher l'âme sur un cheval spirituel* : ils s'étaient simplement contentés de croire ce qu'avaient cru leurs ancêtres avant eux sur le *double* et l'âme humaine. Pour ce qui a trait au ciel, la

1. Virgile, *Énéide*, III, 26 et seqq.

2. E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Egypte chrét.*, t. I, p. 178 et seqq., p. 341 et seqq. et t. II, p. 235 ; *Vie de Schenoudi*, p. 121 et seqq. ; *Étude sur le christianisme en Égypte au* VIIe *siècle de notre ère. Vie de Pisentios*, p. 142 et seqq.

chose n'était guère différente : on liait les moines paresseux sous un pommier où ils pouvaient voir, mais seulement voir, les fruits savoureux suspendus aux branches; les bienheureux habitaient chacun une maison, se rendaient visite, allaient recevoir leurs compagnons à la porte de *vie*, s'embrassaient et se baisaient d'un saint baiser, toutes choses qui supposent un corps, sans compter qu'il fallait cacher la majesté divine derrière un voile près duquel se tenaient les grands archanges, tels que Michel et Gabriel, pour ne point parler des autres. Qui voudrait analyser à cet égard les croyances contemporaines trouverait que dix-neuf siècles et plus n'ont pas apporté grand changement à notre manière de décrire le paradis et l'enfer.

Si donc il y a eu évolution successive de l'idée première du *double*, grossier d'abord, plus ténu ensuite, devenant âme à la fin, mais une âme non encore dépouillée de toute matérialité, cela démontre bien que primitivement les Égyptiens ne croyaient pas, s'ils y ont jamais cru, à l'âme telle que nous l'entendons aujourd'hui, ou même à une âme tant soit peu immatérielle [1]. Ils ne pouvaient donc être conduits, par des croyances qu'ils n'avaient pas encore, dans leur choix des emplacements les plus favorables pour leurs nécropoles. D'ailleurs, si les nécropoles de Memphis, de Siout, d'Abydos, de Thèbes étaient situées dans la montagne occidentale, celles d'Héliopolis, de Beni-Hassan, de Scheïh-Sa'ïd, de Berscheh, d'El-Amarna, d'Akhmîm, de Coptos, d'El-Kab ou Eilithya, étaient situées à l'est du Nil ou dans la montagne orientale. Je ne parle pas ici des nécropoles du Delta, comme celles de Saïs, de Tanis, de Mendès, de Péluse, pour ne citer que les plus fameuses, qui ne pouvaient aucunement être situées dans la chaîne de montagnes occidentales qui bornent l'Égypte. Je ne puis donc croire que la fente de la montagne près d'Abydos était, comme on l'a dit, la route commune que devaient suivre toutes les âmes égyptiennes pour descendre dans le monde souterrain et infernal à la suite du soleil, et que pour cette raison les nécropoles égyptiennes étaient placées à l'ouest; je n'y vois, pour ma part, qu'une légende locale assez

1. Les premiers Pères de l'Église n'y croyaient même pas. Cf. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. I, p. 177 et seqq.

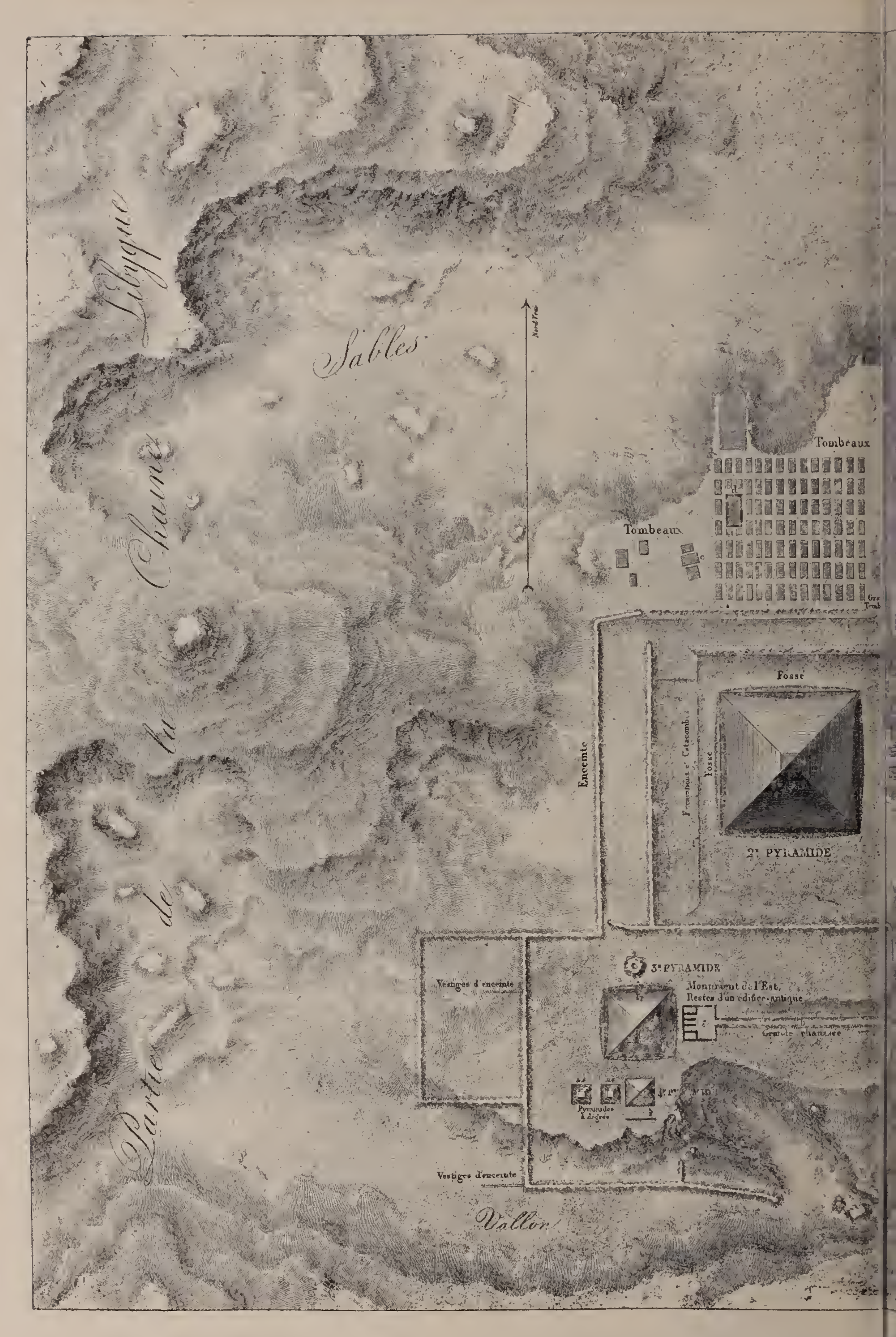
tardive, qui fut ensuite adoptée par un certain nombre d'écoles théologiques et avec laquelle on expliqua ces deux faits, d'abord que le soleil semblait y descendre chaque soir pour accomplir sa course nocturne, ensuite que certaines nécropoles étaient situées à l'ouest. Je crois, au contraire, que les Égyptiens furent d'abord guidés, pour bâtir leurs nécropoles, par les facilités géographiques des lieux. On prit, dans la montagne qui enserrait l'Égypte depuis Gizeh jusqu'à Asouan, le côté qui sembla le plus avantageux, parce qu'il était le mieux approprié aux besoins des populations voisines. Qu'ensuite on ait tâché de justifier en religion ce choix primitif par des considérations et des légendes précises, c'est ce que je croirai volontiers ; mais primitivement il ne pouvait en être ainsi. C'est pourquoi on trouve en Égypte des nécropoles situées dans la chaîne Arabique, comme on en trouve de creusées dans la chaîne Libyque. Pour le Delta, qui ne pouvait user ni de l'une ni de l'autre chaîne, dans la grande majorité des cas, on eut recours à d'autres moyens dont il sera question plus loin.

Certaines des nécropoles égyptiennes avaient des dimensions plus que grandioses, vraiment extraordinaires. Il n'entre pas dans mon dessein de faire une description détaillée de toutes les *villes des morts* ; mais je dois dire quelques mots des plus importantes. La première qui se présente à nous dans l'ordre de l'importance à cause de l'époque reculée à laquelle elle remonte, à cause des précieux renseignements qu'elle fournit pour l'histoire officielle, ce qui ne mène pas à grand'chose, et pour l'histoire véritable des Égyptiens, c'est-à-dire leur histoire civile, leur histoire morale, l'histoire de leurs découvertes dans le champ de la civilisation, ce qui est autrement important à connaître pour faire l'histoire générale de l'humanité et de ses progrès dans l'ordre civilisé, c'est la nécropole de Memphis, la plus vaste du monde. Commençant aux pyramides élevées sur le plateau de Gizeh, sinon à la pyramide d'Abou-Roasch, elle s'étend sur un espace qui n'est pas moindre que 50 à 60 kilomètres. Toute cette étendue est occupée par des tombeaux de toutes les formes et de toutes les époques, depuis la IVe jusqu'à la XXVIe dynastie, probablement longtemps avant et longtemps après ces deux périodes extrêmes. Ainsi, pendant des siècles et des siècles, les générations successives qui ont passé

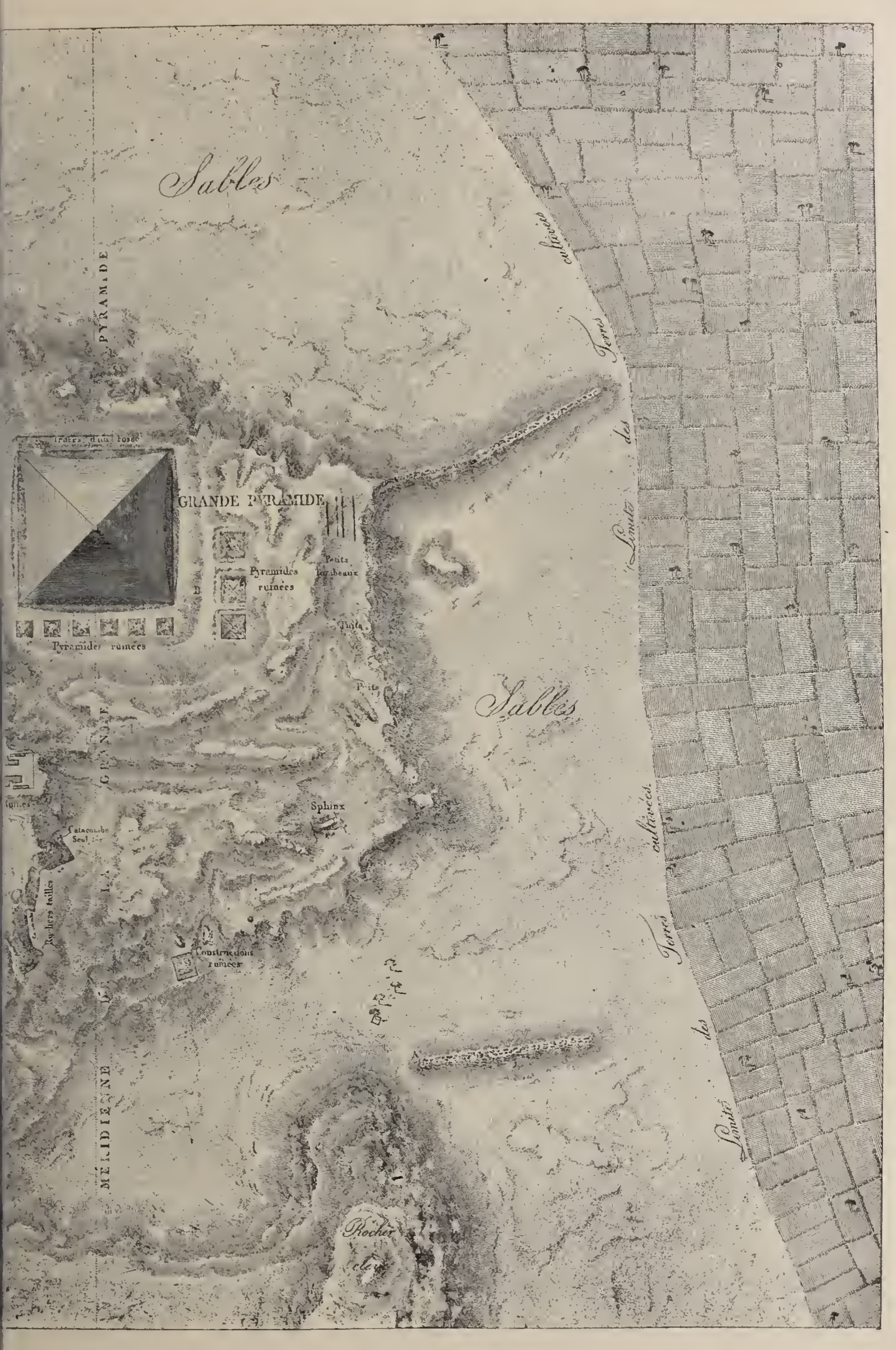
leur vie dans la ville de Memphis, ou dans ses environs, sont venues toutes se coucher dans les tombeaux qu'elles s'étaient construits le long de la montagne occidentale, pour y dormir leur dernier sommeil, comme nous dirions, ou plutôt comme elles le pensaient, pour y vivre leur seconde et leur véritable vie. Toutes les formes de tombeaux y sont représentées, depuis la forme pyramidale et celle des *mastabas*[1], jusqu'au tombeau creusé dans la montagne. On ne s'est même pas contenté d'y déposer les momies humaines, on y a déposé aussi concurremment les momies des animaux ; car c'est dans cette vaste plaine sablonneuse, coupée de ci, de là, par quelques mamelons crayeux, que se trouvait ce que les Grecs ont appelé le Sérapéum, où l'on déposait, dans d'immenses sarcophages de granit, les momies des bœufs Apis passés de vie à trépas. La composition géologique de cette plaine ne permettait pas le plus souvent d'y creuser les tombeaux dans le flanc de la montagne, de les étager les uns au-dessus des autres, d'y former en quelque sorte les rues d'une ville des morts bâtie en amphithéâtre : aussi n'y découvre-t-on presque aucun tombeau qui rappelle, de près ou de loin, les petites ou les immenses excavations de la nécropole thébaine. Le grand principe qui semble, en tout lieu, avoir dirigé les Égyptiens dans leurs constructions funéraires, ce fut de se conformer à la nature variable des terrains où ils élevaient leurs nécropoles. Ils y étaient d'ailleurs obligés et nous verrons plus loin comment ils se conformèrent aux exigences de la géologie.

Le nombre considérable de tombes qui durent être construites dans l'étroite plaine sablonneuse qui longe le massif montagneux et qui se renfle, de temps en temps, en légers mamelons, obligea de disposer ces tombes avec un certain ordre. Je croirais assez volontiers que les serviteurs d'une dynastie, ou d'un Pharaon, aient tenu à grand honneur d'être couchés dans la mort, ou, comme ils le pensaient, dans leur seconde existence, près des grandes pyramides des rois à la cour desquels ils avaient vécu, ou, pour mieux dire, dont ils avaient été les serviteurs empressés, car, à cette époque, les Pharaons ne devaient guère avoir de cour comme nous l'entendons aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plateau de

1. J'indiquerai plus loin ce que signifie ce mot arabe.



Plan topographique des pyramides de Gizeh et des e
(Cette planche se tr



ons (d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 6).
dans le grand atlas.)

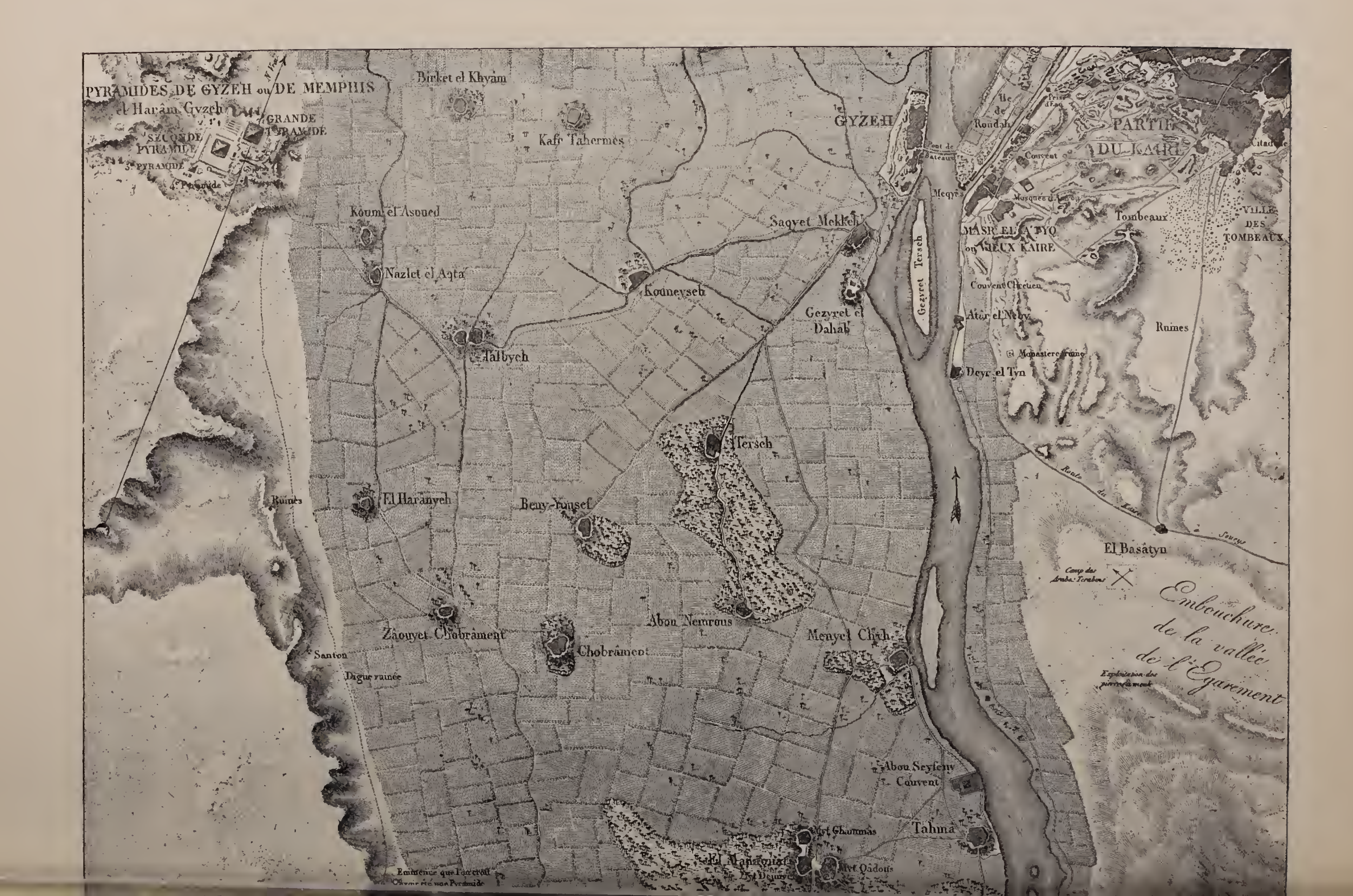
Gizeh ne contenait pas seulement des pyramides nombreuses, mais qu'on y avait aussi construit des allées funéraires où les *mastabas* s'alignaient, absolument comme nos modernes caveaux dans les allées et les divisions du Père La Chaize. Au moment de l'expédition française en Égypte, c'est-à-dire dans les dernières années du XVIII[e] siècle, on en distinguait encore sept rangées qui contenaient chacune quatorze tombeaux[1]. Ces tombeaux n'étaient pas les seuls et l'on en découvre encore aujourd'hui un grand nombre d'autres dispersés sur le plateau. L'ombre des trois grandes pyramides couvrait ainsi les tombeaux des hauts fonctionnaires, ou des membres de la famille royale, comme la majesté vivante du Pharaon avait étendu sa protection sur les mêmes individus pendant leur vie terrestre. La momie du Pharaon se trouvait donc ainsi au milieu des momies de ses sujets : le *double* du Pharaon vivait au milieu des *doubles* des membres de sa famille ou de ses grands officiers. Cette théorie a même été étendue plus loin par un égyptologue allemand qui a cru pouvoir affirmer, en raison des divers emplacements bien déterminés qu'occupent les Pyramides des rois de la IV[e], de la V[e] et de la VI[e] dynastie, emplacements de plus en plus situés vers le sud de la nécropole de Memphis à mesure qu'une dynastie remplace une autre dynastie, que la place de la ville de Memphis avait de même varié et que sous la IV dynastie, par exemple, elle était située en face de Gizeh, plus haut sous la V[e], plus haut encore sous la VI[e][2]. Cette théorie peut être ingénieuse, elle l'est sans doute trop et sent l'effort; pour ma part, je ne puis l'admettre, et je crois que la ville de Memphis a toujours occupé la même place depuis sa fondation jusqu'à sa ruine. Jamais on n'a trouvé quoi que ce soit qui pût servir de fondement certain à cette théorie et, si la ville de Memphis au cours de sa longue existence dut être rebâtie plusieurs fois, elle dut l'être comme le sont encore la plupart des villes et des villages de l'Égypte sur le même terrain, ou à peu près, sans être déplacée successivement sur une étendue considérable et qui n'est pas au-dessous de dix lieues. D'ailleurs la théorie à laquelle je fais allusion est démentie par le fait suivant. Au cours des der-

1. *Description de l'Égypte*, t. V, p. 665.
2. ERMAN, *Das Ægypten*, vol. I, p. 243.

nières années qui viennent de s'écouler, un éminent archéologue anglais, M. Petrie, dont le nom reviendra plus d'une fois sous ma plume au cours de cet ouvrage, a fouillé le site de Meïdoum et a ouvert la pyramide connue d'après le nom de ce village. Cette pyramide avait un temple pour le culte du *double* et ce temple ne contenait aucune inscription funéraire, mais seulement quelques inscriptions en écriture dite hiératique et ces inscriptions témoignaient que la pyramide en question avait été élevée en l'honneur du roi Snefrou, le dernier roi de la IIIe dynastie et qu'on lui rendait un culte dans ce monument[1]. Par conséquent, si un roi de la IIIe dynastie se faisait construire ou si on lui construisait une pyramide à Meïdoum, située à environ 75 kilomètres au-dessus du Caire, il faut avouer que la théorie qui plaçait la ville de Memphis d'abord sur le plateau de Gizeh, puis ensuite la faisait remonter plus haut pendant la Ve et la VIe dynastie, est détruite de fond en comble par la découverte de M. Petrie. Je n'imagine point qu'on veuille soutenir que la ville de Memphis ait eu d'abord sa nécropole située à plus de 15 lieues au sud et qu'on l'ait reportée à la IVe dynastie 15 lieues au nord, en faisant suivre à l'antique cité des Pharaons le même déplacement, car il faudrait dire en ce cas que non seulement il y eut jadis des îles flottantes, comme nous le dit Hérodote, mais aussi des villes qui se seraient déplacées suivant les circonstances.

Nous ne connaissons maintenant que les trois grandes pyramides qui dressent vers le ciel leurs imposantes masses; mais, au commencement de ce siècle et jusque vers 1840, sinon plus tard, il y avait encore, situées autour de la plus grande, nombre d'autres pyramides plus petites, en partie ruinées dès les premières années de ce siècle. Près de la seconde pyramide, à l'est, était un monument que je décrirai plus loin et qui servait au culte des morts; de même à l'est de la troisième et au sud de cette dernière, on voyait une quatrième pyramide beaucoup plus petite que les deux autres, et plus loin deux pyramides à degrés. A l'ouest de la deuxième pyramide se trouvent des hypogées dont l'entrée est au fond d'un fossé.

1. W. M. Flinders-Petrie, *Medoum*, p. 9-10 et planches XXXIII et XXXVI. Ces inscriptions sont de la XVIIIe dynastie et montrent que cette époque conservait toujours le culte du *double* de Snefrou.


PYRAMIDES DE GYZEH ou DE MEMPHIS
el Harâm Gyzeh
GRANDE PYRAMIDE
SECONDE PYRAMIDE
3e. PYRAMIDE
4e. Pyramide
Birket el Khyâm
Kafr Tahermès
Koum el Asoued
Nazlet el Aqta
Koueyseh
Halbyeh
Saqyet Mekkeh
GYZEH
Gezyret Tersch
Gezyret el Dahab
Pont de Bateaux
Meqyâs
Ile de Roudah
Couvent
PARTIE DU KAIRE
Citadelle
Mosquée d'Amrou
MASR EL A'TYQ ou VIEUX KAIRE
Tombeaux
VILLE DES TOMBEAUX
Couvent Chrétien
Atar el Neby
Monastère ruiné
Deyr el Tyn
Ruines
Tersch
Route du Kaire
Suez
El Basâtyn
Camp des Arabes Terabons
Embouchure de la vallée de l'Egarement
Ruines
El Haranyeh
Beny-Yousef
Abou Nemrous
Menyel Chyh
Zâouyet Chobrâment
Chobrâment
Santon
Digue ruinée
Abou Seyfeny Couvent
Tahma
Tahma
Deyr Chammas
Deyr Qadous



Plan de Memphis et de ses environs
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 1).

Puis, environ à 600 mètres de cette même pyramide, se trouve le sphinx fameux, silencieux gardien de cette silencieuse nécropole, semblant proposer aux hommes, avec un sourire énigmatique, ces deux questions toujours nouvelles pour eux : Qu'est-ce que la vie et qu'est-ce que la mort? Que le sphinx ait été un monument funéraire, c'est ce qu'il n'est guère possible de mettre en doute puisqu'il se trouve entouré de tous côtés de monuments exclusivement funéraires. Il doit remonter à une antiquité beaucoup plus élevée que les pyramides de Gizeh; car le monstre était taillé dans le rocher, il tient entre ses pattes un petit temple construit en briques cuites et porte, au devant de sa poitrine, une stèle qui raconte qu'au temps du pharaon Thoutmès IV de la XVIII[e] dynastie, ce prince, étant un jour à la chasse des gazelles et autres animaux sauvages, s'endormit à l'ombre du dieu Horemkhou, — c'était le nom du sphinx en égyptien — ; le dieu dont le sphinx était l'image visible lui apparut en songe et lui conseilla de faire réparer le monument qui était déjà détérioré, en lui rappelant que, du temps de Khéops, il avait déjà fallu faire une semblable restauration[1]. Le sphinx était donc plus ancien que les pyramides qu'il gardait[2]. Cette particularité rend bien vraisemblable un fait que malheureusement on ne peut prouver d'autre manière, à savoir que le plateau montagneux de Gizeh servait depuis longtemps aux sépultures lorsqu'y furent construites les pyramides et peut-être ainsi s'expliquerait-on la présence du puits funéraire de la grande pyramide qui ne devait avoir aucune raison d'être dans les plans de l'architecte qui construisit ce monument, puisque le cadavre du roi devait être placé dans l'intérieur de la construction.

A 200 pas environ du Sphinx se trouve le monument curieux connu sous le nom de *temple de granit*. Les blocs d'albâtre et de granit d'une énormité colossale, sans aucune rainure, complètement nus et ne présentant à l'œil qu'une surface plane de leur côté visible, sont posés à froid les uns sur les autres, sans ciment, et l'on ne saurait introduire la moindre chose dans les joints, tellement ils ont été taillés et affleurés avec soin. Ce monument remonte au moins à l'époque des grandes pyramides,

1. Lepsius, *Denkmæler*, III Abth., pl. LXVIII.
2. Je les décrirai plus loin.

car on y a découvert des statues de Khafra, le Chèphren des Grecs, renfermées dans l'une des chambres ; mais on a soutenu, sans preuves il est vrai, qu'il pourrait aussi bien être de beaucoup antérieur.

Une grande partie de ces divers monuments est encore visible aujourd'hui; mais un nombre considérable d'autres ont disparu dont nous ne connaissons l'existence que par les récits des voyageurs et les inscriptions égyptiennes. Les inscriptions nous parlent en effet d'un temple d'Isis et d'un temple d'Osiris bâtis par le pharaon Khoufou, le Khéops des Grecs. L'existence du temple d'Isis nous est attestée par une stèle qui nous apprend que le pharaon Khoufou la fit ériger en l'honneur de « sa mère Isis, de la divine mère Hathor, dame du Nou (Océan céleste). Après avoir donné l'ordre d'établir une stèle, il rétablit les offrandes à la déesse, il lui construisit son temple en pierre et trouva les dieux représentés (sur cette stèle) dans le sanctuaire. Le roi Khoufou trouva le temple d'Isis, dame de la pyramide, qui est près du temple du sphinx, à la face nord-ouest du temple d'Osiris, maître de la nécropole, et construisit la pyramide de sa fille Honitsen à côté du temple de cette déesse. — La demeure du sphinx de Horemkhou est au sud de temple d'Isis, dame de la pyramide, et au nord du temple d'Osiris, seigneur de la nécropole[1]. » Ainsi, au temps de Khoufou, le temple d'Isis avait déjà besoin d'être reconstruit. Il semble, par la mention que le pharaon Khoufou rebâtit ce temple en pierres, qu'il n'avait pas été primitivement construit en cette matière, mais sans doute en briques. Si la construction primitive était en briques, elle avait dû être recouverte, au moins à l'intérieur, de pisé et de stuc pour qu'on pût y tracer les figures des dieux qui s'y trouvaient. Or le pharaon Khoufou appartient à la IVe dynastie; on peut conclure de ce fait quelle devait être l'antiquité de ce monument. Ces temples ont-ils disparu, comme on le croit généralement? La chose est indéniable pour le temple d'Isis qui a été démoli presque entièrement pour ne pas dire tout à fait, car les restes qu'on croit en voir peuvent appartenir à d'autres monuments. Au contraire, il me semble presque certain que le temple d'Osi-

1. Stèle n° 882 de l'ancien Musée de Boulaq : je ne sais pas quel est actuellement le numéro de cette stèle, au Musée de Gizeh.

ris existe encore et que c'est le temple de granit rose dont je viens de parler. L'inscription relatée plus haut parle en effet du temple d'Osiris comme existant, ou comme construit pour la première fois : il n'avait donc pas besoin de réparations à l'époque où le pharaon Khoufou fit rebâtir celui d'Isis. En eut-il besoin après le règne de Khoufou ? c'est ce qu'on pourrait conclure de ce fait qu'on a trouvé dans ce temple des statues du roi Khafra (Chéphren); mais ces statues peuvent y avoir été mises pour une autre raison que celle de la construction, par exemple pour celle de la dotation agrandie du temple. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en admettant que ce Pharaon soit le constructeur du temple, il faudrait aussi admettre que le temple a été rebâti sur l'emplacement du temple préexistant, puisqu'il se trouve orienté comme l'indique l'inscription dans laquelle le roi Khoufou le mentionne. Que le temple de granit rose ait été en relation avec le Sphinx, c'est ce qui est prouvé par ce fait, que Mariette, en découvrant le temple de granit rose, découvrit en même temps qu'il y avait une enceinte reliant l'un à l'autre les deux monuments.

Mais outre ces deux temples dont un seul est resté debout jusqu'à nos jours, il y avait encore quantité d'autres monuments qui furent détruits sous le règne de Salah ed-Dîn, quand l'émir Qarâqousch fit construire la citadelle qu'on peut encore voir au Caire. A ce sujet, il faut entendre parler un auteur arabe aussi consciencieux que précis dans ses dires, — le fait est trop rare pour qu'on ne le signale pas avec reconnaissance et surprise, — 'Abd el-Latif[1], qui visita l'Égypte au commencement du XIIIe siècle de notre ère : « On voyait autrefois à Gizeh, dit cet auteur, une quantité considérable de pyramides, petites à la vérité, qui furent détruites du temps de Salah ed-dîn Yousouf, fils de Aioub. Leur destruction fut l'ouvrage de Kara-kousch, eunuque grec[2], qui était un des émirs de l'armée

1. Ce nom signifie le *bon serviteur* et rappelle celui d'un auteur de nos *chroniques* qui se nommait le *loyal serviteur*.

2. Cet émir Qarâqousch, Baha ed-Dîn Qarâqousch, n'eut pas, selon d'autres témoignages, tout le génie que lui attribue ici 'Abd el-Latif; il eut en partage une grande bêtise et parfois de la cruauté; mais ses saillies ne furent pas toutes mauvaises, au dire de l'historien Soyouti. Ainsi, un soldat, étant entré dans une barque et y ayant trouvé un fellah avec sa femme enceinte de sept mois, battit tellement la malheureuse qu'elle avorta. Qarâqousch, près de qui le fellah porta plainte, ordonna au soldat de garder avec lui la femme jusqu'à ce qu'elle fût

du prince et homme de génie. Il avait la surintendance des bâtiments de la capitale, et ce fut lui qui fit élever le mur construit en pierres qui renferme dans son enceinte Fostât, le Caire, tout le terrain qui sépare ces deux villes, et la citadelle bâtie sur le mont Mokattam. C'est à lui aussi que l'on doit la construction de la citadelle et des deux puits[1] que l'on y voit aujourd'hui. Ces puits sont mis eux-mêmes, avec raison, au nombre des merveilles de l'Égypte ; on y descend par un escalier de près de trois cents degrés. Kara-kousch employa les pierres qui provinrent de la démolition des petites pyramides qu'il fit détruire à la construction des arches qu'on voit présentement à Gizeh ; on doit compter ces arches[2] elles-mêmes parmi les édifices dignes de la plus grande admiration et elles méritent d'être assimilées aux ouvrages des géants. Il y avait plus de quarante arches de pareilles ; mais en la présente année 597 de l'hégire[3], l'intendance de

grosse de sept mois à nouveau. Le fellah ne fut pas de son avis, cela est facile à comprendre. Une autre fois, un marchand, ayant été volé, alla se plaindre à Qarâqousch ; celui-ci lui demanda si la rue où il habitait était fermée d'une porte. Sur la réponse affirmative du marchand, Qarâqousch se fit amener la porte et la condamna à être battue, comme n'ayant pas fait son service dans la manière voulue ; puis il lui parla à l'oreille et fit semblant d'écouter la réponse. Il fit alors amener tous les habitants de la rue et leur dit : « Cette porte vient de me dire que le voleur avait une plume sur la tête. » Aussitôt quelqu'un qui se trouvait avoir cet ornement sur le chef porta vivement la main à la tête pour s'en défaire. Qarâqousch le vit, le fit saisir et Soyouti ajoute que cet homme confessa être le voleur. Si le fait est vrai, je ne puis guère admettre, avec S. de Sacy, que ce fut une saillie spirituelle, et je plaindrais bien les habitants d'un pays où la police n'aurait que de semblables moyens pour arriver à découvrir les auteurs des délits. — Cf. ʿAbd-el-Latif, *Relation de l'Égypte*, publiée et traduite par S. de Sacy, p. 206-207.

1. Il n'y a qu'un puits dans la citadelle : c'est celui connu sous le nom de Joseph et où le vendredi se rendent les femmes égyptiennes qui ne peuvent avoir d'enfants. Elles prient le patriarche Joseph de les guérir de leur infirmité et de faire disparaître leur honte, et le bon patriarche les guérit, dit-on. La méprise de ʿAbd el-Latif s'explique par ce fait qu'il y a au milieu du puits un réservoir dans lequel on amène d'abord l'eau avant de la faire monter jusqu'en haut, c'est-à-dire que le puits est divisé en deux étages. C'est ce que l'auteur arabe appelle deux puits. Cf. *ibid.*, p. 208-209.

2. Ces arches ont été construites sur les restes des anciennes chaussées existant encore aujourd'hui, que les constructeurs des Pyramides avaient dû faire construire pour amener les matériaux à pied d'œuvre. Hérodote en parle et dit que c'était un ouvrage non moins remarquable que les Pyramides (lib. II, cap. cxxiv). Par conséquent, Pococke ne se trompe pas autant que veut le dire S. de Sacy qui avait ajouté une trop grande confiance aux auteurs arabes. Qarâqousch put faire construire certains points de ces chaussées qui avaient été détruites en grande partie ; mais il ne les créa pas, quoi qu'en aient dit les historiens arabes, qui ne méritent pas d'ailleurs une si grande confiance.

3. Cette année correspond à l'année 1200 de notre ère et a commencé au mois d'octobre.

ces arches se trouvant confiée à un homme ignorant et téméraire, il s'avisa de les boucher. Il se flattait que, par ce moyen, les eaux retenues dans leurs cours comme par une digue se répandraient sur le territoire de Gizeh qui participerait ainsi au bénéfice de l'inondation. Il est arrivé tout le contraire : l'effort des eaux contre ces arches en a ébranlé trois qui se sont fendues et entr'ouvertes, sans que pour cela les terres que cet homme avait espéré faire jouir de l'inondation en aient retiré cet avantage. On voit encore aujourd'hui les restes des pyramides détruites par Karakousch ; je veux dire les matériaux qui formaient le noyau et l'intérieur de ces édifices. Comme ce n'étaient que des débris de bâtiments et de petites pierres qui ne pouvaient servir à rien pour la construction des arches dont j'ai parlé, on les a laissées en place [1]. »

Un assez grand nombre de petites pyramides existaient donc jadis sur le plateau de Gizeh qui ont été détruites à cette occasion. Il en a été de même, à cette époque, avant et depuis, d'un grand nombre de tombeaux épars sur le plateau et que l'avidité des chercheurs de trésors a ruinés [2]. On ne peut aujourd'hui que les mentionner, sans qu'il y ait possibilité quelconque de les décrire, et l'imagination seule peut se faire une idée de ce qu'était ce plateau funéraire avant que les démolisseurs ou les avides chercheurs de trésors qui n'étaient pas toujours imaginaires y eussent porté la pioche.

Le désert qui s'étend du plateau de Gizeh jusqu'au village d'Abousir, et même plus loin, était parsemé de tombeaux ; à certains endroits, comme Saqqarah, Abousir, Lischt, il y avait et il y a encore des centres plus

1. ʿAbd el-Latif, *Relation de l'Égypte*, trad. de Sacy, p. 171-172.

2. La recherche des trésors a toujours été une maladie endémique en Égypte. Autrefois les ouvriers qui avaient taillé les hypogées de Thèbes furent les premiers à violer les tombeaux pour y chercher ce qu'ils étaient assurés d'y trouver. Au ivᵉ siècle, vers l'époque à laquelle eut lieu le concile de Chalcédoine, en 451, les prêtres d'Antæopolis, maintenant Qaou-el-Kebir, en copte Tekôou, furent accusés d'enlever les enfants, de les sacrifier à leur dieu et de se servir de leurs cendres pour reconnaître les endroits où il y avait des trésors. Au viᵉ siècle de notre ère, un carrier était dit avoir trouvé, en taillant un bloc, tout un trésor qui lui permit de devenir *grand vizir* à Constantinople : depuis cette époque la recherche des trésors a toujours été en grand honneur dans la vallée du Nil et il existe encore aujourd'hui un petit livre qui se vend à bon compte et qui indique les endroits où il y a des tombes et où l'on peut trouver des trésors. — Cf. Maspero, *Une enquête judiciaire à Thèbes*, p. 23 et seqq. — E. Amélineau *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, I, p. 112.

spéciaux de sépultures, si bien que la nécropole de Memphis s'étendait, comme je l'ai dit, sur un espace de 50 à 60 kilomètres. Sur tout ce parcours, le pays contient des pyramides qui s'élevaient plus ou moins haut dans les airs, marquant toutes une sépulture royale. Tout autour se sont serrées, comme sur le plateau de Gizeh, les tombes des grands officiers du Pharaon. Ainsi la nécropole de Memphis se partageait en plusieurs parties, comme aujourd'hui la ville de Paris use pour ses morts de plusieurs cimetières : certaines familles ont leur concession à perpétuité au Père La-Chaize, d'autres à Montmartre, d'autres à Montparnasse, d'autres dans les cimetières extérieurs ; de même les habitants de Memphis avaient leur tombeau, les uns sur le plateau de Gizeh, les autres à Saqqarah, d'autres à Abousir, etc. C'étaient comme des quartiers différents de la même nécropole, à moins qu'on aime mieux y voir des nécropoles distinctes, ce qui ne saurait être mon sentiment. Certaines de ces nécropoles étaient plus riches que les autres en tombeaux ; nulle ne l'était davantage que celle de Saqqarah, sans en excepter même le plateau de Gizeh, en mettant naturellement à part les trois grandes pyramides. En effet, si Gizeh possédait le temple d'Osiris, celui d'Isis et le Sphinx, gardien de la ville du silence, Saqqarah avait aussi ses pyramides et ses *mastabas*. Les premières sont célèbres dans la science par les nombreux textes funéraires qu'elles ont fournis ; les seconds ne le sont pas moins par les précieux documents qu'ils ont mis au jour sur la vie égyptienne sous les premières dynasties qui ont régné sur l'Égypte. Les pyramides s'étendent encore plus loin dans la direction du Fayoum et on les voit élever dans les airs leurs formes imposantes depuis Ellahoun jusqu'au site de Memphis ; de même, les *mastabas* n'étaient pas limités à Gizeh et à Saqqarah ; c'était la forme particulière des tombeaux d'une certaine époque, ainsi que je le dirai plus loin, et dans tous les quartiers de la vaste nécropole de Memphis on en trouve des spécimens. De plus, quoique cette antique nécropole ait surtout été peuplée aux temps les plus anciens de l'histoire d'Égypte, il ne faudrait point en conclure que les autres périodes de l'histoire égyptienne n'en ont point usé : les générations qui vivaient sous le Moyen et sous le Nouvel Empire, tout comme les dynasties saïtes, pour ne pas parler de l'époque grecque, avaient aussi grand besoin de tombeaux que les premières qui avaient peuplé cette



Vue de la montagne et des hypogées de Siout, prise de l'ouest de la ville
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 43).

partie de l'Égypte. Aussi y trouve-t-on, quoiqu'en nombre fort restreint, des tombeaux d'un autre genre que le *mastaba* : il y en a à Saqqarah, il y en a sur le plateau de Gizeh, au milieu même des Pyramides et il me suffira de citer le tombeau de Bokenranef et celui connu sous le nom de *tombe de Campbell*.

Saqqarah avait en outre le *Sérapéum* qui, dans son genre, n'était pas moins admirable que les monuments qui viennent d'être cités. Aujourd'hui il ne reste plus qu'une infime partie du Sérapéum, et cependant, grâce à la merveilleuse découverte de l'illustre Mariette, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration en face de ces vastes souterrains aux nombreuses galeries qui servaient de sépulture aux Apis. Les sarcophages énormes qu'on y voit pourraient, à eux seuls, donner une idée de la puissance et du savoir-faire des ouvriers égyptiens.

Quoique ce ne soit pas ici le lieu de m'occuper des momies sacrées et par conséquent des constructions qui leur étaient spéciales, cependant je ne peux me dispenser de noter quelques-unes des principales dimensions de ce curieux monument, connu depuis des siècles sous le nom de Sérapéum de Memphis. Ce monument est antérieur au règne de Ramsès II et à la XIXe dynastie ; il date au moins de la XVIIIe dynastie, puisqu'un Apis y fut déposé sous le règne d'Aménophis III. Les bœufs sacrés étaient ensevelis dans de longs corridors voûtés dont les voyageurs ne visitent actuellement qu'une petite partie. Il était relié au temple de Sérapéum par une galerie en pente et se composait de tout un réseau de souterrains dont quelques-uns sont maintenant ruinés et d'autres bouchés. Ces souterrains sont très larges. Celui qu'on visite aujourd'hui, le plus récent puisqu'il ne fut inauguré que sous la 52$_{e}$ année de Psammétik Ier, environ 600 ans avant notre ère, est long de 195 mètres. A gauche et à droite s'ouvrent de petites galeries qu'on nomme des chambres, dans lesquelles se voient les immenses cuves de pierre qu'on appelle sarcophages. Elles sont au nombre de vingt-quatre, toutes en beau granit d'Asouan : elles ont 3 à 4 mètres de hauteur, sur 4^{m},50 ou 5 mètres de longueur et 3 de largeur, pendant que l'épaisseur des parois n'est pas moindre de 0^{m},60. Chacun de ces énormes sarcophages est recouvert de son couvercle fait de même pierre. L'un de ces sarcophages pèse de 700,000 à 800,000 kilogrammes, à ce que

l'on pense. Sept ou huit personnes peuvent se tenir assises dans l'intérieur et, lors de l'inauguration du canal de Suez, on prépara dans l'un d'eux une sorte de collation pour l'impératrice Eugénie qui était alors l'invitée du khédive Isma'il-Pacha. On a constaté que ces souterrains renfermaient les tombeaux de soixante-quatre Apis. Chaque tombeau était orné des statuettes des personnages qui avaient obtenu de déposer leurs noms près de la tombe du dieu, et de stèles relatives au culte des Apis. Le Sérapéum a fourni près de sept mille monuments qui forment aujourd'hui une très riche partie de l'importante collection égyptienne du Musée du Louvre. En avant de ces souterrains funéraires, se trouvait un temple annoncé lui-même par une immense avenue de sphinx qui mit Mariette sur le chemin de sa découverte. Ces sphinx, au nombre de plus de deux cents, étaient recouverts par le sable du désert. Cette allée imposante, s'étendant sur un espace de plus de 200 mètres, était terminée par un hémicycle de statues grecques représentant les écrivains et les philosophes les plus fameux de l'ancienne Grèce, tels que : Homère, Solon, Lycurgue, Pindare, Eschyle, Euripide, Protagoras, Platon, Aristote, etc. Ces statues avaient toutes ce qu'on nomme leurs attributs, et quelques-unes d'entre elles portaient même leurs noms inscrits sur le socle. Partant de l'espace entre cet hémicycle de statues et les deux derniers sphinx de l'allée, un *dromos* conduisait sur la gauche au temple de Hapi, ou d'Apis, comme nous disons, lequel avait été construit par le roi Nectanébo au VIe siècle avant notre ère : il était gardé par deux sphinx de dimensions beaucoup plus grandes que celles des sphinx de l'allée. A droite, ce *dromos* menait au premier pylône du Sérapéum. Cette partie du *dromos* était droite et longue de 100 mètres ; elle était bordée de chaque côté d'un mur très large mais très bas, qui avait l'air d'une sorte de piédestal, et vers le milieu du côté gauche se trouvait un petit édifice de style grec, avec deux chapelles de style égyptien. Dans l'une de ces chapelles se trouvait une statue d'Apis en pierre calcaire. Du côté droit, sur le mur qui faisait piédestal, étaient une foule d'enfants représentés chevauchant sur des animaux fantastiques ou réels. En avant du premier pylône étaient deux lions accroupis sur leurs socles : on peut encore voir combien ces lions étaient d'un magnifique travail, car ils sont maintenant au Musée du Louvre : on en a pris le mou-

lage en bronze et ils ornent la fontaine de l'Institut de France à Paris. Le temple ressemblait à tous les temples égyptiens. Il était dédié à Osor-Hapi (Osiris Apis), d'où les Grecs ont formé le nom de Sérapis et celui de Sérapéum.

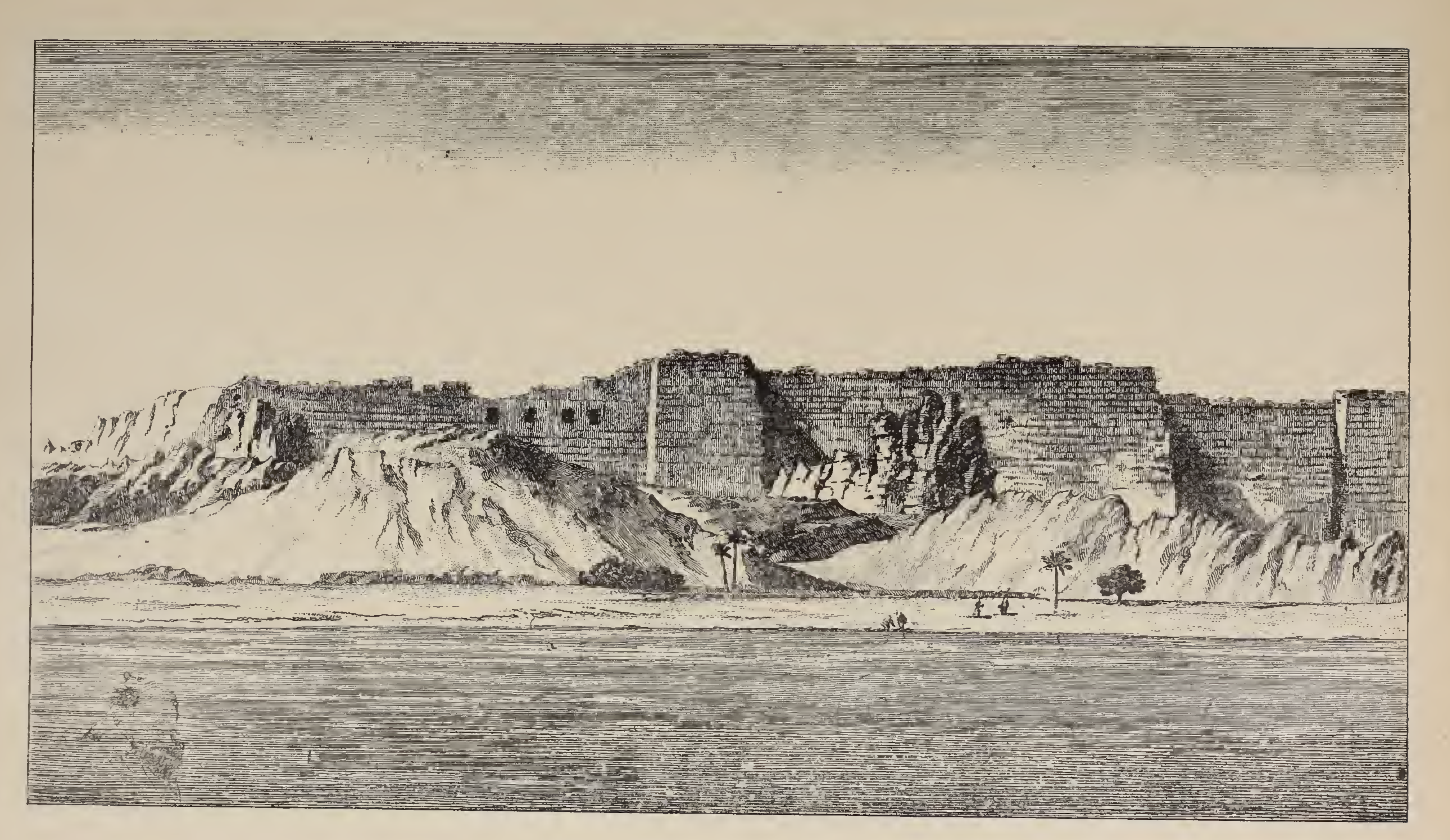
Ce temple du Sérapéum est entouré d'une sorte d'auréole de sainteté pour l'historien, car on sait qu'il avait sur ses côtés de petites constructions aux portes murées, ne recevant le jour que par d'étroites fenêtres et où des hommes s'enfermaient, se condamnant à une réclusion plus ou moins longue, mais très étroite, en l'honneur du dieu qu'ils prétendaient honorer. On appelait ces sortes de cellules κατωχη. C'est ainsi le premier exemple que nons connaissions de ces anachorètes qui devaient plus tard tant étonner le monde chrétien. On a pu voir par cette description que le dieu défunt, Hapi, était bientôt devenu aussi cher aux Grecs qu'aux Égyptiens : l'un des reclus du Sérapéum au temps des Ptolémées était un Grec de ceux qui avaient suivi Alexandre en Égypte et, pour cette raison, il avait droit à un traitement de faveur. Le Sérapéum semble en outre avoir été, sur la fin de la domination égyptienne, un lieu spécialement désigné pour le culte de syncrétisme qui, à cette époque, commença d'envahir l'Égypte. Une chapelle du temple était en effet consacrée à Astarté, l'Astarté phénicienne. La découverte de ce beau monument sera, près de la postérité, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de gloire dont elle couronnera l'infatigable chercheur et l'émérite archéologue, Mariette. Il est aujourd'hui presque entièrement ensablé; il l'était déjà autrefois, je veux dire au Ier siècle de notre ère, car voici la description qu'en donne Strabon qui le vit à cette époque : « Le temple de Sérapis est construit dans un endroit tellement sablonneux que les vents y amoncellent des amas de sable sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés, les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête[1]. » C'est ce texte qui, revenant soudain à la mémoire de Mariette alors qu'il se promenait sur l'emplacement désert où jadis s'élevait le Sérapéum, lui fit penser que ce monument pouvait en effet se trouver en cet endroit et lui donna l'envie de faire exécuter les fouilles qui devaient le conduire à l'une des découvertes les plus heureuses qu'il

1. STRABON, XVII, 32.

pouvait faire, car ce fut le point de départ de sa merveilleuse fortune en archéologie et des grandes choses qui ont signalé son passage en Égypte. Si ce bienheureux texte ne lui était pas revenu à la mémoire, sans doute le Musée de Boulaq serait encore à créer, et Mariette serait mort sans avoir obtenu la grande renommée scientifique qu'il a méritée. L'historien qui cherche à connaître les faits intéressant le plus l'histoire des idées humaines, et non des faits sans importance que l'on regarde maintenant comme historiques, trouvera dans ce court aperçu et les idées qu'il peut suggérer ample matière à réflexion.

La vaste étendue de cette nécropole a suggéré à quelques auteurs modernes qu'elle avait servi de cimetière, non seulement à la ville de Memphis, mais aussi à tout le Delta, en sorte que les habitants, par exemple, de Samannoud, pour ne pas dire de Damiette, comme ceux de Saïs ou de Khôïs, se seraient fait porter en barque au tombeau qu'ils possédaient à Gizeh, ou à Saqqarah[1]. Outre que cette théorie provient d'une fausse idée que l'on se faisait des sépultures égyptiennes, les découvertes que l'on a faites depuis le commencement du siècle ont démontré la fausseté de cette hypothèse. Non seulement il y avait des tombeaux dans le Delta, puisque chaque ville, chaque village avait sa nécropole ; mais encore il y en avait à Tourah où se trouvaient les carrières qui ont en grande partie fourni les pierres des Pyramides, tout près et en face de Memphis. L'hypothèse que je combats avait été suggérée pour servir de justification à ce fait que l'on ne trouvait point de tombeau dans le Delta. En effet, on n'y trouvait aucun monument qui, de près ou de loin, ressemblât aux Pyramides ou aux tombes creusées dans le flanc de la montagne ; mais on y voyait des buttes de brique construites de manière à ne permettre aucun doute sur leur destination. Ces buttes en briques n'ont presque pas laissé de traces ; cependant Champollion en découvrit une sur l'emplacement de Sâ-el-Haggar, où était située l'ancienne Saïs. Il est facile d'expliquer cette disparition par la composition géologique du Delta. Il est évident qu'étant données la nature du sol dans cette partie de l'Égypte et l'inondation annuelle qui pénètre partout ce sol, il n'était guère possible d'espérer qu'on pût conserver les cadavres

1. *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 517.



Vue de la montagne nommée Gebel-Abou-Fodah et de ses environs
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 62, n° 2)

aussi longtemps que le demandaient les croyances religieuses de l'Égypte. Les Égyptiens s'en rendirent bien facilement compte et recherchèrent les moyens de parer à cet inconvénient; ils n'en trouvèrent pas de meilleur que celui-ci : ils construisirent des élévations factices, en briques crues ou cuites, élevées à une certaine hauteur qui défiait l'inondation, mais non les lentes infiltrations, y firent des cases où l'on renfermait les momies dans le tombeau de famille ou dans les tombes communes. Sans doute un semblable mode d'ensevelissement, dans une contrée ayant un sol composé comme l'était celui de cette partie de l'Égypte, était sujet à ne pas remplir le but qu'on voulait obtenir : aussi ne trouve-t-on point de momies dans le Delta : toutes se sont décomposées sous l'action de l'humidité. Et encore ces modestes tombes, qui ne pouvaient guère prétendre à être des *demeures d'éternité*, étaient-elles réservées aux riches, à ceux qui étaient parvenus à s'attirer les faveurs du Pharaon régnant, aux prêtres ou aux magistrats locaux, à ceux en un mot qui avaient su s'amasser des biens sur la terre ; mais la grande, j'allais dire l'immense, majorité des habitants de la Basse-Égypte, comme de la Haute-Égypte, ne pouvaient guère prétendre à cet excès d'honneur. Dans toute l'Égypte, il en était donc ainsi pour les pauvres fellahs : on les enterrait où l'on pouvait, dans les bandes sablonneuses qui longent la montagne, avec ou sans momification, car les opérations nécessaires pour momifier le cadavre coûtaient cher et le malheureux fellah n'aurait pas réussi à s'amasser de quoi assurer sa dépouille mortelle les honneurs même de la dernière classe de momification. D'ailleurs il ne s'en inquiétait guère : bien des fois il a changé de religion, il a pratiqué de nouveaux cultes; mais il est toujours, et jusqu'à notre époque, demeuré ce qu'il était avant la conquête de la vallée du Nil par les premiers Égyptiens, c'est-à-dire un fétichiste endurci, grossier, qui a plus de confiance dans ses superstitions héréditaires que dans tous les cérémonies religieuses auxquelles il a pris part de loin et comme un spectateur étranger. Ce qu'il voyait de plus clair dans les diverses doctrines religieuses, c'est que dans toutes il resterait toujours fellah, c'est-à-dire souvent moins qu'une bête de somme, taillable, corvéable à merci, victime de toutes les injustices : à quoi bon dès lors espérer?

Cette manière de construire des nécropoles factices ne fut pas propre à

la Basse-Égypte, on la rencontrait aussi dans le Saʿïd. Ainsi les habitants de la ville d'Eschmin, la Panopolis des Grecs, aujourd'hui Akhmîm, avaient de même employé la légère éminence calcaire qui borde la montagne, à l'est du fleuve, pour y construire ces tombeaux en briques qui, découverts il y a quelques années, ont fourni les marchés de l'Europe et de l'Amérique d'une quantité considérable de momies. On y bâtissait une sorte de case arrondie par le haut, en briques cuites ; l'on y déposait la momie, après que les quatre murs avaient été construits, et l'on y adaptait ensuite le couvercle également en briques. Ces caveaux s'étageaient ainsi sur trois ou quatre rangs, et ils ont fidèlement gardé le dépôt qu'on leur avait confié, jusqu'au jour, peu éloigné dans le passé, où la nécropole fut découverte et fouillée par les chercheurs de trésors et d'antiquités. Ces hommes avides n'ayant aucun respect pour les choses les plus saintes, ne voyant que le profit immédiat à tirer et trafiquant avec aussi peu de ménagement des momies de leurs ancêtres qu'ils l'auraient fait de quelque animal sans valeur, ont saccagé toute la butte pour y trouver des boîtes à momies, des stèles, des statuettes, des coffrets et surtout des bijoux et tout ce qu'on déposait d'ordinaire dans les tombeaux, sans compter les papyrus qu'on avait placés dans le cercueil ou sur la momie, jetant pêle-mêle des momies entières ou brisées, les laissant au hasard de leur chute, dans toutes les positions, ne s'occupant plus de ces cadavres qui n'avaient aucune valeur à leurs yeux et les traitant comme ils auraient pu traiter une momie d'ibis, de chacal ou de crocodile. Je me souviendrai toujours du sentiment d'horreur avec lequel je fus témoin de cet impie brigandage, car je crois que le premier sentiment que l'on doit avoir, c'est celui de la dignité humaine et que c'était manquer à ce sentiment, que de ne pas exiger que l'on traitât au moins avec les apparences du respect extérieur les déplorables restes de ceux qui, après tout, avaient été des hommes comme nous. Je vois encore du simple cabinet où j'écris ces lignes une malheureuse momie dont la tête se trouvait engagée entre deux pierres qui la maintenaient droite : ses jambes desséchées, noircies par le natron, s'élevaient dans les airs, dépouillées de toutes les bandelettes dont on avait pris soin de les recouvrir. Et ce n'était pas la seule qui fût en cet état. La nuit, les chacals de la montagne rôdaient autour de cette nécropole dévastée ! Et les Européens



Vue de la montagne nommée Gebel-Abou-Fodah et de ses environs
(d'après la *Description de l'Egypte*, *Ant.*, IV, pl. 62, n° 1).

ne trouvaient à ce spectacle que des plaisanteries grossières toujours, et quelquefois obscènes! Et l'administration du Musée laissait faire, quand elle n'était pas la première à jeter au fleuve les momies qui ne pouvaient plus être d'aucune utilité pour les savants! Et ensuite, quand les jours de fanatisme et de colère se lèvent, quand le sang européen coule, on se plaint avec justice, d'ailleurs, que les habitants de l'Égypte ne respectent pas les hommes nés dans l'Europe; mais les Européens ont été les premiers à piétiner sur les croyances les plus chères à ce peuple dont ils voudraient se voir respectés.

Les nécropoles ainsi construites se trouvent rarement en Égypte à l'heure actuelle, quand en réalité elles devaient être extrêmement nombreuses. Il devait en être de même dans la plus grande partie du Fayoum, car le terrain de cette oasis est exactement dans les mêmes conditions que celui de la Basse-Égypte. Cependant dans quelques localités on avait creusé la terre, établi des tombeaux en maçonnerie dans lesquels on avait enfermé les momies : on avait créé de toutes pièces la cité des morts. Ces tombes sont restées jusqu'à nos jours sans avoir été violées et c'est ce qui explique le nombre considérable d'antiquités de toutes sortes qu'on y a découvertes. Cette oasis qui était certainement habitée dès la XIIe dynastie et qui est encore présentement l'une des provinces les plus fertiles, sinon la province la plus fertile de l'Égypte, avait en effet besoin de nécropoles considérables et l'homme eut à les construire presque tout entières, puisque le pays ne lui présentait pas d'endroits propices aux excavations. Ce que j'ai dit sur ce genre de nécropoles suffira : ce sont des constructions factices dont on se servit partout où les montagnes n'étaient pas à proximité et où elles ne présentaient pas les conditions nécessaires à l'excavation, par suite de la formation géologique.

Je n'ai pas davantage l'intention de décrire longuement tous les hypogées qui se trouvent sur la rive droite, comme sur la rive gauche du Nil. Il ne suffira pour la plupart d'entre eux de citer leur nom, comme ceux de Kom-el-Ahmar, de Spéos-Artemidos, de Zaouïet-el-Maïetîn, de Berscheh, de Siout, de Sohag, de Qous, de Qeft, d'Esneh, d'El-Kab, etc., quoique certains de ces hypogées soient célèbres et méritent en effet leur célébrité. Nous les retrouverons dans une autre partie de cet ouvrage, et je dois, dans

ce premier chapitre, indiquer seulement la physionomie générale des grandes nécropoles égyptiennes. Je parlerai donc seulement des nécropoles d'El-Amarna, de Beni-Hassan, d'Abydos et de Thèbes : si les deux premières n'ont pas un grand nombre de tombeaux, leur importance est si grande qu'elle fournit une ample collection de raisons pour justifier cette préférence.

Quand le Pharaon Aménophis IV résolut d'abandonner à la fois son nom, le culte d'Amon et la ville de Thèbes pour se soustraire à la puissance des prêtres d'Amon thébain et protester contre leur prédominance envahissante, il bâtit une ville nouvelle, dans un endroit confinant au désert Arabique, sur la rive droite du Nil[1]. Il appela sa nouvelle ville *La Splendeur du disque solaire*, et il l'embellit de temples, de villas somptueuses pour lui et ses grands officiers : Thèbes fut abandonnée par la cour, et la maison royale se transporta dans la ville nouvelle, entraînant après elle toute la population de haut et de bas étage, attachée à la cour du Pharaon. Or, dans les idées égyptiennes, il ne suffisait pas d'élever une ville pour les vivants, il fallait aussi et surtout penser à la ville des morts. On transporta donc à la nouvelle ville la coutume déjà ancienne à Thèbes de percer dans la montagne de vastes hypogées où devaient aller vivre leur nouvelle vie ceux que la mort arracherait à leur première existence. Cette nécropole fut creusée dans la montagne orientale ; malheureusement pour la nouvelle nécropole, le règne d'Aménophis IV et de ces successeurs immédiats fut d'assez courte durée : les hypogées furent creusés, quelques-uns furent ornés, et la réaction, qui suivit et emporta la tentative religieuse d'Aménophis IV, emporta du même coup sa ville des vivants et sa ville des morts. Cependant *Splendeur du disque* avait duré assez longtemps pour

1. Ce Pharaon a donné lieu aux plus grossières méprises : on a d'abord pensé qu'il était eunuque, d'après certains traits de son portrait, et cependant cet eunuque avait eu avant son accession au trône deux filles, peut-être quatre, si l'on n'admet pas qu'il lui en soit né quatre autres pendant son règne; cela même n'a pas suffi, et tout dernièrement M. Lefébure a soutenu que le Pharaon Aménophis IV n'était pas un homme, mais une femme, et il s'est efforcé de le prouver par la concordance de sa manière de voir avec un mot de Manéthon; cf. *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, June 1891, p. 479 et seqq. Le mot de Manéthon peut s'expliquer au sens figuré, sans nécessiter l'acception physique de son expression : d'ailleurs une femme qui aurait épousé une autre femme et en aurait eu des enfants me semble assez difficilement admissible.

que l'on pût achever quelques-uns de ces tombeaux qui sont sans rivaux pour l'histoire de cette époque troublée et pour l'histoire de l'art. En aucun autre lieu de l'Égypte on ne trouve une telle abondance de détails qui nous font assister encore aujourd'hui aux scènes les plus curieuses, les plus humbles de la vie populaire et de la vie intérieure en Égypte. Ces tombes nous montrent aussi quelle était la disposition des grandes maisons égyptiennes à cette époque, de quel mobilier elles étaient meublées, les jardins dont on les entourait et où les habitants venaient respirer la fraîcheur de l'air, alors que la brise du nord, ayant traversé le désert, vient apporter ses souffles vivifiants qui donnaient la vie aux poitrines égyptiennes. Cette nécropole n'est pas très considérable et ne compte guère plus qu'une dizaine de tombeaux achevés, et une vingtaine d'autres simplement creusés[1]. Le Pharaon y fut lui-même enterré et l'on a l'année dernière retrouvé son tombeau et celui de ses filles[2].

Non loin d'El-Amarna et sur la même rive du Nil, se trouvent les hypogées remarquables de Beni-Hassan. La nécropole de Beni-Hassan est aussi complètement taillée dans la chaîne de montagnes, à l'orient de l'Égypte. Comme celle d'El-Amarna elle est remarquable par les ornements de ses tombes, plus encore que par les progrès en architecture dont elle offre la preuve : elle nous fait en effet connaître, comme sa voisine, les mœurs de la XII[e] dynastie par le plus menu détail. On y voit une population occupée à ses plaisirs, à ses jeux, à la chasse, à la pêche, se livrant aux travaux de campagne. Ces tombes font suite aux tombes encore plus anciennes de Saqqarah et des Pyramides, et nous montrent ainsi que, de la IV à la XII[e] dynastie, il y a eu progrès dans la population égyptienne. L'art de l'architecture a aussi progressé durant ce laps de temps : si l'on ne fait plus de pyramides imposantes par la masse des matériaux employés et s'il ne faut pas pour construire les hypogées la science nécessaire pour bâtir les Pyramides, en revanche on a fait quelques pas pour obtenir la grâce

1. Cf. *Mémoires de la Mission permanente du Caire*, t. I : Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna.*

2. Ces tombeaux ont été copiés pour les membres de la *Mission du Caire* au courant de cette année. Il y a eu au sujet du tombeau d'Aménophis IV pas mal de récriminations anglaises et françaises dans le détail desquelles je ne peux entrer.

des contours, la sveltesse de certains modes de construction, et déjà la colonne dorique a été inventée par les architectes égyptiens au moins vingt-cinq siècles avant qu'elle ne fût choisie par les Grecs. C'est là quelque chose, même pour ceux qui ne veulent rien savoir de beau en dehors de la Grèce.

Les tombes de Beni-Hassan ne sont pas aussi très nombreuses : elles sont à peine au nombre de trente qui s'étendent du nord au sud; si elles ne compensaient pas, et bien au delà, par l'intérêt de leurs représentations, leur petit nombre, je n'aurais pas mentionné ici spécialement la nécropole de Beni-Hassan. Ces tombes qui étaient parvenues jusqu'au milieu de ce siècle dans l'état le plus parfait de conservation, qui avaient ainsi traversé un laps de temps de près de cinq mille ans sans avoir eu à souffrir quoi que ce fût des injures ordinaires du temps et de la température, depuis qu'elles ont été signalées à l'attention des savants par Champollion, sont devenues un rendez-vous pour les touristes; elles ont vu peu à peu leurs pâles couleurs s'effacer et tout dernièrement les indigènes, menés à la curée par quelques vendeurs d'antiquités européens, les ont indignement saccagées, enlevant des blocs entiers qu'ils vendaient ensuite à des amateurs anglais, américains, gens qui ne reconnaissaient d'autre valeur aux tombeaux qu'ils ruinaient ainsi que celle que les monuments saccagés pouvaient apporter à leur vanité. Hélas ! il y a eu encore mieux : le Musée de Gizeh, chargé de veiller à la conservation des monuments de l'ancienne Égypte, d'en empêcher le pillage et la dévastation, n'a rien trouvé de mieux à faire que d'acheter aux pillards et aux nouveaux Vandales ce qu'il était commissionné pour conserver, donnant ainsi une prime aux rapines les plus avérées et rappelant ce gendarme turc allant demander, à prix d'argent, des renseignements au voleur qu'il était chargé d'arrêter.

Passons maintenant à la nécropole où les habitants d'Abydos ont élevé leurs tombeaux. Sur la foi d'un passage du faux Plutarque [1], mal interprété, on a longtemps cru et peut-être quelques retardataires qui attachent toute crédibilité aux auteurs grecs et ne croient les monuments indigènes que si

1. *De Iside et Osiride*, XX.

ces monuments ne contredisent pas *a priori* leurs conclusions, pensent-ils encore que les morts de l'Égypte entière étaient transportés à Abydos, pour y avoir leurs momies déposées près du tombeau du *Dieu grand*, c'est-à-dire d'Orisis qui y était enterré selon la tradition. Mais les fouilles entreprises par Mariette en 1858 et 1859 ne découvrirent que des tombeaux appartenant aux habitants mêmes d'Abydos, comme il eût été naturel de le penser : ce qui allait vers Abydos de toute l'Égypte, c'étaient les stèles presque innombrables déposées auprès de l'*escalier du Dieu grand*, comme on disait, et encore est-il facile de comprendre que tous les habitants de l'Égypte n'avaient pas les moyens de faire une fois dans leur vie le pèlerinage d'Abydos, ni même d'y envoyer une stèle votive : les plus riches seuls pouvaient se payer ce luxe. D'ailleurs la grande vogue d'Abydos ne commença guère que sous la XII[e] dynastie et se continua jusque vers la XX[e]. A partir de cette époque la décadence commence. Donc les tombes qui se trouvaient à Abydos sont les tombes mêmes des habitants d'Abydos[1].

Ces tombes, dont une certaine partie remonte à la VI[e] dynastie, sont en général de la XII[e] et de la XIII[e] dynasties. Elles ont une forme spéciale qui tient le milieu entre la pyramide et le *mastaba*; d'autres ont été creusées dans le sol et ont été revêtues d'un parement en pierre calcaire. Elles formaient une vaste ville des morts où toutes les générations qui avaient vécu dans Abydos dans la suite des siècles sont venues se coucher les unes à la suite des autres. La nécropole abydénienne était divisée en trois groupes qu'on distingue d'ordinaire par les noms de nécropole du Nord, nécropole du Centre et nécropole de l'Est. Ces trois groupes marquaient l'histoire même de la ville qui avait ainsi développé ses demeures éternelles à mesure que la nécessité l'y avait obligée. Ces nécropoles étaient en quelque sorte construites à fleur de sable, car la nature du terrain l'exigeait, puisque la chaîne de montagnes était trop éloignée. Quelques-unes de ces tombes et peut-être la grande majorité étaient construites en briques. Aussi a-t-il été facile de les violer, soit pour y chercher de l'or, soit pour se procurer du bois de chauffage en se servant des caisses à momies pour cet

1. MARIETTE, *Catalogue des monuments d'Abydos, passim.*

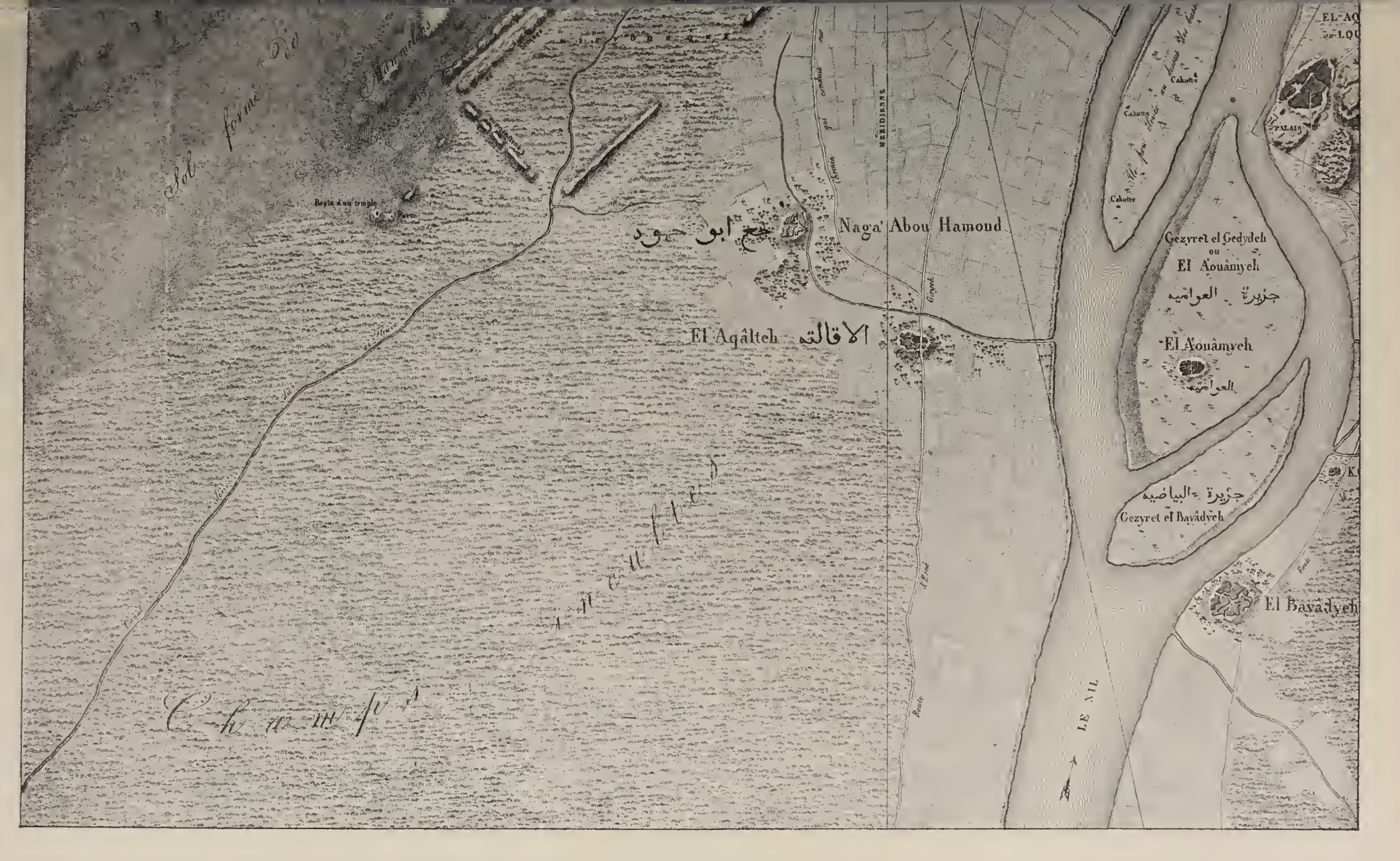
usage, soit pour réduire en chaux la pierre calcaire qui servait de revêtement. Nulle nécropole en Égypte, si l'on excepte celle d'Akhmîm, n'a été plus indignement traitée que celle d'Abydos ; mais on n'a pas attendu notre temps pour la dévaster, comme c'est le cas pour la nécropole d'Akhmîm : la dévastation remonte beaucoup plus haut, elle est le fait des Égyptiens eux-mêmes, chrétiens ou musulmans, que n'effrayaient plus les formules magiques dont ils avaient constaté l'inefficacité. Cependant quelques tombeaux avaient échappé et l'on a pu découvrir, dans la nécropole d'Abydos, des pyramides de petite dimension, construites en briques, ayant au milieu de leur côté d'entrée une sorte de niche dont la voûte est un plein cintre, dont la coupe intérieure est ogivale et dont les briques formant l'ogive sont taillées en voussoir. Mais il faut sur cette nécropole entendre Mariette lui-même qui l'a fouillée pendant dix-huit ans : « Les tombes d'Abydos, dit-il, n'ont pas à proprement parler d'étage souterrain. Édicule extérieur, puits, caveau mortuaire, tout en général est construit ; quand, par exception, on creuse jusqu'à une certaine profondeur et que l'excavation atteint le grès friable superposé au roc dur, on entoure la fouille d'une enveloppe solide de gros moellons. De là, l'aspect tout particulier que devait présenter, quand elle était intacte, la nécropole d'Abydos. Qu'on se figure en effet une multitude de petites pyramides de 5 à 6 mètres de hauteur, peu ou point orientées et uniformément bâties en briques crues. La pyramide, portée sur un socle, est creuse, et le dedans, par voie d'assises assez gauchement posées en encorbellement, évidé en façon de coupole. La pyramide porte directement sur un caveau ménagé dans ses fondements et qui abrite la momie, presque à fleur du sol ; quand on y avait déposé la momie dans son cercueil, la porte du caveau était murée[1]. »

Vient enfin la nécropole de Thèbes, la plus riche peut-être de l'Égypte, à moins que l'on ne soit porté à accorder plus d'importance à celle de Memphis. Elle est beaucoup moins étendue que la nécropole memphite et ne date guère que de la XI[e] dynastie ; mais elle est d'une richesse incomparable. Elle s'étend depuis la *vallée des Rois* jusqu'à la *vallée des Reines*, c'est-à-dire sur un espace d'environ une lieue ou cinq kilomètres, comprenant

1. Mariette, *Voyage dans la Haute-Égypte*, t. I, p. 79.



Chaîne Libyque
dans le roc
grottes taillées
BYBAN EL MOLOUK بيبان الملوك
TOMBEAUX DES ROIS
HYPOGÉES
HYPOGÉES
Grottes et Galeries creusées dans le roc
Échelier avec un plateau en forme de route
Débris d'une Avenue de Sphinx
Grotte ou Syringe
Statues en Granit
PALAIS
قرنه
QOURNAH
Bloc de Granit
Enceinte en briques
PETIT TEMPLE D'ISIS
Perpendiculaire
TOMBEAU D'OSYMANDYAS
Colosses renversés
Colosse de Memnon
Sables
MEDYNET-ABOU مدينة ابو
PALAIS ET TEMPLES
Terres Cultivées
Cabatte
Route

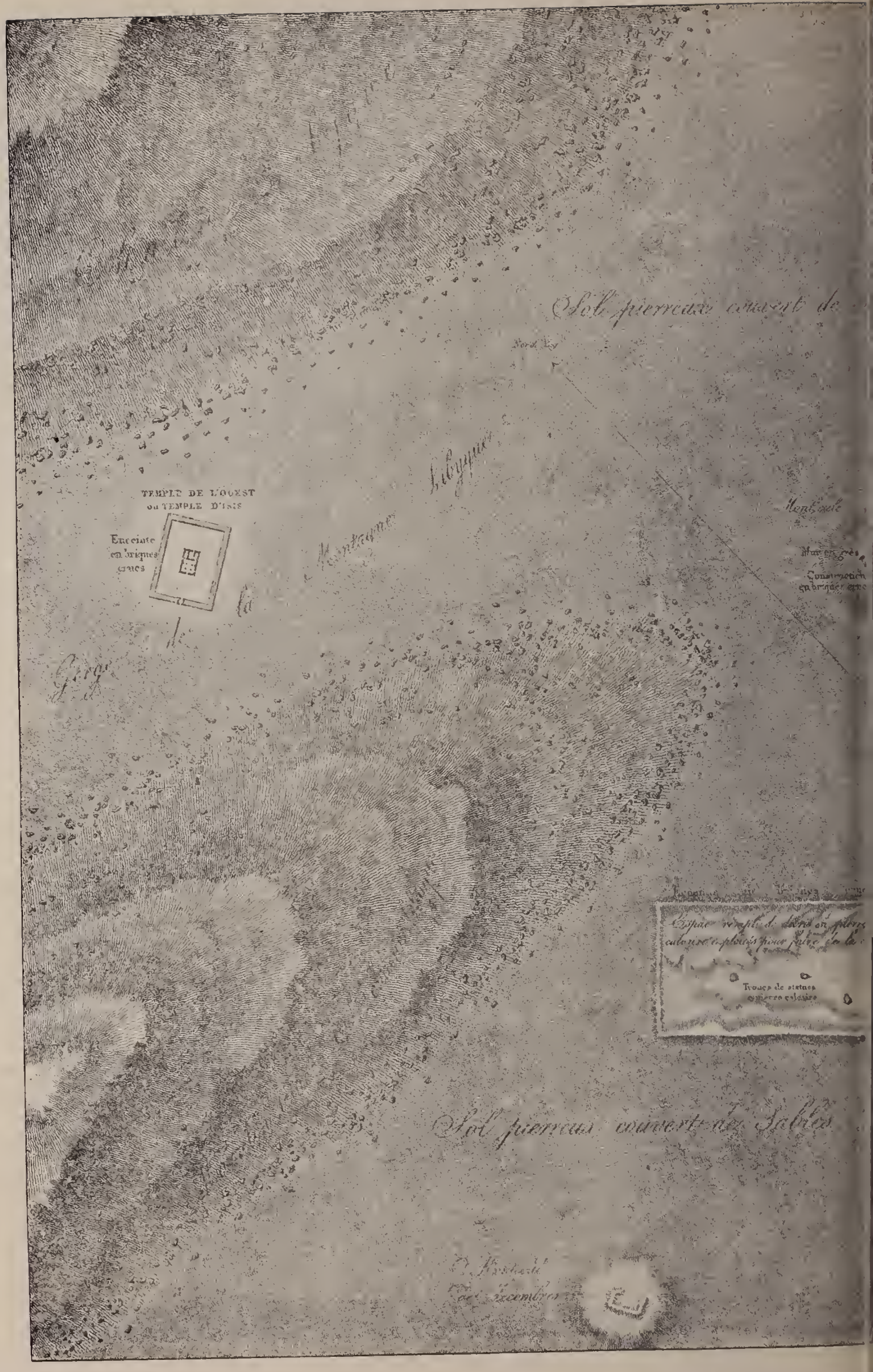


Nécropole de Thèbes
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, II, pl. 1).

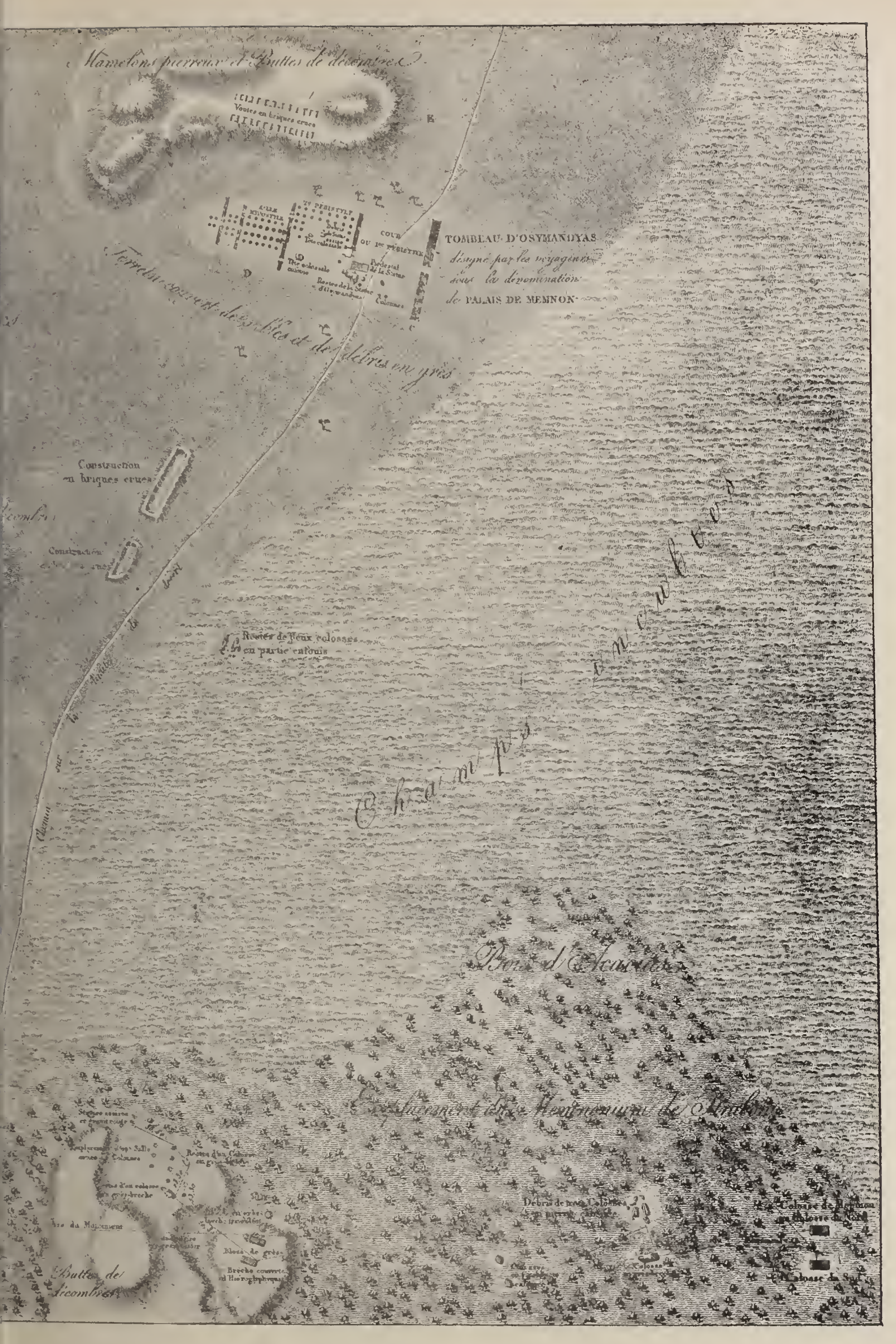
différentes dépressions de la montagne, ou même commençant sur la bande sablonneuse qui borde la plaine cultivée. Les flancs de la montagne ont été aussi creusés de toutes parts, et les tombes y ont été étagées les unes au-dessus des autres, comme le permettait la nature géologique du terrain montagneux. Plusieurs villages sont aujourd'hui établis le long de cette montagne, comme Deir-el-Bahary qui est ruiné, El-Assasif, Scheikh-'Abd-el-Gournah, Gournah-Murray, Deir-el-Medinet. Sans comprendre Drah-Abou-'l-Negah et Gournah qui sont situés plus près des terres cultivées. Ces villages ne comprennent pas les deux extrémités de cette vaste nécropole, la vallée des Reines au sud et la vallée des Rois au nord. Ce sont autant de quartiers distincts de la nécropole de Thèbes, où les diverses familles riches de la grande ville avaient leurs tombeaux et y faisaient déposer les momies de la famille pendant une longue suite d'années. Il est facile de comprendre que, sur une aussi vaste étendue et dans un pareil terrain, accidenté, escarpé, rocailleux, on n'ait pu bâtir de temple funéraire qui ait été dans la nécropole ce que sont les chapelles de nos cimetières catholiques. Cependant plusieurs temples ont été construits près de la lisière du désert, entre la terre cultivée et la montagne : plus nombreux autrefois qu'aujourd'hui, il n'y en avait pas moins de six, à savoir le temple de Séti Ier à Gournah, le temple de Deir-el-Bahary; élevé par la reine Hat-Schopset, le Ramesséum bâti par Ramsès II près de Scheikh-'Abd-el-Gournah, le Memnonium complètement détruit aujourd'hui non loin des deux colosses connus sous le nom de Memnon, et qui sont en réalité des statues colossales d'Aménophis III, les temples de Medinet-Habou et celui de Deir-el-Medinet. La destination de ces temples était en partie funéraire : cela paraît assez probable pour le temple de Séti Ier qui s'élève à l'entrée de la gorge menant à la *vallée des Rois* et pour celui de Deir-el-Medinet bâti dans une petite dépression entre deux pans de montagne : on peut même être assez porté à l'admettre pour le Ramesséum et le temple de Deir-el-Bahary, quoiqu'ils soient surtout élevés à la glorification de la vaillance de Ramsès II et des lointaines conquêtes de la reine Hat-Schopset. Mais il est difficile de croire que le temple considérable qui s'étendait aux pieds des deux colosses qui semblent veiller sur la plaine occidentale de Thèbes, et surtout que l'immense mas-

sif des temples de Medinet-Habou fussent des temples funéraires, comme on l'a affirmé [1]. Autant vaudrait dire que les massifs de Karnak sont aussi des temples funéraires. Certaines parties de ce temple ont été restaurées par les Ptolémées, d'autres sous les empereurs romains, qui n'ont jamais été enterrés à Thèbes. En outre ce temple a des proportions beaucoup trop vastes pour n'être qu'un temple funéraire et l'on ne retrouve dans la décoration nulle scène permettant de tirer cette conclusion, sinon la présence, dans le premier pylône, de plusieurs statues du roi ayant les attributs d'Osiris. Cette coïncidence ne me semble pas assez forte, ni assez péremptoire pour indiquer la cause grâce à laquelle ce temple aurait été édifié, d'autant plus qu'on connaît par ailleurs cette cause et qu'elle est indiquée en toutes lettres dans l'inscription qu'on peut appeler dédicatoire de ce temple : Ramsès III le construisit en l'honneur de son père Amon-Râ pour le remercier de lui avoir donné la victoire sur les peuples maritimes confédérés contre l'Égypte [2]. D'ailleurs, on ne connaît pas les limites de l'ancienne Thèbes : rien ne peut donc préjuger de ce qui était un temple que tout indique avoir été construit dans un but tout autre que celui qu'on lui suppose. Il en était de même du Memnonium que tout indique avoir été très grand [3]. D'ailleurs à quoi auraient servi ces temples funéraires? On répond qu'ils auraient servi pour le culte du *double*, que c'était dans ces temples qu'en particulier on portait les provisions, qu'on n'avait pas le temps de porter au *double* les provisions nécessaires à l'entretien de sa vie dans la vallée des Rois et qu'on les déposait dans les temples susdits où le *double* venait les y chercher, etc. J'avoue que ces raisons ne me touchent guère, que ce sont des raisons très ingénieuses, mais leur ingéniosité même me dispose à les tenir en suspicion. Je crois d'abord que le temps n'était pour rien dans l'affaire, et c'est ce que comprendront facilement tous ceux qui savent combien le temps est chose de peu d'im-

1. Ebers, *L'Égypte*, trad. de M. Maspero, p. 234-235. — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité : Égypte*, p. 270.
2. Lepsius, *Denkmæler*, III Abth., pl. 211.
3. *Description de l'Égypte*, t. II, p. 182. Toute cette discussion et celle qui suit ne paraîtront sans doute qu'hypothétiques, par conséquent incertaines : je fais valoir les raisons contre. Le jour où l'on aura publié *in extenso* ces temples, on saura parfaitement s'ils étaient funéraires ou non.



Plan topographique du Memnonium, de l'en
(d'après la *D*



…ent des statues et de la plaine environnante, en 1799
… de l'Egypte, Ant. II).

portance en Orient. Il y avait d'ailleurs presque toujours un prêtre spécialement désigné pour remplir les devoirs du culte funéraire, ainsi que nous le verrons dans le dernier chapitre de cet ouvrage. Puis, il n'y avait pas beaucoup plus loin pour se rendre de Thèbes aux tombeaux de la *vallée des Rois* que pour aller à Medinet-Habou. Enfin que seraient venus faire les Ptolémées dans un coin de la montagne occidentale de Thèbes, pourquoi auraient-ils fait élever le temple de Deir-el-Medinet, eux qui avaient leurs tombeaux bien loin de la nécropole thébaine? Pour toutes ces raisons donc, je ne suis pas porté à croire que les six temples bâtis de ce côté du Nil, dans la plaine thébaine, l'aient été avec une intention strictement funéraire, et il faut attendre un plus ample informé pour se prononcer d'une manière définitive sur un sujet d'une telle importance.

On pourrait, au sujet de ces temples élevés à Thèbes sur la rive gauche du Nil, faire une supposition qui ne manquerait pas de vraisemblance, à savoir que ces temples élevés en l'honneur des rois de la XVIIIe et de la XIXe dynasties, sont un des anciens restes du culte des Pharaons en tant que Pharaons, comme en Chine le culte que les empereurs rendent à leurs ancêtres en tant qu'empereurs et qu'on nomme pour cette raison culte impérial. Ce culte impérial des Pharaons de l'Égypte aurait existé depuis les plus anciennes dynasties et se serait continué jusqu'à l'époque des Ptolémées : ce serait en effet pour cette raison que, les Pyramides qui sont uniquement des sépultures royales ne pouvant être ouvertes à l'intérieur, ainsi que le témoignent les détails de leur construction, on bâtit des temples où se faisait le culte au *double* pharaonique. Ainsi la pyramide de Snefrou à Meïdoum avait un temple qui était adjacent ; les pyramides de Gizeh étaient dans le même cas, sans doute aussi les pyramides de Saqqarah et en général toutes celles qui s'élevaient en Égypte. Ce serait la raison pour laquelle le roi Khoufou avait encore un prêtre chargé de son service au temps des Ptolémées. Lorsque disparut la construction pyramidale, que le tombeau devint plus simple, ainsi que je le montrerai dans les chapitres suivants, on pouvait sans la moindre difficulté les remplir de provisions aussi bien dans la vallée des Rois qu'on le faisait à la montagne occidentale de Thèbes ou dans les autres parties de la nécropole ; donc si l'on a élevé des temples dans les limites de la ville des

morts, si ces temples sont tous dédiés à des Pharaons, je veux dire consacrés au culte des Pharaons, il devait y avoir une autre raison que la difficulté du culte proprement dit des morts, puisque ce culte on le rendait du moins en partie aux momies royales qui reposaient dans la *vallée des Rois*, nous le savons pertinemment et j'aurai l'occasion de citer les textes qui le démontrent péremptoirement et qui ont trait à l'habillage périodique des momies de Pharaons. Cette raison, je la vois dans le culte impérial qui régnait en Égypte comme en Chine. Il n'y a, entre l'Égypte et la Chine, pour ce qui regarde le culte que je nomme *impérial* en conservant le nom qui lui a été donné dans l'Extême-Orient, que cette seule différence, à savoir que la Chine est restée presque confinée dans ce culte primitif des ancêtres, tandis que l'Égypte de très bonne heure avait adopté le culte de la divinité distincte des ancêtres, c'est-à-dire que sa pensée avait progressé ; mais cette différence n'est pas aussi capitale qu'elle le paraît au premier abord, pour cette première raison que le Pharaon était fils du Soleil, qu'en rendant culte au dieu Râ, il rendait honneur au premier roi qui avait régné sur l'Égypte dans les dynasties divines, et pour cette autre que les temples consacrés plus spécialement au culte de la divinité, comme ceux de Karnak, de Louqsor, d'Abydos, avaient retenu une partie du culte impérial. En effet, comment expliquer que le temple de Karnak et celui d'Abydos contenaient tous deux une salle dite des Ancêtres dont la première est aujourd'hui à la *Bibliothèque nationale* et dont la seconde est toujours en place ? Dans la première, Thoutmès III en personne rend hommage à ceux qu'il a choisis pour ancêtres, comme à Abydos c'est Ramsès II. Comment expliquer en outre qu'à Louqsor. l'accouchement de la reine, la naissance d'Aménophis III sont retracés en détail dans les bas-reliefs qui décoraient l'intérieur du temple ? Pourquoi Ramsès II avait-il fait graver le poème de Pentaour sur la face extérieure du pylône d'entrée ? Pourquoi Séti Ier avait-il fait retracer ses victoires à l'extérieur des murs de la grande salle hypostyle ? Ils avaient fait sur la rive droite ce que Ramsès II fit au Ramesséum et Ramsès III à Medinet-Habou, sur la rive gauche : donc si les temples de la rive gauche sont consacrés au culte impérial, comme je le crois, ceux de la rive droite devaient être nés d'une idée analogue, quoique consacrés au dieu Amon, à



Colosse de Memnon ou d'Aménophis III
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, II, pl. 22).

Râ, ou aux autres divinités. Les idées religieuses avaient eu beau progresser, il n'en restait pas moins vrai aux yeux de tout bon Égyptien que le Pharaon était de la famille solaire, produit du dieu-père et de la déesse-mère, qu'en rendant hommage à la triade thébaine, il ne faisait qu'honorer son père et sa mère comme un bon fils doit le faire [1].

Les diverses parties de cette nécropole n'avaient pas été en usage à la même époque ; elles s'étaient succédé les unes aux autres suivant la nécessité. Tout d'abord, à Drah-Abou 'l-Neggah, avaient pris place les rois du Moyen Empire, comme les Entef et leurs hauts fonctionnaires. Les tombes de cette époque étaient de petites pyramides, comme celles qu'on avait construites dans la nécropole d'Abydos. Les fouilles qu'on y a faites ont fait découvrir sept tombes royales appartenant à la XIe dynastie. Mais il n'y avait pas que des pyramides dans cette partie de la nécropole : on y voyait aussi quelques tombeaux rappelant par leurs formes la manière des mastabas, et c'est dans une tombe de cette catégorie que Mariette découvrit la sépulture de la reine Aah-hôtep avec les bijoux splendides dont la renommée est maintenant universelle et qui font l'ornement du Musée actuel de Gizeh, comme ils faisaient celui de l'ancien Musée de Boulaq. La nature géologique du terrain ne permettait pas plus ici que dans la nécropole d'Abydos, de faire les énormes excavations dont il sera bientôt question. A cette époque déjà très reculée, plus de trois mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, la ville de Thèbes semble n'avoir pas encore atteint l'entier développement de sa richesse et de sa puissance : c'est pourquoi on ne pensa pas à utiliser la montagne comme séjour des morts. La conformation de ces tombes les rendit faciles à violer : aussi le furent-elles dès le temps des Pharaons, et le papyrus connu sous le nom de Papyrus Abbott nous a conservé quelques pièces d'un procès qui fut fait aux violateurs des tombes royales sous la XXII dynastie. Force fut donc d'avoir recours à des cachettes et d'y transporter les momies royales pour les mettre à l'abri des voleurs. C'est la découverte de l'une de ces cachettes à Deir-el-Bahary qui a, ces dernières années, attiré l'attention du monde entier et qui nous a donné les momies de quelques-uns de ces per-

1. Je développerai plus loin cette manière de voir.

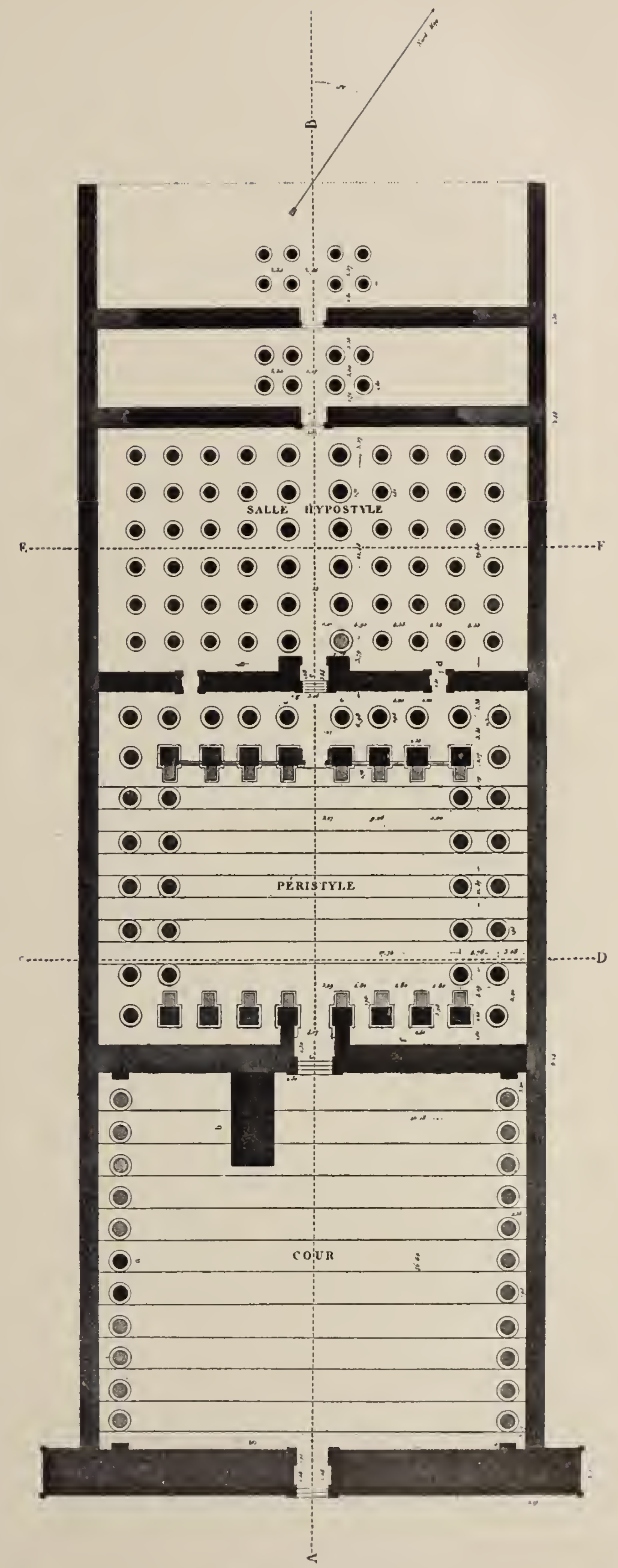
sonnages les plus remarquables de l'histoire d'Égypte; c'est aussi une cachette de ce genre qui a donné en 1891 la famille entière des prêtres d'Amon. D'autres cachettes réservent encore plus d'une surprise à ceux qui auront la chance de les trouver.

De Drah-Abou'l-Neggah je dois passer à la vallée de Bibân-el-Molouk, c'est-à-dire aux tombes royales. La vallée où se trouvent ces tombes est ainsi nommée parce qu'elle ne renferme que des tombeaux royaux. C'est un lieu aride, tourmenté, où rien ne pousse, creusé dans la dépression des montagnes environnantes, où la chaleur s'emmagasine comme dans un four, où jamais les vents n'apportent de fraîcheur et où rien ne vient permettre à la vue de se reposer un moment de la réflexion de la lumière dardant ses chauds rayons sur le calcaire qui, de tous côtés, en centuple la force et l'acuité. Jamais nécropole ne fut établie dans un lieu plus sauvage; jamais l'homme ne se joua de plus de difficultés pour parvenir à exécuter des œuvres plus gigantesques dans leurs formes immenses et plus finies dans leurs moindres détails. Le chemin qui conduit à cette vallée semble avoir été taillé dans les montagnes; il est à chaque instant fermé par de gros blocs de calcaire éboulés des sommets voisins et l'on se demande, quand on le connaît, comment on pouvait faire passer le traîneau sur lequel était couchée la momie et comment les bœufs, qui la traînaient, pouvaient se tirer des difficultés vraiment extraordinaires d'un chemin aussi étroit et aussi affreux. Cette vallée se ferme naturellement par des montagnes qui l'enserrent de tous côtés; c'est un véritable entonnoir, et l'on a pu penser avec quelque apparence de raison qu'elle avait été entièrement creusée de main d'homme[1]. Les rois qui firent faire en ce lieu les étonnantes excavations dont je vais bientôt parler pour leur servir de tombeaux, n'auraient pu choisir un lieu inspirant plus d'horreur; ils pensaient sans doute que bien hardis seraient les hommes qui oseraient violer l'horreur profonde de cette vallée; mais ces hommes se sont trouvés et ils n'ont pas reculé devant la violation sacrilège des tombeaux de leurs souverains.

C'est cette vallée que les rois de la XIXe et de la XXe dynastie choisirent

1. *Description de l'Égypte*, III, p. 191.

Vue perspective du Memnonium
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, II, pl. 27).



Memnonium. Plan
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, II, pl. 27).

pour leur *champ de repos*. Au rapport de Diodore de Sicile, il y avait là quarante-sept tombes royales, dont dix-sept seulement étaient connues de son temps et visitées par les voyageurs de cette époque [1]. C'était là le dire des prêtres, dire quelque peu exagéré sans doute, car vingt et une tombes sont seulement connues de nos jours et il en resterait vingt-six à découvrir. Il est vrai que, parmi le nombre donné par Diodore de Sicile, il faut peut-être comprendre les tombeaux de la *vallée de l'Ouest*, un peu à l'ouest de Bibân-el-Molouk, qui étaient ceux des Pharaons de la XVIII[e] dynastie, dont on ne connaît que quatre présentement. Ces tombeaux de l'une et l'autre vallée sont de proportions grandioses et s'avancent à l'intérieur de la montagne à de grandes profondeurs. Ainsi, pour ne parler ici que des plus célèbres, dans celui de Séti I[er], l'excavation totale ne mesure pas moins de 145 mètres de longueur et s'enfonce à 59 mètres sous la montagne. On voit ainsi quel travail merveilleux et opiniâtre il avait fallu pour couvrir toute cette longue suite de chambres, de corridors, de colonnes, etc., d'hiéroglyphes et de représentations dont le travail est partout aussi soigné, et l'on ne peut que répéter le jugement de l'historien grec : « Les tombeaux des anciens rois, par leur magnificence, laissent à la postérité peu de chance de produire sous ce rapport rien de plus beau [2]. » En effet, notre terre ne possède rien qui puisse se comparer aux tombeaux de la vallée des Rois ; c'est, ce semble, le dernier mot de l'art dans les excavations, et cela seul motiverait un voyage dans la Haute-Égypte. Hélas ! cette magnificence même a été la cause de leur ruine. Dès le temps des Ptolémées, l'énorme majorité des tombeaux que nous connaissons aujourd'hui avaient été violés et mis au pillage. Les ouvriers qui avaient creusé et orné ces splendeurs savaient qu'ils n'avaient point ainsi travaillé pour qu'on y déposât des momies vulgaires ; quand vint la décadence de Thèbes, leurs descendants furent les premiers à chercher dans de sacrilèges violations les moyens de vivre, de sorte que, si le conte de Rhampsinite que nous a conservé Hérodote n'est pas vrai dans le détail, il est parfaitement conforme aux mœurs égyptiennes dans son idée mère. Puis, quand les vases d'or et d'argent, les ornements précieux, tout ce qui en un mot avait une valeur

1. Diodore de Sicile, I, 46.
2. Diodore de Sicile, I, 46.

quelconque, eurent été enlevés, la recherche des antiquités et des trésors amena d'autres violations et d'autres pillages. Aujourd'hui il ne reste plus que ce qui n'a tenté personne, mais ce qui peut tenter demain ou après-demain quelque archéologue ou quelque touriste curieux, et il est fort à craindre que, tôt ou tard, ces tombeaux ne subissent les outrages que viennent de subir ceux de Beni-Hassan. Ces monuments les plus vénérables par leur splendeur, le travail qu'ils ont demandé et l'art avec lequel ils ont été décorés, sont malheureusement destinés à devenir, dans une époque plus ou moins éloignée, la proie des fellahs qui en arracheront les pierres pour les revendre aux marchands d'antiquités et ceux-ci les revendront eux-mêmes, avec un gros bénéfice, à quelque voyageur très ignorant, mais cousu d'or, lequel, tout fier d'avoir en sa possession ce qui a fait si longtemps l'admiration du monde, l'emportera dans un coin de l'Europe ou de l'Amérique pour le montrer le dimanche à ses amis. D'ailleurs ces monuments ont déjà subi bien des détériorations : ainsi, je me rappelle très bien qu'un archéologue autrichien prit l'estampage de la salle du tombeau de Séti Ier, connue sous le nom de salle de la *perte du genre humain*[1] : l'eau qu'il employa pour coller son papier fit disparaître les couleurs ; malgré les règlements qui s'opposaient à ce qu'il estampât les monuments coloriés, malgré les observations qui lui furent faites, il ne voulut pas employer une ou deux heures de plus pour ne pas endommager le monument, quand il eût dû être l'un des premiers à désirer la conservation de ce qui l'intéressait. Qu'on juge par ce fait de ce qui arrivera grâce aux fellahs et aux touristes, si l'on ne fait pas meilleure garde, qu'on ne fait en ce moment, autour de ce qui est plutôt le patrimoine général de l'humanité que la possession d'un peuple particulier.

Il s'est répandu au sujet de ces tombeaux une opinion dont l'origine est infiniment respectable, puisqu'elle remonte à l'illustre Champollion, mais qui, avec le respect que je dois à la mémoire de l'immortel fondateur de l'égyptologie, ne me semble pas fondée sur l'examen des monuments eux-mêmes. Cette opinion que nul, je crois, n'a songé à contester, est celle-ci :

1. Ce texte a été publié et traduit par M. Naville comme étant un reste de tradition égyptienne, se rapportant à un déluge de feu qui eût été spécial à l'Égypte, dans les *Transactions of the Society of the Biblical Archæology*.

Pl. X.

Chaîne Libyque

Plateau d'où l'on découvre toute la plaine de Thèbes

Vallée principale

Tombeau



Vallée des Rois
(d'après le plan topographique de la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, II, pl. 77.)

La longueur des tombeaux royaux est en raison directe du temps qu'a duré le règne du Pharaon qui se l'est fait construire. Jusqu'ici personne n'a admis que les tombeaux aient pu être construits et ornés après la mort de ceux qui les devaient occuper. Cependant j'ai démontré, ce me semble, que les tombeaux ont pu être tout au moins ornés après la mort du personnage auquel il était dédié, puisqu'on voit dans un tombeau les enfants du défunt, morts eux aussi, rendre le culte funéraire à leur père[1]. De même le raisonnement qui veut qu'on ait agrandi les divers tombeaux des rois à mesure que le règne d'un Pharaon se prolongeait et qu'on l'ait tenu terminé, autant que possible, et prêt à recevoir la momie royale, me semble ne pas tenir compte de ce fait, à savoir que le plan du tombeau était un, que les sujets de décoration qu'on y a fait entrer se tenaient et s'expliquaient les uns les autres, et que par conséquence directe on ne peut dire que le monument était construit ainsi qu'on vient de l'énoncer plus haut. D'ailleurs l'inspection du tombeau de Séti Ier prouve à elle seule qu'il n'en a pu être ainsi : il s'y trouve une chambre restée inachevée : on y voit les premiers travaux que nécessitait l'ornementation de la chambre ; mais ces travaux sont restés à l'état d'ébauche imparfaite et n'ont jamais reçu le *coup de pouce*, s'il m'est permis d'employer cette expression. Or, d'autres salles, plus enfoncées encore dans la montagne, sont complètement achevées : il n'y manque pas une figure, pas un hiéroglyphe[2]. Ce n'est donc pas la mort de Séti Ier qui est venue arrêter subitement les travaux entrepris, mais quelque autre cause que nous ignorerons toujours. Du reste, à quoi aurait-il servi de terminer ainsi les tombeaux à jour fixe, en cas de mort subite, puisque Diodore de Sicile nous dit expressément une chose sur laquelle je reviendrai avant de clore ce chapitre, à savoir que les Égyptiens pouvaient conserver chez eux les momies de leurs parents, et que nous voyons en effet conserver une momie de la sorte dans les œuvres coptes qui n'ont pu être écrites qu'au IVe siècle de notre ère au plus tôt[3].

1. Cf E. Amélineau, *Un tombeau égyptien* dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1891, p. 14 du tirage à part.

2. C'est ce dont on peut se convaincre en consultant la belle publication de M. Lefébure, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XV.

3. J'ai cité les textes dans le mémoire auquel je viens de renvoyer : *Un tombeau égyptien*,

Il en pouvait être ainsi pour les Pharaons comme pour les simples particuliers ; sans compter que, la mort du Pharaon survenue, on pouvait hâter les ouvriers. Enfin, si l'on voulait presser cette théorie d'un peu près, il faudrait en conclure que plus un règne a été long, plus le tombeau devait avoir de dimensions, et ainsi le Pharaon Ramsès II ayant eu le plus long règne dont fasse mention l'histoire égyptienne, il s'ensuivrait que ce roi eût dû avoir un tombeau de longueur proportionnelle au temps qu'avait duré sa domination. Or, il n'en est rien : le tombeau de Ramsès II n'a ni la longueur, ni la richesse de certaines autres tombes qui lui sont de beaucoup supérieures sous ce double rapport[1]. Par conséquent la conclusion qu'on a voulu établir sur une observation peu attentive des monuments est tout autre que solide ; elle est contredite par ces mêmes monuments, et rien n'empêche de croire, au contraire, que les tombes des Pharaons, comme celles des simples particuliers, pouvaient être ornées et terminées après la mort du personnage qui les occupait. La plupart des Pharaons qui avaient leurs tombes dans la vallée des Rois ont été retrouvées dans la cachette de Deir-el-Bahary et nous connaissons maintenant, non plus par leurs portraits, mais par leurs momies mêmes, quelles avaient été la stature, la figure, les proportions des plus célèbres parmi les rois égyptiens, notamment de Thoutmès III, de Séti Ier et de Ramsès II, pour m'en tenir à ceux-ci.

Si maintenant nous remontons au sud, car nous sommes au nord de la nécropole thébaine, nous trouvons, autour de Deir-el-Bahary, des collines d'El-Assasif, de Scheikh-'Abd-el-Gournah, de Gournah-Murray, de Deir-el-Medinet, toute la nécropole des grands officiers des Pharaons thébains. Cette multitude immense d'excavations superposées les unes aux autres qui devait exister primitivement, est maintenant dans l'état le plus déplorable ; car là, plus que partout ailleurs, les fellahs, ayant mis de côté toute terreur religieuse, ont fait de ces tombeaux leurs habitations, comme ils avaient fait un village sur la terrasse du temple de Dendérah,

p. 19-20 du tirage à part. D'ailleurs je reviendrai sur ces textes avant la fin du présent chapitre.

1. Cette tombe peu visitée est presque complètement ensablée : elle porte le n° 7 de la carte de Wilkinson qui en a parlé dans son ouvrage, *Modern Egypt and Thebes*, II, p. 212.



Temple de Medinet-H
(d'après la *Description de*



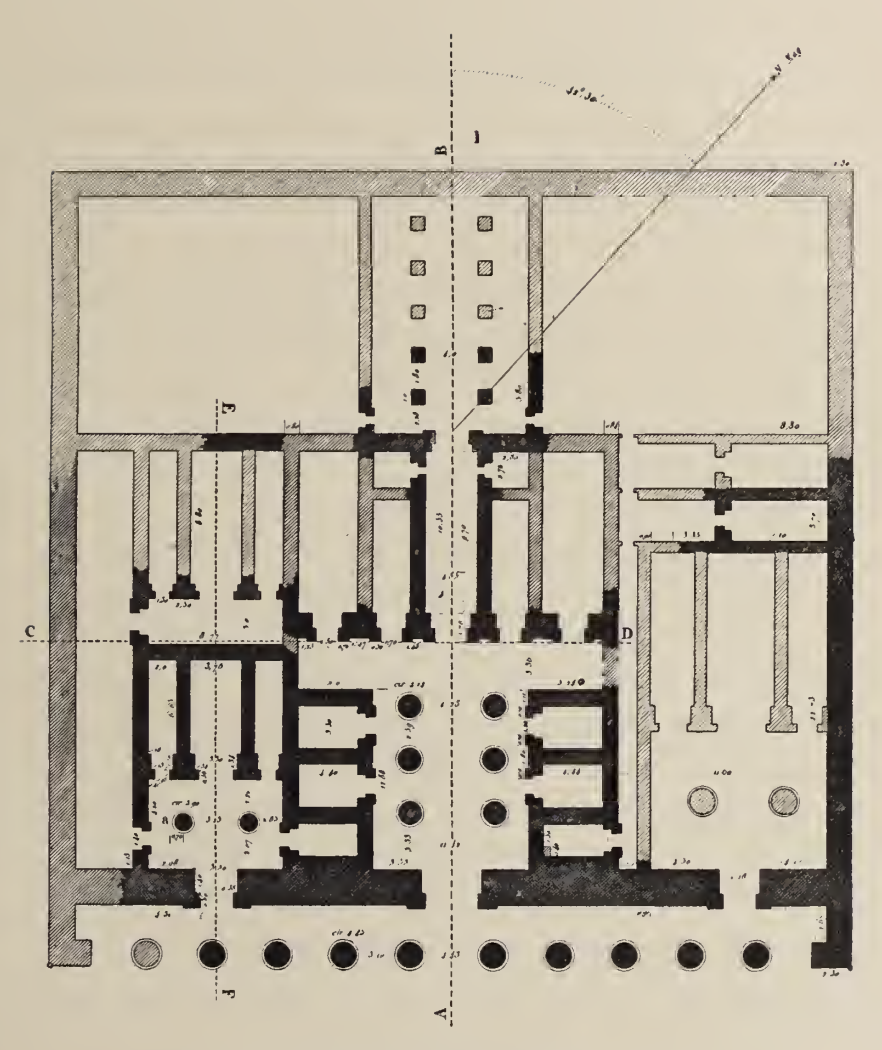
vue intérieure
ple, Ant., II, pl. 14).

dans le temple d'Abydos, dans ceux de Médinet-Habou et de Louqsor. Non contents de s'y loger eux et leurs familles, ils y ont aussi logé leurs bestiaux et leurs chiens. Encore à l'heure présente, une partie de ces tombes sont occupées de la sorte par cette association qui nous paraît étrange et qui doit remonter aux premiers âges de la civilisation consciente. Il va sans dire que dans ces habitations, tout a disparu, momies et mobilier funéraire : en outre la fumée des feux allumés par les fellahs a répandu une couche de suie tellement épaisse sur les hiéroglyphes qu'on ne peut plus les reconnaître, sans compter qu'en quelques endroits le feu a cuit le calcaire de la montagne et l'a transformé en chaux, quand il n'a pas détaché le stuc de certains tombeaux et ruiné aussi toutes les espérances des archéologues et de la science.

Nonobstant cette profanation de monuments qui nous sont si précieux, quelques tombeaux ont échappé, comme par miracle, aux fellahs, à leur cuisine et aux immondices des animaux. Si nul ne s'est trouvé intact, si tous ont été violés, un assez grand nombre nous sont encore parvenus dans un état assez satisfaisant de conservation, ou tout au moins ayant conservé une bonne partie de leurs sculptures ou de leurs peintures. Ils sont pleins de renseignements utiles sur l'histoire des idées, sur celle des mœurs, et l'on ne peut s'estimer assez heureux qu'ils n'aient pas été traités comme les autres. Ces tombeaux sont presque tous comblés par le sable, les pierres et les débris de toutes sortes : tous ces décombres sont le produit de l'ingéniosité des fellahs anciens ou modernes qui, voulant échapper aux poursuites que méritaient leurs déprédations, ou désirant s'assurer quelque récompense ou quelque salaire pour le travail de déblaiement qu'on est obligé de leur faire exécuter, ont rempli les tombes de pierres ou de sable. J'en ai fait moi-même l'expérience : je fis un jour déblayer un tombeau pour y copier les inscriptions et, avant de quitter Thèbes, je voulus revoir ce même tombeau, qui est celui d'un Nofré-hôtep dont j'aurai l'occasion de parler dans le dernier chapitre de cet ouvrage, pour y jeter un suprême coup d'œil et admirer une fois encore les belles peintures dont il est décoré. Quelle ne fut pas ma surprise en le trouvant rempli de plus de débris encore que je n'en avais fait enlever! Les fellahs avaient évidemment fait ce raisonnement bien simple que,

puisque le dit tombeau valait la peine d'être copié, tôt ou tard, il surviendrait quelque égyptologue qui le ferait déblayer de nouveau. Peut-être se souvenaient-ils que M. Dümichen l'avait fait déblayer avant moi pour certaines parties. Et ils ont eu raison, car il a déjà été déblayé au moins une fois depuis mon départ de Thèbes. Ce serait d'ailleurs folie de s'imaginer que les fellahs aient jamais eu l'horreur des tombeaux : ils étaient habitués, depuis des siècles et des siècles, à entrer dans la première salle du tombeau, servant de lieu de réunion aux familles qui venaient célébrer le culte de leurs morts. Quand la religion chrétienne eut fait perdre cette habitude, et que les moines chrétiens se furent logés dans les tombes, les fellahs se dirent qu'ils pouvaient eux aussi habiter dans ces maisons toutes construites, autrement durables que leurs misérables huttes de roseaux ou de terre limoneuse. Ce que les solitaires chrétiens avaient en horreur, tout au moins certains d'entre eux, c'étaient les momies : pour avoir passé, quoique en prière, la nuit près des cadavres momifiés, Pakhôme était couvert de sueur le lendemain matin ; mais les fellahs n'avaient aucune terreur de ce genre, parce qu'ils avaient eu soin préalablement d'éloigner tout voisinage terrifiant. Peut-être même quelques-uns d'entre eux étaient-ils les descendants des anciens choachytes ou taricheutes auxquels on avait confié le soin des tombeaux et qui, n'étant plus payés par les familles, se seront servis du tombeau lui-même. Au temps de la prospérité de Thèbes, ce devait être un curieux spectacle de voir toutes ces tombes non violées, visitées à certains jours par les prêtres et la famille, remplissant toutes les cérémonies du culte funéraire tel que je le décrirai à la fin de ce livre autant que nous le connaissons, festoyant, invités chez le possesseur du tombeau, comme on était invité dans la vie réelle à faire un jour heureux chez l'heureux bénéficiaire de ce que les hommes appellent encore aujourd'hui la richesse.

Après cette partie de la nécropole, il ne reste plus que la vallée dite des Reines, la plus au sud de cette vaste ville des morts. La vallée, ainsi dénommée par les Égyptiens modernes, était réservée à la sépulture des femmes appartenant à la famille royale sous les XVIIIe, XIXe et XXe dynasties. Les tombes en sont fort petites, si on les compare aux tombes que les Pharaons se firent creuser à l'autre extrémité de cette même nécro-



Plan du temple de Gournah
(d'après la *Description de l'Egypte*, *Ant.*, II, pl. 41).

pole. Il y en avait en tout une vingtaine. Elles sont aujourd'hui dans le plus déplorable état : le feu y a détruit les inscriptions et on y peut seulement glaner de ci, de là, quelques débris de légendes apportant un renseignement. Les chercheurs de trésors et d'antiquités y ont détruit tout ce qu'ils pouvaient détruire : rien n'y reste qui rappelle tant soit peu l'éclat et la magnificence primitives. A peine si le tombeau de la reine Tii a conservé quelques peintures qui peuvent encore montrer le soin avec lequel elles avaient été ornées.

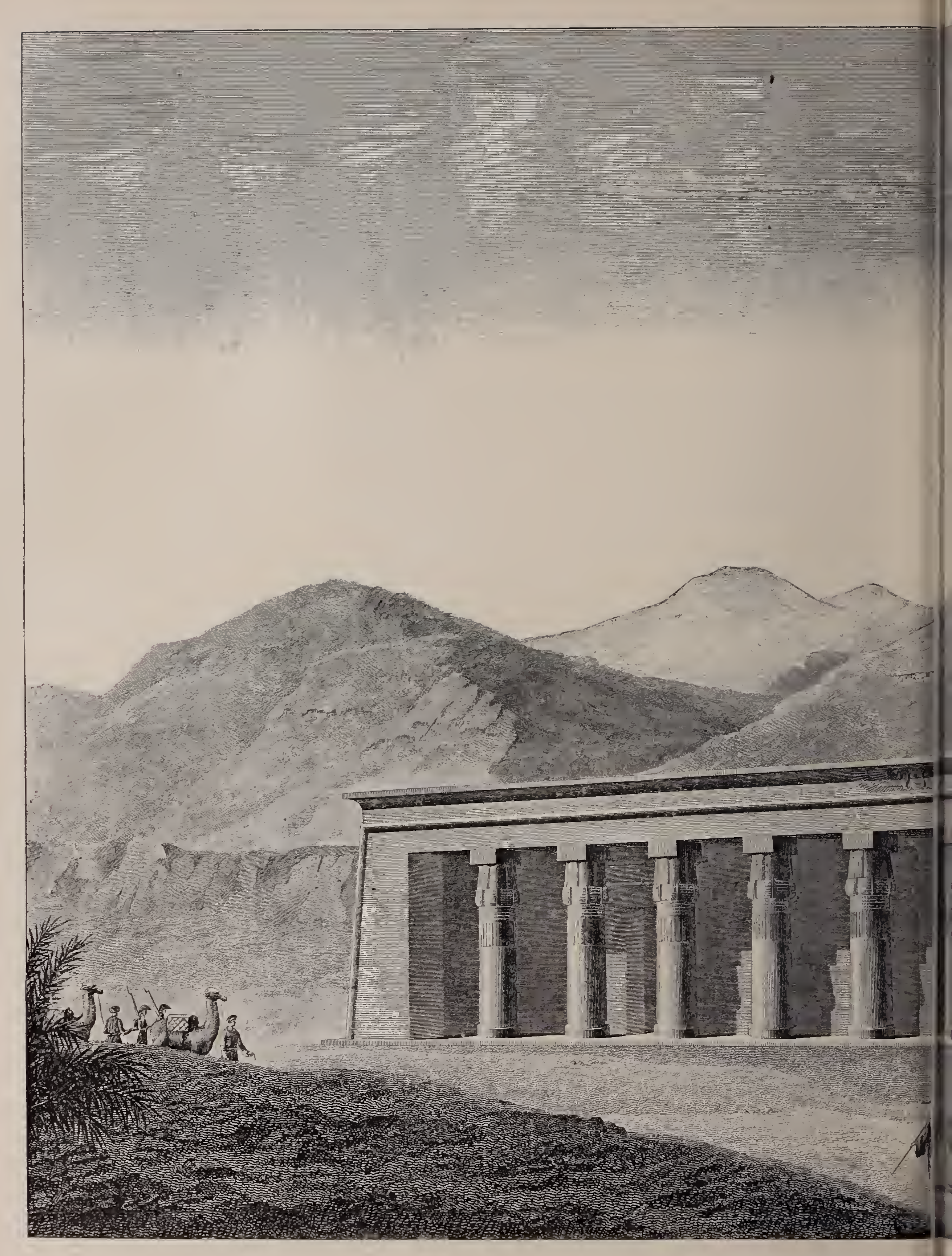
On a voulu, d'après des considérations modernes, d'après certains documents que je crois avoir été mal interprétés, prouver que la nécropole égyptienne ressemblait en quelque sorte à nos cimetières contemporains où la piété des survivants entoure la tombe du disparu de soins minutieux et change en un parterre fleuri l'étroit espace concédé à chacun pour la sépulture individuelle, ou à une famille pour la sépulture commune de ses membres. « Au milieu des tombeaux, a-t-on dit, s'élevait une cité vivante, semée de jardins, coupée de canaux, d'étangs, occupée par une communauté indépendante que les documents de toutes les époques distinguent soigneusement de la cité thébaine proprement dite[1]. » J'ignore si l'auteur de ces paroles les écrirait encore aujourd'hui ; mais elles ne donnent pas le moins du monde une idée de la réalité, pas même une idée tant soit peu éloignée. Seul, un savant qui n'avait pas vu les lieux pouvait les écrire ; pour celui qui a vu les lieux, la chose qu'elles signifient est impossible, à moins d'avoir une dose d'imagination vraiment très grande. Entretenir des jardins, ouvrir des canaux au milieu des tombeaux serait complètement impraticable à l'heure qu'il est, et cela d'après la situation géographique de ces tombeaux, creusés dans les flancs de la montagne calcaire, l'un au-dessus de l'autre, quelquefois à cinq ou six étages d'excavations semblables, ou bâtis dans les sables de Saqqarah, sur le plateau de Gizeh, la montagne de Siout ou de Beni-Hassan. S'il y avait jardins et canaux dans la nécropole thébaine, pourquoi n'y en aurait-il pas eu ailleurs ? pourquoi la vallée des Rois n'aurait-elle pas eu, elle aussi, ses jardins, sinon ses canaux et ses étangs ? Évidemment il aurait fallu être sujet aux illusions

1. MASPERO, *Une enquête judiciaire à Thèbes*, p. 64.

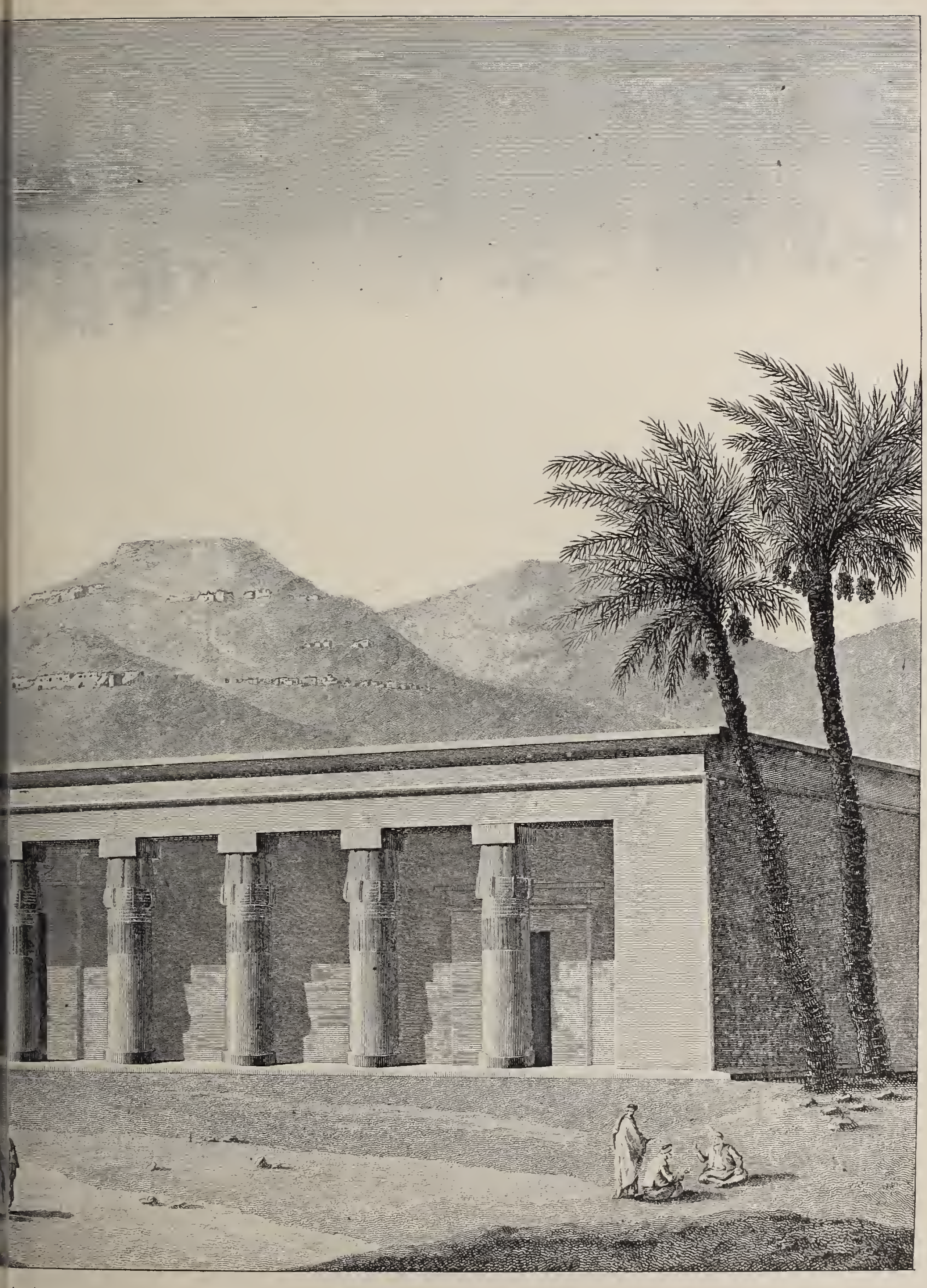
pour songer un seul instant à la possibilité d'une pareille entreprise, sans compter que l'ardeur du soleil aurait complètement dévoré tout ce qui, à grands frais, aurait pu être apporté dans une vallée où il n'y a pas ombre de terre végétale, où il n'y en a jamais eu et où les hommes ont été obligés de s'ouvrir un chemin à travers la montagne pour arriver au cirque naturel qui se trouvait à l'intérieur.

On peut sans doute me dire que je n'ai pas saisi le sens des paroles citées ; mais je crois, au contraire, l'avoir parfaitement saisi, et je comprends très bien que, dans la pensée de l'auteur, il ne s'agit pas de jardins entretenus à l'entrée des tombes pour l'ornement et à l'agrément de ces tombes, qu'on a voulu parler des maisons habitées par les Égyptiens, embaumeurs, prêtres ou ouvriers, qui faisaient partie de l'agglomération nommée la nécropole[1] ; mais on a placé ces habitations des prêtres et des ouvriers de la nécropole au milieu des tombeaux, et par conséquent leurs jardins, leurs canaux et leurs étangs, et la chose est, a toujours été complètement impossible et par conséquent n'a jamais existé : quoique le lit du fleuve se soit bien élevé depuis la XVIII[e] dynastie, elle serait encore complètement irréalisable. Ce qui devait exister alors comme aujourd'hui, c'est qu'après la bande sablonneuse qui précède la montagne calcaire, il y avait des terres cultivables où l'on avait pu bâtir les magasins nécessaires pour l'embaumement, les habitations des ouvriers et des patrons, de tous les employés à titre divers de la nécropole, aménager des jardins et des canaux, puisqu'en Égypte l'un ne va jamais sans l'autre, et où il pouvait se trouver des mares ou des étangs dans le voisinage du fleuve, mais non pas au milieu des tombeaux. On s'est mépris sur l'emplacement du quartier dont il s'agit et dont on traduit le nom par *nécropole,* mot grec qui rend parfaitement la chose pour laquelle il sert, mais dont le sens ne doit pas être étendu au delà, sous peine d'être impropre à faire le service qu'on exige de lui. Ce quartier s'appelait en réalité le *quartier des magasins* : il s'étendait à l'ouest de Thèbes entre le second bras du fleuve et la bande de

1. En parlant ainsi je crois faire bonne mesure, car je me rappelle très bien qu'il n'y a pas encore longtemps, M. Maspero, en parlant d'une stèle du Musée de Boulaq où l'âme est représentée, un bâton à la main, gravissant la montagne au bas de laquelle sont des palmiers, a parlé encore des jardins qui se trouvaient à l'entrée du tombeau.



Vue perspective
(d'après la *Description*



…ple de Gouraah
…ypte, *Ant.*, II, pl. 43).

sable qui précède la montagne : on y avait pu y établir à l'aise toute une ville qui n'était pas trop éloignée de la ville des morts à la vérité, mais qui en était tout à fait distincte et qui ne pouvait être en aucune façon située au milieu des tombeaux. J'aurai plus loin l'occasion de préciser encore mieux cette situation.

Telle est cette vaste nécropole, la dernière que j'examinerai ; car des autres que devait contenir l'Égypte, il ne reste presque plus rien. On a dernièrement trouvé quelques tombes intéressantes à Asouan ; mais elles sont trop peu nombreuses pour être ici décrites. Il en est de même à Siout, à Edfou, à El-Kab, l'Eilythia des Grecs, où se trouve une petite série de tombeaux de la plus haute importance pour l'histoire de la civilisation égyptienne et de la disparition de cette peuplade étrange qu'on nomme les Hiqsos. D'ailleurs tous les villages de l'Égypte avaient de même leur nécropole, c'est-à-dire leur cimetière comme on dirait aujourd'hui ; mais ces cimetières n'ont aucune importance pour l'histoire.

Somme toute, je crois avoir décrit dans leur aspect général toutes les nécroples importantes qui sont restées de l'Égypte ancienne. Le lecteur a pu se rendre compte par cette description sommaire que certaines nécropoles étaient réellement des villes de morts, avec leurs quartiers, leurs rues et leurs temples. Mais il faut aussi observer que c'étaient des villes habitées par ceux qui avaient été les heureux de la terre, que les pauvres en étaient exclus, chassés comme une souillure. A côté de ces nécropoles de la richesse, il y avait donc celles de la pauvreté dont rien n'est resté pour nous en donner la moindre idée. Par ce qui se passe aujourd'hui, on peut cependant conjecturer ce qui se passait autrefois. On enterrait les pauvres partout où l'on pouvait, en dehors des villages, sur le bord des chemins, le long des digues; aussi quand, aux IVe et Ve siècles de notre ère, l'Égypte fut en proie à une épidémie d'un genre particulier, celle de la recherche des corps des martyrs, on prenait ainsi tous ceux qui se trouvaient dans les chemins près des villages et Schenoudi s'élevait avec force contre cette coutume qui était aussi irrationnelle que peu chrétienne, rappelant que c'était la coutume des anciens Égyptiens d'enterrer ainsi leurs morts[1].

1. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, CLXXXIX, p. 424.

J'aurai plus d'une fois l'occasion, au cours de cet ouvrage, de revenir sur ce point particulier : beaucoup d'auteurs ont décrit ce qu'on a appelé les cimetières des pauvres ; mais ces pauvres étaient des gens riches par rapport aux misérables qui formaient le fond de la population égyptienne. Pour ces malheureux, la vie n'avait guère eu de plaisirs, la mort n'avait pas plus d'honneurs : comment en effet pouvait-on traiter avec honneur après sa mort un esclave auquel on avait mesuré la nourriture pendant sa vie, que l'on avait regardé comme une bête de somme ? un ouvrier qui avait été bien souvent sur le point de mourir de faim avec sa femme et ses petits ? Les sociétés naissantes n'étaient guère généreuses pour les petits et les faibles : de même dans les hautes forêts, les êtres les plus vigoureux, épris du besoin d'étendre davantage leur vie et leurs rameaux, étouffent sans pitié les sujets humbles et souffreteux qui n'ont pas su se faire leur place à la lumière. Il en a été toujours ainsi : même aujourd'hui où l'égalité de tous les hommes est inscrite en tête de nos codes, est-ce que cette égalité n'est pas seulement un mot, est-ce qu'elle est passée dans la pratique ? Dans les pays qui ont conservé la noblesse, est-ce qu'un comte, un baron ou un duc anglais, par exemple, se considère comme de la même race que le dernier des prolétaires qui meurt de faim sur les quais de la Tamise ? Et dans les autres, est-ce que l'aristocratie d'argent n'a pas remplacé l'aristocratie de naissance, plus fière, plus hautaine encore que l'autre ? En France même, en cette France qui a fait une terrible révolution pour proclamer les droits de l'homme, est-ce que même pour la justice, pour cette sainte justice qui devrait être la sauvegarde assurée du malheureux, le riche et le pauvre ont les mêmes droits devant un tribunal ? Je sais bien qu'en théorie le droit est égal ; mais la pratique est-elle en correspondance avec la théorie ? Le pauvre qui n'a pas d'argent peut-il lutter avec un riche ? Non, jamais ; on ne l'écoutera pas, eût-il cent fois raison. Les avoués, les avocats, tous ceux qui vivent de cette peu juste justice renverront le pauvre qui ne pourra pas verser d'avance ce qu'ils nomment une provision, et ce pauvre ne pourra obtenir son droit, même si on lui donne l'assistance judiciaire, conquête nouvelle des pauvres gens, mais conquête qui fait bon effet dans les codes seulement, qui est au contraire abhorrée de ceux qui sont censés dispenser le droit dans nos socié-

tés. C'est pourquoi il ne faut pas nous étonner que la société égyptienne se soit montrée si peu respectueuse des droits de l'homme, quand il s'agissait de malheureux esclaves ou de pauvres fellahs. Peu importait aux prêtres que la dignité humaine fût aussi grande dans l'esclave que chez le Pharaon, que leurs doctrines dussent être les mêmes pour tous : ils n'avaient qu'un but en vue, la richesse, et avec la richesse les honneurs qu'elle conférait et le bien-être qu'elle donnait.

On peut s'étonner à bon droit du petit nombre de tombes qui composent ces nécropoles ; car, quand on considère pendant combien de temps certaines d'entre elles ont servi et l'état de la population dans quelques-unes des grandes villes de l'Égypte, on voit que c'est une petite, très petite partie des habitants qui ont un tombeau et l'on ne peut s'empêcher de penser que ces tombes devraient être beaucoup plus nombreuses, ainsi que je l'ai fait observer dans l'*Introduction* de cet ouvrage. Le nombre des tombeaux existant actuellement en Égypte ne paraît pas excéder dix mille ; quand même je décuplerais ce chiffre et que je porterais à cent mille le nombre des tombes égyptiennes dans toute l'Égypte, il n'est personne qui ne comprenne tout d'abord combien ce chiffre est petit pour un pays qui a traversé six mille ans et plus en gardant ses coutumes anciennes, et quand même chacun de ces tombeaux serait un tombeau de famille, ce chiffre resterait encore trop petit pour une population qui a bien pu atteindre quatre ou cinq millions d'habitants et qui s'est perpétuée pendant plus de soixante siècles. Cependant il est de notoriété publique dans les ouvrages des égyptologues que chacun devait avoir soin de préparer sa tombe dans la vallée funéraire, comme dit le Papyrus moral de Boulaq [1], mais la réalité était tout autre, et ce texte doit être pris au figuré et non au sens physique des mots qui le composent. Pour résoudre cette difficulté qui n'a pu cependant manquer de frapper les esprits clairvoyants, on a trouvé plusieurs solutions. La première consiste à faire de tous les tombeaux égyptiens des tombeaux de famille : la grande majorité des riches se serait ainsi contentée de faire déposer leurs momies dans le caveau de

1. *Papyrus de Boulaq*, n° IV, pl. XVII. — Cf. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 53 et seqq.

leur famille. On a en outre, comme seconde solution, un fait qui peut s'observer en Égypte dès l'Ancien Empire : les Égyptiens peu scrupuleux trouvèrent très commode pour eux de chasser de son tombeau le premier occupant et de prendre la place qu'ils avaient ainsi rendue vide : ils avaient dès lors tout l'avantage d'un tombeau sans avoir l'embarras de le faire creuser. Mais, malgré tout, on reste frappé de l'insuffisance du nombre des tombeaux connus aujourd'hui pour une population d'un chiffre respectable pendant une durée de plus de six mille ans. On pourrait proposer de ce fait encore une autre explication, à savoir que les doctrines religieuses de l'Égypte n'étaient pas encore complètement élaborées, que par exemple la pratique de la momification n'était pas générale sous les premières dynasties; à mesure que l'empire égyptien s'est avancé dans l'histoire, elle a complété ses procédés, elle est devenue plus parfaite et plus exacte. De fait, les générations des trois premières dynasties ont en quelque sorte été perdues, puisqu'on n'a de momies qu'à partir de la IV[e] dynastie et certains corps non momifiés qu'on peut attribuer avec une certaine vraisemblance à la III[e] dynastie, et seulement pour la population de Memphis, car pour certaines autres villes égyptiennes il faut descendre beaucoup plus bas. De ce fait, on peut conclure avec raison, je crois, que les croyances de l'Égypte sur tout ce qui touchait aux funérailles n'étaient pas encore stratifiées, qu'elles étaient au contraire en état de formation et que la doctrine de la vie future s'est créée lentement en ce pays, comme dans les autres, conclusion *a priori* que l'examen des faits particuliers qui la concernent confirmerait amplement. Mais cette raison, quoique vraisemblable, n'est pas encore la vraie cause du petit nombre des tombeaux que l'on trouve en Égypte. Cette cause, je la vais indiquer, comme je la vois, dans les pages qui vont suivre, et cela avec quelques détails.

Tous ceux qui se sont occupés de l'histoire des premières civilisations humaines savent combien était rare la construction d'un tombeau spécial en signe d'honneur pour les membres d'une société ayant rendu des services remarquables à l'association dont ils faisaient partie. Quelque peuple que l'on prenne, soit les Celtes, soit les Hindous, soit les sauvages modernes, soit tout autre peuple qui rentre dans les conditions requises, l'honneur du tombeau particulier n'était pas accordé au premier venu,

mais il fallait un ensemble de services publics qui méritait cette dérogation à la coutume ordinaire, dérogation honorifique s'il en fût jamais. Le chef de la société, quand ce n'était pas la société elle-même tout entière, décernait ce suprême hommage au défunt que l'on regrettait. L'Égypte, pas plus qu'un autre peuple, n'échappa à cette coutume. Le tombeau y fut un honneur concédé par le Pharaon à ses serviteurs les plus élevés en récompense des services qu'ils avaient rendus à la chose publique, ou bien au dépositaire du pouvoir public en particulier. L'examen seul de la nécropole de Memphis et des tombeaux qu'elle renferme des premières dynasties suffirait à nous prouver qu'il en fût ainsi. J'ai déjà fait observer plus haut que chaque Pharaon s'était fait entourer dans la mort des serviteurs zélés qu'il avait eus pendant la vie : son *double* menait une vie nouvelle près des *doubles* de ceux qui avaient formé sa cour. Que l'on prenne tous les possesseurs de ces tombeaux les uns après les autres, ceux qui ont été étudiés par Mariette, comme ceux qui ont été publiés par Lepsius dans le grand ouvrage de la Commission prussienne, on ne pourra manquer de voir que tous ces personnages, sans une seule exception, ont été de grands personnages, revêtus de hautes charges que nous ne pouvons pas toujours comprendre, ni surtout élucider aux yeux d'autrui, mais que nous comprenons assez pour savoir que les heureux possesseurs de ces charges étaient ce qu'il y avait de plus élevé dans la société égyptienne. De là vient qu'on trouve si peu de femmes ayant un tombeau, en dehors de la famille royale, à cette époque, et que toutes sont revêtues de charges de cour très hautes : sur cent tombeaux et plus, que Mariette a décrits dans son ouvrage posthume : *Les Mastabas,* à peine y a-t-il cinq ou six femmes. Cependant tous ces hommes étaient mariés, ils avaient femmes et enfants, et ces femmes, ces enfants ont été représentés sur la stèle funéraire, mais bien rarement couchés à côté du maître du tombeau, si même le cas s'est présenté une seule fois. De même ces grands officiers du Pharaon avaient des administrés sous leurs ordres : où sont les tombeaux de ces administrés? Jusqu'à présent on n'a pas découvert un seul tombeau d'un homme privé : tous sans exception avaient été attribués à de hauts fonctionnaires pharaoniques. D'un autre côté, si on les compte, à peine si l'on en trouvera trois ou quatre cents pour toute cette époque de l'Ancien Empire, qui a duré au

moins deux mille cinq cents ans. Est-ce que ces trois ou quatre cents fonctionnaires, dont un grand nombre avaient appartenu aux mêmes règnes, auraient eu aussi le bonheur de perpétuer leur vie et leurs services pendant toute la durée de l'Ancien Empire? Évidemment non. D'un autre côté, est-ce que la cour pharaonique aurait compté aussi peu de grands officiers dans toutes les branches de son administration compliquée? Répondre affirmativement serait absurde ; la négative, au contraire, serait seule raisonnable. Si nous passons au Moyen Empire, la conclusion est encore plus facile à saisir. Si l'on excepte la nécropole d'Abydos, l'immense majorité des rares tombeaux que nous avons de cette époque appartient à des chefs féodaux de nomes soumis ou en guerre avec les Pharaons officiels. N'avaient-ils donc point de grands officiers, de peuples à gouverner, de soldats à faire combattre? Ils en avaient si bien que les inscriptions de ces tombeaux, nous le verrons, sont remplies de leurs bienfaits à l'égard des petits, de leurs faveurs à l'égard de leurs officiers et de combats où ils faisaient agir leurs soldats. Si donc les tombeaux de cette époque sont en si petit nombre, cette pénurie tient à une autre cause. Les Pharaons n'ayant pas une autorité incontestée sur le pays, toujours en guerre contre leurs compétiteurs, n'avaient pas assez de stabilité pour donner la récompense du tombeau. Ce tombeau, donné ainsi à titre particulier, demeurait essentiellement affecté à celui qui l'avait mérité par ses loyaux services.

Je n'ignore point cependant que dans certaines pyramides, comme la troisième pyramide et l'une des petites qui se trouvaient à côté de la grande, on a trouvé deux ou plusieurs cadavres, et dans la pyramide à degrés de Saqqarah, une foule de puits qui ont contenu des momies diverses, mais je ferai remarquer au lecteur que c'étaient là des sépultures royales ou de personnes tenant à la famille royale, que le cas est différent, quand il s'agit de simples particuliers et que jusqu'à présent on ne connaît point de sépultures particulières qui aient contenu plusieurs cadavres.

Si nous étions obligés de ne raisonner que sur ces faits, la conclusion paraîtrait encore assez évidente aux esprits sérieux qui savent se contenter des seules preuves qu'on peut leur offrir et qui ne veulent pas toujours être forcés dans leur assentiment; non seulement ici nous avons la pratique des Égyptiens, mais nous avons encore une preuve directe qu'il en était

ainsi. Cette preuve, c'est la concession même du tombeau faite par le Pharaon. Sous le règne de l'un des Aménophis, probablement Aménophis III, ce Pharaon concéda un tombeau à l'un de ses grands officiers, et l'acte de concession se trouve aujourd'hui au *British Museum* conservé sur un ostracon de calcaire. Ce document, tel qu'il se comporte, est une plainte adressée sous le roi Horemheb, en l'an VII, contre un fonctionnaire royal, nommé Thotmès, qui avait été chargé sous Aménophis III, au mois de Baonah de la vingt et unième année de son règne, de donner un emplacement pour le tombeau d'un autre fonctionnaire auquel le Pharaon l'avait concédé et pour lequel on avait fait un plan. Horemheb ordonna de faire une enquête pour savoir si réellement le tombeau avait été placé dans un autre endroit que celui qu'avait désigné le Pharaon et cette enquête semble s'être terminée le 7 Baonah . Qu'il en soit de cette manière ou d'une autre, le fait que le Pharaon avait concédé le tombeau demeure parfaitement établi.

A mesure que l'Égypte avança dans la voie du progrès et que les idées morales se perfectionnèrent, on fut particulièrement choqué de cette particularité du tombeau ; toutes les familles qui avaient un de leurs membres privilégié sous cette forme d'honneur aspirèrent à jouir de la même prérogative, ou peut-être l'initiative vint-elle du côté du Pharaon lui-même ; toujours y a-t-il que, vers la XVIII[e] ou la XIX[e] dynastie, les tombes cessent d'être particulières, qu'elles deviennent de véritables tombes de famille ainsi que je l'expliquerai au cours de cet ouvrage. De là vient qu'on a trouvé la plupart des tombes particulières de la nécropole thébaine remplies de momies : les diverses générations qui se succédèrent dans la même famille allèrent toutes se reposer dans le sein de la mort, au même endroit. Et non seulement, on changea de la sorte la destination du tombeau, mais on créa encore d'immenses sépultures communes où l'on entassa les momies les unes sur les autres, avec ou sans cercueil. Un auteur qui a été à même de voir ces tombes à une époque où on pouvait encore en trouver, dit : « Tous les corps ne sont pas renfermés dans des caisses : la plupart étaient simplement embaumés et emmaillottés comme chacun sait,

1. *Inscriptions in the hieractic and demotic character*, publiées par Birch, pl. XIV.

après quoi on se contentait de les ranger ainsi sans façon, les uns auprès des autres : quelques-uns mêmes étaient déposés en ces tombeaux, sans être embaumés, ou l'étaient si légèrement qu'il n'en reste aujourd'hui que les os parmi les linges qui les enveloppaient et qui se trouvent à moitié pourris. C'est de là que si on voit dans quelques-unes de ces chambres des tas d'os mêlés avec ces sortes de linges qu'on y a laissés après avoir enlevé les corps qui y étaient conservés en entier pour leur faire passer la mer[1]. » Dans un autre passage, il dit encore qu'il a vu un grand nombre de corps couchés sur des lits de charbon, emmaillottés seulement de quelques langes, couverts d'une natte que recouvre une couche de sable de sept ou pieds d'épaisseur[2]. Mariette a découvert dans l'une de ces tombes communes jusqu'à dix-huit rangées de cadavres superposés les uns au-dessus des autres[3].

Mais malgré cette mutation opérée dans le but de la sépulture, il est facile de comprendre que l'énorme majorité du peuple égyptien ne profitait pas de cette prérogative surtout à l'époque où le tombeau était strictement particulier. Que devenait donc le reste de la population égyptienne et comment se défaisait-on des cadavres momifiés ou autres? C'est ici que la question devient intéressante et que les renseignements que je vais donner au lecteur s'écartent le plus de l'enseignement ordinaire des égyptologues. La famille égyptienne était composée presque absolument de la même manière que la famille grecque ou romaine : le chef de la famille y avait toute autorité et après lui celui qui devait *faire revivre son nom*, ainsi que s'expriment les textes. Toute la famille était réunie, au moins dans les premiers temps, dans la même habitation qui passait indivise entre les frères et les sœurs, indivision qui subsista jusqu'à l'époque chrétienne et qu'on trouve mentionnée aussi dans les papyrus égyptiens[4]. Cette maison avait aussi primitivement la forme des maisons grecques et romaines,

1. Mallet, *Lettres*, p. 131.
2. *Ibid.*, p. 287.
3. Je ne saurais affirmer ce renseignement.
4. *Papyrus de Boulaq*, n° IV, pl. 19, l. 6. — Cf. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 99-103. — Cf. Chabas, *L'égyptologie : Maximes du scribe Ani*; vingt-cinquième maxime.

c'est-à-dire qu'elle était entourée d'un mur et avait par devant une sorte de cour : les modèles que contiennent nos musées des maisons égyptiennes proprement dites et les plans qu'on a trouvés de ces mêmes maisons dans les tombeaux de la XVIII ou de la XIXe dynastie nous montrent également cette même disposition. Y eut-il primitivement, comme chez les Grecs et les Romains, prohibition d'aliéner ce terrain commun à la famille où s'élevait l'habitation commune? Je n'en sais rien, mais je serais bien tenté de le croire, par suite de la subsistance de l'indivision[1]. Quoi qu'il en soit, c'était là le centre de la religion de la famille égyptienne, là qu'on vénérait les mânes, c'est-à-dire les défunts de la famille, là qu'on entretenait avec soin le feu, jusqu'au moment où certains événements obligeaient à l'éteindre. Là on n'adorait qu'un seul et même Dieu, et ce Dieu avait été le premier fondateur de cette société naturelle qu'on appelle la famille : il présidait à tout ce qu'on faisait parmi ses descendants et c'était à lui qu'on conseillait de recourir dans les mauvaises années[2]. Pour exercer cette présidence sur tous les événements de la famille, il devait être présent, et il l'était en effet, car d'abord les morts étaient enterrés dans l'enceinte du mur qui clôturait l'habitation particulière de la famille, comme chez les Grecs et les Romains. Ces réflexions rendent parfaitement compréhensibles les affirmations que nous a données Diodore de Sicile, en disant que les momies pouvaient être conservées dans la maison et qu'on pouvait même engager la momie de son père, comme garantie d'une dette que l'on contractait[3]. Ces renseignements ont reçu une éclatante confirmation des documents coptes. On raconte en effet que deux jeunes chrétiens, au temps de la persécution de Dioclétien, s'étant rendus à Péluse pour les besoins de leur commerce, virent des soldats qui allaient jeter au fleuve ou à la mer le corps d'un chrétien auquel on venait de faire subir le martyre. Ils demandèrent aux soldats à leur acheter ce cadavre, ils l'emportèrent avec eux dans leur village, après lui avoir fait subir les préparations nécessaires

1. L'indivision qui existe dans plusieurs villes de la France, en province, où une maison à deux étages peut avoir trois propriétaires, doit remonter à la même cause.

2. *Papyrus de Boulaq*, n° IV, pl. 22, l. 2. — Cf. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 186.

3. Diodore de Sicile, lib. I, cap. 92 et 93.

et le placèrent dans leur maison, au-dessus d'un bassin d'eau et avec une lampe allumée. Quand ils voulurent être martyrs à leur tour, ils firent choix d'un homme sérieux auquel ils laissèrent leur maison, à charge d'entretenir la lampe allumée et de veiller sur le bienheureux cadavre[1]. La tradition s'était ainsi conservée toujours vivante en Égypte, et les nouveaux adeptes du Christianisme la pratiquaient eux-mêmes, sans se douter de son origine, uniquement pour la simple raison que cela s'était toujours fait dans le pays.

Où conservait-on ainsi les momies des membres de la famille? Y avait-il un endroit spécial dans la maison égyptienne consacré à cet usage, comme dans les grandes maisons romaines? Diodore de Sicile nous apprend encore à ce sujet qu'on bâtissait une petite niche dans un mur, et c'était là que se conservaient les ancêtres ou les membres de la famille[2]. Cette coutume peut seule expliquer le passage dans lequel Hérodote raconte qu'on lui montra trois cent soixante statues, et plus, appartenant toutes aux prêtres d'Amon thébain, statues qui avaient toutes été des *Pirômi*, comme il dit, c'est-à-dire des hommes[3]. Il n'est pas possible en effet d'expliquer ce passage en faisant d'un temple le lieu où étaient réunies ces statues, comme l'affirme Hérodote, et cela ne peut s'entendre que de la maison dans laquelle se conservaient les défunts de la même famille[4]. Cette coutume, déjà de civilisation, laisse supposer une coutume antérieure ou primitive dans laquelle les corps humains étaient enterrés en Égypte, comme ils l'étaient à Rome et en Grèce, et comme ils le sont encore actuellement dans l'intérieur de l'Afrique, c'est-à-dire dans l'enceinte de la maison, afin que le *double* vécût parmi les siens et fût toujours à même de protéger ceux qui restaient de sa famille, de recevoir leurs offrandes, comme aussi de les punir s'ils venaient à se montrer négli-

1. Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 196-197. — Cf. E. Amélineau, *Les Actes des martyrs de l'Église copte*, p. 107.
2. Diodore de Sicile, lib. I, cap. 93.
3. Hérodote, II, 143.
4. Ce qui pouvait être conservé dans les temples, comme à Karnak et à Abydos, c'était le nom des ancêtres, comme la chambre des ancêtres de Thoutmès III à Karnak et celle de Séti Ier à Abydos; mais non point les statues. D'ailleurs les simples particuliers, fussent-ils prêtres, avaient encore moins de droits à se trouver dans la demeure de la divinité.

gents[1]. Nous trouverons au cours de cet ouvrage des preuves de toutes ces assertions; mais je peux dire dès à présent que l'Égypte, en progressant et en abandonnant peu à peu cette habitude primitive, pour placer les cadavres dans des tombeaux bâtis et décorés à grands frais, n'abandonna pas une seule des obligations de la famille, qu'elle continua de servir au défunt les rations qui permettaient au *double* de subsister près du cadavre auquel il était attaché.

Tout d'abord, comme le Pharaon concédait le tombeau, il donnait aussi ce qu'il fallait en fait de vivres et de liquides pour approvisionner le mort dans son tombeau : c'était lui qui se chargeait de fournir la table du *double* en un mot. Un Pharaon ne pouvait faire les choses comme un simple mortel, il ne pouvait se montrer parcimonieux, et soit qu'on eût pensé aux offrandes que les rois faisaient aux membres de leur famille, soit qu'on eût au contraire limité son souvenir aux offrandes qu'ils présentaient dans les tombeaux de leurs heureux serviteurs, on prit pour habitude de commencer toujours l'oraison de l'offrande par ces mots : « Que royale offrande soit faite à... »[2]. Quand les simples particuliers eurent à remplir de leur chef les principaux devoirs du culte des morts, quoique leurs moyens ne leur permissent pas de faire en réalité une offrande digne d'un roi, ils conservèrent la formule de l'offertoire, ne pouvant conserver que cela, et depuis le premier exemple d'une stèle d'offrande faite à un défunt quelconque, jusqu'au dernier, la formule n'a jamais varié, et cela sans aucune exception, on a toujours dit : « Que royale offrande soit faite à... » La coutume était tellement enracinée qu'elle n'a jamais changé.

S'il en était ainsi, à l'origine, du lieu de sépulture de la famille égyptienne, et si la dérogation aux usages premiers fut strictement limitée à ceux que le chef de la société voulait particulièrement honorer, on peut facilement s'apercevoir de la fausseté des idées qui ont généralement cours, même

1. C'est de cette coutume romaine qu'est venue l'habitude de grouper les tombes près de l'église dans les villages de la campagne et dans les villes. Le cimetière était entouré d'un mur et l'église se trouvait au milieu, tout comme la maison dans l'*area*.

2. C'est ce qu'indiquent les mots 𓇓𓏙𓊵𓏏𓊪 ou 𓇓𓊵𓏏𓊪𓏙, ou encore 𓏙𓇓𓊵𓏏𓊪, qui étaient devenues une simple expression qu'on a longtemps traduite par *proscynème*.

parmi les égyptologues de profession, à ce sujet. Loin de pouvoir commencer la préparation de leur tombeau dès leur jeunesse, les Égyptiens devaient au contraire poser les premières actions qui pouvaient les conduire par la suite à mériter le suprême honneur de la concession d'un tombeau. Ce que recommandaient les moralistes égyptiens, c'était non pas de commencer l'excavation de la tombe dès qu'on avait, pour ainsi dire, l'usage de la raison, mais de faire des actions bonnes, qui pussent mériter un bon témoignage près de la postérité[1] : en un mot, ils parlaient au figuré, et non au propre, comme on l'a cru. Il pouvait en effet arriver, et le cas devait même être assez fréquent, que la donation ou la concession du tombeau fût faite à un homme déjà très avancé en âge, qui n'avait que quelques jours à vivre, et que le temps matériel fît défaut pour creuser la montagne, orner l'excavation comme on désirait qu'elle fût ornée et pour préparer tout ce qui était nécessaire aux funérailles. Il devait aussi arriver quelquefois que la mort elle-même vînt mettre le sceau suprême aux mérites du défunt et que le tombeau ne fût concédé qu'au dernier moment. On n'a pas réuni un grand nombre de preuves qu'il en était ainsi, parce que l'attention des savants ne s'est pas portée de ce côté ; cependant j'ai fait valoir les textes et les représentations du tombeau de Nofré-hôtep dont j'aurai souvent l'occasion de parler au cours de cet ouvrage et dont j'ai étudié les textes et les représentations dans la *Revue de l'Histoire des Religions*. Dans ce tombeau, le père, chef de famille, récompensé par la concession d'un tombeau, reçoit les hommages funèbres de ceux qui lui ont survécu, frères et enfants, comme il les a rendus lui-même à ses parents défunts. Tous ceux qui lui rendent les devoirs du culte funéraire sont qualifiés de *justes de voix*, mots que les premiers chrétiens de l'Égypte avaient remplacé par *bienheureux* : or, je ne connais pas d'exemples où ces mots *juste de voix*, s'appliquant à des hommes, servent d'épithète à d'autres individus que ceux qui sont décédés et reposent dans le tombeau. S'il en était ainsi, il faut bien admettre que la décoration du tombeau de Nofré-hôtep a été faite à une époque assez éloignée de la mort du défunt pour que ses enfants

1. *Papyrus de Boulaq*, n° IV, pl. 17, l. 13. — Cf. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 53-67.

soient eux-mêmes descendus dans la tombe et aient mérité cette qualification qui ne s'applique qu'aux défunts[1]. D'ailleurs nous aurons l'occasion de voir passer sous nos yeux l'inscription grecque d'une momie où il est dit que cette momie, sous le règne de Trajan, fut enterrée le dixième mois qui suivit sa mort[2]. C'est donc une preuve que les cadavres momifiés n'étaient pas déposés dans la tombe aussitôt après leur mort, et qu'on les gardait dans les maisons, car je ne crois pas que les opérations nécessaires à la momification aient pu durer aussi longtemps que les dix mois dont il vient d'être question.

Puisque je viens de parler un peu du culte funéraire que l'on exerçait en l'honneur des défunts, je trouve encore à cette occasion une observation qu'il ne sera pas inutile de faire dans ce premier chapitre, afin qu'on ait une idée juste de ce qu'était une nécropole égyptienne. On s'est longtemps figuré, et peut-être certains égyptologues se figurent-ils encore, que, dans la nécropole égyptienne, tous les tombeaux étaient fermés : c'est l'enseignement que j'ai reçu quand j'ai commencé d'étudier les antiquités égyptiennes, c'est ce que j'ai entendu répéter à satiété, soit à propos des procès de violation de sépulture que nous ont conservés certains papyrus, soit à propos du soin que les Égyptiens apportaient à cacher leurs sépultures, soit à propos de certains tombeaux dont l'entrée avait été très habilement cachée, et qu'on avait su trouver, et cela pendant mon séjour même en Égypte. Or, si un fait ressort clairement de tout ce que l'on sait des tombeaux égyptiens, du culte qu'on y rendait en l'honneur des morts, c'est que le tombeau était parfaitement ouvert quand cela était nécessaire, qu'il était, à la vérité, fermé par une porte, scellée sans doute du sceau du propriétaire, mais que cette porte s'ouvrait quand il était nécessaire, soit pour les cérémonies du culte, soit pour recevoir les membres de la famille qui venaient rendre visite au défunt. D'ailleurs, à l'époque où le tombeau devint commun à toute la famille, il fallait bien qu'il en fût ainsi pour recevoir, le cas échéant, le nouvel occupant qui allait prendre possession de sa place dans ce domaine de la famille à laquelle il avait appartenu. On

1. E. Améline au, *Un tombeau égyptien*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, année 1891, p. 15-19 du tirage à part.

2. F. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. IV, p. 17-18.

a trouvé certains tombeaux où la porte était encore en place[1]. Et cela non seulement pour la porte d'entrée, mais aussi pour les autres qui donnaient accès dans les diverses salles qui composaient le tombeau, de quelque nombre qu'elles fussent. Un peu d'attention eût suffi d'ailleurs pour convaincre les plus incrédules de ce fait : si l'on avait rempli les ouvertures de débris quelconques pour en dissimuler l'entrée, si l'on avait bouché avec soin tous les interstices qui eussent pu faire découvrir le tombeau, cette occlusion eût laissé quelques traces, car le calcaire est assez tendre pour avoir conservé la trace du frottement et des érasures que n'eussent pas manqué de faire ces débris de toutes sortes le long des parois soigneusement polies pour y recevoir les inscriptions. Or, il n'y a pas trace, dans certains tombeaux, de cette particularité : c'est donc qu'ils n'ont pas été bouchés.

Ce qui était obstrué, c'était le puits ou les puits de momies que l'on prit l'habitude de construire à partir d'une certaine époque et que l'on ouvrait de nouveau en le déblayant à chaque fois qu'il en était besoin. Non seulement la première salle était ouverte, mais, comme je viens de le dire, tout le tombeau était accessible, les pyramides peut-être exceptées[2]; mais nous verrons plus loin qu'en avant de chaque pyramide se trouvait une petite construction en pierres, une sorte de chapelle, comme la chapelle qui existe encore dans la plupart de nos cimetières catholiques, où avaient lieu les cérémonies du culte funéraire. Les *mastabas* n'échappaient pas plus à cette règle que les excavations faites dans la montagne. Cependant peut-être y avait-il une exception pour les nécropoles construites comme celles d'Akhmîm, ou celle d'Abydos, c'est-à-dire quand les tombeaux étaient strictement limités à l'espace le plus étroit, comme dans nos modernes cimetières : il devait y avoir alors une chapelle commune pour toute la nécropole, comme il y en avait une pour les pyramides. D'ailleurs ce serait folie de vouloir soumettre l'Égypte tout entière à une même règle immuable : ce serait retomber dans l'erreur des littérateurs du commencement de ce siècle et des autres siècles qui ne pouvaient parler de l'Égypte, sans accoler à son nom l'épithète d'immuable.

1. Rhind, *Thebes, its tombs and their tenants*, p. 94-95.
2. Je reviendrai plus loin sur ce sujet.

Toutefois, il y a bien eu en Égypte des violations de tombeaux dans lesquels les voleurs avaient pénétré en perçant l'une des parois, et les tombeaux sont en effet si bien cachés qu'on ne peut arriver que très difficilement à les découvrir; mais cela tient à des raisons autres que celles que l'on a crues péremptoires. Si les voleurs tentaient de pénétrer dans les tombeaux par d'autres voies que la voie ordinaire, par des souterrains qu'ils creusaient eux-mêmes, c'était tout simplement qu'ils n'osaient briser le cachet dont avait été scellée la porte d'entrée. Si plus tard on s'est efforcé de soustraire à la vue l'entrée de presque toutes les tombes, ce fut pour la même raison qu'on fit creuser des puits dans les profondeurs de la terre pour soustraire les momies aux profanations, que les profanations vinssent des Égyptiens eux-mêmes, sous les dernières dynasties, ou qu'elles soient venues plus tard des chrétiens, et surtout des moines qui s'établirent dans ces tombeaux. La plus élémentaire prudence conseillait, en effet, d'agir de la sorte dans la crainte des voleurs et des sacrilèges. En outre, il n'est pas étonnant que dans la suite des siècles et des perturbations qu'a connues l'Égypte, perturbations politiques comme perturbations telluriques, l'entrée de ces tombeaux ait fini par devenir inconnue. La preuve qu'il faut compter ce facteur parmi les causes que j'indique, c'est que le tombeau de Séti Ier, par exemple, avait son entrée complètement bouchée, puisqu'il fut découvert par Belzoni[1], et que cependant il était ouvert durant les premiers siècles de notre ère, peut-être même jusqu'au VIIe siècle, ou davantage, puisqu'il est encore couvert d'inscriptions coptes tracées par les moines ou anachorètes qui en avaient fait leur séjour.

J'arrêterai ici ces considérations générales sur les nécropoles égyptiennes : elles contiennent, je crois, tout ce qui est essentiel, le reste viendra plus tard. Nous pouvons maintenant poursuivre notre marche en avant et commencer le détail de chacune des sépultures dont j'ai dit quelques mots dans ce chapitre.

1. Belzoni, *Voyage en Égypte*, trad. française, I, p. 374.



Vue générale des pyramides de Gizeh, prise au soleil levant (d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 8)
(Cette planche se trouve dans le grand Atlas.)

CHAPITRE DEUXIÈME

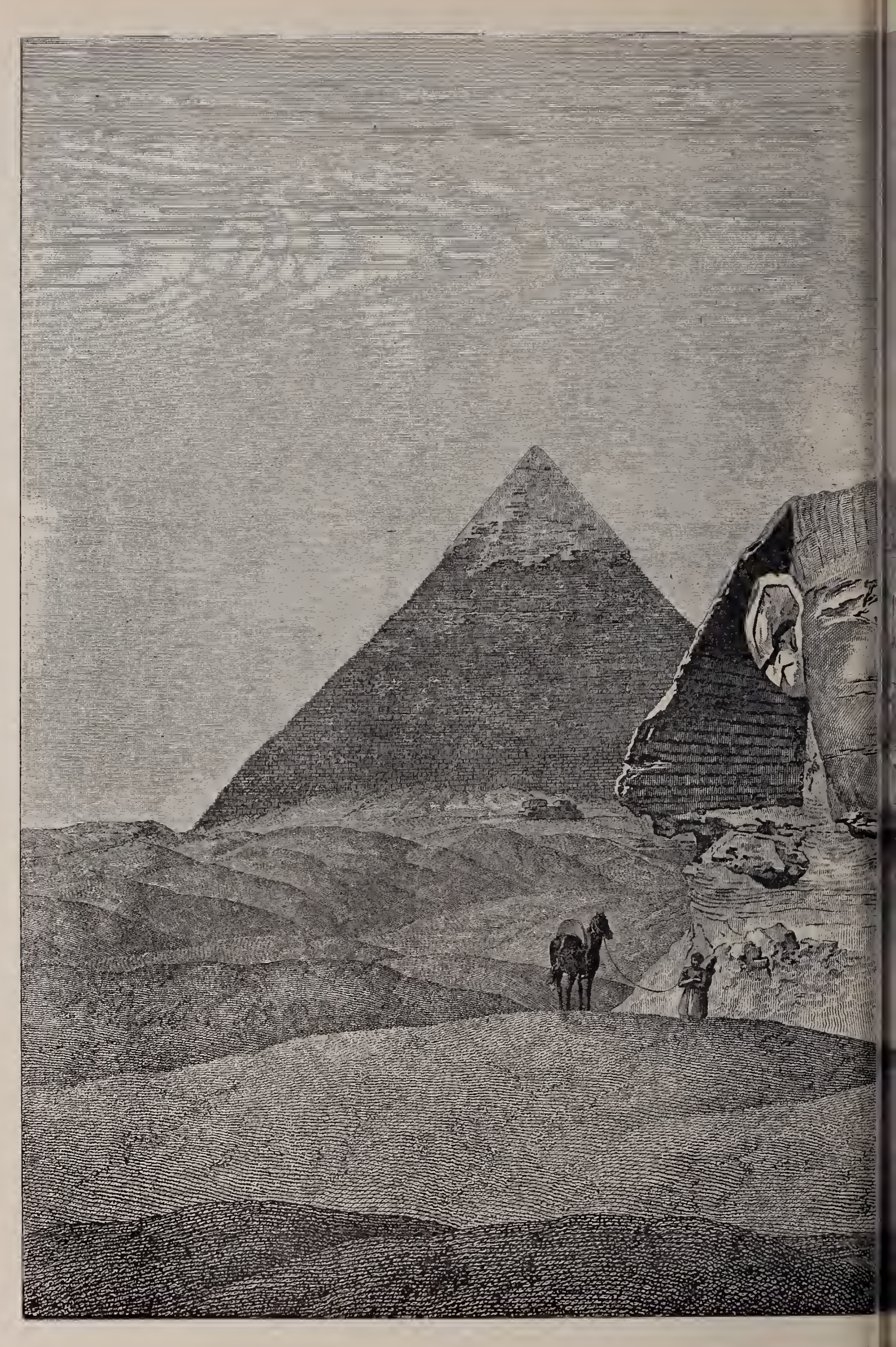
Le tombeau sous l'Ancien Empire.

La lecture du chapitre précédent aura montré que les Égyptiens, au cours du long espace de temps pendant lequel ils vécurent comme peuple, n'ont pas eu seulement une forme de tombeau, qu'ils ont modifié les diverses apparences de leur tombe à mesure qu'ils progressaient et qu'ils se sont surtout préoccupés de la nature géologique des terrains où étaient situées leurs nécropoles. Chacune des transformations de la tombe correspond à l'une des trois périodes dans lesquelles on a compris l'histoire de l'empire égyptien, à savoir : l'Ancien Empire, le Moyen Empire, le Nouvel Empire[1]. On n'a eu aucun effort à faire pour observer qu'une forme spéciale de tombes correspondait à chacune de ces trois périodes, ainsi que je le démontrerai dans ce chapitre et les deux chapitres suivants. La période qu'on est convenu d'appeler l'Ancien Empire, c'est-à-dire les commencements de l'empire égyptien, depuis la Ire jusqu'à la XIe dynastie exclusivement, a même eu deux sortes de sépultures selon que le défunt avait été roi, avait appartenu à la famille royale, ou qu'il avait été simplement le serviteur des Pharaons qui régnèrent alors sur l'Égypte. Pendant

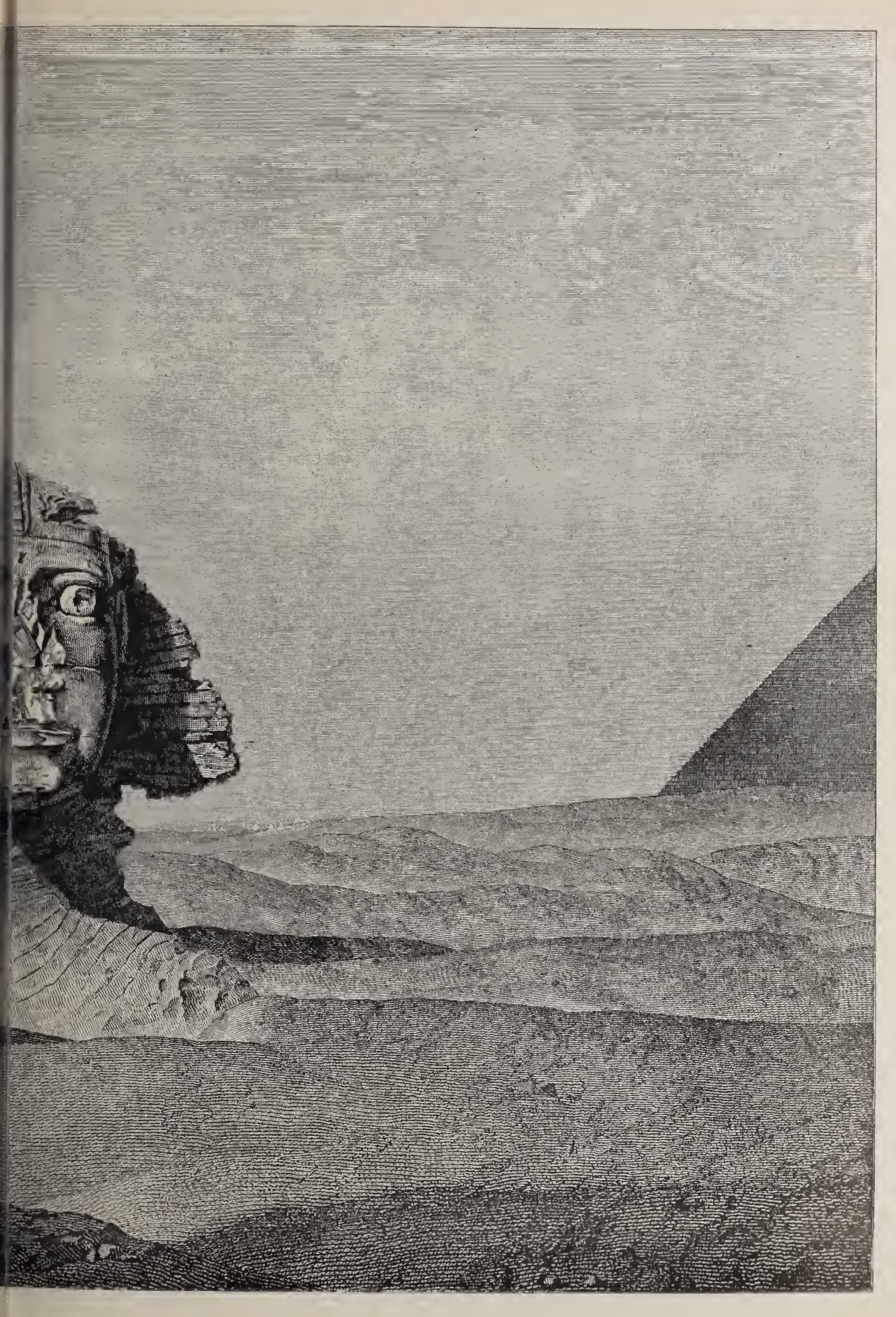
1. Afin de n'avoir pas à revenir ailleurs sur la chronologie de l'Égypte, je déclare ici que, pour moi, l'Ancien Empire va depuis la Ire jusqu'à la XIe dynastie, c'est-à-dire environ de six mille ans à trois mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne ; le Moyen Empire depuis la XIe jusqu'à la XVIIe dynastie, de trois mille ans jusqu'à dix-huit cents ans avant J.-C. ; le Nouvel Empire comprend depuis la XVIIe dynastie jusqu'à la chute de l'empire égyptien. Je sais fort bien que cette chronologie est en contradiction avec les croyances de notre époque; malgré tout, je la crois à peu près certaine et je ne suis pas homme à limiter à trois mille ans, comme d'autres l'ont fait, la durée de l'empire égyptien, pour me trouver en conformité avec la Bible.

que les rois se faisaient élever pour eux et pour certaines personnalités de la famille royale les étonnantes pyramides que chacun connaît tout au moins pour les avoir vues représentées, les simples particuliers et même certains membres de la famille royale moins privilégiés devaient se contenter de ce qu'on a appelé assez improprement *mastaba*, ou banc, dénomination locale et grossière employée par les fellahs égyptiens dans les fouilles, à laquelle Mariette a donné droit de cité dans la langue des savants et que j'emploie ici parce que tout le monde l'emploie, avec ou sans connaissance de cause.

Les *mastabas* ont-ils précédé les pyramides, ou bien, au contraire les, pyramides sont-elles le premier genre de tombeau que nous connaissions? La question est assez délicate. Jusqu'à ces dernières années on ne considérait que ce fait : on a trouvé des *mastabas* plus anciens que les pyramides, car quelques-uns remontent à la IIIe dynastie et les pyramides ne sont que de la IVe ; aussi je devrais répondre qu'en effet les *mastabas* ont précédé les pyramides. Mais l'état dans lequel nous sont parvenues les pyramides ne laisse-t-il pas supposer un état précédent où les premiers Pharaons auraient de leur côté construit des pyramides, mais non des masses aussi énormes de pierre que celles de Gizeh? Si l'on ajoutait foi à la théorie que j'ai mentionnée dans le chapitre précédent, théorie qui fait aller les pyramides toujours de plus en plus vers le sud et qui semblait en effet vérifiée par toutes celles que l'on connaissait pour avoir pu y pénétrer, excepté celle d'Abou-Roasch, il faudrait donc en même temps admettre que cette dernière a précédé les pyramides de Gizeh et que le Pharaon qui y fut enterré appartenait peut-être à la III dynastie. Mais aujourd'hui, après l'ouverture de la pyramide de Meïdoun par M. Flinders Petrie et sa découverte du temple qui était auprès, on ne peut plus avoir le moindre doute : cette théorie, ainsi que je l'ai déjà dit, est définitivement condamnée et ne doit plus préoccuper l'esprit de l'historien. De cette constatation découle nettement cette conclusion que les pyramides sont tout au moins aussi anciennes que les *mastabas*. Mais je crois de plus que, selon l'ordre observé ailleurs dans le développement des civilisations matérielles, elles ont dû précéder le *mastaba*. En effet, si ce que j'ai dit au sujet de la distinction honorifique du tombeau est vrai, il s'ensuit que le tombeau a



Vue du Sphinx et de la
(d'après la *Descript*



e pyramide, prise du levant
pte, Ant., V, pl. 12).

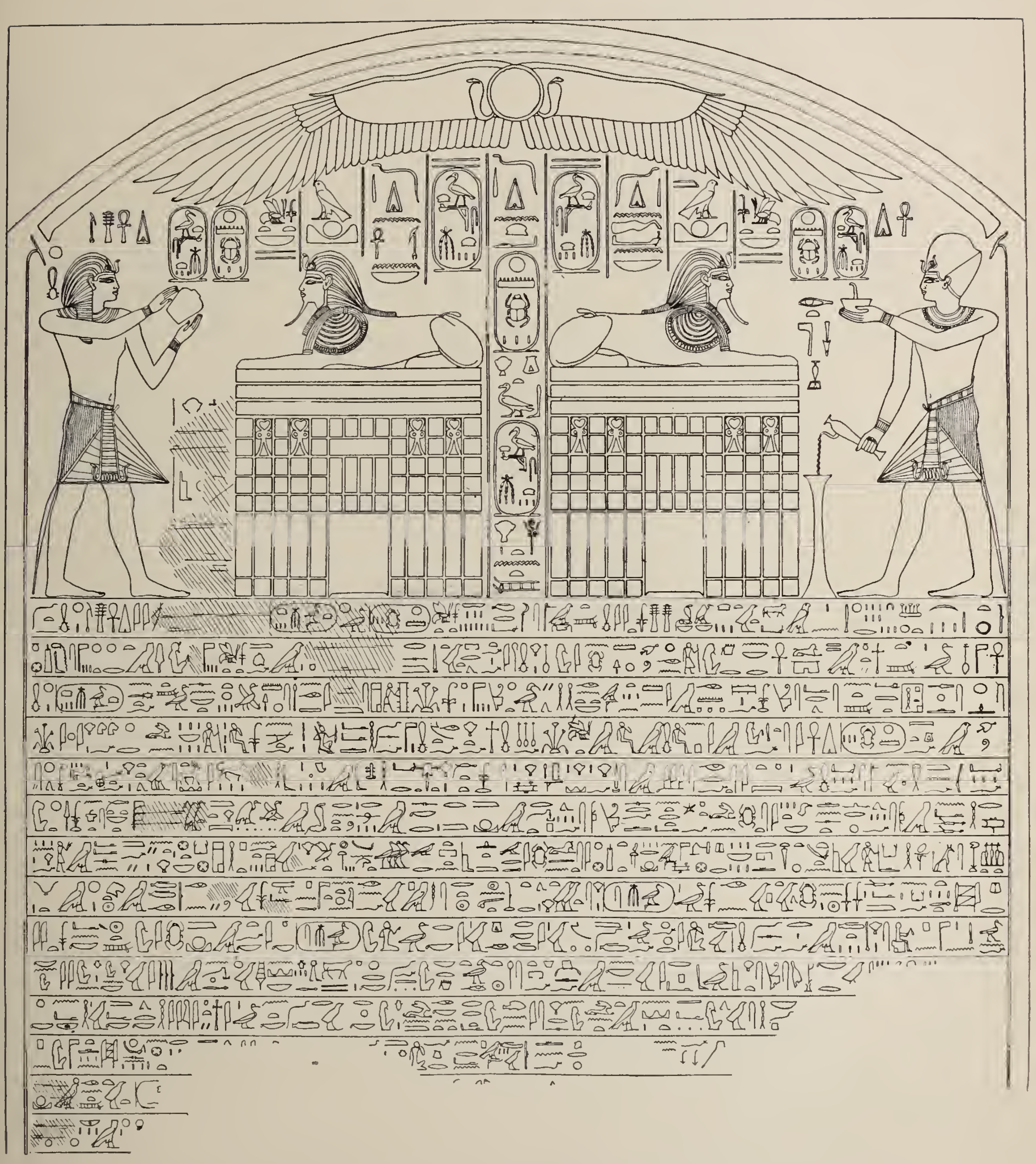
dû être tout d'abord réservé aux Pharaons avant d'être accordé par eux à leurs principaux serviteurs, par conséquent que la forme pyramidale exclusivement réservée aux rois et à leurs famille a dû précéder la forme du *mastaba*.

Ce premier point une fois acquis, il faut se demander qui a pu conduire les architectes égyptiens à choisir entre toutes la forme pyramidale pour en faire celle des tombes royales à l'ouverture de la civilisation. Si l'on jette à ce sujet un coup d'œil général sur les origines de presque toutes les civilisations, on voit qu'elles ont traversé une période qu'on nomme l'âge mégalithique, âge qui s'est recommandé au souvenir de la postérité par des monuments énormes en pierres immenses, qu'on a décorés depuis de divers noms, comme *menhirs*, *dolmens*, etc. En a-t-il été de même pour l'Égypte. C'est fort probable; mais nous n'avons presque aucun monument pour le prouver : en tout cas, si l'Égypte a traversé cette période, ce fut d'une manière différente de nos civilisations occidentales, par suite de la conformation géologique particulière de ce pays. Le Sphinx qui se dresse au milieu de la nécropole de Gizeh pourrait être apporté comme argument, de même qu'on pourrait aussi se servir dans le même but du temple de granit rose qui était relié au Sphinx et dont les assises énormes, immenses, défieraient actuellement les forces ordinaires des hommes de nos jours. Mais dès cette époque reculée, les Égyptiens étaient déjà fort avancés dans la connaissance des arts, de l'architecture, de la sculpture et peut-être aussi de la peinture. Pour établir avec proportion les seules dimensions du corps du Sphinx, ou seulement de la tête, il fallait avoir une connaissance très avancée des proportions du corps des animaux et de la tête humaine, et tout le monde s'accorde à dire que ces proportions sont merveilleusement exactes et que la tête est parfaitement en harmonie avec le géant immense qu'on a taillé dans le rocher. La haute antiquité du Sphinx et du temple de granit rose laisse supposer derrière elle une antiquité plus grande encore où les hommes apprirent les rudiments des arts. Or, dans les autres civilisations, les monuments mégalithiques laissent à peine supposer un embryon de civilisation : on en était encore à l'emploi des moyens mnémotechniques, aux figures grotesques rappelant plus ou moins à la tribu les souvenirs du passé. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que les premiers tom-

beaux de l'époque civilisée eussent été de ces monuments énormes, si la nature du terrain s'y était prêtée en Égypte. Malheureusement elle ne s'y prête pas. D'ailleurs tout indique clairement qne la race primitive de l'Égypte était une race agricole, sédentaire, et que les rois de la Ire dynastie avaient conquis l'Égypte par la force, soit par eux-mêmes, soit par leurs ancêtres. Si donc cette race a eu ses monuments mégalithiques, il faut les chercher en dehors de l'Égypte; la marche progressive de l'esprit humain nous autorise à croire que les conquérants de l'Égypte ont passé par cette période, avant de bâtir les Pyramides ou le Sphinx, ou le temple de granit rose à côté du Sphinx; mais dès l'époque à laquelle elle construisit le Sphinx, l'Égypte avait évidemment secoué le maillot de l'enfance.

Si donc la période mégalithique ne peut expliquer complètement la construction des pyramides, il faut en chercher ailleurs la genèse et l'explication. On a expliqué cette forme pyramidale par la pyramide naturelle que forment les amas de terre[1]. La chose semblerait assez naturelle si l'on savait par ailleurs que l'Égyptien ait jamais formé des tertres pyramidaux pour la sépulture des morts, comme on a fait dans la Grèce et à Rome, et dans beaucoup d'autres pays. Malheureusement encore on ne sait rien sur cette question et tout porte à croire que cette coutume ne fut jamais usitée dans la vallée du Nil; cependant, en admettant que les Égyptiens n'aient jamais employé ce mode de tombeau, on peut croire qu'ils avaient été portés à employer la forme pyramidale en voyant, au milieu des travaux agricoles, que nombre de graines se tassaient naturellement en forme de pyramide. Cette raison, toute naturelle, me semble plus en harmonie avec le caractère propre au peuple de l'Égypte que toutes les spéculations transcendantes qu'on pourrait faire sur le choix de la forme géométrique de la pyramide à base carrée, et je m'y tiens. Donc, puisque la pyramide a dû être antérieure aux mastabas, je commencerai par traiter en ce chapitre de la construction des pyramides pour le continuer par les mastabas, et l'ordre indiqué par la succession naturelle des monuments se trouvera en accord avec celui que prône le proverbe : A tout seigneur, tout honneur.

1. C'est que les Grecs appelaient σῆμα χεῦειν : pas un seul mort de mérite n'est privé, dans les anciens poètes, de cette marque d'honneur.



Stèle qui se trouvait entre les pattes du Sphinx, XVIIIe dynastie, sous le roi Thotmès III (d'après Lepsius, III Abth., pl. 8).

§ I. — *Les Pyramides.*

Les Pyramides ont donné lieu à un grand nombre de théories, ou même à presque autant de théories qu'il y a eu d'auteurs pour en traiter. Ces théories singulières n'ont guère réuni d'autres adeptes que ceux qui les avaient imaginées ou quelques esprits faux toujours portés vers les solutions osées et extraordinaires. La plupart d'entre ces auteurs n'ont eu d'yeux que pour les trois grandes Pyramides de Gizeh, comme s'il n'y en eût pas d'autres en Égypte. Les uns ont soutenu (je ne prends que les plus récentes de ces théories) que les pyramides ont été construites pour servir d'observatoires aux prêtres égyptiens curieux de savoir quelle route parcouraient les astres ou de découvrir quelque nouvelle étoile : on y a vu toute la science des nombres et un étalon unique des mesures les plus perfectionnées qu'ait inventées l'homme[1]; les autres ont prétendu que les pyramides avaient été construites dans l'unique but d'empêcher le sable du désert d'envahir des terres arables[2]; tout dernièrement enfin on a cru qu'elles étaient des réservoirs d'eau ou des machines hydrauliques employées pour retenir les eaux nécessaires à l'arrosage du Delta[3]. Toutes ces théories arbitraires et chimériques sont également éloignées de la simple vérité, et l'ouverture d'un nombre considérable de ces monuments a montré ce que l'on savait d'ailleurs par avance, ce que les prêtres égyptiens avaient eux-mêmes raconté aux voyageurs grecs qui avaient visité la vallée du Nil,

1. Le protagoniste de cette manière de voir est Payne Smith, l'astronome d'Édimbourg, qui a consacré trois volumes aux merveilles de la Grande Pyramide : il a trouvé pour ses divagations un soutien dans l'esprit chimérique nommé l'abbé Moigno, qui a traduit l'ouvrage de l'astronome écossais dans le IVe volume de ses *Splendeurs de la foi.*

2. Fialin de Persigny, *De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Égypte et de Nubie contre les irruptions sablonneuses du désert, développement du mémoire adressé à l'Académie des sciences, le 14 juillet 1844*, suivie d'une *Nouvelle interprétation de la fable d'Osiris et d'Isis.* Paris, 1845.

3. Fr. Cope Whitehousse, *The Pyramids, Bahr-Yùsuf, Mœris, the Labyrinth and the Sphinx*; avec le sous-titre : *The topography of the Pyramids and their connection with the Bahr-Yùsuf Labyrinth, Mœris and the Sphinx, a Summary of an Address made during the Meeting of the British Association at York. September* 1881.

à savoir que ces monuments grandioses avaient été construits pour servir de tombeaux. L'auteur du *Livre de Job* le savait sans doute déjà, quand il écrivait : « Et maintenant je dormirais avec les rois et les juges de la terre qui se sont bâti des solitudes[1]. » De fait, dans toutes les pyramides on a retrouvé un tombeau qui avait été recouvert d'une quantité plus ou moins grande de maçonnerie.

J'ai déjà dit plus haut que la pyramide n'avait été employée que sous l'Ancien Empire et que, sauf deux ou trois exceptions, elles avaient été édifiées sur la partie occidentale de la chaîne de montagnes qui s'étend du plateau de Gizeh au Fayoum, dans ce qu'on appelle la nécropole de Memphis, dénomination peut-être un peu trop ambitieuse. Elles semblent avoir été bâties par groupes, de sorte que l'architecte aurait été le même pour tout le groupe, ou du moins que le plan qu'il aurait fait eût été le même pour toutes les pyramides du même groupe, construites sur le même plan, quoique avec des proportions différentes. D'ailleurs le plan en général n'a que très peu varié : c'est ce qu'il sera facile de constater par ce qui va suivre. Chaque dynastie a eu un plan spécial et l'a exécuté, en donnant aux monuments des proportions plus ou moins colossales. Ce qu'il y a de certain c'est que la IVe dynastie, qui nous offre les premiers monuments grandioses de ce genre, a bâti entre le plateau de Gizeh et le site occupé par l'ancienne Memphis, et que la VIe a construit au sud de ce dernier emplacement, de sorte, a-t-on dit, que les rois de ces dynasties auraient ainsi transporté peu à peu vers le sud leur résidence capitale et auraient construit leurs tombeaux près de l'endroit où ils résidaient[2]. Cette théorie séduisante par son originalité, nous l'avons déjà rencontrée, et j'ai déjà dit que les découvertes de M. Petrie l'avaient ruinée complètement pour ce qui regarde l'apparition des pyramides ; mais je dois y revenir ici de nouveau pour la question particulière du groupement de ces pyramides. Elle ne me paraît guère répondre à la réalité, et cette réalité, c'est que ces divers rois étaient tous d'origine memphite, qu'ils ont été appelés rois memphites parce qu'ils étaient soit du nome, soit de la ville

1. *Job*, III, 13.
2. Erman, *Das Ægypten*, p. 243 et 244.



Pyramide en briq
(d'après la *Description de*



Pyramide en briq
(d'après la *Description de l'*



st du Fayoum
, *Ant.*, IV, pl. 72, n° 1).



st du Fayoum
Ant., IV, pl. 72, n° 2).

même de Memphis, que, quoi qu'il en soit de l'existence du nome Memphite à cette époque reculée[1], un fait est donné comme certain, à savoir que la ville de Memphis était fondée et construite dès cette époque, que les ruines de cette ville importante existent encore et, en admettant que l'étendue de cette ville soit inférieure en réalité à l'idée qu'on s'en était faite, sur la foi des descriptions données par les voyageurs grecs, il n'y a rien de plus opposé à l'idée de peuple *sédentaire* comportée par le mot ville mis en comparaison avec l'idée de peuple *nomade*, que cette hypothèse d'un centre toujours très grand de population qui se déplace sous trois dynasties consécutives, se dirigeant de plus en plus vers le sud, sur une étendue de près de 6 ou 7 lieues, qui semble trop extraordinaire pour ne pas être prouvée abondamment. Pour justifier une semblable théorie, il faudrait pouvoir du même coup se rendre compte des multiples inconvénients d'une ville flottante et les expliquer, en fournir les raisons et montrer que ces raisons l'emportaient sur les inconvénients. C'est ce que l'on n'a pas même pensé à faire. Il y a une explication bien plus simple qui rend parfaitement compte de la position des pyramides et de leur groupement, c'est que chaque dynastie préoccupée de laisser après elle une nécropole qui rappelât à la postérité son existence passée, dut chercher un site approprié à ses vues, que le plateau de Gizeh se trouvant occupé par la IV dynastie, que le site de Saqqarah ayant été employé par la Ve, la VIe n'avait plus qu'à continuer le mouvement vers le sud. La difficulté résultant de l'éloignement ne doit pas surprendre en Égypte, où le temps n'est compté pour rien et où les Pharaons de Thèbes ont choisi leur *vallée des Rois*, le site le plus sauvage et le plus abrupt de la contrée, éloigné de plus de deux lieues de leurs résidences, comme demeure dernière de leurs *doubles* et de leurs cadavres momifiés. Cette raison est beaucoup moins ingénieuse que celle donnée plus haut, elle témoigne beaucoup moins de qualités hypercritiques, mais elle me semble beaucoup plus probable. Ainsi non seulement les pyramides de Gizeh ne sont pas les plus anciennes, mais toutes les pyramides qui font partie de la nécropole de

1. Il n'y a encore que controverse et que doute à ce sujet. D'ailleurs, je crois que l'espoir de reconstituer un nome à cette époque est quelque peu illusoire.

Memphis sont groupées pour une raison à laquelle le prétendu déplacement de cette ville n'a rien à voir. Le choix de la forme pyramidale pour le tombeau des Pharaons de ces premières dynasties laisse supposer une civilisation déjà très avancée, maîtresse des moyens nécessaires ou simplement utiles pour mener son œuvre à bonne fin, déjà parvenue dans le calcul et l'art de la construction à des connaissances et à des résultats qui n'ont jamais été dépassés depuis, parce qu'ils étaient vrais. Non seulement les matériaux employés étaient énormes, de proportions colossales, comme on s'en convaincra bientôt ; mais, le poids étant en raison du volume et de la densité de ces matériaux, et l'élévation de la grande pyramide étant de 146 mètres environ, on peut se faire une idée approximative de la quantité énorme de mètres cubes de maçonnerie qu'il fallut élever et de celui des millions et des millions de kilogrammes qu'eurent à supporter les premières assises. Or, si l'on veut réfléchir que des chambres ont été ménagées dans l'intérieur de la grande pyramide, ainsi que des couloirs, comme on le verra plus loin, on pourra se convaincre de l'habileté des hommes qui construisirent cette masse énorme, des calculs nombreux qu'ils durent faire pour arriver à mesurer la pression de cette maçonnerie colossale, et, quand on pense que rien n'a bougé depuis six ou sept mille ans que la construction a été achevée, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus des connaissances de l'architecte ou de la foi intrépide que cet homme dut avoir en ses propres lumières, car il prit les meilleurs moyens de rendre son œuvre stable pour l'éternité, comme disaient ses compatriotes. En outre, comme tout le groupe des pyramides de Gizeh est assez soigneusement orienté, on en peut conclure que, non seulement l'architecte avait les connaissances spéciales requises pour l'exercice de son art, mais qu'il y joignait encore une certaine science plus rare et plus précise de l'astronomie. Ces réflexions s'appliquent à toutes les pyramides qui se dressaient autrefois sur le plateau de Gizeh, dans des proportions évidemment moindres, parce que ces édifices sont plus petits.

Le plateau sur lequel ont été construites les grandes pyramides avait peut-être déjà été utilisé pour des sépultures : c'est une hypothèse très admissible et qui rendrait jusqu'à un certain point compte de quelques particularités ; mais, s'il en a été ainsi, on dut l'aplanir au moment où

l'on entreprit d'y construire les pyramides, du moins en partie. Ce déblayage dut être nécessaire, car la construction, autant qu'on en peut juger actuellement, est presque aussi soignée dans les parties intérieures que dans les parties qu'on peut visiter et apprécier, et l'on a pris le plus grand soin d'appuyer fermement sur le roc les premières assises de la maçonnerie. On avait usé d'un mamelon ou d'un pic préexistant et se dressant dans les airs, qu'on entoura de maçonnerie et ce mamelon, ou ce pic, est devenu le noyau de la pyramide[1]; de plus, on a utilisé le roc pour amorcer les premiers blocs qui devaient servir de fondements aux pyramides.

Quel a été le mode de construction des pyramides? C'est une question qu'il n'est pas facile de résoudre en son ensemble, quoique certaines parties de la réponse totale soient aisées à trouver. On a commencé naturellement par choisir la base. On pouvait opter entre toutes les formes que pouvait affecter une pyramide ou du moins toutes celles qu'on connaissait. Il semblerait de prime abord que la construction d'une pyramide triangulaire eût dû se présenter à l'esprit de l'architecte, ou du chef des travaux royaux, comme on disait dans la chancellerie égyptienne. Mais cette forme, qui est connue en géométrie sous le nom de trièdre, n'eût pas rempli le but que l'on cherchait à obtenir. En effet, une pyramide triangulaire avec l'élévation qu'on voulait donner aux monuments aurait présenté un aspect étriqué, mesquin, complètement en désaccord avec l'effet que cherchait le constructeur. Il eût été en outre impossible de l'orienter. On fit donc choix de la forme à base carrée ou rectangulaire, et ce type demeura dès lors consacré. N'y eut-il pas une autre cause à ce choix? Mariette y avait vu une raison mystique : les quatre côtés de la pyramide auraient été dédiés chacun à l'un des quatre génies funéraires qui auraient correspondu aux quatre points cardinaux[2]. D'un autre côté, les auteurs de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* ont vu à ce choix des raisons encore plus mystiques: on aurait, d'après eux, choisi cette forme quadrangulaire parce que l'un des côtés de la pyramide aurait été tourné vers l'ouest, symbole

1. Cette opinion est aussi celle du plus grand nombre de savants qui se sont occupés de la question.

2. Mariette, *Itinéraire de la Haute-Égypte*, p. 49.

de l'enfer égyptien, qui portait le même nom que ce point cardinal, pendant que le côté opposé aurait fait face à l'est, symbole de la résurrection[1]. Je suis bien plutôt porté à croire qu'on a simplement cherché l'orientation pour l'orientation et qu'on fit en sorte que chacun des côtés de l'œuvre construite fût exactement tourné vers l'un des quatre piliers du monde, comme disaient les savants de l'Égypte[2]; quant à faire de l'est le symbole de la résurrection, cette résurrection devait simplement viser le soleil, et non pas l'homme, pour la bonne raison que les Égyptiens ne croyaient pas à la résurrection des corps. Comme peut-être dès cette époque, c'est-à-dire dès l'époque où furent construites les pyramides de Gizeh, les quatre piliers du monde étaient consacrés à quatre génies et qu'on retrouve ces quatre génies aux quatre coins du sarcophage, il pourrait y avoir quelque relation entre eux et les quatre côtés de la base de la pyramide ; mais je suis porté à croire que ce point particulier de doctrine n'était pas très net dans l'enseignement égyptien et n'avait pas encore droit de cité[3]. En outre, les doctrines, qui furent plus tard à la base de la doctrine égyptienne sur les Enfers n'étaient pas encore complètes, et à l'époque des Pyramides, les deux légendes de Râ et d'Osiris étaient encore distinctes puisqu'on en trouve les traits épars dans les textes que nous ont livrés ces mêmes pyramides. Or, on voit dans ces textes que les champs de *souchets*, les champs d'Ialou, comme disaient les Égyptiens, qui formaient le domaine particulier d'Osiris, étaient situés dans les îles orientales connues des Égyptiens, dans les marécages qui ont toujours existé au nord-est de l'Égypte et qui forment actuellement le lac de Menzaleh, comme ils formaient primitivement le Delta presque tout entier. Il reste donc plus vraisemblable que les Égyptiens, en choisissant la forme quadrangulaire pour en faire la base de leurs pyramides, n'ont obéi qu'à la

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I : *Égypte*, p. 209.

2. La croyance, non pas générale, mais des savants de l'Égypte, était que le firmament, la voûte d'airain qui est au-dessus de nos têtes, était soutenue par quatre piliers dont chacun était posé aux quatre angles du monde : c'est ce qu'on nommait les quatre piliers du ciel, qui, par suite du progrès des idées, sont devenus les quatre points cardinaux.

3. On ne retrouve pas, en effet, de canopes dans les pyramides et dans les *mastabas* de l'Ancien Empire : le seul exemple qu'il y en ait provient de la pyramide de Lischt qui est de la VIe dynastie.



Vue de l'entrée de la grande pyramide, prise au soleil levant
(d'après la *Description de l'Egypte*, *Ant.*, V, pl 9).

pensée qu'ils se faisaient, pensée très juste, de l'apparence majestueuse et de l'impression colossale que produiraient les pyramides ainsi construites, tandis que la forme triangulaire n'aurait eu aucun des avantages recherchés. Cette idée des vieux architectes égyptiens s'est trouvée de tout point excellente et rien ne saurait faire comprendre l'impression de petitesse et d'épouvantement que l'on ressent en face de la grande pyramide. On a souvent décrit cette impression et la soudaineté de son envahissement : on sent comme si cette masse énorme de blocs immenses vous pesait sur les épaules, ainsi que dans un cauchemar, et jamais on n'a mieux perçu sa petitesse et son impuissance que devant cette majestueuse sublimité. C'est l'impression que j'ai personnellement ressentie toutes les fois que je me suis trouvé en présence de cette masse qui me confondait et qui faisait que me je demandais, malgré la certitude positive que j'avais du contraire, si les hommes avaient autant progressé qu'ils le disent d'habitude et si vraiment les constructeurs de ces monuments extraordinaires n'étaient pas des géants près desquels nous ne sommes que des pygmées. J'avais besoin de toute ma réflexion et de tous les souvenirs de notre civilisation pour ne pas être accablé sous cette idée qui m'obsédait.

La base des pyramides n'est pas toujours un carré, quoique ce soit de beaucoup le cas le plus fréquent : dans quelques-uns de ces monuments, notamment dans la grande pyramide de Saqqarah, la base est rectangulaire, et deux des côtés, ceux du sud et du nord, n'ont que 107^{m},30 ; tandis que les deux autres, ceux de l'est et de l'ouest, ont une dimension de 120^{m},60 : c'est-à-dire qu'il y a une différence de 13^{m},20 entre les côtés. Ce n'est pas la seule différence qui existe, et, sans parler de la hauteur ni de l'inclinaison, les pyramides affectent deux formes très distinctes, la forme générale des pyramides et celle que l'on désigne sous le nom de pyramides à degrés. On a cru et dit que cette dernière sorte de pyramides était la plus ancienne, qu'elle devait remonter à une époque où les hommes n'avaient pas encore la juste connaissance de ce qu'était une vraie pyramide, qu'elle dénotait une certaine inhabileté dans l'art d'user des matériaux, que cette inhabileté était la preuve de l'ancienneté de la construction[1].

1. MARIETTE, *Itinéraire, loc. cit.*, — PERROT et CHIPIEZ, *op. cit.*, p. 215-216.

D'autres, au contraire, n'y ont vu qu'une pyramide inachevée et y ont trouvé une preuve péremptoire du système qu'ils ont imaginé pour expliquer la construction de ces édifices[1].

Le fait est que cette sorte de pyramide est très rare, qu'il n'y en a que deux exemples dans l'Égypte actuelle, à Saqqarah et à Dahschour; une troisième, située à Matanyeh, entre Saqqarah et Meïdoum, se trouve décrite dans le grand ouvrage de la *Commission d'Égypte*; mais le savant si consciencieux et si minutieux qui avait nom Jomard, auquel on doit en grande partie la description des antiquités de l'Égypte, nous apprend que cette forme n'était pas rare dans les pyramides du sud et qu'on en voyait un autre exemple sur le plateau de Gizeh[2]. A l'exception des trois qui viennent d'être mentionnées, elles ont toutes disparu aujourd'hui; mais leur existence est ainsi bien attestée et elle pourra nous servir à contester les conclusions qu'on a tirées de cette forme.

La base étant déterminée, comment s'y prenait-on pour construire les pyramides? Plusieurs théories ont été données de la méthode qui a présidé à cette construction. Ces théories vont être exposées ici avec quelques détails, afin de pouvoir plus facilement en faire observer les difficultés et même l'impossibilité. Je prends tout d'abord celui qui semble avoir le plus de vogue en Allemagne et qui est exposé tout au long dans le *Guide* de Bædeker, composé d'après les indications des égyptologues allemands. Il a un point de départ que j'appellerai philosophique et moral. Le principe sur lequel il est fondé est que le premier devoir des Égyptiens pendant leur vie terrestre était de préparer leur tombeau et que les Pharaons des premières dynasties faisaient déjà ce que l'on faisait encore quarante siècles après eux. Ils avaient donc assez à faire de veiller à la construction de leurs propres pyramides sans s'occuper encore de celles de leurs prédécesseurs, autrement que pour y mettre la dernière main. Par conséquent ce serait leur prêter trop de bienveillance que de croire qu'ils auraient pu, par simple amour des constructions achevées ou par respect pour leurs prédécesseurs, se charger de toutes les dépenses et de tous

1. Ce sont surtout les égyptologues allemands.
2. *Description de l'Égypte*, t. X, p. 6.

les ennuis qu'aurait entraînés l'achèvement de la pyramide que la mort de leur prédécesseur laissait incomplète. En outre, quand il y avait changement de dynastie, le roi qui occupait la place de son prédécesseur, grâce à la violence, aurait-il poussé la bonté d'âme jusqu'à faire achever, pour le repos d'un ennemi mort, un édifice auquel il n'avait rien à voir, quand il avait été lui-même une cause volontaire de mort pour le défunt Pharaon? La nature humaine, certes, est peu coutumière d'une pareille bonté et ce serait peu la connaître que la prétendre capable de pareils dévouements. Or, la nature des anciens Égyptiens à l'époque des pyramides n'était pas différente de celle des hommes d'aujourd'hui ; elle leur était même quelquefois inférieure : donc ils ne s'occupaient point de leurs voisins et pensaient tout d'abord à eux-mêmes. Ce serait prétendre une absurdité palpable que vouloir faire croire à l'achèvement d'une pyramide par un souverain qui ne devait pas y trouver son tombeau. Dans ces conjonctures que pouvait faire un Pharaon qui construisait sa pyramide? Il n'avait qu'une seule voie à suivre : construire un petit noyau de pyramide et recouvrir ce noyau de nouvelles assises tant qu'il se sentirait plein de force et de santé ; arrêter au contraire le développement de la pyramide, quand il sentait les premières atteintes de l'âge ou des glaces de la vieillesse. Il ne laissait ainsi à son successeur que le soin de donner le dernier coup de main à l'œuvre presque achevée, de la revêtir au plus de son parement, d'y déposer le cadavre du défunt et d'en fermer les ouvertures. Cela était déjà bien suffisant, et évidemment on ne pouvait demander plus; car il faut tout d'abord penser à soi et, comme dit le proverbe : Charité bien ordonnée commence par soi-même. Aussi les règnes les plus longs qui soient mentionnés par l'histoire, sont ceux des Pharaons qui ont donné leurs noms aux trois grandes pyramides et l'on pourrait peut-être mesurer le règne de ces grands constructeurs au nombre des assises de leurs monuments, comme on mesure l'âge de certains arbres à leur aubier.

S'il en est ainsi, quoi de plus aisé que d'expliquer la construction des pyramides? On aurait commencé par construire une petite pyramide très étroite et très effilée, à pentes rapprochées de la verticale. Celle-ci terminée, on aurait appuyé contre ce massif des assises qui, en s'élargissant

vers la base, donnaient une seconde pyramide : celle-ci enveloppait la première et ses arêtes dessinaient sur le sol des angles bien plus aigus. C'était par le prolongement de ces dernières arêtes qu'était formée la pointe du monument, un seul bloc à quatre faces soigneusement taillé. Cette pierre terminale, on pouvait, si on voulait, la mettre en place ; alors l'ouvrage était achevé ou à peu près, car il ne restait plus qu'à faire le revêtement. On pouvait au contraire, si on croyait avoir du temps devant soi, chercher à pousser plus haut la tombe ; alors, au point où les arêtes de la pyramide provisoire rencontraient le sol, on élevait quatre murs verticaux ou en talus que l'on prolongeait jusqu'au niveau de cette pyramide : on remplissait tout l'espace vide entre ces murs et les faces inclinées, et l'on obtenait ainsi une sorte de large degré ou de terrasse qui servait de base à un nouveau noyau pyramidal. Celui-ci disparaissait à son tour, sous une pyramide à plus large section et à pente plus douce, dont les arêtes, en allant chercher le sol, dépassaient l'extrémité du gradin. Cette opération, si le règne était long, pouvait se répéter plusieurs fois[1]. »

Ce système de construction rend parfaitement compte, dans la pensée des auteurs, de certaines particularités qu'on a cru avoir observées dans la construction des pyramides, telles que la régularité exceptionnelle de la partie médiale des pyramides, tandis que la partie latérale est loin d'être aussi régulière et aussi soignée[2]. Il est très ingénieux, et par conséquent doit pour cette raison susciter les soupçons de ceux qui ne cherchent la simple vérité, sans aucune prétention à l'ingéniosité. D'ailleurs il est si parfaitement raisonné, dans sa première partie, qu'il porte le caractère indéniable de son origine, et de plus il est si bien ordonnancé, si bien en forme, comme disaient les scholastiques du moyen âge, que tout naturellement le mot de Molière se présente à l'esprit, qu'en vérité ce raisonnement est si beau que sans aucun doute les pyramides ont été construites de la sorte, et que, quand même elles ne l'eussent pas été, on devrait les avoir construites ainsi pour ne pas détruire l'ordonnance ingénieuse d'un si beau raisonnement. Malheureusement il se heurte à un certain nombre

1. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, p. 216-217.
2. Bædeker, *Unter-Ægypten*, p. 482.

de faits qui non seulement ne sont pas explicables par ce système, mais qui le rendent encore complètement instable et n'ont aucune peine à le renverser de fond en comble, comme je le démontrerai tout à l'heure.

Un second système a été esquissé par les auteurs de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*. Après avoir constaté la différence des hauteurs dans les diverses pyramides, ils développent leur système ainsi qu'il suit : « Ces différences de hauteur s'expliquent aisément par une habitude à laquelle nous avons déjà fait plusieurs fois allusion : chaque Égyptien, dès qu'il avait l'âge de raison et qu'il songeait à l'avenir, s'occupait à préparer son propre tombeau : il creusait le puits et le caveau, il faisait tailler le sarcophage et bâtir la chapelle funéraire[1]. Cependant il arrivait très souvent que les personnes qui avaient commandé ce tombeau mouraient de bonne heure : les héritiers, à ce qu'il semble, se contentaient alors de faire le strict nécessaire ; ils plaçaient, suivant les rites prescrits, la momie dans le sarcophage, ils comblaient le puits et en bouchaient toutes les avenues ; mais, occupés de leur propre sépulture, ils ne continuaient pas la décoration de la chapelle ; celle-ci restait inachevée. C'est ainsi seulement que l'on s'explique l'état dans lequel a été trouvée, soit à Memphis, soit à Thèbes, plus d'une tombe importante ; tandis que sur l'une des parois de la chambre, les sculptures ou les peintures ont été terminées avec le plus grand soin, tout à côté, sur un autre mur, on ne voit que l'esquisse du dessin, tracé à l'encre rouge, de la main d'un premier artiste, celui qui avait été chargé de composer l'ensemble du décor et de tracer le contour des figures. L'exécution s'est trouvée arrêtée par la mort subite du propriétaire de la tombe[2].

1. Ceci est tellement exagéré que l'idée en devient contraire à la réalité : non seulement *chaque* Égyptien ne faisait pas construire son tombeau, mais ne pouvait pas le faire : il fallait, pour ce pouvoir, réunir un certain nombre de qualités que l'immense majorité des Égyptiens ne pouvaient réunir : tout d'abord il fallait avoir une concession du Pharaon et nous avons vu plus haut dans quels cas ces concessions étaient accordées ; ensuite, sous le Nouvel Empire, ceux qui avaient des sépultures de famille, dans les puits desquelles ils faisaient coucher leurs momies, n'avaient pas besoin de se préoccuper de ce que deviendrait leur momie après leur mort. On voit ainsi comment les expressions qu'emploie un auteur peuvent emporter sa pensée loin de la vérité qu'il croit exprimer.

2. Cette explication n'explique rien. On trouve en effet des tombes inachevées. Pourquoi le sont-elles ? c'est ce que rien ne nous apprend. On a effet l'explication susdite qui a été

« Il en était de même pour les tombes royales. Chaque souverain, aussitôt qu'il montait sur le trône, commençait la construction de sa pyramide; mais comme il pouvait se faire qu'il ne lui fût accordé que peu d'années de vie ou de règne, il commençait par s'assurer une sépulture convenable en pressant le travail jusqu'à l'achèvement d'une pyramide de moyenne dimension, pourvue de son caveau. Ce point gagné, il avait l'esprit en repos, mais ce n'était pas une raison pour interrompre le travail commencé : plus la pyramide serait haute et large, mieux elle protégerait le dépôt qui lui était confié; plus aussi elle donnerait à la postérité une haute idée de la puissance du roi qui l'avait bâtie. D'année en année, il employait plus d'ouvriers à dresser, tout autour de la pyramide, d'abord une, puis plusieurs couches extérieures de briques ou de pierres, épaisses chacune de cinq à six mètres; chaque couche augmentait ainsi graduellement la grosseur et l'élévation du monument, auquel la petite pyramide élevée à la hâte dès le début de son règne servait de noyau [1]. La construction commençait ainsi par le centre et se développait par le dehors à la manière de l'aubier dans les arbres. A mesure que la pyramide s'épaississait et montait, chaque nouvelle enveloppe devait exiger plus de bras et plus de temps. Nous n'avons aucune raison de croire qu'on s'astreignît à terminer chacune d'elles dans un temps déterminé; il serait chimérique de vouloir calculer la durée d'un règne, comme on le fait de l'âge d'un arbre, par le nombre de cou-

souvent donnée, mais qui n'est pas la bonne. On oublie qu'un assez long intervalle de temps s'écoulait entre la mort et les funérailles proprement dites, soixante-dix jours, suivant Hérodote ; sans compter que les Égyptiens avaient la faculté de pouvoir garder les momies de leurs parents dans leurs maisons, qu'ils le faisaient encore au IVe siècle de notre ère, sinon plus tard, et qu'ils avaient ainsi amplement le temps de finir leur tombeau. D'ailleurs, il est loin d'être exact que les tombeaux n'étaient pas continués après la mort de celui en l'honneur duquel on les construisait, comme je le dirai bientôt.

1. « Ce mode de construction se reconnaît aisément dans un monument dont nous parlons plus loin avec quelques détails, la pyramide de Meïdoum. Elle est bâtie par assises concentriques qui font, autour du noyau, comme autant de couches successives. Ces enveloppes sont loin d'être égales au point de vue des matériaux employés et de leur mise en œuvre. Il en est qui témoignent d'une négligence extrême ; d'autres, comme appareillage et nature de pierres, sont ce que l'Ancien Empire nous a légué de plus parfait. Le même fait s'observe à la pyramide à degrés de Saqqarah et aux pyramides d'Abousir. Il semblerait que le travail a été exécuté à la tâche et imposé à des corvées qui s'en acquittaient avec plus ou moins de conscience. MARIETTE, *Voyage de la Haute-Égypte*, p. 45. — Note de MM. PERROT et CHIPIEZ.

ches concentriques; mais on peut dire, d'une manière générale, que les plus hautes pyramides correspondent aux règnes les plus longs. Nous savons, par les témoignages anciens, que les trois qui ont construit les trois grandes pyramides de Gizeh, Chéops, Chephren et Mycérinus, ont régné l'un et l'autre plus ou près de soixante ans. L'histoire confirme ainsi l'induction à laquelle on était conduit par l'analogie et par l'étude comparative des procédés de construction qu'ont employés les architectes des pyramides [1]. »

J'ai réuni ces deux systèmes avant de les discuter, parce que les mêmes raisons valent contre l'un et contre l'autre. Le second est loin d'être aussi ingénieux que le premier; aussi est-il loin d'être aussi faux; mais il l'est encore trop pour pouvoir être présenté comme l'expression de l'exacte vérité. Tous les deux s'unissent pour donner comme vraie une chose qui est controuvée et dont les monuments eux-mêmes se sont chargés de démontrer l'inexactitude : non seulement il n'est pas vrai que les rois constructeurs des plus hautes pyramides, comme celles de Gizeh, soient ceux qui aient régné le plus longtemps comme il le faudrait dans l'hypothèse des deux systèmes, mais au contraire le Pharaon qui a eu l'un des règnes les plus longs que mentionne l'Égypte a construit la plus petite des pyramides qui existent à Saqqarah. En outre les Pharaons Khoufou, Khafra et Menkera, qui correspondent aux trois Chéops, Chephren et Mycérinus des Grecs, n'ont pas régné plus ou près de soixante ans, comme le dit Hérodote [2] et comme l'ont cru les deux auteurs l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*; mais deux de ces trois règnes, on le sait aujourd'hui pertinemment, n'ont pas été de plus de vingt-quatre ans pour Khoufou, et de vingt-trois ans pour Khafra, tandis que le Pharaon Ounas a régné trente ans et a pour tombeau la plus petite des pyramides de Saqqarah. De même un autre Pharaon qui mourut fort jeune a une pyramide plus grande qu'un autre qui mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans [3]. De plus, la pyramide de Menkera (Mycérinus), qui est maintenant la troisième des grandes pyra-

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I : *Égypte*, p. 205-207.
2. Hérodote, II, 127.
3. Maspero, *Archéologie égyptienne*, p. 127.

mides construites sur le plateau de Gizeh, resta inachevée à la mort de ce Pharaon au nom duquel Hérodote, sur la foi des récits fantaisistes et populaires que lui faisaient ses guides, a accordé l'épithète de *pieux* et qui eût ainsi mérité d'avoir un tombeau complètement achevé d'après les théories énoncées plus haut ; elle demeura près de huit siècles dans cet état d'inachèvement, et, sous le règne de Nitaqrit (Nitocris), cette reine en fit doubler les proportions, en acheva la construction et la fit revêtir de plaques énormes de granit rose qui ont résisté jusqu'à nos jours à toute tentative de destruction [1]. D'ailleurs, dire que les successeurs d'un Pharaon ne se préoccupaient point d'achever la sépulture de leur prédécesseur, c'est peut-être faire œuvre de pessimiste et de philosophe, puisque le pessimisme est actuellement à l'ordre du jour, mais ce n'est pas à coup sûr faire œuvre d'historien, car c'est laisser de côté une coutume bien entrée dès cette époque dans la vie égyptienne et relevant ainsi de l'histoire : c'est la coutume du culte funéraire, sans parler du culte impérial réservé aux Pharaons, des devoirs que les enfants avaient à remplir envers leurs parents défunts et qu'ils remplissaient, les textes nous le témoignent d'une manière indubitable. Il est en outre parfaitement inexact de prétendre qu'on ne prenait pas soin de faire achever le tombeau après la mort du personnage qui devait y être déposé : ainsi que je l'ai dit plus haut, j'ai montré moi-même que le tombeau de Nofré-hôtep, à la XVIII[e] dynastie, avait été achevé après sa mort et après celle de ses enfants qui y sont qualifiés d'un titre qu'on ne donnait dans les tombeaux qu'aux *défunts* [2]. Si donc on veut raisonner *a priori* pour ce qui regarde les pyramides et les tombeaux inachevés, c'est le contraire de ce qui a été dit qu'il faudrait expliquer tout au long. Ces raisons sont donc suffisantes pour ruiner de fond en comble la théorie ingénieuse que j'ai citée en premier lieu, et aussi la seconde qui contient beaucoup moins de fantaisie et qui en quelques points peut paraître vraisemblable.

1. On a essayé de détruire en partie cette pyramide ; mais on a été obligé de renoncer à l'entreprise. Les Arabes sont les auteurs de cette tentative de vandalisme barbare et n'ont rien respecté en Égypte.

2. E. Amélineau, *Un tombeau égyptien*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1891 p. 15 du tirage à part.

Mais, si maintenant je prends les monuments eux-mêmes, leur structure tout entière proteste contre l'un et l'autre de ces deux systèmes. Non seulement la grande pyramide contient tout un système de couloirs, de chambres, de ce qu'on a nommé sans raison des *canaux* d'air [1], ce qui aurait rendu bien difficile et bien compliquée une construction entendue de la sorte, car il aurait fallu des calculs bien difficiles pour ne pas s'écarter des angles employés pour les premières parties; mais en outre il aurait fallu que que le noyau central de la pyramide eût été très considérable, puisque la chambre du sarcophage est déjà située à une hauteur de 43^{m},50 au-dessus du sol, ce qui aurait donné environ 50 mètres de haut et ce qui déjà eût été énorme pour un noyau central. Mais il y a plus : cette chambre du sarcophage est terminée par une énorme pierre sur laquelle commence une série de cinq chambres de décharge, qui vont en s'élevant les unes au-dessus des autres et qui se terminent par deux immenses pierres appuyées par le haut l'une contre l'autre, de manière à former une sorte de toit. Ainsi se trouve brisé le poids immense de 100 mètres et plus de maçonnerie qui devaient s'appuyer et peser sur la chambre du sarcophage; et de fait, tout a été si bien calculé que, depuis l'achèvement de la chambre funéraire, depuis la mise en place du dernier bloc, il ne s'est pas fait le moindre tassement dans tout l'édifice et pas une seule pierre n'a été brisée. Cette construction prouve bien l'unité de plan qui a présidé à l'édification des pyramides, et par conséquent il n'est pas plus permis de conclure, en présence des faits incontestables que je viens d'exposer, que cet énorme monument a commencé par un noyau central, comme le voudrait le premier système, ou qu'elle est le résultat d'enveloppes successives dont on a enveloppé la pyramide de petite dimension construite en premier lieu, comme le voudrait le second. D'ailleurs, le grand défaut de ces deux systèmes, c'est de vouloir réduire toutes les pyramides à un même plan et un même mode de construction, de ne vouloir laisser aucune initiative à l'architecte, d'immobiliser autant qu'on le peut le génie égyptien, d'après l'influence non entièrement dissipée des idées qui avaient cours dans

1. Howard Wyse, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh in* 1837, 2 vol. Il se sert très souvent de cette expression.

les siècles précédents et au commencement de celui-ci sur l'Égypte.

Si l'on veut bien avoir présent à l'esprit tout ce qui vient d'être dit au sujet de la construction des pyramides, ou que ce qui a été dit de la grande aurait pu être dit des petites à un moindre degré, il est vrai, il faut en conclure que l'architecte chargé d'élever un de ces monuments faisait d'abord son plan tout entier, le combinait jusque dans ses moindres détails, faisait extraire les pierres dans la carrière qui les fournissait, les faisait tailler d'une manière utile à son plan et ne laissait rien à l'imprévu, de telle sorte qu'on peut dire avec certitude que, le plan d'une pyramide une fois établi dans la pensée d'un architecte habile, la question d'exécution, pour énorme qu'elle nous apparaisse, n'était rien en comparaison de l'effort d'intelligence qu'il avait fallu pour le mettre sur pied. La seule obligation imposée à l'architecte était de se conformer aux ressources en hommes et en matériaux mises à sa disposition par son royal seigneur. La question de temps qui nous semble si importante n'était rien pour les Égyptiens qui pensaient toujours arriver au bon moment, s'ils parvenaient à mettre la dernière main à l'œuvre commencée[1], et il était bien rare que, tôt ou tard, une pyramide ne fût pas achevée, si même il y en a quelqu'une qui soit restée imparfaite. Le plan de toutes les pyramides (il y en avait plus de cent) n'était donc pas uniforme, il pouvait varier et variait en effet; la chose importait peu : ce qui importait beaucoup et ce qui était même nécessaire, c'était de mener à bonne fin le projet adopté.

On commençait à l'exécuter d'abord en extrayant des carrières choisies à cet effet la somme de pierres nécessaire aux commencements de la construction, pendant qu'on déblayait aussi la surface du terrain sur lequel allait s'élever la pyramide et qu'on creusait les puits et les couloirs qui devaient le plus souvent conduire à la chambre du sarcophage et les chambres elles-mêmes où reposerait le défunt. Ce déblaiement était assez sommaire; mais le creusement du puits, des couloirs et des chambres demandait plus de temps et d'efforts, d'autant plus qu'un très petit nombre d'ouvriers pouvaient travailler à la fois dans de longs boyaux très étroits, où il n'y avait souvent place que pour le rude piocheur souterrain chargé

1. M. Maspero partage aussi cette manière de voir. Cf. *Archéologie égyptienne*, p. 127-128.

de cette partie de l'œuvre totale. Toutes les pyramides, sans aucune exception, ont en effet un puits plus ou moins profond, des couloirs plus ou moins inclinés et par conséquent plus ou moins rapides, et une ou plusieurs chambres creusées dans les entrailles de la terre ; si le puits n'a pas été utilisé dans la grande pyramide, c'est pour une raison qui nous est peut-être inconnue, qu'il n'y a sans doute pas beaucoup de chances de découvrir et dont nous parlerons plus loin. Il fallait que le couloir et les puits fussent achevés avant de creuser à une profondeur quelquefois très grande la chambre unique ou les chambres qui formaient les excavations recouvertes par les pyramides, qui devaient recevoir le sarcophage ou servir à d'autres usages. Ce travail pénible, s'il en fût, devait être exécuté avant qu'une seule pierre de la pyramide fût en place, car avec la construction pyramidale qui l'aurait recouverte, il eût été presque complètement impossible et infiniment plus long, car alors il n'y eût plus eu d'air respirable, et comme il fallait travailler à la clarté des torches, elles n'auraient pas pu brûler par suite du défaut d'oxygène, comme cela est arrivé en plusieurs circonstances à ceux qui ont voulu pénétrer jusqu'au fond du puits de la grande pyramide ; l'air se fût vicié et les ouvriers auraient succombé [1]. Or, quoique la vie humaine à cette époque eût peu de valeur, on ne pouvait tenter l'impossible et sacrifier hommes après hommes pour la satisfaction de l'orgueil personnel et de la vanité.

Pendant qu'on creusait ainsi dans les entrailles de la terre la dernière demeure du Pharaon après la mort, les carriers de leur côté s'étaient mis à l'œuvre et détachaient de la montagne les blocs de pierre qui devaient servir à la construction projetée. Les carrières étaient ordinairement voisines de l'endroit où devait s'élever la pyramide. Quelquefois on faisait choix de matériaux qui se trouvaient à la portée des ouvriers, qu'ils pouvaient prendre presque sans se déranger et utiliser après les avoir façonnés sans retard et sans déplacement ; d'autres fois, au contraire, et c'est le cas le plus fréquent, il fallait traverser le Nil et aller chercher dans la chaîne Arabique la pierre nécessaire. Les pyramides construites avec des matériaux pris de la chaîne Libyque aux alentours de Memphis sont en grande

1. *Description de l'Égypte*, t. V, p. 672, et t. IX, p. 272.

partie ruinées ou dégradées; celles au contraire dont les matériaux proviennent de la chaîne Arabique ont défié les efforts du temps et des hommes. La raison en est que la constitution géologique des deux chaînes en cet endroit est fort différente : pendant que la chaîne Libyque est composée d'un calcaire peu consistant, mélangé de parties schisteuses, la chaîne Arabique est composée d'un calcaire très pur et très compact. Aussi les Égyptiens avaient-ils vu, dès l'époque la plus lointaine à laquelle nous puissions remonter, quel parti ils pouvaient tirer de la dernière pour la solidité indestructible de leurs monuments, et, s'ils se sont servis quelquefois de matériaux provenant de la dernière, ce doit être pour quelque raison que nous ignorons et vraisemblablement pour diminuer les dépenses, la fatigue et le travail.

Dans la chaîne Arabique, ils avaient fait choix d'un point de la montagne où l'on peut voir encore les immenses carrières ouvertes par les ouvriers égyptiens. Un petit village s'y fonda dès que l'exploitation fut commencée : il subsiste encore et s'appelle actuellement Tourah : ce nom se prononçait autrefois Trouiou et les Grecs, y trouvant une ressemblance étrange à leurs oreilles avec le nom de Troie (*Trôa*, Τρωα), lui avaient donné le nom de la ville de Priam. Les ouvriers de l'Égypte ont creusé non loin de ce village une véritable ville souterraine, avec ses rues, ses monuments et tout ce qui s'observait habituellement dans leurs villes. Ils ont laissé d'espace en espace d'immenses piliers qui soutiennent le toit des carrières; les parois sont admirablement dressées, les piliers sont taillés et tout y est coupé à angle droit. A la première inspection, l'étendue de ces carrières et leur disposition remplissent le voyageur d'étonnement; mais cet étonnement se change en émerveillement et en stupeur, lorsqu'on considère la profondeur immense que leur avaient donnée les ouvriers de la vallée du Nil et l'habile disposition des plans inclinés qui servaient à monter sur terre les blocs immenses qu'ils avaient su détacher de la montagne. Eux seuls au monde avaient assez d'expérience de ces sortes de travaux et des connaissances de statique supposées par l'élévation et la sortie des blocs, pour avoir découpé ainsi cette ville souterraine dans le flanc de la montagne[1].

1. *Description de l'Égypte*, t. V, p. 423.

L'état actuel de ces carrières nous permet de prendre sur le fait les moyens dont se servaient les carriers égyptiens pour détacher de la masse calcaire les blocs qui ont servi à la construction des pyramides. Ils creusaient d'abord dans la montagne de véritables galeries et isolaient de la sorte la partie qu'ils voulaient exploiter : ils polissaient les parois de ces galeries et traçaient alors à l'encre rouge les contours du bloc qu'ils voulaient détacher. Quand cette première opération était faite, ils creusaient dans les lignes tracées des trous en rapport avec le volume du bloc et en aussi grand nombre qu'ils le jugeaient nécessaire; ils remplissaient ensuite les trous de cônes de bois desséché. Afin de pouvoir creuser ces trous dans la partie postérieure des blocs, ils faisaient des entailles horizontales dans la montagne au-dessus de la ligne supérieure. Le bloc était ainsi isolé et l'on passait à l'opération suivante qui était loin d'être aussi difficile : elle consistait seulement à humecter le bois que l'on avait placé dans les trous. La dilatation de ces cônes de bois suffisait pour détacher les plus gros blocs. Le premier bloc détaché rendait beaucoup plus simple l'extraction des blocs suivants tant que durait la galerie primitive. Quand on était rendu au bout de cette première galerie, l'entaille qu'on avait faite dans le rocher, afin d'extraire ces premiers blocs, servait à construire une seconde galerie qui était ensuite traitée d'égale manière, et c'est ainsi que successivement les carrières ont atteint cette profondeur merveilleuse qui stupéfait aujourd'hui les voyageurs, quand on pense à quels moyens primitifs les carriers de l'Égypte devaient avoir recours pour sortir les pierres détachées. A mesure qu'on élargit l'exploitation qui creusa parallèlement deux galeries qui allaient toujours en se rapprochant du centre de l'exploitation : quand ce centre allait être atteint, on laissait deux murs verticaux qui partageaient la carrière. On avait eu soin aussi de laisser dans l'intervalle les hauts piliers qui supportaient le sol ou le ciel de la carrière C'est ce qui donne à ces excavations l'aspect de grands édifices, ou de chambres immenses aux parois lisses, tant le polissage a été parfait. Ces moyens primitifs avaient cependant atteint déjà la somme de perfection dont ils étaient capables, et c'est toujours ainsi que s'y prennent les carriers, même dans notre siècle.

La taille de la pierre, on le comprendra aisément, était rendue beau-

coup plus simple par le procédé même de l'extraction. Elle se faisait, autant que possible, sur les lieux mêmes, de sorte que, lorsqu'elles arrivaient à l'endroit où devait se faire leur emploi, il n'y avait plus à leur donner que le dernier parement exigé par le raccordement. Pour les transporter jusqu'au plateau de Gizeh, plusieurs opérations étaient nécessaires : il fallait d'abord les conduire jusqu'au fleuve, ensuite les charger sur d'énormes chalands ou radeaux grossièrement construits, mais d'une solidité à toute épreuve, et enfin les monter du fleuve jusque sur le plateau de Gizeh. Pour les mener de la carrière au fleuve, les Égyptiens avaient construit de fortes chaussées dont on voit encore les vestiges. On posait ensuite les blocs sur des rouleaux ou des traîneaux, et des hommes s'attelaient à des cordages en quantité suffisante pour traîner le bloc[1]. Des surveillants armés de bâtons se tenaient près des hommes pour exciter leur ardeur. Arrivés au fleuve, on les embarquait, peut-être sur les traîneaux mêmes qui avaient servi à les transporter jusque-là, et le courant du fleuve, s'il ne suffisait pas à faire descendre les chalands ou les radeaux jusqu'en face de Gizeh, devait puissamment aider à la descente des bateaux ; si le courant ne suffisait pas, on avait la rame ou le halage, plutôt ce dernier moyen que le premier, car il semble plus primitif et il est toujours employé. Quand bateaux et gens étaient parvenus à l'endroit où devait se faire le débarquement, on amarrait les bateaux et les blocs étaient déchargés comme ils avaient été chargés, et c'est là que le traîneau sur lequel les blocs étaient disposés devait présenter l'utilité la plus grande. On les tirait hors du bateau comme on les y avait fait entrer, au moyen d'hommes. Du lieu de débarquement au plateau des pyramides, il y avait environ une lieue et demie à parcourir. Pour faire traverser cette distance aux matériaux, on avait construit des chaussées allant du fleuve au plateau ; deux de ces chaussées sont encore visibles, une troisième était encore presque intacte[2] à la fin du siècle dernier. Chacune des trois pyra-

1. Cette opération n'est pas représentée sur les monuments égyptiens; mais dans plusieurs tombeaux, on voit comment s'y prenaient les Égyptiens pour transporter les colosses au lieu où ils devaient être placés : on employait des hommes qui, stimulés par le bâton, tiraient sur des cordages. Comme il y a similitude d'effet en dernière d'analyse, je crois qu'il devait y avoir similitude de cause.

2. *Description de l'Égypte*, t. V, p. 654 et 662.



Vue d'une roche de granit portant des traces d'exploitation
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, vol. I, pl. 32).

mides principales eut sa chaussée spéciale : leur orientation en est la cause probable ; car, la première pyramide, une fois achevée, munie de son enceinte parée et entretenue en bon état, devait en grande partie fermer la route pour les deux autres ; de même la seconde pour la troisième ; au contraire, la troisième étant la plus petite, et les quatrième et cinquième n'offrant que des dimensions peu considérables par rapport aux autres, on put utiliser, pour leur construction, quelqu'une des chaussées construites d'abord. Si l'on ajoutait foi à Hérodote, ces chaussées auraient même été un ouvrage aussi admirable que les pyramides. Selon l'historien grec, cent mille hommes y auraient travaillé sans relâche et on les aurait relevés tous les trois mois. « Le peuple accablé employa dix ans à construire le chemin par lequel on transportait les pierres, œuvre, à ce qu'il semble, à peine moindre que la pyramide ; car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyes et sa plus grande hauteur est de huit orgyes : il est fait de pierres de taille, ornées de figures sculptées[1]. » Ces détails sont évidemment exagérés : cent mille hommes, pendant dix ans, auraient pu construire une œuvre autrement gigantesque que la grande pyramide elle-même : évidemment le voyageur grec était peu accoutumé à voir en son pays des chaussées pour servir de routes. De même, elles n'étaient point bâties en pierre calcaire, mais seulement en terre, et peut-être contenues par ci, par là, par un revêtement de blocs de calcaire. Il fallait en effet compter avec l'inondation annuelle, causée par la crue du Nil, et peut-être ces chaussées étaient-elles coupées, de distance en distance, par des ponts rudimentaires que les Arabes devaient reprendre plus tard, comme le témoigne ʿAbd el-Latif dans un passage que j'ai déjà eu l'occasion de citer[2].

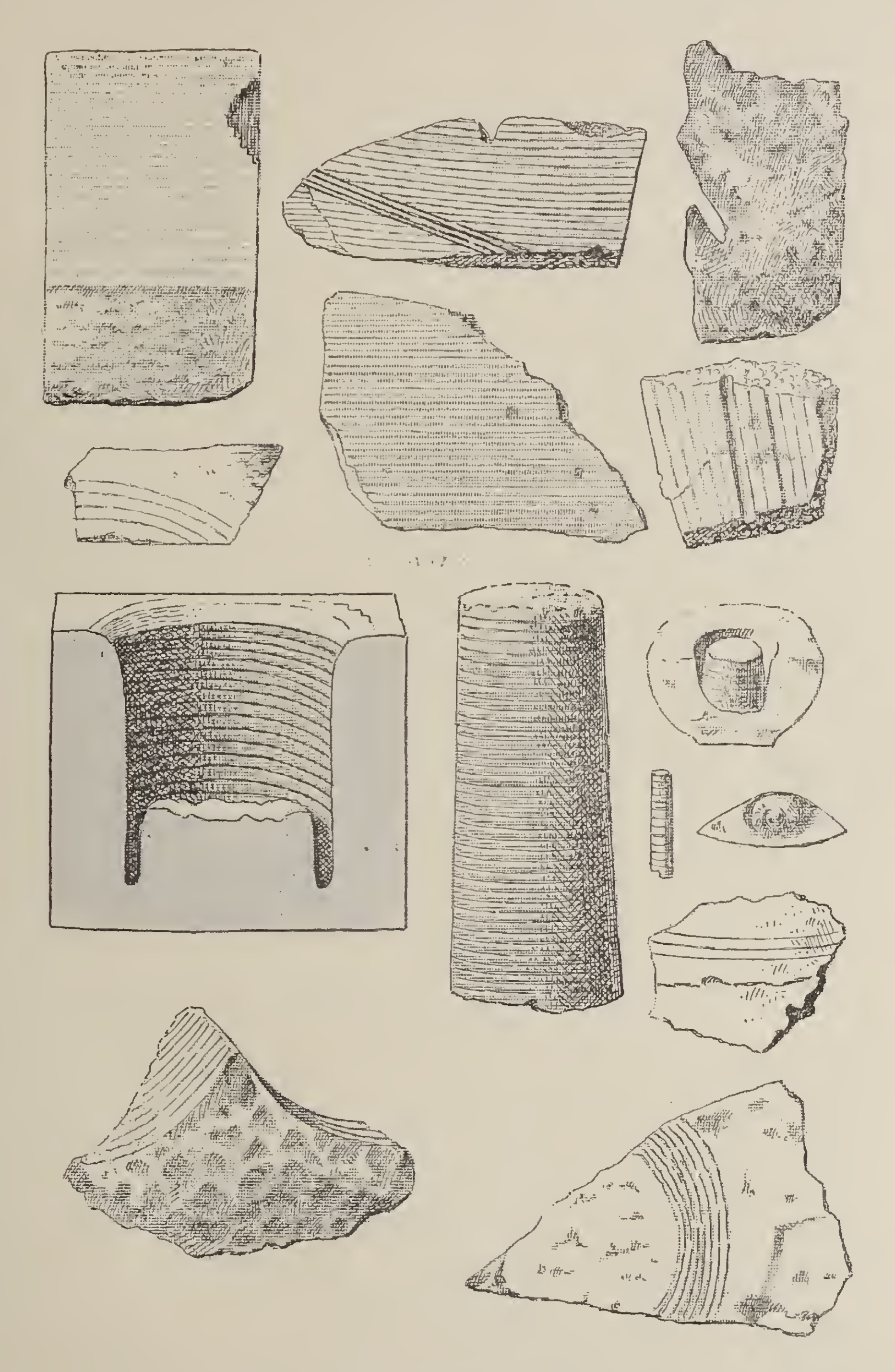
Les matériaux qu'on tirait des carrières de Tourah n'étaient pas suffisants pour construire une pyramide : en quelques endroits de la construction, on employait des pierres beaucoup plus résistantes que le calcaire, comme le granit, le granit rose, l'albâtre, etc. Par conséquent, il fallait les prendre aux carrières où ces pierres se trouvaient, bien loin du lieu où

1. Hérodote, II, 124.
2. ʿAbd el-Latif, *Relation de l'Égypte*, trad. de Sacy, p. 172.

se dresserait la pyramide. Le granit venait de l'extrémité méridionale de l'Égypte, des carrières d'Asouan; le granit rose de beaucoup plus loin encore, au fond du désert de la chaîne Arabique, de la vallée de Hammamât; les autres matériaux d'autres endroits que je ne puis préciser. On envoyait de véritables expéditions pour amener les blocs nécessaires et en être chargé était regardé comme une mission très honorable et très recherchée des fonctionnaires égyptiens. Nous connaissons un certain nombre d'Égyptiens qui remplirent cette mission, et tout particulièrement Ouni qui, à la VIe dynastie, fut chargé de rapporter de Tourah les blocs de calcaire blanc qui ont servi à la construction de la chambre du sarcophage dans la pyramide de Pepi Ier, et, à la fin de sa carrière, il fit encore venir d'au delà des cataractes les blocs de granit nécessaires à la construction de la pyramide Merenra Ier [1]. Pour amener ces matériaux au pied de la colline de Gizeh, on se servait des mêmes moyens que l'on employait pour le calcaire de Tourah, c'est-à-dire qu'on conduisait les blocs au fleuve, qu'on les embarquait et que le courant du fleuve les apportait doucement, aidé de la rame ou de la remorque, à l'endroit où devait s'opérer le débarquement; là, on les faisait monter sur la chaussée et on les conduisait à l'endroit où ils devaient être mis en place; mais la difficulté et la peine étaient beaucoup plus grandes, le granit étant d'une densité autrement forte que le calcaire et les blocs pesant plusieurs tonnes.

Ces matériaux étaient plus difficiles à tailler que le calcaire, qui ne demande pas des outils très tranchants et très résistants. Aussi pour travailler les pierres du revêtement et surtout pour graver certains caractères sur les matériaux dont on s'est servi pour les pyramides, a-t-il fallu des instruments plus durs et plus tranchants. Si l'on veut ajouter à cela que certaines œuvres d'art ont été trouvées datant de cette époque, lesquelles étaient en matière tellement dure que le bronze n'aurait pas mordu sur la pierre à tailler, on verra clairement la nécessité des outils auxquels je fais allusion : les statues ou les vases en diorite, par exemple, n'ont pu se

1. De Rougé, *Des monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 114-126; — Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, p. 209 et 211; — Erman, dans la *Zeitschrift für æg. Sprache*, 1882, p. 1-29.



Débris de pierres ou de vases montrant l'action des outils employés.
(D'après PETRIE, *Pyramids and temples of Gizeh*).

tailler comme les pierres calcaires. Ces instruments ont bien existé et, s'ils ne nous sont pas parvenus, nous n'en connaissons pas moins certainement leur existence, car nous avons des preuves qu'ils ont été employés. Ces preuves, nous les devons à la sagacité et à la patience de M. Flinders Petrie qui a su les ramasser alors qu'on les dédaignait trop, les examiner et les expliquer avec beaucoup d'habileté. Il a en effet rencontré près des pyramides des débris de vases, de statues, qui avaient été brisés dès la plus haute antiquité et qui témoignent encore de la manière dont on les avait travaillés. Les Égyptiens auraient pu se servir d'instruments en bronze ou en autre métal pour couper le diorite, le basalte ou le granit, en ayant soin d'engager, dans la rainure de leur scie, de la poudre d'une autre pierre, comme le font encore nos modernes marbriers, mais ils n'ont sans doute point connu ce procédé; ils se sont servis d'outils terminés par une pointe en diamant qui était très capable de venir à bout des matériaux les plus durs. Ils employaient aussi des scies droites, des scies circulaires, des forets tubulaires et des tours. On voit parfaitement l'action de la scie droite sur les quatre fragments qui sont au haut de la planche ci-jointe; l'ouvrier en certains endroits avait mal dirigé son outil et avait dû s'y reprendre à deux et trois fois pour lui faire couper ce qui devait être coupé. Tous les fragments placés ainsi sont de basalte ou de granit d'Asouan. Le petit fragment qui est à gauche au contraire est en diorite et montre l'action d'une scie circulaire. Cette action se montre encore plus clairement si possible sur les deux grands fragments situés l'un à côté de l'autre, sur la gauche, et dans les deux fragments inférieurs. Il fallut employer des forets tubulaires pour creuser le fragment de vase en albâtre, où l'on voit le noyau du milieu encore attaché au morceau et qui devait sans doute disparaître peu à peu, si le vase n'eût été brisé avant que le travail eût pu être achevé; au contraire, ce noyau est détaché, au-dessous de ce mortier, et témoigne encore de l'action de l'outil employé. Près de ce noyau se voit un œil dans lequel la pupille a été séparée des parties environnantes par de petites rainures faites à l'aide du même outil; cet œil servait à remplir la cavité des yeux faite par le statuaire et non encore remplie : c'est ce qu'on appelle *rapporter*, et j'aurai dans le cours de cet ouvrage l'occasion d'employer plus d'une fois cette expression. Ces explications me



Morceau de la statue en diorite de Men...ra, trouvée près de la pyramide d'Abou-Roasch, (d'après Petrie).



Chaussée et tombeaux près de la grande pyramide (d'après Lepsius, *Denkmäler*, I, pl. 20).

semblent tout à fait probables et justes, et je n'hésite pas à les admettre[1].

Quand on avait creusé les chambres souterraines où l'on devait à tout jamais enfermer la momie, quand on avait amené à pied d'œuvre une partie des matériaux à employer, on pouvait commencer à construire la pyramide et on le faisait, comme je l'ai dit, en lui donnant tout de suite les dimensions de sa base, sauf le revêtement. On creusait d'abord une petite tranchée dans laquelle venaient s'arc-bouter les blocs qui circonscrivaient le pourtour de la pyramide entière. Ces blocs étaient énormes : en leur donnant de pareilles dimensions et en les encastrant ainsi dans le rocher, on obviait aux inconvénients qui auraient pu résulter de la construction gigantesque projetée, à savoir l'écartement, le tassement, la poussée et la pesée : des blocs énormes mesurant, comme à la première pyramide, un mètre et plus de hauteur, devaient être larges en conséquence et braver le poids de toute la construction. A mesure que l'on s'élevait dans l'édification, les blocs diminuaient de volume, si bien que celui du sommet n'a plus aujourd'hui que 525 millimètres. Comme le plan était arrêté d'avance dans toutes ses lignes et jusque dans ses moindres détails, on laissait les ouvertures nécessaires et l'on continuait ainsi tant qu'il le fallait, pendant des années et des années, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au sommet où une dernière pierre mettait fin au travail et couronnait l'édifice. Cette pierre s'encastrait dans les deux assises qui la précédaient, de sorte que la pyramide se terminait en pointe et non, comme quelques savants l'ont cru, par une plate-forme soutenant une statue du Pharaon, pour lequel avait été élevé le grandiose monument. Il aurait, en effet, fallu une statue de dimensions prodigieuses pour paraître une statue ordinaire ; il est vrai que la dimension du colosse aurait varié avec la hauteur des diverses pyramides, mais il aurait toujours fallu de véritables colosses, et, sur certaines de ces constructions immenses, il aurait fallu des statues plus que colossales. D'ailleurs aucun auteur n'en a jamais parlé et, si Hérodote signale les deux pyramides qu'il affirme avoir vues au milieu du lac Mœris et qui étaient, dit-il, ainsi couronnées[2], il est le seul qui en ait parlé et ce qu'il

1. Flinders Petrie, *The pyramids and temples of Gizeh*, ch. xix, p. 173-177.
2. Hérodote, II, 149.

dit du lac Mœris est loin d'être certain ; car la position qu'il lui assigne ne semble guère répondre aux exigences du terrain : d'ailleurs les pyramides qu'il dit avoir été placées au milieu de ce lac était loin d'avoir une hauteur comparable à celles de Gizeh et il est facile de comprendre qu'une statue de 15 mètres — c'est la taille des colosses d'Aménophis III dans la plaine de Thèbes — aurait pu avoir une certaine apparence au haut de ces pyramides, en admettant qu'on eût pu les placer. En outre, les détails qu'ajoute Hérodote sont tellement en contradiction avec ce que nous savons pertinemment des habitudes des Égyptiens, à savoir qu'elles étaient plongées aussi avant sous l'eau qu'élevées au-dessus et qu'elles étaient placées au milieu du lac, qu'il semble plus que probable que les pyramides en question existaient plutôt dans les contes populaires que dans la réalité : en tout cas elles n'étaient point au milieu du lac où l'eau les aurait rongées insensiblement et eût ainsi produit tôt ou tard la perte des momies royales qui devaient y être déposées. Si Hérodote s'est trompé sur le lieu où étaient situées les pyramides, il a pu tout aussi bien se tromper sur leur existence, et il est très probable, malgré les affirmations d'un historien qui dit avoir vu le lac, les pyramides et les statues, qu'il a simplement recueilli les racontars de ses guides qui semblaient à qui mieux mieux se jouer de la crédulité naïve de celui que nous nommons le Père de l'Histoire.

Lorsque les pyramides étaient achevées, il ne restait plus qu'à les couvrir de leur revêtement. C'était une œuvre moins difficile que l'édification de la pyramide elle-même ; mais elle ne laissait pas cependant de présenter certaines difficultés. Au contraire de ce qu'on avait fait pour les pyramides, on commençait le revêtement par en haut et les pierres étaient si bien taillées, s'ajustaient si bien les unes aux autres ou aux matériaux employés pour la pyramide qu'elles se tenaient d'elles-mêmes à leur place : une partie s'encastrait dans la maçonnerie et les rendait ainsi fixées. Elles étaient d'ailleurs d'un poids et d'un volume beaucoup moindres que les blocs employés pour la pyramide. Il est facile de se rendre compte de la raison qui rendait nécessaire un pareil procédé. Tout le revêtement était poli ; si l'on ajoute à cela l'inclinaison de la pyramide et les nécessités de la maçonnerie pour placer les pierres de revêtement, on verra facilement

que les ouvriers n'auraient pas pu rester debout sur une surface inclinée, unie et glissante, et que l'on ne pouvait par conséquent commencer le revêtement par la base, comme on avait dû nécessairement commencer la construction des pyramides elles-mêmes. Ces pierres du revêtement de la pyramide étaient posées par assises sèches ; elles avaient été si bien parées qu'elles ne laissaient aucun intervalle entre elles et qu'on ne saurait introduire la moindre chose, la lame d'un couteau ou une épingle, dans les joints du seul revêtement échappé aux démolitions des Arabes. Il en est de même dans certaines parties intérieures de la pyramide ; mais on employait du ciment dans la maçonnerie extérieure, comme on peut facilement le constater. Quand le revêtement était terminé, l'entrée de la pyramide était naturellement fermée, on n'y entrait plus qu'en de certaines circonstances et sous certaines conditions : cette partie du travail ne pouvait donc se finir qu'après les funérailles.

Ici se pose une question qui a un grand intérêt pour la science mécanique : Comment les Égyptiens s'y prenaient-ils pour monter jusqu'à une hauteur d'au moins 146 mètres des matériaux tels qu'on ne peut en employer de pareils dans aucune des constructions modernes ? Il y a longtemps que cette question a préoccupé l'esprit des auteurs, car Hérodote se la pose et la résout, grâce à deux solutions que lui avaient données les prêtres égyptiens et entre lesquelles il laisse le choix à ses lecteurs. « Lorsqu'on eut construit la base, dit-il, on éleva le reste des pierres avec des machines fabriquées avec de courtes pièces de bois ; la force d'une machine agissait d'abord depuis le sol jusqu'au plateau du premier gradin : on y transportait la pierre que l'on posait sur une seconde machine qui s'y trouvait fixée. De là elle était montée sur un second gradin et sur une troisième machine. Autant il y avait de rangées de gradins, autant il y avait de machines. Il est possible cependant qu'il n'y eût qu'une seule machine portative ; en ce cas on la montait de gradin en gradin, après y avoir élevé la pierre. Car il faut que je rapporte les deux procédés, comme ils m'ont été dits. Le sommet de la pyramide fut achevé avant le reste ; on donna ensuite la dernière main au gradin suivant, et l'on termina par le plus bas, par celui qui touchait le sol[1]. » Les dernières

1. Hérodote, II, 125.

paroles d'Hérodote confirment ce que j'ai dit tout à l'heure, à propos du revêtement de la pyramide, et c'est ainsi qu'il faut les entendre, car autrement elles présenteraient une impossibilité manifeste. Quant aux autres renseignements qu'il nous donne, rien ne s'oppose à première vue à ce qu'on les admette. S'il s'agissait du centre de la pyramide jusqu'à la dernière pierre du côté que l'on bâtissait le dernier, on pouvait parfaitement recevoir les pierres au milieu du monument et les maçonner sans avoir besoin du moindre échafaudage. En outre comme chaque assise était placée en retrait sur celle qui la précédait, il est probable qu'on put y établir les machines dont parle Hérodote, de sorte qu'il y aurait environ deux cent dix marches étagées l'une au-dessus de l'autre, et par conséquent deux cent dix machines, ou bien une seule machine qu'on eût dû hisser deux cent dix fois, pour atteindre le sommet. Ce chiffre paraît un peu fantastique, même en admettant que les Égyptiens de cette époque connussent l'usage de la poulie, qu'ils pussent fabriquer des cordes assez solides pour résister à des frottements prolongés et des machines assez puissantes pour supporter des poids énormes; car il ne faut pas penser seulement aux assises extérieures dont quelques-unes cependant avaient, à la grande pyramide, 2 mètres et plus de longueur, sur 2 mètres de largeur et environ 1^{m},30 de hauteur et cela à une élévation qui n'est pas moindre de 130 mètres, mais il faut aussi considérer le poids des blocs énormes de granit que renferment les chambres élevées dans l'intérieur de la grande pyramide à une hauteur qui n'est pas de beaucoup inférieure à 50 mètres. Comme les Égyptiens ne pouvaient avoir que des poulies en bois, s'ils en avaient, et des cordages rudimentaires, il paraît bien difficile qu'ils aient pu élever de semblables poids à une telle hauteur, et cependant ils l'ont fait, puisque ces pierres sont encore en place.

On a pensé, à cause de cette difficulté, que les Égyptiens avaient pu se servir du plan incliné; mais ce moyen paraîtrait encore plus singulier et d'un emploi plus difficile que celui signalé par Hérodote. Quelle masse de terre n'eût-il pas fallu amonceler pour faire un plan incliné de 146 mètres de hauteur verticale et offrant une pente assez douce pour qu'on y pût monter ces blocs énormes que j'ai signalés! sans compter que ce plan, à cause de la forme pyramidale de la construction, eût dû laisser un inter-

valle assez large non comblé, presque la largeur de la base au centre de la pyramide, à moins qu'on eût utilisé les degrés construits de la pyramide pour les couvrir de terre et appliquer ainsi le plan incliné sur la construction même. Peut-être s'est-on en effet servi du plan incliné pour les pyramides de petites dimensions; mais l'emploi de ce moyen eût présenté les plus graves impossibilités pour celles des pyramides qui ont une dimension extraordinaire. Il ne faut pas davantage penser au moyen qui aurait consisté à élever à force de bras au moyen de cordages les pierres qu'on utilisait : ce système eût inévitablement conduit à écorner ou à briser les pierres déjà en place et celles qu'on montait pour les employer dans la maçonnerie. Or on ne remarque pas de semblables accrocs dans la maçonnerie actuelle des pyramides, quoiqu'elles aient subi les injures du temps et celles des hommes, de sorte que le moyen le plus vraisemblablement employé est celui qu'Hérodote, sur la foi des prêtres égyptiens, dit avoir été mis en usage.

Quels étaient les ouvriers employés à ces constructions qui nous semblent aujourd'hui aussi ruineuses qu'inutiles? Hérodote nous renseigne encore à ce sujet par un texte que j'ai cité plus haut en parlant des chaussées[1] : il dit que les cent mille ouvriers étaient fournis par la corvée. J'ai déjà fait mes réserves sur ce chiffre de cent mille ouvriers qui peut avoir été donné au voyageur grec avec toute l'exagération habituelle aux Égyptiens de toutes les classes; mais quant à la manière dont on se procurait les ouvriers, rien n'est plus vraisemblable, je dirais même rien n'est plus certain que le moyen indiqué par Hérodote : la corvée est un de ces moyens primitifs, dont l'emploi se justifie aisément à l'aurore des civilisations, qui a servi à toutes les époques de l'histoire ancienne et dans tous les pays et que l'Égypte a conservé jusqu'à nos jours. Le mot de corvée nous représente actuellement toutes les injustices du moyen âge conservées jusqu'au XVIII[e] siècle; mais il faut ici, comme sur bien d'autres points, faire la part des climats : j'ai vu moi-même en Égypte des corvées d'ouvriers fellahs occupés à curer les canaux et à construire les digues; ils ne se doutaient guère qu'on insultait à leur dignité en les obligeant à cette

1. HÉRODOTE, II, 124; cf., plus haut, p. 20.

œuvre servile, ils avaient avec eux des musiciens qui jouaient de leurs instruments et les excitaient ainsi au travail. Ils avaient l'air d'être à la fête et non à la corvée : l'injustice commençait à les obliger de se nourrir eux-mêmes quand ils travaillaient pour autrui. J'imagine qu'il en devait être ainsi dès les plus lointaines époques, avec cette différence que les corvéables étaient alors nourris aux frais du Pharaon. Mais il convient d'ajouter pour donner une physionomie exacte à la corvée contemporaine, comme à la corvée ancienne, que des surveillants étaient mêlés aux ouvriers, un bâton à la main, et qu'ils distribuaient libéralement les coups aux ouvriers paresseux qui se dérobaient à leur tâche, ou simplement à ceux qui ne leur plaisaient pas. C'était aussi la coutume antique : l'Égypte a toujours beaucoup usé du bâton. Il est donc tout à fait vraisemblable que les constructeurs des pyramides ont été les gens corvéables de l'époque, c'est-à-dire à peu près tout le monde, chacun selon sa qualité et son habileté particulière. Quand on songe à la somme de travaux pénibles qu'ont dû nécessiter ces énormes constructions, on serait assez facilement porté à plaindre les malheureux qui ont dû construire ces monuments, si l'on ne faisait réflexion que sans doute ouvriers, surveillants, architecte et Pharaon devaient avoir le même orgueil de ce qu'ils faisaient. Plus tard la légende s'empara des pyramides et des Pharaons qui les avaient fait construire, on les représenta comme des hommes sanguinaires, des tyrans cruels, on leur fit subir mille injures, on les accusa d'actions contre nature et Hérodote s'est fait le rapporteur complaisant de toutes ces absurdités vulgaires ; au fond, il n'y eut rien de tel, mais l'imagination populaire dans son développement ultérieur trouva sans doute, ce qui est fort vrai, que les immenses édifices construits jadis pour la sépulture d'une série de rois n'étaient pas en rapport avec les sacrifices exigés et la peine qu'ils avaient coûtée. L'historien grec raconte [1] que la grande pyramide exigea vingt années de travail, et ce chiffre qui dépend beaucoup du nombre d'ouvriers employés ne semble pas exagéré. Évidemment ce ne sont pas les mêmes ouvriers qui ont construit, je ne dis pas toutes les pyramides, la chose serait par trop évidente, mais tout entière une seule et même

1. Hérodote, II, 125.

pyramide. Le propre de la corvée, c'est d'employer à tour de rôle tous les hommes valides à un même ouvrage; mais il est difficile de dire quel nombre de jours ou de mois devait fournir chaque village ou chaque ville à la corvée. Dans certains rayons de quelques pyramides le travail est loin d'être aussi soigné que dans d'autres; on en a conclu que les corvées employées à tour de rôle n'avaient ni le même zèle, ni le même savoir faire, ce qui ne doit pas surprendre; mais il faut croire aussi que cette corvée ne devait pas avoir accès à tous les travaux nécessités pour la construction d'une pyramide, que la maçonnerie en particulier ne saurait avoir été confiée aux premiers venus. D'après le texte d'Hérodote, les gens de la corvée royale employés à la construction des pyramides auraient été nourris aux frais du roi ou de l'État, ce qui était tout un, une telle coutume est bien dans la tradition égyptienne; mais l'historien grec assure avec un grand sérieux que la somme des légumes consommés par les ouvriers s'éleva à 1,600 talents d'argent, c'est-à-dire à environ 9,000,000 de francs, ce qui réparti en vingt ans fait environ 450,000 francs par année, somme évidemment invraisemblable si l'on admet que cent mille ouvriers, comme le veut Hérodote, aient été employés à la fois, car chaque ouvrier n'aurait eu que $4^{fr},50$ pour se nourrir par an; en outre on était bien loin, à cette époque, d'employer les métaux précieux pour l'usage du commerce et le commerce était lui-même pour ainsi dire à l'état embryonnaire; aussi l'affirmation d'Hérodote doit-elle prendre place parmi les renseignements légendaires. Elle peut cependant se comprendre en ce sens que pendant l'époque des pyramides, les tribus égyptiennes dépendaient en tout de leur chef, que l'Égypte appartenait tout entière au Pharaon qui la répartissait entre ses serviteurs et qui par conséquent était tenu de nourrir les ouvriers employés[1].

Le nombre des pyramides construites de la sorte, depuis Abou-Roasch jusqu'à Ellahoun, n'est pas moindre d'une centaine, toutes bâties près de la chaîne Libyque, dans la bande sablonneuse qui s'étend entre la plaine et

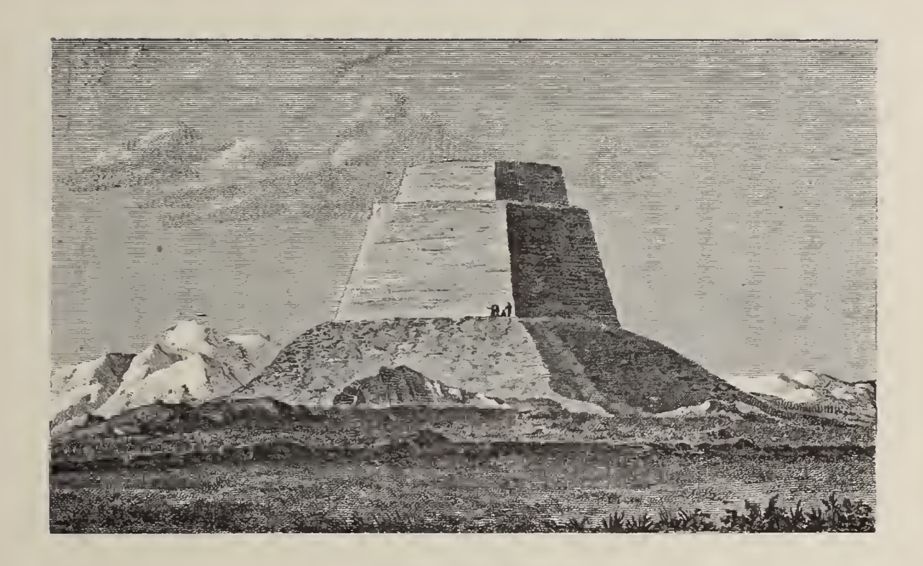
1. Il était réservé aux représentants de la domination arabe, et plus tard de la domination turque, d'employer aux travaux publics des ouvriers arrachés de tous les points de l'Égypte et de donner à ce moyen primitif son maximum d'odieux.

la montagne. Elles sont loin d'être semblables, comme je l'ai déjà dit; au contraire, elles diffèrent toutes par quelques détails de leur construction, par les dimensions, leur hauteur, le travail intérieur ou les plans des chambres souterraines : ainsi la forme générale, une fois adoptée, a été modifiée suivant le génie de l'architecte ou les désirs des Pharaons. Les matériaux employés dans la construction sont aussi différents : quelques monuments sont bâtis en pierre de Tourah, d'autres en pierres prises dans la chaîne Libyque, d'autres en briques crues. Aussi, s'il me fallait être complet dans un ouvrage comme celui-ci, il me faudrait passer en revue toutes les pyramides ou tout au moins les divers groupes des pyramides; je ne puis le faire et je me bornerai aux principales de ces constructions, et surtout je donnerai quelques détails sur les trois grandes pyramides qui s'élèvent sur le plateau nommé communément de Gizeh, du nom du village qui est situé non loin de ce plateau[1].

La pyramide de Meïdoun, la plus ancienne que l'on connaisse, est nommée par les Arabes la *Fausse Pyramide*; elle a été, au contraire de la précédente, ouverte et violée dès la XXI dynastie, au temps des Ramessides. Elle diffère beaucoup du type connu des autres pyramides décrites plus bas; elle est composée d'un triple étage de tours carrées, dont les murs sont légèrement inclinés. Si ces murs avaient dû se rencontrer, ils l'eussent fait à une distance qui aurait défié les efforts de l'homme : aussi ne l'a-t-on jamais tenté. Les trois tours carrées sont en retrait l'une sur l'autre, ce qui donne de loin au monument l'aspect d'une pyramide à degrés. L'entrée de cette pyramide, comme celle de toute les autres, est au nord, à 16 mètres au-dessus de la base apparente. Elle consiste en un couloir à plan incliné qui descend dans le roc pendant 20 mètres et continue alors horizontalement pendant 53 mètres; alors il se redresse et monte légère-

1. J'ai dit plus haut que les pyramides étaient disposées par groupes, en remontant vers le sud; que la IVe dynastie s'était fait élever des tombeaux à Gizeh, la Ve à Saqqarah, la VIe encore plus au midi; que s'il fallait mettre une entière confiance dans la disposition géographique des pyramides, la pyramide d'Abou-Roasch, au nord-ouest de celles de Gizeh, serait la plus ancienne. Elle n'a jamais été examinée que très superficiellement, parce qu'elle est dans un état de telle dégradation qu'on craint la ruine. On sait d'ailleurs, aujourd'hui, que la plus ancienne pyramide connue est bâtie à Meïdoum, par conséquent au sud de Saqqarah.

Pl. XXI.



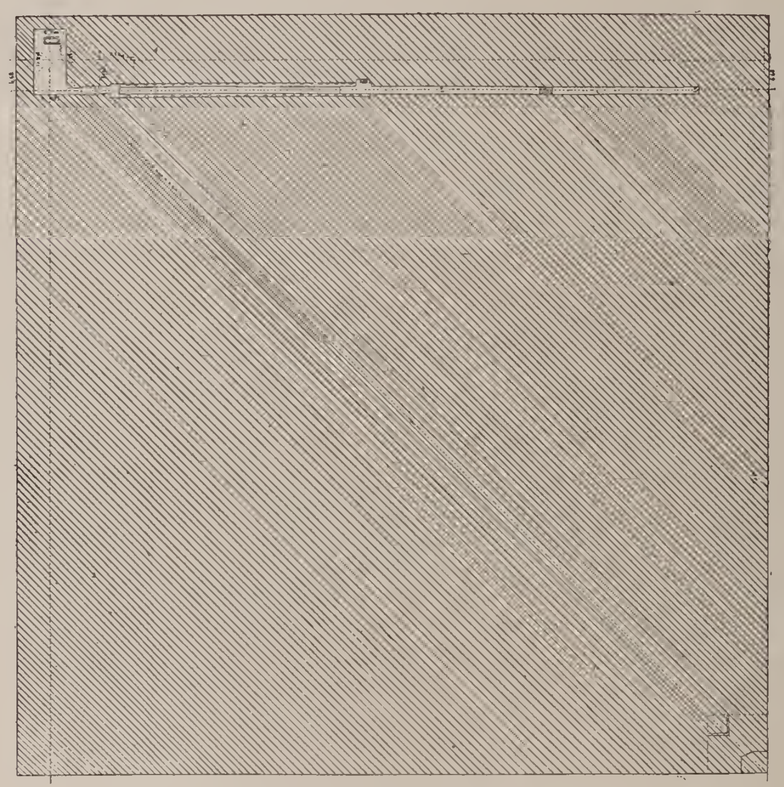
Pyramide de Meidoun
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, III, p. 79, n° 3).

ment par une pente très douce, pendant 12 mètres ; puis il se redresse vigoureusement, devient perpendiculaire et forme un puits de 6^{m},50 de hauteur, qu'il faut monter au lieu de descendre, pour parvenir à la chambre du sarcophage. Cette disposition bizarre, qu'on n'observe que dans ce monument, n'a pas défendu le sarcophage contre les envahisseurs et les spoliateurs : un appareil de cordages resté en place au-dessus de l'ouverture du puits dans la chambre sépulcrale, montre que les spoliateurs ont pu descendre le sarcophage et l'enlever, au prix de très grands efforts, peut-être pour le profit de quelque riche gouverneur de nome, sinon pour celui d'un Pharaon en quête d'une cuve pour y déposer sa momie ou celle de quelque membre de sa famille. Tout dernièrement elle a été l'objet de travaux importants[1].

La première pyramide, la plus ancienne de celles qui s'élèvent sur le plateau de Gizeh est aussi la plus énorme. Elle présente à l'œil du voyageur une masse colossale de maçonnerie qui atteint plus de 2,000,000 de mètres cubes. Elle a aujourd'hui perdu son revêtement de calcaire poli et une partie de ses assises supérieures, car il existe une plate-forme terminale large environ de 10 mètres. Quand Diodore de Sicile écrivit son histoire, la plate-forme avait seulement 6 coudées[2], c'est-à-dire environ 3 mètres. Un grand nombre de voyageurs ont essayé de prendre les dimensions de cette pyramide, mais un très petit nombre l'ont fait avec une exactitude approximative. Dès les temps anciens les Grecs avaient donné leurs mesures, les Arabes dans des temps plus modernes firent de même : aucune de ces mesures n'est semblable et les moyens employés par les uns et par les autres étaient trop imparfaits pour amener à des résultats exacts. Au commencement de ce siècle, les savants français faisant partie de l'expédition d'Égypte prirent aussi des mesures avec des instruments perfectionnés et ces mesures sont les plus exactes qu'on ait ; quoique depuis cette époque certains voyageurs aient fait de grands travaux autour des pyramides, notamment Vyse et Perring en 1837, ils n'ont guère pu que reconnaître l'exactitude de ces mesures prises par la *Commission d'Égypte*

1. M. Flinders Petrie les a en effet explorées, mais n'a rien trouvé de remarquable.
2. Diodore de Sicile, I, 73.

dont ils parlent à peine[1]. Tout dernièrement encore, un habile explorateur anglais a fait des pyramides le sujet de son premier ouvrage[2]. Je donnerai donc ici les mesures de la *Commission française*, non parce qu'elles ont été données par mes compatriotes, mais parce que je les crois



Quart du plan de la pyramide pris à la hauteur AB.
(*Description de l'Égypte*, V, 14.)

exactes et que je les sais prises par des hommes qui avaient l'habitude des instruments, de l'archéologie, et qui apportaient dans leurs opérations la plus scrupuleuse exactitude avec tous les soins minutieux qui devaient satisfaire leur conscience scientifique, tout en reconnaissant à

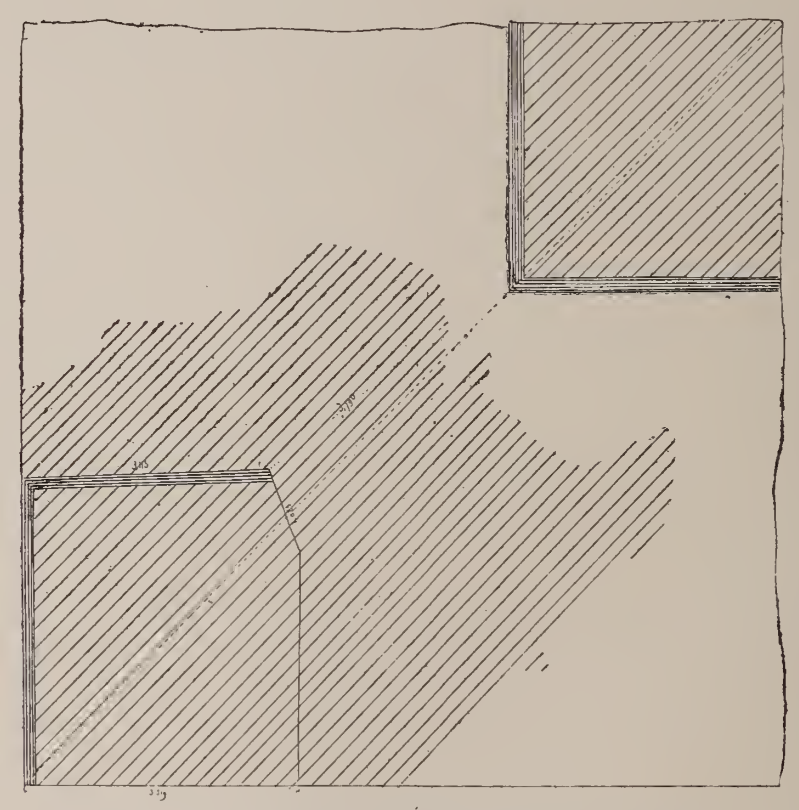
1. Wyse. *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, 2 vol.; — Perring, *The pyramids of Gizeh, from actual survey and measurement.*
2. Petrie, *The pyramids and temples of Gizeh.*

l'ouvrage de M. Petrie le plus grand mérite. Il ne saurait s'agir d'ailleurs d'une différence importante entre les mesures de la *Commission française* et celles de M. Petrie : les différences sont très légères. Donc la grande pyramide a le côté de sa base de 232^{m},75 dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire à la première assise de son revêtement qui était encastré dans le rocher et formait un rectangle de 3 mètres dans un sens et de 3^{m},52 dans l'autre, s'enfonçant dans le rocher sur une profondeur de 0^{m},207. Elle était ainsi élevée sur une sorte de socle, comme tous les monuments égyptiens de ce genre, dont la hauteur est donnée par l'assise inférieure, laquelle est formée par le rocher ; ce socle a, d'après les travaux de la *Commission d'Égypte*, 1^{m},849 de hauteur. La hauteur de la pyramide au commencement de ce siècle, depuis le rocher jusqu'à la plate-forme, était de 138^{m},117 : elle s'élevait sur 203 marches ou degrés superposés qui amenaient à une plate-forme de 9^{m},96 de largeur. On a pu calculer, grâce à l'arête, quelle hauteur avait la pyramide lorsqu'elle était entière, et l'on a trouvé qu'elle devait être haute d'environ 144 mètres. L'arête de ce monument mesure 217^{m},83 et l'apothème 184^{m},722. Il a donc été facile de calculer que la grande pyramide couvrait une surface de plus de 5 hectares et demi et qu'elle avait un volume de plus de 2,500,000 mètres cubes sans le socle[1].

L'entrée de la grande pyramide se trouvait au nord-est : elle consistait en un long couloir qui apparut, lorsqu'on eut enlevé le revêtement, à la hauteur de la quinzième assise, en comptant le roc, à une élévation de 14^{m},489 au-dessus de la base. Cette entrée qui n'est pas très large ni très haute, puisqu'elle a seulement 1^{m},11 de largeur et de hauteur, paraît encore plus étroite si l'on jette les yeux vers le fond et si l'on considère les énormes pierres dont on s'est servi pour la construction. Quatre de ces pierres ont été placées en dessus pour faire le plafond : elles ont été disposées en arc-boutant pour servir de décharge et elles ont admirablement rempli leur destination puisque rien n'a bougé : elles sont précédées par

1. Exactement : 53,314 mètres carrés,81 sans le socle ; 54,171 mètres carrés,17 avec le socle; 2.562,576 mètres cubes,340 sans le socle et 2,622,628 mètres cubes avec le socle. Mais il faudrait de cette dernière mesure défalquer les vides, c'est-à-dire les couloirs, les puits et les chambres que l'on ne peut mesurer exactement.

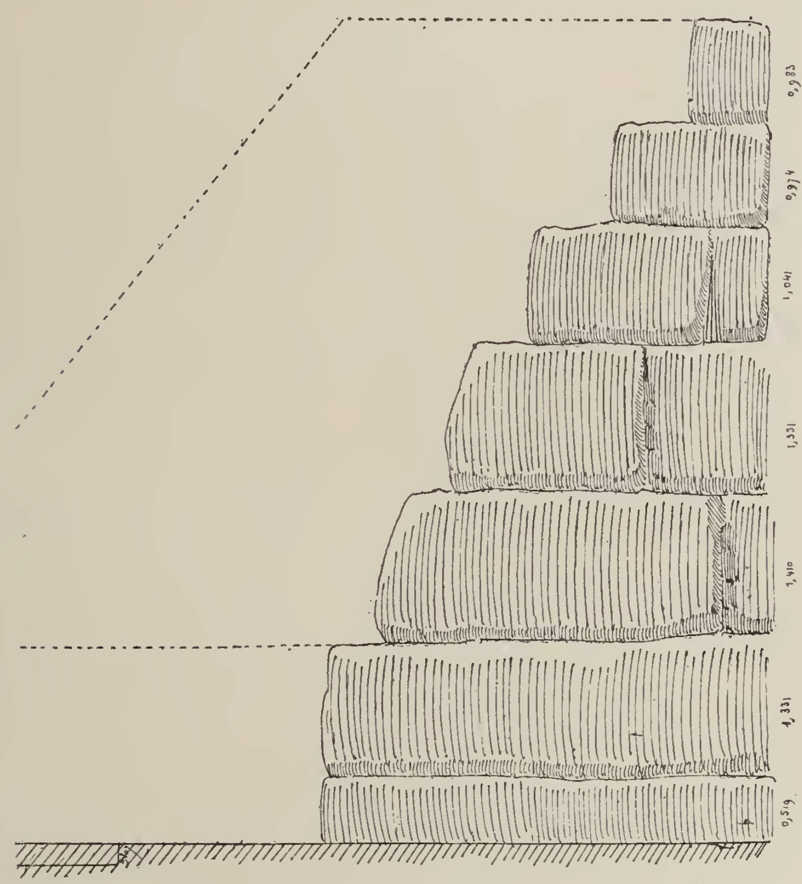
une autre pierre qui a 3^{m},80 de long, sur 2^{m},60 de large, avec une épaisseur de peut-être 1^{m},50. Le couloir par lequel on descend dans la pyramide est long de 22^{m},363 : c'est un prisme creux, parfaitement rectangulaire, à base carrée dont les faces sont régulièrement polies et dressées dans toute sa longueur. On a taillé dans le sol de ce couloir quelques marches gros-



Angle nord-est de la grande pyramide montrant l'encastrement.
(*Description de l'Égypte,* V, 15, n° 1.)

sières pour permettre de monter et de descendre; mais, quand il s'agit de descendre, on se laisse ordinairement glisser du haut jusqu'en bas, en se mettant les genoux à la hauteur de la figure, ce qui est assez aisé puisque l'angle d'inclinaison est d'environ 26 degrés. Quand la pyramide a été ouverte pour la première fois, le couloir était béant et rien ne montre qu'il ait jamais été bouché.

Ce premier couloir se continue beaucoup plus loin et descend à une grande profondeur sur le même angle d'inclinaison. Il s'avance pendant une longueur de 69 mètres jusqu'à un point où, à la partie supérieure du passage, on aperçoit une ouverture bouchée. Pendant 8 mètres encore, la galerie con-



Angle nord-est de la grande pyramide montrant l'élévation des assises.
(*Description de l'Égypte*, V, 15, n° 2.)

serve toujours sa même inclinaison, puis elle devient horizontale et 8 mètres plus loin on trouve sur la droite une chambre carrée de 6 mètres de côté sur 4 mètres de hauteur. Cette chambre semble n'avoir jamais été terminée, car au mur occidental se voient encore quelques blocs à demi taillés. A quoi pouvait servir cette chambre? C'est ce que jusqu'ici personne n'a pu établir : peut-être, et c'est là l'hypothèse la plus vraisemblable, l'archi-

tecte a-t-il fait creuser ce long couloir et tailler cette chambre pour y déposer le sarcophage et a-t-il abandonné son œuvre quand il eut pris la résolution de placer la momie dans l'intérieur de la pyramide : ou peut-être ce caveau existait-il sur le plateau avant le déblaiement nécessité pour la construction de l'énorme monument[1]. Ce qu'il y a de certain, c'est que chambre et couloir ont été creusés avant la construction de la pyramide, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce qu'il eût été impossible de faire autrement. Ce qui donne encore plus de poids à cette opinion, c'est que le couloir se continue encore sur plan horizontal pendant une longueur de 16 mètres et se termine brusquement, sans avoir été achevé. Or, on verra, par le plan des autres pyramides, qu'elles contiennent au moins deux chambres, et la grande pyramide elle-même a deux chambres à l'intérieur, comme je le dirai bientôt. Par conséquent, dans le plan auquel on s'était arrêté d'abord, ces chambres avaient une destination : cette destination devint inutile au cours du travail et on l'arrêta. Les Égyptiens avaient sans doute conservé la tradition de l'état imparfait dans lequel était resté ce travail, car ils racontèrent à Hérodote que ce puits était en communication avec les eaux du Nil, et l'historien grec dit que « les chambres destinées à la sépulture de Chéops se trouvaient dans une île au moyen de canaux alimentés par l'eau du fleuve »[2]. En 1837, le colonel anglais Vyse, quoique la chambre creusée et restée inachevée fût déjà à 32 mètres au-dessous du niveau du plateau et qu'il n'y eût aucun vestige de l'entrée des eaux, fit creuser en outre un puits profond de 11 mètres environ pour savoir à quoi s'en tenir et confirmer la véracité du *Père de l'Histoire* : il ne trouva rien et sa naïveté fut réduite à confesser qu'il n'y avait sans doute là qu'une légende[3]. Ce long couloir vertical et horizontal était en partie obstrué, au commencement du siècle, par des débris de toute nature, on l'a fait déblayer et c'est ce qu'on nomme le puits de la pyramide. Ce puits de la pyramide ainsi creusé, on a paré les entours du noyau de calcaire qui est englobé dans la maçonnerie de la pyramide, en ayant soin de laisser et de tailler certaines parties dans lesquelles les assises du monument ve-

1. Cette théorie serait sujette à des difficultés extraordinaires.
2. Hérodote, II, 124.
3. Vyse, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, t. I, p. 223-224.

naient s'encastrer, et cela à la hauteur d'une ou deux assises, car la première assise est coupée en deux, ainsi que le montre la figure ci-jointe.

A la distance de 22^{m},369, à partir de l'ouverture qui donnait entrée dans la grande pyramide, un second couloir venait se raccorder au premier. Il est de même dimension pour la largeur et la hauteur : la longueur est; autant qu'on la peut calculer, de 33^{m},134. Il est fermé hermétiquement au raccordement des couloirs par un bloc de granit[1] qui a résisté aux outils des violateurs de la pyramide. Il est encore en place et, s'il n'avait jamais été tourné, on n'aurait jamais pu savoir quel était l'intérieur de la pyramide. Aussi les Arabes étant arrivés à cet endroit, et peut-être étant descendus au fond du premier canal et n'y ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient, remarquèrent ce bloc de granit et creusèrent à droite, et dans la ligne du prolongement sans rien trouver; puis ils s'adressèrent à la partie supérieure où ils réussirent à percer le calcaire et trouvèrent un nouveau couloir, si bien que, pour entrer maintenant dans ce second couloir, il faut se hisser d'environ 2 mètres, passer par l'ouverture faite de vive force par les Arabes et alors on débouche au-dessus de ce couloir. Il va en sens inverse du premier : celui-ci descend, l'autre monte sous le même angle d'inclinaison, au juste 25° 55′ 30″. Les parois sont polies comme dans le premier, et l'on a ménagé dans le sol des entailles qui servent à faire l'ascension. Quand on a ainsi parcouru un peu plus de 33 mètres, on arrive à un palier large d'environ 4^{m},50, où l'on peut se tenir debout, respirer librement et où l'air arrive en assez grande quantité. Sur ce palier viennent aboutir deux nouveaux couloirs, dont celui de droite est horizontal et a la même largeur et la même hauteur que les deux premiers, sa longueur étant de 38^{m},791. Il conduit à une chambre qu'on appelle communément et sans aucune raison valable *chambre de la Reine*. Cette chambre est construite en granit : elle mesure 5^{m},793 de longueur sur 5^{m},022 de largeur et une hauteur de 6^{m},307. On y observe à gauche en entrant une excavation qui montre que les Arabes ont voulu avoir le cœur net sur les trésors que devait renfermer cette chambre. Le plafond de cette chambre est, comme on l'a dit, pointu ou en forme de toit ; la hau-

1. Jomard dit *trois blocs* dans la *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 625.

teur de la chambre jusqu'à la naissance du toit est de 4m,116, et alors les pierres font saillie l'une sur l'autre. Cette première chambre est située à 21 mètres au-dessus du sol et à 18 mètres au-dessous de la plate-forme supérieure.

Sur le même palier prenait aussi ouverture une longue galerie qui allait rejoindre le couloir descendant que j'ai décrit en premier lieu. Cette galerie, tantôt verticale, tantôt oblique, a reçu le nom de puits. Voici quel était son état au commencement du siècle d'après la description de la *Commission d'Égypte* : « Il était intéressant de découvrir quel motif avait pu déterminer à faire dans le rocher une forme aussi irrégulière[1]; à vaincre les difficultés que présente un aussi pénible travail que celui de briser et d'enlever des fragments d'une pierre dure, à environ 65 mètres de profondeur dans un espace aussi étroit que 0m,596 sur 0m,650[2]. Quelques mois avant de commencer les recherches, j'étais déjà descendu dans le puits, avec M. Alibert, au moyen d'un câble attaché à une pièce de bois placée transversalement sur la partie supérieure. Je partais, avec une lumière, une boussole, des thermomètres et des instruments pour mesurer la profondeur et l'inclinaison ; mais il ne m'avait pas été possible de calculer la longueur du cable pour une profondeur inconnue. La partie du puits qui devait être la plus facile à descendre, puisqu'elle est taillée en forme de degrés dans une pente moins rapide que le reste, était obstruée par un bloc de granit et deux grosses pierres calcaires qui ne laissent que 0m,271 de passage sur un peu plus delargeur. Cette difficulté surmontée, et arrivé à l'extrémité de mon câble, je n'étais pas encore au fond. Cependant il était difficile de délibérer longtemps, ayant les pieds retenus dans de petites cavités irrégulières de 0m,030 ou 0m,040, ayant une main embarrassée, une lumière dans ma bouche, enfin étant placé dans un conduit qui approche de la perpendiculaire et au milieu d'une atmosphère qui, se renouvelant difficilement, devenait à chaque instant moins propre à la

1. La partie creusée dans le roc paraît commencer au-dessous de la portion qui était murée dans le second plan vertical, c'est-à-dire à la partie inférieure de l'entrée de la grotte. — Note de la *Description de l'Égypte*.

2. Cette dimension ne permet pas de ramasser un objet à ses pieds en se courbant, il faut s'accroupir.

respiration. La difficulté de l'entreprise augmentait le désir de réussir : je ne balançai pas.

« Le dos appuyé sur la partie supérieure, la main sur un des côtés et les pieds dans de petites entailles inférieures, je hasardai de descendre. Le but que je me proposais d'atteindre pouvait être encore à une grande profondeur; l'espace pouvait subitement s'élargir : si je perdais le point d'appui qui me soutenait, j'étais précipité dans le fond, sans aucune ressource pour remonter, en supposant que j'eusse été en état de le faire. Je fus mieux servi par le hasard que par un calcul impossible; il ne me restait que 14^{m},50, à descendre, le conduit ayant toujours une dimension égale.

« J'arrivai à l'extrémité; mais non pas au point où s'étaient arrêtés les ouvriers; le fond était rempli de terre et de cailloux roulés : j'en remplis mes poches, ensuite je pris toutes les mesures dont j'avais besoin. Mais déjà ma lumière était pâle; ma respiration plus gênée, le thermomètre de Réaumur était au-dessus de 25°, et, quoique vêtu d'un simple pantalon et d'une veste de toile, j'étais couvert d'une sueur abondante. Pour remonter, j'employai les moyens qui m'avaient servi pour descendre; lorsque je ressaisis mon câble, pour parvenir à l'entrée, dont j'étais encore éloigné de 33 mètres, il me sembla que je marchais sur une pente douce.

« En descendant, je m'étais arrêté dans une espèce de grotte qu'on rencontre au-dessus de la partie du puits qui est inclinée, c'est-à-dire dans sa seconde partie verticale. On avait pratiqué cette excavation en enlevant des cailloux roulés, dont quelques parties restaient encore attachées à la voûte; d'autres étaient placés sous mes pieds : je m'y reposai ; en montant, je comparai les cailloux que j'apportais avec ceux-ci, et je m'assurai que ceux qui étaient au fond provenaient de l'excavation de cette grotte. Je formai aussitôt le projet de les faire retirer et reporter dans le lieu d'où ils étaient sortis. Il était assez vraisemblable qu'une fois la grotte remplie, je ne serais point éloigné du point où l'on s'était arrêté et que je pourrais découvrir le motif d'un aussi pénible travail. Un de mes premiers soins fut de descendre dans la grotte, et de placer un de nos Turcs dans le fond, et un second à l'entrée avec un interprète : j'avais fait préparer de petits seaux larges de 0^{m},22 sur 0^{m},40 de haut : l'ouvrier accroupi dans le fond en remplissait un pendant que l'autre descendait.

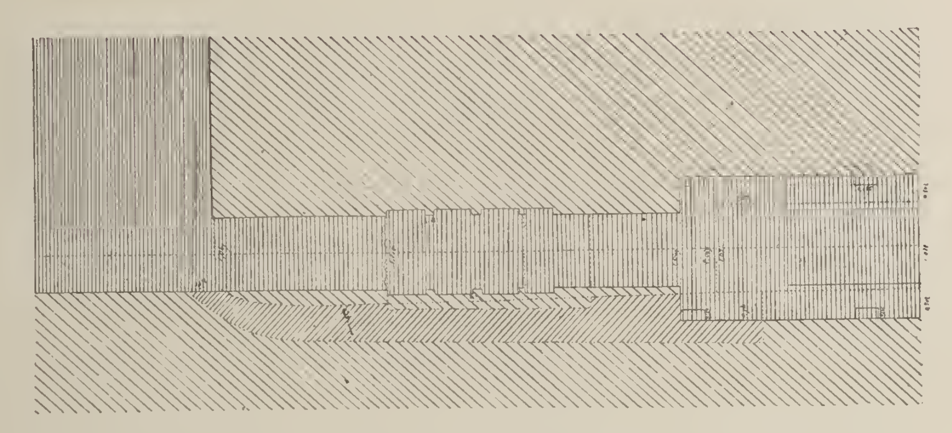
Nous allions de temps en temps, l'un ou l'autre, visiter nos ouvriers, et nous avions déblayé 16 ou 17 mètres, toujours dans le rocher calcaire et sur la même largeur : enfin nous étions à plus de 16 mètres au-dessous du niveau du Nil, lorsque les opérations militaires, qui rappelaient les gens de notre escorte à leurs différents corps, nous forcèrent de suspendre notre entreprise.

« Mon objet principal étant de m'occuper du matériel des monuments, je ne discuterai pas les différentes opinions qu'on a soutenues sur cette excavation extraordinaire. Tout porte à croire qu'elle a été faite avant que la construction de la pyramide ait été terminée. En effet, il est difficile de concevoir comment les ouvriers auraient pu couper une roche dure dans un espace aussi étroit, en enlever des morceaux à plus de 65 mètres de profondeur; comment ils les auraient transportés à l'extérieur en passant à travers des galeries difficiles à parcourir à cause de leurs dimensions étroites et de leur pente rapide : le nombre d'hommes et la quantité de lumières qu'il aurait fallu employer auraient bientôt absorbé une telle quantité d'air vital, qu'il eût été impossible de travailler quelques heures de suite sans être forcé de le renouveler[1]. »

L'auteur de ces paroles, s'il eût pu continuer ses recherches, se serait sans doute aperçu que ce puits allait rencontrer le premier couloir. Si l'on doit ajouter foi à ses mesures, il aurait même atteint la première galerie,

1. *Description de l'Égypte* : *Observations sur les pyramides de Gizeh*, par le colonel Coutelle, t. IX, p. 271-275. — Une note de la page 274 montrera encore mieux la difficulté de ce déblaiement et quelle aurait été l'impossibilité du travail de percement, s'il eût été exécuté la pyramide une fois construite : « Lorsque nous remontâmes, dit l'auteur, nous avions séjourné quelque temps dans le puits pour y placer nos ouvriers et distribuer le travail. Nous avions porté plusieurs lumières et absorbé une grande quantité d'air vital; peu de temps après, l'interprète vint, pâle et tremblant, nous dire que la lumière du fond s'était éteinte d'elle-même, que celle de la grotte paraissait sur le point de s'éteindre également et que les ouvriers étaient remontés pleins d'effroi, en disant que le diable était dans le puits; mais qu'il était d'accord avec les Français, puisque la lumière avait brûlé pendant que nous y étions. Nous augmentâmes leur salaire de quelques paras ; nous leur fîmes comprendre qu'il fallait remonter aussitôt que la lumière s'allongerait. Les jours suivants, ils purent travailler quatre heures environ le matin et trois heures le soir, après un repos de quatre ou cinq heures pour laisser à l'air le temps de se renouveler. » S'il était si difficile de faire ce travail de déblaiement, le percement eût été complètement impossible, la pyramide une fois construite, en admettant, pour un moment, que les couloirs eussent été libres; mais nous verrons bientôt que c'était le contraire qui était vrai.

puisqu'il était rendu à une profondeur de 65 mètres et que le puits n'a qu'une profondeur d'environ 60 mètres. Il se trompe en disant que le niveau du Nil était déjà dépassé de 16 mètres ; la religion d'Hérodote lui fait admettre, comme elle l'a fait à d'autres depuis[1], qu'il y avait communication entre la grande pyramide et le Nil, lorsque nous savons aujourd'hui que c'est une légende impossible à croire et que l'autorité d'Hérodote n'est pas très grande sur toutes sur ces questions égyptiennes[2]; mais



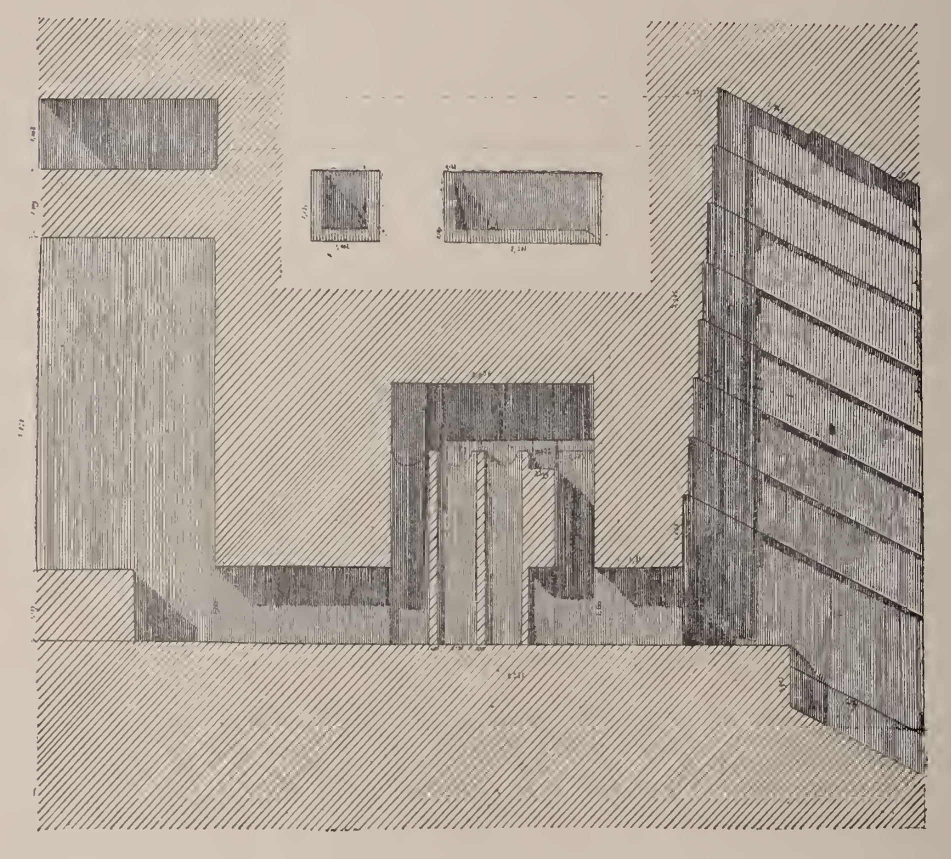
Plan d'une partie de la grande galerie et du passage de la galerie à la chambre du Roi. (*Description de l'Égypte*, V, 15, n° 3.)

les renseignements donnés, à part ces légères inexactitudes qu'on a corrigées depuis, sont très intéressants, puisqu'ils nous permettent de voir que le plateau sur lequel a été bâtie la pyramide contenait une petite élévation haute d'une vingtaine de mètres environ qui a été utilisée pour la construction et englobée dans la maçonnerie. Quant à la destination de ce puits de communication, elle restera toujours aussi obscure et aussi impossible à déterminer. Le fait qu'on trouve un bloc de granit au milieu du puits, avec deux blocs de calcaire, montre bien qu'il était creusé avant la construction de la pyramide et toutes les observations

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I : *Égypte*, p. 225.

2. E. Amélineau, *Hérodote et les bouches du Nil*, dans la *Revue archéologique*, 1892. — Cf. Du même, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 107-111.

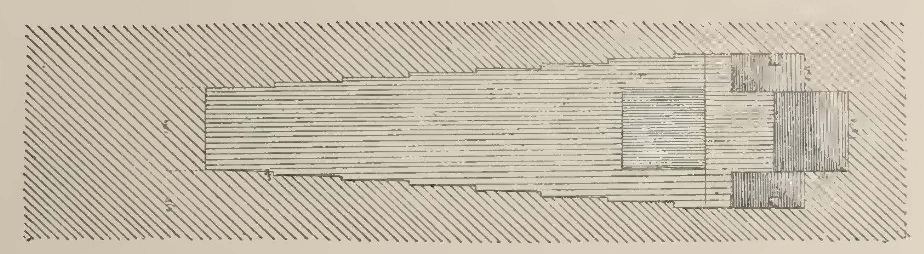
du colonel Coutelle sont justes à cet égard. De toutes les hypothèses qui ont pu être mises en avant, aucune ne résout la question même de loin ; je m'asbtiendrai donc de les discuter, n'ayant moi-même aucune solution nouvelle à proposer. Ce puits qui pouvait être dangereux, placé comme il l'était, à cause de sa grande profondeur, est maintenant comblé.



Coupe prise sur la ligne A-B de la figure précédente. — Les deux petites figures au milieu du plan sont une coupe en long et en large du sarcophage dans la chambre du Roi. (*Description de l'Égypte*, V, 15, n° 4.)

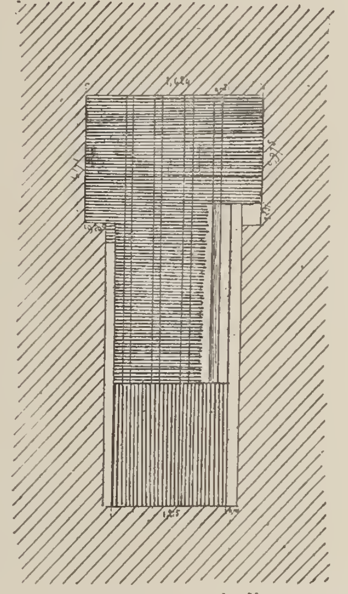
Non loin du puits, à l'intersection des deux lignes formées par le couloir qui mène à la chambre de la Reine et par la galerie ascendante qui part du passage ouvert de force pour arriver au palier, s'ouvre une nouvelle galerie beaucoup plus haute et plus large que les précédentes. Elle mesure

2^m,091 de large sur 8^m,121 de haut, et a une longueur qui n'est pas moindre de 40^m,508; mais, pour y parvenir, il faut escalader un escarpement



Coupe en travers sur la ligne C-D, avec vue d'une partie de la grande galerie. (*Description de l'Égypte*, V, 15, n° 5.)

qui n'a pas moins de 2^m,30 de hauteur, ce qui se fait en montant sur le dos d'un Arabe courbé, ou en s'aidant des entailles faites dans la pierre. Les parois latérales de cette grande galerie sont formées par neuf assises, — on dit ordinairement huit assises, dont la première est double, — dont les sept dernières sont placées en encorbellement : à mesure qu'elles s'élèvent; elles deviennent de plus en plus saillantes l'une sur l'autre, si bien qu'elles donnent l'illusion d'une voûte recourbée, ou d'une ogive très aiguë, quoiqu'en réalité elles ne diminuent la largeur de la galerie que de 0^m,378 à chaque côté, ce qui laisse encore un plafond de 1^m,336. Les pierres ont été si bien polies qu'on les a prises pour du granit, quand elles ne sont que de calcaire. Elles ont eu leurs joints si bien unis, quoiqu'elles soient placées à froid, qu'on ne pourrait y introduire, ainsi que Jomard l'a fait observer, ni un couteau, ni même un cheveu, comme un voyageur arabe l'a écrit[1]. Tout cet appareil si bien construit, exécuté avec un soin admirable, a été



Coupe en travers sur la ligne E-F. (*Description de l'Égypte*, V, 15, n° 6.)

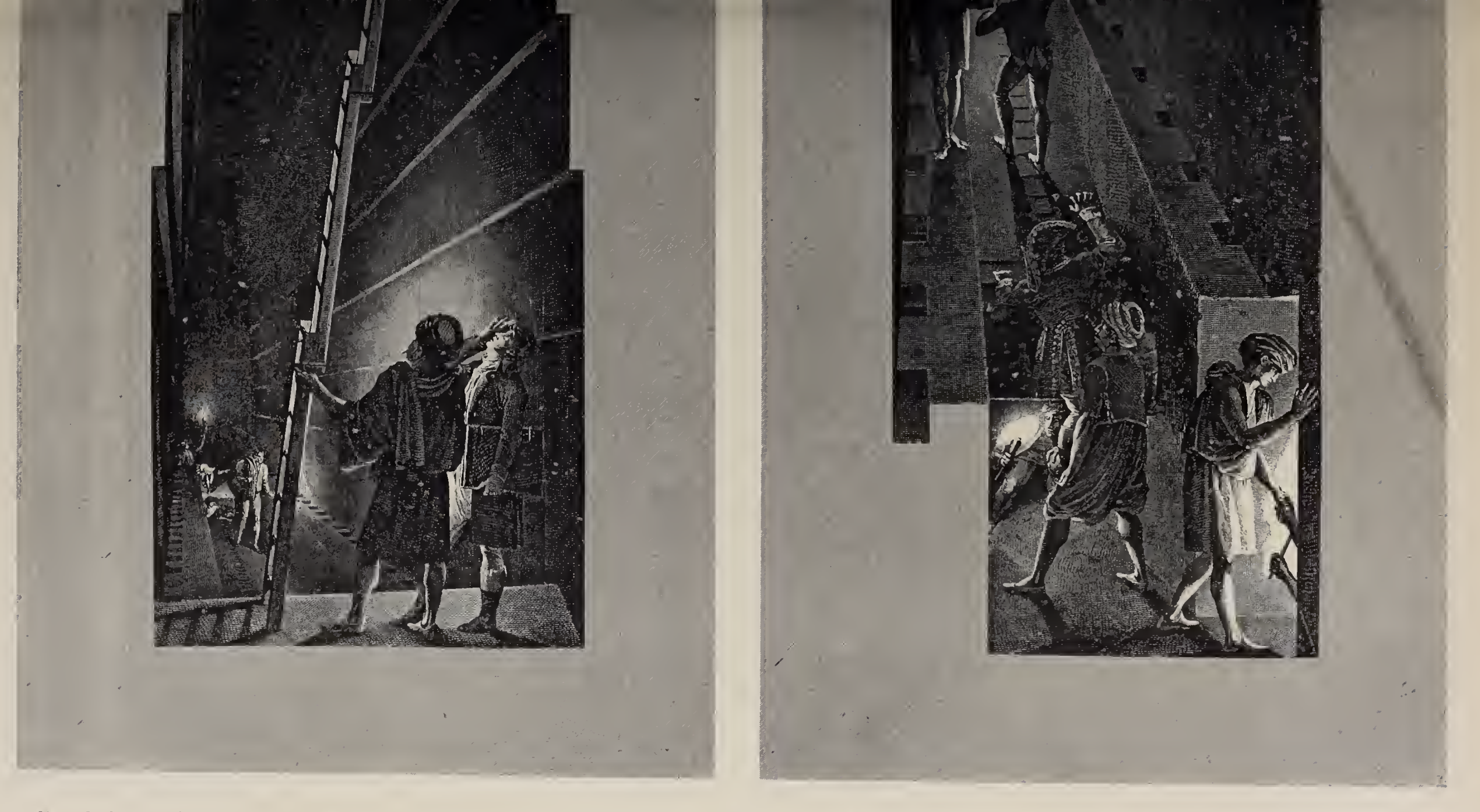
1. *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 628.

imaginé pour rendre possible l'élévation de la pyramide, sans qu'il y eût péril pour la conservation du monument, si bien qu'on ne sait ce qu'admirer le plus, ou de la perspicacité ingénieuse de l'architecte, ou de l'habileté des ouvriers employés à cette construction. Cette galerie offre une autre particularité qui n'est pas moins digne d'attention, car le sol en est bordé de chaque côté d'une sorte de banquette large de $0^{m},501$ et haute de $0^{m},571$, dans lesquelles on a percé des deux côtés vingt-huit trous qui sont placés à des distances égales. La longueur et la largeur sont les mêmes pour toutes les entailles, $0^{m},325$ sur $0^{m},162$: la profondeur seule varie de $0^{m},162$ à $0^{m},216$. La largeur du sol de la galerie, en retranchant celle des banquettes, est à $0^{m},02$ très semblable à celle des autres couloirs. On peut se demander qui a fait ces sortes d'entailles, et la réponse la plus vraisemblable, c'est qu'elles ont été faites par les Arabes, lorsqu'ils ont violé la pyramide : elles n'existaient pas primitivement et sont l'œuvre de gens qui avaient beaucoup perdu de l'habileté des anciens Égyptiens à tailler la pierre. Cette galerie est en effet inclinée et, son inclinaison étant la même que celle des autres, il a fallu pour monter jusqu'à la partie supérieure des points d'attache pour le pied, sous peine de glisser ; c'est ce qu'on a fait en creusant ces espèces de gradins verticaux. Aujourd'hui encore les voyageurs qui visitent la pyramide peuvent se servir de ces gradins ; mais l'ouverture qu'elles exigent des jambes est trop grande pour qu'on puisse se mouvoir avec facilité, et cette ascension est très dangereuse dans ces conditions. Le mieux est de se faire hisser par les Bédouins qui vous tiennent les mains et qui marchent facilement sur cette sorte de parapet : aussi je crois fermement que la cause pour laquelle ces gradins ont été creusés est celle que je viens d'indiquer : hisser quelque noble visiteur jusqu'en haut de la galerie[1].

Quand on est parvenu au sommet de cette haute galerie, on se trouve

1. J'ai adopté ici les mesures données par le colonel Coutelle. JOMARD (*Description de l'Égypte*, t. IX, p. 627) dit que ces mortaises sont placées de 14 en 14 décimètres, qu'il y en a 28 au côté gauche en montant et 26 seulement du côté droit. Je ne sais ce qui a causé cette différence entre les appréciations du colonel Coutelle et celles de Jomard, et je ne puis dire qui a raison, n'ayant point moi-même songé à remarquer le nombre des gradins lorsque je visitai la pyramide. Il peut parfaitement se faire que, dans les conditions où se fait nécessairement cette visite, deux gradins aient échappé à Jomard.



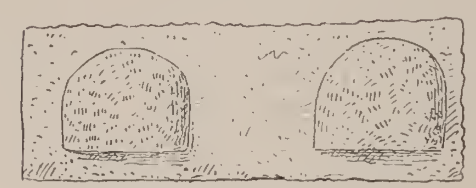


Vue de la galerie haute de la grande pyramide, prise du palier supérieur — Vue de la galerie haute de la grande pyramide, prise du palier inférieur
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 13).

après avoir franchi une sorte de seuil haut de 0m,903, sur un second palier; ce palier, long de 1m,557, fait face à un nouveau couloir presque aussi large que les deux premiers que j'ai décrits et exactement de la même hauteur : 1m,049 sur 1m,11. Ce couloir est entièrement construit en granit, comme tout ce qui me reste à décrire : il faut pour y passer se tenir à nouveau courbé pendant un espace de 8m,385. Quand on en sort, on trouve une chambre longue de 2m,956, large de 1m,215 et haute de 3m,803. A cet endroit on trouve quatre travées tracées par quatre encadrements, semblables à des coulisses : elles ne sont pas de la hauteur de la chambre mais s'arrêtent avant d'atteindre le faîte. Ces travées sont surmontées de quatre pierres qui, glissant dans les rainures, comme autant de herses, fermeraient hermétiquement et à tout jamais le passage. Si elles fussent tombées dans les rainures, il est plus que probable qu'on ne fût jamais parvenu à la chambre du sarcophage, puisque tout est en granit, comme je viens de le dire. Mais les pierres sont suspendues à 1m,11 du sol, et il semble qu'un léger effort suffirait pour les faire glisser dans les rainures préparées. L'épaisseur de la première pierre est de 0m,40, sa longueur de 1m,45, et sa largeur de 1m,05.

Cette chambre une fois traversée, il faut se baisser encore pour franchir un nouveau et dernier corridor, haut de 1m,11, large de 1m,047 et long de 2m,563. Ce corridor débouche dans la chambre dite du *Roi*, où se trouve le sarcophage. Cette salle est magnifique d'apparence, mais, comme un grand nombre de constructions égyptiennes, elle est peu régulière dans sa forme rectangulaire : c'est un parallélipipède irrégulier dont les deux côtés dans le sens de la longueur mesurent respectivement 10m,479, et 10m,467, tandis que les deux autres ont dans le sens de la largeur 5m,235 et 5m,200. La hauteur est de 5m,858. Elle est entièrement construite en granit : toutes les faces en sont admirablement conservées, aucune n'a subi les injures des hommes et elles pouvaient braver impunément celles du temps : les pierres sont d'un poli achevé et chaque côté est fermé par six grandes assises si bien préparées qu'on peut à grand'peine en apercevoir les joints. Le plafond est aussi formé d'énormes blocs qu'il n'est pas possible de mesurer, mais dont chacun doit avoir environ 130 pieds cubes et peser quelque chose comme 20 tonnes. Le granit de cette chambre a été si

bien poli et il est si dur qu'un grand nombre de voyageurs, qui ont voulu y graver leurs noms, ont dû y renoncer et se contenter de l'écrire au crayon. Cette chambre a toujours fait l'admiration de ceux qui l'ont visitée, et tous, quelle que fût leur nationalité, ont été unanimes à louer la beauté de la matière et la parfaite exécution du travail : il n'y a eu aucun tassement, aucun ébranlement, pas le plus léger déplacement depuis plus de six mille ans qu'il a été achevé.



Bosses de la chambre du Roi.
(D'après Petrie, *op. cit.*).

Cependant tout n'est pas aussi parfait dans ce travail qu'on a bien voulu le dire d'ordinaire, dans l'admiration causée par ce monument prodigieux. Dans la *chambre du Roi*, comme dans la *chambre de la Reine*, on remarque sur les blocs de granit des *bosses* qui n'ont pas été parées et qui attestent encore l'état primitif de la pierre. On a échafaudé sur ces *bosses* des théories transcendantes et puériles, mystiques, c'est-à-dire anti-scientifiques, dans le détail desquelles je n'ai pas à entrer. Je me contente donc de signaler le fait, sans donner les explications transcendantes, me contentant parfaitement de l'explication naturelle qu'a donnée M. Flinders Petrie, à savoir que ces *bosses* peuvent avoir servi pour élever les blocs et qu'elles étaient ensuite ravalées lorsque l'ouvrage était fini. Les ouvriers qui bâtirent la *chambre du Roi* auront négligé de faire ce ravalement[1].

Dans le sens de la longueur on a remarqué, sur chacun des côtés, deux petites ouvertures rectangulaires, situées l'une vis-à-vis de l'autre, à peu près à une hauteur de 5 pieds. Les petits canaux qu'elles commencent sont horizontaux et se dirigent l'un vers le nord, l'autre vers le sud : ils ont environ 7 ou 8 pouces de côté. Au commencement de ce siècle ils étaient bouchés à une profondeur de 3 ou 4 pieds. Depuis cette époque, ils ont

1. F. Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*, p. 78 : « When a building was finished these bosses were knocked away (I picked up a loose one among waste heaps at Gizeh) and the part was dressed down and polished like the rest of the stone. » On pourrait aussi soutenir avec autant de raison que ces bosses étaient laissées pour fournir aux ouvriers chargés de mettre les blocs en place une *prise* pour arriver à les remuer.

été déblayés par le colonel anglais Vyse[1] et c'est ce qu'il a désigné sous le nom de *canaux d'air* : dans sa pensée, ces deux conduits étaient destinés à amener l'air qui devait permettre de respirer. C'est là, je crois, une conjecture impossible à admettre, puisque la momie reposant dans son sarcophage n'avait pas besoin d'air pour respirer, cet air étant fourni à perpétuité à son *double* par les cérémonies des funérailles, et les vivants ne devant point séjourner dans cette chambre pour les raisons que j'exposerai bientôt; je serais assez tenté d'y reconnaître deux couloirs ménagés pour le passage du *double*, analogues au *serdab* des *mastabas* dont je parlerai dans la dernière partie de ce chapitre. Le *double* pouvait aussi voyager dans sa pyramide, sortir de la chambre sépulcrale et y rentrer à volonté; sa forme légère et ténue qui avait déjà en partie les qualités de ce qu'on appelle, dans la théologie catholique, les *corps lumineux*, pouvait passer avec la plus grande facilité dans ces petits canaux pour se rendre dans les chambres où étaient conservés les supports du *double*, c'est-à-dire les statues du défunt, chambres qui doivent sans doute se trouver dans l'intérieur de la pyramide. C'est du moins ce que laissent supposer et apercevoir les idées répandues en Égypte, à cette époque, au sujet des morts et de leurs momies.

Vers l'angle de la chambre qui se trouve à droite en entrant est le sarcophage, c'est-à-dire la cuve en granit dans laquelle était déposée la momie. Il est fait d'une seule pierre de granit et mesure 2^{m},031 en longueur, 1^{m},002 en largeur et 1^{m},137 en hauteur. Sa profondeur est de 0^{m},948, l'épaisseur du fond étant de 0^{m},189, l'épaisseur des côtés est seulement de 0^{m},167. Ce sarcophage est toujours en place, mais il avait perdu son couvercle dès le commencement du siècle, si ce couvercle a jamais existé, existence qui semble probable au premier abord, mais qui à la réflexion devient de plus en plus improbable; car à quel mobile auraient obéi les premiers spoliateurs de la pyramide et comment auraient-ils réussi à faire sortir un bloc d'une taille correspondante à celle de la cuve de l'intérieur de la pyramide, avec tous les obstacles qui s'y seraient opposés. Il aurait fallu le briser et le mettre en pièces, ce qui n'aurait pas manqué

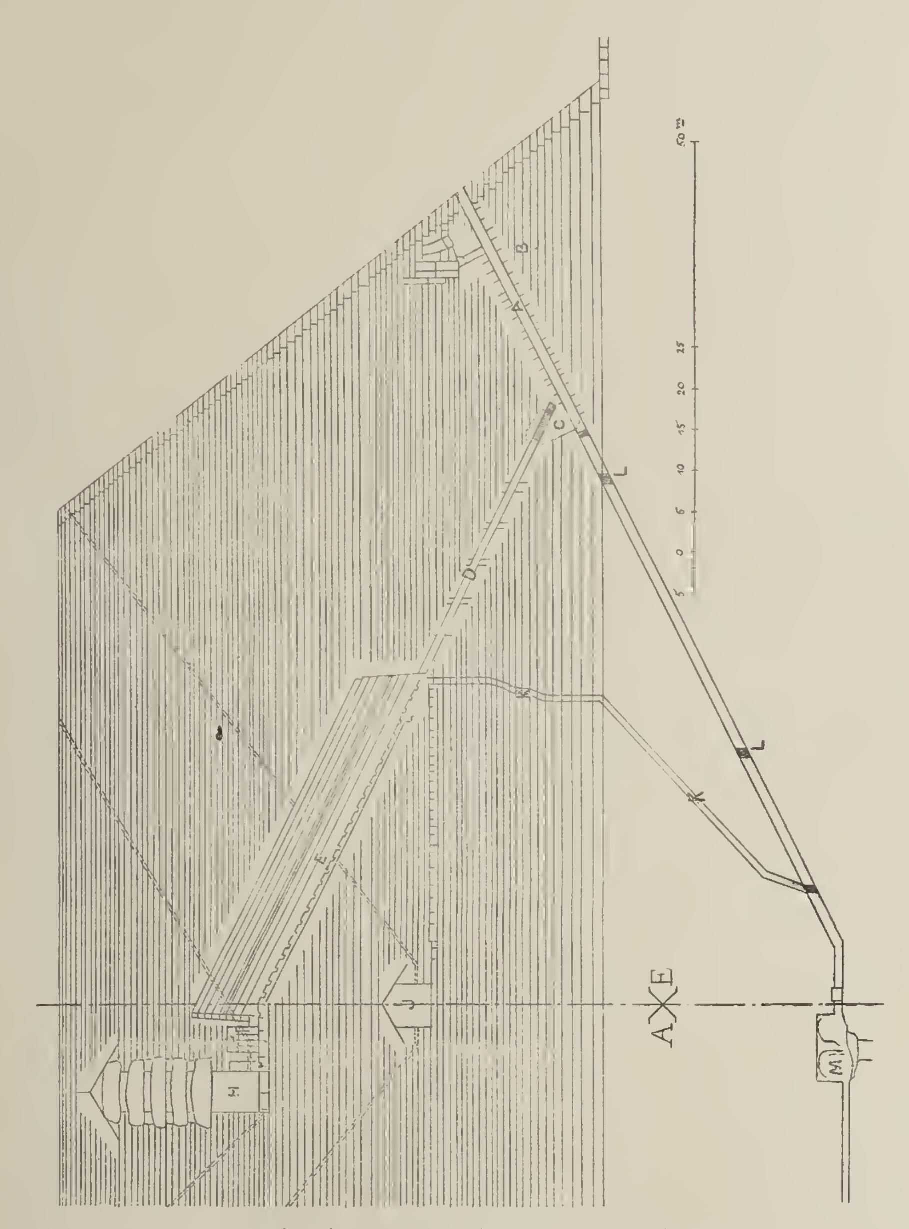
1. Vyse, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, passim.

de laisser des traces qu'on n'a jamais retrouvées. Cette large cuve était polie, mais non ornée : on n'aperçoit aucune sculpture sur ses parois ; nulle part d'ailleurs dans l'intérieur de la pyramide on ne trouve un seul ornement ou une seule inscription proprement dite. Derrière le sarcophage, on aperçoit les traces d'une excavation tentée par les chercheurs de trésors qui ont dû renoncer à leur entreprise [1]. La chambre du sarcophage, est à 43^{m},50 au-dessus du sol de la pyramide.

Le reste de la pyramide, c'est-à-dire encore plus de 100 mètres de construction, s'élevait au-dessus du sol de cette chambre. Il fallait donc prendre plus d'une sorte de précautions pour que la masse qu'il fallait élever et poser sur la chambre et les couloirs n'écrasât ni l'une ni les autres. Ces précautions ont été prises. Au-dessus de la chambre sépulcrale se trouvent cinq autres petites chambre, si on peut appliquer ce nom aux vides de la maçonnerie, superposées les unes aux autres. On y pénètre par une ouverture qui se remarque en haut de la grande galerie, à gauche, avant d'entrer dans la chambres qui précède celle du sarcophage. Il fallait pour y arriver une échelle haute d'environ 8 à 9 mètres, qu'il n'aurait pas été possible de faire passer à travers les détours des couloirs intérieurs, mais qu'on pouvait créer à l'aide de petites échelles attachées l'une à l'autre. La première de ces chambres de décharge fut observée au XVIIIe siècle par un voyageur anglais nommé Davison. Les membres de la *Commission d'Égypte* y pénétrèrent et crurent y entrer les premiers, après avoir suivi un couloir un peu tournant et avoir échappé à des vols

1. Nous avons déjà vu une tentative semblable, à l'occasion de la chambre dite de la Reine : c'est une maladie endémique du peuple égyptien. J'ai déjà fait observer plus haut (voir p. 21) qu'à l'époque copte, vers le IVe ou le Ve siècle de notre ère, les prêtres du culte égyptien avouaient aux chrétiens qu'ils enlevaient des enfants pour les offrir à leurs dieux comme victimes expiatoires : les cendres de ces holocaustes humains servaient, disent les auteurs coptes, à la recherche des trésors. Cf. E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.*, I, p. 112-113. — Au VIe siècle, un tailleur de pierres est dit avoir trouvé en travaillant un trésor au milieu d'un bloc de pierre ; il devint riche du coup, s'en alla à Constantinople où il acheta ni plus ni moins que la charge du premier ministre de l'empire. Comme on ne peut guère admettre que ce tailleur de pierres ait pu trouver un trésor dans les carrières où l'on prenait la pierre pour la tailler, il faut admettre qu'il exploitait les tombeaux, et l'on voit ainsi qu'à cette époque, l'exploitation des tombeaux anciens était régulière et connue. Cette fable est racontée dans la *Vie* de Daniel de Scété et se trouve dans le manuscrit du Vatican, n° LXII, fol. 37 et seqq.

immenses de chauves-souris. Elle est immédiatement située au-dessus



Section du passage de la grande pyramide.
(D'après PETRIE, *Pyramids and temples of Gizeh*).

de la chambre du Roi et elle n'a que 1m,002 de hauteur. Cette circonstance rendait manifeste la cause de sa construction : elle devait servir à empê-

cher que le poids immense de la masse de maçonnerie qu'il restait encore à élever ne pesât trop sur la chambre du sarcophage et ne l'endommageât. Ni les uns ni les autres de ces voyageurs ne s'aperçurent qu'il existait encore quatre autres de ces chambres de décharges superposées à cette première et bâties de la même manière, de côtés peu élevés, surmontés par une énorme pierre servant à la fois de toit et de sol. Il était réservé aux explorateurs anglais Vyse et Perring d'observer les premiers cette particularité de la construction. Le but poursuivi par l'architecte égyptien est encore mieux marqué par le toit de la dernière chambre qui est formé par deux assises qui s'élèvent à angle aigu et vont se rencontrer l'une l'autre, brisant ainsi le poids de la masse supérieure. Ces diverses chambres s'étagent sur une hauteur de 17 mètres [1]. Elles sont la preuve du soin qu'avait pris l'architecte de prévoir jusqu'aux moindres détails et de la science consommée avec laquelle il mena son entreprise à bien.

L'habileté de l'architecte ne peut donc se mettre en doute et c'est une preuve de l'unité de plan qui a présidé à la construction. Que renferme en plus la pyramide? C'est un mystère caché dans ses flancs et qui ne sera dévoilé que le jour où une main criminelle osera la démolir, chose toujours possible puisqu'on a déjà tenté cette démolition sous les imbéciles khalifes arabes. Sous le règne de Mohammed ʿAli, des ingénieurs offrirent encore de le faire, afin d'utiliser les pierres à leurs constructions d'usines, offre qui fut heureusement rejetée [2]. Quel que soit le sort que l'avenir réserve à la grande pyramide, elle n'en restera pas moins le monument le plus étonnant qu'ait créé le génie de l'homme, et les démo-

1. Ces chambres ont reçu un nom de ceux qui les ont découvertes ; mais ces noms sont tellement empreints de *jingoïsme* ou de chauvinisme anglais qu'ils n'ont pas été conservés : d'ailleurs, sauf ceux de Wellington et de Nelson, ce sont ceux d'illustres inconnus, voyageurs de rencontre, appartenant à la noblesse britannique sans doute, mais n'ayant aucun titre à donner leurs noms à des choses qui ressortent du génie humain. Ces noms sont ceux de Wellington, Nelson, lady Arbutmont et le colonel Campbell : ces deux derniers se trouvaient de passage en Égypte au moment où ces chambres furent découvertes en 1837 par le colonel anglais Howard Vyse.

2. S'il fallait ajouter foi aux racontars qui se font chaque jour, la même proposition aurait été faite à un directeur général des Musées égyptiens, avec l'appui des principaux membres des colonies étrangères. Mais ce sont sans doute là des bruits créés pour le besoin de soutenir une légende.

lisseurs, s'ils parviennent un jour à leurs fins, auront détruit une bonne partie des souvenirs de l'humanité.

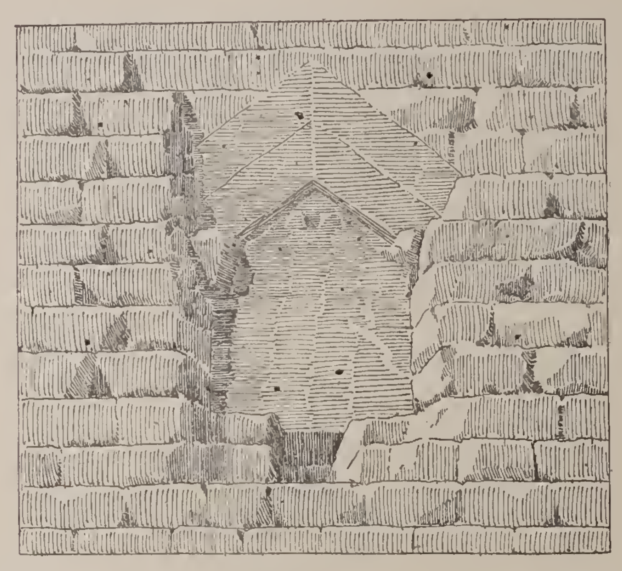
On trouve, dans l'un des ouvrages attribués à Plutarque, un passage dans lequel il est question de l'écho intérieur des pyramides : « Dans les pyramides d'Égypte, dit-il, une parole lancée dans l'intérieur soulève quatre ou cinq échos[1]. » Le fait se vérifie encore et l'écho signalé par l'auteur grec du IIe siècle de notre ère se produit toujours, il est même beaucoup plus fort qu'il ne veut bien le dire, car ce n'est pas quatre ou cinq fois, mais environ une dizaine de fois que l'écho répète le son. Au commencement du siècle, les voyageurs, sortant de la chambre du Roi, s'amusaient à tirer des coups de fusil du palier qui précède cette chambre. La détonation produisait un effet singulier, allant frapper les parois de tous les couloirs, se répercutant à chaque fois en des vibrations qui s'éteignaient à mesure qu'elles arrivaient près de l'ouverture extérieure, semblables aux roulements de tonnerre d'un orage qui se dissipe. Une sensation de quasi-effroi s'emparait des voyageurs : une majesté invisible semblait s'étendre et envelopper toute la pyramide[2].

Il est temps de se demander maintenant qui a bâti cette pyramide? Est-ce le roi Khoufou, le Chéops des historiens grecs? A-t-elle été bâtie entièrement avant sa mort, ne laissant rien à achever que le revêtement tout entier, ou la partie du revêtement qui encadrait l'entrée ou premier canal? A-t-elle été construite après la mort du Pharaon Khoufou, et ce roi y a-t-il jamais été enseveli? Était-elle déjà ouverte au commencement de notre ère, ou ne l'a-t-elle été, comme on l'affirme d'ordinaire, que sous le khalife El-Mamoun? Autant de questions qu'il importe de résoudre et dont la solution donnera, j'espère, des lumières importantes à la science.

1. PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, lib. VI, cap. XX ; dans les Œuvres de Plutarque de l'édition Didot, t. IV. Je reviendrai plus bas sur ce texte.

2. J'arrête ici la description de la grande pyramide ; cette description se base avant tout sur les mémoires de Jomard et de Coutelle, tels qu'ils se trouvent dans la *Description de l'Égypte*, vol. V et IX. Je me suis aussi servi en plusieurs endroits des ouvrages cités de Vyse et de Perring, publiés en 1840 et de celui de M. Petrie, publié tout récemment. Les membres de la *Commission d'Égypte*, s'ils n'ont pas tout vu, n'ont rien vu de ce qui n'existait pas. J'ai moi-même visité les pyramides avec soin et, si je n'ai pas pris de mesures, je puis au moins rectifier *de visu* la ramification des couloirs. D'ailleurs je n'aurais jamais pu, je l'avoue, apporter plus de soin et de minutie dans la mensuration que j'aurais faite que Jomard et Coutelle.

Tout d'abord je dois dire, commençant par la dernière des questions que je viens de poser, que la pyramide était ouverte dans l'antiquité. Nous avons entendu tout à l'heure Plutarque affirmer qu'il y avait à l'intérieur un écho qui répétait quatre ou cinq fois la parole prononcée. Il ne peut s'agir que de la grande pyramide, puisqu'elle seule est disposée avec un



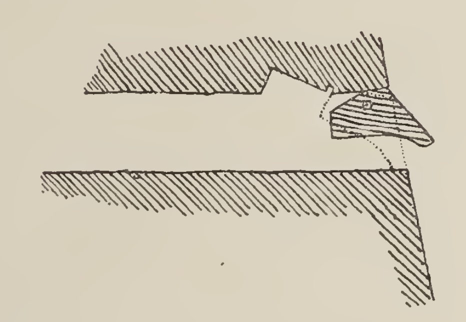
Entrée de la grande pyramide. (D'après la *Description de l'Égypte*.)

système de chambres et de couloirs renvoyant la voix et produisant le phénomène de l'écho. La grande pyramide était donc ouverte au IIe siècle de notre ère au plus tard. D'un autre côté, Strabon nous parle aussi des pyramides de Gizeh : « A quarante stades de Memphis est un terrain élevé sur lequel sont bâties un grand nombre de pyramides, sépultures des rois. Il y en a trois considérables : deux d'entre elles sont comptées parmi les sept merveilles ; en effet, elles ont un stade de hauteur ; leur forme est quadrangulaire et leur hauteur excède un peu la grandeur de chacun de leurs côtés. L'une des deux est un peu plus grande que l'autre : elle a sur ses côtés, et à une élévation médiocre, une pierre qui peut s'ôter. Lorsqu'on l'a enlevée on voit un conduit tortueux qui mène au tombeau[1]. » Les renseignements donnés par le géographe grec sur les

1. STRABON, XVII.

dimensions de la pyramide sont loin d'être exacts, et l'on ne peut fonder en raison le moindre argument sur ses affirmations reconnues fausses. Il semblerait donc que le reste ne dût pas être exact; mais les circonstances mentionnées le sont au contraire, et il faut bien avouer que leur précision est assez grande pour que l'on ne puisse pas les révoquer en doute. Ainsi dès le Ier siècle de notre ère on pouvait entrer dans la grande pyramide. S'il fallait ajouter une foi absolue au dire d'Hérodote, on pourrait conclure que la pyramide avait été ouverte dans l'intervalle qui sépara le voyage de l'historien grec de celui de Strabon; mais Diodore de Sicile qui visita l'Égypte au même siècle que Strabon, ne parle pas de l'ouverture de la pyramide : l'on ne peut donc tirer aucune conclusion précise et sûre du silence d'Hérodote, et l'époque de la fermeture restera vraisemblablement l'un de ces problèmes curieux toujours posés devant le génie de l'homme et que l'on ne pourra jamais résoudre.

La pierre qui *peut s'ôter* de Strabon rappelle cette autre pierre du trésor de Rhampsinite qui joue un si grand rôle dans le conte d'Hérodote[1]. Les Égyptiens devaient être habitués à cette fermeture pour en faire ainsi le fond de leurs contes. On a recherché en ces derniers temps qu'elle pouvait être cette pierre, et M. Flinders Petrie, avec un grand sens des nécessités archéologiques, en voyant comment était fermée l'une des pyramides de Dahschour, où la pierre mobile était encore en place, a pensé que la fermeture de la grande pyramide pouvait avoir été de la sorte. La pierre tourne en effet sur un pivot, et c'est ainsi qu'il faut entendre le *qui peut s'ôter* de Strabon[2].



Entrée de la pyramide sud de Dahschour avec sa pierre mobile encore en place, montrant comment pouvait être fermée la grande pyramide (PETRIE, *Pyramids and temples of Gizeh*).

1. HÉRODOTE, II, 121.
2. FLINDERS PETRIE, *Pyramids and temples of Gizeh*, p. 168.

S'il en est ainsi, comment se fait-il que les historiens arabes attribuent presque tous l'ouverture de la grande pyramide au khalife El-Mamoun? Les historiens arabes, puisqu'il faut leur donner un nom qu'ils ne méritent guère, ont agi dans ce cas comme ils ont presque toujours fait : ne trouvant pas la réalité assez belle, ils l'ont enjolivée, ornée, comme ils savent enjoliver et orner, en mettant le tout pour la partie et en multipliant les marbres, l'or et les pierres précieuses. Évidemment, ils n'avaient jamais vu ce dont ils ont parlé, malgré les affirmations contraires de quelques-uns d'entre eux; ils mentaient simplement, car l'ornementation de l'histoire parvenue à ce point mérite le nom de mensonge. Sans doute, ils ne mentaient pas de propos délibéré, avec l'intention formelle d'égarer le lecteur, mais au contraire avec celle de lui faire plaisir et de l'amuser : il faut avouer qu'ils prenaient un chemin bien opposé à celui qu'ils auraient dû prendre. Ainsi les uns affirment que derrière la pierre qui cachait l'entrée de la pyramide, « on trouva une aiguière d'émeraude verte, avec dix mille dinars chacun d'une once de nos onces[1], et, au-dessous du sommet de la pyramide, une chambre avec une pierre creusée dans laquelle était une statue de pierre de forme humaine, renfermant un homme qui avait sur la poitrine un pectoral d'or enrichi de pierreries, et une épée d'un prix inestimable, et, sur la tête, un escarboucle de la grosseur d'un œuf, brillant comme le soleil, avec des caractères que nul homme ne peut lire[2]. » Les autres placent tous les ouvertures des trois grandes pyramides, qui à l'ouest, qui à l'est, qui au sud, alors qu'elles s'ouvrent toutes au nord; ils font sceller les pierres du revêtement avec du plomb fondu, après les avoir munies préalablement d'un morceau de fer qui servait à retenir ces pierres dans la maçonnerie. D'autres encore les couvrent d'inscriptions rappelant les opérations célestes faites pendant la construction des pyramides. Ils ajoutent qu'au centre de la grande pyramide, « on trouva une salle avec un tombeau recouvert de pierres polies et peintes, puis deux

1. Toutes ces notions éparses sont vraies en elles-mêmes et montrent que les historiens arabes ou avaient vu des momies, ce qui n'est pas étonnant, ou s'étaient fait renseigner par les Égyptiens; seulement ces particularités n'existaient pas et ne pouvaient pas exister dans la grande pyramide. Ibn 'Abd-el Hakim, cité dans Jomard, *Description de l'Égypte* t. IX, p. 455.

2. Ibn 'Abd el-Hakim, trad. Langlès, cité par Jomard, *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 455.

statues remarquables et en pierre, en face l'une de l'autre, représentant un homme tenant une table couverte d'inscriptions et une femme tenant un miroir doré et sculpté ; entre elles, étaient un vase contenant, enfermée dans du bithume, une boîte d'or qui se trouva pleine de sang liquide ; enfin, dans le tombeau, un corps d'homme, dans des langes, parfaitement conservé, et auprès celui d'une femme; enfin des idoles et des outils[1]. » Et ainsi de suite. Le seul auteur dont l'œuvre porte les traits caractéristiques de la véracité est le médecin arabe qui a laissé une *Relation de l'Égypte*, Abd el-Latif, et il avoue que, lui-même, il s'est arrêté aux deux tiers du couloir ascendant, c'est-à-dire du second couloir, et qu'il perdit connaissance à cause des difficultés de l'ascension[2].

Je ne quitterai cependant pas les historiens arabes sans citer textuellement le récit de Makrizy, l'un des mieux informés et des plus exacts que l'on connaisse, afin que le lecteur puisse juger en connaissance de cause. « Les ouvriers, dit-il, trouvèrent une salle avec trois portes qui donnaient chacune dans une pièce particulière : chacune de ces portes avait 10 coudées de haut sur 5 de large, en marbre poli et parfaitement appareillé, chargées de caractères... Ils aperçurent à 10 coudées, en face de l'entrée, trois colonnes de marbre, creuses. Dans l'intérieur se trouvait la figure d'un oiseau (servant de talisman)... En entrant dans la chambre du milieu, on y trouva trois strades de pierres transparentes et éclatantes... avec trois morts enveloppés de robes : au-dessus de leur tête était une inscription... On trouva dans une autre pièce des caisses en pierre, avec des vases d'or supérieurement travaillés et enrichis de pierres précieuses. La troisième contenait des cuves pleines d'armes et d'instruments de guerre : on mesura une épée qui avait 7 empans de long... Al-Mamoun fit enlever ces objets, ainsi que ces colonnes et l'on referma les portes[3]. » On peut comparer cette description avec celle qui a été donnée plus haut et que tous les voyageurs peuvent contrôler, et l'on jugera de la confiance que mérite un auteur qui parle de choses n'ayant jamais existé, car c'est en

1. ʿAbd er-Raschid Baqoûy, cité dans Jomard, *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 462.
2. ʿAbd-el-Latif, *Relation de l'Égypte*, trad. de S. de Sacy.
3. Norden, *Voyage*, t. III, p. 304-305.

vain que l'on chercherait dans l'intérieur de la pyramide les bases des colonnes qu'on dit avoir été enlevées, les vestiges des portes qu'on dit avoir été fermées, sans parler des inscriptions dont les murs étaient couverts, prétend-on. Il faut donc bien l'avouer, les auteurs arabes, en ce qui concerne les pyramides, ne méritent aucune confiance et l'historien sérieux ne saurait en aucune façon asseoir des raisonnements ou des exposés de faits sur des bases aussi fragiles et aussi ruineuses.

Ce qu'il y a sans doute de vrai au fond de tous ces récits, c'est qu'au IXe siècle de notre ère, le khalife El-Mamoun fit, non pas ouvrir la pyramide qui était déjà ouverte, mais ouvrir le second couloir ou le premier couloir ascendant, qui était fermé par la pierre de granit dont il a été question et qu'il pénétra jusqu'à la chambre du sarcophage. La vérité sur cette ouverture se trouve dans la *Vie* du patriarche Denys de Telmare qui accompagna le khalife El-Mamoun en Égypte et qui est un témoin oculaire et sérieux : « Nous avons vu en Égypte, dit-il, ces édifices dont on prétend que parle le Théologien [1] ; ce ne sont point, comme on le croit, les greniers de Joseph, mais bien des mausolées étonnants, élevés sur les tombeaux des anciens rois. Ils sont obliques, c'est-à-dire en plans inclinés et solides, et non pas creux et vides. Nous avons regardé par une ouverture qui était faite dans un de ces édifices et qui est profonde de 50 coudées et nous avons reconnu que la bâtisse est en pierres de taille disposées par lits. Ils ont par en bas 500 coudées de large sur une égale longueur, à la mesure de la coudée de... [2] et leur élévation est de 250 coudées. Les pierres qu'on a employées pour les construire ont de 5 à 10 coudées ; ce sont toutes des pierres taillées ; de loin ces édifices paraissent comme des montagnes [3]. » On sent dans ces paroles comme un accent de vérité qui ne trompe pas ; rien de ces exagérations qui frisent le mensonge : sans doute les mesures citées ne sont pas rigoureusement exactes ; mais elles ne s'éloignent pas sensiblement des dimensions que notre siècle a reconnues comme étant celles de la grande pyramide, si l'on croit que Denys a

1. Il s'agit de saint Grégoire de Nazianze, dans son éloge de saint Basile.
2. Un mot effacé.
3. Cité par S. DE SACY, dans la *Relation de l'Égypte*, par 'ADB EL-LATIF, p. 404.

voulu parler de deux coudées différentes, ainsi que l'a cru Jomard[1]. Or, il serait difficile d'admettre que cet auteur, en parlant de l'ouverture de la grande pyramide, ne dise pas qu'elle était l'œuvre du khalife El-Mamoun qu'il avait accompagné en Égypte; de même, s'il ne parle pas du couloir qui menait à la chambre du sarcophage, c'est qu'il n'était pas ouvert lors de son voyage. Il en faut donc conclure que le khalife El-Mamoun fit seulement ouvrir le premier couloir ascendant qui conduisit ensuite directement à la chambre du sarcophage : tous les autres détails sont de pure invention et doivent être mis sur le compte de l'imagination des historiens arabes.

La réponse à cette première question fournit d'elle-même la réponse à la seconde, car les témoignages que je viens de citer sont tellement contradictoires qu'on ne sait où trouver la vérité. Les uns parlent d'une statue de pierre couchée dans le sarcophage renfermant une momie, c'est-à-dire d'un petit sarcophage à forme anthropoïde enfermé dans le grand; les autres, de deux statues de pierre placées à côté du sarcophage, de pectoral d'or, d'escarboucle et d'inscriptions; d'autres font mention de chambres remplies de momies; d'autres encore de deux corps trouvés dans le même sarcophage, ce qui ne s'est jamais rencontré jusqu'ici, à moins qu'il ne s'agisse d'une momie d'enfant mort en venant à la vie et dont le petit cadavre fut placé à côté de celui de sa mère[2]. Quant à la caisse de forme anthropoïde renfermant une momie, la chose est tout à fait impossible, non parce que ce n'était pas la coutume — c'était au contraire une coutume fort répandue — mais parce que le sarcophage est encore en place, qu'on l'a mesuré et que ses dimensions ne permettent pas la présence d'une boîte à momie en pierre. En effet, si je prends la mesure la plus favorable, c'est-à-dire la plus grande, je vois que ce sarcophage était long de $2^m,301$ et qu'il avait une épaisseur de 6 pouces; donc si l'on retranche deux fois 6 pouces, ou 1 pied, pour avoir le creux de la cuve, on obtient $1^m,971$. Si l'on compte maintenant l'espace libre que les Égyptiens laissaient à la tête et aux pieds pour faire entrer la caisse, puis l'épaisseur de

1. *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 481.
2. Maspero, *Les momies royales de Deir-el-Bahary*, dans les *Mémoires de la Mission permanente du Caire*, t. I.

cette caisse elle-même qui ne doit pas être de beaucoup inférieure à celle du sarcophage, on arrivera à une mesure de 1m,60 environ pour l'intérieur de la caisse. Il faut encore retrancher de cette mesure l'épaisseur des habits qui recouvraient le cadavre, c'est-à-dire tant à la tête qu'aux pieds au moins 0m,05 à 0m,06; il restera ensuite pour la taille de la momie 1m,54 ou 1m,55, ce qui est réellement trop petit pour un homme de taille moyenne. D'ailleurs on n'a pas, que je sache, rencontré jusqu'ici d'exemple de caisses à momie en pierre de cette forme remontant à la IVe dynastie; mais les caisses trouvées étaient en bois [1]. A cette époque, nous le verrons plus loin, la coutume quasi générale était de déposer les corps dans les sarcophages à peine défendus par de légers habits de laine ou entourés d'un emmaillotement superficiel. Donc tous les renseignements fournis par les auteurs arabes ne méritent aucune attention et rien ne peut nous dire si vraiment le corps du Pharaon Khoufou fut mis dans le sarcophage de la chambre sépulcrale. Tout concourt au contraire à nous permettre de croire qu'il n'y fut jamais déposé. On n'a retrouvé dans le sarcophage aucune preuve qu'un corps y ait jamais été placé, ni vêtements, ni trace quelconque d'ossements humains : du moins aucun renseignement ne nous est jamais parvenu sur ce sujet. Si je me rappelle en ce moment la tradition égyptienne rapportée par Diodore de Sicile, je vois que les Égyptiens croyaient « qu'aucun des rois qui avaient élevé les deux premières pyramides ne les eut pour tombeaux; car la population, accablée de travaux, haïssait ces rois à cause de leurs injustices et de leurs violences et menaçait d'arracher leurs corps des tombeaux et de les déchirer ignominieusement. C'est pourquoi ces rois ordonnèrent en mourant à leurs serviteurs de les ensevelir clandestinement dans un lieu inconnu [2]. » S'il ne faut pas attacher grande importance aux raisons que donne l'auteur grec pour justifier sa tradition, il me semble que le fait lui-même pourrait parfaitement être vrai, du

1. Il faut observer, à propos des objets que les auteurs arabes disent avoir trouvés dans l'intérieur de la grande pyramide, qu'ils correspondent chacun en particulier à ce que l'on trouve dans les tombeaux égyptiens, mais non à cette époque. Si les historiens arabes n'ont pas sacrifié à leur imagination, ils ont été victimes de leur ignorance et aussi de leurs fausses inductions.

2. Diodore de Sicile, I, p. 64.

moins pour la première pyramide. Il me paraît tout à fait vraisemblable à la lumière des faits qui viennent d'être exposés et que personne ne pourrait nier; il va devenir presque certain à la suite de ce qu'il me reste à dire.

C'est en effet le moment propice pour faire observer un fait qui semble avoir échappé à toutes les observations précédentes, sauf à une seule : le sarcophage a dû être déposé dans l'intérieur de la chambre où il se trouve encore actuellement à l'époque où l'on bâtissait cette partie de la pyramide, je veux dire avant qu'on eût commencé de construire les parois de cette chambre, ou tout au moins avant qu'on eût posé le toit de la chambre du *Roi*, c'est-à-dire par conséquent bien avant l'achèvement complet de la pyramide. Pour s'assurer de ce fait, il suffit de comparer les dimensions du sarcophage avec celles des couloirs qui mènent à la chambre du *Roi*: ce sarcophage a en effet $1^{m},317$ de haut et les couloirs n'avaient que $1^{m},110$ de hauteur: il eût donc été complètement impossible de faire passer par ces couloirs une pierre, même creuse, de cette hauteur. Il n'y avait pas d'ailleurs possibilité de le renverser, puisque les couloirs ont la même largeur, sans compter que les marches dont j'ai parlé, entre autres celle de plus de 2 mètres de hauteur, eussent nécessité l'élévation de cet énorme bloc de granit à la même hauteur dans un endroit où le peu de largeur du couloir empêchait l'emploi simultané d'un aussi grand nombre d'ouvriers que l'eût voulu l'œuvre à faire. M. Flinders Petrie admet aussi ce premier point dans son livre sur les pyramides de de Gizeh, et quoique je sois arrivé à la même conclusion, avant d'avoir eu connaissance de son ouvrage, je dois lui rapporter ici tout l'honneur de cette découverte. Dans la seconde partie de mon raisonnement, je me sépare de sa théorie, que je ne puis adopter pour les raisons que le lecteur trouvera ci-dessous.

Ce point une fois établi, et il est indiscutable, je dois dire qu'il en était de même de la pierre de granit qui bouche l'entrée du premier couloir ascendant. Mes lecteurs auront en effet observé que le couloir d'entrée de la pyramide a la même hauteur et la même largeur que le premier couloir ascendant vers la chambre du sarcophage. Cette hauteur et cette largeur ont exactement la même dimension, à savoir $1^{m},110$ mesurés avec la plus

scrupuleuse attention. Donc la pierre qui murait l'entrée du second couloir aurait de même muré l'entrée du premier : si l'entrée du second est si bien murée qu'elle a défié longtemps toutes les tentatives faites pour entrer dans les parties supérieures du monument et s'il a fallu creuser le calcaire au-dessus du bloc de granit, ce bloc aurait aussi parfaitement et hermétiquement bouché l'entrée de la pyramide elle-même. Par conséquent on n'aurait pu la faire descendre par le premier couloir pour arriver à l'entrée du second, en la tenant dans le sens où elle devait être placée : on n'aurait pu la faire entrer que de biais. Le calcul nous montre en effet que de cette manière on pourrait faire entrer dans la pyramide un objet qui serait de largeur égale à la diagonale, c'est-à-dire qui aurait $1^{m},54$ de large. La difficulté dans cette manière de faire eût été d'abord de placer, puis de maintenir le bloc de granit qui mesurait $1^{m},11$ de large, autant de haut et dont la longueur, qui n'a jamais pu être mesurée, devait être considérable, puisque les ouvriers du khalife El-Mamoun désespérèrent de le briser à coups de marteau et durent se créer un passage par-dessus, de maintenir ce bloc peu maniable, dis-je, dans la position nécessaire pour le faire descendre jusqu'à l'endroit où il devait être mis en place, c'est-à-dire pendant 22 mètres, et plus. Placé ainsi, c'est-à-dire reposant sur l'arête du côté sur lequel on l'aurait maintenu penché pour le faire descendre, cette arête n'aurait pas manqué de creuser dans le calcaire une rainure assez profonde pendant l'espace que la pierre devait parcourir, car il n'était pas possible, à cause de la hauteur de la pierre, de se servir de rouleaux. Il est également impossible de supposer que des hommes aient pu se maintenir de chaque côté pour lui faire garder l'équilibre, l'espace étant trop petit, et le moindre cahot qui aurait rejeté la pierre dans son assiette naturelle aurait réduit en bouillie humaine les imprudents qui se seraient ainsi hasardés à se mettre entre la pierre et les parois du couloir. Je ne parle pas de l'effort immense qui eût été nécessaire pour retenir sur une pente de 26 degrés l'énorme masse du bloc et l'arrêter précisément à l'endroit voulu. Supposons pour un moment qu'elle soit arrivée sans encombres à l'endroit où elle devait s'arrêter; il faut dans cette hypothèse la faire tourner sur l'arête avant de la placer et l'approcher de l'endroit où elle doit être placée, toujours en la maintenant dans

la même position, car si elle venait à reprendre son assiette naturelle, le couloir serait à jamais bouché. Or, je le demande, comment aurait-on pu espérer faire tourner un bloc qui aurait pesé plusieurs dizaines de tonnes par trois ou quatre hommes au plus, lesquels auraient pu trouver place dans le couloir, auraient été obligés de se tenir courbés sur eux-mêmes, c'est-à-dire dans une position où l'homme perd la moitié de sa force sinon plus! L'énorme masse aurait résisté à tous les ouvriers. Ce résultat apparaît encore plus évident si l'on admet les mesures du colonel anglais Vyse, qui donne comme dimension de la longueur de ce bloc 14 pieds anglais 9 pouces[1]. La chose paraîtra encore plus surprenante, quoiqu'elle n'ait jamais été remarquée, si l'on veut observer que, dans les pyramides comme dans tous leurs autres ouvrages, les ouvriers égyptiens n'ont jamais pu construire un mur régulièrement, que la distance indiquée entre leurs parois est tantôt plus petite, tantôt plus grande, comme en témoignent les mesures minutieuses qu'a prises de ces deux couloirs M. Flinders Petrie[2]. Cependant la pierre est en place. Comment y a-t-elle été mise? Une seule réponse est possible : ce bloc a été mis à la place qu'il occupe alors qu'on bâtissait la pyramide et qu'on commençait le couloir ascendant. Par conséquent ce couloir était bouché par destination et n'a jamais pu servir à introduire le cadavre du Pharaon Khoufou dans l'intérieur de la pyramide, c'est-à-dire dans la chambre sépulcrale. Par conséquent le Pharaon Khoufou ne pouvait se bâtir lui-même le tombeau où il n'aurait pu faire entrer son corps, à moins de supposer que la pyramide resta inachevée jusqu'aux funérailles du roi, après lesquelles on aurait mis le toit à la chambre du sarcophage et on aurait élevé les cent mètres de maçonnerie qui restaient encore pour parfaire la pyramide avant d'y placer son revêtement. Que si certains blocs sont marqués en caractères mi-partie hiéroglyphiques, mi-partie hiératiques au nom de Khoufou, ce sont là des marques de carrière, comme on en fait encore aujourd'hui pour distinguer les pierres destinées à telle ou telle bâtisse : elles ne sauraient en

1. Il faut citer ce texte important : *From the end of the granite blocks to the great passage, including the space of 14 feet et 9 inches at present occupied by granite blocks.* — Vyse, II, p. 110.

2. Flinders Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*; cf. la pl. III.

rien préjuger la question du constructeur de la pyramide. Tout au contraire, si les pierres qui ont été consacrées à la construction de la grande pyramide n'avaient pu être confondues avec d'autres pierres destinées à d'autres monuments, surtout des pierres aussi énormes que celles qui sont marquées au nom du Pharaon Khoufou, on n'aurait pas pris soin de les marquer de cette estampille de destination, par conséquent si on les a marquées, c'est qu'il y avait à côté d'autres monuments qu'on était en train d'édifier. Or quels étaient ces monuments dont la construction nécessitait l'emploi de ces pierres immenses? On aurait beau à chercher, on ne trouvera pas dans les environs, pas même dans l'Égypte entière, de monuments appartenant à une époque aussi reculée, sinon les pyramides voisines. On n'aurait pas d'ailleurs le choix : la ville de Memphis aurait pu seule avoir des édifices assez considérables pour avoir été construits de ces blocs immenses, et dans les monuments de la ville de Memphis, les temples seuls auraient pu être construits de tels blocs. Or, à cette époque, la ville de Memphis, en admettant qu'elle eût des temples, n'en possédait point d'assez vastes pour comprendre de tels blocs dans leur construction, parce que, s'ils avaient été bâtis comme les pyramides, il n'y aurait aucune raison pour qu'ils ne se fussent pas conservés, puisque les pyramides n'ont pas été endommagées. Il n'y avait donc que les autres pyramides du plateau de Gizeh qui nécessitaient des blocs aussi énormes. Aussi je suis persuadé que c'est pour attirer l'attention des contre-maîtres égyptiens sur la destination particulière des blocs destinés à la grande pyramide qu'on aura écrit le nom de Khoufou, comme on aura sans doute écrit Khafra sur ceux destinés à la seconde, comme on aura estampillé en quelque sorte au nom de Menkera ceux que réclamait la construction de la troisième pyramide. Il existe une preuve qu'il en fût ainsi, preuve qui a passé de même inaperçue : le colonel Vyse a trouvé parmi les blocs de la quatrième pyramide quelques blocs marqués au nom de Menkera[1]. On peut tirer de ce fait une de ces deux conclusions : ou la quatrième pyramide se bâtissait en même temps que la troisième et l'on aura employé pour celle-là des blocs destinés à celle-ci, ou quelques blocs auront été

1. Vyse, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, II, p. 48.

superflus dans la carrière et on les aura employés pour la quatrième pyramide.

M. Flinders Petrie, qui a bien vu que le bloc de granit ne pouvait être descendu par le couloir d'entrée, a imaginé qu'on l'avait mis dans le couloir ascendant en attendant qu'on pût le mettre en place, c'est-à-dire après les funérailles du Pharaon Khoufou. Cette théorie me semble tout à fait impossible à admettre, parce que le bloc de granit aurait aussi bien bouché ce couloir que le couloir d'entrée, puisqu'ils ont tous deux les mêmes dimensions, et cela non seulement au témoignage des savants de la Commission d'Égypte, mais encore du colonel anglais Vyse[1] qui donne exactement les mêmes mesures. Or, en admettant même que ces mesures soient un peu plus grandes dans le couloir ascendant que dans le couloir descendant, elles eussent toujours été trop petites pour permettre aux ouvriers de mettre en place un bloc de granit qui mesure 14 pieds anglais et 9 pouces, selon Vyse. D'ailleurs les inconvénients d'une telle disposition du bloc au jour des funérailles de Khoufou eussent été énormes; on n'aurait pas pu faire passer la momie du Pharaon par dessus le bloc puisqu'il aurait occupé presque toute la largeur et la hauteur du couloir. Il faut donc avoir le courage de se décider dans cette question et affronter le problème jusqu'au bout. Il ne suffit pas seulement de pouvoir faire sortir les hommes de la pyramide après les funérailles, ce que fait M. Petrie, grâce au passage perpendiculaire qui se trouve sur le palier de la chambre de la Reine et qui va rejoindre le couloir descendant de l'entrée : certes les Égyptiens eussent été capables de toute l'agilité nécessaire pour la circonstance; il faut encore pouvoir leur donner une tâche possible à mener à bonne fin, et leur tâche eût été impossible. C'est pour ces raisons que je ne peux admettre la théorie de l'habile explorateur anglais et que je m'en tiens au raisonnement que j'ai fait[2].

La conclusion de tout ce qui précède est que la grande pyramide a été construite après la mort du Pharaon Khoufou et qu'il est presque certain que ce roi n'y a jamais été renfermé. Les Égyptiens traitaient les momies

1. Howard Vyse, *Operations carried on at the Pyramids of Gizeh*, II, p. 110.
2. Fl. Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*, p. 215-216.

de leurs parents avec un grand respect : tout ce que nous connaissons de leurs mœurs concourt à nous montrer qu'il en était ainsi. Comment dès lors supposer que le cadavre du roi Khoufou aurait pu être traité avec assez de désinvolture pour être placé dans le sarcophage pendant que les travaux devaient encore continuer aussi longtemps ; car il n'y a pas d'autre hypothèse possible, ou la momie a été placée dans le sarcophage pendant la construction de la pyramide, ou elle n'y a pas été placée du tout. J'incline vers la dernière hypothèse, on a vu plus haut pour quelles raisons. Ce ne serait pas le seul exemple du non-achèvement d'une pyramide avant la mort de celui qui en devait occuper les chambres sépulcrales : je dirai plus loin, à propos de la troisième pyramide, qu'elle resta incomplète pendant environ six siècles, d'après le rapport de Manéthon, et qu'une reine de la VI[e] dynastie la fit achever et embellir. Le fait peut n'être que légendaire, quoique de bons esprits y aient ajouté foi, jusque dans ces dernières années ; mais il pourrait aussi parfaitement être vrai [1]. Pour moi, quand je considère que les chambres souterraines de la pyramide n'ont jamais été achevées et que l'on n'a rien trouvé dans la chambre sépulcrale intérieure, je crois que nous avons dans la grande pyramide un immense cénotaphe, et je suis assez enclin à croire que la légende racontée par Diodore reposait sur un fond de vérité.

J'en aurai fini avec ce qui regarde la grande pyramide, quand j'aurai dit qu'elle était entourée d'une enceinte et qu'elle avait un petit temple où se faisait le culte du *double*. L'un et l'autre ont également disparu aujourd'hui ; mais, par ce qui reste des autres pyramides, on peut juger de ce qui existait autour de la grande. L'enceinte consistait probablement dans un grand fossé qui limitait des quatre côtés le terrain appartenant à la grande pyramide : ce fossé a dû être comblé par les sables. Du temple il n'est pas resté trace, non pour la même raison, mais sans doute il aura disparu sous les coups des démolisseurs : nous sommes certains de son existence par les textes qui en parlent et le culte du *double* s'était conservé jusqu'au temps des Ptolémées.

1. M. Maspero a admis la réalité de ce fait dans sa petite *Histoire des peuples d'Orient* (4e édit., p. 86); dans sa grande *Histoire des Peuples de l'Orient classique*, il n'en parle pas et semble le rejeter. Il eût été curieux de connaître pour quelles raisons il a ainsi changé d'avis.



Vue de la seconde
(d'après la *Descriptio*



, prise du levant
te, Ant., V, pl. 10).

La seconde pyramide est située à une distance de la première d'environ 180 mètres : elle en est séparée par une sorte de fossé creusé dans le roc jusqu'à 8 ou 9 mètres de profondeur. Ce fossé entoure la pyramide des quatre côtés; mais il est loin d'avoir partout les mêmes dimensions : au nord-est, il est large de 59ᵐ,50, tandis que, du côté de l'ouest, il n'a que 31ᵐ,40, et se prolonge très loin du côté du sud. Le fossé a été taillé en perfection et de même la plate-forme sur laquelle s'élevait la pyramide. On a aussi, comme pour la grande, fait servir à la construction le rocher que l'on a taillé, et peut-être a-t-on employé la pierre que l'on avait extraite du fossé. Le mode de la construction a été le même que pour la précédente. Les dimensions sont moindres, mais non pas de beaucoup. La seconde pyramide mesure 207ᵐ,90 de côté avec son socle, et la hauteur mesurée au graphomètre a donné 138 mètres, en y comprenant toujours le socle. La base de cette pyramide occupe 41,984 mètres carrés, c'est-à-dire plus de 4 hectares; son volume donne une masse de maçonnerie de 1,903,275 mètres cubes. L'axe mesure 199ᵐ,80, et l'apothème 171ᵐ,50. Le revêtement de la pyramide est compris dans ces chiffres : ce revêtement existe encore jusqu'au quart de la pyramide environ. Il a été, comme à la première pyramide, commencé par en haut et se compose de pierres parfaitement polies et qui surplombent sur les autres matériaux employés dans la maçonnerie de 1ᵐ,30, si bien qu'à la partie inférieure il forme comme un abri sous lequel on peut se mettre. Les blocs de revêtement sont emboîtés les uns dans les autres de telle manière qu'ils semblent inséparables, et de plus ils tiennent encore à la maçonnerie. Ils sont couverts maintenant d'une sorte de lichen. Cette pyramide a beaucoup moins souffert des injures du temps et de celle des hommes que la première : aussi n'a-t-elle qu'une plate-forme qui peut sembler insignifiante près de celle de la grande pyramide.

Au commencement du siècle, personne n'y avait pénétré depuis longtemps et Jomard se borna à dire dans la description qu'il en a faite : « Du côté du nord, nous avons aperçu des pierres accumulées à une certaine hauteur, qui annoncent les efforts tentés pour pénétrer dans le monument [1]. »

1. *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 646-647.

Il en fut ainsi jusqu'à l'année 1817, où un voyageur italien nommé Belzoni, aux gages d'un consul général anglais, Salt, entreprit pour son compte de découvrir l'entrée de la seconde pyramide. Il observa, lui aussi, dans les décombres accumulés du côté nord de ce monument, des signes qui lui indiquèrent que le terrain n'était pas aussi durci que dans les autres endroits et une dépression qui dénotait une entrée. Il fit creuser en cet endroit et, au bout d'une quinzaine de jours, découvrit un bloc qui était détaché du reste de la pyramide. La pierre enlevée donnait accès dans un couloir large de 3 pieds anglais. Ce couloir avait été connu des Arabes, à une certaine époque, et il menait à une chambre que les fouilleurs arrêtés un moment avaient creusée dans les blocs de la maçonnerie; mais en cet endroit le couloir s'arrêtait net par suite des éboulements causés par les opérations des Arabes. Il y avait encore en cet endroit une autre cavité descendant à une profondeur de 40 pieds, se dirigeant vers le centre de la pyramide, mais n'aboutissant pas. L'ouvrage était donc à recommencer : Belzoni, stimulé par son insuccès même, se mit de nouveau à l'œuvre avec ardeur; il s'attaqua à la base même de la pyramide, ayant observé une sorte de vallée au milieu des décombres et ayant de même remarqué, à la grande pyramide, que l'entrée n'était pas au milieu du côté nord, mais plus vers l'est, environ de 30 mètres. Sur ces observations, il fit attaquer les fouilles au point qui se trouva par la suite correspondre exactement à l'entrée de la pyramide. Au bout de quelques jours de travail, les ouvriers découvrirent un gros bloc de granit incliné vers le bas, sous le même angle que le couloir d'entrée de la première pyramide et se dirigeant vers le centre. Puis apparurent ensuite trois autres blocs également inclinés vers le centre; enfin, l'entrée de la pyramide fut découverte : c'était un couloir haut de 4 pieds, large de 3 pieds et demi, formé de gros blocs de granit et descendant sur une pente de 26 degrés jusqu'à près de 35 mètres. Le passage déblayé, les ouvriers trouvèrent une herse qui semblait leur interdire tout passage. En l'examinant de près, on découvrit qu'elle ne descendait pas jusqu'au sol et reposait à environ 8 pouces du sol, sur le support d'une autre pierre. La herse avait 2 mètres de haut sur 1^{m},66 de large et environ 0^{m},40 d'épaisseur. On réussit à la soulever avec des leviers et à la maintenir, avec des pierres mises en dessous, à la hauteur nécessaire pour

qu'un homme pût passer à plat ventre par dessous. La dalle défendait l'accès d'un second passage long d'environ $7^m,50$ qui aboutissait à un puits de 5 mètres de profondeur et à deux embranchements de passages taillés dans le sol. Celui de droite va en montant l'espace d'environ 10 mètres rejoindre le premier couloir trouvé par Belzoni et qui était obstrué par les blocs détachés de l'intérieur de la pyramide. L'autre embranchement allait horizontalement vers le centre : Belzoni, au lieu de le suivre, descendit dans le puits et y trouva un troisième corridor montant vers le nord sous un angle de 26 degrés ; il conduisait au premier couloir horizontal laissé de côté par le voyageur italien. Le couloir du puits avait environ 2 mètres de haut et $1^m,17$ de large. Les parois du couloir horizontal étaient couvertes de cristallisations nitreuses : il aboutissait à la chambre du sarcophage. Cette chambre taillée dans le sol vif est haute d'environ $7^m,90$, large de $5^m,41$ et longue de $15^m,40$. Elle a été taillée de façon à former en haut une voûte pyramidale, et l'on a peint cette voûte. Le sarcophage était enseveli à fleur de terre, du côté de l'ouest : il mesurait $2^m,66$ de longueur, $1^m,17$ de largeur et était profond d'environ $0^m,70$. Il était entouré de gros blocs de granit, dit Belzoni, comme pour l'empêcher d'être enlevé. Le couvercle était brisé sur le côté, et l'intérieur à moitié découvert. Il est de granit et ne porte aucune inscription. Il était rempli de pierres et de terre, des ossements humains y étaient mélangés. Nul doute qu'on se trouvait en présence de ce qui restait du cadavre de Khafra.

En examinant de près les murailles, on y découvrit une inscription arabe écrite du côté occidental de la chambre ; cette inscription disait : « Cette pyramide fut ouverte par le maître carrier Mohammed Ahmed, en présence du maître 'Othman et du roi 'Ali Mohammed, depuis le commencement jusqu'à la fin[1]. » Les Arabes avaient donc, eux aussi, trouvé le véritable chemin des chambres sépulcrales de la pyramide.

Au fond du puits dont il a été parlé tout à l'heure, en écartant les pierres et les décombres, on découvrit un autre corridor ascendant, incliné

1. Les derniers mots de cette traduction ne sont pas certains, parce que le texte a dû être mal copié, malgré les précautions prises par Belzoni : elle était effacée dès 1837. Belzoni trouva aussi une autre inscription qu'il dit avoir été probablement du copte, mais qui n'en était point.

à 26 degrés et se dirigeant en sens opposé à celui qui aboutissait à la chambre du sarcophage. Il est long de 10m,17 ; il rejoint à cette distance l'autre passage et continue encore pendant 10m,66 environ. Au milieu, on trouve sur la droite en montant une cavité de 3m,60 de longueur, sur 2 mètres de large, en face de laquelle commence sur la gauche, un autre corridor se dirigeant vers l'ouest pendant 7m,33, l'inclinaison restant la même. Il aboutit à une chambre de 10m,66 de long, sur 3m,26 de large et 2m,80 de haut : le toit est également taillé en forme de pyramide. De cette chambre, l'explorateur revint au couloir supérieur et remarqua une herse levée : la herse défendait l'accès de ce couloir qui continuait encore pendant environ 16 mètres et débouchait à la base même de la pyramide. Il y avait donc deux entrées[1].

Le lecteur peut juger par lui-même, après tout ce qui précède, que le système de substructions sur lequel fut élevée la seconde pyramide diffère complètement de celui qui se trouvait sous la grande pyramide. Il n'y a point de chambres, ni de couloir à la partie supérieure de l'édifice : tout dans la seconde pyramide, autant que l'on a pu en juger, est souterrain ; on a presque tout creusé dans le rocher, je dirais même tout si le premier couloir descendant ne se trouvait pas maçonné jusqu'au moment où la construction s'amorce dans le rocher. La pyramide ne contient donc vraisemblablement aucun vide, et elle a été élevée sur le tombeau de Khafra tout comme dans d'autres pays on élevait un tertre sur la tombe des grands hommes dont on voulait perpétuer le souvenir. Les opérations que conduisit vingt ans plus tard le colonel anglais Vyse ne firent que confirmer les découvertes de Belzoni.

J'ai déjà parlé de l'enceinte de la seconde pyramide. A l'est de cette enceinte et dans son périmètre se trouvait le temple servant pour le culte du *double* : il était réuni à la pyramide par une sorte d'allée parfaitement unie, taillée dans le rocher même. Le temple était très grand et construit de pierres de proportions colossales, dont quelques-unes mesuraient jus-

1. Toute cette description a pour fondement l'ouvrage même de Belzoni : *Voyages en Égypte et en Nubie*, traduits par Depping, vol. I, p. 416-438. Nous verrons plus loin que ce n'est pas le seul service que cet habile explorateur a rendu à la science.

qu'à 8 mètres de haut[1]. Au commencement de ce siècle, ce temple conservait encore quelques vestiges de son état primitif : aujourd'hui tout est ruiné.

La troisième pyramide est beaucoup plus petite que les deux précédentes. Elle est située à la même distance de la seconde que celle-ci l'était de la première. Les côtés de sa base ont 107^{m},75 de longueur et était haute d'environ 66 mètres. Elle est attribuée par Hérodote au roi Mycérinus, et en effet l'on y a découvert le sarcophage du Pharaon Menkara. Le colonel Vyse est le premier qui l'ait exploré. Il y découvrit les morceaux du cercueil en bois de ce Pharaon, il réussit à tirer le sarcophage de la chambre sépulcrale et à l'expédier pour l'Angleterre; malheureusement le navire qui le portait fit naufrage sur les côtes d'Espagne, vis-à-vis de Carthagène. Je ne décrirai pas le système de couloirs et de chambres de cette nouvelle pyramide : ce serait m'arrêter trop longtemps sur ces monuments dont on trouvera le plan et les détails dans les ouvrages spéciaux. Elle était recouverte, jusqu'à la seizième assise à partir du bas, d'un revêtement en granit rose d'Asouan et de calcaire pour le reste. Cette pyramide avait également une enceinte, et, sur la face est, un temple pour le service du *double* : ce temple existait encore en partie en 1837; mais il est presque complètement ruiné de nos jours. Il est construit sur un plan presque carré, ayant 53^{m},80 sur deux côtés et 56^{m},20, sur les deux autres. Il est précédé par un prolongement ayant environ 31 mètres de long sur 14^{m},90 de large. Les murs ont 2^{m},40 d'épaisseur sur une seule assise, dont la longueur varie de 3^{m},40 à 6^{m},60 environ. Dans quelques parties du prolongement, l'épaisseur des murailles atteint jusqu'à 4^{m},20 d'une seule pierre.

Cette troisième pyramide appelle deux observations dont la première a peut-être plus d'importance que la seconde. Primitivement destinée au Pharaon Menkara dont le corps fut en effet déposé dans l'une des chambres souterraines, comme nous l'avons vu, elle resta, au rapport de Manéthon, inachevée pendant plus de six siècles. Où en aurait été la construction lors de la mort de Menkara? Elle n'aurait pas été très avancée,

1. Belzoni, *op. cit.*, I, p. 417.

si même elle eût été commencée ; car la reine Nitocris de la VIe dynastie l'aurait fait achever et s'y serait ménagé une chambre au-dessus de celle où reposait le Pharaon Menkara. Certains auteurs ont cru qu'elle s'était fait déposer dans un splendide sarcophage de basalte bleu qui fut brisé par les Arabes, lorsqu'ils entrèrent dans la pyramide, toujours dans l'espoir d'y trouver quelque trésor, que cette reine avait doublé les dimensions de la pyramide et que, par ses ordres, avait été posé le coûteux revêtement de granit qui faisait l'admiration des voyageurs grecs et qui est toujours en place[1]. Cette première observation pourrait donc montrer avec évidence que les pyramides n'auraient pas toujours été construites d'une pièce, comme on l'a prétendu, mais à des intervalles très éloignés; malheureusement, nous n'avons pas un seul texte qui nous assure de la réalité du fait regardé cependant comme possible par E. de Rougé et par E. de Bunsen[2], mais que les travaux postérieurs ne semblent pas avoir permis de contrôler et d'affirmer. Au contraire, M. Petrie me paraît avoir bien montré, dans son ouvrage sur les pyramides de Gizeh, que les changements de plan qu'on remarque dans la construction doivent se rapporter au règne de Menkara lui-même, c'est-à-dire de Mycérinus[3]. Quoi qu'il en soit, s'il y a ici une pure légende, cette légende nous conduit de plus à celle qui fut recueillie par Diodore et qui fera l'objet de la seconde remarque. « La troisième pyramide, dit cet auteur, passe pour le tombeau de la courtisane Rhodopis ; elle a été, dit-on, élevée par quelques monarques, comme un témoignage de leur amour pour cette femme[4]. » Strabon raconte la même légende et y ajoute de nouveaux détails. Un jour que Rhodopis, la belle aux joues de rose, se baignait dans le fleuve, un aigle enleva une de ses sandales et s'enfuit dans la direction de Memphis ; arrivé près de la ville, il plana dans les airs et laissa tomber la sandale sur les genoux du Pharaon, occupé alors à rendre la justice en plein air. Surpris de cet événement

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, IVe édit., p. 86.
2. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 151 ; et E. de Bunsen, *Ægyptens Stelle*, II, p. 236-238.
3. Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*. — Ce que je viens de dire ne détruit pas l'unité de la conception primitive ni du plan premier fait par l'architecte : cela montre seulement que cet architecte pouvait changer son plan, quand dans l'exécution il le trouvait défectueux.
4. Diodore de Sicile, I, 66.

inattendu, le roi admira longtemps la sandale et fit rechercher dans son royaume quel en était le possesseur. On lui amena la courtisane; le Pharaon, émerveillé de sa beauté, l'épousa et Rhodopis, devenue reine d'Égypte, eut pour tombeau la troisième pyramide[1]. C'est ainsi que la reine de la VIe dynastie devint une courtisane grecque et qu'on lui attribua pour lieu de sépulture la troisième pyramide, ce qui reposait peut-être sur la réalité. Cette légende s'est conservée jusqu'au milieu du moyen âge et peut-être jusqu'à nos jours. « L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroist jamais dehors qu'en forme d'une femme nue, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire et elle l'affole d'amour; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond dans le pays. Plusieurs personnes l'ont veu tournoyer autour de la pyramide sur l'heure de midy et environ le soleil couchant[2]. » Toutes les pyramides, dans les croyances populaires actuelles, ont d'ailleurs leur génie particulier, et ce n'est pas surprenant puisque la religion égyptienne en faisait la demeure du *double* des rois qui s'étaient fait construire ces immenses édifices.

Telles sont les trois grandes pyramides, autant que j'ai pu les décrire sans m'absorber dans les détails. De tout temps elles ont fait l'admiration de tous ceux qui les ont vues, et les deux premières étaient comptées au nombre des sept merveilles du monde. Les Égyptiens eux-mêmes les considéraient avec étonnement et les désignaient par des noms qui montrent bien l'importance de ces monuments à leurs yeux : ils nommaient la troisième la *brillante*, la seconde la *grande*, et la première la *supérieure*[3]. Elles sont encore le témoignage grandiose de la puissance extraordinaire des

1. Strabon, XVII, 33. Ce récit est tout à fait dans le goût égyptien et on peut lui comparer, dans le *Conte des deux Frères*, le passage où le Pharaon, charmé du parfum qu'une boucle de cheveux apportée par le Nil, fait chercher la belle personne à qui appartenait cette boucle et l'épouse. D'un autre côté, les amateurs de *folk-lore* trouveront, dans cette légende, une variante du conte de *Cendrillon* et de la pantoufle de verre, et ils auront raison.

2. Pierre Wattier, *L'Égypte de Murtadi, fils du Graphiphe*. Paris, 1550.

3. C'étaient en hiéroglyphes les noms suivants : pour la troisième, ; pour la seconde, et pour la troisième, .

hommes qui les firent élever et demeurent les plus merveilleux édifices que nous aient légués les peuples de l'ancien monde.

Ce ne sont pas les seules pyramides qui se trouvaient sur le plateau de Gizeh : il y a encore les vestiges de six autres de ces monuments, dont trois sont à l'est de la grande pyramide et trois au sud de la troisième. Elles sont construites sur le même plan que les deux dernières, c'est-à-dire que la pyramide recouvre le tombeau qui est creusé dans le rocher. Je ne m'arrêterai pas à les décrire : je me contenterai seulement de dire que les cinquième et sixième sont de celles qu'on appelle des pyramides à degrés, comme celles dont j'aurai plus bas l'occasion de parler en décrivant les pyramides de Saqqarah. La quatrième a été en partie démolie par les ordres du colonel Coutelle de l'expédition française, afin de connaître comment était entendue la construction de ces monuments : cette démolition fut abandonnée par suite des événements de guerre dont l'Égypte fut alors le théâtre [1] : le colonel anglais Vyse l'ouvrit et découvrit dans le toit de la chambre sépulcrale quelques blocs contenant le cartouche de Menkara, comme sur le sarcophage contenu dans la troisième pyramide, ce qui démontre que sans doute cette pyramide fut construite en même temps que la troisième et que les ouvriers ont employé pour celle-là des blocs destinées à celle-ci [2]. En outre la momie qu'on découvrit dans cette pyramide n'était pas enveloppée de bandelettes, mais habillée de vêtements de laine. L'une de ces petites pyramides est célèbre, parce qu'elle est le tombeau de la fille de Chéops, Honit-sen. Hérodote raconte au sujet de cette princesse une légende d'après laquelle ce Pharaon, pour achever sa pyramide, aurait ordonné à sa fille de se prostituer à qui voudrait d'elle, moyennant un prix assez élevé. La jeune fille obéit ; elle y prit assez de goût pour continuer son petit commerce pour son propre compte : elle exigea que chacun de ses amants de passage lui fît don d'un bloc en pierre, et c'est ainsi qu'elle construisit la pyramide qui est la huitième [3]. Ce

1. Ce jeu ressemble fort à l'acte d'un enfant qui détruit sa poupée pour savoir ce qu'elle renferme ; on ne saurait aucunement approuver une semblable action. Cependant le but poursuivi est une circonstance atténuante en faveur du coupable.

2. Vyse, *op. cit.*, II, p. 7 et 89.

3. Hérodote, II, 126.

récit n'est qu'une légende sans aucun fondement : une inscription dit que cette pyramide fut construite par le Pharaon Khoufou en personne, et elle ne servit pas seulement à la sépulture de Honit-sen : car, en 1837, le colonel anglais Vyse y pénétra et trouva quantité d'ossements et de boîtes à momies brisées, sans trace d'un sarcophage quelconque. D'où l'on peut conclure, ce semble, ou que la pyramide servit à la sépulture de la famille de Chéops en général, ou qu'elle fut laissée ouverte et qu'elle servit de lieu de sépulture, aux générations suivantes. Cette pyramide contenait d'ailleurs, outre douze ou treize crânes, un maillet de fer et un morceau de pierre brune taillé en forme de main de femme[1]. Ces monuments avaient un temple où l'on célébrait le culte du *double*, et plusieurs inscriptions nous ont conservé les noms de divers prêtres attachés à ce culte.

La nécropole de Gizeh contient encore un autre monument des plus importants, dont il me faut parler pour établir sa physionomie générale et particulière : c'est un temple en granit rose, et je demande ici au lecteur la permission de revenir sur ce que j'ai dit plus haut et de bien établir la destination des temples égyptiens, telle que je la comprends.

Ce qui empêche de voir la destination première des temples égyptiens, c'est la difficulté que nous avons à nous défaire de nos idées présentes sur la divinité ; malgré nous, notre pensée est occupée par la longue tradition de l'idée de la divinité telle que nous la concevons, et, malgré nous aussi, ayant à expliquer cette destination première des édifices religieux de l'Égypte, nous disons que le temple était la demeure de Dieu, ce en quoi nous aurions parfaitement raison, si sous le mot de Dieu nous comprenions la même chose que comprenaient les Égyptiens, ce que malheureusement en l'espèce nous ne faisons pas et ne pouvons pas faire. Cette abstraction de nos idées présentes nous serait parfaitement possible, si nous nous trouvions dans un pays qui ne les partagerait pas, en Chine par exemple. La Chine, par un phénomène prodigieux de stratification intellectuelle, a conservé presque intactes les traditions reçues de ses ancêtres : c'est un État complètement athée, si sous le nom de Dieu nous comprenons ce que pense l'Europe au sujet de l'Être suprême. Un Chinois

1. Vyse, *op. cit.*, II, p. 89.

serait donc beaucoup mieux placé que nous ne le pouvons être pour comprendre l'idée primitive des Égyptiens relativement à leurs temples. La Chine n'a pas de temples élevés en l'honneur de la divinité proprement dite d'après ce que nous pensons actuellement, pour la simple raison qu'elle ignore Dieu tel que nous l'avons fait sous l'influence de multiples causes. Elle ne connaît que les temples élevés en l'honneur des ancêtres; elle ne rend donc pas un culte de latrie à ce Dieu qu'elle ignore : cependant elle reconnaît un Être suprême double en sa manifestation, le Ciel et la Terre, Chang-ti et et How-to, esprit mâle qui préside au ciel, esprit femelle qui préside à la terre, elle leur rend un culte officiel nommé *culte impérial*, et ces deux esprits sont les ancêtres de l'Empereur qui se fait appeler en conséquence le Fils du ciel, comme la Chine est elle-même appelée Céleste empire : l'un et l'autre portent le nom de leur père. Comme le Fils du ciel est censé le seul descendant authentique de l'Esprit du ciel, Chang-ti, il est le seul qui puisse offrir des sacrifices aux esprits de ses premiers ancêtres, au Ciel et à la Terre, ce qu'il fait à certains jours fixes, avec une étiquette déterminée toujours la même, par des cérémonies qui n'ont pas varié depuis un temps immémorial[1], de sorte que nous avons ici un exemple lumineux de l'un des états par lesquels a jadis passé la race humaine. Nous allons retrouver la même chose en Égypte, mais avec cette différence que l'Égypte n'a pas été immobilisée dans la pensée religieuse tandis que la Chine qui a regardé comme suffisante la tradition reçue des ancêtres et qui s'y est tenue.

Le culte des ancêtres, nous le verrons dans la dernière partie de cet ouvrage, a tenu jusqu'à la chute de l'Empire égyptien une large place dans la conception que l'Égypte s'était faite de ses obligations religieuses, la plus large et peut-être l'unique place dans les commencements de la société égyptienne. Mais dès avant l'époque historique, cet usage existait profondément enraciné dans le cœur de l'Égyptien : comme il l'avait reçu des enseignements de son père, il le livrait à la mémoire de son fils, et

1. Voir pour ces détails Edkins, *Religion in China*, chapter II. — Cf. la traduction qu'en a donnée M. de Milloué dans les *Annales du Musée Guimet*, t. IV, au même chapitre, p. 86-104. Je pourrais citer de nombreux ouvrages sur la Chine qui parlent de ce même culte impérial.

c'est ainsi qu'il s'est transmis d'âge en âge jusqu'à la conquête de l'Égypte par le christianisme en admettant qu'il ait disparu depuis, ce qui est loin d'être prouvé et ce que je regarde même comme contraire à la réalité. Le fondateur de la famille surtout restait le grand ancêtre, celui qu'on honorait d'un culte spécial parmi ses descendants, celui qu'on recommandait d'invoquer dans les années de mauvaise apparence pour les récoltes[1], celui dont l'influence bienfaisante était censée dissiper les dangers que courait la famille noyée dans la société égyptienne. Chaque famille avait ainsi son culte particulier. Il n'est donc pas étonnant que la famille pharaonique ait eu aussi le sien propre en tant que famille privée ; mais elle avait en plus, en tant que famille solaire, descendant du Soleil, laquelle avait concentré en elle tous les droits et toutes les prérogatives des autres familles royales ou quasi royales de l'Égypte, des devoirs plus hauts et plus considérables. Comme toutes les familles honoraient leurs ancêtres, le Pharaon honorait ses ancêtres et dans la même forme ; c'est à cela que servaient les édifices construits en avant des pyramides et qui remplaçaient la chambre première des mastabas ordinaires, car on n'entrait pas dans les pyramides en temps ordinaire ; plus tard les tombeaux que les Pharaons thébains se construisirent sur un nouveau modèle, rentraient facilement dans la conception égyptiennne et suffisaient aux nécessités de la croyance : il est donc tout à fait inutile de supposer que les temples bâtis dans le voisinage de la nécropole thébaine avaient pour but de déposer les objets nécessaires pour entretenir la vie du *double* : la tombe de Séti Ier, dans laquelle on a trouvé ces objets, démontre péremptoirement que les provisions du *double* étaient enfermés dans la tombe et non dans les temples à Gournah, à Scheïkh-ʿAbd-el-Gournah, à Deir-el-Bahary ou à Médinet-Habou. Si donc on a élevé des temples dans la plaine ou dans la montagne occidentale de Thèbes, on a eu une autre raison que la perpétuité des offrandes funéraires au *double*.

Ces temples existent toujours à l'occident de Thèbes et d'autres également situés à l'ouest ont été détruits, comme celui érigé par Aménophis III,

1. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère : le papyrus moral de Boulaq*, n° IV, p. 186.

dont il ne subsiste plus que les énormes colosses qui semblent toujours veiller sur la plaine thébaine. Le plus au nord est celui de Gournah élevé en l'honneur de Séti I[er] par son fils Ramsès II ; dans un renfoncement de la montagne s'élève le temple de Deir-el-Bahary que les agents de l'*Egypt exploration fund* s'occupent à restaurer et qui fut élevé par la reine Hatschopset pour perpétuer le souvenir des hauts faits de son règne et surtout la mémorable expédition au pays des Somâlis ; le Ramesséum avait aussi été élevé par Ramsès II pour célébrer les exploits de ses expéditions guerrières contre les Khétas ; l'Aménophium était destiné à exalter les actions du règne d'Aménophis III ; le massif de Médinet-Habou a été l'œuvre de plusieurs rois : Thoutmès II et Thoutmès III d'abord, puis Ramsès III y ont consécutivement travaillé à la gloire de leurs règnes respectifs. Je ne parle pas de la part que les Ptolémées ont prise à la réparation de quelques-uns de ces édifices, parce que le but n'a pu varier par une restauration plus ou moins tardive ; je passe également sous silence les édifices qu'ils ont élevés, parce que ces temples sont d'une époque trop tardive pour que nous y puissions chercher la pensée première du peuple égyptien.

Il semblerait, à première vue, après ce que je viens de dire, que le but de ces édifices est clairement démontré par la pensée qui a présidé à leur construction et qu'il ne faut pas chercher outre ; mais ici le problème se complique d'une autre donnée : c'est que tous ces édifices n'ont pu être achevés par celui qui les commença, que la décoration en est funéraire en quelques endroits et que non seulement cette décoration funèbre existe, mais encore que les textes gravés sur les murailles sont quelquefois purement funéraires. Pourquoi cette décoration et ces textes funéraires se trouvent-ils dans un temple élevé en mémoire des hauts faits de tel ou tel règne ? Il semblerait inutile d'élever des temples en l'honneur des morts, puisque ces morts ont leur nécessaire et même le superflu dans leur tombeau. D'ailleurs pourquoi mêler les dieux avec les hommes, même avec le Pharaon, issu sans doute de la famille solaire, regardé théoriquement comme la personnification de la divinité sur terre, mais en pratique un homme soumis à toutes les vicissitudes humaines et qu'on supprimait quand il gênait ? La réponse à cette question me semble fort simple :

l'Égypte connaissait outre le culte funéraire qu'elle rendait à ses morts en chaque famille, et dans la famille des Pharaons, comme dans les autres, un culte spécial que j'appellerai le culte pharaonique à l'imitation du culte impérial célébré dans la Chine. Dans ces temples, le Pharaon célébrait un culte en l'honneur de ses ancêtres, non plus en tant que membres de sa famille, mais en tant qu'ayant gouverné l'Égypte avant lui : de là vient que sa vénération ne s'arrêtait pas aux membres de sa dynastie, mais que dans les autres dynasties qui avaient précédé la sienne, elle allait choisir les souverains qui lui semblaient devoir être choisis, soit pour des actions d'éclat, soit pour une vie tranquille, s'il pouvait y avoir une semblable vie, ayant contribué à la prospérité publique, soit pour toute autre raison que nous ignorons encore. Ramsès III n'était point de la même famille que Ramsès II, et celui-ci avait une autre origine que les Thoutmès et les Aménophis ; de même ceux-ci n'étaient que très peu les alliés des dynasties précédentes, si même ils l'étaient, et assurément étaient complètement étrangers aux premières dynasties du Moyen Empire et surtout de l'Ancien Empire égyptien. De là vient que, dans ce culte, les Pharaons seuls étaient comptés à l'exclusion complète des femmes, quoique dans la pratique les fondateurs de dynasties nouvelles connussent très bien la règle de conduite des usurpateurs qui consiste à légitimer en quelque sorte l'usurpation en épousant une femme appartenant à la famille déchue et l'appliquassent tout comme s'ils eussent été de modernes rois de France ou des autres États de l'Europe. Les temples que nous trouvons sur la rive droite du Nil à l'ouest de Thèbes étaient consacrés à ce culte, et ils ont tous été élevés en l'honneur des princes ayant joué un rôle supérieur dans l'histoire de l'empire égyptien.

Ce culte pharaonique n'avait pas besoin que le souverain fût mort pour s'exercer : du vivant même du constructeur, le Pharaon qui édifiait un temple s'y *adorait* lui-même, c'est-à-dire que la personne humaine rendait le devoir religieux au souverain de l'Égypte et au fondateur de la monarchie égyptienne, c'est-à-dire au dieu mâne qui avait présidé à cette fondation. De quelques noms qu'on l'ait appelé plus tard, ce fondateur avait été nécessairement un homme : cet homme fut d'abord l'objet du culte funéraire dans sa famille et, à mesure que l'époque de sa vie se

perdait dans la nuit des temps, il passait par tous les états de vénération successive jusqu'à la divinisation complète de l'individu telle que l'entendait le polythéisme ancien. Au premier état de religion qui fit diviniser toutes les forces naturelles et tous les phénomènes que ne pouvait comprendre l'homme et qui frappaient ses sens, à cet état grossier de fétichisme initial succéda, dès que l'homme fut arrivé à un état de conscience relative, la divinisation des ancêtres et surtout des hommes, qui avaient été les instigateurs et les propagateurs du progrès dans les sociétés naissantes. La famille conservait précieusement le souvenir des « hommes d'autrefois », comme s'expriment les hymnes égyptiens, et la tribu, le district, la ville ou le royaume la mémoire des grands hommes qui s'étaient rendus utiles envers la communauté[1]. La localisation des honneurs d'abord rendus à tel ou tel personnage est une preuve péremptoire du fait que j'explique. A mesure que les Pharaons du Nouvel Empire thébain, après ceux du Moyen Empire égyptien, voulurent inspirer la terreur, une terreur salutaire aux tribus échelonnées le long du Nil, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen que de frapper les imaginations naïves de ces peuplades enfantines, en élevant des temples sur les rives du fleuve et en s'y représentant eux-mêmes dans tous les actes de l'adoration rendue à leur propre souveraineté en même temps qu'aux autres dieux locaux ou importés. Ainsi Thoutmès III à Qalabscheh, Ramsès II à Beit-el-Ouali, à Gerf-Hossein, à Ouady-Séboua, Thoutmès III, Aménophis II et Thoutmès IV à Amada ; après Ousortesen III de la XIIe dynastie, Ramsès II à Derr, à Abou-Simbel, Horemheb à Féraïg, Thoutmès III à Ouady-Halfa, à Semneh[2], ce prince encore avec Aménophis III à Soleb.

Et ce n'était pas seulement en Nubie que les Pharaons égyptiens se rendaient un culte en tant que souverains de l'Égypte, c'était encore dans tous les temples égyptiens. Jusqu'ici on avait cru que les temples de Karnak, de Louqsor, de Rédésieh, d'Abydos même avaient été élevés en

1. Je regrette que, dans la conférence que j'ai faite sur les notions de Dieu dans l'Égypte ancienne, l'expression de ma pensée à ce sujet n'ait pas été assez accusée pour bien faire voir au lecteur ou à l'auditeur quelle était ma manière de penser à ce sujet.

2. Ce temple avait d'abord été construit par Ousortesen III de la XIIe dynastie à sa propre divinité et cela dans les conditions que je viens d'indiquer ici.

l'honneur de la divinité telle que nous la comprenons, c'est-à-dire à un Dieu élevé au-dessus de la nature humaine et n'ayant rien de commun avec lui que la forme sous laquelle il devait nécessairement être représenté. Sans doute Amon était adoré à Karnak et à Louqsor, Osiris à Abydos, comme Petah à Memphis et d'autres dieux groupés en neuvaines ou en triades dans les autres villes de l'Égypte; mais c'était en temps qu'ancêtres que primitivement ces dieux avaient été mis à la tête des divinités protectrices du temple, de la région ou de l'Égypte entière. Quand le Pharaon s'adressait à Amon de Karnak ou de Louqsor et l'appelait son père, ce n'est pas au figuré que cette expression doit se prendre, c'est au sens propre et physique, parce que le dieu Amon avait été ou était censé avoir été le fondateur de la famille pharaonique aux temps préhistoriques. La preuve qu'il en était ainsi, c'est que non seulement ces temples sont ornés de bas-reliefs retraçant aux yeux des contemporains et de la postérité les épisodes merveilleux des descendants du dieu au milieu de leurs continuelles luttes avec l'étranger, que les sacrifices offerts aux dieux sont essentiellement les mêmes que ceux offerts aux ancêtres, mais c'est surtout que dans le temple de Karnak se trouvait la fameuse chambre des *Ancêtres* de Thoutmès III maintenant au Cabinet des médailles de la *Bibliothèque nationale*, que de même dans le temple de Louqsor les murs étaient décorés de tableaux représentant la filiation divine d'Aménophis III, que dans le temple d'Abydos se trouve la célèbre liste d'Abydos, c'est-à-dire la liste des Pharaons que Ramsès II reconnaissait pour ses ancêtres auxquels il rendait ce culte pharaonique dont je parle. Comment expliquer en effet que dans le temple de Karnak se trouvait cette chambre des Ancêtres de Thoutmès III, comment rendre compte de l'envahissement de la maison du dieu par la maison des morts? Quelle est la raison qui aurait fait élever par Séti Ier et Ramsès II le temple d'Abydos consacré à la mémoire d'Osiris, sinon que le dieu était reconnu comme l'un des rois qui avaient gouverné l'Égypte et qu'en conséquence la table d'Abydos se trouvait naturellement placée dans un temple destiné à honorer la mémoire d'un souverain de l'Égypte aux époques passées? D'ailleurs Amon et Osiris ne faisaient-ils pas partie de ces dynasties divines qui avaient gouverné l'Égypte avant l'époque historique? Il est ainsi facile de comprendre comment les

principaux et les plus glorieux Pharaons, à mesure qu'ils se succédaient sur le trône, aient été amenés à ajouter quelques édifices ou partie d'édifices à ceux déjà existants, il y avait là plus qu'une vanité de conquérant et d'architecte constructeur, il y avait l'accomplissement d'un devoir religieux supérieur, tel qu'il existe encore en Chine, et n'ayant qu'une lointaine analogie avec notre manière d'embrasser et de concevoir les devoirs envers Dieu. Nous pouvons donc voir ainsi qu'encore au temps de la XIX[e] dynastie, c'est-à-dire vers le XIV[e] siècle avant notre ère, la conception — elle dut être l'une des premières conceptions humaines — que les Égyptiens se faisaient du temple ou du séjour de la divinité était une conception mixte à notre point de vue, c'est-à-dire une conception alliant dans le résultat le culte des ancêtres au culte de la divinité tel que nous le concevons : par conséquent le temple égyptien n'était pas le domaine infranchissable que nous sommes portés à nous figurer, domaine du dieu auquel ne pouvaient accéder ni les pensées, ni les coutumes humaines qui se portaient sur les morts, ce n'était pas au figuré le *téménos* des Grecs et surtout le temple chrétien : dans son enceinte la vie divine et la vie du tombeau, ou la mort, s'alliaient et s'enchaînaient facilement l'une à l'autre, parce que la vie divine n'était que la vie humaine au commencement de la longue chaîne des divers membres de la famille pharaonique jusqu'au dernier anneau représenté par le Pharaon qui offrait les sacrifices usités à ses premiers ancêtres et à tous les rois qui s'étaient distingués au service de la monarchie égyptienne.

Sans doute cette théorie explicative des temples égyptiens paraîtra bien en dehors de celles qu'on donne d'ordinaire du temple égyptien, surtout de celles qui se font jour de temps à autre, rééditant dans une forme à peine changée les vieilles théories des temps préhistoriques de l'égyptologie, avec une phraséologie qui ignore le sens précis des termes qu'elle emploie, basées sur des interprétations qui ne reposent que sur l'ignorance, sur des lectures non digérées, faites à la hâte, le plus souvent incomprises, le tout amalgamé avec des phrases et des expressions qui ont traîné dans les journaux et dans les revues et qui ont été ramassées au hasard. Pour moi, l'égyptologie est une science plus sérieuse : je n'émets une théorie qu'avec beaucoup de crainte et qu'après y avoir mûrement ré-

fléchi, après avoir étudié en conscience les entours, les tenants et les aboutissants. Pour pouvoir écrire les lignes qui précèdent, j'ai lu quantité d'ouvrages relatifs à la Chine, sans compter ceux relatifs à l'Égypte ; j'ai comparé ensuite les usages de la vallée du Nil avec ceux de l'empire du Milieu et c'est seulement après plus de six mois de gestation que j'ai pu produire au jour ma pensée. Aussi n'ai-je rien de commun avec les égyptologues improvisés qui pullulent de tous côtés, qui s'attachent à la science comme de véritables parasites et qui finiraient par la faire mourir, sous le mépris, si l'on n'y prenait garde.

Considérant ce qui précède comme théoriquement démontré, nous allons en trouver un exemple que je peux regarder comme péremptoire dans le temple découvert par Mariette, en 1858, dans la nécropole de Gizeh et qui est connu sous le nom de temple de granit rose, ou de temple du Sphinx. De construction mégalithique, il apparut à celui qui l'avait découvert comme le monument d'une époque reculée, antérieure à toute civilisation historique, mais déjà l'œuvre de générations ayant une grande science de l'art de tailler la pierre et disposant de grands moyens mécaniques. Le fait curieux que l'on n'y découvrit pas un seul hiéroglyphe fut pris comme une preuve que l'origine de ce monument était bien antérieure à toute civilisation historique. On y vit le temple d'Osiris dont parlait la stèle trouvée dans le temple de l'une des pyramides, ou peut-être le temple du Sphinx comme il est désigné. Cette opinion a prévalu jusque dans ces derniers temps chez un très grand nombre d'égyptologues, et ce n'est que depuis une dizaine d'années qu'elle a été sérieusement mise en doute par M. Petrie qui fit de l'étude des pyramides ses premières armes dans la science égytologique. On peut reprocher à M. Petrie de se laisser trop souvent surprendre par le mirage de ses théories un peu trop exclusives et de ne pas toujours connaître l'histoire des sujets qu'il traite ou tout au moins de l'ignorer et de passer sous silence les travaux les plus honorables qui l'ont souvent mis sur la voie de la solution qu'il a cru trouver aux problèmes étudiés par lui ; ce que personne ne peut lui refuser, c'est la science parfaite avec laquelle il conduit ses recherches, c'est la conscience scrupuleuse avec laquelle il s'est attaché aux détails que l'on n'avait pas assez observés avant lui. Par les conclusions qu'il

tire de ses découvertes, il est systématique, hasardeux, enclin à trop généraliser et à bâtir des systèmes que d'autres battent ensuite en brèche ; par le choix de ses collaborateurs il prête encore plus le flanc à la critique, car il ne suffit pas de s'intéresser aux études égyptologiques pour y être passé maître ; par son initiation un peu trop sommaire aux mystères de la philologie, il risque de passer à côté des problèmes les plus intéressants ou de leur trouver une explication impossible ; mais par ses découvertes admirables, par son labeur fructueux et ininterrompu depuis bientôt quinze ans, il s'est placé au premier rang des archéologues fouilleurs, il a montré que l'on pouvait conduire des fouilles avec toute la sûreté d'un ingénieur de profession sans négliger les intérêts de l'archéologie, qu'au contraire la science de l'ingénieur venait au secours de l'archéologue, et il a amassé toute une série de faits indéniables qu'on ne peut plus désormais ignorer pour peu qu'on fasse des études sérieuses sur les sujets qu'il a traités. Sur le temple qui m'occupe en ce moment, comme sur les pyramides qu'il a étudiées dans son livre[1], il a établi certains faits qui nous permettront de découvrir l'origine et le but de cette construction merveilleuse.

Tout d'abord, le temple de granit rose est situé au pied du plateau de Gizeh ; il est en communication directe avec le seconde pyramide par le moyen d'une chaussée qui part du temple élevé à l'est de cette pyramide et aboutit à l'entrée du temple de granit rose. Cette chaussée n'est pas perpendiculaire à l'un et à l'autre temple : elle a 5 mètres environ de largeur et s'étend sur presque 500 mètres de longueur ; pour la construire on s'est servi d'un banc de rocher que l'on a taillé et dans lequel on a encastré les pierres de calcaire qui ont servi de pavé, de sorte qu'on avait une *voie Sacrée* reliant les deux temples entre eux. Cette voie est inclinée ; quand le banc de rocher oblique, elle oblique aussi, et l'on n'a pas pensé qu'il fût nécessaire de remplir tout le fond de la vallée d'une maçonnerie qui eût continué le rocher, comme on eût pu très bien le faire, et alors on eût été en possession d'une voie reliant perpendiculairement

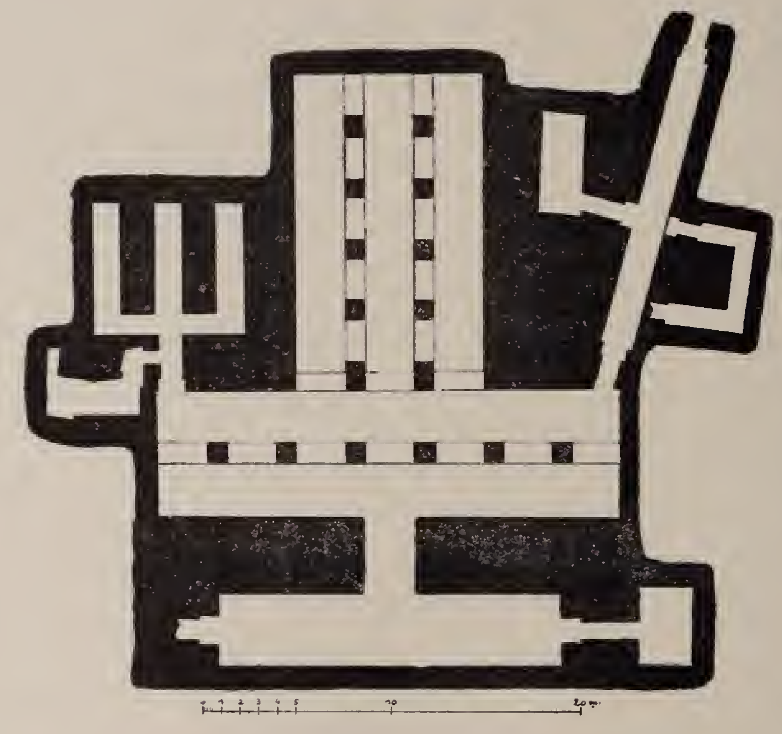
1. Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh.*

les deux temples[1]. Les temples ainsi mis en rapport sont d'une construction analogue et presque semblable. Bâtis de gros blocs mégalithiques de calcaire au noyau de la maçonnerie, ils étaient revêtus de blocs massifs de granit ou d'albâtre. Tous deux avaient probablement un plan incliné menant à une terrasse sur le toit du temple ; l'on trouve dans l'emplacement occupé par le temple de ces pyramides des débris considérables de diorite et d'albâtre, comme on a trouvé des éclats de diorite, d'albâtre et de granit près du temple de granit, sans compter les célèbres statues en diorite de Khafra qui font aujourd'hui l'ornement du Musée de Gizeh. Tout concourt donc à montrer une construction analogue ; et le fait que l'on a découvert les statues du Pharaon Khafra dans un puits du temple semble assez montrer par lui-même que la construction de ce temple doit être attribuée à ce Pharaon, car comment ses statues, et non point celles des autres souverains ses prédécesseurs ou ses successeurs, se seraient-elles trouvées seules dans le puits du temple? En outre la taille des pierres, le système de construction sont de tout point analogues à ceux des pyramides, et, en ce point, je regarde les conclusions de M. Petrie comme tout à fait acceptables et je m'y range, malgré l'autorité qui s'attache au nom respecté de Mariette.

Le temple lui-même est construit sur un plan assez irrégulier et repose sur le rocher. On y accède par un passage incliné qui conduit à une grande salle mesurant 24^{m},526 en longueur et 6^{m},723 en largeur; elle est soutenue par six piliers de granit rose, formés d'une seule pierre : ils ont chacun 1^{m},041 de côté sur une hauteur de 3^{m},388 et pèsent plus de 13,000 kilogrammes. Ils supportent tous de gros blocs de granit rose d'une profondeur de 1^{m},899 à 2^{m},013 et ayant 1^{m},041 de côté. Sur cette première salle vient s'en greffer une seconde avec une double rangée de cinq piliers monolithes en granit dont les deux premiers sont de plus forte taille que les précédents et les autres de la même salle, en tout semblables aux premiers ; ils sont larges de 1^{m},473 et pèsent plus de 18,000 kilogrammes. Cette salle est haute de 5^{m},647 et elle est longue de 16^{m},909 et large de 10^{m},090 au fond. Quand on est revenu dans la salle

1. Ce point a été très bien mis en lumière par M. Petrie, ch. XIV, n° 95.

centrale, si l'on continue de se diriger vers le nord, on arrive à l'extrémité de la salle en face d'un couloir large d'abord de 1m,178, puis de 1m,429 et qui va en s'évasant jusqu'à 1m,336 : il est long de 2m,989 environ. Il débouche dans une salle divisée en trois compartiments séparés entre eux par une pierre de granit, large à gauche de 1m,773, à droite de 1m,879; ces trois compartiments sont eux-mêmes divisés en deux par un mor-



Plan du temple de granit rose.
(D'après Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*).

ceau d'albâtre, formant ainsi comme deux *loculi* en chaque compartiment, d'une profondeur qui atteint plus de 5m,80. Cette salle n'est éclairée que par la porte et par un trou creusé dans la paroi pour la ventilation. Si, après avoir visité cette salle, on revient sur ses pas, on a sur la droite une paroi dont s'est détachée une pierre; si l'on s'introduit par le trou qui est ainsi fait, on pénètre dans une chambre tout à fait irrégulièrement bâtie, où le mur nord et une partie du mur ouest sont formés seulement par la partie postérieure des blocs de granit de la salle et du couloir; le reste

de la chambre est un noyau de maçonnerie. Le pavé de cette salle n'est que le roc taillé plus ou moins soigneusement et, au milieu, existe une marche. A l'extrémité est de cette chambre se trouve une sorte de couloir irrégulier qui a 0^m,558 de largeur et 1^m,523 de longueur, de sorte qu'à peu près son extrémité correspond à l'extrémité de la chambre lorsqu'on y pénètre, le milieu du mur offrant une sorte de retrait irrégulier qui n'a pas moins de 3^m,427 de longueur. En face de ce couloir, sur le mur opposé de la chambre, on remarque encore un retrait irrégulier long de 1^m,396; c'est par là que s'introduisirent les violateurs de ce temple : on y trouva plusieurs momies très communes et qui étaient sans doute d'époque très récente. Évidemment cette chambre n'était pas destinée à être visitée : si elle a été découverte par des pillards et, si on l'a utilisée comme tombeau à une époque postérieure, ce n'a été que par suite d'un pur hasard.

Vis-à-vis l'entrée de la chambre aux dix piliers, s'ouvre en face de l'allée comprise entre les deux rangées de piliers, un couloir large à l'abord de 2^m,692 et n'ayant plus à la fin que 2^m,636. Il débouche dans une grande salle oblongue, sans pilier, longue de 18^m,668, large de 3^m,821. Elle se terminait sans doute, à chacune de ses extrémités, par un couloir aboutissant à une petite salle rectangulaire, sans pilier; au sud, la salle est à moitié conservée, et l'on voit qu'elle avait 3^m,073 de large, après un couloir long de 4^m,091 et large au commencement de 1^m,433 et, à la fin de 1^m,132. Au nord, l'entrée seule du couloir est libre, le couloir et la salle, envahis par les sables, n'ont jamais été déblayés.

Pour décrire cette partie du temple, j'ai dû laisser de côté une autre partie du même édifice qui se greffe à peu près vers le milieu du couloir d'entrée. A droite, un petit couloir plus long d'un côté que de l'autre, car il a 2^m,932 d'un côté, et de l'autre seulement 2^m,704; il est large de 1^m,219 à l'ouverture, de 1^m,0007 au milieu et de 1^m,046 quand il débouche dans une salle qui est à peu près rectangulaire en apparence, longue de 7^m,721 et large de 2^m,397. Cette chambre est construite en albâtre et en granit. A gauche du couloir, vis-à-vis de celui qui mène à la salle que je viens de décrire, est une porte qui donne entrée dans un couloir ascendant très irrégulier, lequel conduit sur la terrasse du temple.

Il semblerait que ce temple, presque tout entier construit en granit rose,

circonstance d'où lui est venu son nom, était entouré de hauts murs construits en calcaire, car M. Petrie a découvert, derrière la salle aux trois compartiments divisés en six *loculi*, les restes d'un mur bâti en calcaire qui aurait entouré le temple. Il est presque indubitable que ce temple était hypèthre, comme l'ont dit plus tard les Grecs. Seule la partie du milieu était couverte, et, comme elle est d'assez bas d'étage, de distance en distance, on a ménagé dans les blocs employés des petits soupiraux qui, prenant l'air par une ouverture très étroite, vont en s'élargissant à mesure qu'ils arrivent près de l'intérieur du temple, comme on le faisait encore au moyen âge dans les châteaux féodaux.

Dans la salle de l'est, est un puits où Mariette a trouvé neuf statues du roi Khafra, celui qui a bâti la seconde pyramide : ces statues étaient toutes en diorite, et l'une d'elles était la magnifique statue qui faisait l'honneur du Musée de Boulaq, comme elle fait celui du Musée de Gizeh. Elles étaient toutes, sauf deux, brisées et mutilées, et l'on en peut conclure que le lieu où elles ont été trouvées n'était pas celui qui leur avait été originairement destiné. M. Petrie a cru que les *loculi*, dont j'ai parlé plus haut, étaient le lieu où avaient été déposées ces statues; je ne le crois pas, car il aurait fallu qu'elles fussent couchées et d'ailleurs le nombre des *loculi* ne correspond point à celui des statues. S'il s'agissait d'un tombeau, la circonstance que les statues auraient été couchées ne serait point faite pour empêcher l'adhésion à la théorie de l'archéologue anglais; mais il s'agit d'un temple, et dans les temples on ne couchait pas les statues. D'ailleurs les statues de Khafra n'ont pas été seules rencontrées dans le temple de granit rose; on y a trouvé aussi des cynocéphales en granit gris et en basalte, représentant le dieu Thot. Toutes ces statues devaient orner le temple. S'il en est ainsi, à quoi servaient les *loculi*? c'est ce qu'il m'est impossible de dire, et c'est sans doute ce qui restera longtemps encore, sinon toujours, un problème insoluble, à moins qu'un heureux hasard ne fasse découvrir un temple à peu près semblable où les statues soient encore en place. La construction de ce temple est très irrégulière, comme le lecteur a pu l'observer : il n'y a pas un seul mur, un seul pilier qui soit exactement de la même dimension que celui auquel il correspond et ce vice de construction durera autant que l'Égypte.

Si donc le Pharaon Khafra a bâti ce temple qui était relié immédiatement à sa pyramide par la chaussée dont j'ai parlé, quelle a été l'idée qui a présidé à sa construction ? Il ne faut pas oublier ici que la seconde pyramide, tout comme la première et la troisième, avait un temple du *double*, que par conséquent le Pharaon Khafra a dû obéir à un mobile autre que le culte funéraire à rendre à ce qui survivait de sa personne : c'est précisément ce mobile qu'il s'agit de trouver. Le constructeur de la seconde pyramide a, pour moi, bâti ce temple non pas en tant que particulier cherchant à assurer le repos et le bonheur de sa vie future, mais en tant que roi d'Égypte, sans doute en l'honneur de ce Sphinx, près duquel le temple de granit rose se trouve, qu'il regardait sans doute comme l'un des ancêtres de sa famille. C'est pourquoi il l'avait orné de ses propres statues. Que ce fût ce mobile qui l'avait fait agir, j'en vois une autre preuve dans ces cynocéphales du dieu Thot qui se trouvent encore dans le temple de granit rose. Pourquoi en effet ces cynocéphales sont-ils dans ce temple ? Parce qu'ils faisaient partie de la famille pharaonique, de ces ancêtres merveilleux qui avaient présidé à la naissance de la civilisation, parce que le dieu Thot en particulier était regardé comme l'inventeur des sciences utiles au développement de la civilisation humaine : c'était lui qui avait inventé l'art d'écrire, la médecine, le calcul, qui avait révélé aux premiers hommes ce qu'on regardait alors comme le *summum* des connaissances humaines, ces formules célèbres en Égypte de la magie sainte qui assurait le bonheur dans l'autre vie. A ce titre, il avait droit à un culte de reconnaissance spéciale, et c'est ce culte que lui rendait le Pharaon Khafra, au nom de tous ses sujets, en ornant des statues divines le temple qu'il avait élevé près du Sphinx. D'ailleurs le dieu Thot, sous le nom de Tithoès — Thot le grand — faisait partie de la seconde de ces dynasties divines qui étaient restées, dans la pensée des Égyptiens, comme un souvenir des temps fabuleux qui avaient précédé leur époque historique. Ces dynasties divines, il ne faut pas l'oublier, ayant été formées par certaines familles égyptiennes des *ancêtres* de ces mêmes familles, il n'est donc pas surprenant de voir un Pharaon de la IVe dynastie rendre un culte public à ces ancêtres primitifs et fabuleux ; il exerçait à cette lointaine époque ce culte pharaonique dont les rois de la XVIIIe et de la XIXe dynastie nous ont laissé

des témoignages plus éclatants, sinon plus grandioses. Par ce côté donc, je suis rentré pleinement dans mon sujet et le lecteur me pardonnera, j'en suis certain. ce qui semble d'abord une longue digression [1].

Il nous faut maintenant quitter le plateau de Gizeh et monter plus au sud. On rencontre tout d'abord le village actuel d'Abousir. Sur un plateau situé au nord-ouest de ce village se trouve un petit groupe de sept pyramides, n'offrant rien de bien remarquable : la plus grande a une base d'environ 110 mètres et une hauteur d'à peu près 50 mètres. Les chambres qu'elles recouvraient sont complètement détruites et l'entrée en est fermée. C'était là la sépulture des Pharaons de la Ve dynastie, car les blocs de deux de ces pyramides sont marqués aux noms de Sahoura et d'Ouserenra qui occupent le deuxième et le sixième rang parmi les Pharaons de cettte dynastie.

Encore plus au sud se trouve le plateau de Saqqarah avec deux nouveaux groupes de pyramides, l'un au nord-ouest, l'autre au sud-ouest du village actuel de Saqqarah. Parmi ces pyramides on remarque tout naturellement la plus grande, c'est-à-dire la pyramide à degrés. Ce monument se distingue tout d'abord des autres édifices du même genre en ce qu'il a pour base un rectangle et non un carré ; il mesure en effet 120 mètres sur les faces est et ouest, et seulement 107 mètres sur les faces nord et sud. Il est composé de cinq étages sucesssifs qui s'élèvent l'un au-dessus de l'autre sur une hauteur d'environ 57 mètres ; ces étages sont en retrait les uns sur les autres et forment une sorte de pyramide tronquée de 12^m,99. Elle est complètement dégradée, et l'entrée en est obstruée par un éboulement : fort heureusement elle avait été visitée auparavant et décrite assez minutieusement. La disposition intérieure de cette pyramide est très enchevêtrée, les couloirs sont en très grand nombre et l'on risquerait de s'y perdre, si l'on y pouvait pénétrer, car les corridors se mêlent les uns aux autres, se confondent, se croisent, s'entre-croisent, comme dans un véritable labyrinthe. Tous ces couloirs débouchent dans un puits central dont la partie supérieure est au niveau de la base de la pyramide. Les uns aboutissent à la chambre du sarcophage qui forme le noyau de cette construction et

1. On peut consulter sur le temple de granit rose, Mariette, *Notice*, dans la *Revue archéologique*, 1859, p. 209, et Flinders-Petrie, *Pyramids and temples of Gizeh*, ch. xiv, p. 128-137.



Pyramides de Saqqarah, vues du Nil, I
(d'après la *Description de l'Égypte, Ant.*, V, pl. 2, nº 2).

à laquelle viennent se rattacher quatre autres chambres, avec des niches creusées dans les parois. On a trouvé dans les unes et dans les autres des sarcophages et des momies, ce qui démontre assez clairement que la pyramide était restée ouverte après que le premier possesseur du tombeau eût été déposé dans la salle du sarcophage. Je suis loin d'être de l'avis de ceux qui croient que ces chambres ont pu être creusées, la pyramide déjà



Pyramides de Saqqarah.
(D'après la *Description de l'Égypte, Ant.*, IV, pl. 72, nº 5).

construite : elles ont dû au contraire être taillées avant la construction du monument, et cela pour les raisons mêmes qui ont été données plus haut à propos de la grande pyramide. Cette pyramide ne contient pas non plus d'inscriptions, sauf sur le montant d'une porte donnant entrée dans l'une des quatre chambres dont il vient d'être question. Ce montant, enlevé par Lepsius pendant l'expédition prussienne, se trouve à présent au Musée de Berlin. On n'a pu pénétrer dans la chambre du sarcophage à cause d'un gros bloc de granit qui en défend l'entrée. Cette circonstance a laissé le champ libre aux hypothèses les plus diverses. Sur la foi d'un texte de Manéthon disant que le roi Ouénéphès, le quatrième Pharaon de la Ire dynastie, « fut le premier à construire des pyramides et qu'il en éleva

une près d'un village nommé Kokômé »[1]; comme les inscriptions trouvées dans le Sérapéum de Memphis, non loin de la pyramide à degrés, désignent l'Apis sous le nom de Hor de Kakem et que les deux noms se ressemblent, on en a conclu que cette pyramide, assez rapprochée de l'endroit désigné par le mot de Kakem, était celle dont avait parlé Manéthon. Mariette lui-même avait cru un moment qu'elle avait servi de lieu de sépulture aux premiers Apis; mais le fait qu'on a trouvé dans cette pyramide plusieurs momies humaines est venu réduire à néant cette hypothèse du célèbre égyptologue. Jusqu'ici on n'a jamais retrouvé dans un tombeau quelconque d'animaux sacrés la moindre momie humaine : ce serait le seul exemple, et l'on ne peut arguer de cette possibilité, puisque l'on ignore le contenu de la chambre du sarcophage. Les Égyptiens, quelle que soit l'idée qu'à cette époque et depuis, ils se soient formée sur les divinités de leur pays, avaient trop de respect superstitieux envers ces mêmes divinités pour choisir comme lieu de sépulture une pyramide consacrée à un dieu quelconque. Si l'on ouvrait la chambre sépulcrale, on y trouverait sans doute le cadavre de quelque Pharaon de la Ve dynastie, ou d'une dynastie antérieure. Quant à la question de savoir si cette pyramide remonte à la Ire dynastie, elle est encore ouverte et ne recevra de solution que le jour où quelque audacieux égyptologue aura assez de témérité pour pénétrer jusque dans la chambre du sarcophage; toutefois, j'incline à croire qu'elle est déjà résolue par le fait même de sa position et de son entourage.

La plus méridionale des pyramides de Saqqarah, quoique bien dégradée, a conservé en beaucoup d'endroits son revêtement de calcaire. Elle est celle qui se rapproche le plus, par ses dimensions, des pyramides de Gizeh et vient immédiatement après la seconde : elle mesure environ 200 mètres à la base et avait une hauteur de 103^{m},36 au commencement du siècle. Elle est orientée comme la grande pyramide; mais son entrée est située plus haut que celle de la pyramide de Gizeh. Le couloir qui commence à l'entrée de cette pyramide descend vers la base, mais ne l'atteint pas. Ce premier couloir incliné est suivi d'un second, qui est horizontal et qui con-

1. Manéthon, édit. de Fruin, p. 18-19.



Pyramides de Saqqarah, vues du Nil, II
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, V, pl. 2, nº 1).

duit à une salle oblongue, large de 3m,41 ; longue de 6m,82 et haute de 12m,99. La voûte est disposée en encorbellement, comme dans la grande pyramide, les quatre premières assises s'élevant jusqu'à une hauteur de 3m,25 et les douze autres étant en saillie de 0m,108 l'une sur l'autre, de sorte que le plafond n'est pas plus large que le couloir. Les matériaux de cette salle sont de granit ; ils ont été travaillés avec le même soin que celui que nous avons admiré dans la grande pyramide de Gizeh. Cette première salle est suivie, au fond de l'angle située à droite, d'un second couloir long de 3m,40 environ, de même hauteur et de même largeur que le premier; il mène à une seconde chambre également rectangulaire, longue de 7m,47, large de 3m,25, et semblable à la précédente pour la construction. On y a trouvé un encombrement de pierres et de débris de toutes sortes. Au sud de cette seconde salle, à environ 6m,50 de hauteur, est un troisième couloir horizontal, long de 4m,22 et haut de 1m,95 environ, qui débouche dans une troisième salle rectangulaire, ayant 7m,96 de large, sur 8m,66 de long, et haute de 17m,54 : la voûte en est, comme dans les deux autres, disposée en encorbellement. Au milieu de cette chambre, on voit sur le sol une cavité rectangulaire disposée sans doute pour contenir un sarcophage; mais ou le sarcophage n'a jamais été mis en place, ce qui paraît bien invraisemblable, ou il a été enlevé.

Du côté du nord, la nécropole de Saqqarah contient aussi quatre pyramides dont l'une est une pyramide à degrés. Celle-ci se compose de six corps de maçonnerie en retrait l'un sur l'autre : sa longueur est de 90m,97 sur les côtés nord et sud, de 81m,21 sur les côtés ouest et est : elle est donc à base rectangulaire. Sa hauteur totale doit être environ de 48 mètres. Elle est revêtue de calcaire blanc et compact. Du côté sud s'est produite une forte lézarde, qui fut ensuite agrandie par l'homme et qui a permis de voir que l'intérieur n'est pas construit avec un grand soin. Le sol a été aplani tout autour de l'édifice à une profondeur qui atteint 2 mètres, si bien que la pyramide a été construite sur le rocher qui lui a servi de base et de point d'appui. La plupart des pyramides de Saqqarah, visitées par les Arabes pendant le moyen âge, ont été ouvertes à nouveau vers 1880 et 1881, ce fut la dernière œuvre de Mariette. Il la laissa inachevée; mais il avait assez fait et assez vu pour sentir s'écrouler l'une de ses plus chères théo-

ries, à savoir que les pyramides étaient toutes des tombeaux muets et qu'aucune d'elles ne devait contenir d'inscription. Or les pyramides qu'il lui fut donné d'ouvrir vers la fin de sa vie contenaient d'immenses colonnes de textes funéraires qui ont été publiés depuis et qui serviront pendant longtemps encore de sujet de travail aux savants qui ne craignent pas d'interroger les idées religieuses d'une époque aussi reculée. Elles étaient toutes occupées par le dernier Pharaon de la V[e] dynastie, Ounas, dont



Vue des pyramides de Saqqarah.
(D'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 72, n° 6).

Mariette avait cru le tombeau situé sous ce que les habitants de cette région appellent *Mastabat el-Faraoun*, et par les Pharaons de la VI[e] dynastie. Elles se ressemblent toutes par le plan qui est très simple : une entrée fermée par un bloc de granit, un couloir traversé par trois herses encastrées dans leurs rainures et bouchant tout passage, puis un nouveau couloir aboutissant à des chambres dont l'une était la chambre du sarcophage. On voit qu'il n'y avait dans ces monuments rien qui rappelât la disposition de la grande pyramide, ni celle de la pyramide nommée actuellement *el-kebireh*, *la grande*, au sud-ouest de Saqqarah et que j'ai décrite plus haut.

Quatre autres pyramides se trouvent au sud-ouest de Saqqarah, et l'on

y voit pour la première fois l'emploi de la brique pour construire ces monuments.

En continuant de se diriger vers le sud, on arrive au petit village de Dahschour qui possède encore trois pyramides dont l'une est tellement ruinée que, dès le commencement du siècle, on y pouvait monter à cheval. L'une d'elles offre une combinaison remarquable des inclinaisons dont l'architecte s'est servi. Elle mesure 174 mètres sur deux de ses faces



Pyramides d'El-Matanieh.

(D'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 72, nº 4).

et 178 mètres sur les deux autres. L'état de conservation de cette pyramide est très grand : le revêtement de calcaire se voit encore sur la plus grande partie de chacune de ses faces, et l'extrémité de la pyramide se termine en pointe. Les deux inclinaisons que l'on observe dans son profil feraient supposer que la pyramide supérieure repose sur une première pyramide tronquée. Les pierres du revêtement, au lieu d'être disposées horizontalement, sont au contraire perpendiculaires au plan d'inclinaison de chaque face. Cette pyramide est ouverte au nord, à $6^{m},66$ environ au-dessus de la base : la grandeur de l'ouverture est à peu près la même que dans la grande pyramide ; mais le couloir qui prend naissance à cet endroit est à pente moindre, puisqu'il a seulement une inclinaison de 20 degrés.

Il descend à une profondeur considérable, environ 200 pieds, et là on est arrêté par un encombrement de pierres. Au XVIII[e] siècle, deux voyageurs ont pu parvenir jusqu'à la chambre du sarcophage qui est unique et disposée comme celles dont j'ai déjà parlé. On voit encore en partie la chaussée qui a servi au transport des pierres pour la construction de ces pyramides. Les découvertes récentes faites par M. de Morgan dans ses fouilles de Dahschour ont montré que les pyramides de briques devaient être attribuées à la XII[e] dynastie. Peut-être aussi la pyramide dont il vient d'être question est-elle de cette époque. On en distingue d'autres à peu près semblables au village d'El-Mataníeh, mais il est impossible de dire à quelle époque elles se rapportent. Je les mentionnerai ici seulement, sans prétendre préjuger la question.

J'arrête ici ce que j'avais à dire de la construction des pyramides. J'aurais pu dire quelques mots des autres édifices de ce genre qui se remarquent sur le côté occidental du désert extérieur de l'Égypte[1]; mais ce que je pourrais en dire n'apprendrait rien de nouveau aux lecteurs qui auront eu le courage de me suivre à travers cette description déjà assez longue. On a pu voir, par ce que j'ai dit, que si le type a été fixe, le mode de construction a cependant changé, et que dans ces monuments il y a beaucoup de diversité, soit pour le plan et ses accessoires, soit pour le mode de construction, soit pour l'emploi des matériaux, si bien que la forme pyramidale sur une base carrée, si monotone, a été variée le plus possible dans tout ce qui pouvait être varié. Les Égyptiens, avant de passer à un autre mode de sépulture, avaient voulu épuiser en quelque sorte toutes les variétés que pouvait offrir le type fixe primitivement adopté par eux. Ils ont donc cherché à progresser et ils l'ont fait puisqu'ils ont abandonné le type pyramidal, type lourd, s'il est majestueux, et condamné à n'exprimer qu'un seul côté des sentiments humains, comme des aptitudes humaines, convenable seulement pour le commencement de la possession pleine et entière des moyens fournis par la civilisation, mais émi-

1. J'entends cette expression comme l'entendaient les auteurs coptes, c'est-à-dire les Égyptiens de l'époque chrétienne. Pour eux, il y a deux déserts, le désert extérieur qui s'étend entre les terres cultivées et la montagne, et le désert intérieur qui commence à la montagne pour aller jusqu'à la mer.

nemment propre à donner une haute idée du génie de l'homme, de sa science, sinon de sa générosité et de son humanité.

§ II. — *Les mastabas.*

Les *mastabas* représentent un ordre de sépultures inférieures aux pyramides. Les pyramides étaient les sépultures royales de l'Égypte féodale; les *mastabas* sont les tombeaux des grands vassaux de la couronne d'Égypte. Ce sont des sépultures qui ne sortent pas pour ainsi dire de l'Ancien Empire et qui sont reconnaissables entre toutes par la forme qu'elles affectent. Le champ n'en est pas très étendu, et c'est le même que celui des pyramides à peu de chose près. Il est facile de comprendre qu'il en soit ainsi. L'Égypte à cette époque reculée et jusque bien loin dans son histoire était un pays de féodalité, non de féodalité avancée comme elle le sera sous le Moyen Empire, mais déjà de féodalité primitive, où la terre tout entière appartenait au roi qui en disposait comme il l'entendait, d'abord en faveur des dieux reconnus, puis en faveur de ceux qui l'aidaient dans l'administration de son domaine. Le Pharaon, en tant que grand prêtre par naissance, déléguait encore son autorité religieuse à quelques rares personnes, car on était bien loin de posséder, établi dès cette époque, le nombreux clergé qu'on voit fonctionner sous le Moyen et surtout sous le Nouvel Empire; en tant que prince séculier, il avait la seule autorité civile reconnue et il la déléguait à ceux qui lui avaient plu ou qu'il avait distingués[1]. Il était donc naturel que tous ceux qui, pendant leur vie, avaient vécu dans la faveur du Pharaon, qui avaient en quelque sorte rayonné, à plus ou moins de distance, dans l'orbite de ce grand astre qui illuminait le pays d'Égypte, voulussent aussi, lorsqu'ils avaient obtenu la

1. La carrière administrative de ces officiers a été retracée dans le tombeau d'Amten où l'on a trouvé presque tous les degrés qu'avait dû franchir ce fonctionnaire avant d'arriver à la dernière fonction qu'il exerçait et qui était loin d'être la plus élevée à laquelle on pût atteindre. Cf. Maspero, *De la carrière administrative de deux fonctionnaires égyptiens*, dans ses *Études égyptiennes*, t. II, p. 113-272.

concession d'un tombeau comme récompense suprême de leur vie, se serrer autour de lui quand la mort les avait réduits à n'être plus que l'ombre de ce qu'ils avaient été, ombre vivante, il est vrai, mais qui avait besoin des secours de ceux qui étaient sur la terre pour continuer l'existence précaire devenue la leur, par suite de la mort commune à tous les hommes. Ils formaient ainsi dans la ville des morts une société d'ombres semblable à la société qu'ils avaient formée de leur vivant ; leurs *doubles* vivaient à côté les uns des autres, pouvaient se visiter les uns les autres, se donner sans doute des fêtes et des réjouissances, comme ils avaient entretenu de bons rapports entre eux pendant leur vie terrestre[1]. Comme la vie les avait tenus séparés et au-dessus des autres hommes, de même la mort les retrouvait, élite suprême de la bonne société, bien supérieurs au sort des malheureux mortels. Ainsi donc, les morts retrouvaient les *doubles* de leurs amis et de leurs protecteurs ; de même dans les Champs Élysées de la Grèce, l'ombre d'Achille, après sa mort, commandait à des ombres, s'exerçait avec elles à ces jeux guerriers qui avaient fait le plaisir de sa vie ; il régnait sur des ombres, il est vrai, mais il régnait toujours, règne de la mort après le règne de la vie[2] ; ainsi dans les Enfers de Virgile, les formes des bienheureux se connaissent-elles entre elles et peuvent-elles se réunir les unes aux autres pour se procurer les simples plaisirs que donnent la poésie et le spectacle des champs les plus beaux que l'on puisse contempler[3]. Ce sont là sans doute des idées profondément humaines qui se retrouvent à diverses époques de l'histoire de l'humanité ; mais ce sont

1. Je dis sans doute, parce que ce point qui paraît bien vraisemblable n'est pas établi péremptoirement ; mais quand on songe à l'histoire des idées et qu'on voit les qualités du *double* devenues dans la théologie catholique les qualités des corps bienheureux, on ne peut douter que cette idée n'ait dû être, dans sa grossièreté primitive, à la base des idées religieuses de cette époque si reculée, comme nous voyons le Christ ressuscité traverser les murs, pénétrer dans la salle où sont les disciples, les visiter, manger avec eux, puis disparaître. Certaines de ces idées, comme celle de l'impénétrabilité, sont déjà en germe dans la théorie que nous allons bientôt voir traduite en œuvre dans le tombeau nommé *mastaba*, comme elle avait été connue des constructeurs des pyramides, à savoir que le *double* pouvait passer tout entier par de toutes petites ouvertures dans lesquelles il eût été impossible à l'homme vivant de passer simplement sa tête. L'homme développe ses idées suivant des lois immuables et l'on est toujours heureux de saisir ces lois dans leurs effets.

2. *Odyssée*, XI, v. 467 et seqq.

3. Virgile, *Énéide*, VI, v. 637 et seqq.

là aussi des idées qui avaient cours en Égypte cinquante siècles avant Jésus-Christ, plus de quarante siècles avant l'époque d'Homère, et ce sont ces idées qui ont peu à peu conquis le monde.

J'ai fait observer, dans le chapitre Ier de cet ouvrage, que le mot de *mastaba*, qui s'écrit en arabe *mastabah*[1], signifie dans cette langue *un banc* sur lequel on s'asseoit : c'était une coutume égyptienne, encore conservée de nos jours, qu'à la porte des maisons on bâtît, en terre séchée au soleil ou en briques, une sorte de banc, où les propriétaires de la maison allaient s'asseoir avec leurs hôtes de distinction et se livraient au plaisir de la conversation, regardaient les passants, ou simplement respiraient la fraîcheur du soir. Dans la *Vie* des moines célèbres, nous voyons que les cénobites avaient toujours soin de bâtir un de ces bancs en l'honneur de Pakhôme, afin qu'il pût s'y asseoir, comme sur un siège d'honneur[2] : maintenant encore, au couvent de Moharraq, le supérieur ou hégoumène de ce couvent allait souvent s'asseoir sur un banc semblable placé près de la porte qui donne entrée dans l'enceinte du couvent et je m'y suis assis avec lui toutes les fois que je suis allé lui rendre visite, à lui et à sa bibliothèque, ainsi qu'à ses religieux, et, chaque soir, nous y avions le spectacle antique de la vie agricole dans cette partie de l'Égypte. C'est donc un trait de mœurs égyptiennes qui est ainsi désigné par un mot arabe, et je dois ajouter que ce mot arabe ne se rapporte que de très loin à la composition de la chose que l'on a pris l'habitude de désigner ainsi. Non seulement la destination était différente; mais la forme même s'écarte considérablement de la forme actuelle du banc qu'on appelle *mastaba*. D'ailleurs ce sont les fellahs faisant les fouilles de Mariette qui ont appliqué ce nom aux tombes de l'Ancien Empire, parce que c'est la comparaison qui s'est offerte tout d'abord à leur esprit grossier : le seul trait qui rappelle en effet tant soit peu la forme du banc, c'est la plate-forme supérieure du monument. L'appellation est donc aussi mal fondée qu'elle peut l'être, et il est assez étonnant que Mariette s'en soit contenté sur la foi de fellahs

1. Le mot arabe مصطبة est du féminin ; en passant dans la langue française, il est devenu du masculin sans aucune raison.

2. E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 483, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XVII.

ignorants et épais d'esprit, ou sur l'attrait qu'offre toujours un mot étranger qu'on veut acclimater dans sa langue : il est vrai qu'il faut admettre à sa décharge qu'il se trouvait en face de tombeaux sans analogie avec ceux de notre époque et de notre pays. Cependant, en y réfléchissant, peut-être Mariette eût-il pu trouver quelque analogie avec un certain genre de tombes toujours en usage dans nos cimetières de campagne, et il se fût alors abstenu d'employer un mot arabe si mal approprié à la chose qu'il désigne, pour se servir du mot générique de tombe [1]. Mais comme ce mot de *mastaba* est consacré par l'usage presque général dans la science depuis Mariette, je continuerai de m'en servir pour ne pas trop dépayser mes lecteurs, tout en protestant contre cette appellation.

Le *mastaba* est une construction oblongue, à murs inclinés, plus larges à leurs bases qu'à leurs sommets, et dans l'un desquels se trouve une ouverture. Le type le plus grandiose de cette sorte de monuments est l'édifice que les fellahs appellent actuellement *Mastabat el-Faraoun*, c'est-à-dire le *banc des Pharaons*, ou *du Pharaon,* alléguant pour justifier leur dénomination que les anciens Pharaons venaient s'y asseoir pour rendre la justice à leurs sujets. Malheureusement ce monument est si élevé au-dessus du sol que le justicier eût risqué de ne pas entendre la voix des justiciables, et que tout au moins ceux-ci eussent dû crier de toutes leurs forces pour se faire entendre, ce qui n'aurait pas été le moyen le plus pratique de rendre la justice : le chêne de Vincennes était beaucoup mieux approprié au but auquel il servait, il gardait au moins des rayons du soleil, tandis que la construction égyptienne nommée *Mastabat el-Faraoun*, située dans le désert de Saqqarah, sans aucun abri contre la chaleur du soleil et contre le vent du sud, n'était pas le moins du monde prédestiné au but auquel l'a fait servir l'imagination des Égyptiens modernes. Mais tous les *mastabas* n'ont pas les proportions de celui que je viens de nommer, proportions qui rappellent les grandes constructions des pyramides : les autres monuments de ce genre ont des dimensions plus modestes ; mais cepen-

1. Je fais ici allusion à la forme assez commune dans le centre de la France, ou plutôt dans le centre et l'ouest, à ces dalles que l'on met sur une sorte de mur en maçonnerie et qui, si on les voit de haut et en assez grand nombre, donnent le même spectacle que les tombeaux égyptiens rangés près de la grande pyramide et vus du haut de cette pyramide.

dant quelques-uns d'entre eux ont 53 mètres de longueur et 26 mètres de largeur, pendant que les plus petits ont 3 mètres de long et 4 de large. Toutes les fortunes n'étaient pas égales près du Pharaon et les degrés s'en reconnaissaient jusque dans la mort.

Le *mastaba* est une forme de tombeau spécialement réservée à l'Ancien Empire et au territoire des pyramides. Quoiqu'il y ait, dans le Sérapéum de Memphis et sur le plateau de Gizeh, des exemples qu'on pouvait creuser le calcaire de la montagne, et que les chambres souterraines des pyramides montrent qu'en fait on avait creusé profondément dans le calcaire du plateau, les constructeurs des *mastabas* ont réduit à la plus simple expression possible ce qu'ils étaient obligés de creuser dans le calcaire, c'est-à-dire le puits et la chambre du sarcophage. Le *banc* lui-même a été mis au-dessus du tombeau proprement dit, comme la pyramide était toujours élevée au-dessus de la chambre sépulcrale que l'on avait percée dans le rocher. Il ne faudrait pas, je crois, chercher dans certaines idées mystiques les raisons qui ont présidé à cette façon d'agir : ces raisons sont purement physiques et reposent sur la connaissance qu'avaient les anciens Égyptiens du sol qu'ils creusaient ; ni le plateau de Gizeh, ni les roches de Saqqarah n'auraient permis de tailler des tombeaux dans la montagne, comme on devait le faire dans la nécropole thébaine, ou dans celle de Beni-Hassan et dans certaines autres : toutes les fois que les anciens habitants de l'Égypte se sont trouvés en présence de pareilles conditions physiques, ils ont employé le même procédé, et cela à toutes les époques de leur histoire, témoin la nécropole d'Akhmîm et celles du Delta. En effet, le calcaire qn'on trouve sur le plateau de Gizeh et dans les collines de Saqqarah est éminemment friable et de mauvaise qualité : on ne pouvait donc songer à l'utiliser pour le parer, comme on a fait ailleurs. Tout ce qu'on pouvait faire, c'est d'y creuser les puits et les chambres, et c'est ce que l'on a fait.

Comme les possesseurs de ces tombeaux ne pouvaient toujours se payer le luxe de faire venir les matériaux nécessaires pour leurs tombeaux des carrières de Tourah situées de l'autre côté du fleuve, ils ont utilisé ce qu'ils avaient sous la main : ils n'ont usé du beau calcaire de la chaîne Arabique que dans les endroits où ils ne pouvaient décemment agir d'une

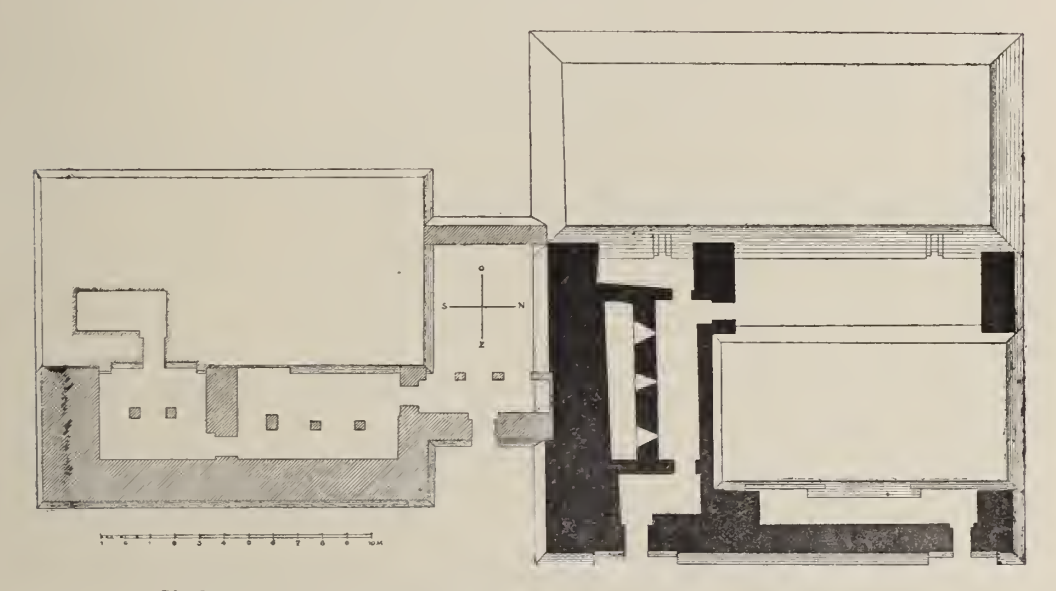
autre manière, c'est-à-dire dans le revêtement des murs; l'intérieur de la partie maçonnée est trop souvent construit de matériaux très mauvais, ou même simplement de gravats et de sable, et l'on ne pourrait plus reconnaître dans cette partie du *mastaba* les ouvriers qui ont construit les pyramides, si l'on ne savait qu'en face de la nécessité on fait ce que l'on peut. D'ailleurs tous les *mastabas* ne sont pas construits en pierres; pour quelques-uns on a employé la brique, brique jaunâtre ou brique noire. Selon Mariette, la brique jaunâtre est employée de préférence dans les tombes les plus anciennes; elle disparaît avec l'Ancien Empire; elle est faite de sable mélangé de cailloux et d'un peu de limon jaunâtre. Elle est petite et mesure ordinairement 0^{m},22 de long sur 0^{m},11 de large et 0^{m},07 d'épaisseur. La brique noire apparaît au contraire plus tardivement : elle se montre dès le milieu de la IVe dynastie, n'est que peu employée d'abord, mais à partir de la XVIIIe dynastie, elle devient uniquement employée dans les constructions en briques. Les briques noires sont beaucoup plus grandes que les briques jaunâtres; elles mesurent 0^{m},38 de long sur 0^{m},18 de large et 0^{m},14 d'épaisseur. Les unes et les autres sont seulement séchées au soleil.

Quand on emploie la brique, la construction est presque toujours soignée : on n'y voit point d'autres matériaux employés, le parement extérieur est cimenté avec soin et les lits de briques sont, à l'intérieur, reliés entre eux avec du sable, pour boucher l'espace qui pouvait se trouver entre chacun d'eux. Tout ce que je viens de faire passer sous les yeux du lecteur s'applique seulement à la partie extérieure et visible de cette sorte de lambeau; il faut maintenant examiner en détails la disposition de ces tombes, tant au dedans qu'au dehors.

Le *mastaba* comprend en général cinq parties, quand il est développé autant que le comportent les usages égyptiens : l'extérieur du tombeau, l'intérieur proprement dit, le corridor qu'on appelle ordinairement *serdâb* [1], le puits et le caveau souterrain.

1. Ce mot est encore un de ces noms qui se rapportent peu à la chose qu'ils désignent. Il est d'origine persane et a passé dans la langue arabe : les fellahs qui ne savent que l'arabe, ou mieux les chefs de fouilles qui sont généralement un peu plus instruits, ont appliqué ce nom à cette partie du *mastaba* et Mariette a eu le malheur de l'employer : tous les égypto-

La partie extérieure du monument se compose de quatre faces, à plan doucement incliné. Ces faces ne sont pas égales, comme on a dû l'observer par ce que j'ai dit des dimensions que pouvaient avoir les *mastabas* : ils ont la forme du parallélipipède géométrique. De l'inclinaison douce des côtés, on a conclu que le *mastaba* n'était qu'une pyramide à l'état embryonnaire : cette conclusion irait contre le système que l'on a préconisé surtout en Allemagne pour la construction des pyramides ; mais elle n'est pas conforme à la réalité. Si les *mastabas* étaient une pyramide embryonnaire,



Gizeh : Mastabas nos 15, 16 et 17. (Lepsius, *Denkmäler*, Abth. I, pl. 21).

l'inclinaison de leurs faces est si légère qu'il aurait fallu une pyramide haute de 700 ou 800 mètres pour que la maçonnerie élevée sur les arêtes de cette base finît par faire un tout bien complet et former une pyramide. Le *mastaba* est une construction qui se tient par elle-même, d'un mode particulier, mais n'ayant rien à voir avec les pyramides. Les pierres qui composent les murs sont placées horizontalement, en retrait l'une sur l'autre, et la face n'est pas lisse : aussi ne trouve-t-on jamais d'exemple qu'il

logues l'ont suivi par simple esprit d'imitation, et il est si bien passé dans l'usage que je ne peux pas faire autrement que l'employer aussi.

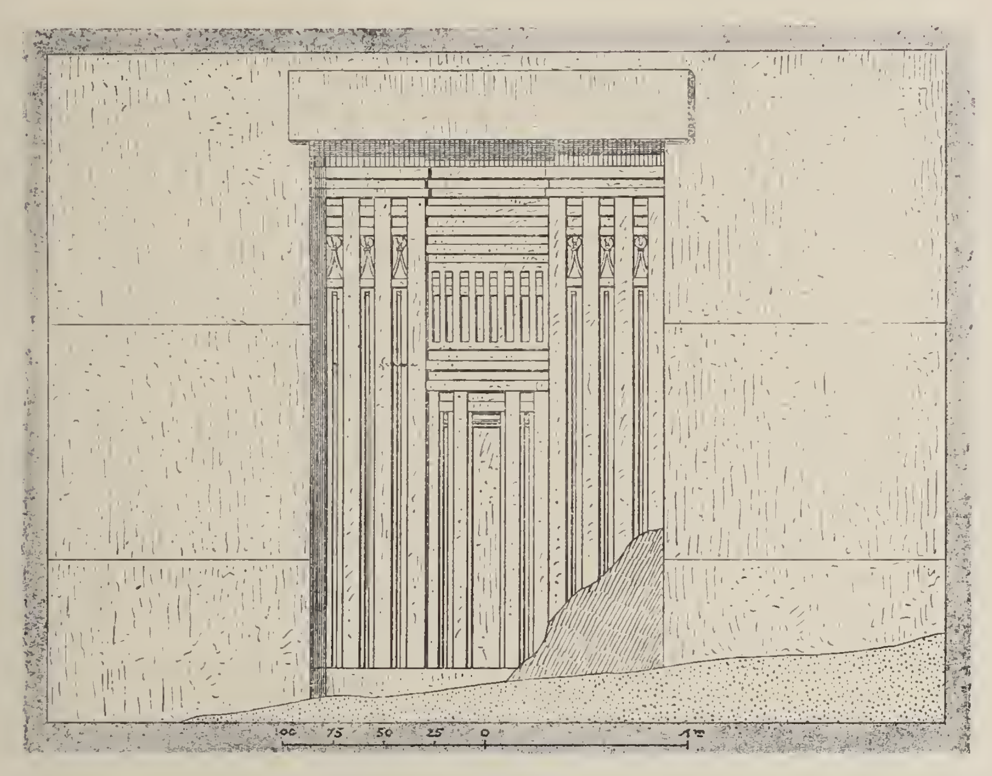
y ait eu une face d'un *mastaba* quelconque ayant reçu des ornements. Les pierres employées sont généralement de petites dimensions, ou de dimensions ordinaires : elles n'ont rien de ces blocs immenses dont il a été question à propos des pyramides et que nous retrouverions dans les autres monuments égyptiens, si nous avions à nous en occuper.

Le *mastaba* était orienté le plus souvent avec exactitude; mais il est facile de comprendre que cette orientation laissée aux mains des ouvriers égyptiens ait quelquefois été inexacte. Donc, si l'orientation était la règle générale, comme pour les pyramides, ce que je n'oserais affirmer, elle était purement théorique : en pratique on agissait sans s'inquiéter de savoir si le tombeau était, ou non, orienté avec exactitude.

La face est était la plus importante des quatre faces des *mastabas* : c'est presque toujours à l'est que se trouve en effet l'entrée du tombeau. Cette entrée était quelquefois double, ou du moins on la figurait pour le mort, tandis qu'elle était réelle pour ce qui regardait les vivants. L'entrée figurée servait à la partie de l'être humain qui pouvait se déplacer à volonté : elle était en forme de fausse porte, très haute et très étroite, enfoncée dans la maçonnerie, avec des rainures verticales, qui, à cette époque, distinguent toujours les stèles. Ces rainures verticales encadraient une baie fermée : c'est par là que le *double* était censé sortir de la tombe et y entrer à son plaisir. Cette sorte de fausse porte en forme de stèle est toujours placée à l'angle nord-est du *mastaba* quand elle se trouve, mais souvent elle est supprimée, car l'esprit du mort n'avait en réalité aucun besoin de cette entrée factice : c'est un reste de vieille superstition antérieure qui déjà commençait à s'effacer à cette lointaine époque, puisque souvent on ne trouve aucune apparence de niche ou de fausse porte sur le côté est du *mastaba*.

A l'extrémité opposée de la face est, à l'angle sud-est, on remarque souvent une autre niche ou une autre fausse porte, beaucoup plus large, plus soignée et surtout plus profonde : au fond, on voit une stèle d'une seule pierre. Cette disposition, qui se présente assez souvent, forme à elle seule la porte et la chambre du tombeau, et quand on la rencontre, on est en présence du tombeau complet : il n'y a ni couloir ni chambre, on ne trouve plus que le puits. Mais si le tombeau comprend une ou plusieurs chambres

avec les couloirs obligés, alors l'entrée est monumentale et présente plusieurs aspects. Quelquefois, elle est en retrait dans la profondeur du mur, avec une sorte d'avancée, comme on bâtit encore les forts dans les ouvrages du génie militaire : cette avancée a un plafond qui est plus ou

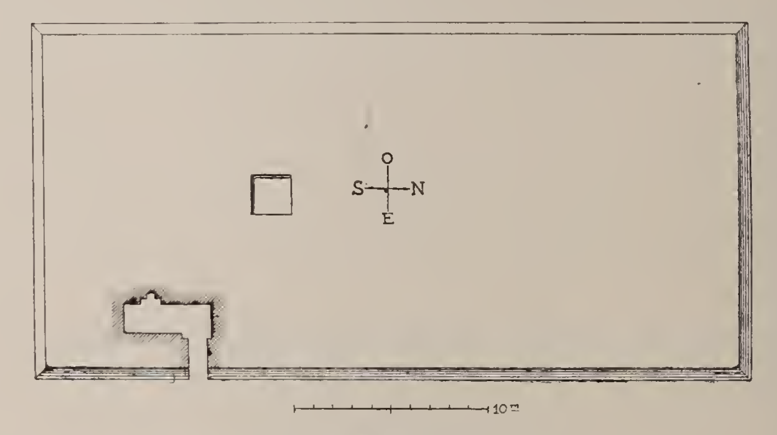


Coupe en C D du tombeau précédent (Lepsius, *ibid.*).

moins large et va jusqu'au fond dans lequel est taillée une porte généralement assez petite. D'autrefois, le plafond de l'avancée est soutenu par deux piliers carrés et une architrave ; les piliers n'ont ni base, ni abaque, et l'architrave soutient elle-même le plafond. La porte se trouve également dans l'enfoncement, comme il vient d'être dit. Sur le linteau de la porte, le nom du propriétaire était écrit, comme dans les maisons particulières des riches seigneurs.

Quelquefois la face est ne contenait point l'entrée du *mastaba* : cette entrée se trouvait alors le plus souvent à la face nord. C'est surtout alors

que cette entrée est appuyée avec les deux piliers dont il vient d'être question : un long vestibule conduisait à la porte qui donnait entrée dans l'intérieur du tombeau. Quelquefois encore, mais très rarement, l'entrée n'était ni à l'est, ni au nord, mais au sud : Mariette croyait que, dans ce dernier cas, des raisons particulières avaient fait placer ainsi cette entrée, comme pour les tombeaux situés près de la pyramide à degrés de Saqqarah, qui ont leur entrée au sud pour être tournés vers la pyramide. Cette explication n'explique qu'un seul cas; les autres tombeaux placés au sud,



Gizeh : Mastaba n° 56.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. I, pl. 24).

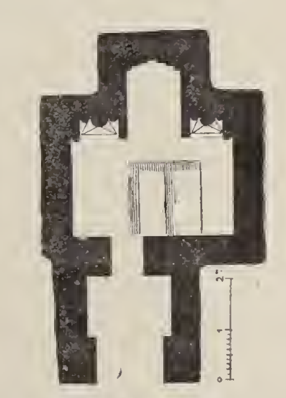
à l'est et à l'ouest de cette pyramide, ne pouvaient aussi avoir leur entrée au sud, sous peine de n'être pas tournés vers la pyramide. On n'a jamais d'ailleurs découvert de tombeaux dont l'entrée fût située à l'ouest, et il est fort facile de comprendre pourquoi ces tombeaux égyptiens ne pouvaient avoir d'ouverture vers l'ouest : c'est que l'ouest était le point cardinal de l'*Amenti*, ou enfer égyptien; que le tombeau était en quelque sorte l'image de cet enfer[1], et que, par conséquent, on ne pouvait entrer par l'ouest dans une région précisément située à l'ouest, qui terminait le monde tel que se le figuraient les Égyptiens, sous peine de commencer par où l'on devait finir.

1. Je prends ici le mot *enfer* dans son acception première de monde souterrain, et non dans l'acception secondaire et précise qu'il a de nos jours dans les croyances chrétiennes.

Le plafond du tombeau est uni et ne contient rien qui vienne, de propos délibéré, en briser l'aspect. Le sol de la plate-forme est au contraire parsemé de vases enterrés à plus ou moins de profondeur : ils sont en petit nombre; cependant on les trouve au nombre d'un douzaine environ sur la partie du sol qui recouvre le couloir connu sous le nom de *serdâb*. Ces vases de forme grossière sont pointus et sans anses, comme tous ceux qu'on modelait à cette époque : c'étaient des espèces de *zîrs* où l'on plaçait de l'eau pour le bénéfice des morts, comme aussi des vivants qui venaient rendre visite au défunt; on y a trouvé des traces de dépôt fait par l'eau du Nil.

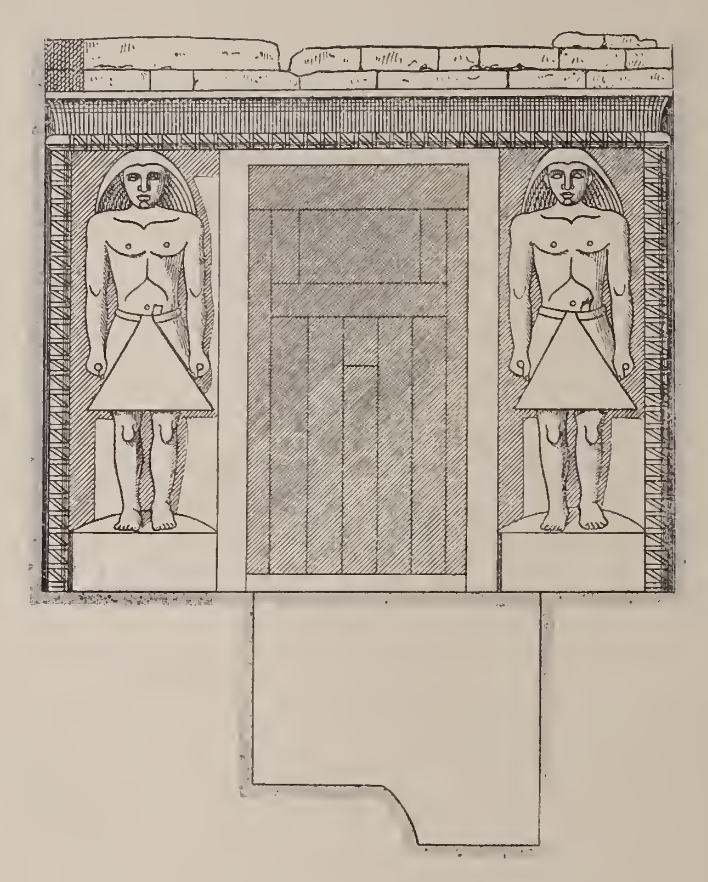
Maintenant, de l'extérieur nous pouvons pénétrer dans l'intérieur. Cet intérieur est toujours bâti avec soin, les murs en sont lisses et préparés pour que l'on y puisse tracer des représentations peintes ou y graver des tableaux sculptés. Toutefois les beaux matériaux n'ont été employés que pour les parois qui devaient recevoir quelque ornementation. Si le tombeau était bâti en briques, il était revêtu d'une couche de pisé, revêtu lui-même de stuc, sur lequel on pouvait à volonté exécuter les peintures ou faire ressortir ces admirables tableaux en relief que l'art égyptien n'a jamais pu dépasser, parce que dès cette époque la perfection avait été presque atteinte.

C'était là quelque chose de commun à tous les *mastabas* que l'on connaît : si l'on veut entrer dans le détail, on trouvera presque autant de types variés qu'il y a de tombeaux. Le type primitif du *mastaba* est celui qui a été indiqué plus haut : un bloc, plus ou moins grand, de maçonnerie avec la niche en forme de fausse porte ou de stèle qui faisait retrait dans le mur. C'est là l'embryon du *mastaba* complet, développé et pourvu de tous ses organes, s'il m'est permis de parler de la sorte; mais, à côté de ces tombeaux primitifs, on trouve tous les degrés différents par lesquels a passé le développement de ce type. Aucune règle précise n'a présidé à la construction de ces tombes : la fantaisie de l'architecte s'y est donné libre carrière. Quelquefois la maçon-



Gizeh : Mastaba nº 95. (D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. I, pl. 29.)

nerie était de proportions très grandes et la chambre très petite ; d'autrefois, un couloir très haut et très court menait, par le milieu, dans une salle à peu près rectangulaire ; d'autrefois encore, le couloir plus large conduit dans une salle qui se creusait, en face de son entrée, en forme de

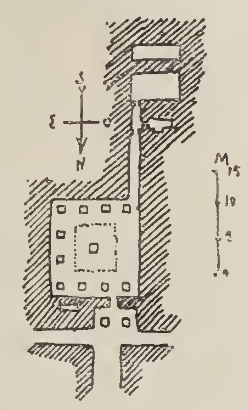


Coupe du mastaba précédent. (Lepsius, *ibid.*)

croix découpée à son chevet. Parfois, il y avait deux chambres parallèles précédées d'un petit couloir donnant accès dans la première, la seconde s'emmanchait à celle-ci par un autre couloir placé presque à l'extrémité : chacune d'elles était suivie d'un autre chambre où conduisaient deux couloirs de petite dimension. Celle de droite, au fond, avait des retraits particuliers dont on ne connaît pas la destination ou la cause, à moins que cette cause ne fût la seule fantaisie de l'architecte. Dans tel tombeau,

après un couloir qui s'agrandissait vers son milieu, on entrait dans une grande salle, avec une sorte d'alcove sur la droite et un double retrait dans l'extrémité du mur de gauche.

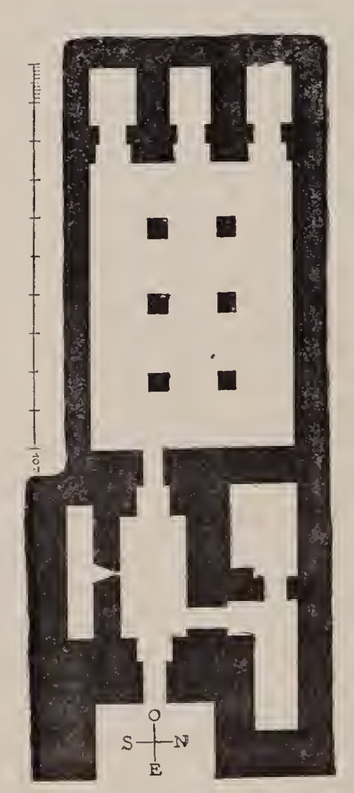
Ces différents types ont été combinés quelquefois ensemble, ou plutôt soudés l'un à l'autre avec plus ou moins d'adresse : je citerai comme exemples le tombeau d'un certain Petah-hôtep, où deux tombeaux ont été réunis par la même entrée : le défunt y reposait en commun, en quelque sorte avec un nommé Teti, surnommé Ônekhiris, ou encore celui de Sabou et celui de Petah-Assès. Ce dernier est immense et nous montre le profit qu'on avait su tirer des piliers que nous avons déjà rencontrés à l'entrée du *mastaba* ; mais rien en ce genre n'est comparable à celui de Ti. Ce dernier tombeau, qui est demeuré comme le modèle le plus parfait de l'art égyptien à l'époque des pyramides, a une première salle ornée de douze piliers. A l'extrémité droite de cette salle, un long corridor mène dans une petite chambre située sur la droite, et à une autre chambre plus grande qui termine le couloir et qui était elle-même soutenue par deux piliers. Celui de Teti, surnommé Ônekhiris, ne compte pas moins de seize de ces piliers dans la première salle ; mais, le plus souvent, il y en a quatre, ou simplement deux. Dans le tombeau de Pehouneka, les deux montants de la porte figurent deux pilastres où déjà le chapiteau en fleur de lotus ressort en relief : c'était un fait unique dans les fouilles faites jusqu'à ce jour, mais celles de M. de Morgan, ainsi que je le dirai plus loin, ont mis au jour de véritables colonnes qui montrent que le progrès se faisait peu à peu dans l'évolution de l'art humain.



Plan du tombeau de Ti.

La première salle restait toujours ouverte pour recevoir les visiteurs qui venaient apporter au défunt leur pieux souvenir. Les autres salles intérieures étaient le plus souvent aussi ouvertes ; cependant, dans quelques cas, on y mettait des portes en bois ; à l'entrée principale du tombeau on a retrouvé les vestiges d'une semblable porte dans les tombeaux de Ti et de Petah-hôtep. Nous verrons dans l'un des chapitres suivants que telle fut en effet la coutume égyptienne à des époques moins reculées.

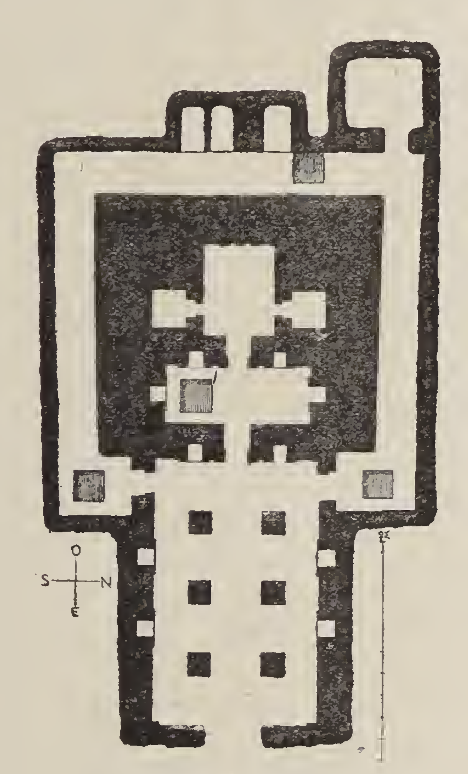
En entrant dans la chambre intérieure d'un *mastaba*, il est très rare que l'œil ne soit pas attiré tout de suite par une grande stèle en calcaire, encastrée dans le mur tourné vers l'orient. Elle est presque toujours monolithe, presque rectangulaire, excepté à son sommet où, après avoir subi une légère inflexion, elle s'élargit un peu aux deux angles. Cette stèle est d'un travail très fin, surtout si elle ne contient pas d'inscription. Comme elle résume en quelque sorte le tombeau tout entier, il n'y a pas d'exemple que les murs aient reçu une ornementation quelconque, si la stèle est restée nue. La stèle est la forme même du *mastaba* complètement achevé. Il n'y a point d'exemple, à cette époque, de stèle arrondie par le sommet, forme la plus fréquente et même seule employée à d'autres périodes de l'histoire égyptienne. Cependant, malgré ce type uniforme, il y a diversité dans la manière de l'exécuter; le génie du peuple égyptien, pas plus que celui d'un autre peuple, n'est point resté stationnaire et, quand on parle d'un type hiératique uniforme, uniformément reproduit à toutes les époques, dans lequel l'habileté égyptienne s'est complue, ou s'est trouvée empêtrée en quelque sorte, et dont elle n'a jamais pu se défaire, on emploie de grands mots qui sonnent plus ou moins faux et qui ne représentent aucune réalité à l'esprit du chercheur non influencé par des idées toutes faites sur la place qu'occupent les différents peuples dans l'échelle du progrès opéré par l'art humain.



Saqqarah : Mastaba n° 16.
(D'après Lepsius, *ibid.*, pl. 39.)

La quatrième partie du *mastaba* est nommée habituellement *serdâb*, mot qui signifie, d'après Mariette, *corridor*, et qui ne convient aucunement à sa position, mais qui veut dire en réalité *cave*, *caveau*, ce qui se rapporte beaucoup mieux à ce que je vais exposer. Le *serdâb* est une petite chambre, une sorte de réduit construit en grosses pierres dans l'épaisseur de la maçonnerie. Il est le plus souvent carré

par ses dimensions, quelquefois rectangulaire ou oblong : son plafond est très bas, et ses murs très rapprochés les uns des autres. Cette chambre est située assez haut dans la maçonnerie, presque à hauteur d'homme. Le *serdâb* n'a le plus souvent aucune communication avec la chambre funéraire; il est complètement pris dans le massif de maçonnerie qui l'entoure. Il peut y en avoir plusieurs ; et, s'il y en a plusieurs, comme dans la tombe d'un certain Pehnouka, où ils sont au nombre de cinq, ou comme dans une autre où il y en a jusqu'à quatre, souvent ils ne communiquent pas plus l'un avec l'autre qu'ils ne communiquent avec la chambre d'entrée. Cependant certains d'entre ces caveaux avaient une très petite communication avec le monde extérieur: c'est une ouverture très resserrée, où l'on a peine à entrer la main. C'est là que les prêtres du double allaient réciter les prières et faire brûler de l'encens, pour faire parvenir leurs formules liturgiques et leurs parfums jusqu'aux oreilles et au nez des divers supports du *double*. L'usage du *serdâb* est en effet parfaitement connu par ce qu'on y a trouvé, quand il était intact : il était destiné à recevoir les statues du défunt, et non seulement les siennes, mais aussi celles de sa femme, de ses enfants et jusqu'à ses serviteurs se livrant aux divers offices de la domesticité dans la vie réelle. C'est là en effet que l'infatigable explorateur de ces curieux monuments, l'illustre Mariette, a trouvé tant de chefs-d'œuvre qui font aujourd'hui l'ornement du Musée de Gizeh, comme celles de Rânofer, le *scheikh el-beled*, celles de Râ-hôtep et de sa femme Nofrit, et beaucoup d'autres qui ont été répandues, depuis le commencement des fouilles régulières, dans les différents musées de l'Europe.



Saqqarah : Mastaba n° 24.
(D'après Lepsius, *ibid.*, pl. 40.)

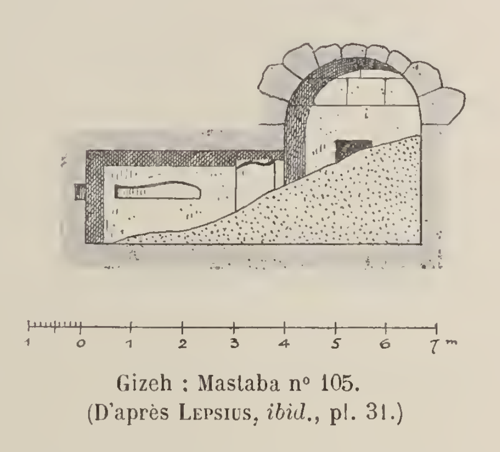
Après le caveau, il ne reste plus à décrire que le puits. Ce puits est perpendiculaire au rocher dans lequel il a été creusé : il n'y a que le seul exemple du tombeau de Ti où le puits soit en plan incliné, comme dans les couloirs souterrains des pyramides. La profondeur de ce puits varie de 3 à 30 mètres. Il part de la salle d'entrée, traverse la maçonnerie, s'enfonce dans le rocher et, quand il s'arrête, vers le sud, il donne entrée dans la chambre sépulcrale. L'orifice du puits se reconnaît à la grandeur et à la masse de ses assises. Il est quadrangulaire et a, d'ordinaire, de 2 à 3 mètres de côté : il traverse ainsi le *mastaba* tout d'abord verticalement, et ensuite le rocher sur lequel le *mastaba* repose. La profondeur, qu'on n'aperçoit pas d'en haut, exige, pour y descendre, qu'on soit muni de cordes ; mais les fellahs égyptiens savent parvenir jusqu'au fond sans autre aide que les quelques trous placés sur les côtés, précisément pour cette partie de la cérémonie funèbre qui consistait à loger le mort dans sa dernière demeure. Lorsqu'on a opéré la descente, on aperçoit un conduit horizontal qui se dirige au sud-est, où l'on est obligé de se courber pour pouvoir avancer : ce couloir donne accès dans la chambre où est le sarcophage. Cette chambre est généralement spacieuse, les murs en sont unis et blancs ; une seule fois Mariette y a découvert des ornements et des inscriptions. Dans un coin, à l'ouest, est le sarcophage qui affecte parfois la forme d'une maison égyptienne avec sa porte et ses fenêtres. Il est d'ordinaire en calcaire, quelquefois en granit rose, et plus rarement en pierre basaltique, comme je le dirai plus loin. Après la mort du maître de cette *maison d'éternité*, on fermait la chambre sépulcrale par une grosse dalle, et l'on remplissait le puits de gravats, d'éclats de calcaire, de sable et de tout ce que l'on trouvait sous la main ; on y jetait quelques outres d'eau, et tout devenait compact et se durcissait, si bien qu'il fallait la pioche pour ouvrir de nouveau le puits, que l'on avait ainsi comblé.



Gizeh : Mastaba n° 103. (D'après LEPSIUS, *ibid.*, pl. 31.)

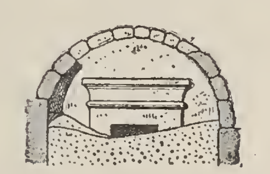
On comprendra facilement que je ne peux entreprendre ici de passer en revue chacun des *mastabas* qui nous a été conservé, pour en décrire le plan et faire observer à mes lecteurs en quoi ils diffèrent les uns des autres. J'ai donné dans les vignettes les plans des principaux types de *mastabas* ; le lecteur

n'aura qu'à s'y reporter pour les comprendre. Les Égyptiens, je l'ai déjà fait observer plusieurs fois, n'étaient retenus par aucune loi, et l'on trouverait toutes les variations possibles du génie de l'architecte sur le thème du plan primitif.



Gizeh : Mastaba n° 105.
(D'après Lepsius, *ibid.*, pl. 31.)

D'ailleurs, on est encore loin d'avoir tout découvert; il y a deux ans, M. de Morgan a découvert le plus vaste *mastaba* que l'on connaisse, car il n'a pas moins de trente et une chambres. Ce que j'ai dit suffira amplement à donner une idée presque complète de la construction de ces monuments, surtout lorsque j'aurai parlé d'un type nouveau qui s'est rencontré à Saqqarah. Ce type est bâti en briques et n'a qu'une niche qui renferme la stèle. La différence de la construction porte sur d'autres parties. Le puits est remplacé par une sorte de petite cour rectangulaire, à l'ouest de laquelle était placé le sarcophage. En dessus du sarcophage, on construisait en pierres calcaires une chambre de mêmes dimensions en longueur et en largeur que le sarcophage lui-même, et haute d'un mètre environ : le plafond de cette chambre était formé de dalles posées à plat. Au fond de cette chambre, à droite, avait été réservée une niche qui remplaçait le *serdâb*.


Gizeh : Mastaba n° 104.
(D'après Lepsius, *ibid.*, pl. 31.)

En dessus du plafond de la chambre, on construisait, toujours en briques, une voûte de décharge ayant 0m,50 de rayon, au-dessus de laquelle se superposaient horizontalement des lits de briques allant jusqu'à la plate-forme. Il y avait ainsi triple étage de cavités : le sarcophage, la chambre et la cavité en forme de four au-dessous de la voûte en briques. On comprendra facilement que cette sorte de tombeau ne pouvait aucunement être achevée du vivant de celui qui devait l'occuper après sa mort : aussi n'était-elle construite, tout au moins à partir de la chambre reposant sur le sarcophage, qu'après la déposition du cadavre dans la cuve de pierre où il devait continuer à subsister pour per-

mettre au *double* et à l'âme de vivre. Cependant, le plus souvent, les murs de pierres s'appuient sur deux montants en briques, ce qui permettait de fermer ou d'ouvrir le sarcophage à volonté[1].

La forme des pyramides continua d'être en usage, modifiée étrangement, il est vrai, jusqu'au Nouvel Empire; celle des *mastabas* demeura toujours en usage avec très peu de modifications; mais, en réalité, on n'a plus fait usage de ces deux formes de sépultures dans les travaux d'art égyptiens après l'Ancien Empire : les nécessités des lieux employés pour cimetières modifièrent beaucoup l'idée première des Égyptiens et nous allons bientôt étudier ces modifications.

Les *mastabas* tels que je viens de les décrire ne comportent pas de colonnes architectoniques, ils n'emploient que le pilier proprement dit. Mariette, il est vrai, dans son ouvrage sur les *Mastabas de l'Ancien Empire*, mentionne des colonnes à la porte d'entrée d'un tombeau dont il ne précise pas l'âge[2], et c'est sans doute ces mêmes colonnes dont Lepsius a donné la représentation dans les planches de ses *Denkmæler* qu'il consacre à l'*Ancien Empire* égyptien[3], mais jusqu'ici on n'avait pas une preuve authentique de l'existence de la colonne avec chapiteau lotiforme à une époque aussi reculée. Les fouilles que M. de Morgan, le directeur actuel du Musée de Gizeh, a fait faire en 1893 dans la nécropole memphite à Abousir sont donc venues révéler l'existence d'un fait auquel on ne croyait pas, et cela dans le tombeau d'un architecte du Pharaon Sahoura de la V[e] dynastie[4]. Il me faut faire connaître cette importante découverte qui montre combien les Égyptiens de l'Ancien Empire étaient avancés dans les arts et qui, par conséquent, apporte une lumière toute nouvelle, si aveuglante qu'on ne peut la nier, pour l'histoire de l'art dans l'Ancienne Égypte.

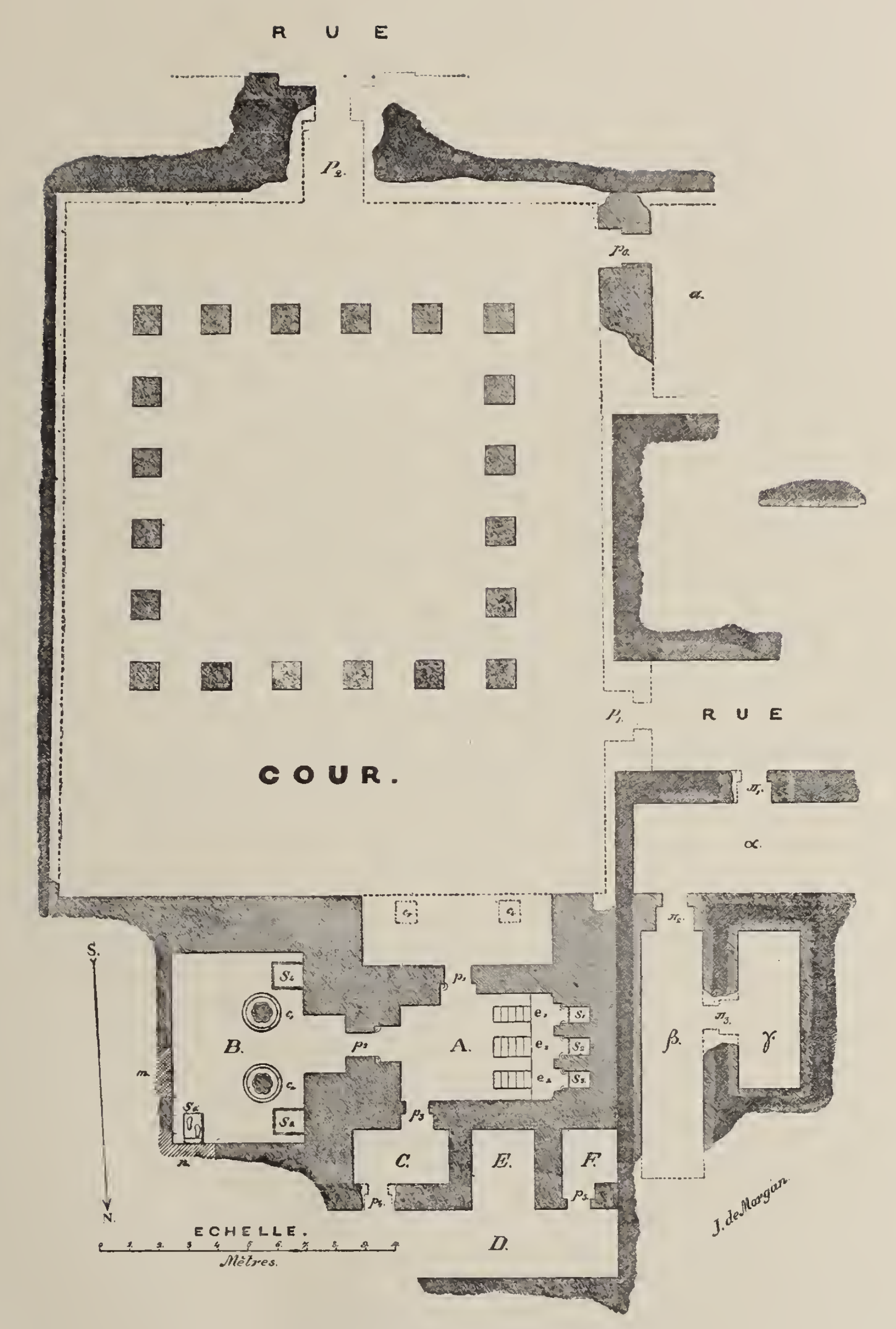
Le *mastaba* de Petah-Schepsès ne mesure pas moins de 45 mètres de long sur une largeur d'environ 25 mètres. Il se compose de six salles pré-

1. Toute cette seconde partie de chapitre repose sur l'ouvrage de Mariette et sur les résultats personnels acquis au cours de mes études.

1. Mariette, *Les mastabas de l'Ancien Empire*, p. 532.

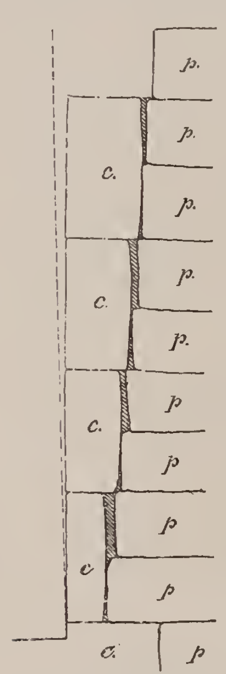
2. Lepsius, *Denkmäler*, I.

3. J. de Morgan, *Découverte du mastaba de Ptah-Chepsès*, dans la *Revue archéologique*, janvier-février 1894. M. de Morgan m'a donné très courtoisement la permission de me servir de ses dessins.



Plan du mastaba de Ptah-Chepsès.

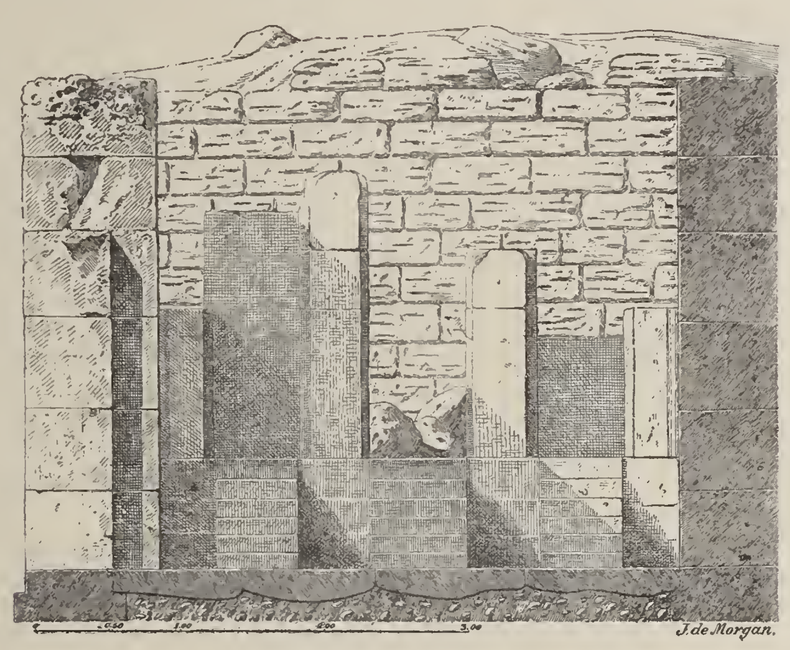
cédées par une vaste cour, ou plutôt une vaste antichambre dont le plafond était soutenu par vingt gros piliers carrés et qui n'a pas moins de 24 mètres de long sur 19 de large. Le travail de cette antichambre est assez grossièrement exécuté, sans ornement, car toute la décoration a été réservée pour les six chambres intérieures. Peut-être le milieu de la cour était-il découvert, mais j'ai bien de la peine à le croire. Dans ce monument, on a employé le calcaire du pays pour le gros œuvre et le calcaire de Tourah pour le revêtement, afin d'offrir une place polie et lisse aux artistes qui devaient le décorer. Les architectes qui étaient fort au courant de ce genre de travail, savaient donner à leur maçonnerie un retrait de 3 ou 4 centimètres quand ils bâtissaient en mauvais calcaire, alors qu'ils ne donnaient qu'un « fruit » insignifiant s'ils employaient le calcaire de Tourah.



Coupe du revêtement en pierre de Tourah d'une muraille en calcaire du pays.

L'entrée du *mastaba* était placée vers le sud. Après avoir traversé la cour du sud au nord, on arrivait à une porte vers une petite salle qui servait de péristyle aux appartements intérieurs : cette porte à un seul battant pouvait se fermer et se fermait en effet : on voit encore le gond sur lequel tournait la porte. On entrait ensuite dans une salle où le mur occidental est percé de trois niches précédées d'une estrade à laquelle conduisent trois escaliers placés en face des niches. Chacune de ces niches était fermée par une porte à deux battants dont on voit encore les gonds, si bien qu'elles donnent l'illusion d'un naos sous lequel reposait la statue de la divinité, et c'était en effet des statues que, selon toute vraisemblance, elles renfermaient. Cette première salle conduisait à une seconde marquée B sur le plan, presque détruite et dans laquelle réside cependant tout l'intérêt que nous offre le tombeau de l'architecte de Sahoura, Petah-Schepsès. Le plafond en était soutenu par deux colonnes à chapiteaux lotiformes, malheureusement brisées, mais dont on a cependant trouvé des fragments en nombre suffisant pour permettre de les reconstituer en entier. Ces colonnes n'étaient

pas placées, comme on serait en droit de l'attendre, dans l'axe de la salle, mais l'architecte les avait rapprochées plus de la porte que de la muraille qui lui fait face, ainsi que le montre le plan. Ces colonnes sont complètes, elles ont une base, un fût, un chapiteau et sont surmontées d'un abaque. L'aspect est gracieux et a évidemment été inspiré par la con-



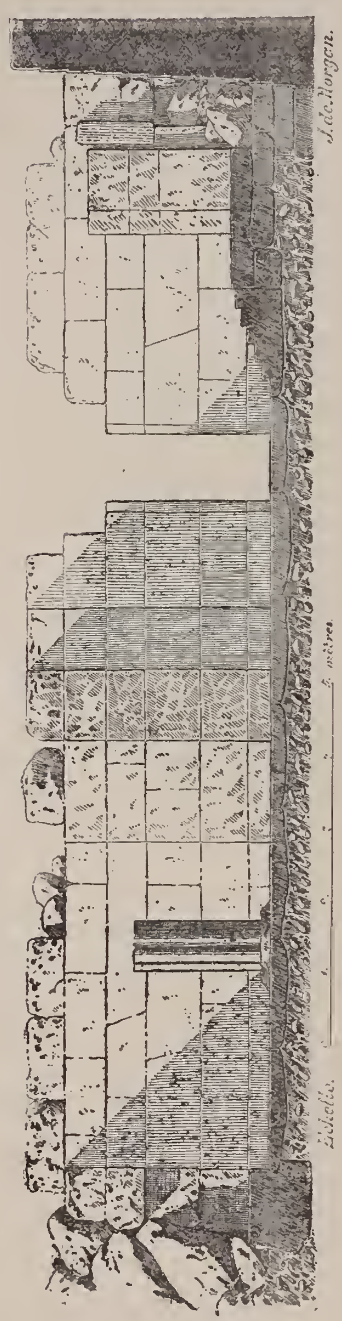
Coupe transversale de la salle A.

templation des œuvres de la nature, car cet aspect est celui d'une plante très célèbre en Égypte, le lotus, aspect que l'inventeur de cette colonne a traduit en pierre d'une façon remarquable.

Le fût de la colonne est droit et son diamètre maximum est de $0^{m},04$. Il est formé par six tiges de lotus qui adhèrent les unes aux autres et qui s'élèvent rigides jusqu'au chapiteau [1], formant ainsi six lobes dont la section est elliptique. A quelque distance du chapiteau, les angles formés par les tiges des fleurs sont remplis par d'autres tiges de jeunes fleurs qui n'ont pas encore eu le temps d'atteindre leur complet développement. Immédiatement sous le chapiteau un quintuple ruban sert de gorge et maintient les tiges rassemblées dont les fleurs vont composer le chapiteau :

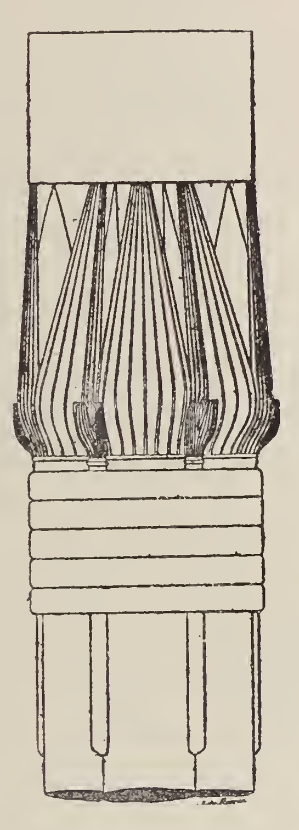
1. On ne connait malheureusement pas la longueur, puisque les colonnes ont été brisées.

ces fleurs sont demi-épanouies, car si elles étaient épanouies complètement elles n'auraient pu se rassembler en un faisceau. Le lien qui réunit en un bouquet les grandes fleurs maintient aussi les boutons des petites tiges, et cette manière de disposer le chapiteau, très élégante, n'offre prise à aucune critique au point de vue architectural : la forme est parfaite et de l'effet le plus agréable. Ainsi dès la v$_e$ dynastie, l'esprit humain avait fait assez de progrès en Égypte pour inventer la colonne, cet ornement si gracieux que l'on emploie toujours avec quelques légers changements et dont on fait retomber tout l'honneur sur les architectes grecs. Et cependant voici la colonne employée en Égypte quarante-cinq siècles avant notre ère. Il est vrai que cet emploi est jusqu'ici isolé ; mais une découverte est toujours isolée quand on la fait, ce n'est que la postérité qui répand ce qui est beau et le fait adopter généralement par suite même du progrès des idées et des mœurs. Si ce n'était pousser trop loin peut-être l'hypothèse, on pourrait peut-être désigner ici quel fut l'inventeur de ce type de colonne. En effet, à supposer que le tombeau dont parle Mariette soit bien de l'Ancien Empire, les colonnes qui en supportaient l'entrée ont une tout autre apparence que celles qui ornaient la seconde chambre du tombeau de Petah-Schepsès ; comme donc jusqu'ici l'exemple rencontré est unique et que cet exemple s'est rencontré précisément dans la tombe d'un architecte « préposé à tous les travaux



Section longitudinale des salles A-B.

du roi de la Haute-Égypte [1] », on peut sans doute supposer que permission lui fut donnée par le Pharaon qui lui octroya la concession de son tombeau d'orner sa *maison d'éternité* des ornements qu'il avait su découvrir. Une seule objection pourrait être faite contre cette hypothèse, c'est que la colonne est trop parfaite pour qu'elle soit l'œuvre d'un débutant ; cependant, peut-être en examinant de plus près que je ne le peux faire ici l'œuvre de Petah-Schepsès, les gens du métier découvriraient-ils des points faibles qui devaient disparaître par la suite.



Chapiteau lotiforme.

Ces colonnes et ces chapiteaux étaient faits en beau calcaire de Tourah; primitivement on avait rehaussé la beauté simple de la forme par l'éclat des couleurs vives. Le fût était bleu d'azur, le piédestal était brun, les petites tiges alternativement jaunes et brunes. Les cinq liens étaient peints sur trois couleurs différentes, vert, rouge, bleu, rouge et vert; la base des grandes fleurs était peinte en bleu et la ligne de naissance en jaune [2]. Les moindres détails étaient marqués. « Les grands pétales peints en bleu et filetés en jaune laissaient passer entre eux d'autres feuilles moins grandes colorées de vert clair, tandis que le fond de la fleur était rouge. Dans les boutons, au contraire, les grands pétales, de même que la base des fleurs, étaient peints en verts, les naissances en jaune et les feuilles secondaires en rouge et en brun » [3], toutes couleurs éminemment conventionnelles.

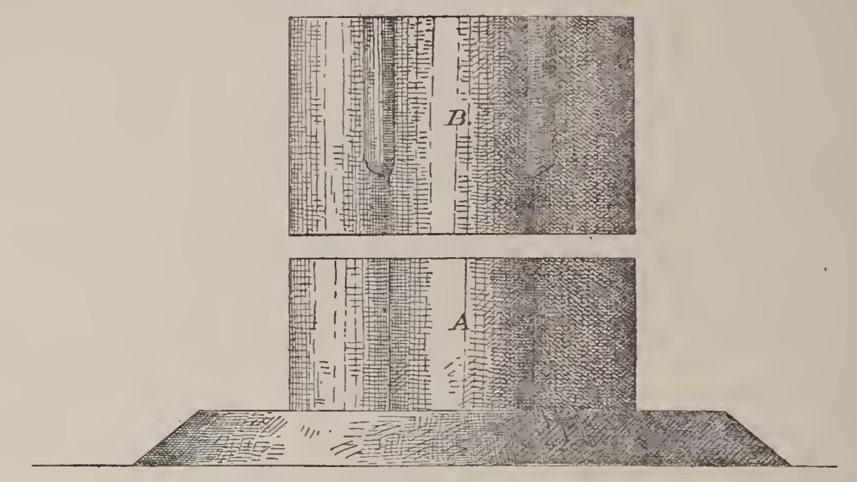
Cette chambre est encore remarquable à un autre titre : elle était ornée de trois statues dont on voit encore la place sur le dallage et qui avaient

1. [hieroglyphs]

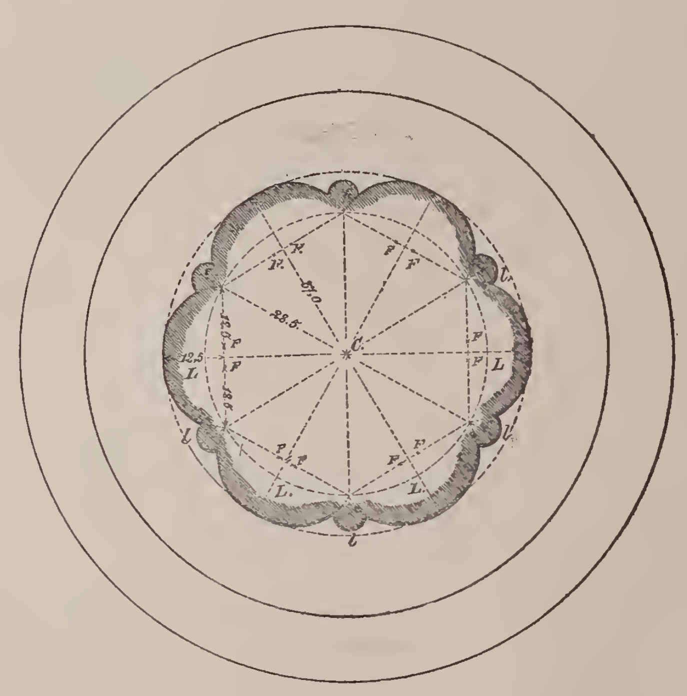
2. Cette description est prise en grande partie de celle qu'a donnée M. de Morgan dans la *Revue archéologique*. Pour ces derniers détails, cf. spécialement p. 28 et 30.

3. J. de Morgan, *op. cit.*, p. 30.

été placées avant que le mur ne fût complètement décoré. J'y reviendrai dans le second volume de cet ouvrage. Les autres chambres de ce



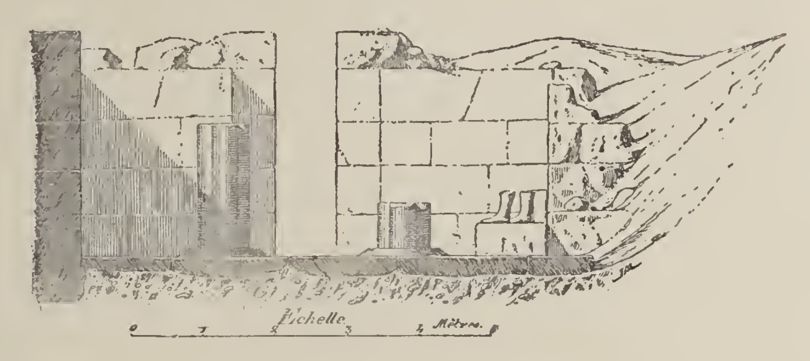
Base des colonnes lotiformes et portion du fût.



Portion du fût de la colonne prise au-dessous de la gorge.

mastaba n'offrent que peu d'intérêt après celles qui précèdent. Ce *mastaba* est appelé à devenir l'un des monuments les plus intéressants de l'Ancien

Empire, précisément à cause des colonnes qu'il contient et qui constituent un témoignage si fort en faveur de la haute antiquité et de l'excellence de de l'art égyptien sous l'Ancien Empire.



Coupe transversale de la salle B.

Ces tombeaux ainsi construits pouvaient-ils servir de sépulture à toute une famille, où bien ne servaient-ils qu'à la sépulture particulière de celui pour lequel on avait construit l'un de ces monuments? Nous avons dejà vu qu'on avait enterré dans certaines pyramides plusieurs momies, quinze et plus dans celle qui fut élevée à Honit-sen, fille de Khoufou, le constructeur de la grande pyramide, et un nombre beaucoup plus grand dans la pyramide à degrés de Saqqarah. Il pouvait en être assurément de même dans les tombeaux qu'on nomme *mastabas* ; mais, en fait, on n'a pas trouvé un seul exemple, sauf dans le tombeau de Ti où la femme reposait à côté du mari. La raison en est facile à trouver : la sépulture du *mastaba* était un honneur personnel dont bien peu de gens avaient été jugés dignes ; c'était la récompense d'une carrière bien remplie, ayant eu en partage un certain nombre de charges civiles, politiques et religieuses connues à l'époque. On ne trouve dans les *mastabas* qu'un petit nombre de femmes relativement au nombre d'hommes, seulement cinq, et de ces femmes, trois sont reines ou princesses et l'autre une certaine dame, nommée Noumit, dont l'ouvrage de Mariette ne contient guère que le nom[1]. Or cet ouvrage contient la description de 138 tombeaux. En admettant que les autres qui

1. Mariette, *Les mastabas*, p. 57-67 et p. 367.

n'ont pas été explorés contiennent une proportion beaucoup plus forte, il sera toujours vrai qu'à cette époque on n'élevait ces tombeaux qu'aux personnages ayant marqué dans la vie. C'était, en dernière analyse, un très petit nombre d'heureux élus, et le reste, l'*ignobile vulgus*, était simplement enterré dans le sable. On n'en prenait aucun soin. Par conséquent, les dées des Égyptiens sur la subsistance du *double* furent sans doute attachées à certains personnages, ayant eu le bonheur d'avoir une haute naissance, ou de hautes charges à la cour du Pharaon; pour la grande foule, elle périssait tout entière après la vie et devenait ce qu'elle avait été avant l'existence, c'est-à-dire ce que nous exprimions par le mot de néant, quoique l'idée soit fausse. Plus tard, l'esprit humain, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage, fit des conquêtes dans le sens de l'égalité de tous les hommes, et un plus grand nombre d'individus purent aspirer à la vie future; mais il était loin d'en être ainsi tout d'abord. On a marché et progressé en Égypte, comme partout ailleurs.

CHAPITRE TROISIÈME

Les tombeaux du Moyen Empire.

L'époque appelée du nom de Moyen Empire est une époque de transition : elle comprend historiquement la période où les seigneurs de Thèbes, ayant conquis l'hégémonie, régnèrent en maîtres incontestés sur toute l'Égypte, et l'on y ajoute encore l'époque où une peuplade étrangère dont on ignore l'origine s'empara violemment d'une partie de l'Égypte, y établit solidement sa domination, après s'être en quelque sorte inoculé peu à peu la civilisation égyptienne dans toutes ses manifestations. On appelle ce peuple les Hiqsos, quand on veut employer le langage scientifique, ou simplement les Pasteurs, quand on se contente du langage ordinaire[1]. Ce peuple resta possesseur de la Basse-Égypte pendant environ quatre ou cinq siècles, et les princes thébains ne réussirent qu'avec de grands efforts à établir leur autorité sur cette partie de l'Égypte et à former ainsi le Nouvel Empire thébain.

1. On a élaboré quantité de systèmes sur l'origine de ce peuple : les uns y veulent voir des Tatars, comme ceux qui, plus tard, sous Gengis-Khân, conquirent en grande partie le monde musulman ; d'autres en font des Sémites, tout fiers de trouver, dès cette époque reculée, des Sémites organisés de telle façon qu'ils mirent en péril l'empire égyptien, et déjà très avancés dans les voies de la civilisation. D'autres encore ont mis au jour des systèmes plus ou moins ingénieux qui n'ont d'autre rapport entre eux que leur commune fausseté. On a beaucoup fait de bruit, avant 1870, des fouilles entreprises par Mariette dans la ville de Djant, autrement Tanis, aujourd'hui Sân, qui semble avoir été la capitale, ou du moins l'une des villes principales de ce peuple. Les monuments qu'a découverts l'illustre explorateur nous montrent en effet des rois d'un type étrange, différant de tous points du type égyptien, avec un nez épaté et des pommettes saillantes, type qu'on rencontre encore aujourd'hui chez les populations riveraines du lac Menzaleh, à l'est de l'Égypte. On a conclu de ce fait que les Hiqsos, ou Pasteurs, ont survécu, dans le pays même, à leur défaite politique : il eût été plus simple, je crois, d'y voir le type des habitants primitifs, autant qu'on peut remonter loin dans le cours de l'histoire de ces régions marécageuses. Leur nom de Hiqsos, qui nous a été conservé par

Pendant toute cette période de l'histoire égyptienne, qui va de la XI[e] à la XVII[e] dynastie, l'Égypte subit une grande transformation : les idées religieuses y perdent en partie leur grossièreté native pour prendre ces formes raffinées qui, sans sortir du fétichisme apparent, arrivent à des spéculations philosophiques relativement très élevées, et se rendent sensibles par des expressions encore en usage aujourd'hui dans le langage religieux. Cette transformation se montrera dans les œuvres qui nous sont parvenues de cette époque, soit monuments littéraires, soit monuments architecturaux, et en premier lieu dans la manière dont les Égyptiens vont se défaire des deux principales formes de tombeaux usitées pendant l'Ancien Empire, pour arriver peu à peu à la forme des hypogées thébains. Non pas que les Égyptiens soit arrivés à faire dépendre de leurs idées la forme de tombeaux propres à l'époque des Thoutmès et des Ramsès : ils se sont avant tout conformés, je l'ai déjà dit, à la nature géologique des lieux où ils devaient construire leurs tombeaux; mais, comme leurs idées avaient progressé, ils ont revêtu leurs monuments de l'expression figurée de leurs idées et la forme des constructions s'est peu à peu altérée pour devenir ce qu'elle est à Thèbes.

Ce changement n'eut pas lieu tout d'un coup : le génie de l'homme est conduit peu à peu vers ces transformations qui sont presque insensibles aux contemporains, mais que l'observateur, voyant de haut, juge autrement. En effet, il n'y a qu'à prendre, dans l'histoire des idées de l'homme,

Manéthon, se trouve formé de deux mots égyptiens *Hiq*, = chef, *Schasou*, , en copte ϣωc, *schôs*, qui veut dire *bergers*. Mais il faut observer que ce nom ne se retrouve point dans les documents égyptiens qui racontent la lutte entre les chefs de ce peuple et les rois thébains, leur expulsion définitive de l'Égypte et la victoire des Pharaons du sud : on les y nomme simplement les *vils*, les *pestiférés*, ou l'on emploie d'autres épithètes aimables en usage parmi les Égyptiens, quand il s'agissait de peuples rivaux. Les *Schasou* étaient au contraire des nomades toujours en incursion sur la frontière orientale de l'Égypte, dont les Égyptiens ont souvent cité le nom dans les inscriptions ou dans les documents sur papyrus. Il n'est donc pas probable que le peuple qui a conquis l'Égypte à cette époque ait été un peuple asiatique, Sémites ou autres; il est au contraire plus vraisemblable que c'était plutôt un mélange des *Schasou* avec la population primitive des environs du lac Menzaleh ou avec d'autres tribus errantes qui seront venues se fixer dans ces parages et qui, pressées par la nécessité, ou par d'autres tribus chassées en l'un de ces mouvements périodiques d'envahissement si communs dans l'ancien monde, se seront frayé un chemin violent vers l'Égypte et y auront conquis la prédominance, pour toute la Basse-Égypte, sur les autres princes de la Thébaïde.

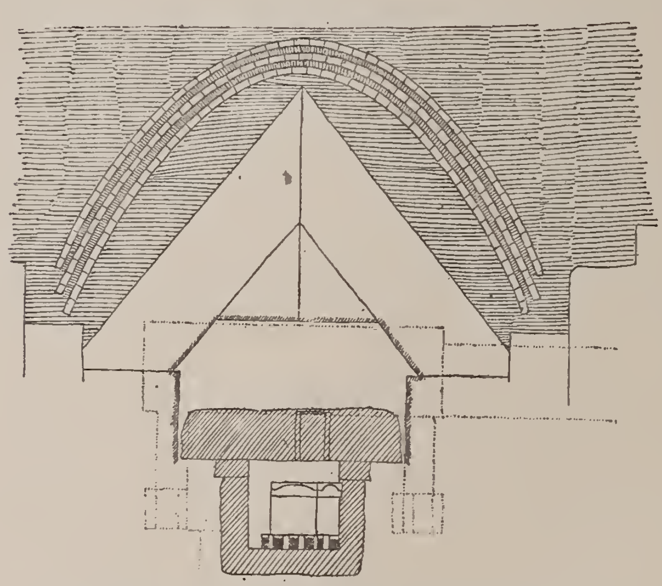
comme de ses monuments qui ne sont que l'expression sensible et matérielle de ces idées, deux époques séparées l'une de l'autre par une dizaine de siècles, pour juger combien les idées ont changé, ont progressé durant ce laps de temps. Ni les pyramides, ni les *mastabas* n'ont disparu tout d'un coup; de même l'Ancien Empire nous présente quelques hypogées creusés près des grandes pyramides, en plein rocher du plateau de Gizeh; mais ni les pyramides, ni les *mastabas* qu'on construit encore sous le Moyen Empire, comme celles et ceux qu'on construira sous le Nouvel Empire, en Nubie, ne sauraient rivaliser avec les pyramides et les *mastbaas* que j'ai décrits dans le chapitre précédent, comme les hypogées qu'on creusa sous l'Ancien Empire sur le plateau de Gizeh n'ont aucun point de ressemblance avec ceux que je décrirai, soit dans ce chapitre, soit dans le chapitre suivant. Ainsi se trouve vérifiée la loi du progrès humain, et le spectacle de cette vérification dès les origines de l'humanité civilisée est l'une des plus grandes récompenses que peut ambitionner et que peut recevoir le travailleur silencieux qui assiste, de bien loin aujourd'hui, à ce renouvellement des énergies humaines et à cette marche ascendante vers le progrès.

J'ai dit plus haut que les pyramides étaient encore construites pendant le Moyen Empire : en effet quelques-uns des Pharaons de la XIIe dynastie se firent construire des tombeaux en forme de pyramides. M. de Morgan a découvert que la nécropole de Dahschour était consacrée à quelques-uns des Pharaons de cette dynastie[1]; M. Petrie a prouvé de même que les pyramides du Fayoum, celle de Haouarah et celle de Ellahoun avaient été construites de même pour d'autres Pharaons de cette même dynastie[2], Ousortesen II et Amenemhat III. Comme je ne fais pas ici l'historique de la construction des pyramides, que je n'ai pour but que d'indiquer les divers genres de sépulture qui ont été usités en Égypte, je me contenterai de dire de ces pyramides ce qu'il importe à mes lecteurs d'en savoir. Dans les pyramides de cette époque on n'a pas découvert de chambre à l'inté-

1. De Morgan, *Fouilles à Dahschour* où le lecteur trouvera tous les renseignements désirables sur la manière dont ont été conduites les opérations qui dateront dans la science égyptologique.

2. Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara* et *Illahun, Kahun, and Gurob.*

rieur de la construction pyramidale ; les chambres sont creusées dans l'intérieur du massif sur lequel repose la pyramide. Ces chambres sont quelquefois énormes et le toit en est supporté par des pierres de dimensions extraordinaires, comme celle de la pyramide de Haouarah où trois blocs de grès, pesant ensemble plus de 100 tonnes anglaises[1], soutiennent les briques posées en dessus par lits horizontaux ou verticaux. Les travaux exigés par le creusement et la construction supérieure de ces chambres sont encore énormes, mais à cette époque on a presque complètement abandonné la construction en pierre pour se servir de la brique. Les pyramides de Dahschour sont construites en briques, celles de Haouarah également, et pour la pyramide d'Ellahoun on a employé un système mixte. On s'est d'abord servi du noyau de pierre qu'offrait la montagne en cet endroit; puis on l'a recouvert d'un massif d'autres pierres jusqu'à une certaine hauteur, et là on a employé la brique. Toutes ces pyramides avaient un revêtement de pierre calcaire, ce qui prouve bien qu'aux yeux mêmes de leurs constructeurs la pyramide devait être construite en pierre, car par le revêtement on donnait l'illusion d'une maçonnerie en pierre, tandis qu'en réalité l'intérieur était en tout ou en partie uniquement maçonné en briques. La maçonnerie des briques n'est pas toujours égale, elle offre des hauts et des bas, comme si les travaux exigés par ces énormes constructions semblaient fatiguer ou-



Chambre sépulcrale de la pyramide de Haouarah
(d'après Petrie, *Kahun, Gurob and Hawara*, pl. IV).

1. La tonne anglaise vaut 1015 kilogrammes et la tonne française seulement 1000.

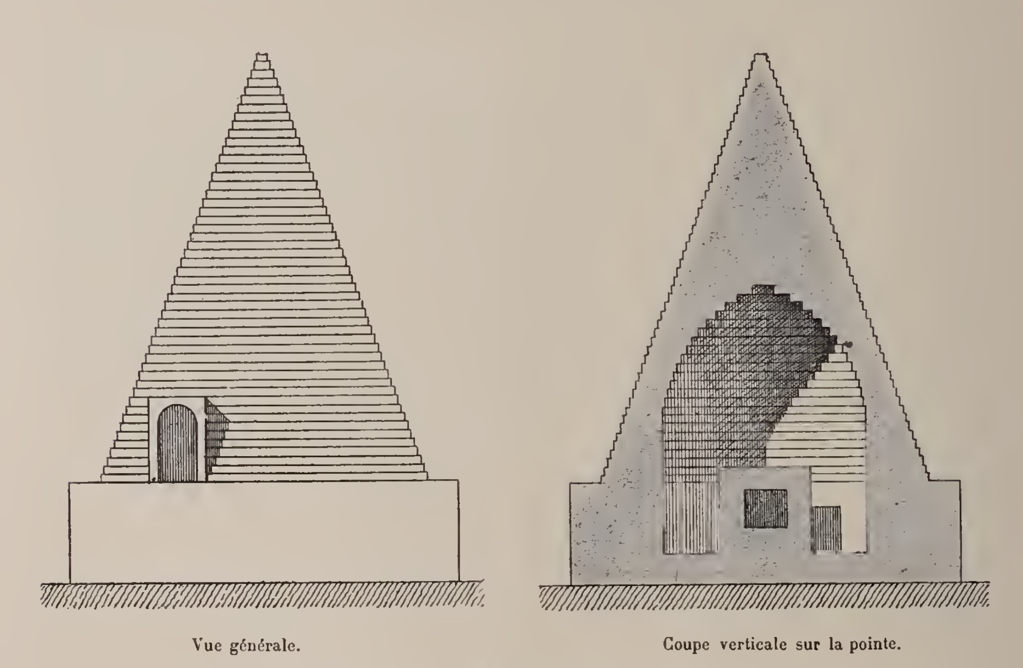
vriers et architectes et comme s'ils n'eussent plus eu à cœur de construire pour l'éternité. Le fait est que quelques-unes de ces pyramides, non seulement celles qui ont été éventrées et détruites à dessein — notamment celle de Dahschour dans laquelle M. de Morgan a fait ces dernières découvertes — mais encore les autres ont beaucoup souffert des injures du temps et plus encore de celles des hommes, car le revêtement en a été arraché pour faire de la chaux ou pour servir à d'autres constructions et la ruine a bientôt suivi ce premier dommage.

L'emploi de la pyramide proprement dite ne cessa pas avec la XII[e] dynastie pour couronner les tombeaux des souverains ou de leurs proches parents ; mais au lieu de les rencontrer construites les unes près des autres, on ne les trouve plus pour ainsi dire qu'à l'état sporadique, comme à Manfalout, au nord de Siout, à Hekalleh, au sud d'Abydos, et à Mohammérieh, au sud d'Esneh. Les Pharaons éthiopiens usèrent aussi de cette forme architecturale pour leurs tombeaux ; mais on y sent la presque complète déchéance de l'art qui avait construit les majestueux monuments de Gizeh.

Le type des pyramides ne disparut donc pas tout d'un coup, et l'Éthiopie des anciens, la Nubie actuelle, réservait les tombeaux de ses Pharaons pour nous prouver que les souverains de Napata ou de Méroë avaient, eux aussi, voulu inaugurer leur dynastie par des tombeaux de forme pyramidale, comme l'avaient fait les premières dynasties des rois égyptiens. Ce type, combiné avec celui des *mastabas*, donna naissance aux tombeaux d'Abydos. La montagne d'Abydos n'était point du tout favorable aux excavations, pas même à celles des puits et des chambres sépulcrales. Le terrain est en effet formé d'une mince couche de sable, suivie bientôt d'une seconde couche de grès en voie de formation, peu compact et très friable, qui ne permettait guère les excavations. Cependant dans un endroit de cette montagne, au centre, ou à peu près, de la ville des morts, la formation géologique du terrain le permettant, on a pu creuser des conduits souterrains et des chambres sépulcrales, comme à Saqqarah ou sur le plateau de Gizeh ; mais la partie nord de la nécropole est tout entière composée de tombeaux construits de la main des hommes. C'est là qu'ont été déposées les momies des habitants de la ville d'Abydos, de la XI jusqu'à la XIV[e] dynastie. La combinaison du type pyramidal avec le

type du *mastaba* y est évidente, mais cette combinaison subit elle-même diverses modifications au cours des générations qui l'employèrent.

Toutes les tombes de la nécropole d'Abydos étaient bâties en briques crues et noires, faites de la terre noire d'Égypte et séchées au soleil : il n'y avait aucun mélange de sable ou de paille, comme il y en eut plus tard sous la XVIIIe dynastie et comme les fils d'Israël devaient en mettre dans celles qu'ils fabriquaient, selon la Bible[1]. La base du monument se compo-



Vue générale. Coupe verticale sur la pointe.

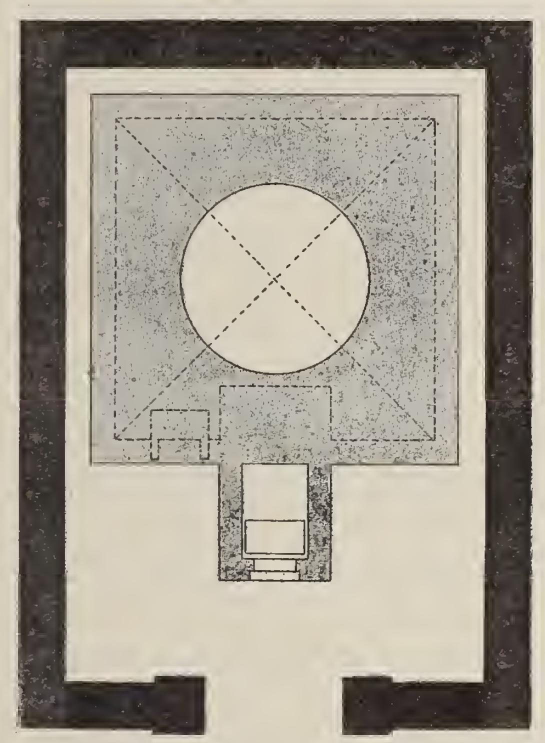
Tombe 1 d'Abydos (d'après Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 66 *a b*).

sait d'un *mastaba* carré ou rectangulaire qui formait une sorte de socle. Les murs de ce *mastaba* sont perpendiculaires : ils ne dépassent pas en hauteur la taille d'un homme. Ils ont une longueur qui atteint quelquefois 15 mètres, et plus souvent 12 mètres environ. Sur ce socle s'élevait une pyramide de très petites dimensions, car la plus grande ne surpasse pas 10 mètres de hauteur et la plus petite a moins de 4 mètres. Pour rendre la construction plaisante à l'œil, on avait recouvert les briques extérieures

1. *Exode*, v, v. 7-8.

d'une couche de pisé que l'on avait ensuite peinte en blanc. Comme on n'avait pu songer à creuser dans le sol une chambre pour le sarcophage, on fut obligé de la mettre dans l'intérieur de la maçonnerie, et l'on choisit la base, c'est-à-dire le *mastaba*, pour remplir le but que l'on cherchait.

Au centre du *mastaba* on avait donc ménagé un caveau voûté en forme d'encorbellement dont les briques ont été assez gauchement posées; quelquefois il a été ménagé en partie dans le *mastaba*, en partie dans le sol creusé. Quand on a creusé le rocher, les murs de l'excavation ont été recouverts d'une couche de calcaire poli : les briques posées en encorbellement avaient été de même revêtues d'une couche de pisé, et cette couche de pisé, en nivelant les interstices des briques, avait produit, selon les cas, ou le plein cintre, ou l'ogive, pour user de mots communément employés aujourd'hui. On a fait honneur de l'invention du plein cintre aux Grecs du Bas-Empire et de l'ogive aux Arabes; on voit que les Égyptiens en usaient communément plus de trente siècles avant que Grecs ou Arabes aient songé à employer l'un et l'autre. L'ogive ou les deux arcs de cercle qui se coupent se voient non dans la *mastaba*, mais dans la pyramide qui la surmonte[1]. Cette pyramide présente, elle aussi, et du même côté que le *mastaba*;



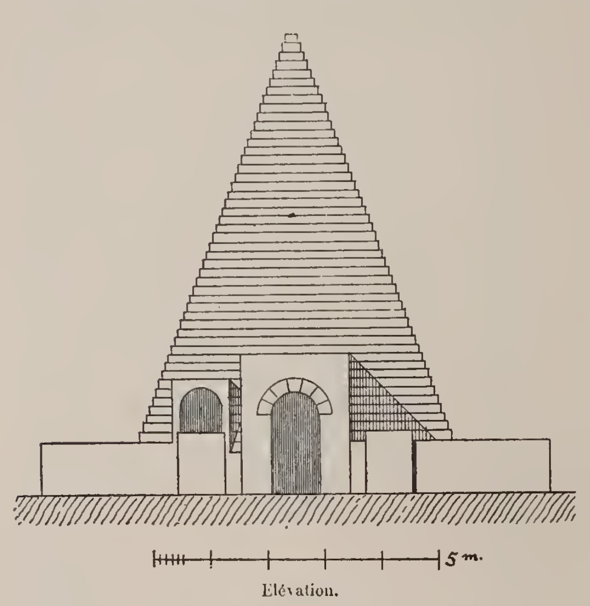
Coupe horizontale.

Tombe d'Abydos donnée en premier lieu (d'après MARIETTE, *Abydos*, t. II, pl. 66 *e*).

1. L'ogive se voit aussi dès la troisième pyramide. Dans l'une des salles souterraines, les

une ouverture médiale disposée en encorbellement que la couche de pisé a converti en ogive : le vide supérieur avait pour but de servir de dégagement au caveau inférieur. Il en était séparé par un ou plusieurs lits de briques. Qand la momie avait été déposée dans le caveau, où l'on ne remarque aucun indice de la présence d'un sarcophage, ou murait la porte d'entrée.

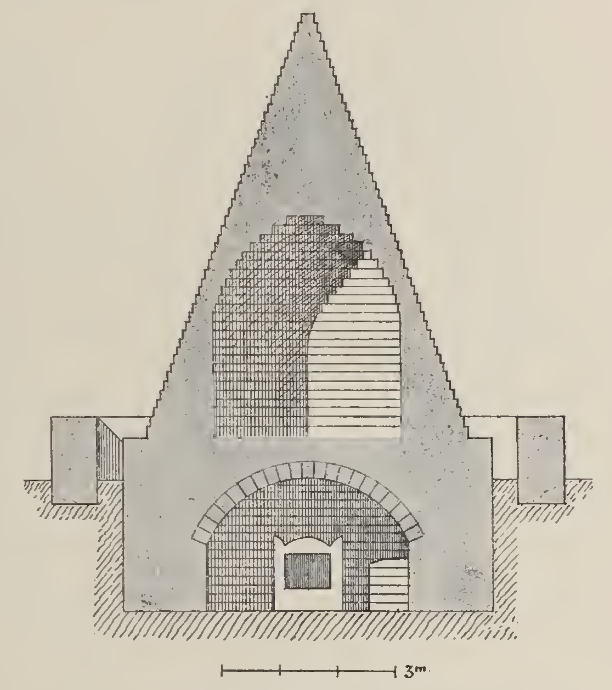
Le plus souvent, dans ces sortes de tombes ainsi élevées en pyramides de briques, on ne voit point de chambre de réception, c'est-à-dire de salle où le mort pouvait recevoir des visites des vivants et où l'on faisait des sacrifices funéraires, après avoir apporté les offrandes nécessaires à la subsistance du *double*. Le plus ordinairement, cette salle était remplacée par la stèle, comme dans la première forme des *mastabas*. Devant cette stèle qui n'est pas encore cintrée, on construisait d'ordinaire une sorte de petit cube de maçonnerie, où l'on déposait les offrandes. Mais la salle de réception existait aussi, et ce ne devaient être que les plus pauvres des habitants d'Abydos, parmi les riches, qui en étaient privés. La présence de cette salle amenait nécessairement une construction un peu différente de celle qui vient d'être décrite. Quand on la trouve, elle forme une sorte de bâtiment en avancée sur le corps de la pyramide, avec une entrée en forme de porte voûtée. Cette



Elévation.
Tombe 2 (d'après Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 66 *b*, *c*).

deux blocs employés pour soutenir le toit forment une ogive très visible. Cf. Vyse, *Operations carried at the Pyramids of Gizeh*, II, p. 82 et pl. adjacente. Mariette a employé lui-même ce mot pour désigner la manière dont sont taillées certaines voûtes dans les *mastabas*. Cf. Mariette, *Les mastabas de l'Ancien Empire*, p. 393.

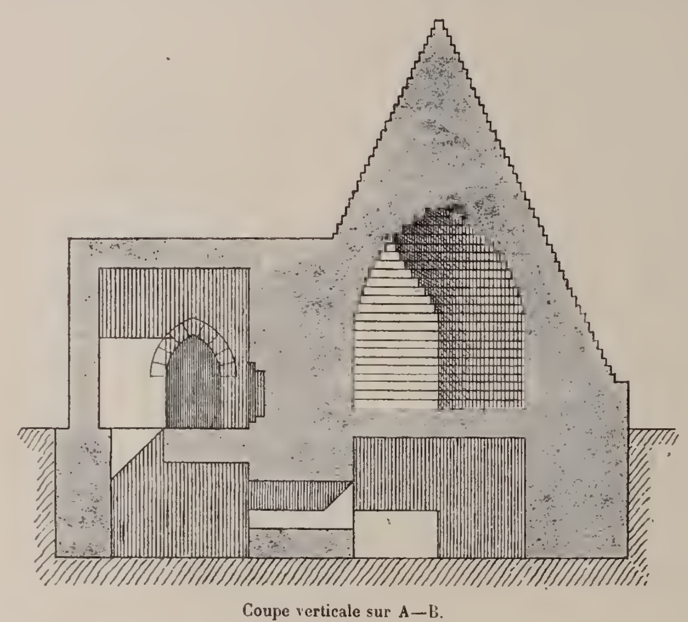
chambre communiquait avec le caveau fait alors dans l'intérieur de la pyramide, comme le montre la coupe verticale d'un édifice de cette catégorie. Dans ce cas, il n'y avait pas de vide apparent dans la partie supérieure de la pyramide; mais, à droite de la chambre de réception, on voit une petite ouverture cintrée qui donnait entrée dans la pyramide même et menait dans une salle voûtée en forme ogivale, c'est-à-dire où les arcs de cercle dessinés par la maçonnerie se coupent l'un l'autre. Dans quelques cas, les tombeaux de cette forme étaient entourés d'une petite enceinte en briques crues, de forme rectangulaire, ayant un côté incomplet au milieu pour permettre d'entrer dans l'enceinte intérieure du monument, puis dans la chambre où le mort recevait ses parents et où ceux-ci lui apportaient les provisions fraîches.



Coupe verticale sur la pointe.
Même tombe (d'après Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 66 *d*).

Toutes les tombes de ce type, je veux dire celles qui unissent la forme du *mastaba* avec la forme de la pyramide, étaient construites de matériaux très défectueux, et sans doute, aucune d'elles ne serait arrivée complète jusqu'à nous, si le vent n'eût apporté le sable du désert qui s'est amoncelé autour de ces tombes et avait fini par les recouvrir entièrement. Les fouilles entreprises par Mariette ont mis au grand jour ces tombeaux dont les plus anciens remontaient à la VI[e] dynastie et les plus récents étaient de la XIII[e]; mais la nature même des matériaux qui composaient les tombes de cette nécropole faisait que les monuments devaient nécessairement fort souffrir des fouilles effectuées; un coup de pioche donné de travers suffisait pour réduire en poussière plusieurs briques, et bien souvent les fouil-

leurs n'ont pu arracher la stèle qu'en détruisant les tombes. Le nombre de ces stèles recueillies pendant les fouilles d'Abydos dépasse huit cents : elles appartiennent à toutes les époques de l'histoire de l'Égypte depuis la VIe dynastie; elles ont été transportées au Musée de Boulaq d'abord, puis à celui de Gizeh, dont elles forment une grande partie et non la moins intéressante. Quelques tombes sont debout encore aujourd'hui et



Coupe verticale sur A—B.

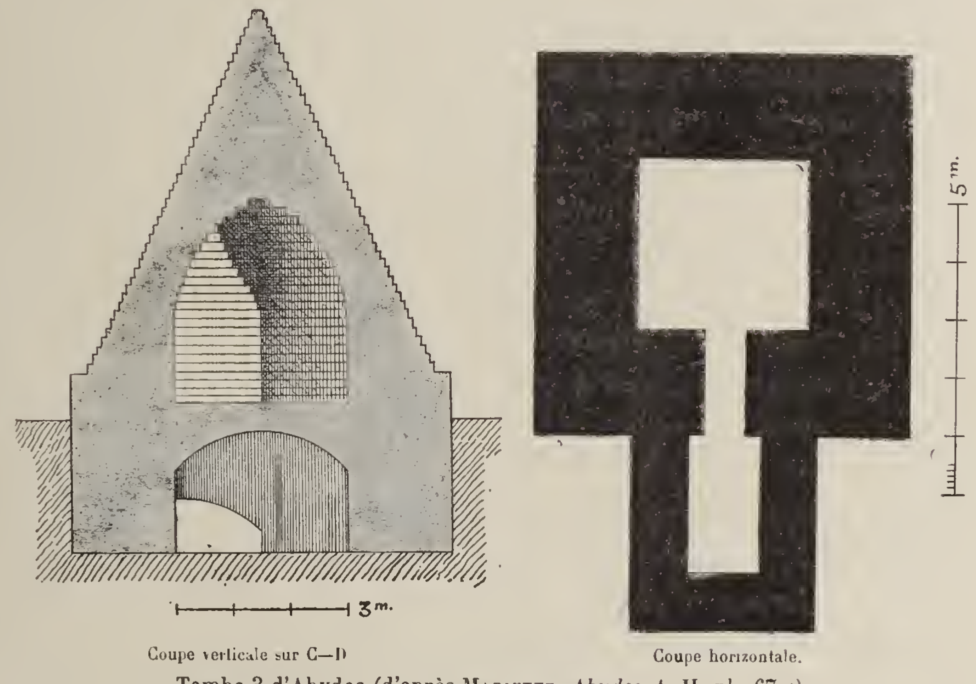
Tombe 3 (d'après Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 67).

servent de témoignage pour résoudre les problèmes qui se posent à l'esprit[1].

L'auteur du traité *D'Isis et d'Osiris*, le faux Plutarque, comme on l'ap-

1. Le nombre des stèles retrouvées pendant les fouilles d'Abydos montre, une fois de plus, que ceux qui se faisaient construire un tombeau étaient la petite minorité, tout comme aujourd'hui d'ailleurs. En admettant que Mariette ait fouillé la moitié seulement des tombes de la nécropole d'Abydos, et cette supposition est bien inférieure à la réalité, comme chaque tombe contenait une stèle, on voit combien peu il y en avait, et quelle faible espérance on doit entretenir de retrouver l'histoire de l'Égypte en général dans les tombes de cette espèce. La grande multitude des hommes était passée sous silence et il n'en était plus jamais question. On doit aussi conclure de l'examen de ces tombes que les habitants d'Abydos n'étaient pas trop fortunés, puisqu'ils se sont servis jusqu'à l'époque des Ptolémées de briques crues pour construire leurs tombeaux ; s'ils eussent été riches, ils auraient pu faire apporter des carrières les plus voisines des pierres pour en revêtir au moins les murs intérieurs et y faire graver

pelle d'ordinaire, avance, à propos de la nécropole d'Abydos, une affirmation qu'il faut examiner ici avec quelques détails. Selon cet écrivain, les plus heureux et les plus riches des Égyptiens tenaient à grand honneur d'avoir une sépulture commune avec le corps d'Osiris[1]. Une partie du corps d'Osiris, dans la légende osirienne de cet auteur, avait été en effet enterrée près d'Abydos, ou à Abydos même : le fait est certain d'après les



Coupe verticale sur C—D
Coupe horizontale.
Tombe 3 d'Abydos (d'après MARIETTE, *Abydos*, t. II, pl. 67 *e*).

légendes égyptiennes. On en a conclu que les morts les plus riches de l'Égypte étaient apportés à Abydos, près de l'*escalier du Dieu grand*, comme disent les textes égyptiens, et enterrés près du tombeau d'Osiris

des représentations qui auraient pu produire de la nourriture pour leurs *doubles*. Sans contredit, la condition du *double* dans la tombe d'Abydos devait être particulièrement gênée, et de la gêne du *double* on peut conclure à la gêne des habitants. Ce ne fut que plus tard que la ville d'Abydos prit l'importance religieuse que les Grecs lui ont attribuée et qu'elle n'a jamais eue qu'en partie, lorsque Séti Ier et Ramsès II eurent construit leurs temples. Elle ne fut donc jamais un lieu de pèlerinage auguste, comme on l'a si souvent répété, car alors elle serait devenue riche.

1. *De Iside et Osiride*, XX.

qu'on a nommé le Saint-Sépulcre de l'Égypte[1]. Le fait ne se peut malheureusement pas soutenir pour la beauté de la chose et la sûreté d'informations de l'auteur grec. Une simple réflexion eût dû montrer l'inanité de cette hypothèse : parmi les plus riches défunts de l'Égypte, on pouvait assurément compter les Pharaons; or, pas un seul Pharaon n'a été enterré à Abydos. On peut répondre à cela que ces souverains étaient de famille solaire, que par conséquent ils n'avaient pas besoin de se déshonorer en allant se mettre sous la protection d'Osiris; mais, s'ils n'allaient point chercher à Abydos l'ombre tutélaire du dieu, ils demandaient cependant fréquemment sa protection dans les colonnes hiéroglyphiques décorant leurs tombes. D'ailleurs les tombes qu'a trouvées Mariette dans la nécropole abydénienne appartenaient toutes à des gens décédés à Abydos[2]. On s'est alors rejeté d'un autre côté et l'on a prétendu que chaque Égyptien riche et puissant, pour montrer sa dévotion et assurer son salut éternel, avait fait, au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage d'Abydos et y avait laissé une stèle votive pour y commémorer son pieux pèlerinage : ces stèles auraient même toutes été placées près de l'escalier du *Dieu grand*. Par malheur pour cette nouvelle théorie que son auteur ne soutiendrait sans doute plus aujourd'hui[3], toutes les stèles dont j'ai parlé tout à l'heure ont été trouvées dans les tombes de la nécropole, et près de l'*escalier du Dieu grand* qu'on ne sait où placer, on n'a jamais retrouvé quelque stèle que ce soit[4]. Mais, comme sous toutes les affirmations des auteurs grecs il y a un fait réel qu'ils n'ont pas compris et qu'ils ont mal expliqué, par cet amour mal dissimulé de tout expliquer à leur manière et de tout ramener à ce qui avait lieu en Grèce, il y a sous celle-ci une réalité que le faux Plutarque n'a pas saisie : dans les cérémonies des funérailles, il est question du voyage vers Abydos. Le culte des morts présentait sans doute aussi quel-

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 248.
2. Mariette, *Abydos*, les deux vol., et *Catalogue des monuments d'Abydos*.
3. C'est M. Maspero qui, je crois, a soutenu le premier cette théorie.
4. Ce terme d'*escalier du Dieu grand* est assez curieux : il nous reporte sans doute à une époque où il n'y avait point de temple à Abydos, ou du moins à une époque où les temples de Séti Ier et de Ramsès II n'avaient pas été bâtis. Je croirais volontiers que ce terme se rapporte à la forme du tombeau primitif et que le mot *escalier* est un de ces termes dont on se sert pour la commodité des traductions, mais qui ne répondent que très imparfaitement à la réalité.

ques cérémonies semblables[1], et nous les retrouverons plus loin dans cet ouvrage. Le tombeau de Nofré-hôtep nous dit en effet qu'à tel jour, à telle heure de la nuit, le prêtre devait se lever en pleurant, tourner la proue des barques vers le nord, — c'est un tombeau de Thèbes qui nous a conservé ces détails — et sans doute, il s'agit ici en effet d'un voyage vers Abydos, car le titre de la scène est : *Chapitre de passer vers Abydos*. Quant au pèlerinage que tout bon Égyptien devait faire à la sainte ville d'Abydos, le fait peut être vrai; mais ce qui certainement n'est pas conforme à la réalité, c'est que le plus grand nombre faisait ce pèlerinage : il n'y avait rien de commun dans l'Égypte ancienne avec le pèlerinage que les musulmans de nos jours font au tombeau de Mohammed.

Si maintenant nous poursuivons l'examen des tombes qui tiennent à la fois de la pyramide et du *mastaba*, nous trouverons une nouvelle variation de ce type dans la nécropole thébaine de la même époque, à Drah-Abou'l-Neggah. Les Pharaons de la XIe dynastie se firent construire des tombes semblables à celles d'Abydos, tout en tenant compte des différences de milieux qui causaient une différence de construction. Les murs étaient construits en briques et revêtus de calcaire; mais déjà on remarque la présence de certaines modifications qui devaient conduire à l'abandon du type primitif. Le *mastaba* est beaucoup plus élevé que dans la nécropole abydénienne. La façade comporte une porte d'entrée surmontée de poutres en pierre, ou d'une sorte de couronnement. Le *mastaba* lui-même se termine par une corniche ornée de peintures. Cette partie de la construction, qui rentrait vers l'extrême corniche, se renfle au contraire et le couronnement final du *mastaba* est à peu près perpendiculaire à la base. Le *mastaba* est surmonté d'une pyramide; mais on voit déjà qu'il devient plus important que dans la nécropole d'Abydos : à mesure que les siècles marcheront, cette modification s'accentuera, le *mastaba* prendra toute l'importance et la pyramide deviendra un petit pyramidion aigu mis sur le sommet du *mastaba*, comme un hochet d'enfant.

La plaine de Drah-Abou'l-Neggah, quoique faite en grande partie de terrain calcaire, ne permet pas encore de creuser les hypogées que j'aurai

1. E. Améliseau, *Un tombeau égyptien*, p. 24 du tirage à part.

bientôt à décrire ; on a dû, là encore, se conformer à la nature du terrain et en tirer le meilleur parti possible, c'est pourquoi on a adopté la tombe à type de *mastaba* et de pyramide réunis, car, comme à Abydos, et comme à Saqqarah et à Gizeh, cette petite plaine permettait parfaitement d'aligner ensemble ces tombes et l'on n'avait pas besoin de mesurer l'espace comme dans les nécropoles construites dans la montagne. Mais, comme le terrain se laissait parfaitement creuser, la partie de la nécropole thébaine, située à Drah-Abou'l-Neggah, nous offre aussi d'autres tombeaux à moitié construits hors de terre et à moitié creusés sous terre, comme la tombe de Râ-Anoub-Khôper-Entef qui est un hémi-spéos et dont la façade est ornée de deux obélisques. Toutes ces tombes avaient une porte par où l'on pouvait entrer et visiter le mort ; elles n'étaient pas ornées, mais elles contenaient aussi toutes une stèle dans la chambre de réception, sur l'ornementation de laquelle il me faudra revenir au cours de cet ouvrage.

Ces sortes de tombes étaient éminemment sujettes à la destruction, et de plus il fallait tenir compte de ce fait que l'emplacement serait bientôt rempli, sans compter que dans certains endroits il était complètement impossible de faire un tombeau dans les conditions que nous avons observées jusqu'ici, comme à Beni-Hassan, à Scheïkh-Sa'id, etc. : il fallait donc trouver, au moins dans les endroits qui ne permettaient pas de bâtir les tombes que nous avons vues passer sous nos yeux et dans ceux où la transformation était possible, trouver un autre type de tombeaux, les hypogées. Ce type avait déjà été employé, nous l'avons observé, dès l'époque des pyramides et l'on avait creusé des tombes de la IV[e] dynastie sur le plateau de Gizeh ; mais cette manière de faire, semble-t-il, n'avait pas obtenu grand succès, elle n'était pas devenue de mode, même dans les endroits où l'on aurait pu en user sans crainte. Il fallait que de nouvelles générations parussent sur la terre. Dans l'intervalle les mœurs avaient progressé, l'homme était devenu plus habile et plus familiarisé avec les œuvres d'art ; les idées religieuses elles-mêmes, dans ce courant général de progrès, n'étaient pas restées stationnaires, elles s'étaient précisées, développées, avaient enfin franchi cet état intermédiaire entre les conceptions purement superstitieuses et fétichistes et les conceptions où la philosophie s'exerce à se trouver. Tout conspirait donc à faire des tombeaux du Moyen Empire

des ouvrages autrement beaux que les constructions grandioses que nous avons vues employées jusqu'ici : aussi leur beauté s'affirme-t-elle et certains tombeaux de cette époque sont-ils des chefs-d'œuvre du génie humain, non pas des chefs-d'œuvre qui, dans leur ensemble, puissent de quelque manière entrer en comparaison avec certains monuments où le génie grec s'est développé dans sa noble et simple beauté, où l'art s'affirme, sans se montrer ; mais déjà, c'est-à-dire environ trois mille ans avant notre ère, plus de vingt-cinq siècles avant la belle époque grecque, chaque partie prise en particulier montre que le génie de l'homme était sur le chemin qui devait le conduire à cette perfection.

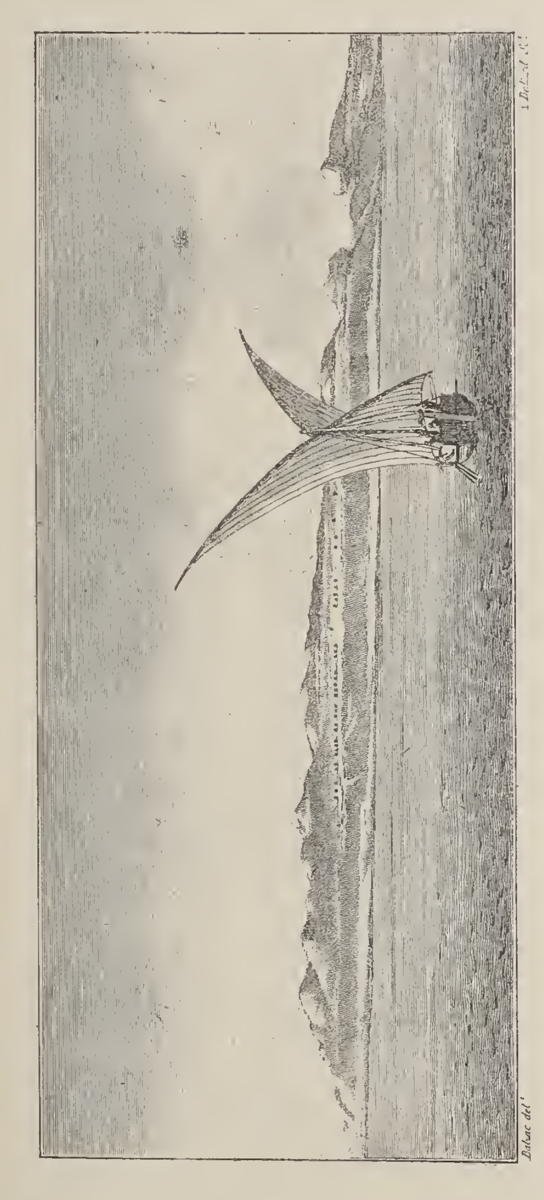
Les principaux tombeaux de ce type nouveau se trouvent à Beni-Hassan ; mais il en existe d'autres ailleurs et de la même époque, c'est-à-dire à Berscheh, à Scheïkh-Sa'id, à Siout et à Asouan. Nul doute que dans d'autres centres de population égyptienne on n'ait pu employer ce mode de sépulture et que, si l'on voulait entreprendre des recherches suivies, l'on n'en trouvât une quantité respectable appartenant à la même période de temps. Certaines de ces excavations devaient demander un temps considérable pour creuser la montagne, parer l'excavation, sculpter ou peindre les parois. Il fallait aussi payer aux ouvriers un prix considérable pour l'époque : ce prix, si nous le connaissions, ne paraîtrait sans doute que fort peu de chose à nos habitudes modernes et à notre abondance de biens ; mais dans ces temps éloignés, où la monnaie n'existait pas, il fallait, malgré cette absence, reconnaître le travail en payant en nature, et ce prix, si peu considérable qu'on le suppose en réalité, devait être et surtout paraître considérable à celui qui était obligé de le donner, sinon à celui qui le recevait. De là vient le fort petit nombre de gens qui pouvaient se payer le luxe d'un tel tombeau. Il demandait en effet des gens autrement exercés et habiles que les tombeaux de la nécropole d'Abydos, où il fallait seulement savoir maçonner les murs en employant la brique : il est vrai que ce travail lui-même employé avec la perfection nécessitée par l'usage du plein cintre et de l'ogive, comme nous disons aujourd'hui, devenait d'une pratique assez difficile pour l'architecte ; mais le simple ouvrier ne raisonnait point sur la poussée des voûtes en plein cintre et en ogive, il s'occupait simplement de placer sa brique comme il le fallait, ou comme on lui avait dit de

le faire; tandis que les ouvriers employés à creuser et à orner les excavations appelées à devenir des tombeaux devaient avoir, non seulement un autre tour de main, mais encore une assez grande habileté artistique, et ici je parle en critique, non plus en historien; car je devrais dire en ce dernier cas une très grande habileté artistique. Ce que je viens de dire de l'habileté des maçons qui ont construit les sépultures d'Abydos n'est point en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut de la mauvaise qualité des briques employées; les deux choses ne sont point incompatibles, et l'habileté des ouvriers ne dépend en aucune façon des matériaux qu'ils emploient. La fabrication des briques elle-même n'est pas une preuve contre les briquetiers égyptiens : c'est simplement une preuve que le pays où ces briques étaient fabriquées n'était pas riche en terre argileuse, et ce fait va au contraire à rehausser l'habileté des ouvriers qui ont su faire, avec des matériaux si grossiers et si imparfaits, des monuments si durables.

Les architectes chargés de faire creuser les tombeaux dont je parle à présent ont été, tout d'abord, obligés de tenir compte de la nature et de la disposition de la montagne où allaient être faites ces grandes excavations. Ils devaient choisir des veines dont l'apparence extérieure certifiait qu'elles étaient compactes et faciles à travailler; il fallait en outre qu'elles ne fussent situées ni trop haut, ni trop bas, quoique cependant nous devions voir à Thèbes un triple étage de tombeaux superposés les uns aux autres : trop bas, ils auraient eu à craindre l'élévation du Nil à une trop grande hauteur, ou peut-être l'élévation progressive du sol[1]; trop hauts, il eût été par trop difficile d'y atteindre. La veine une fois choisie, ils l'ont rendue accessible, au cas où elle ne l'était qu'avec de grandes difficultés, en taillant, dans le contre-bas de la montagne, un escalier primitif, assez mal fait pour notre besoin moderne de confortable, mais qui suffisait sans doute aux besoins des Égyptiens. Ces escaliers ont été retrouvés dernièrement dans la nécropole d'Asouan ; on croit en reconnaître encore les traces près des tombes de Beni-Hassan ; mais, en ce cas, ils auraient été

1. Cette dernière raison a été donnée par M. Maspero dans son *Manuel d'archéologie égyptienne* : je crois bien que les Égyptiens n'ont guère fait attention à cette loi de la nature qu'ils ne connaissaient point, ne l'ayant point observée, et dont on n'a guère commencé à se préoccuper qu'il y a deux ou trois siècles.

presque complètement détruits. A Siout, on gravit encore assez facilement la montagne, et il est probable qu'il en était ainsi dès la Xe dynastie. Mais la question de savoir si l'on ne devait pas en certains cas parer la montagne, comme on avait fait pour le plateau de Gizeh, ne se laisse pas aussi facilement résoudre. En certains endroits, comme dans les tombes qui forment actuellement ce qu'on nomme Deir-Rîfeh, la montagne n'exigeait pas ce parement préalable; à Beni-Hassan, rien ne fait voir qu'elle ait été parée, de même à Asouan; au contraire à Siout, il semble que des travaux de dégagement ont dû être primitivement nécessaires pour permettre d'y creuser les tombes grandioses que l'on y voit. Il existe, en effet, en avant de ces tombes, comme une sorte de plate-forme, qui décèle le travail préalable auquel je fais allusion, à moins que la nature elle-même ne se soit chargée de le faire, au moment de la constitution géologique de la montagne et au moment du soulèvement de toute la chaîne Libyque.



Vue des hypogées de Beni-Hassan.
(D'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 64, n° 1.)

Quoi qu'il en soit, il fallait d'abord excaver la partie de la montagne où

l'on avait décidé de faire une tombe. J'ai déjà dit, à propos de la carrière qui fournit les blocs immenses nécessités pour la construction des pyramides, que les Égyptiens étaient très habiles dans l'art d'exploiter les carrières ; j'ai montré quels moyens ils employaient pour détacher les blocs des parties de la montagne auxquelles ils adhéraient. Quoiqu'il ne s'agisse point ici de carrière proprement dite, la réflexion seule nous montre que les excavateurs de la Xe ou de la XIIe dynastie employaient les mêmes moyens que leurs aînés, les carriers de Tourah ; ils faisaient donc les rainures nécessaires pour ce qu'ils avaient à cœur d'obtenir, y engageaient du bois qu'ils prenaient ensuite soin d'humidifier suffisamment avec l'eau du fleuve ou des canaux, le bois se gonflait et tout naturellement le bloc se détachait de lui-même. Il y avait à employer ce système un double avantage : d'abord celui de ne pas user trop vite les outils que les Égyptiens employaient, ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu, s'il eût fallu excaver un à un les blocs de calcaire qu'on aurait dû détacher ; ensuite celui d'avoir déjà une surface toute parée dans la plupart des cas, lorsqu'il fallait détacher les dernières pierres qui attenaient à ce qui devait former la paroi du tombeau, car on rendait ainsi inutile un nouveau travail de parement de la paroi qui ne nécessitait plus qu'un travail de ravalement. En outre, ce mode d'extraction rend seul un compte suffisant de l'inégalité des faces des piliers qui ne sont jamais de mêmes dimensions, ainsi que nous l'observerons chemin faisant. Enfin, il me semble bien difficile d'admettre que les pierres qu'on détachait ainsi de la montagne fussent complètement perdues pour un travail futur : les carriers égyptiens obligés à un travail pénible devaient vraisemblablement avoir à cœur de ne pas le perdre entièrement, quand ils pouvaient faire autrement, et puisqu'on avait choisi les meilleures veines, celles où le calcaire était le plus compact et se laissait facilement travailler, ils devaient avoir soin d'en profiter le plus possible. D'ailleurs une autre raison montre qu'il en fut ainsi ; dans certains endroits, on a creusé des hypogées assez nombreux et avec des dimensions assez grandes pour donner un énorme volume de matériaux retirés des tombes ; ils auraient dû ainsi couvrir un espace assez considérable, pour qu'il ne pût facilement échapper à l'œil de l'investigateur. Or, on ne remarque, en aucun endroit près des tombes creusées, une quantité

de débris suffisante pour répondre au volume des excavations. Ce qu'on y remarque, ce sont de petits débris, de petites pierres sur lesquelles on est parfois obligé de ramper, même dans les tombeaux, qui sont assez aiguës pour déchirer les habits et quelquefois les membres de celui qui est condamné par le devoir ou par l'amour de la science à s'introduire partout où il peut passer; mais jamais on n'observe la présencede pierres aussi volumineuses que celles que les Égyptiens devaient détacher de la masse calcaire, en faisant leurs excavations. C'est donc qu'ils les ont employées à d'autres usages, sur lesquels je n'ai pas à me prononcer pour le moment.

Comme je le disais tout à l'heure, les débris de pierres taillées sont en grand nombre, rejetés près de l'ouverture de chaque tombe, ce qui donne en général à ces monuments un air spécial de destruction. Il fallait en effet que les ouvriers égyptiens missent la dernière main, en quantité d'endroits, au travail de détachement des pierres. Les blocs ne pouvaient être détachés de la montagne sans une fracture quelconque; cette fracture dépendait d'une foule de conditions physiques auxquelles les Égyptiens ne pouvaient rien, soit pour diriger, soit pour escompter les causes de l'éclatement : il était donc nécessaire de faire à l'intérieur de la tombe un travail de parement, déjà en grande partie réduit par la manière dont on détachait les pierres, mais qui ne pouvait totalement être évité. Si la pierre en se détachant laissait dans la paroi un vide trop grand, trop profond, on était forcé de le combler et de rapporter des morceaux de calcaire, qu'on enduisait de stuc, afin de rendre imperceptible le défaut de cette paroi. On comprendra facilement que le cas devait se présenter assez souvent; notamment dans le sol et au plafond de la tombe. C'est pourquoi l'opération du parement était nécessaire, et elle a produit la quantité de débris qu'on observe toujours près d'un hypogée, quand on ne le remarque pas au dedans. Si l'on trouve dans l'intérieur de la tombe ces débris de toute sorte dont on ne s'explique pas d'abord la présence, c'est que les Égyptiens, anciens ou modernes, fellahs ou autres, ont découvert l'entrée du puits funéraire, ont violé ce puits, et l'ont ensuite comblé avec les matériaux qu'ils avaient sous la main, négligemment et sans soin, ne prenant point la peine de remplir complètement le puits; quelquefois même, ils ont apporté de l'extérieur d'autres débris et en ont recouvert le sol de la

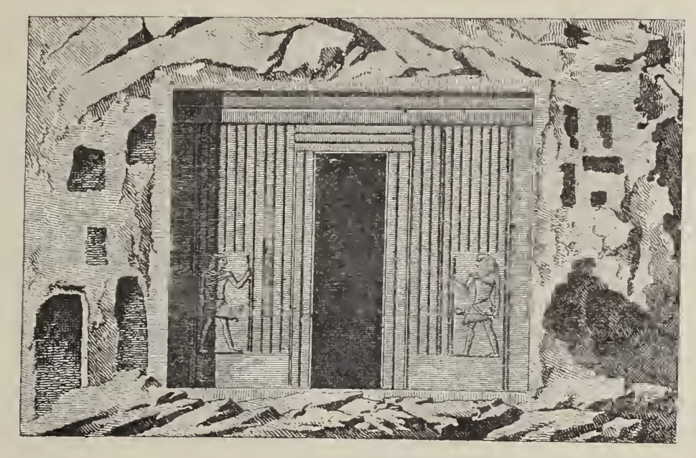
tombe, recouvrant en même temps et de propos délibéré les extrémités des lignes verticales d'inscriptions.

Les tombeaux ainsi creusés dans la montagne ne sont pas d'une grande variété de plan, quoique les détails du plan varie beaucoup. A Beni-Hassan, le tombeau se compose généralement d'un vestibule et d'une salle; le vestibule est soutenu par des colonnes au nombre de deux; la salle est ouverte par une porte d'assez petites dimensions. La salle elle-même est soutenue par des colonnes ou des piliers quadrangulaires dont le nombre varie et va de deux à dix. Dans celle qui a dix colonnes, elles sont placées sur trois rangs, et la dixième s'en détache un peu en avant de la droite, quand on est tourné vers le fond du tombeau. La salle se termine parfois par un léger enfoncement dans lequel ont été taillées les statues du mort, de sa femme et aussi d'autres personnages; elles sont parfois de grandeur colossale. Le plafond de cette salle est taillée en arc de cercle et c'est généralement le cas dans les hypogées de cette époque. Je ne peux donner ici au lecteur toutes les dimensions de toutes les tombes qui rentrent dans la catégorie de celles que je décris présentement, mais afin de donner une idée aussi complète que possible du travail nécessité par l'excavation je donnerai au moins les dimensions des plus importantes.

La plus grande des tombes de Beni-Hassan a, pour le vestibule, une largeur de 6^{m},20, largeur beaucoup moins considérable pour les autres tombeaux. Les murailles de ce vestibule à l'entrée, à droite et à gauche, s'étendent sur une longueur de 8 mètres, et l'on a formé alors en avant du tombeau un portique reposant sur deux colonnes de forme octogonale, larges de 1^{m},10 environ. La porte donnant entrée dans le tombeau est large de 1^{m},86 ; elle introduit dans une grande salle soutenue par quatre colonnes, cannelées de cannelures creuses, qui ont 1 mètre de diamètre : cette salle a une longueur de plus de 12 mètres sur une largeur de 11^{m},50. Au fond de la salle, en droite ligne avec la porte d'entrée, est une autre porte qui mène dans une petite excavation, taillée en forme de niche, longue de 2^{m},70 et large de 2^{m},20, dans laquelle les statues funéraires, de de grandeur colossale, ont été taillées dans le calcaire vif. La hauteur de la tombe est de 8^{m},30. Par conséquent, ce premier tombeau représentait une excavation sérieuse, exigeant beaucoup de travail pour la partie pu-

rement matérielle du creusement, puisque dans la seule salle on avait dû enlever environ un millier de mètres cubes de pierre calcaire. Ce travail avait été plus que doublé par les procédés d'architecture que l'on commençait d'employer et dont je parlerai bientôt.

A Siout, la nécropole, qui est plus ancienne que celle de Beni-Hassan, exigea une somme de travail beaucoup plus considérable. Il fallut parer la montagne et certains des tombeaux ont une ouverture qui rappelle encore de loin l'entrée des *mastabas* de l'Ancien Empire. D'autres, au contraire, ont une série de personnages de grandeur naturelle sculptés



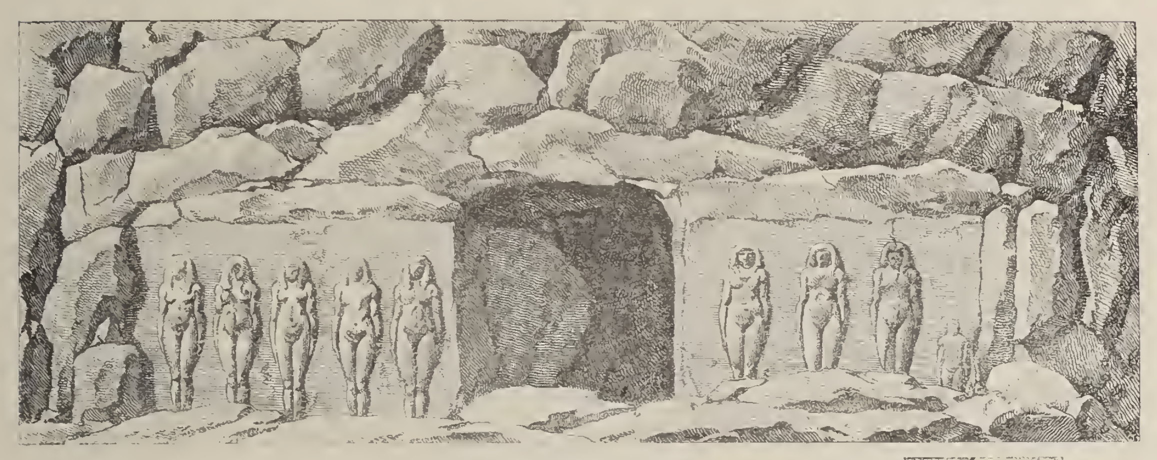
Entrée d'un tombeau de Siout.
(D'après la *Description de l'Égypte, Ant.*, IV, pl. 46, n° 2.)

sur les parois qui, de chaque côté, encadrent la porte d'entrée. Ces hypogées nécessitèrent un travail énorme, comme celui de la principale tombe. On a d'abord, comme je l'ai dit plus haut en parlant du parement de la montagne, commencé par enlever les premières couches de calcaire pour arriver à une pierre homogène et compacte; puis, on a dressé le rocher sur une largeur d'environ 12 ou 15 mètres et sur une hauteur d'à peu près 7 ou 8 mètres, en donnant à la paroi une inclinaison de $0^{m},03$ par mètre. Toute cette première opération était en quelque sorte préliminaire. L'entrée du tombeau est imposante : elle se compose d'abord d'un vestibule oblong, dont les parois latérales ont la même inclinaison que celles dont il vient d'être question. Il a 15 mètres de longueur sur $8^{m},30$ de largeur. Au fond de ce vestibule se trouve la porte de la

tombe ; cette porte a 2m,10 de large, sur une profondeur de 2m,30. Elle est entourée d'un bandeau qui fait saillie sur le fond du vestibule et qui a 1m,30 de largeur sur chaque côté et dans la partie supérieure 2m,49. Tout autour de cette porte, intérieurement, il y avait au commencement de ce siècle une feuillure et aux extrémités de cette feuillure, en haut et en bas, on voyait encore les trous disposés pour recevoir et sceller les gonds sur lesquels tournait la porte. Comme cette rainure et ces trous pour les gonds se voyaient également de chaque côté, il en faut conclure que la porte était à deux battants, ou à double vantail. La salle qu'ouvre cette porte est de proportions considérables : elle mesure 20m,30 de largeur sur 16m,55 de longueur. Le fond de cette salle comprend trois portes dont la plus grande est au milieu et les deux autres à égales distances de celles-ci : les deux dernières ont les mêmes dimensions, 1m,20 de largeur sur 2m,20 de profondeur, tandis que la première a 1m,60 de largeur et 3m,05 de profondeur. Elles sont toutes les trois ornées de bandeaux. Seule, la porte du milieu, en haut et en bas, contient encore les trous dans lesquels étaient scellés les gonds des deux vantaux de la porte. Les embrasures de chacune de ces portes sont assez considérables pour qu'on ait pu y trouver la place de graver deux lignes verticales d'inscriptions hiéroglyphiques encadrant la représentation d'un personnage.

Les deux portes latérales donnent accès dans deux petites salles qui, dans le plan primitif, n'avaient aucune autre communication avec les autres salles de la tombe : elles mesurent 5m,60 de longueur sur 3m,20 de largeur. Celle de gauche a été ouverte violemment sur la partie latérale qui borde le couloir du milieu dans lequel introduit la grande porte. Ce couloir a une longueur de 10m,20 sur une largeur de 5m,40. Il conduit à une seconde salle qui, de ses bras étendus, environne une petite chambre carrée dans laquelle se trouvaient les statues funéraires. Les dimensions de cette salle sont, dans sa plus grande longueur, de 10m,20 et, dans sa plus grande largeur, de 14m,60. Les bras qui contenaient la petite chambre carrée sont en avance sur le fond de la salle de 2m,80 ; c'est dire que la chambre qu'ils entourent complètement est creusée en partie plus avant que les bras de cette salle. Les murs qui séparaient la chambre du bras de la salle étaient très épais ; ils sont aujourd'hui en grande partie ruinés. L'entrée

de cette chambre mesurait 2 mètres de large; elle était munie de chaque côté d'une feuillure où l'on voit encore, en haut et en bas, la trace des tourillons dans lesquelles entraient les gonds. L'embrasure de cette porte est en partie ruinée, comme celles de toutes les autres entrées, ce qui peut provenir des efforts que l'on aura faits pour enlever les gonds de fer, ou d'autre métal, sur lesquels tournaient les portes. Ici encore le vantail de la porte était double. L'intérieur de cette chambre est en partie ruiné : les statues ont été violemment arrachées de leurs places, ou plutôt détachées de la montagne, et l'on peut encore saisir sur le fait la violence de cet arrachement par les traces qu'il a laissées.



Tombeau de Siout (entrée).
(D'après la *Description de l'Égypte, Ant.*, IV, pl. 46, nº 9).

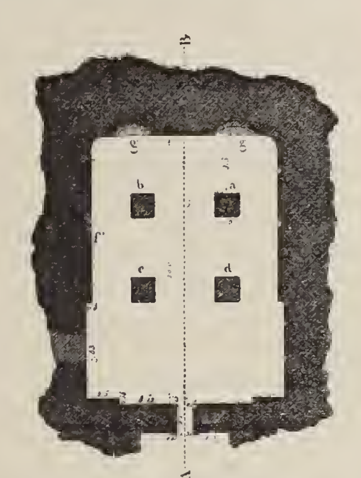
Dans la paroi latérale gauche de la salle qui environne à peu près la chambre funéraire, on voit l'ouverture d'un puits incliné qui a plusieurs mètres de profondeur; il est suivi d'un puits vertical profond de 4 ou 5 mètres. Au fonds de ce puits vertical prend naissance un second couloir incliné d'environ 5 ou 6 mètres de longueur : l'extrémité de ce couloir aboutit sous la chambre des statues; mais cette extrémité est encombrée par un amas de débris de toutes sortes à travers lequel on peut difficilement passer. Quand on y a réussi, on trouve trois petites salles de 3 mètres environ sur 5 mètres, qui ne sont pas situées sur le même plan. Deux de ces salles sont exactement au même niveau et situées parallèlement, l'une faisant suite au couloir incliné, l'autre sur la gauche. La troisième, située

perpendiculairement aux deux autres, se trouve à droite et descend plus bas dans la montagne. On y voit les ouvertures de deux nouveaux conduits inclinés qui ont défié tous les efforts des officiers et des savants français pour y pénétrer au commencement de ce siècle[1] : tout ce que l'on peut en savoir, c'est qu'ils se dirigaient sous les premiers. A l'extrémité gauche de cette même salle, vers l'ouest, se trouve un dernier conduit que les savants de la *Commission d'Égypte* jugèrent n'avoir pas été fait de main d'homme et qu'ils crurent plutôt être une fissure naturelle dans la montagne ; mais, quoique la chose soit possible, elle ne paraît cependant pas probable. Ce dernier couloir est obstrué par les débris et les gravats qu'on y a jetés et l'on ne peut y avancer qu'en rampant, comme c'est le cas d'ailleurs pour un assez grand nombre d'autres hypogées.

Le lecteur aura pu observer par la description qui précède combien il est difficile de donner une idée juste des excavations entreprises par les anciens Égyptiens à une époque plus reculée que 3500 ans avant Jésus-Christ, car le tombeau qui vient d'être décrit remonte à la X[e] dynastie, tellement la disposition des diverses parties de ces tombeaux est compliquée. Le dessin lui-même est inhabile à donner, dans une seule gravure, la disposition de ces chambres qui s'étagent les unes au-dessus des autres sous la terre : il faut nécessairement donner le plan en plusieurs planches. Qu'on juge maintenant de la difficulté surmontée pour mener à bonne fin ces immenses travaux qui demandaient le déplacement de milliers et de milliers de mètres cubes de calcaire. Je n'ai pu ici, comme pour le tombeau de Beni-Hassan, donner le volume des excavations faites, parce que le sol de toutes les salles du tombeau est recouvert d'une épaisse couche de débris ou de gravats qu'on ne peut guère faire enlever qu'en pratiquant des fouilles : aussi est-ce la raison pour laquelle on n'a, ni dans la *Description de l'Égypte*, ni dans les autres ouvrages écrits depuis, donné la mesure de l'élévation des salles, ce qui naturellement empêche de pouvoir apprécier le volume. Je n'ai en outre, dans la description qui précède,

1. Je ne sache pas que depuis on ait tenté de pénétrer jusqu'au fond de ces puits qui ont été obstrués on ne sait à quelle époque : il en est de même pour l'autre couloir dont il va être parlé. En général, les Égyptologues ne s'attachent qu'à ce qui les concerne directement, et laissent de côté tout le reste comme ne présentant aucun intérêt.

donné que les grosses dimensions : il y a une foule de détails où le mur s'avance, se retire, revient pour s'effacer de nouveau, dans lesquels je n'ai pu entrer, mais qu'il faut considérer, lorsqu'on veut apprécier à peu près exactement la capacité des diverses pièces. Quoi qu'il en soit, ce que j'ai dit suffit pour montrer quel immense travail suppose ce premier hypogée dans la montagne de Siout. Cela suffira aussi pour prouver que les couloirs souterrains sur lesquels avaient été construites les pyramides, n'avaient pas été abandonnés tout d'un coup : ici, l'on peut voir qu'ils avaient été conservés et que le tombeau extérieur, quoique creusé dans la montagne, se dressait au-dessus des chambres souterraines. Comme on avait élevé à Abydos la pyramide sur le *mastaba* qui représentait la chambre sépulcrale, ici on a creusé la tombe au-dessus des chambres sépulcrales elles-mêmes. Quand on aura réuni en une seule construction bien homogène ces deux parties si distinctes d'abord, on aura trouvé le type des grandes constructions souterraines que j'aurai à décrire dans le chapitre suivant, en parlant de la nécropole thébaine. Les puits, les couloirs et les chambres souterraines des pyramides survivront à toutes les modifications du tombeau ; mais ils s'harmoniseront avec l'ensemble de la construction, et voilà pourquoi certains tombeaux que nous aurons l'occasion de décrire descendent profondément dans les entrailles de la terre, grâce aux nombreux escaliers qui précèdent les changements de niveau.



Plan d'un tombeau de Siout montrant l'emploi de quatre piliers. (D'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, IV, pl. 46, n° 1.)

Dans la description du tombeau précédent, il n'a pas été question de piliers ou de colonnes, laissés pour soutenir le plafond ; il ne faudrait cependant pas en conclure qu'il n'y en eût pas. La nécropole de Siout, qui n'est pas très riche en monuments, contient cependant des tombeaux où l'on a employé les piliers. L'un d'eux a le plafond de la salle principale soutenu par deux piliers[1] ; un autre a deux piliers et deux

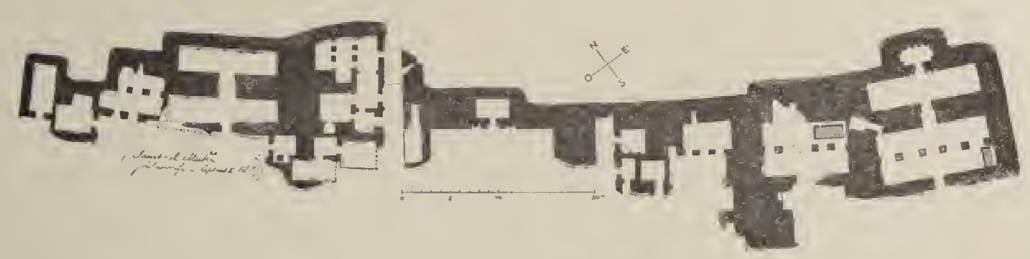
1. *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, *Atlas*, vol. IV, pl. XLVIII, 3.

pilastres[1]; enfin un dernier a quatre piliers[2]. Tous ces piliers sont taillés en plein calcaire et ont été ménagés dans l'œuvre d'excavation pratiquée par les ouvriers égyptiens. Ces tombeaux montrent donc que l'architecte égyptien n'était pas tenu par un seul et même type auquel il aurait dû subordonner toutes ses créations, qu'à la vérité un tombeau creusé dans le flanc de la montagne ne pouvait guère avoir la forme d'un temple ou d'un autre édifice religieux quelconque, mais que le type du tombeau était apte à recevoir toutes les variations que pouvait inventer le génie de l'architecte. Ce n'est pas seulement vrai pour les tombeaux à piliers, mais aussi pour ceux qui n'en ont pas; par exemple, un tombeau pouvait être composé de deux salles et avoir des couloirs de chaque côté de la grande salle menant à d'autres petites chambres taillées en pleine montagne et sans autre communication avec le tombeau[3]; il pouvait aussi avoir une double chambre arrondie où se trouvaient les statues[4]; d'autres fois le tombeau ne contenait qu'une seule salle hexagonale[5]; ou, d'autres fois encore, la niche était entourée d'autres petites niches creusées dans le rocher, ou cette niche avait la forme d'une croix grecque dont le sommet seul aurait été arrondi, mais non les côtés[6]. Si je voulais considérer l'un après l'autre tous les hypogées, et les décrire à la suite, je ne doute pas que non seulement les dimensions les aient rendus différents, mais aussi que certains détails de leurs plans n'ait contribué à rendre cette différence plus saisissante. Il existe dans certains hypogées de Siout des puits de momies, quelquefois un même tombeau en contient trois; je crois fermement que ces puits ont été creusés dans un temps plus rapproché de notre époque, car, à la X[e] dynastie, avant l'établissement complet du premier Empire thébain, ou Moyen Empire égyptien, il n'y avait encore que des tombeaux particuliers.

A Zaouiet-el-Maïetîn se voient des tombeaux appartenant à la même époque et d'autres à l'Ancien Empire. Je n'insisterai pas ici, car ce n'en est

1. *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, *Atlas*, pl. XLVIII, 9.
2. *Ibid.*, pl. XLVI, 1.
3. *Ibid.*, pl. XLVIII, 6.
4. *Ibid.* pl. XLVIII, 9.
5. *Ibid.*, pl. XLVII, 8 et 9.
6. *Ibid.*, pl. XLVII, 3.

pas le lieu, sur ce qui en fait le principal mérite, c'est-à-dire sur les sculptures qui en décorent les parois ; je me contenterai d'en donner description sommaire et j'y reviendrai plus loin dans le chapitre où j'examinerai l'ornementation des tombes. Le principal des hypogées de Zaouiet-el-Maîetîn est composé de trois pièces : la première contient quatre colonnes et deux pilastres : elle est large de 13 mètres sur 5 mètres de profondeur, la seconde salle a une profondeur de 3 mètres, et la troisième d'environ 2 mètres. Cette dernière salle a un retrait dans la partie postérieure, et c'est dans ce retrait que les statues ont été taillées dans le rocher. La profondeur totale de l'hypogée est de 13 mètres environ. Le puits devait sans doute s'ouvrir dans la seconde ou la troisième salle, si l'on en juge par les



Tombeau de Zaouiet-el-Maietîn.
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, I, pl. 57.)

habitudes les plus ordinaires dans l'ancienne Égypte ; mais je ne peux rien affirmer, car je n'ai pas vu ces hypogées et je suis obligé de m'en tenir à ce qu'en dit la *Description de l'Egypte*, qui ne parle pas du puits[1].

On a pu voir, par ce qui précède sur les tombeaux de cette époque, qu'il n'est plus question du caveau dans lequel les Égyptiens de l'époque des pyramides cachaient les statues du mort ; de même il n'a jamais été question dans la dernière partie de ma description de cette stèle qui était comme le résumé du tombeau. La caractéristique de cette époque, pour les tombeaux creusés dans la montagne, c'est l'absence de stèle et la présence de statues assises, taillées en plein calcaire, placées dans la niche, généralement surbaissée, pratiquée dans le fond du tombeau. Dans ces

1. Cette description est due à la plume savante et exacte de Jomard qui a apporté le plus grand soin dans l'examen qu'il a fait de tout ce qu'il traite. Cf. *Description de l'Egypte*, *Mémoires*, vol. IV, p. 3[illegible]5 et seqq.

tombeaux qui nous occupent on ne taillait pas une stèle dans le rocher; on la traitait séparement et en nulle époque les stèles n'ont plus d'importanée que sous le Moyen Empire, ainsi que nous le verrons dans le premier chapitre du second volume de cet ouvrage. Nous reverrons donc alors, et souvent, réapparaître la stèle; mais le caveau qu'on appelle *serdâb* ne se retrouvera plus; il est presque définitivement mis hors d'usage. Si nous avions à nous occuper ici d'idées religieuses, nous verrions que cette disparition concorde avec l'évolution des idées religieuses qui s'élèvent et s'affermissent, ou plutôt se stratifient et revêtent une forme plus philosophique, par conséquent plus acceptable au commun des hommes qui avancent vers la civilisation et le progrès. Le lecteur aura observé de lui-même le rôle des couloirs inclinés et des puits dans les tombes de cette époque; on n'a pas abandonné encore l'idée qui avait fait placer la salle du sarcophage dans les excavations souterraines multiples faites sous les pyramides ou sous les *mastabas* : on ne l'abandonnera jamais, car c'est, comme je l'ai expliqué plus haut, l'idée mère du tombeau sous toutes ses formes. Le couloir incliné et le puits perpendiculaire sont conservés l'un à côté de l'autre et ne servent qu'à conduire dans les salles souterraines où devaient reposer les cadavres momifiés. Dans quelques-uns des hypogées décrits plus haut, on a observé des trous oblongs percés dans le calcaire de la montagne, faits, semble-t-il, dans le le but exprès d'y placer, soit le sarcophage, soit la momie; mais comme on n'a rien retrouvé, ni sarcophage, ni momie, dans ces tombeaux il serait assez hasardeux de dire comment le cadavre y était placé. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le sarcophage, en calcaire peut-être, renfermant sans doute une caisse en bois, avait été conservé dans les tombes de cette époque.

Les tombeaux de cette époque étaient strictement particuliers, je crois, pour ce qui regarde les classes élevées de la société égyptienne, exception faite, comme toujours, de la famille pharaonique; du moins on n'en a trouvé aucun que je sache dans lequel plusieurs momies aient été enterrées côte à côte. D'ailleurs en eût-on trouvé un ou deux exemples que ces exceptions à la règle générale confirmeraient l'exception. Le tombeau sous le Moyen Empire tout entier est resté ce qu'il était sous l'Ancien Empire,

une récompense purement personnelle d'une vie bien remplie au service du Pharaon. On ne voit encore aucunement apparaître le tombeau qui servira tout à la fois pour honorer et enterrer toute une famille dont le chef l'aura mérité. Cette observation recevra une confirmation qui n'est point à dédaigner, si l'on veut observer que ces récompenses sont localisées dans certains endroits; non pas que je veuille dire que l'on ne rencontre pas d'autres tombeaux de cette époque dans toutes les nécropoles de l'Égypte; mais il n'est pas moins certain que le théâtre des sépultures données change avec les périodes diverses de l'Empire égyptien. Sous le Moyen Empire, les principaux centres des sépultures de cette période sont Beni-Hassan et ses environs, Siout, Abydos et Thèbes; de même sous l'Ancien Empire, c'étaient Gizeh, Saqqarah, Memphis et les environs; de même sous le Nouvel Empire, ce sera Thèbes. Sans doute dès l'Ancien Empire il y avait des tombeaux concédés dans presque toutes les grandes villes de l'Égypte, depuis Gizeh jusqu'à Asouan; mais cela n'empêche point que Memphis fût la grande capitale de l'Égypte vivante, comme de l'Égypte morte, parce que le Pharaon se tenait à Memphis avec sa cour; de même sous le Nouvel Empire, les princes de Siout, ceux de Miniêh furent récompensés parce qu'ils étaient particulièrement agréables aux Pharaons thébains, comme ceux d'Abydos et les employés qui résidaient à Thèbes. Il en sera de même sous le Nouvel Empire, à El-Amarna et à Thèbes. C'est donc une confirmation non méprisable de la propiété particulière et personnelle de la tombe.

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, le progrès de la civilisation égyptienne se manifeste par la construction artistique des tombeaux que l'on creuse dans la montagne. Ce n'est plus le temps où les Pharaons rêvent d'étonner leurs sujets ou leurs contemporains d'abord, la postérité ensuite, par la construction des pyramides immenses que nous avons vues défiler sous nos yeux dans le premier chapitre de cet ouvrage, quoique ce type de tombeau soit encore employé tout entier sous la XIIe dynastie dans le Fayoum, et en partie dans les tombeaux que d'autres souverains de cette même dynastie se font élever dans la plaine de Thèbes; le temps est au contraire venu où l'homme qui prend soin de se faire creuser un tombeau dans la montagne a déjà des goûts plus relevés, où il se préoc-

cupe des ornements qui peuvent plaire à la vue, où il pense déjà à utiliser les nécessités de l'excavation pour les rendre plus agréables aux yeux de celui qui viendra y prendre place ou seulement visiter la demeure éternelle du défunt et où il traduit sa pensée du mieux qu'il peut par les plafonds, les piliers, les pilastres et les colonnes qu'il invente. Je veux bien croire que les piliers dont j'ai fait mention précédemment et qu'on retrouve employés dès l'Ancien Empire, dans le tombeau de Ti, par exemple, ne sont pas faits pour donner une haute idée de l'architecture égyptienne à cette époque; mais il ne faudrait pas croire cependant qu'ils ne sont employés que pour assurer la solidité des plafonds : il n'aurait pas été plus difficile aux carriers égyptiens de creuser le portique de Ti sans piliers, que de creuser la salle de réception qui n'en avait pas, ou d'autres tombeaux en entier qui n'en ont pas davantage : il faut donc nécessairement admettre qu'une autre idée a présidé à l'œuvre dont je parle.

Quelle peut être cette idée, sinon l'ornementation du portique, et partant l'agrément qu'il procure, s'il est bien orné? Je montrerai tout à l'heure que ces piliers ont aussi eu leur évolution progressive, qu'ils se sont changés en colonnes d'abord presque informes, puis en colonnes comportant presque toutes les parties que nous sommes habitués à louer et à admirer dans les œuvres grecques. Que si l'on me dit que les Égyptiens n'ont pas saisi d'abord, ni même à la fin de leur Empire, les véritables proportions qui donnent à la colonne son élégance suprême, je n'en disconviendrai pas ici, quoiqu'il y eût beaucoup à dire contre; mais je demanderai simplement à ceux qui font cette critique où ils ont vu l'esprit humain, dans ses grandes découvertes artistiques, arriver du premier coup à la perfection? La sculpture grecque n'a-t-elle pas commencé vers le VI[e] siècle, ou même le V[e] siècle avant Jésus-Christ, par ces informes sculptures sur bois qu'on recherche tant aujourd'hui pour montrer le développement des idées et du savoir-faire artistiques? Pourquoi vouloir juger les Égyptiens d'après d'autres règles? Nous assistons ici aux premiers essais de l'architecture, il ne faut pas l'oublier, et ces essais sont quelque chose de merveilleux, si l'on considère d'abord l'idée première qu'ils ont traduite et le progrès où une seule époque les a su mener. Il est rare, bien rare, dans l'histoire de l'humanité, qu'un même peuple ait eu une idée et qu'il

l'ait ensuite développée jusqu'au suprême degré qu'elle pouvait atteindre: *non omnia possumus omnes*, et il faut toujours savoir gré au peuple qui a initié les autres à un art quelconque, quand même un second peuple, par la gloire qu'il a acquise dans ses œuvres, a de beaucoup éclipsé le premier. On oublie trop généralement que nous ne possédons des œuvres de l'architecture grecque que des chefs-d'œuvre qui ont été créés à une époque relativement récente; si nous avions les premiers essais de cet art, il est hors de doute que nous ne trouverions pas autant à admirer. Or à l'époque à laquelle remontent ces monuments, il y avait presque trente siècles que l'Égypte avait eu l'idée première des monuments qu'elle n'a pas su porter au dernier degré de perfection.

Les progrès faits par les Égyptiens dans l'architecture se montrent tout d'abord dans la manière dont les voûtes des tombeaux sont taillées dans la montagne. Ces voûtes sont en forme de cercle surbaissé, ou d'arcs de cercle qui se coupent avec un rayon très étendu. On trouve cette sorte de voûtes dans les tombes de Siout, comme dans celles de Beni-Hassan; nous verrons plus loin qu'on les a décorées avec amour et que l'art de la décoration égyptienne s'y est donné libre carrière. Or, avant la Xe dynastie, époque à laquelle appartiennent les tombes de Siout, on ne connaît pas jusqu'ici d'exemple d'un pareil travail, ni dans la forme de la voûte, quoique déjà le ciel des pyramides de la VIe dynastie soit constellé d'étoiles aux couleurs éclatantes et que quelques tombeaux présentent des plafonds admirablement décorés. Il faut donc nécessairement en conclure que les Égyptiens, de la VIe à la Xe dynastie, avaient progressé, qu'ils s'étaient efforcés de trouver une nouvelle formule d'architecture qui fût plus en rapport avec leurs idées présentes et par conséquent avec leur goût. Car enfin, il en faut bien en revenir là, quelle autre raison les Égyptiens auraient-ils eue de tailler ainsi la voûte de leurs tombeaux et de se donner la difficulté d'un travail méticuleux et long, sinon qu'ils voulaient satisfaire ce besoin d'idéal qui se trouve plus ou moins au cœur de toutes les races humaines et de tous les peuples, à n'importe quelle période de leur développement historique, puisque aussi bien rien, dans la forme que les Égyptiens donnèrent aux voûtes de leurs tombes, n'était appelé par leurs idées religieuses. Sans doute, les tombes de Siout ne furent pas les pre-

mières qui furent creusées dans cet esprit de progrès : si jamais on rencontre certaines tombes des dynasties intermédiaires entre la VIe et la Xe dynastie, on trouvera presque certainement des indices qui montreront que des tentatives avaient eu lieu dans le même sens et que, si ces tentatives ne donnèrent pas des résultats aussi parfaits que dans les tombes de la Xe et de la XIe dynasties, cela tient uniquement à ce que l'esprit humain procède graduellement dans chacune de ses découvertes.

Mais la forme de la voûte n'est pas le seul témoignage de ce besoin d'idéal qui pressait déjà la nation égyptienne, comme il presse encore l'humanité tout entière : il se manifeste surtout dans l'invention des colonnes qui supportent le toit de chaque portique, comme celui de la salle où les vivants se réunissaient pour rendre visite au mort. Ces colonnes sont de deux sortes, les unes composées d'un pilier taillé à huit ou à seize pans, sans chapiteau ; les autres ayant un chapiteau lotiforme comme celles du tombeau de Petah Schepsès, découvert par M. de Morgan[1]. Ces deux sortes de colonnes se trouvent employées simultanément dans la même tombe.

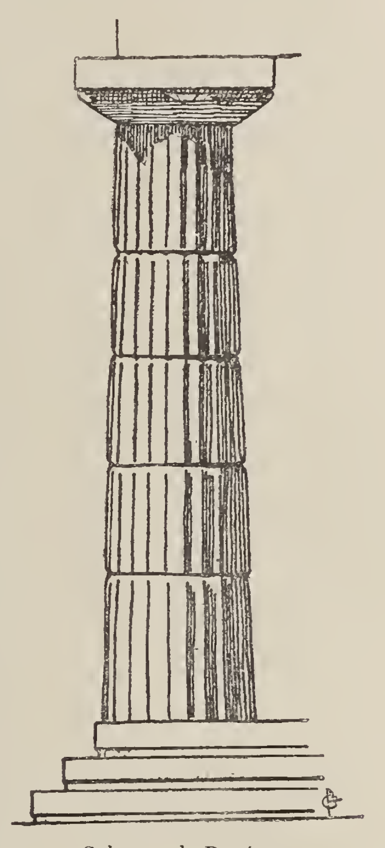
L'origine des premières est le pilier carré et massif qui s'emploie aussi à la même époque, qui était déjà en usage dans le tombeau de Ti à l'époque des pyramides et ailleurs que dans les tombeaux, puisqu'on le trouve employé dans le temple de granit rose, l'un des plus anciens monuments que nous ait légués l'antiquité égyptienne. On commença par abattre les arêtes du pilier carré, et l'on obtint ainsi un prisme octogonal qui, par sa légèreté relative, plut aux yeux de celui qui le premier en avait conçu l'idée. On chercha bien vite à rendre ce prisme octogonal encore plus léger, on dédoubla chacune de ses faces et l'on obtint ainsi un prisme à seize faces qui parut aux Égyptiens le comble de la grâce et de la légèreté[2]. Mais c'eût été s'arrêter trop tôt dans la voie du progrès ; un architecte vint qui se dit qu'en cannelant les colonnes prismatiques à seize pans, il ajouterait en plus à leur légèreté toute la matière

1. Voir plus haut, p. 185-187.
2. Plus tard l'esprit inactif des Égyptiens se donna libre carrière dans cette voie et même imagina des colonnes irrégulières à six, à douze, à quinze ou à vingt pans dont je n'ai pas à parler ici, puisqu'on n'en trouve aucune dans l'architecture funéraire ; il alla même jusqu'à des colonnes presque rondes.

qu'il enlèverait par la cannelure. Et il en fut fait ainsi, comme on peut toujours le voir à Beni-Hassan. Or, il suffit de regarder ces colonnes prismatiques pour être frappé, dès le premier coup d'œil, de l'étrange ressemblance qu'elles offrent avec la colonne dorique, telle qu'elle se trouve dans les temples de la Grande Grèce ou de la Sicile, par exemple à Pæstum ou à Agrigente (Girgenti). Cette ressemblance fut une raison pour croire que la seconde descendait de la première, tout en tenant compte des progrès opérés, comme la jeune fille chantée par Horace :

O matre filia pulchrior[1],

était plus belle que la mère qui lui avait donné le jour.



Colonne de Pæstum.
(D'après la restauration de M. Henri Labrouste dans ses *Temples de Pæstum.*)

Mais si l'on comptait que cette filiation serait reçue sans protestation, acceptée de tout le monde, on se trompait étrangement : quelle audace ne fallait-il pas en effet pour soutenir, avec des preuves à l'appui, que le génie grec était redevable de quoi que ce soit au génie égyptien ? Cependant il a bien fallu l'avouer pour d'autres emprunts, secondaires, il est vrai, mais qui ont été éminemment utiles au développemeut et à la diffusion de la civilisation. Aussi ce procès, qui semble perdu en première instance, pourrait bien être gagné en appel, et quoique je n'aie aucune envie, ni même aucun droit, de le juger en dernier ressort, je veux cependant présenter à mes lecteurs les principales raisons qui militent en faveur de cette filiation.

Le premier qui, dans ce siècle, émit l'idée que les colonnes de Beni-Hassan ressemblaient, à s'y méprendre, aux colonnes doriques est Jomard,

2. Horace, *Odes*, I, 16, v. 1.

dans sa description des antiquités de l'Heptanomide. Jomard était un homme de vaste lecture, d'une grande érudition, d'un coup d'œil sûr, et d'une conscience méticuleuse pour tout ce qui touchait à la science. Attaché très jeune à la *Commission d'Égypte*, il en devint l'un des membres les plus actifs et les plus appréciés ; c'est sur lui que reposa en grande partie la description des antiquités égyptiennes. Les mémoires qu'il a publiés dans le grand ouvrage de la *Commission d'Égypte* peuvent renfermer certaines inexactitudes, mais ils sont la source où tous les Égyptologues sont venus puiser en ce siècle, qu'ils veulent ou non l'avouer. Champollion, tout fier, et, à bon droit, d'avoir découvert avec sagacité la lecture des hiéroglyphes, s'est quelquefois donné le malin plaisir de faire remarquer ce qui était erroné dans les œuvres de son devancier : mais bien plus souvent, il s'est servi des résultats de Jomard, sans le nommer. Ce procédé est un peu leste, et la grande renommée de Champollion, l'éclat des services éminents qu'il a rendus à la science, ont fait oublier ces petits côtés d'un caractère qui ne fut pas toujours aimable[1]: je devais à la justice de donner à chacun de ces deux auteurs ce qui lui est dû, d'autant mieux que l'un a une renommée universelle et l'autre est à peu près oublié, non seulement du grand public, mais trop souvent des savants de profession.

Jomard dit en propres termes dans sa description de Beni-Hassan : « Dans ces catacombes antiques, où les prêtres épyptiens ont tracé une quantité innombrable d'hiéroglyphes, dont le secret a péri avec les collèges de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis, nous trouvons des colonnes semblables à celles des plus anciens temples grecs, des temples de Thésée et de Minerve, des temples de Posidonia, de Coré et d'Agrigente : ce sont des colonnes cannelées, à seize cannelures creuses, hautes de sept diamètres et un cinquième, diminuées d'un dixième au sommet, enfin pareilles aux colonnes de l'ordre dorique grec, au chapiteau près, qui a la forme d'un abaque ou tailloir. Ainsi, voilà un ordre grec emprunté à l'architecture

1. Je suis bien loin de vouloir me faire le dénigreur de ce magnifique génie pour lequel j'ai la plus vive admiration; mais son caractère privé fut loin d'être à la hauteur de son génie scientifique et je sais parfaitement où trouver la preuve de ce petit fait de la vie d'un grand homme.

des bords du Nil, comme l'a été ensuite l'ordre corinthien, puisé dans les colonnes dactyliformes de l'Égypte [1]. »

Ces paroles étaient écrites en 1821 au plus tard ; quand Champollion visita l'Égypte en 1828, il ne se contint pas en éloges à la vue de ces mêmes colonnes : « Ces deux hypogées, dit-il en parlant des deux plus célèbres tombeaux de Beni-Hassan, dont l'architecture et quelques détails intérieurs ont été mal reproduits, offrent cela de particulier, ainsi que plusieurs petits tombeaux voisins, que la porte de l'hypogée est précédée d'un portique taillé à jour dans le roc, et formé de colonnes qui ressemblent, à s'y méprendre à la première vue, au dorique grec de Sicile et d'Italie. Elles sont cannelées, à base arrondie et presque toutes d'une belle proportion. L'intérieur des deux hypogées était ou est encore soutenu par des colonnes semblables : nous y avons tous vu le véritable type du vieux dorique grec, et, je l'affirme sans crainte d'établir mon opinion sur des monuments du temps romain, car ces deux hypogées, les plus beaux de tous, portent leur date et appartiennent au règne d'Osortasen, deuxième roi de la XXIIIe dynastie (tanite), et par conséquent remontent au IXe siècle avant J.-C. J'ajouterai que le plus beau des deux portiques encore intact, celui de l'hypogée d'un chef administrateur des terres orientales de l'Heptanomide, nommé Néhothph, est composé de colonnes doriques *sans base*, comme à Paestum et dans tous les beaux temples grecs doriques [2]. » Champollion retrouvant ces mêmes colonnes dans le temple d'Amada, en Nubie, temple bâti par le Pharaon Thoutmès III de la XVIIIe dynastie, dit en outre : « Ce monument, fort encombré de sables, se compose d'abord d'une espèce de *pronaos*, salle soutenue par douze piliers carrés couverts de sculptures, et par quatre colonnes que l'on ne peut mieux nommer que protodoriques, ou doriques prototypes, car elles sont évidemment le type de la colonne do-

1. *Description de l'Égypte*, t. IV, ch. XVI, p. 340 et 341. — Jomard, dans sa dernière assertion, a été induit en erreur par l'antiquité qu'il supposait au temple d'Edfou : ce temple est postérieur à l'usage de l'ordre corinthien dans l'architecture grecque.

2. CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 74 et 75. — Je n'ai pas besoin de faire observer qu'il y a des erreurs dans le texte que je viens de citer : au lieu d'appartenir à la XXIIIe dynastie, ces tombeaux appartiennent en réalité à la XIIe dynastie : par conséquent, au lieu d'être du IXe siècle avant Jésus-Christ, ils sont du XXXe au XXXVe siècle avant notre ère.

rique grecque ; et, par une singularité digne de remarque, je ne les trouve employées que dans les monuments égyptiens les plus antiques, c'est-à-dire dans les hypogées de Beni-Hassan, à Amada, à Karnac et à Bet-Oually, où sont les plus modernes, bien qu'elles datent du règne de Sésostris ou plutôt de celui de son père [1]. »

Je ne citerai pas ici d'autres textes ; ceux-ci suffiront pour montrer qu'elle fut l'origine de l'opinion que je viens d'énoncer et comment Champollion paraît se l'être appropriée. Cette opinion, je dois le dire, ne fit pas grand chemin parmi les savants : elle en fit peut-être davantage parmi les auteurs qui ne se croient pas savants. Cependant les derniers historiens de l'art dans l'antiquité s'en sont préoccupés et ont pris à tâche de la réfuter. Après avoir parlé, dans le chapitre consacré aux tombeaux de l'Égypte et dans le paragraphe où ils traitent des tombeaux du Moyen Empire, de l'importance des tombeaux de Beni-Hassan et de ces fameuses colonnes protodoriques, « dans lesquelles on a voulu trouver le modèle du plus ancien et du plus beau des ordres grecs »[2], les deux auteurs y sont revenus plus tard en traitant de la colonne dans l'architecture égyptienne. « Comment, disent-ils, désigner ces supports qui ne sont déjà plus le pilier et qui ne sont pas encore la colonne ? Ils sont si près de se confondre avec celle-ci que l'on peut, ce semble, leur appliquer le nom de *colonnes polygonales*, ou *colonnes à seize pans* ; on pourrait aussi les appeler *polyédriques*, ou *colonnes prismatiques*. On sait combien elles avaient frappé Champollion ; la forme conique, l'absence d'une base bien caractérisée, les seize cannelures, l'abaque interposée sous l'architrave, tous ces traits lui avaient rappelé la physionomie des colonnes grecques les plus anciennes ; il avait cru trouver ici comme la première ébauche et le modèle de l'ordre dorique ; il inclinait à reconnaître là un type dont se seraient inspirés et qu'auraient perfectionné les architectes de Corinthe et de Paestum. Il avait donc proposé pour les colonnes de Beni-Hassan le terme de colonnes *protodoriques* [3].

1. CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 145. — Il est inutile de faire observer que Champollion a lui-même corrigé par la suite la modernité excessive qu'il attribuait aux monuments dont il parle : les plus récents de ces monuments remontent au XVI[e] siècle avant Jésus-Christ.

2. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 254-255.

3. Ces périphrases, ces atténuations peuvent paraître très habiles, mais elles pourraient

« Nous n'entreprendrons pas de discuter ici l'idée de Champollion ; il faudrait avoir étudié déjà la colonne dorique pour montrer à combien peu de chose se réduisent ces prétendues ressemblances. La colonne dorique n'a pas de base ; le chapiteau, où l'échine est interposée entre le fût et l'abaque, a une bien autre importance que le petit tailloir qui fait fonction de chapiteau dans l'ordre de Beni-Hassan. Ce qui donne à ces deux types, très différents pour qui entre dans le détail, comme un certain air de famille, c'est que la proportion générale est à peu près la même ; c'est que le fût est, des deux parts, strié de cannelures ; c'est que l'on trouve, dans les caveaux de Beni-Hassan comme dans un temple dorique, un même air de simplicité et de gravité qui fait illusion.

« Il est inutile d'ailleurs d'insister sur cette comparaison ; la colonne polygonale était passée de mode bien avant le temps où les Grecs pénétrèrent dans la vallée du Nil et purent être tentés d'imiter les monuments égyptiens. C'est sous le Moyen Empire que cette colonne apparaît dans les grottes funéraires de la XIe et de la XIIe dynasties : les premiers princes du second empire thébain l'emploient dans leurs édifices de pierre ; mais nous n'en connaissons pas d'exemples qui soient postérieurs à la XVIIIe dynastie. Les Ramessides et leurs successeurs ont le goût des formes plus amples et plus achevées ; ils préfèrent les vraies colonnes, celles que caractérisent les courbes fermes et franches du fût, ainsi que les développements d'un chapiteau qui se prête à déployer tout le luxe d'une décoration riche et variée. Sans doute, vers le VIIe siècle, les Grecs auraient pu trouver dans plus d'un antique monument cette colonne à seize pans que nous y découvrons encore aujoud'hui ; mais ces premiers visiteurs n'étaient pas des archéologues. Tandis qu'ils erraient étonnés et comme éblouis au milieu des pompeux édifices, construits ou restaurés par les Psammétique et les Amasis, ce qui devait les frapper, ce n'étaient pas des types abandonnés et vieillis, c'étaient ceux qui, depuis la XIXe dynastie et ses grandes constructions, avaient pris partout le dessus et restaient seuls en usage ; c'étaient les types que nous admirons au Rames-

parfaitement donner une petite entorse à la vérité. D'après les paroles qu'on a pu lire plus haut, Champollion n'inclinait point à croire, mais croyait fermement et affirmait la filiation, pour l'ordre dorique grec, de l'architecture égyptienne.

séum, à Médinet-Habou et dans la salle hypostyle de Karnak, les mêmes à peu près que ceux qui se présentaient aux regards d'un Hécatée et d'un Hérodote dans les somptueux monuments des villes du Delta. Si l'art grec, à cette époque, en eût encore été à chercher sa voie; s'il était venu demander des modèles à l'Égypte, ce qu'il en aurait tiré, ce n'aurait pas été le dorique, mais quelque chose de moins simple et de bien plus orné, comme, par exemple, l'ordre d'un petit temple de Nectanébo à Philée[1]. »

Les deux auteurs ne pouvaient guère combattre davantage l'opinion émise par Champollion et auparavant par Jomard : ils y doivent revenir encore au cours de leur ouvrage, dans la partie qui traite de l'art grec en général et de l'ordre dorique en particulier, mais cette partie n'a pas paru.

Enfin dans son *Manuel d'Archéologie égyptienne*, M. Maspero qui est le troisième successeur de Champollion au Collège de France et qui, à ce titre, aurait pu, ce semble, défendre les idées émises par le fondateur de l'égyptologie, n'a pas cru pouvoir le faire et s'est contenté de dire : « Abattant les quatre angles du pilier carré, on le transforme en un prisme octogonal ; puis abattant les huit angles nouveaux en un prisme à seize. C'est le type de certains piliers d'Asouan et de Beni-Hassan, du promenoir de Thoutmès III, à Karnak, et des chapelles de Deir-el-Baharî. A côté de ces formes régulièrement déduites on en remarque dont la dérivation est irrégulière, à six pans, à douze, à quinze, à vingt, ou qui aboutissent presque au cercle parfait. Les piliers du portique d'Osiris à Abydos sont au terme de la série, le corps en offre une section curviligne à peine interrompue par une bande lisse aux deux extrémités d'un même diamètre. Le plus souvent les pans se creusent légèrement en cannelures ; parfois, comme à Kalabscheh, ces cannelures sont divisées en quatre groupes de cinq par autant de bandes. Le pilier polygonal a toujours un socle large et bas, arrondi en disque. A El-Kab, il porte une tête d'Hathor appliquée à la face antérieure : presque partout ailleurs, il est surmonté d'un simple tailloir carré qui le réunit à l'architrave. Ainsi construit, il présente un air

1. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 551-552.

de famille avec la colonne dorique, et l'on comprend que Jomard et Champollion ont pu lui donner, dans l'enthousiasme de la découverte, le nom peu justifié de *dorique primitif*[1]. »

Ces considérations que j'ai citées tout au long contiennent sans doute des raisons fort spécieuses, puisqu'elles ont pu paraître bonnes et péremptoires à deux auteurs d'un esprit ferme et judicieux ; cependant elles ne me semblent que spécieuses. Tout d'abord, il n'est pas très exact de dire que les premiers Grecs qui visitèrent l'Égypte devaient être frappés plus des monuments de la Basse-Égypte que de ceux de la Haute-Égypte ; ce serait plutôt le contraire qui aurait dû arriver. Les monuments de la Basse-Égypte étaient pour la plus grande partie bâtis en briques ; la pierre n'y était employée que dans les endroits absolument nécessaires ; les fouilles modernes ont mis ce point parfaitement en lumière. Cela se comprend très facilement, puisque les carrières qui fournissaient les pierres sont très éloignées des lieux fameux de la Basse-Égypte, comme Saïs, comme Naîsi, comme Mendès, comme Tanis, et les autres qui ont complètement disparu et dont on peut encore reconnaître l'emplacement aux restes qui recouvrent le sol. Les premiers voyageurs grecs durent donc être autant, sinon plus, frappés des monuments de la Haute-Égypte encore tous debout, que des monuments épars dans la Basse-Égypte. D'ailleurs les premiers voyageurs grecs visitèrent ce pays bien longtemps avant Hécatée et Hérodote : Thalès et Pythagore connaissaient l'Égypte et, s'ils ont pu pénétrer dans le pays et s'y faire initier aux sciences cultivées par les Égyptiens, c'est que la voie leur avait été facilitée par les voyages précédents des marchands qui, à la suite des mercenaires, envahirent l'Égypte, et même au témoignage d'Hérodote une colonie de Samiens avait pu pénétrer jusque dans l'oasis d'Amon[2]. Ce témoignage ne repose sans doute que sur quelque légende ; mais cette légende montre tout au moins que rien, à l'époque d'Hérodote, n'en venait démontrer l'impossibilité, comme

1. MASPERO, *L'archéologie égyptienne*, p. 52-54. — Les derniers mots renferment une inexactitude matérielle. On aura pu voir dans les textes que j'ai cités, que ni Jomard, ni Champollion n'ont employé ce terme, que ce dernier s'est au contraire servi de l'expression *protodorique*, ce qui signifie sans doute à peu près la même chose, mais ce qui n'est pas l'expression de Champollion.

2. HÉRODOTE, III, 26.

cela n'eût pas manqué si l'Égypte avait été aussi hermétiquement fermée, qu'on le pense d'ordinaire, à toute invasion de l'étranger. Les marchands et les voyageurs qui remontèrent le Nil, car c'était alors la seule voie possible de communication, et ce l'est encore aujourd'hui pour la Haute-Égypte à partir de Siout, devaient nécessairement passer près de Beni-Hassan et, s'ils ne s'y arrêtaient pas ou s'ils n'y débarquaient pas, ils pouvaient voir de leurs barques les colonnes des portiques, par devant les tombeaux. Qui pouvait donc les empêcher d'en reconnaître la simple beauté, la belle ordonnance et l'intention artistisque parfaitement marquée? D'ailleurs si cette raison ne suffit pas, il ne faut pas oublier que la Grèce, à une certaine époque, non historique pour ce pays, mais parfaitement historique pour l'Égypte, fut en partie peuplée par des colonies égyptiennes, c'est-à-dire par des hommes obligés, pour une raison ou pour une autre, de fuir l'Égypte pour aller chercher ailleurs la sécurité, ou entraînés par les flots, ou simplement portés en pays étranger par le désir de l'inconnu qui ne fut pas plus absent des sentiments égyptiens qu'il ne l'est des sentiments qui possèdent nos sociétés modernes. Ces gens-là avaient parfaitement pu conserver le souvenir des monuments de leur patrie primitive et s'essayer à les reproduire. Enfin, il y a un fait qui est indéniable, c'est que les colonnes existent et qu'elles datent d'au moins vingt-cinq siècles avant que les Grecs aient pu penser à un ordre quelconque d'architecture.

A cela on répond que l'ordre de Beni-Hassan était tombé depuis longtemps dans l'abandon, que les Égyptiens ne s'en servirent plus à partir de la XVIII[e] dynastie et que les grandes constructions pharaoniques de cette époque sont décorées d'autres types plus en rapport avec les idées et le goût des Égyptiens. La chose est parfaitement vraie si, au lieu de la XVIII[e] dynastie, on écrit la XIX[e], les Égyptiens abandonnèrent le type des colonnes cannelées, taillées à seize pans ; mais il faut avouer que s'ils les eussent employées dans leurs grands monuments comme les temples du Ramesséum, de Medinet-Habou, de Louqsor ou de Karnak, pour ne parler que de ceux-là, on n'aurait pas assez de reproches pour leur manque de goût, car il leur aurait fallu donner à ces mêmes colonnes des dimensions beaucoup trop vastes et changer la proportion du diamètre avec la hauteur,

proportion qui est à peu près la même dans la colonne égyptienne de Beni-Hassan et la colonne dorique grecque. Le goût égyptien a été attiré vers des monuments plus imposants et d'un autre genre de beauté plus ou moins parfaite, il s'est développé dans le sens originel, après avoir fait une pause intermédiaire ; les œuvres grandioses l'ont attiré plus que les œuvres de proportions moins colossales, mais plus finies et plus homogènes dans toutes leurs dimensions. Les Grecs au contraire ont repris le type de la colonne du Moyen Empire, ils l'ont perfectionné et ont montré ainsi plus d'habileté pratique et plus de goût que les Égyptiens.

On fait encore valoir qu'il y a bien des différences entre la colonne dorique et la colonne de Beni-Hassan, que celle-ci n'a pas de chapiteau, qu'elle repose sur un léger socle, qu'elle n'a qu'un abaque de petite dimension en haut du fût, toutes choses parfaitement exactes ; mais l'absence du chapiteau n'empêche pas que les proportions entre le diamètre de la colonne et la hauteur totale du fût ne soient à peu près les mêmes, ce qui est le point essentiel de la colonne dorique ; que les pans soient cannelés en creux et qu'il n'y en ait seize : peu importe que l'esprit géométrique ait pu naturellement conduire en Grèce, comme en Égypte, à cette disposition ; ce qu'il y a de certain c'est que les Égyptiens avaient compris, longtemps avant les Grecs, que faire tomber les arêtes du pilier quadrangulaire, abattre ensuite les petites arêtes du pilier octogonal pour le diviser en seize pans, que les creuser enfin par de petites cannelures en forme de doloires, donnerait beaucoup de légèreté à ce qui n'était d'abord qu'un pilier carré et présenterait quelque chose d'agréable à la vue. Ce seul résultat suffit. L'abaque du tailloir qui se trouve en haut du fût devait mener tout naturellement à la conception du chapiteau grec, ou même la vue de colonnes égyptiennes parfaitement complètes jusque dans leurs moindres détails, aura naturellement conduit à penser que le chapiteau ne ferait pas plus mauvais effet au haut de ces colonnes de Beni-Hassan qu'il ne faisait au haut d'autres colonnes également employées dans la même nécropole ; et telle semble être la filiation naturelle des idées sur ce point de l'architecture égyptienne. En vain objecterait-on que les colonnes doriques reposent sur le sol même, tandis que celles de Beni-Hassan reposent sur un socle très léger : on a vu que Champollion lui-même s'y est trompé ;

la différence n'est donc pas de conséquence. La particularité que les colonnes de Beni-Hassan vont en diminuant d'épaisseur de la base au sommet, comme les colonnes doriques, est un point de ressemblance autrement important, et l'on ne voit pas facilement comment deux peuples en seraient venus à se rencontrer aussi parfaitement dans l'expression de leurs idées en fait d'art architectural, si l'un des deux n'a point connu les monuments de son devancier. Dans l'histoire de l'humanité et de sa civilisation, on ne doit négliger aucun indice d'influence : le même peuple n'a presque jamais inventé et conduit une idée jusqu'au plus extrême développement qu'elle pouvait recevoir : aucun peuple ne s'est créé tout seul ; tous les peuples ont profité de ce que leurs prédécesseurs avaient su trouver pour agrémenter la vie, ils l'ont perfectionné sans doute et en ont joui à leur manière. Je terminerai en proposant une expérience que l'on peut facilement faire : mettez un homme de moyenne instruction devant la représentation de la colonne de Beni-Hassan et de celle qui fut employée par exemple, dans le temple de Paestum ou dans ceux d'Agrigente, et demandez-lui quelle différence il trouve entre les deux : au premier coup d'œil il vous répondra que c'est absolument la même chose, parce que son œil, l'œil d'un simple, a été tout d'abord attiré par la ressemblance et a laissé de côté les différences qui sont beaucoup moins apparentes : ce n'est qu'à la réflexion qu'il observera ce qui diffère entre les deux. Quand, dans une œuvre d'art, il faut de la réflexion pour juger de la différence qu'elle présente avec une autre, c'est que la ressemblance est fort grande.

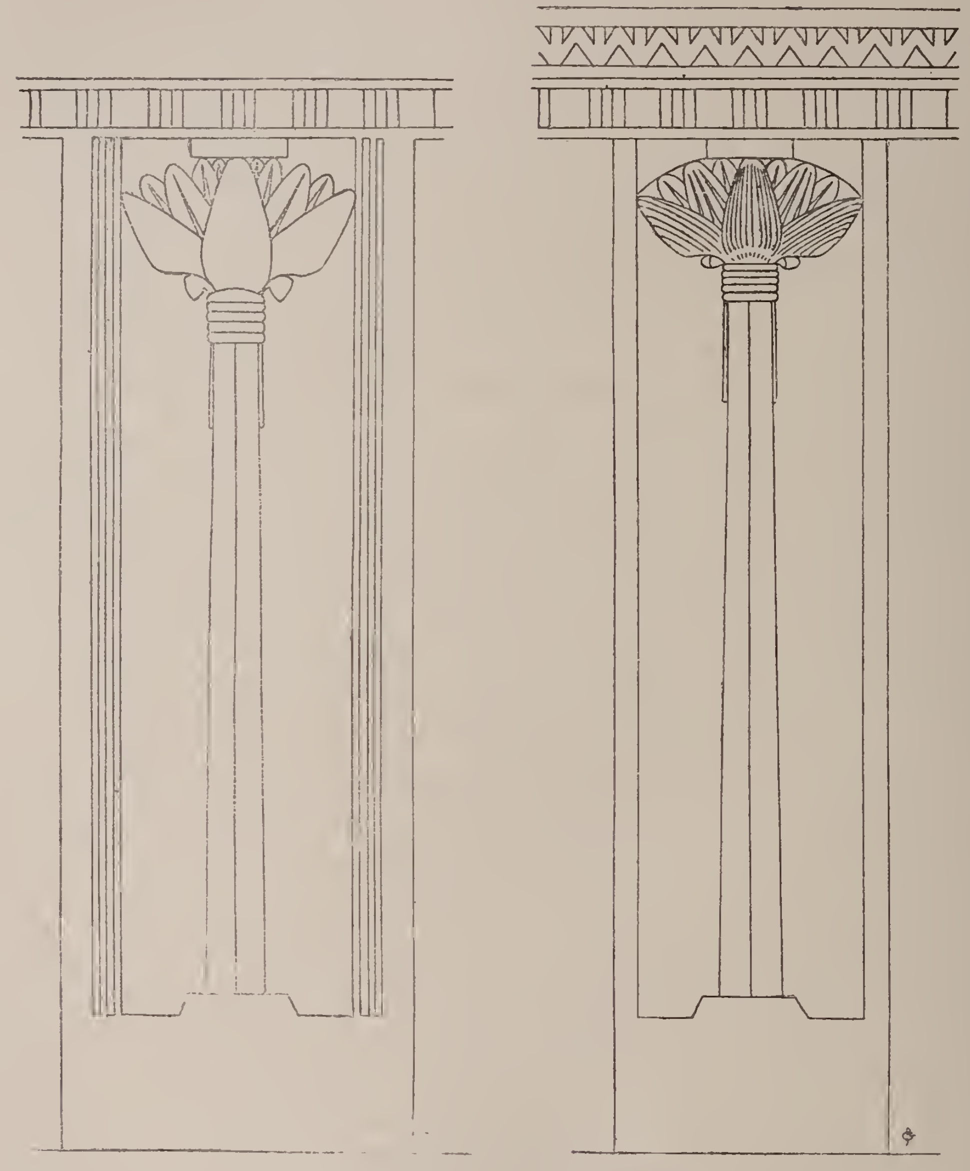
Que si l'on dit maintenant que les Grecs ont perfectionné la colonne de Beni-Hassan, je n'y contredirai point : qu'auraient donc fait les Grecs, s'ils eussent emprunté tout à leurs voisins ? Ils ont su trouver presque la perfection dans leurs œuvres d'art, comme dans leurs œuvres littéraires ; mais ils ont si peu inventé qu'ils ont pu se permettre le luxe de perfectionner ce que d'autres avaient inventé avant eux. Je suis le premier à reconnaître la beauté et l'excellence du génie grec : il a su donner la dernière forme aux inventions des autres peuples et cette dernière forme a été tellement splendide qu'elle est restée dans la mémoire des hommes et a fait oublier l'inventeur pour celui qui a perfectionné : ses œuvres merveilleuses, plus encore en littérature que dans les arts proprement dits,

sont ma consolation spirituelle et, quand mon esprit a besoin de récréation et d'amusement pour échapper à la fatigue du travail, c'est bien souvent dans les œuvres grecques, littéraires ou artistiques, qu'il va chercher l'une et l'autre ; mais l'histoire, cette grande justicière, doit rendre à chacun ce qui lui est dû, signaler l'origine première d'une idée quelconque, comme son parfait épanouissement, et j'ai dû dire qu'ici, comme en beaucoup d'autres cas, l'Égypte a précédé la Grèce : il ne faut pas l'oublier et il était nécessaire de le rappeler.

Jomard et Champollion ont donc raison contre leurs contradicteurs modernes, et peut-être faudrait-il encore aller plus loin qu'ils n'ont fait et dire que l'idée première du fronton grec se trouve dans la tombe de Beni-Hassan où le plafond est façonné en forme de toit, c'est-à-dire incliné vers la droite et vers la gauche, à partir d'un point médial. Là encore, les Grecs ont bien perfectionné cette idée première, mais l'idée se trouvait déjà dans l'Égypte de la XII° dynastie et avait été exprimée sous sa forme rudimentaire dans les tombes de Beni-Hassan. Quant au nom de *pilier polygonal* donné aux colonnes à seize pans et cannelées, je le considère comme une simple logomachie, qui a pour but de ne pas employer le terme de *colonne*, afin de ne pas avoir l'air d'avouer la descendance qu'on met le plus grand soin à ne point vouloir reconnaître.

La colonne *protodorique*, pour lui conserver le nom qui lui a été donné par Champollion, n'est pas seule en usage dans les tombeaux de Beni-Hassan, et quand on voudrait à toute force conserver ce nom de pilier polygonal qui lui est attribué avec un certain air de mépris transcendant, il faudrait cependant avouer que la colonne est employée dès le Moyen Empire, et même la colonne avec tous ses accessoires. Pour la distinguer des autres colonnes employées dans l'architecture égyptienne, on l'a nommée colonne à chapiteau lotiforme, parce que son chapiteau représente sans doute des fleurs de lotus, maintenues en bouquet par un lien qui les serre à la gorge de la colonne. Ce lien est quelquefois triple, quelquefois quintuple ; en resserrant le haut de la colonne il opère le renflement du bouquet au chapiteau. Aussi le doute n'est guère possible sur l'origine de ces colonnes ; elles proviennent de l'imitation directe de la nature, mais au lieu de ne prendre qu'une seule tige de lotus, on en a pris

d'abord quatre à Beni-Hassan, puis huit dans les monuments qu'on a construits plus tard, et on les a serrées, adaptées ensemble pour former une



Colonnes lotiformes de Zaouiet-el-Maïetîn.

colonne gracieuse, élégante dans son port et svelte dans ses proportions. Le fût de la colonne repose sur un petit socle très peu élevé ; la base est très large, comme il sied au bulbe d'une fleur croissant dans l'eau : les

fleurs de pierre se dressent ensuite dans leur grâce allongée et un peu mièvre jusqu'à l'endroit où le ruban à triple ou à quintuple tour les enserre fortement et où le bouton se renfle par suite de cette compression. Cette colonne était déjà en usage sous l'Ancien Empire, et l'on trouve des édicules de la IVe et de la Ve dynasties où la colonne apparaît clairement. L'œuvre de perfectionnement du Moyen Empire fut de faire passer la colonne du bois à la pierre, et ce qu'il a fallu d'ingéniosité pour opérer ce changement, pour trouver les divers rapports des dimensions entre elles, laisse assez supposer les nombreux tâtonnements que la transposition dut occasionner. Cette antériorité de la colonne sur le pilier montre clairement que la colonne à chapiteau lotiforme vient de l'imitation de la nature et n'a rien à faire avec le développement successif du pilier carré arrivant à la colonne cannelée. La colonne en bois n'était composée que d'une seule tige : dans la colonne de pierre à Beni-Hassan et dans les hypogées environnants, comme ceux de Zaouiet-el-Maîetîn, on voit que quatre tiges ont été réunies, qui découpent le fût et le rendent plus léger, malgré les rudentures robustes qui, disposées sur un plan cruciforme, sembleraient devoir le rendre lourd. Les anneaux en ruban passés à la gorge pendent au-dessus de cette gorge, dans le creux des rudentures, comme les extrémités des rubans, ou plutôt, dans l'espèce, des cordes qui attachent le bouquet. Le fût est aminci dans sa partie supérieure et de même le chapiteau, car la tige et le bouton de la plante offrent la même conformation. Si je continuais l'examen de ce type, je trouverais au Labyrinthe et ailleurs huit tiges à arêtes vives, sur une section triangulaire, comme celle du papyrus : le fût jaillit de lui-même de cette verdure, s'amincit jusqu'à la gorge et les boutons, sur pédoncule taillé aussi à vives arêtes, se composent de folioles qui forment le chapiteau. La base existe toujours pour supporter la colonne ; l'abaque massif et carré surmonte le chapiteau, placé en-dessous de l'architrave.

Cette disposition des parties de la colonne, cette transposition de matériaux, ce passage du bois à la pierre avec tous les changements qu'il comporte, constituent, je crois, un progrès sensible dans l'art humain et méritaient d'être mis complètement en lumière. Que les Grecs aient eu des colonnes plus parfaites, c'est affaire de goût personnel, affaire d'ha-

bitudes nationales et aussi de milieu climatologique ; mais, je le redis encore, plus de vingt-cinq siècles avant l'apparition des Grecs dans l'histoire l'Égypte avait inventé ce qui plus tard a fait l'honneur de la Grèce, elle l'avait perfectionné et devait aller le perfectionnant encore jusqu'au xve siècle avant notre ère. Le perfectionnement dernier dans les arts ne doit pas seul attirer notre attention, et il est juste de réserver une bonne partie de notre admiration pour ces ouvriers de la première heure qui, grâce à leur génie inventif ou imitatif, ont su tirer du néant les idées qui devaient permettre plus tard à la postérité de créer tant de chefs-d'œuvre. Sous ce rapport, les Égyptiens méritent beaucoup mieux que la dédaigneuse estime qu'on attache d'ordinaire à leurs œuvres ; car, après avoir été les premiers inventeurs connus des éléments constitutifs de l'art, ou les premiers qui nous aient laissé des monuments artistiques, ce qui revient au même, ils y ont fait des progrès immenses, comme s'ils eussent marché à pas de géants dans la voie qu'ils s'étaient ouverte. Les tombeaux du Moyen Empire sont là pour le prouver. Aussi je ne puis souscrire à la conclusion des auteurs de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* à propos des tombes de cette époque : « Ce qui est certain, c'est qu'en matière d'architecture, le Moyen Empire n'a rien inventé qui fût véritablement neuf et original. S'il est des types qu'il paraît avoir délaissés, il s'est borné pour ceux qu'il conservait à en combiner les éléments d'une manière un peu différente et à en modifier les proportions ; il est tel type de sépulture demeuré jusqu'alors comme exceptionnel et secondaire, dont il a fait un emploi plus fréquent et tiré un bien plus brillant parti. Nous ne connaissons pas de *mastaba* qui date de cette époque ; quant à la pyramide, les rois n'avaient pas encore cessé de lui confier le dépôt de leur cercueil et la gloire de leur nom ; mais, d'autre part, ils avaient renoncé à lui donner des dimensions aussi prodigieuses que sous l'Ancien Empire, et d'autre part, ils en avaient changé le caractère en le compliquant, soit par un colosse terminal [1], soit par la décoration figurée des parois. Enfin, ils avaient aimé aussi à l'employer, non plus comme une forme indépendante et se suffisant à elle-

1. La religion d'Hérodote a entraîné ici M. Perrot à admettre une chose que l'historien grec dit bien, mais qu'on n'a jamais rencontrée sur quelque pyramide que ce soit, et que tout concourt au contraire à nous montrer comme impossible.

même, mais comme un motif d'amortissement, ils l'avaient dressé sur une tour quadrangulaire, à pans légèrement inclinés[1]. » A le prendre dans son ensemble, ce jugement me paraît parfaitement injuste, parce qu'il ne tient pas compte du progrès manifeste, qui se remarque entre les tombeaux de l'Ancien et de ceux du Moyen Empire. Il regarde, ce me semble, les constructions immenses des pyramides et de quelques *mastabas* comme le plus haut point de l'originalité égyptienne ; sans contredit, c'est une originalité, car ces prodiges de pierre n'ont jamais été construits ailleurs qu'en Égypte. Mais je ne parle pas ici de l'habileté matérielle qu'il fallut pour construire la grande pyramide, je ne parle que du côté progressif : ce type de sépulture était-il bien pratique ? Suffisait-il pour remplir toutes les aspirations artistiques de l'Égypte ? Que n'aurait-on pas dit si l'Égypte s'était contentée de demeurer fidèle aux types de la pyramide et du *mastaba* ? Quelle risée immense aurait couru à travers l'histoire sur cette immobilité que l'on n'eût pas manqué d'appeler hiératique ! Et quand on voit l'esprit humain se débarrasser, peu à peu, des entraves qui détenaient son essor, un regret vient qu'il ne se soit pas borné en Égypte aux limites étroites de la pyramide et du *mastaba* ! un jugement sommaire exécute toutes les tentatives de l'humanité égyptienne dans la voie du progrès : on n'a rien inventé « qui soit véritablement neuf et original ! » L'invention du plein cintre, des voûtes arquées, l'emploi de l'ogive qui se multiplie indéniablement en cette époque, n'est-ce donc pas chose neuve ou originale ? L'invention de la colonne, ou, si l'on veut, la transformation du pilier en la colonne, avec tous ses accessoires et ses ornements, ne suffirait-elle pas à elle seule pour caractériser une époque et la distinguer entre toutes ? Que faudrait-il dire, si l'on faisait entrer en ligne de comptes ces premières colonnes qui ont donné naissance à l'ordre dorique ? Il est vrai que les auteurs de l'ouvrage cité contestent cette filiation ; mais je crois avoir montré par de bonnes raisons que, malgré leurs dénégations, cette filiation était réelle. Il semblerait, à lire le jugement transcrit plus haut, que le progrès dans l'art humain se puisse faire tout d'un coup ; même à notre époque, où l'invention artistique est aidée de moyens beaucoup plus puissants, on ne

1. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 259-260.

change pas ainsi du jour au lendemain les conditions de l'art ; à plus forte raison, à l'époque reculée à laquelle nous reportent les monuments du Moyen Empire. Ce qui au contraire caractérise les tombeaux de cette époque, ce qui est vraiment neuf et original, c'est l'effort puissant fait par le génie égyptien pour se soustraire aux formes qui lui avaient été léguées par les générations précédentes, et le succès qui a couronné ce puissant effort. Ce progrès ne sera pas d'un jour ou d'une époque, ne s'arrêtera pas aux limites funéraires : il va se dessiner de plus en plus après la période d'occupation étrangère qui suit le Moyen et qui précède le Nouvel Empire, et, quand il aura atteint son apogée, quand il ne pourra plus que s'éteindre, le peuple égyptien descendra aussi le versant de la vieillesse et la décrépitude, malgré les tentatives de renaissance qui s'opèrent par moments. Et, après la vieillesse et la décrépitude, comme d'ordinaire la mort arrive, le peuple égyptien disparaîtra : c'est la loi de toute chose en ce monde.

Je crois, au contraire du jugement que je critique, que l'époque la plus intéressante du développement génial de l'art en Égypte est ce Moyen Empire dont on n'a pas su reconnaître la grandeur et l'originalité. Nous allons voir, dans le chapitre suivant, une époque plus brillante ; mais après cette époque, nous serons frappés de la désolante stérilité que nous observerons : nulle époque au contraire ne fut plus féconde que le Moyen Empire. Ce fut le moment où le peuple égyptien préluda à ses œuvres postérieures et jeta les fondements d'œuvres architecturales qui ont fait d'une autre période un âge merveilleux de puissance artistique.

Ces progrès ne sont pas les seuls que l'on puisse observer dans l'ornementation des tombes égyptiennes à cette époque. De même qu'à Beni-Hassan on avait, en avant de la tombe proprement dite, formé une sorte de portique soutenu par deux colonnes, de même dans les tombes de la nécropole thébaine, dans la partie connue sous le nom du village de Drah-Abou'l Neggah, on avait élevé en avant de la façade de la tombe des obélisques qui décoraient cette partie du tombeau, comme leurs semblables décoraient les temples[1]. Ces obélisques, au nombre de deux, se trouvaient

1. L'obélisque d'Héliopolis, encore en place, date en effet du Moyen Empire égyptien, puisqu'il a été élevé par le roi Ousortesen Ier, le second roi de la XIIe dynastie.

en avant de la tombe d'un roi nommé Antef-Noubkhôper-râ et différaient par la taille : l'un était haut de 3^{m},50 et l'autre de 3^{m},70. En fort mauvais état dès l'antiquité, ils avaient eu besoin d'être restaurés par un roi de la XXe dynastie, sans doute, et ce roi avait fait graver sur les obélisques le souvenir de cette restauration, mais le nom du prince a péri. Ils n'étaient pas ornés de scènes et ne contenaient que de petites inscriptions. Mariette qui découvrit ces obélisques entreprit de les faire transporter au Musée de Boulaq, mais le bateau sur lequel on les avait chargés sombra à 6 ou 7 lieues à peine de l'endroit où ils avaient été construits[1].

1. Mariette, *Monuments divers*, pl. 50, et texte, p. 16.

CHAPITRE QUATRIÈME

La tombe sous le Nouvel Empire.

Le Nouvel Empire égyptien comprend la période historique allant depuis la conquête de l'indépendance nationale, après la défaite des étrangers qu'on appelle Hiqsos et leur expulsion partielle de l'Égypte[1], jusqu'à la décadence des dynasties thébaines et la conquête éthiopienne. Il se divise ainsi en deux grandes périodes, la première comprenant les siècles où l'empire égyptien acquiert une incomparable splendeur, où la vie du peuple égyptien apparaît à nos yeux trompés comme un véritable enchantement, toute remplie à l'intérieur de fêtes magnifiques, où elle déborde à l'extérieur et remplit une partie de l'Asie du bruit de ses conquêtes et de sa gloire, où l'activité des artistes de l'Égypte trouve devant elle libre carrière, parce que les Pharaons peuvent donner sans compter ; la seconde, où l'Égypte lasse de tous les efforts qu'elle a faits, est obligée de se reposer, où ses ennemis n'en deviennent que plus pressants, où à l'intérieur des rivalités se dessinent, se développent et finissent dans une guerre civile qui se termine en plaçant une nouvelle dynastie à la tête des deux Égyptes, où, à la suite de cet affaissement général des institutions et de l'autorité,

1. Je dis *partielle* parce qu'il n'y a aucun doute pour moi que les Hiqsos, de même qu'ils englobèrent une partie de la race établie sur les bords du lac Menzaleh, ne furent pas totalement expulsés de l'Égypte, mais qu'au contraire une assez grande partie des diverses tribus comprisses sous cette dénomination, continuèrent encore d'habiter les parages marécageux où elles s'étaient cantonnées à l'est de l'Égypte, comme le démontre encore le type si extraordinaire des habitants modernes de cette région en grande partie envahie par la mer

les ouvriers sont délaissés, se révoltent et finissent le plus souvent par la misère la plus grande, en un mot, époque de la décadence qui s'annonce et vient à grands pas pour ne plus jamais être enrayée, où malgré les diverses tentatives qui seront faites à différentes époques, on ne pourra point replacer l'Égypte dans son état précédent.

Il est facile de comprendre que la première de ces deux périodes fut éminemment favorable à la construction des tombeaux, tandis que la seconde est loin d'être aussi favorable aux travaux nécessités par cette construction; aussi les tombeaux égyptiens, à partir de la XXIIe dynastie, deviennent-ils de plus en plus rares : les bonnes traditions se perdent presque complètement et à peine si quelques tombes viennent encore étonner l'historien par la grandeur de leurs proportions. Puis le sommeil de l'art se fera en Égypte, jusqu'à la renaissance ptolémaïque ; enfin, la cause de l'originalité égyptienne ayant disparu, le peuple lui-même ne tardera pas à disparaître aussi.

Quoique, pendant la première partie du Nouvel Empire thébain, on ait un peu partout creusé des tombeaux, — et cela se comprend aisément puisque nul pays ne peut sauver l'homme de la mort, — cependant les localités vraiment dignes d'attirer l'attention de l'historien sont très peu nombreuses et la forme du tombeau y est toujours la même, c'est toujours l'excavation dans la montagne, quand la montagne le permet, excavation plus ou moins grande selon la richesse de celui qui la faisait faire. Dans les endroits où l'on devait employer la brique, comme à Akhmîm, il n'y avait nul prétexte pour les constructions somptueuses des grands seigneurs, mais au contraire une foule de raisons militaient contre elles. Aussi ne suis-je point tenté de m'y arrêter : ce que j'ai dit au sujet de ces constructions dans le premier chapitre de cet ouvrage suffira amplement pour éclairer la religion du lecteur. Ainsi le sujet que je dois traiter dans ce nouveau chapitre, à savoir la forme attestant le progrès de la pensée égyptienne dans la construction du tombeau, n'aura-t-il guère d'autres fondements que la nécropole thébaine et ses environs[1]. Cependant certaines

1. Par *ses environs*, j'entends Hermouthis et les localités voisines qui venaient enterrer leurs morts dans une partie de la nécropole que nous appelons thébaine, comme celle située présentement dans la montagne de Gournah-Mourray.

localités sont devenues fameuses par les tombeaux qu'elles contiennent, comme El-Kab ; mais les raisons de cette célébrité doivent être cherchées, hors de la forme du tombeau, dans les ornements dont il a été couvert. Ces ornements dont je parlerai dans l'un des chapitres suivants sont importants par l'état social qu'ils révèlent pour cette partie de l'Égypte, mais seulement à ce point de vue et à celui de la biographie de leur possesseur. Ils sont exactement du même type que ceux de la nécropole thébaine ; par conséquent en traitant des uns, je traiterai aussi des autres. Je ne ferai exception que pour l'extraordinaire nécropole d'El-Amarna où nous trouverons ample matière à réflexion.

Les tombeaux creusés dans la montagne occidentale de Thèbes se divisent en deux grandes catégories, comme celles qui ont été précédemment décrites, les tombes particulières et les tombes royales. Ces dernières nous offrent le type le plus parfait de ces excavations qui, nous le verrons, sont quelquefois immenses et peuvent entrer en comparaison avec la grande pyramide, pour la somme de travail demandée ; mais leur perfection même doit les faire examiner en second lieu et je commencerai, par les tombes des simples particuliers, la description sommaire et rapide de la nécropole thébaine. Puis, comme après la belle époque, on a construit encore quelques tombes remarquables autant par leur sujet de décoration que par la grandeur du travail exécuté, j'en parlerai dans un quatrième paragraphe, le troisième étant consacré à la nécropole d'El-Amarna.

§ 1. — *Tombes particulières.*

Les tombes particulières de la nécropole thébaine n'offrent pas de particularités bien frappantes : elles sont presque toute la continuation du type d'excavation usité à Beni-Hassan dès la XII[e] dynastie et à Siout dès la X[e] ; cependant la différence entre les unes et les autres est assez grande pour que je doive en parler et surtout, étant bien plus nombreuses que partout ailleurs, outre qu'elles indiquent une plus grande richesse pour la ville de Thèbes, elles témoignent encore d'un changement de direction et d'un progrès dans la vie du peuple égyptien.

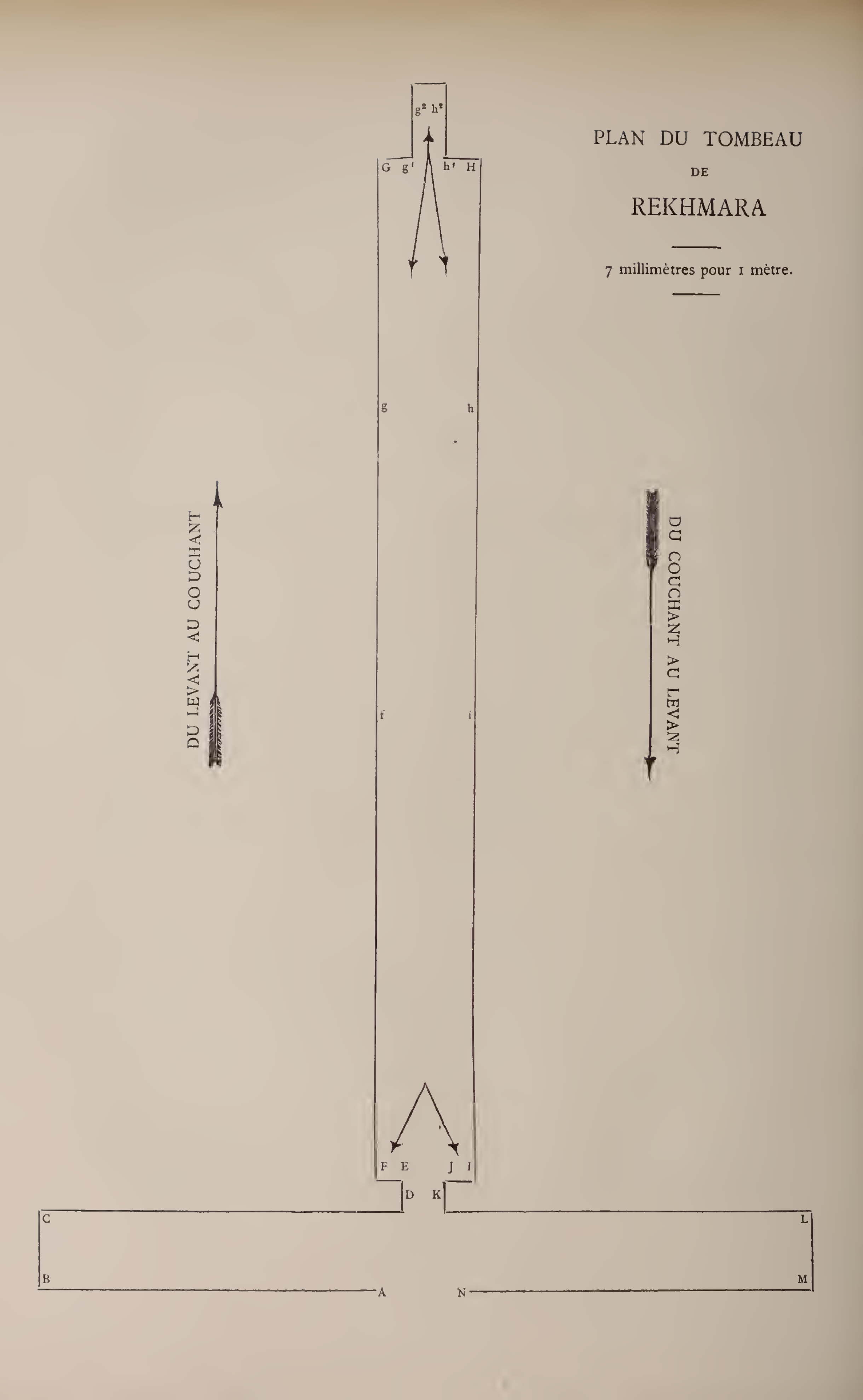
L'entrée de la tombe n'a plus le cachet que présentent celles de Siout et de Beni-Hassan. On ne rencontre jamais actuellement de portique avec colonnes, ou de propylée : l'entrée est creusée directement dans la montagne, et le plus souvent semble en retrait sur la hauteur voisine de la porte, je veux dire que presque toujours, à notre époque, les portes de ces tombeaux sont précédées d'une rampe déclive et que l'extrémité de cette rampe est à peu près à la hauteur de la porte qui donne entrée dans la tombe. D'où vient cette particularité? a-t-elle été voulue et cherchée, ou a-t-elle été le simple résultat du déblaiement nécessité par l'excavation de la tombe? Je serais assez porté à croire qu'elle serait le résultat du déblaiement et de l'excavation de la tombe, et divers indices tendraient à montrer que les ouvriers de Thèbes n'étaient pas toujours très soigneux dans leurs excavations funéraires. J'ai rencontré en effet dans plusieurs tombeaux de la nécropole thébaine, et bien des voyageurs ont dû les rencontrer comme moi, plusieurs salles très propres en général, mais à l'extrémité desquelles il restait des fragments de blocs de calcaire, les uns détachés complètement de la montagne, les autres encore retenus aux massifs de cette même montagne par une partie qu'il n'eût pas été, semble-t-il, bien difficile de détacher complètement pour donner le dernier coup à l'excavation et en parfaire l'exécution. De même, dans les salles où s'ouvraient les puits, on comprendra aisément que l'ouverture de ces puits, leur creusement et leur remblaiement. après que la momie y avait été déposée, n'étaient pas faits pour donner à ces salles cet air de propreté dont nous savons parer en Europe nos constructions funéraires : la propreté, sous quelque aspect que ce soit, n'a jamais été la qualité de l'Orient en général, ni de l'Égypte en particulier, parce qu'on n'en sent aucunement le besoin. Il se peut donc toutefois que l'entrée du tombeau ait été, de propos délibéré, cachée derrière le monticule de décombres, de gravats, de débris de toutes sortes que laisse supposer l'excavation nécessaire pour former la tombe. Mais il se peut aussi qu'on ait cherché un endroit de la montagne présentant naturellement la disposition que je viens d'indiquer, quoique ce soit une hypothèse moins probable que la première que je viens d'énoncer. Dans quelques tombeaux, comme celui de Pesar, la montagne a été parée, comme dans les tombeaux de Siout et de Beni-Hassan, mais sur une échelle beau-

coup moins large : on a laissé entre les deux parois une sorte de petit vestibule à ciel ouvert qui mène à la porte du tombeau. Le fait a dû se présenter d'autres fois, et peut-être souvent, quoiqu'on ne puisse guère en juger dans l'état actuel de la nécropole ; mais il n'a pu être la règle générale, comme le prouve la disposition de la montagne[1]. Il ne reste plus un seul exemple d'une entrée construite, comme dans les tombes du Moyen Empire qui ont été décrites plus haut : il n'y en eût même jamais parce qu'il ne pouvait y en avoir, comme le prouve la situation physique des tombeaux ainsi que la constitution géologique de la montagne.

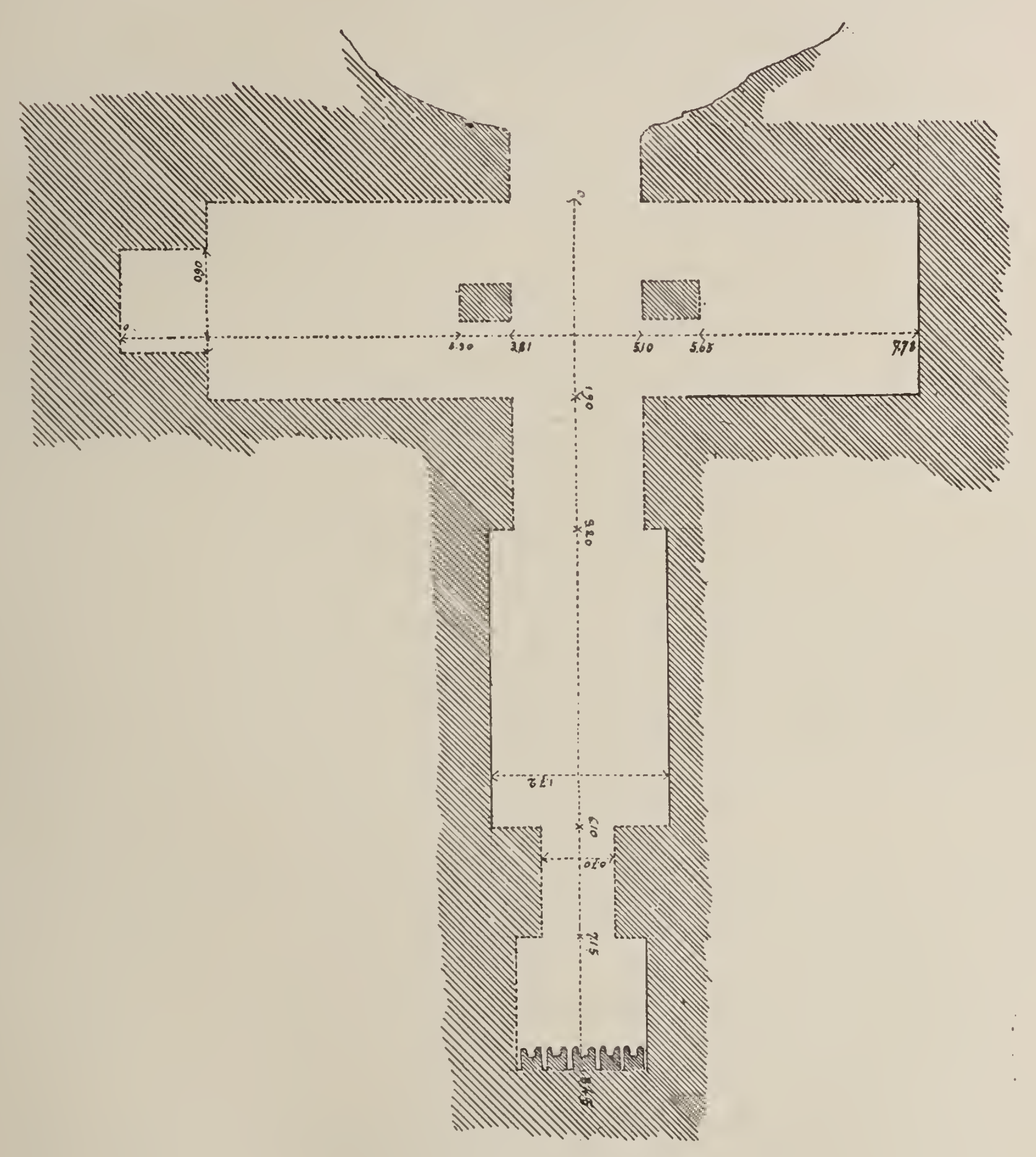
La porte de la tombe une fois taillée, il fallait creuser la salle ou les salles de la tombe. Le plan adopté par les architectes thébains est ordinairement très simple. Le grand nombre des tombes qu'il fallait ainsi creuser presque en même temps était un obstacle à ce qu'on les fît sur des proportions aussi gigantesques que celles qui ont été décrites dans le chapitre précédent et qui se trouvent dans la montagne d'Asiout : elles affectaient d'ordinaire la forme d'une croix renversée et sans chevet. Ainsi le tombeau de Rekhmarâ, qui est composé d'une salle oblongue suivie d'une longue galerie. Cette galerie présente une particularité qui n'a été jusqu'ici signalée dans aucun autre tombeau : sa hauteur augmente à mesure qu'elle s'éloigne de l'entrée, si bien que n'étant que de 2^{m},50 au commencement, elle atteint 8 mètres à la fin. Dans le mur qui fait face à la porte, au fond, est creusée à 6 mètres de hauteur une niche dont la raison d'être ne semble pas encore clairement démontrée[2]. D'autres fois le plan était

1. On a prétendu que l'entrée des tombes était construite en forme d'édicule sur la colline de Drah-Abou'l-Neggah, pendant le Nouvel Empire; la grande majorité des tombes de cette partie de la nécropole appartient au Moyen Empire et j'en ai parlé dans le chapitre précédent. Cf. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 299-301.

2. Virey, *Tombeau de Rekhmara*, dans le t. V des *Mémoires publiés par les membres de la Mission française au Caire*, p. 3. — Je ne peux admettre l'explication qu'a donnée M. Virey de l'existence de cette niche, à savoir qu'elle servait à l'âme pour s'enfoncer dans la montagne. Quoique les Égyptiens n'aient jamais pensé à nous informer de ce que devenait l'âme immédiatement après la mort, pendant l'intervalle qui séparait l'instant précis de la mort du jour des funérailles, cependant on ne peut guère supposer que l'âme attendît le moment où le corps auquel elle avait été attachée sur la terre fût mis dans un tombeau, pour s'enfoncer alors dans la montagne occidentale, c'est-à-dire pour descendre dans les Enfers, car c'est là ce qu'entend M. Virey. Une pareille idée repose sur la confusion de plusieurs événements et de plusieurs théories que M. Virey a adoptées sans les examiner par lui-même.


PLAN DU TOMBEAU
DE
REKHMARA
7 millimètres pour 1 mètre.
DU LEVANT AU COUCHANT
DU COUCHANT AU LEVANT
g² h²
G g¹ h¹ H
g
h
f
i
F E J I
D K
C
L
B
M
A
N

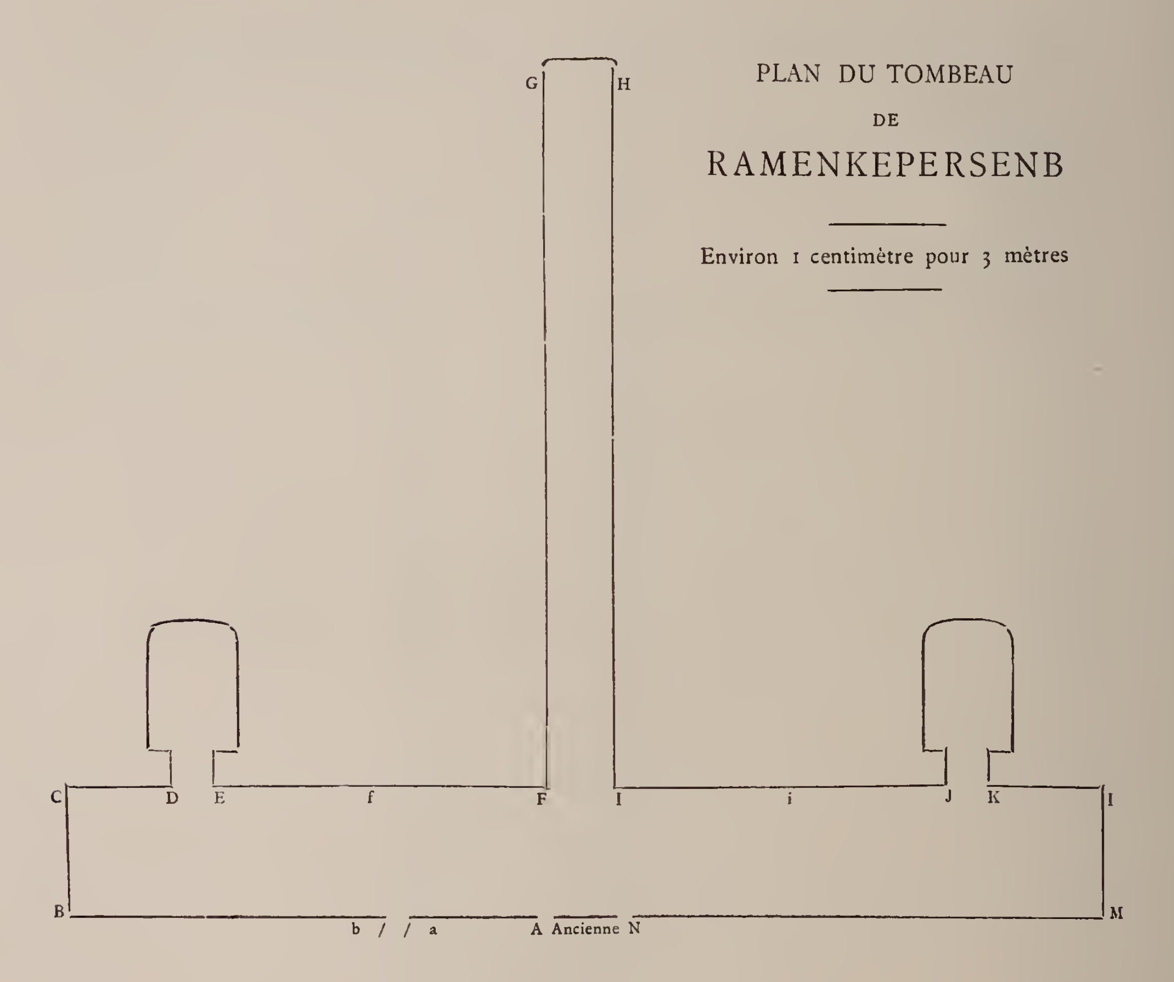
le même, sauf que le tombeau se terminait par une petite chambre arrondie où étaient les statues du défunt, comme au tombeau de Nofré-hôtep.



Plan du tombeau de Nofré-hôtep.

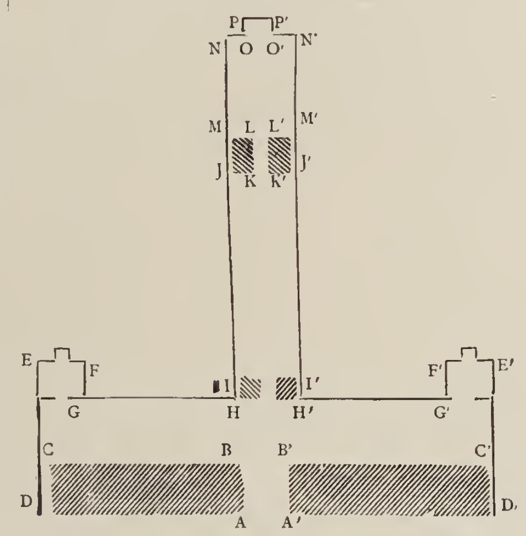
Mais cette simplicité de plan n'était pas toujours observée : il y a des tombeaux qui sont plus compliqués, c'est-à-dire que sur les deux types que je viens d'indiquer on greffa des salles ornementales. Ainsi le tombeau

de Râmenkhopersoneb est formé d'après le même plan que celui de Rekhmarâ, sans niche au-dessus de la galerie ; mais il y a dans la première chambre deux absides, si je puis employer ce terme qui a un sens si précis de nos jours, placées parallèlement des deux côtés du mur où se trouve



l'entrée de la galerie. De même le tombeau d'Amondjeh est creusé exactement dans le même plan que celui de Rekhmarâ, avec une niche à l'extrémité de la grande galerie ; mais aux deux extrémités de la première salle ont été creusées dans le mur du fond deux salles que le tombeau précédent nous avait montrées placées au milieu du même mur, parallè-

lement l'une à l'autre et à égale distance de l'entrée qui introduit dans la galerie. Le tombeau de Menkhôper présente aussi une autre variante de ce premier type : il se compose d'une chambre première sur laquelle prend naissance la galerie qui ne contient point de niche ; mais à l'extrémité de cette galerie commence la pente douce qui conduit au puits funéraire. D'autres exemples de ce même plan me sont fournis par les tombeaux de Houi, prince d'Éthiopie, ce qui était à l'époque des grandes conquêtes égyptiennes un titre analogue à celui de *vice-roi des Indes* dans l'Angleterre moderne, de Nodjem Kher,[1] de Tot[2], de Benaa, surnommé Pehiqmen[3], de Nakhet[4] et des autres qui vivaient tous sous la XVIII[e] dynastie.

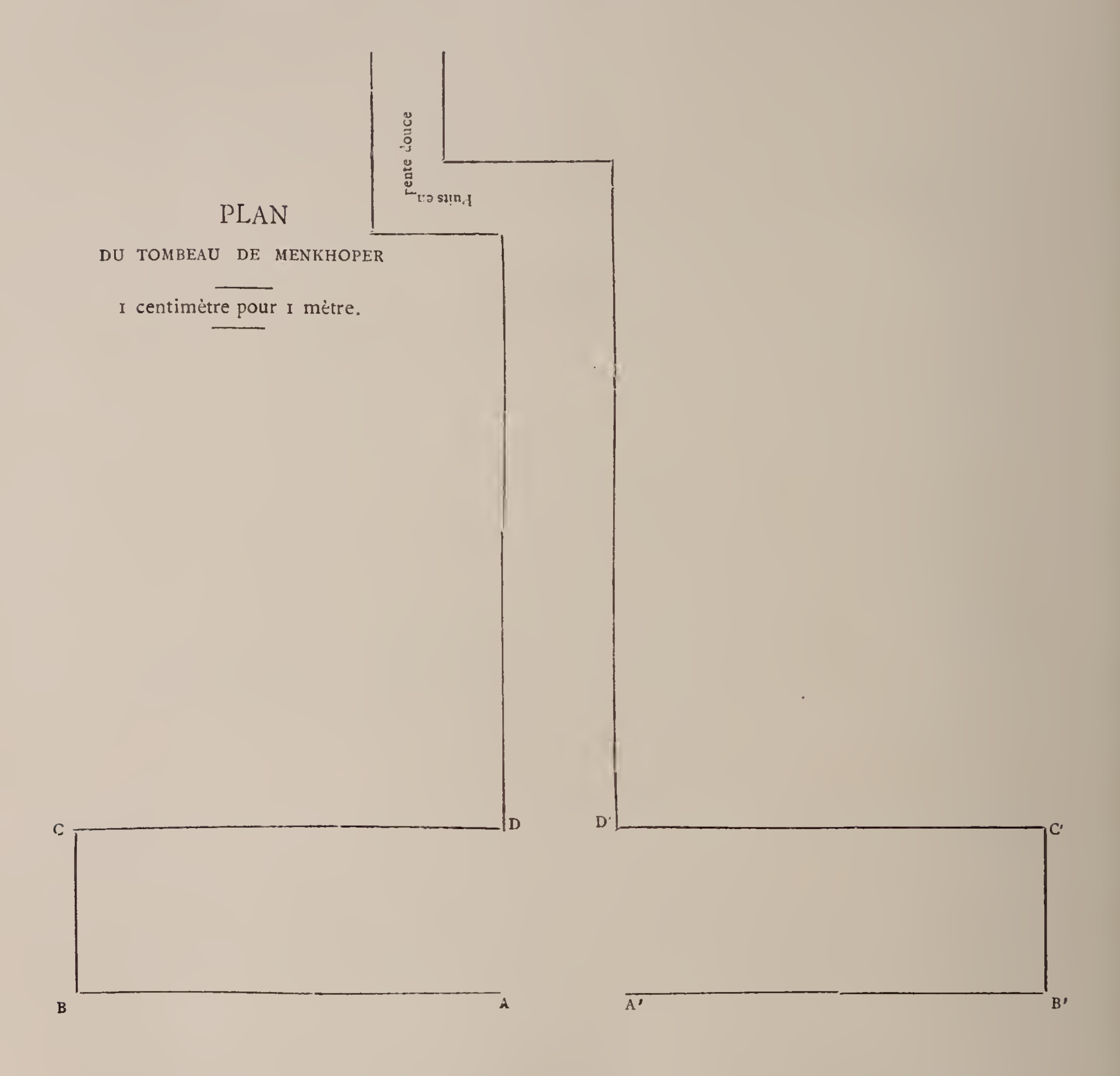


Plan du tombeau d'Amondjeh.

Les piliers apparaissent dans cette sorte de plan : comme on ne peut leur assigner pour cause le besoin de soutenir la voûte, puisque des salles tout aussi longues et tout aussi larges n'en ont point, il faut bien admettre que l'architecte a cherché à donner à son œuvre un cachet quelconque de beauté. Ces piliers sont carrés, très lourds et massifs : évidemment, si nous les jugeons d'après les œuvres modernes, ou même anciennes dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot, elles n'ont guère atteint leur but ; mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque à laquelle furent creusés ces tombeaux, plus de quinze siècles devaient s'écouler encore avant notre ère et que les monuments de ce genre que nous avons admirés sous le Moyen Empire étaient des exceptions, que le véritable progrès pour se

1. Champollion, *Notices*, vol. I, p. 519.
2. *Ibid.*, p. 527.
3. *Ibid.*, p. 529.
4. *Ibid.*, p. 532.

faire doit non seulement s'avancer de plus en plus vers le but à atteindre, mais qu'il doit aussi s'étendre en s'élargissant et devenir le bien du plus

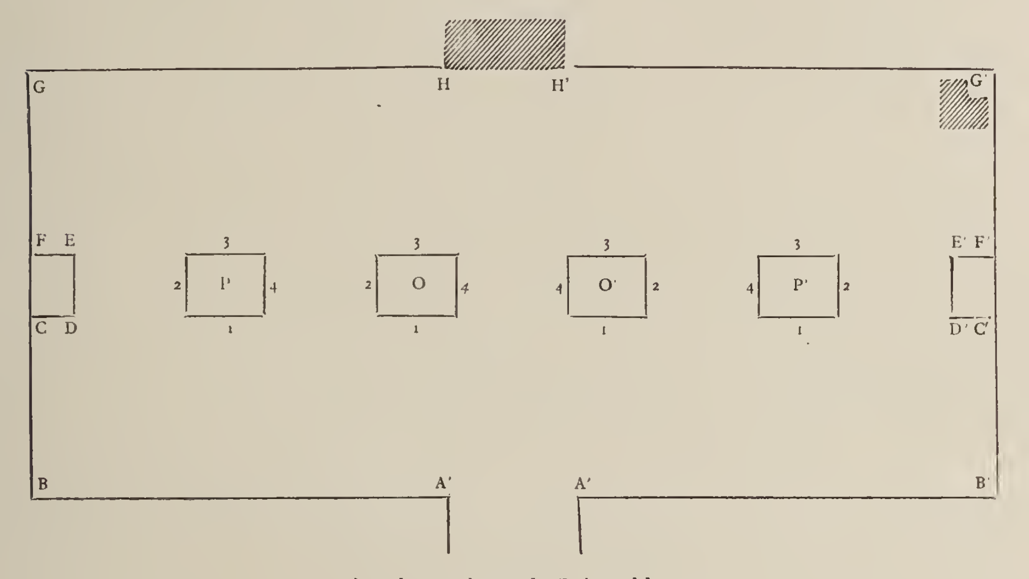


PLAN
DU TOMBEAU DE MENKHOPER
1 centimètre pour 1 mètre.

grand nombre possible d'individus. C'est ici le cas. Les tombeaux creusés sous le Nouvel Empire sont autrement nombreux que ceux qui l'ont été sous le Moyen Empire. Le progrès doit se manifester non pas sous une forme nouvelle, mais sous la forme ancienne plus souvent employée,

comme dans les tombeaux dont je parle ici, ou dans une forme plus avancée, comme dans les immenses constructions des temples que les souverains de l'Égypte faisaient bâtir à la même époque.

Les piliers dont je traite sont ordinairement au nombre de deux : c'est ce que l'on rencontre le plus fréquemment ; mais cela n'empêche aucunement qu'il y ait d'autres tombeaux où se trouvent des piliers en nombre beaucoup plus considérable, comme celui de Pehsoukher[1], où le tombeau ne consiste que dans une seule chambre avec un couloir que l'on avait

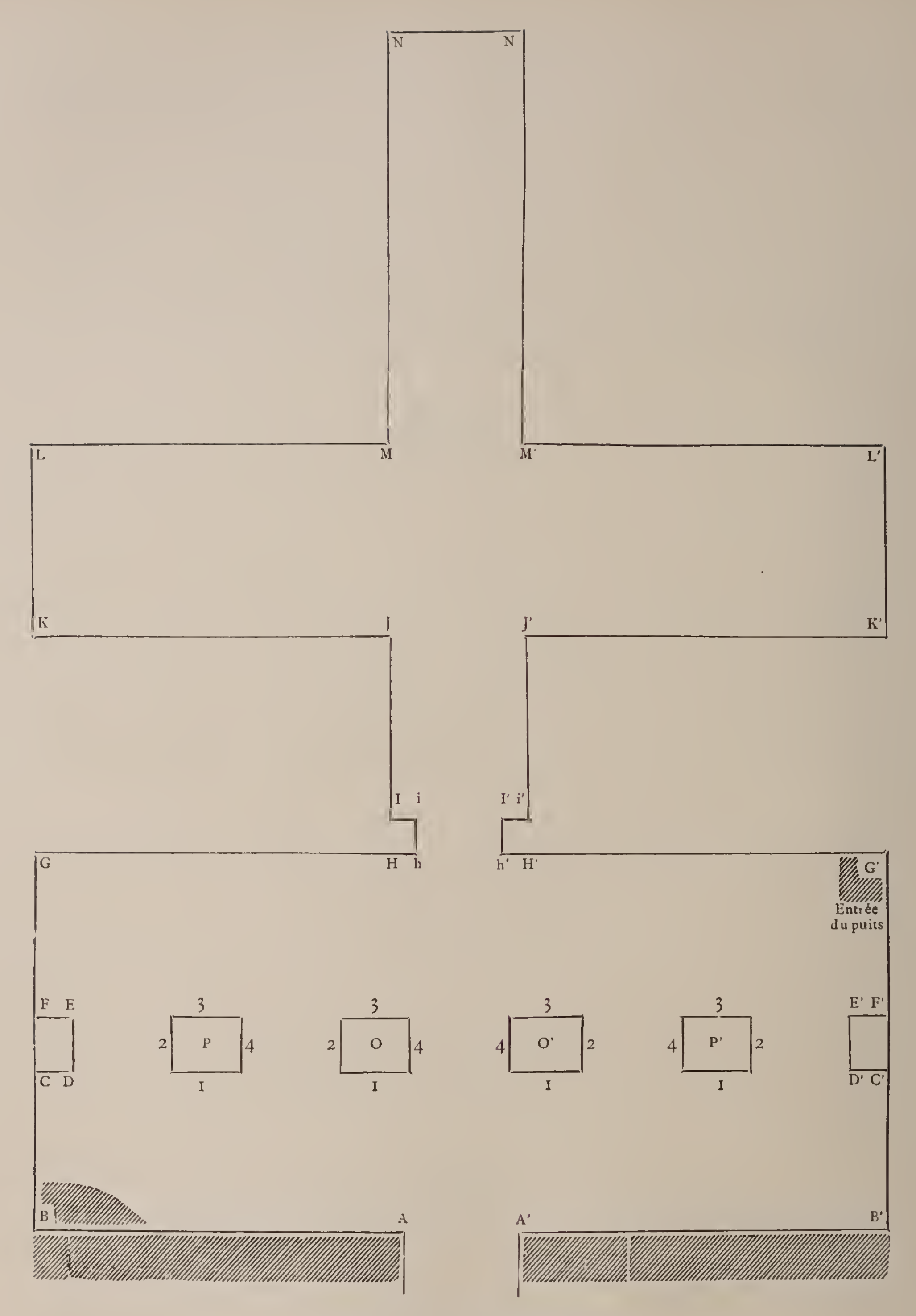


Plan du tombeau de Pehsoukher.

commencé de percer, mais qui n'a jamais été achevé. La chambre a son plafond soutenu par quatre piliers et deux pilastres. D'autres salles affectent aussi la même forme et je n'ai pas besoin d'en parler ici plus longuement.

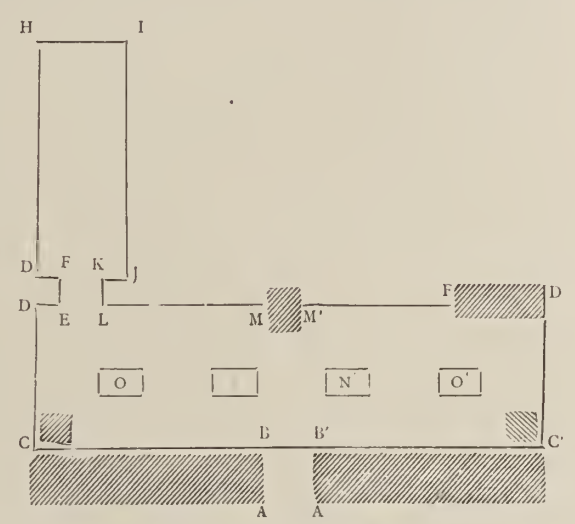
Mais ce plan primitif parut insuffisant à ceux que la fortune avait plus favorisés, parce qu'ils étaient entrés plus avant dans les bonnes grâces du Pharaon qui dispensait les tombeaux : ils firent creuser, au haut de la

1. Virey, *Les tombeaux thébains*, dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission permanente du Caire*, p. 286.



Plan du tombeau d'Amonemheb.

galerie, une seconde salle, comme dans celui du grand officier d'Aménophis II, nommé Neha[1]. Ce tombeau contient une première salle dont le plafond est supporté par dix piliers; cette première chambre est suivie d'une galerie qui aboutit à une salle immense, maintenant éboulée, qui se termine elle-même par une autre petite chambre d'une grandeur égale au tiers environ de la largeur de la salle précédente et dans laquelle devaient se trouver les statues du mort. Dans le tombeau de Pesar qui date du règne de Séti Ier, sous la XIXe dynastie, il n'y avait point de corridor entre les deux salles; mais le corridor est remplacé par une rangée de quatre piliers de chaque côté de cette seconde salle, et elle se termine par une sorte de cul-de-four resté inachevé. La première salle est elle-même soutenue par huit piliers[2]. J'ai moi-même copié ce tombeau pendant mon séjour à Thèbes et je puis certifier *de visu* qu'il en est ainsi. De même le tombeau d'Api ne contient pas de couloir, mais deux salles consécutives dont la première repose sur quatre piliers et deux pilastres, et la seconde a ceci de particulier qu'elle contient de chaque côté, aux trois quarts environ de sa longueur totale, deux niches parallèles, plus deux autres petites niches dans le mur du fond[3]. Le tombeau d'Amonemheb, l'un des plus précieux pour la science qui nous aient été conservés, a une disposition encore plus développée ; il se compose d'une première salle dont le plafond est supporté par quatre piliers et deux pilastres, puis une galerie qui



Plan du tombeau de Min.

1. Ce nom n'est pas certain, car il y a un signe indistinct dans la copie que Champollion en a prise. Cf. Champollion, *Notices*, I, p. 499.
2. Champollion, *Notices*, I, p. 521.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 521.

aboutit à une seconde salle dont la longueur est exactement celle de la première, mais dont la largeur est de beaucoup moindre, puis d'une seconde galerie qui continue la première[1]. Le tombeau de Mîn, prince de Thîni, est d'une forme que je pourrais qualifier de spéciale ; car, après une salle d'entrée décorée par quatre piliers il a une seconde salle placée à gauche, au fond de la salle d'entrée : les deux chambres n'ont pas ainsi leurs entrées placées en face l'une de l'autre, comme c'est l'usage presque immuable. La seconde salle ne mériterait même que le nom de galerie, si elle ne possédait une entrée plus petite et moins large, comme on pourra s'en convaincre en regardant le plan ci-joint[2].

Ce fut là un premier essai d'agrandissement qui ne suffit pas longtemps aux grands seigneurs qui voulaient étonner leurs contemporains par la magnificence de leurs tombeaux. Je dois en décrire ici deux dont les plans nous ont été conservés par Champollion. Le premier est celui d'un scribe d'Amon, préposé aux troupeaux du dieu et aux belles esclaves du temple, nommé Nofré-hôtep[3]. Ce tombeau s'ouvre par une grande salle rectangulaire ; elle est suivie d'une autre salle moitié moins large que la première mais d'une superficie presque égale, la longueur étant double. Cette seconde salle a son plafond soutenu par quatre piliers, et elle se termine par une sorte de petite salle arrondie en forme de cul-de-four dans laquelle se trouvaient primitivement les statues du défunt et de sa femme. Puis, à droite de la seconde salle, on pénétrait, à peu près aux trois quarts de sa longueur, dans une seconde série de salles au nombre de trois, dont les deux extrêmes communiquaient avec celle du milieu par une porte placée au milieu du mur et parallèle à celle de l'autre chambre. Dans la chambre extrême de droite se trouvait l'ouverture du puits[4]. Le plan de Cham-

1. Virey, *Les tombeaux thébains*, p. 226.
2. Id., *ibid.*, p. 369.
3. Ce Nofré-hôtep n'est pas le même que celui dont il a été question plus haut et qui vivait sous le règne de Horemheb. Il a été confondu avec l'autre par M. Maspero dans ses *Études égyptiennes*, vol. I, p. 130 et 131, malgré le soin que l'auteur apporte d'ordinaire à ce qu'il écrit.
4. Ces trois premières chambres, au dire de Champollion, étaient remplies de momies que des voyageurs anglais se donnèrent le plaisir de faire flamber : la fumée produite par la flamme des substances résineuses employées dans la momification des cadavres effaça en grande partie les peintures qui décoraie les parois de la tombe.

pollion donnerait aussi à entendre que la salle arrondie des statues aurait été suivie d'une autre petite salle ; mais, comme il n'y a pas d'entrée marquée, je ne sais s'il y a pas eu erreur de la part du copiste [1]. Ce Nofréhôtep vivait sous la XVIIIe dynastie, sous le règne du Pharaon Amonhôtep, ou Aménophis Ier [2].

Un autre tombeau sur lequel je dois appeler l'attention date de la XIXe dynastie, du temps de Ramsès II, et avait pour propriétaire le grand prêtre d'Amon, Nebouannef. Ce tombeau débute par une grande salle décorée de dix piliers et ayant, à chaque extrémité, des statues. Cette première salle est suivie d'une seconde où six piliers de chaque côté soutiennent le plafond et forment une galerie. Elle donne entrée dans une troisième chambre beaucoup moins large que la seconde, qui était elle-même inférieure à la première, sous ce rapport. La troisième salle contient sur les côtés deux portes, situées vis-à-vis l'une de l'autre, et qui conduisent dans deux petites chambres, dont celle de droite est moins considérable que celle de gauche. Après la troisième chambre vient une quatrième d'égale largeur, mais moins longue que la troisième. Sur le côté droit de la seconde de ces salles, presque en face du cinquième pilier, se trouve la porte d'une autre salle, carrée et qui n'a pas été ornée, de même que les autres dont il vient d'être question. Le seul intérêt qu'offre ce tombeau pour l'histoire, la science et l'art, c'est que les piliers de la seconde salle sont des piliers de ceux que Champollion appelait *caryatides*, sur lesquels le défunt était représenté sculpté en ronde bosse et peint [3].

Il faut l'avouer, nous sommes ici en présence d'une œuvre complexe, où l'architecture funéraire montre qu'elle a fait de nouveaux progrès. Le travail représenté d'ailleurs par le creusement de ces tombeaux est immense. Le tombeau de Rekhmarâ contient une superficie de parois d'au moins 400 mètres carrés ; celui que je viens de décrire en dernier lieu quoique nous n'ayons point de mesure précise, devait être au moins d'une superficie quadruple ou quintuple, ce qui donne 2,000 mètres carrés

1. La première partie des *Notices* de CHAMPOLLION qui sont autographiées, est remplie d'erreurs et d'omissions ; la seconde partie, qui est l'œuvre de M. Maspero, est très correcte.
2. CHAMPOLLION, *Notices*, I, p. 546 et sqq.
3. Id., *ibid.*, I, p. 535.

pour les parois à creuser, à parer, à sculpter ou à peindre, sans compter le travail exigé par les piliers ou les statues. On peut juger ainsi à nouveau de l'habileté qu'il fallait aux ouvriers pour creuser dans la montagne cette longue suite de chambres, et ce n'est pas le dernier mot de la patience laborieuse et artistique des Égyptiens : nous verrons dans ce même chapitre le développement donné aux hypogées de la *vallée des Rois* pour les tombes royales et aux hypogées particuliers de la colline d'El-Asasif.

Dans le premier type de tombeaux décrit dans le second chapitre de cet ouvrage, nous avons vu que toutes les autres parties jugées essentielles de la tombe s'y trouvaient réunies, je veux dire la stèle, les statues et le puits. Sous le Moyen Empire, nous avons trouvé les tombeaux d'Abydos pourvus de stèles, mais ne contenant point de statues, tandis que dans les excavations de Beni-Hassan, les statues avaient repris la place qu'elles devaient avoir, mais la stèle était absente. Il en est de même dans les tombes du Nouvel Empire, quoiqu'elles aient toutes été creusées à Thèbes dans la montagne occidentale : les unes ont une ou plusieurs stèles, les autres ont des statues ; mais rarement, à ma connaissance, un tombeau contient les statues et la stèle. La stèle était bien changée de sa destination primitive ; on n'y résumait plus le tombeau tout entier, ou, si on le faisait encore, ce n'était qu'une exception très peu fréquente. Elle ne servait plus guère qu'à concentrer le témoignage des vivants ou du mort sur le culte funéraire ou sur la vie du défunt : c'est, je crois, de ces semblables témoignages que parle le moraliste du papyrus de Boulaq, quand il dit : « Observe la fête de ton Dieu, renouvelle-la lui en sa saison : Dieu s'irriterait de sa trangression. Fais ériger les témoignages, après que tu lui as présenté ton offrande. Agir ainsi est très bien [1]. » Quelquefois, on trouve deux de ces stèles, une à chaque extrémité de la première chambre. Elles ont une forme, non plus carrée ou approchant, mais arrondie par le sommet. Dans certains tombeaux cette stèle, toujours décorée, est un pur témoignage du culte qu'on rendait au défunt, ou plutôt du culte

1. Papyrus moral, de Boulaq, IV, pl. 16, l. 3 et seqq.. Cf. E. Amélineau, *La morale égyptienne quinze siècles avant notre ère*, p. 7 et seqq.

que demandait le défunt; dans d'autres, au contraire, elle raconte la vie du mort sur terre. La forme arrondie est désormais la forme officielle des stèles.

Dans un certain nombre de tombes assurément les moindres en quantité, la stèle a été remplacée par les statues que l'on trouve par deux, par trois, ou par quatre dans la chambre en cul-de-four qui termine le tombeau, mais quelquefois les statues se trouvaient tantôt à droite dans la première chambre, tantôt à gauche, tantôt des deux côtés à la fois. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir plus loin sur ce sujet dans les premiers chapitres du second volume de cet ouvrage.

De même pour le puits, quoiqu'on n'eût pas abandonné le principe qui présidait à l'excavation des salles souterraines qui, dans les pyramides, dans les *mastabas* et dans les tombeaux de Siout contenaient le sarcophage, et des longs couloirs inclinés qui y conduisaient, puisqu'on en trouve un exemple dans un tombeau d'Amonemheb, dont il a été question dans ce chapitre même ; cependant on a peu à peu changé la destination des couloirs et on a complètement abandonné l'usage des chambres souterraines, sauf l'exception que je viens de signaler : le tombeau étant tout entier souterrain, on ne sentait plus le besoin de construire un nouveau souterrain sous un autre souterrain, et le puits à momie a remplacé les chambres et les couloirs. On a donc creusé perpendiculairement et l'on s'est arrêté à une profondeur voulue. On ne s'est même pas contenté d'en creuser un, on en a creusé très souvent deux, quelquefois trois. Ils sont situés dans toutes les chambres, quelquefois à droite, quelquefois à gauche de la première salle, quelquefois dans le couloir, quelquefois au fond des autres salles qui souvent viennent se greffer en quelque sorte, ou sur le couloir, ou sur la chambre qui le remplace. Ils n'ont jamais moins de 6 mètres de profondeur, et atteignent quelquefois 16 ou 20 mètres. On y descendait, et les fellahs y descendent encore, grâce à des entailles faites dans les parois, où les pieds se posent, pendant que des mains on se retient aux parois. La largeur était généralement égale à la longueur, c'est-à-dire que l'orifice était carré; mais quelquefois l'ouverture du puits se trouve béante dans le sens de la longueur, sous les pas du visiteur, comme par exemple dans le tombeau des prêtres de Mentou où il occupe toute la

longueur du couloir, sauf deux petites banquettes, une de chaque côté, sur lesquelles on a grand'peine à se maintenir debout : on court risque ainsi d'y tomber et de n'en pouvoir sortir qu'après bien des heures et avec bien de la peine.

Que peut signifier la présence du puits perpendiculaire, de deux et même de trois puits de cette sorte dans les tombeaux de Thèbes? La réponse à cette question ne se fera pas attendre. Nous sommes ici en présence d'un progrès remarquable dans les mœurs de l'humanité et qu'il me faut expliquer tout au long. Quoiqu'on trouve des exemples de sépulture commune dans les pyramides, ainsi que je l'ai fait observer dans l'un des chapitres précédents, comme dans la pyramide de la fille de Khéops à Gizeh et dans la grande pyramyde à degrés de Saqqarah ; quoique cette communauté ne soit peut-être pas chose tout à fait inconnue dans les *mastabas* de la nécropole memphite, cependant il est impossible de nier un fait qui ressort avec évidence de toutes les fouilles entreprises, à savoir que la possession du tombeau était réservée à ceux qui l'avaient mérité, particulièrement aux hommes, car à peine quelques bien rares femmes étaient admises à cet excès d'honneur, et en ce cas elles avaient leur tombeau particulier le plus souvent soit parce qu'elles appartenaient à la famille royale, soit parce qu'elles avaient exercé une dignité quelconque ou rendu service à la communauté sociale et s'étaient ainsi attiré la faveur du Pharaon [1]. Les autres membres de la société égyptienne ne restaient évidemment pas sans sépulture, mais ils n'avaient pas les honneurs d'un tombeau particulier : on les mettait, comme on dit aujourd'hui, dans la fosse commune, ou bien on les gardait à la maison. Au fond c'était à très peu de chose près le même sort, et en cela, comme sur bien d'autres points que j'ai dû étudier plus spécialement, les Égyptiens ressemblaient beaucoup aux Grecs et aux Romains : leur maison était faite comme la maison grecque et romaine, elle était entourée d'une sorte d'*area* sacrée

1. Ceci n'est pas dit dans les textes; mais il est impossible que la chose ait eu lieu dans d'autres conditions. En effet, tous les Pharaons, sans exception, avaient leur tombeau : à peine quelques-uns des grands officiers de chaque règne obtenaient-ils une faveur qui devait être fort recherchée. D'où peut venir cette différence? Assurément d'un pouvoir quelconque, ayant droit par lui-même à l'honneur d'un tombeau, qui ne prodiguait pas cet honneur et ne l'accordait que rarement.

où l'on avait soin de déposer le cadavre momifié, quand on ne lui faisait pas bâtir une niche spéciale et qu'on ne le conservait pas dans la maison même [1]. Mais c'étaient là les idées primordiales de l'Égypte : en avançant dans la vie, ces idées se développèrent progressivement par une évolution nécessaire, et, comme on avait toujours regardé l'octroi d'un tombeau comme fort honorable pour celui qui en avait été l'objet et comme la suprême récompense de ses loyaux services, on en arriva à se demander pourquoi la famille entière ne partagerait pas l'honneur fait à son chef. Le Pharaon demeurait le seul distributeur de ces faveurs dernières, et il les distribuait à qui il voulait.

Aussi, s'il n'a jamais été vrai de dire que tout Égyptien devait se faire creuser un tombeau dans la montagne occidentale, cela est encore plus faux lorsqu'on parle de l'Ancien Empire. Les idées que j'exprime ici sont des idées qui n'ont pas droit de cité, à l'heure qu'il est, dans l'égyptologie officielle, telle qu'elle est cultivée par des hommes qui ne veulent pas croire à ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes observé ; mais ce sont là, j'en suis certain, des idées justes qui correspondent parfaitement aux mœurs de l'humanité primitive et aux monuments que nous connaissons. Jamais en effet on n'a trouvé, dans une tombe particulière appartenant à l'Ancien ou au Moyen Empire, des momies en aussi grand nombre que dans les tombeaux de Thèbes, où on les a rencontrées par centaines dans chaque puits qui avait été creusé dans le tombeau. Les idées humaines avaient marché et, au lieu de penser qu'il était honorable pour un individu d'avoir un tombeau magnifique, on trouvait qu'il était bien dur pour toute une famille d'être privée de ces honneurs qui avaient pu être libéralement accordés à son chef, quand un sentiment plus doux ne venait pas demander à être satisfait et n'exigeait pas que ceux qui avaient été amis pendant la vie ne fussent point séparés après la mort. L'autorité qui présidait à la concession d'une tombe, concession toujours faite à per-

1. Je me permettrai de renvoyer ici au chapitre d'un ouvrage que j'ai fait et qui ne sera publié sans doute qu'après celui-ci. Cet ouvrage est un *Essais sur l'évolution des idées morales* en Égypte, et ce chapitre auquel je renvoie est celui sur la *Famille en Égypte*. J'aurai d'ailleurs l'occasion de donner quelques-uns des résultats auxquels je suis parvenu dans les derniers chapitres de cet ouvrage.

pétuité, avait été ainsi amenée à lever l'interdiction qui devait exister auparavant et avait accordé aux services rendus que, non seulement le serviteur zélé auquel elle avait été accordée jouît des bénéfices de la tombe, mais encore que toute sa famille fût appelée à partager cet honneur, de sorte qu'on aurait pu mettre au-dessus de l'entrée des tombeaux de la nécropole thébaine ce qu'on met aujourd'hui sur le fronton des caveaux dans les nécropoles contemporaines : Famille X ou Famille Z. Ce fut certainement le cas pour le tombeau de Nofré-hôtep qui fut récompensé par le don du collier d'or, sous le règne de Horemheb, avant de recevoir la suprême récompense d'un tombeau, ainsi que je l'ai montré en détail [1] ; ce fut aussi le cas pour les prêtres d'Amon, pour ceux de Mentou à Thèbes dont la tombe contenait peut-être cinq ou six cents momies et dont les monuments sont épars dans tous les musées du monde: j'ai copié moi-même tous ceux que l'on avait conservés à Boulaq et j'ai pu reconstruire la généalogie de cette famille pendant sept ou huit siècles. C'est aussi le cas pour tous les tombeaux où l'on rencontre et on a rencontré des centaines de momies placées les unes sur les autres dans les puits et dont on remplissait plusieurs chambres[2]. Et ces momies ne sont pas des momies d'hommes uniquement: les femmes y sont aussi nombreuses que les hommes et l'on y trouve aussi quelques momies d'enfants de tout âge, quoique la chose soit assez rare. Tous les degrés de la vie y sont représentés et montrent ainsi qu'ils étaient tous traités avec égalité dans la mort et dans les regrets qu'elle emporte après elle dans tout cœur bien né. Sans doute, il restait encore trop de déshérités : les artisans, les pauvres scribes,

1. E. Amélineau, *Un tombeau égyptien* dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mai et juin 1891.

2. J'ai cité plus haut, d'après Champollion, la profanation faite par des Anglais de la tombe du premier Nofréhôtep, et j'ai dit comment ces aimables et intelligents visiteurs voulurent se donner le plaisir de voir flamber des momies ; l'ouvrage de la *Commission d'Égypte* renferme d'autres exemples semblables et on aurait pu faire exactement la même chose dans le tombeau des prêtres de Mentou. Il existe à gauche de la première salle de ce tombeau une chambre creusée en forme de voûte à la hauteur presque de la première salle : dans cette chambre dont je ne puis dire si elle fut creusée avec le tombeau, j'ai vu moi-même quatre ou cinq cents crânes de momies que les fellahs y avaient disposés, après avoir soigneusement dépaqueté les cadavres pour prendre tout ce qui pourrait avoir quelque prix. Ces exemples suffisent bien, je crois, pour démontrer que l'on pouvait enterrer et qu'on enterrait plusieurs momies de la même famille dans le même tombeau.

les fellahs, les esclaves n'obtinrent jamais la concession d'un tombeau qu'ils n'eussent pas été assez riches d'ailleurs pour creuser, orner, sans compter les frais nécessités par la momification et les funérailles ; mais aussi les soldats qui faisaient les conquêtes dont les Pharaons et ses grands officiers avaient les profits n'obtinrent jamais les honneurs d'une sépulture concédée à perpétuité, jamais il n'y eut en Égypte rien de semblable à ce qui se passait en Grèce où l'on faisait l'éloge des soldats tombés à Marathon, on ne punit jamais des généraux qui avaient laissé sans sépulture les corps de leurs soldats ; surtout on n'eut jamais l'idée d'élever un monument quelconque en l'honneur de ceux qui étaient tombés dans la bataille, parce que ces malheureux étaient considérés comme n'ayant rien fait d'extraordinaire ; en effet ils n'avaient pas sacrifié leur vie à la patrie, ou à l'humanité, mais à l'ambition d'un homme. Mais si la plus grande partie du peuple égyptien n'avait aucune part aux honneurs qui se distribuaient seulement entre un certain nombre de favorisés, on ne peut nier cependant que cette distribution ne se soit élargie assez pour comprendre l'un des sentiments les plus chers au cœur de l'homme : le culte des morts. Il faut donc saluer cette évolution dans la société humaine, quelque limitée qu'elle nous semble, car c'est le signe précurseur de l'évolution moderne, et surtout il ne faut pas oublier que nous sommes encore au XVIIIe siècle avant notre ère[1]. Rien ne se fait subitement dans l'humanité, tout est préparé par des causes souvent très lointaines et dont l'action échappe aux yeux du vulgaire trop pressé.

Les considérations que je viens de développer montrent quel était le réel état des conditions dans la société égyptienne : elles suffiraient aussi pour juger un chapitre de l'ouvrage écrit par Rhind sur la nécropole de Thèbes et ceux qui l'habitaient : ce chapitre est intitulé *Un cimetière de pauvres*. Rhind, qui s'occupait de faire des fouilles, vit découvrir un jour l'entrée d'un tombeau par les fellahs qui exécutaient ses ordres. Cette entrée était close par une porte encore en place, munie de tous ses clous et tournant sur ses gonds : la porte ouverte laissa apercevoir une première

1. On voit donc ce qu'il faut penser de la phrase qui a été écrite récemment et qui affirmait que la sépulture de famille était inconnue en Égypte.

galerie encombrée par des cercueils ou des restes de cercueils assez pauvres d'apparence, avec des momies jetées pêle-mêle, plus ou moins dépaquetées. Ce couloir descendait en plan incliné vers un puits qui, lui-même, descendait perpendiculairement vers une autre galerie conduisant à une seconde porte également en place : cette nouvelle porte ouvrait sur quatre chambres funéraires où étaient déposés de nouveaux cercueils qui n'avaient pas échappé aux fouilles, mais qui, malgré la violation de sépulture, étaient restés intacts. Comme tout ce monde avait l'air assez misérable, Rhind en a conclu que c'était un cimetière, ou plutôt une tombe de pauvres : il y avait des momies de tout genre, hommes, femmes, enfants, entassés au nombre de deux ou trois, dans des cercueils qui n'avaient pas été faits à leur mesure et dont on s'était emparé pour eux. Il parle aussi de momies de la même catégorie qu'il mit au jour près de Drah-Abou'l-Neggah, et qui étaient placées à la surface du sable dans des puits ou tranchées sans grande profondeur. Il en conclut également que c'étaient là des momies de pauvres gens [1].

Ce que j'ai dit tout à l'heure montre combien cet auteur s'est trompé; sans doute, les momies découvertes par lui sont de triste condition, si on les compare aux momies merveilleuses des belles époques de la XVIII[e] ou de la XIX[e] dynastie; mais si l'on veut se donner la peine de rechercher, et nous le ferons dans la seconde partie de cet ouvrage, à combien se montaient les frais, comme nous dirions aujourd'hui, de la momification, même pour les momies de cette classe, on verra pertinemment que les malheureux de la dernière condition dans la société égyptienne n'étaient pas assez riches pour se payer le luxe de la momification des défunts de leur famille. Les momies découvertes par Rhind ne sont de pauvres gens que par comparaison avec des gens plus riches et plus haut placés, mais elles sont des momies de gens très riches par rapport aux malheureux qui grouillaient au-dessous d'eux. Les malheureux vraiment malheureux étaient aussi nombreux dans l'Égypte ancienne que dans l'Égypte contemporaine : il n'y a pas eu grand changement sous ce rapport, et, pour savoir comment devaient être traités les cadavres des pauvres gens d'autrefois,

1. Rhind, *Thebes, its tombs and their tenants*, chap. v, p. 124-139.

il n'y a qu'à voir comment sont traités les cadavres des pauvres gens d'aujourd'hui. Dans la Haute comme dans la Basse-Égypte, on enveloppe tant bien que mal le mort dans un linceul, en laissant la face découverte, on le met sur une sorte de brancard, ou dans une bière commune que quatre hommes chargent sur leurs épaules, et, cinq ou six heures après le décès, on le conduit au cimetière commun, en chantant des hymnes religieux, en ne témoignant qu'une douleur purement officielle, celle des pleureuses à gages, pendant que les porteurs et les hommes du cortège ont l'air d'aller à une partie de plaisir plutôt que d'aller rendre les derniers devoirs à celui qui, si peu d'heures auparavant, était leur compagnon et leur ami. Au cimetière, on le jette dans une fosse creusée à la hâte, on ramène la terre par dessus le cadavre qui gît ainsi à une petite profondeur où le soleil n'a pas de peine à atteindre, si les chacals le laissent décomposer le cadavre. Voilà comment est traitée actuellement en Égypte l'immense majorité des morts. Sans doute, si un personnage puissant vient à mourir, les choses ne se passent pas aussi simplement que cela, mais c'est bien ce qui se passe pour les pauvres petites gens. Si les voyageurs n'ont rien dit de semblable, c'est qu'ils ne se sont guère préoccupés des malheureux et qu'ils n'ont eu d'yeux que pour les riches, les puissants, dont le cortège leur offrait bien plus matière à description.

Ce ne sera pas faire une injure aux Égyptiens que de penser qu'ils agissaient absolument avec la même vitesse et le même flegme, en se contentant de dire ou à peu près pour toute oraison funèbre : Dieu l'a voulu, et en n'ayant de la disparition du vivant aucune de ces peines terribles qui semblent être le propre de nos civilisations européennes ; on ne change ni le tempérament du peuple, ni ses habitudes du jour au lendemain et ce n'est pas faire une très forte induction historique de penser qu'il en a toujours été ainsi en Égypte. Sans doute cette seconde conclusion est en désaccord avec celle de Rhind et celles qui ont été données à la suite par des savants trop pressés d'adopter une conclusion quelconque pour l'examiner et la contrôler, qui n'ont d'égards que pour la philologie et ce qui s'y rapporte : la science se compose, non seulement de philologie, mais encore et surtout de la connaissance aussi exacte que possible des coutumes et des mœurs d'un peuple, de leur rapport avec la civilisation

humaine en général. D'ailleurs, je n'en suis pas à rejeter une conclusion hâtive de plus, puisque déjà elles sont nombreuses, les conclusions auxquelles on peut donner l'épithète de hâtives et par conséquent d'erronées, et que je n'ai pu accepter.

Avant de terminer la description des tombeaux particuliers de cette époque et de discuter certaines questions qui s'y rattachent, qu'on me permette de citer ici un passage d'une œuvre copte qui date du VIIe siècle de notre ère. Il s'agit d'un évêque de la ville de Coptos, aujourd'hui Qeft, qui avait l'habitude de se retirer dans la montagne de Djîmé, toutes les fois qu'il prévoyait quelque occasion de conflit ou que revenait le Carême. Le récit est naïf et mérite d'être connu tout à la fois par la description qu'il contient de la tombe et des idées qui s'y rapportaient. Le héros de ce récit s'appelle Pisentios, d'un nom égyptien auquel on avait ajouté la terminaison grecque, et la montagne de Djîmé n'est autre que la montagne occidentale de Thèbes, ainsi nommée du village de Djîmé ou Gîmé qui s'était élevé sur l'emplacement de Médinet-Habou, ou non loin de là. « Il arriva un jour, dit le disciple de Pisentios, que mon père, étant encore avec moi dans la montagne de Gîmé, me dit : « Jean, mon fils, suis-« moi, que je te montre le lieu où je me reposerai, afin que tu me visites « chaque samedi, afin que tu m'apportes un peu de nourriture et un peu « d'eau à boire, pour le soutien de mon corps. » Mon père se leva marcha devant moi, récitant à haute voix les Saintes Écritures inspirées de Dieu. Lorsque nous eûmes marché environ trois milles, du moins il me parut ainsi, nous rencontrâmes un endroit comme une porte ouverte tout à son grand. Lorsque nous fûmes entrés en ce lieu, nous le trouvâmes comme un rocher sculpté. Il y avait six colonnes s'élevant sous ce rocher : l'endroit avait cinquante-deux coudées de largeur[1], il était quadrangulaire et avait une hauteur proportionnelle. Il contenait une foule de corps momifiés; rien qu'à passer en ce lieu, on sentait une foule d'odeurs sortant de ces corps. Nous prîmes les cercueils, nous les amoncelâmes les uns sur les autres : ces cercueils étaient très larges et les boîtes où étaient les corps étaient très ornées. Les étoffes, dans lesquelles avait été ensevelie la

1. C'est-à-dire environ 26 mètres.

première momie qui était près de la porte, étaient de la soie des rois. La momie était très grosse, les doigts de ses mains et de ses pieds étaient embaumés séparément. Mon père dit : « Combien y a-t-il d'années que « ces hommes sont morts? ou de quel nome étaient-ils? » — Je lui dis : « Dieu le sait. » — Mon père me dit : « Va-t'en, mon fils, reste dans ta cel-« lule, veille sur toi ; ce monde est périssable, à toute heure on peut nous en « séparer. Prends soin de ta pauvre âme, jeûne avec perfection, fais bien « tes prières, celles de chaque heure, comme je te l'ai enseigné, et ne viens « ici vers moi que le samedi seulement. » Lorsqu'il m'eût dit ces paroles, j'allais le quitter, lorsque je regardai sur l'une des colonnes et j'y trouvai un petit rouleau de parchemin. Mon père l'ayant déroulé le lut, il y trouva écrits les noms de tous les hommes qui étaient momifiés en ce lieu ; il me le donna, je le remis en sa place. J'embrassai mon père, je le quittai, je marchai avec lui pendant qu'il me conduisait et me disait : « Tu vois ces « momies! il faut que chacun soit ainsi. Quelques-unes dont les péchés ont « été nombreux sont maintenant dans l'Amenti, les autres dans les ténèbres « extérieures, les autres dans des puits et des fosses remplis de feu, d'autres « encore dans le fleuve de feu sans qu'on leur ait encore donné repos. De « même aussi d'autres sont dans le lieu du repos à cause de leurs bonnes « œuvres. Lorsque l'homme sort de ce monde, ce qui est passé est passé ! » Après m'avoir dit cela, il me dit encore : « Prie aussi pour moi, mon fils, « jusqu'à ce que je te revoie. » Ainsi j'allai vers ma demeure, j'y restai, faisant selon les recommandations de mon père saint, abba Pisentios[1]. » On verra par cette description d'une tombe égyptienne par un Égyptien que je suis loin d'avoir inventé quoi que ce soit pour l'ornement de mon récit et qu'en tous les points qu'elle touche elle est conforme à celle que j'ai donnée moi-même au cours de ce chapitre.

A cette description matérielle de la tombe thébaine se rattache une question importante, celle de savoir à quelle époque les tombes de la nécropole de Thèbes ont été faites, si elles étaient réellement préparées

1. E. Améliseau, *Le christianisme en Égypte au VIIe siècle. Vie de Pisentios*, p. 141-145. Je ne cite pas la suite du récit qui n'a pas rapport à cette partie de mon ouvrage et que je retrouverai dans une autre.

par le vivant pour lui-même après sa mort, ou si elles étaient creusées, décorées après la mort du défunt. J'ai déjà traité cette question autant que je pouvais le faire à la fin du premier chapitre de cet ouvrage, et je n'ajouterai ici que peu de réflexions. La concession du tombeau par le Pharaon laisse d'elle-même supposer des cas où le bénéficiaire n'avait pas moralement le temps de faire creuser son tombeau; sauf certaines conditions de faveur particulièrement grandes, il fallait mériter cet honneur par toute une vie de travail et de dévouement au prince, sinon à la chose publique : souvent même, je le crois, il devait arriver que le fonctionnaire n'avait pu obtenir de son vivant la concession qu'il désirait et que le Pharaon la concédait seulement aux enfants en faveur de leur père. Il devait donc arriver encore assez souvent que le temps manquait au bénéficiaire de la concession pour pouvoir l'utiliser lui-même, d'autant plus qu'à Thèbes tout au moins, le Pharaon prenait soin de régler par lui-même où l'on devait creuser ce tombeau, ou par l'un de ses officiers. C'est ce que prouve la concession d'Aménophis III conservée sur un *ostracon* du *British Museum* [1]. En outre, lorsque le tombeau fut devenu une sépulture de famille, les enfants qui héritaient de la concession faite à leur père avaient un droit sur la décoration du tombeau, si le père n'avait pas eu le temps de régler avant sa mort comment cette décoration devait être faite. C'est ce qui a eu lieu pour le tombeau de Nofréhôtep qui vécut au temps de Horemheb, comme cela résulte clairement des représentations de ce tombeau, ainsi que je l'ai déjà montré plus haut. On ne saurait objecter que le titre de *défunt* ait été en quelque sorte escompté d'avance, puisqu'il était parfaitement certain que, tôt ou tard, les fils de Nofréhôtep viendraient à mériter ce titre, qu'on le leur avait accordé d'avance et que l'application de cette épithète à quelqu'un ne signifiait absolument rien dans le sens que je peux ici lui donner; l'objection disparaît en effet devant cet autre fait, à savoir qu'il y a certaines personnnes dans quelques tombes qualifiées au contraire de *vivantes* ou de *saines*. La différence entre les deux états étaient donc parfaitement marquée et l'on n'employait pas au hasard l'une ou l'autre de ces deux qualifications. Par conséquent,

1. Birch, *Inscriptions in the hieratic and demotic characters*, pl. XV.

encore une fois, le tombeau pouvait être creusé ou achevé alors que le défunt n'était plus de ce monde, alors même que ses fils l'avaient suivi dans la région d'où l'on ne revient plus, comme s'exprimaient les textes égyptiens. Je suis persuadé que, si l'on veut dorénavant faire attention à ce fait particulier dans les tombeaux que l'on publiera intégralement, des exemples semblables se retrouveront en assez grand nombre.

Et maintenant que j'ai traité des tombes particulières de la nécropole thébaine, je dois passer à la description des tombes royales de Biban-el-Molouk, ou *vallée des Rois.*

§ 2. — *Tombeaux des Rois dans la nécropole thébaine.*

L'historien grec, Diodore de Sicile, parlant des sépultures royales de Thèbes, dit : « On voyait aussi à Thèbes les tombeaux des anciens rois qui, par leur magnificence, laissent à la postérité peu de chance de produire sous ce rapport rien de plus beau. Les prêtres affirmaient, d'après leurs annales qu'on y trouvait quarante-sept tombeaux royaux ; mais, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, il n'y en avait plus que dix-sept, dont plusieurs avaient été détruits à l'époque où nous avons visité ces contrées, pendant la CLXXX[e] olympiade. Non seulement les prêtres égyptiens qui puisent leurs renseignements dans leurs annales, mais encore beaucoup de Grecs qui, étant allés à Thèbes du temps de Ptolémée, fils de Lagus, ont écrit (entre autres Hécatée) sur l'histoire d'Égypte, s'accordent avec ce que nous avons dit [1]. »

Il est peu probable, comme je l'ai déjà dit, que, conformément à la prétention des prêtres égyptiens, la vallée où se trouvent encore les tombeaux des Rois ait jamais contenu quarante-sept tombeaux : aujourd'hui même, aprés tant de recherches faites en tout sens dans la vallée des Rois et dans la vallée de l'Ouest où se rencontrent aussi des tombes royales, on n'a pu arriver à reconstituer qu'un chiffre inférieur presque de moitié à celui

1. Diodore de Sicile, I, 46. Il s'agit ici de Hécatée d'Abdère, le prédécesseur d'Hérodote dans l'histoire; il avait écrit plusieurs ouvrages, aujourd'hui perdus.

que donne l'historien grec : on en a découvert seulement vingt-cinq, dont quatre sont situées dans la vallée de l'Ouest. Mais rien n'indique dans les paroles de l'historien grec qui vient d'être cité, qu'il faille placer tous ces tombeaux dans la même partie de la nécropole thébaine, la vallée de Biban-el-Molouk [1] ; il pouvait parfaitement se faire que, dans ce nombre, les prêtres égyptiens aient fait entrer les sépultures royales qui se trouvaient à Drah-Abou-l'Neggah, quoiqu'on en ignore exactement le nombre. Cette question demeurera vraisemblablement toujours incertaine, parce qu'elle est insoluble, faute de documents qui permettent de la résoudre, à moins qu'il ne se produise de nouvelles découvertes. Mais ce qui est demeuré et demeurera probablement longtemps encore l'expression de l'exacte vérité, c'est le jugement porté par Diodore sur la beauté de ces monuments souterrains : jamais depuis l'époque à laquelle remontent ces tombeaux, on n'a exécuté de pareils travaux pour une tombe royale ou autre.

Les Grecs, frappés de la disposition de l'agencement de ces tombes, leur avaient donné le nom de *syringes*, appellation sous laquelle elles étaient communément désignées. On s'est extasié devant la justesse de cette dénomination : « Le mot de *spéos* n'a pas paru suffisant aux Grecs pour donner une idée de la profondeur de ces couloirs et de leur étroitesse ; ils les ont appelées *syringes*, du même nom qu'ils employaient pour désigner les tuyaux de la flûte, et les modernes, quand ils parlent de la tombe thébaine, ont coutume de se servir de ce terme pittoresque et expressif [2]. »

1. Cette désignation arabe signifie *les portes des rois*, si on la traduit exactement : cette signification répond de tout point encore à l'état dans lequel se trouvent les tombes royales. En effet, on aperçoit, dans la vallée de Biban-el-Molouk, des ouvertures béantes disposées d'endroit en endroit dans le flanc de la montagne : les Arabes saisis par cette apparence l'ont exprimée par le mot *portes*, sans aller au delà et sans entrer dans la disposition intérieure des tombeaux. On a prétendu qu'ils n'avaient fait que traduire une expression copte, c'est-à-dire égyptienne. Quoique la chose ne soit pas impossible, elle ne me paraît cependant que peu probable, car les Égyptiens n'ont jamais désigné le tombeau seulement par le mot *ouverture*, ou *porte* : ils avaient à leur service un certain nombre de mots pour exprimer la *tombe* : aucune ne se rapproche de l'idée suggérée par le mot « porte », de sorte que si la chose est vraie, la traduction a dû se faire sur le parler très vulgaire.

2. Perrot et Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I. *Égypte*, p. 262-269. — Les mêmes auteurs ajoutent plus loin, p. 266 : La tombe thébaine par excellence, c'est le *spéos*, c'est la *syringe*, qui n'est que le développement et l'exagération du *spéos*.

Je ne saurais trouver l'expression *syringe* autrement que fausse : on le verra par la description que je ferai de plusieurs de ces tombes royales. Les Grecs, là, comme à peu près dant tous ce qu'ils ont dit de l'Égypte, ont été frappés par le petit côté des choses : pour que le mot *syringe* fût employé avec justesse, ce qui est préférable à l'expression et au pittoresque, il faudrait que les tombes royales consistassent toutes en un long couloir, avec des niches creusées de temps en temps sur les côtés, pour répondre aux trous de la flûte, mais ce n'est là ni le cas des tombes royales, ni des tombes particulières de la nécropole thébaine, et quel mérite peut bien avoir un terme qui ne répond nullement à l'objet qu'on cherche à exprimer, qui en donne même une idée tout à fait fausse ? S'il suffit de ces deux qualités pour rendre une expression pittoresque et expressive, un grand nombre d'écrivains de tous les siècles mériteraient cette épithète de pittoresques, car ils ont étrangement abusé de l'impropriété des termes. Ce qui a trompé les modernes dans l'emploi de ce mot emprunté aux Grecs, c'est l'admiration irraisonnée, quelquefois, que l'on réserve pour tout ce qui a trait à la Grèce : les Grecs cependant ont trop souvent été superficiels dans leurs jugements, et, comme pour exprimer ces jugements ils avaient besoin de mots, ils se sont quelquefois montrés légers dans le choix des termes qu'ils employaient. C'est leur rendre un très mauvais service que de pousser si loin cette admiration ; ils nous ont légué assez de choses admirables pour que nous n'allions pas les trouver merveilleux en des choses pour lesquelles ils n'ont aucun droit à l'admiration de la postérité.

Les tombes royales de la nécropole thébaine n'ont guère en effet l'apparence d'une flûte avec l'étroitesse du roseau qui la constituent. Aussi je ne puis accepter l'application qu'on a voulu faire à ces tombes des longs couloirs des divisions souterraines en la partie du monde que devait traverser le soleil pendant sa course nocturne. Comme cette idée a été présentée tout au long dans un ouvrage sérieux, je ne saurais mieux faire que d'en citer textuellement les paroles : « Comme la pyramide memphite, la montagne thébaine ne renferme que les couloirs et le caveau. Pendant le jour, l'âme pure ne courait aucun danger sérieux ; mais le soir, au moment où les eaux éternelles, qui roulent sur la voûte des cieux, tombaient vers

l'Occident en larges cascades et s'engouffraient dans les entrailles de la terre, elle pénétrait, avec la barque du Soleil et son cortège de dieux lumineux, dans un monde semé d'embûches et de périls. Douze heures durant, l'escadre divine parcourait de longs corridors sombres, où des génies, les uns hostiles, les autres bienveillants, tantôt s'efforçaient de l'arrêter, tantôt l'aidaient à surmonter les difficultés du voyage. D'espace en espace, une porte défendue par un serpent gigantesque s'ouvrait devant elle et lui livrait l'accès d'une salle immense remplie de flamme et de fumée, de monstres aux figures hideuses et de bourreaux qui torturaient les damnés ; puis les couloirs recommençaient étroits et obscurs, et la course à l'aveugle au sein des ténèbres, et les luttes contre les génies malfaisants et l'accueil joyeux des dieux propices. A partir du milieu de la nuit, on remontait vers la surface de la terre. Au matin, le soleil avait atteint l'extrême limite de la contrée ténébreuse et sortait à l'Orient pour éclairer un nouveau jour. Les tombeaux des Rois étaient construits sur le modèle du monde infernal. Ils avaient leurs couloirs, leurs portes, leurs salles voûtées, qui pénétraient profondément au sein de la montagne. La distribution dans la vallée n'en était déterminée par aucune considération de dynastie ou de succession au trône[1]. »

J'avoue que la beauté de la comparaison ne saurait m'en faire oublier la fausseté générale : je ne puis voir dans les paroles que je viens de citer qu'un de ces morceaux à effet auxquels on finit par être habitués et par lesquels l'auteur doit se laisser tromper lui-même. Les couloirs des tombes royales de Bibân-el-Molouk ne sont pas généralement si longs qu'on serait tenté de le croire, après les paroles qui viennent d'être citées; une seule tombe pourrait à la rigueur répondre au portrait qui vient d'être fait, celle de Ramsès IV, mais en général, on le verra plus loin, ce n'est pas là la ressemblance de ces tombeaux, ce dont on peut s'assurer de suite en jetant les yeux sur le plan des tombes de Séti Ier, de Ramsès II et de Ramsès III. Les salles se suivent les unes les autres sans couloirs, rien que par une simple porte d'entrée, et quelquefois par un escalier qui conduit plus avant dans le souterrain. Pas une seule d'entre elles ne contient les

1. Maspero, *L'Archéologie égyptienne*, p. 152-153.

douze divisions qu'il lui faudrait pour être « construite sur le modèle du monde infernal. » En outre la comparaison instituée est si loin d'être exacte qu'au lieu de remonter vers le sol, à partir de la moitié, les tombes royales vont toujours en descendant plus avant dans les profondeurs de cette montagne, témoin la tombe de Séti Ier, comme le fait est fort connu. Dès lors comment ces tombes pourraient-elles être construites sur le modèle qu'on a cru pouvoir indiquer, puisqu'à partir de minuit, le monde infernal, au lieu d'aller continuant à descendre dans les entrail le de la terre, commençait au contraire à se relever et à se rapprocher, par une ascension graduelle, du niveau de l'horizon? Mieux encore, les divers domaines des heures de la nuit étaient séparés par des portes fermées dont un gardien monstrueux défendait l'entrée ; quand le Soleil porté sur sa barque arrivait devant cette porte, il lui fallait en dire le nom mystique au gardien qui le laissait passer et la porte s'ouvrait d'elle-même. Or, dans les tombes royales, les portes donnant entrée dans les salles intérieures n'étaient point fermées la plupart du temps, elles n'avaient point de gardien à tête de serpent pour en défendre ou pour en permettre l'entrée. Le seul point de comparaison que l'on pourrait signaler entre ce monde souterrain, tel que nous le font connaître les papyrus qui renferment la description de ce qu'on appelle l'hémisphère inférieur, fort improprement, et la tombe égyptienne creusée dans la montagne, c'est que certaines salles contiennent comme décors la représentation des domaines des heures de la nuit ; mais c'est tout. Si l'on eût dit que la tombe-hypogée ressemblait à l'un des domaines des douze heures de la nuit, la chose eût pu être soutenue, quoiqu'il fût resté à prouver que ce domaine pouvait se diviser en un certain nombre, plus ou moins grand, de compartiments répondant aux diverses chambres de la tombe, et je ne l'aurais pas admis davantage; mais comparer en bloc la tombe royale au monde souterrain que parcourait le Soleil de la nuit et dire que l'une a été formée sur le modèle de l'autre me semble plutôt fait pour égarer le lecteur que pour l'éclairer.

Une autre théorie sur le développement de la tombe veut faire provenir la tombe royale du temple construit en l'honneur de la divinité. C'est encore dans l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* que se trouve la théorie que

je dois exposer avant de la réfuter. « Nécessairement pleine et massive, disent les auteurs de cet ouvrage, la pyramide ne se prêtait pas à fournir ces heureuses combinaisons de lignes horizontales et de lignes montantes, de lignes droites et de lignes courbes, ces agréables contrastes de l'ombre et de la lumière, cette somptuosité du décor, cette variété d'effets où se complaisait l'art savant et même raffiné de cette époque. Vouloir donner à la pyramide d'autres ornements que le brillant et le poli d'un revêtement formé d'excellents matériaux, ajustés avec la dernière précision, c'eût été lui retirer quelque chose de sa simplicité et par là même de sa grandeur, du genre de grandeur et de beauté qui lui appartient en propre. On en avait peut-être été averti par les tentatives de cette espèce qu'avait faites le Moyen Empire ; celles que renouvellerait plus tard l'Éthiopie ne devaient pas avoir meilleur succès. Mieux valait prendre tout de suite un parti plus franc qui permît d'utiliser, pour l'érection de la tombe royale, toutes les ressources de l'art nouveau. Le chef-d'œuvre de cet art, c'était le temple, le temple qui se développait en surface plus qu'en hauteur, le temple avec ses avenues bordées de sphinx, avec ses colosses et ses pylônes, avec ses portiques et ses forêts de colonnes : si l'on arrivait à faire entrer le temple dans la composition de cette tombe, objet de tant de soins, on aurait résolu le problème. Le moyen, c'était d'agrandir dans des proportions considérables une partie de la sépulture royale qui n'avait eu jusqu'alors, semble-t-il, qu'une importance secondaire : il fallait que la chapelle funéraire devînt un temple, un véritable temple où le roi défunt, où le héros divinisé, introduit par la mort dans le cercle et la société des dieux dont il était le fils, recevrait de ses successeurs et du peuple tout entier les honneurs perpétuels et les hommages qu'il avait si bien mérités.

« Les exploits de ces princes auxquels l'Égypte n'avait rien à comparer, même dans les plus beaux jours de son glorieux passé, durent contribuer à suggérer cette idée vers laquelle on était d'ailleurs conduit par le mouvement général et comme par le courant de l'art contemporain. Pour contenter ce désir, on n'avait qu'à prendre la chapelle et à la détacher de la tombe à laquelle jusqu'alors elle avait été attachée et comme soudée par la tradition. L'emplacement de la sépulture, de la tombe proprement dite ne

pouvait guère faire question. » Et les deux auteurs disent que tout naturellement on choisit la chaîne Libyque[1].

Ce qui précède ne rend pas même compte du détachement de la chapelle de la tombe proprement dite ; quant à la construction de cette tombe, les deux auteurs ont adopté les idées que M. Maspero devait émettre après eux, mais qu'il leur a soufflées[2], avec cette différence que le premier a depuis changé de système et que les seconds ont continué de croire aux idées de M. Maspero. Ce n'est plus en effet dans la conception du monde souterrain traversé par le soleil nocturne que MM. Perrot et Chipiez trouvent le modèle de la tombe royale dans la nécropole thébaine, c'est dans la partie de ce même monde, ou d'un monde analogue, appelée par les Égyptiens Amenti, et que ne traversait point le Soleil de la nuit, qu'ils ont trouvé le modèle de la tombe construite dans la montagne occidentale[3]. Ils sont peut-être plus rapprochés de la vérité que ne l'a été M. Maspero, parce qu'ils font correspondre le plan de la tombe thébaine au développement des idées et à leur état contemporain en Égypte, ce qui est tout à fait rationnel, tandis que la première théorie donne une explication de la tombe par une doctrine toujours vivante en vérité, mais qui remontait bien plus haut dans l'histoire de la pensée égyptienne : cela n'empêche aucunement d'ailleurs que la seconde ne corresponde pas plus à la réalité que ne le faisait la première.

Cette seconde théorie repose sur une confusion que j'ai déjà signalée dans le premier chapitre de cet ouvrage. L'idée de détacher la chapelle funéraire de la tombe, pour la transporter dans la plaine de Thèbes à une distance de 5 à 8 kilomètres pour les divers points extrêmes, ne pouvait pas se produire dans un cerveau égyptien, et cela à cause des idées qui s'y étaient formées précédemment et y demeuraient fortement enracinées. La chapelle n'était autre chose en fin de compte que la salle où se réunissaient les vivants qui venaient rendre visite au mort et lui apportaient leurs offrandes : cette salle était contiguë à la salle du sarcophage dans les

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *Égypte*, p. 265-266.

2. *Ibid.*, Cf. toute la première partie du chapitre III, où sont exposées les *Idées de l'Égypte sur l'autre vie*.

3. *Ibid.*, p. 293-294.

tombeaux primitifs ou était devenue dans la nécropole thébaine la salle même où l'on avait déposé la momie. La partie du composé humain qui a donné lieu à la croyance postérieure de l'âme, le *double* y vivait attaché en quelque sorte au cadavre, ne pouvant s'en éloigner que pour chercher sa nourriture parmi les immondices, les sables, partout où il avait espoir de trouver quelque soulagement à la faim qui menaçait son existence, et cela seulement si on venait à l'oublier, ou bien pouvant à volonté pendant le jour faire telle excursion qu'il voulait à condition d'être rentré le soir dans sa tombe. Il eût été souverainement incommode pour cette partie du composé humain d'avoir à faire, le jour ou la nuit, un voyage aussi difficile que celui qui ait été nécessaire pour se rendre de la *vallée des Rois* à Médinet-Habou par exemple, où se fussent conservées pour elle les offrandes que la piété des survivants aurait consacrées à sa nourriture. D'ailleurs rien, dans les inscriptions des temples bâtis à l'ouest de Thèbes, ne saurait donner l'idée d'une destination funéraire ainsi entendue et limitée. Ces temples sont chargés d'inscriptions, pas une seule n'est rédigée dans le sens de celles qui décorent les parois des tombes royales ; les ornements donnent aussi une autre idée que l'idée funéraire : Au Ramesséum, à Médinet-Habou, le fondateur ne s'y comporte pas d'autre manière que Séti Ier à Karnak ou à Abydos. D'ailleurs à quoi bon aller déposer les offrandes funéraires destinées à tel ou tel mort, dans un temple aussi éloigné de leur séjour pour l'éternité, lorsque le tombeau lui-même en était rempli? En outre, c'est bien mal connaître les idées égyptiennes que de prétendre que les rois divinisés étaient après leur mort l'objet d'un culte spécial dans les temples de la rive gauche : c'est confondre ensemble les idées de la divinité du roi en tant que faisant partie du culte solaire et celles qui étaient attachées au roi mort. Le culte funéraire proprement dit était d'ordre entièrement privé et dépendait uniquement de la famille. Le culte des rois était d'ordre autant politique que religieux et, si les Pharaons firent élever quelque temple à leur propre divinité, ce ne fut qu'à l'extérieur de l'Égypte : dans les temples égyptiens, ils sont les premiers représentés faisant les offices du prêtre et remplissant près du dieu ou des dieux toutes les fonctions qu'on attachait, en ces temps primitifs, à l'intermédiaire entre la divinité et les hommes. Quand le tombeau était aussi

étroit et d'un accès aussi difficile, aussi impossible quelquefois que les pyramides, il est très facile de comprendre qu'on ait éprouvé le besoin de construire près de ce tombeau un petit temple où l'on pouvait se réunir pour faire tous les offices du culte funéraire : aussi toutes les pyramides avaient-elles ce temple dans leur enceinte, et non seulement les pyramides de Gizeh et des environs, mais encore celles que les Pharaons éthiopiens devaient faire élever dans la Nubie. Mais dans les tombeaux qui présentaient assez d'espace pour la réunion de la famille, cette obligation ne s'imposait point; il n'y a point de temple pour les *mastabas*, pour les tombes de Siout, de Beni-Hassan, d'Abydos, pourquoi y aurait-il donc eu pour celles de Thèbes. J'entends bien qu'on me répond que c'est seulement pour les Pharaons; mais alors tous les Pharaons auraient dû avoir ainsi leur temple; la plaine occidentale de Thèbes eût dû contenir de la sorte vingt-cinq de ces monuments : elle n'en contenait guère que sept ou huit. Tout s'accorde donc à ruiner cette théorie première du détachement de la chapelle funéraire. Si les auteurs de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* avaient voulu parler du culte rendu par les Pharaons aux Pharaons leurs ancêtres, de ce que j'ai nommé le culte impérial, mes conclusions seraient toutes différentes, mais ils ont voulu seulement s'en tenir au tombeau. Quant à la conception du tombeau lui-même, elle ne pouvait pas plus offrir l'image de la région funéraire que l'on appelait *Amenti*; elle a seulement en sa faveur le même nom donné en égyptien à l'Occident; mais cette théorie n'aurait encore rien valu pour les nécropoles situées à l'est : elle n'est pas assez compréhensive et par conséquent il faut la rejeter.

Une troisième théorie du tombeau a été donnée par M. Lefébure dans son introduction au *Tombeau de Séti Ier*. Elle s'écarte assez des deux précédentes et se rapproche par conséquent plus de la vérité, mais sans avoir rencontré, je crois, la vraie solution du problème. Voici les paroles de cet égyptologue éminent : « Les tombeaux de Séti Ier et de Ramsès IV... fournissent deux excellents modèles des deux manières dont les hypogées royaux furent creusés et décorés, suivant leur grandeur et leur date. Il y a en effet deux plans principaux, en rapport avec la puissance ou la durée des règnes, et deux décorations principales, en rapport chronologique avec la grandeur et la décadence de l'empire : la connaissance de ce double

plan et de cette double décoration simplifie au plus haut point l'examen des monuments étudiés ici.

« Les deux plans principaux sont le grand et le petit plan. Le petit est l'extension du puits et du caveau des tombes ordinaires; ses corridors correspondent au puits et ses salles avec leurs annexes au caveau. Le grand plan n'est guère que le redoublement du petit. Il varie toujours de règne en règne, mais son ensemble laisse facilement entrevoir sa destination, qui était de dépister les recherches, au moins dans le principe, car à la fin ce plan fut systématisé et régularisé. De la conception primitive dérivent quatre sections dont chacune, aux plus anciens tombeaux, pouvait comporter une dérivation dans l'axe du plan : elles ont été conservées ici dans le partage du tombeau de Séti Ier, en quatre parties distinctes: I, les premiers corridors et une petite salle à puits; II, une grande salle à piliers avec ses annexes; III, les derniers corridors et une petite salle correspondant à celle du puits; IV, une deuxième grande salle à piliers avec annexes, correspondant à la première grande salle.

« Un tel plan suggère l'idée d'un tombeau en quelque sorte double, ou, si l'on veut, de deux tombeaux, l'un faux et l'autre vrai, reliés l'un à l'autre par le passage qui s'ouvre dans le sol de la première salle à piliers et qui s'appelait *ro-stâ*, comme la porte de l'enfer[1]. »

J'ai le regret de ne pas pouvoir accepter les idées qui viennent d'être énoncées: ce que je dirai plus loin montrera pourquoi. Je puis dire, tout d'abord, que l'une des principales raisons, c'est que, présenté de la sorte, ce système est beaucoup trop absolu, trop fermé ; par exemple, il ne laisse pas l'entrée possible au tombeau de Ramsès III, avec ses petites chambres le long du couloir d'entrée. Si la tombe de Séti Ier semble au premier coup d'œil rentrer assez bien dans le plan qualifié de grand, cependant l'on a oublié que ce tombeau ainsi représenté n'est pas complet et qu'il y avait un troisième étage qui n'a peut-être jamais été achevé, ou, tout au moins, dont on n'a jamais su s'il avait été achevé. De même le tombeau de Ramsès VII ne rentre pas dans le petit plan, puisqu'il a la petite salle

1. Lefébure, *Les hypogées royaux de Thèbes*: *Le tombeau de Séti Ier*, p. 11 et 12, dans les *Annales du Musée Guimet* et dans les *Mémoires de la Mission du Caire*.

après la grande ; le premier tombeau de Ramsès III a deux chambres, ou tout au moins une dans le premier corridor et ensuite une grande salle avec des piliers, puis une autre salle aussi grande, sans piliers, une troisième salle plus petite et finalement une sorte de niche. Dans le tombeau de Ramsès XIII, il y a un puits dans la salle du sarcophage. Le tombeau de Ramsès II, par ses complications, échappe aussi à la classification absolue donnée plus haut. Celui d'Amonmes, avec sa chambre dans la première partie du couloir initial, n'y peut pas rentrer davantage, et de même celui de Ramsès I[er], avec ceux du prince Ramsès-Montou-hi-Khopesch-ef et d'Aménophis III; les seuls qui correspondent à la conception du plan exprimée par M. Lefébure sont ceux de Ménépetah I[er] et de Séti II. Au contraire l'explication que je propose plus bas convient parfaitement à tous les tombeaux, même à celui de Ramsès III avec ses chambres de chaque côté du corridor, qui représentent les *arrit* ou *schounehs* qui sont toujours au rez-de-chaussée des grandes habitations égyptiennes, comme des habitations romaines, principalement à Naples ; la chambre creusée dans le premier corridor représente la loge du portier, du moderne *baouab*. Tout concorde à donner l'idée d'une habitation quand le tombeau est creusé d'une manière régulière.

Puisque toutes ces théories ne répondent pas à la réalité, il faut donc chercher ailleurs l'idée-mère de la tombe royale dans la nécropole thébaine en particulier, et de toutes les tombes creusées dans la montagne en général, aussi bien à Beni-Hassan, à Siout, à Tell-Amarna qu'à Thèbes et dans tous les autres endroits où l'on en rencontre. Cette idée, je la trouve dans le nom même que les Égyptiens donnaient à la tombe, non pas dans le nom désignant la chose physique, mais dans celui que, par une figure très facile à comprendre et dont il est tout aussi facile de se rendre compte, ils lui appliquaient dans le langage ordinaire. Ils l'appelaient une *maison d'éternité*. Aussi sans aller chercher, dans le monde souterrain qu'ils ne connaissaient pas et qui étaient le produit de leur imagination, le modèle du tombeau, je le trouve tout simplement dans le monde ordinaire et dans la maison telle que la concevaient les Égyptiens. C'est l'idée même émise depuis bientôt deux mille ans par l'historien grec, Diodore de Sicile, disant : « Le fondateur de Memphis, après l'achèvement de la

digue et du lac dont il a été question, construisit des palais qui ne sont pas inférieurs à bien d'autres, mais qui ne sont pas dignes de la magnificence et de la grandeur de ceux de ses prédécesseurs. Cela tient à la croyance des habitants qui regardent la vie actuelle, comme fort peu de chose, mais qui estiment infiniment la vertu dont le souvenir se perpétue après la mort. Ils appellent leurs habitations hôtelleries, vu le peu de temps qu'on y séjourne ; tandis qu'ils nomment les tombeaux *demeures éternelles*, les morts vivant éternellement dans les enfers. C'est pourquoi ils s'occupent bien moins de la construction de leurs maisons que de celle de leurs tombeaux[1] ». Ces paroles énoncent en effet un fait vrai, si on l'entend comme il faut les entendre, c'est-à-dire comme s'appliquant à une petite minorité de la population égyptienne. Et pour qu'un homme quelconque, un guide appartenant même à une classe moyenne, ou peut-être quelque membre de l'ordre sacerdotal, ait pu appliquer cette comparaison, il faut bien que le rapport entre les deux termes fût évident. D'ailleurs c'était une expression couramment employée en Égypte que celle de maison d'éternité[2]. Non pas que je veuille dire que l'arrangement intérieur de la tombe correspondît de tout point à celui d'une maison ordinaire : il serait trop facile de me convaincre d'erreur, par raisonnement, quoiqu'en fait

1. Diodore de Sicile, I, 51. — Il y a dans les paroles qui précèdent une confusion extraordinaire des choses les plus diverses; mais cependant l'idée générale qui est au fond est conforme à la réalité ; c'est pourquoi je les ai citées. Jusqu'ici on n'a trouvé dans aucun texte cette expression d'hôtellerie que Diodore dit avoir été communément employée par les Égyptiens pour désigner leurs maisons privées. Sans doute, Diodore, dans son voyage en Égypte, eut quelque bel esprit pour guide et il a pris à la lettre les paroles de ce guide qui était naturellement porté aux contrastes et à tout ce qui pouvait donner du relief. Les maisons égyptiennes ne demandaient pas en effet autant de travail que les tombes ; mais on aura vu par ce qui précède que bien peu de gens arrivaient à pouvoir se préparer un tombeau : puisqu'il fallait auparavant le mériter, ce qui n'était pas facile. Aussi le fait vrai énoncé par Diodore est-il faux, si on l'entend dans la généralité que lui a donnée l'historien grec qui, du reste, a dû copier ici un texte antérieur, car à son époque l'Égypte n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été et la préparation des tombeaux ne devait plus demander autant de soin qu'il semble le dire, si on entendait son texte comme se rapportant à son temps. Ce sont ces nuances que l'on ne pouvait s'expliquer qui ont entraîné bien des fausses croyances sur l'Égypte ancienne et qui détiennent encore l'immense majorité du public attaché aux vieilles idées, qui n'en sont pas meilleures pour être vieilles, témoin celles que Bossuet entretenait sur la vallée du Nil.

2. Ce terme est en égyptien , qui est employé assez fréquemment par les textes.

on éprouverait bien de la difficulté pour le prouver, puisqu'il ne reste pas un seul exemple de maison royale ; mais malgré tout, la tombe n'était que l'image de la maison. Cette idée est tellement vraie qu'actuellement encore les fellahs des villages qui s'étagent sur les pentes de la montagne occidentale de Thèbes n'ont pas d'autre habitation que les tombeaux qu'ils ont usurpés et qu'ils ont trouvés tout préparés pour y installer leur demeure : ils n'avaient qu'à exproprier les morts de leur domaine et à y installer le mince mobilier en usage dans toute l'Égypte, c'est-à-dire une, deux, ou trois nattes pour dormir, quelques vases pour puiser l'eau, faire la cuisine élémentaire et le moulin primitif dont ils se servent pour moudre le blé. Les plus riches ajoutent quelques chaises et un divan pour recevoir les étrangers. De même les moines des premiers siècles ont habité ces tombes, royales ou particulières, ainsi qu'on a pu le voir par le texte que j'ai cité plus haut; mais les fellahs ne se sont placés que dans les tombes particulières, parce que les tombes royales étaient trop éloignées de l'eau, ce qui a été un grand bonheur pour leur préservation.

Si l'on objectait à cette manière de voir que les tombes varient de plan, de disposition, je pourrais répondre qu'il en était aussi de même des maisons; que les chambres de la tombe dépendent presque toutes les unes des autres, si bien qu'on ne peut arriver à la dernière sans avoir passé par les autres, je répondrais qu'il en était ainsi dans les maisons particulières; c'était même la disposition générale, absolue de toutes les maisons égyptiennes : les architectes égyptiens n'avaient jamais pu s'élever à la compréhension d'une maison distribuée autrement, il fallait que toutes les pièces se commandassent les unes les autres, comme dans la tombe; et cela se comprend très bien avec les mœurs de l'Orient, tandis que de semblables constructions seraient tout à fait malvenues dans nos climats. Cette théorie sur la disposition intérieure des maisons égyptiennes n'est pas une théorie en l'air, mais elle repose sur l'examen attentif des maisons égyptiennes dont les plans nous ont été conservés, comme la maison d'Ai, dont le plan est retracé dans les hypogées d'El-Amarna. Un texte copte de la Vie de saint Pakhôme le dit expressément; dans une exhortation que le saint homme adressait à ses cénobites, il est amené à leur faire la comparaison suivante : « Si quelqu'un qui possède une maison à cent

chambres, loue la chambre du fond, il faut bien qu'il donne passage à son locataire dans toutes les chambres qui précèdent[1]. » Telle est encore la disposition des tombeaux : pour parvenir à la chambre du fond, il faut passer par toutes celles qui la commandent et se commandent les unes les autres. Il faut en outre tenir compte de l'endroit où se construisait la maison du mort : c'est dans la montagne qu'on l'excave ; cette particularité a exigé quelques détails spéciaux, et il est facile de le comprendre. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue ce que j'ai dit plus haut sur la transformation successive des conduits inclinés et du puits. Si l'on veut encore plus de précision, je dirai que les étages de la tombe de Séti Ier cadrent parfaitement avec les étages de la maison ordinaire. Par conséquent, il n'est pas besoin d'aller chercher dans des doctrines religieuses une raison qui serait très ingénieuse, trop ingénieuse même, de la disposition des tombes, lorsque la maison ordinaire des Égyptiens suffit amplement pour rendre compte du type adopté et du plan suivant lequel les architectes ont fait travailler les ouvriers.

Il est facile de comprendre d'ailleurs qu'on ait été naturellement conduit à faire de la tombe une équivalence de la maison, et cela non seulement pour les rois, mais pour les simples particuliers. Les Égyptiens, nous l'avons vu, n'avaient pas tous de tombeau, puisque le tombeau était réservé à ceux auxquels on l'octroyait et aux Pharaons qui étaient les maîtres de l'Égypte. Les autres grands officiers de la cour pharaonique étaient enterrés dans la cour de la maison, ou dans l'une des chambres de cette même maison. Lors donc que les Pharaons voulurent récompenser ceux qui avaient été de fidèles serviteurs, ils leur octroyèrent après leur mort une maison particulière où leur corps reposerait sans vie et où leur *double* pourrait vivre à l'abri de tout inconvénient, entouré de tous les meubles auxquels ils avaient été accoutumés. C'est pourquoi on meubla le tombeau

1. Le texte donne en propres termes : « Cet homme ressemble à une grande maison qui contient cent chambres, des corridors, des salles, des cabinets, comme tous les édifices que l'on bâtit. Si le maître de la maison, par indigence, vend l'une des cent chambres, alors il ne pourra plus empêcher l'homme qui a acheté de passer par toutes les chambres pour entrer dans l'endroit qu'il vient d'acheter. » — E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, II, p. 424.

comme avait été meublée la maison que les défunts avaient habitée, on leur rendit visite, on leur donna des offrandes matérielles, en un mot on se montra soucieux de leur témoigner tous les égards qu'on leur avait témoignés de leur vivant et qu'on leur aurait témoignés s'ils étaient restés dans la maison où s'était écoulée leur vie, et s'ils n'avaient pas obtenu cette *maison d'éternité* de la faveur spéciale du souverain. Les Égyptiens n'apportaient pas, nous a dit Diodore de Sicile, autant de soins à bâtir leurs maisons que leurs tombeaux, la chose va de soi. Les habitants de la vallée du Nil, si pauvres qu'ils pussent être, avaient toujours un abri pour y passer la nuit : si cet abri, pour une raison ou pour une autre, venait à manquer, rien n'était plus facile pour eux que de s'en construire un second, soit en roseaux, soit en boue séchée, soit en briques crues ou cuites. Les morts qui avaient reçu la sépulture dans l'enceinte ou dans l'intérieur de la maison étaient donc certains de ne point manquer de *maison d'éternité*, tant que la famille compterait un représentant. Le cas était au contraire tout différent pour les tombeaux qui avaient été spécialement obtenus comme récompense : si, du premier coup on ne les faisait pas indestructibles, on s'exposait à ne pas avoir une seconde occasion de bénéficier de la faveur du Pharaon qui serait mort. Par conséquent il fallait prendre ses précautions. D'ailleurs cet honneur était si rarement octroyé, était si recherché que les hommes devaient naturellement tenir à faire des tombeaux de très belles maisons d'éternité. Toutes les fois qu'on le put, on les construisit donc en pierres, au lieu de roseaux et de boue séchée au soleil qu'employaient les pauvres, de briques crues ou cuites dont se servaient les riches. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que c'étaient les plus riches entre les riches qui obtenaient la concession d'une sépulture particulière.

Je considère donc comme vrai qu'on voulut continuer dans le tombeau le type de la maison égyptienne. Si le type des tombeaux varie, c'est que le type de la maison a varié. Le type des *mastabas* représente la maison telle qu'on la faisait primitivement, et cela est si vrai qu'on a fait du sarcophage lui-même le type de la chambre spécialement habitée par le mort et qu'on lui a donné l'apparence d'une maison, au moins dans les temps primitifs, ainsi que je le dirai, lorsque je traiterai de cette partie du gros mobilier funéraire. Ainsi on admet que le sarcophage de Mycérinus repré-

sentait la maison égyptienne soit à la IVe, soit à la VIe dynastie [1]. Les Égyptiens ont donc eux-mêmes eu la pensée que je m'efforce de faire prévaloir en ce moment et qui était la plus naturelle, on en conviendra sans doute. Si plus tard on quitta le *mastaba* pour adopter les hypogées, les premiers hypogées, ceux du type le plus simple, nous représentent encore la maison ordinaire des riches; puis cette maison se développe, d'abord au rez-de-chaussée, comme on l'a vu plus haut, puis par l'accession d'un ou de deux étages, comme on le voit dans les représentations de maisons dans les tombeaux. C'est alors qu'on a le désir de réaliser cette nouvelle disposition de la maison dans la tombe, et l'on creuse l'hypogée de Séti Ier à triple étage souterrain. Cette manière de faire est la plus compréhensible, parce qu'elle est la plus naturelle, et ne va pas chercher des idées mystiques ou artistiques qui ont pu sans doute avoir leur place dans le tombeau égyptien, mais qui n'ont jamais fait le fond de la genèse du tombeau, qui ont pu séduire quelques esprits dans l'ancienne Égypte, mais qui ne pouvaient être admises de la foule.

La plus célèbre de ces tombes est celle de Séti Ier : c'est à bon droit, car dans aucune autre la somme de travail nécessaire n'a été plus grande. Cette tombe s'étend en effet sur un espace qui n'est pas moindre de 145 mètres à partir de l'entrée extérieure jusqu'à l'endroit où les éboulements de la montagne ont arrêté les investigations modernes. Elle a ceci de particulier qu'elle est à étages, c'est-à-dire que si l'on part du point extrême qui est le plus bas dans la montagne, et cette profondeur égale 56 mètres, pour remonter vers la lumière, ou inversement, on traverse une série d'étages comme il en existait dans les maisons égyptiennes, ce qui vient confirmer la théorie que j'énonçais tout à l'heure sur l'idée-mère de ces tombeaux et sur leur ressemblance avec les habitations des Égyptiens. On voit quelle série d'efforts il a fallu pour arriver à creuser cet immense souterrain, qui serait le plus long qu'auraient creusé les ouvriers égyptiens, s'il n'existait une tombe particulière dont je parlerai plus loin. Quoi qu'il en soit, la tombe de Séti Ier reste à tous les autres points de vue, pour la délicatesse et le fini du travail, la première de toutes les tombes de

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, p. 511.

l'Égypte, si au point de vue de la grandeur elle n'occupe que le deuxième rang

Je n'ai point l'intension de décrire l'une après l'autre toutes les tombes de la vallée des rois : je me bornerai aux trois ou quatre principales, afin de donner une idée aussi complète que possible du travail nécessité par le creusement des diverses tombes.

Le tombeau de Séti I[er] fut découvert par l'explorateur italien Belzoni, au service du consul anglais d'Alexandrie qui se nommait Salt. Il avait échappé aux recherches de la Commission d'Égypte ; mais cependant il avait été violé dès la plus haute antiquité, si bien que les Pharaons de la XXI[e] dynastie avaient dû faire transporter la momie de Séti I[er], comme celles d'un assez grand nombre d'autres Pharaons de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie, dans un endroit qui demeura parfaitement caché pendant toute l'antiquité et qui n'a été découvert par les Arabes qu'il y a environ une vingtaine d'années [1]. Quand Belzoni découvrit la tombe de Séti I[er], l'entrée en était obstruée par de la terre et de grosses pierres qui avaient formé une sorte de maçonnerie très consistante et très dure. On pourrait croire que les Égyptiens qui avaient violé le tombeau, que ceux qui y avaient transporté la momie hors sa tombe magnifique, avaient tenu à en cacher l'entrée, ou encore que l'obstruction avait eu lieu pendant la longue suite des siècles qui s'est écoulée entre la domination romaine et le XIX[e] siècle. Mais l'inspection minutieuse de cette tombe où l'on trouve à l'entrée des inscriptions coptes contenant les noms de Pakhôme, de Théodore, de Horsiîsi et de plusieurs autres célèbres cénobites du IV[e] siècle, nous montre qu'elle avait été habitée par des moines chrétiens ; que, par conséquent, elle était ouverte à la fin du IV[e] siècle tout au moins et que l'obstruction qui en a été faite ne doit pas être imputée à d'autres qu'aux Égyptiens modernes, à moins que les torrents descendus de la montagne, aux jours des gros orages, ne se soient chargés de faire eux-mêmes l'opération.

L'entrée de la tombe était amorcée par le parement de la montagne qui

1. MASPERO, *Les momies royales de Deir-el-bahary*, p. 2-4. Il s'agit d'un premier essai fait par l'auteur dès la première année de la trouvaille.

en annonça l'existence aux fouilleurs de Belzoni : au bout du parement se trouve la porte qui donne entrée sur un escalier assez rapide, contenant vingt-sept marches sur une longueur totale de 8^{m},60 et qui descendent à une profondeur de 7^{m},50 au-dessous du sol de l'entrée. Il a une largeur de 2^{m},60 et une hauteur initiale de 3^{m},60 et de 4^{m},74 à la fin. Au bas de cet escalier se trouve une sorte de porte, c'est-à-dire que les parois se rapprochent, l'une de 0^{m},27 et l'autre de 0^{m},26, sur une longueur de 1^{m},25. La porte donne entrée sur un couloir de même largeur que l'escalier, d'une hauteur de 2^{m},60 et d'une longueur de 10^{m},50. La hauteur de ce premier couloir est de 2^{m},61. Il se termine par un rapprochement des deux parois, l'une de 0^{m},26, l'autre de 0^{m},25 sur une longueur de 1^{m},08. La hauteur de cette porte est de 2^{m},37 en baisse de 0^{m},24 sur la hauteur du couloir. On arrive alors à un second escalier qui fait descendre d'un étage dans les profondeurs de la montagne. Cet escalier se divise en deux parties, l'une longue de 4^{m},82, ayant à la naissance de chaque marche un bord latéral de 0^{m},48 de chaque côté, ce qui constitue une largeur de 9^{m},78. A la dix-septième marche, l'escalier reprend la largeur du couloir pendant 2^{m},85. Les parois se rapprochent encore à peu près dans les mêmes proportions que plus haut sur une longueur de 1^{m},05 et alors commence un second couloir. La hauteur de cet escalier varie avec la descente pour arriver à la fin à 4^{m},29, en tenant compte d'une différence de niveau de 0^{m},80 qui se trouve à peu près à la dix-septième marche. Lorsque les parois se rapprochent de nouveau à la fin de ce second escalier, la paroi de gauche se trouve continuer par l'alignement de la paroi de droite : le rapprochement se continue pendant 1^{m},05, puis



Plan du tombeau de Séti Ier.

elles s'écartent de nouveau pour un second couloir qui est cependant moins large que le premier et qui n'a que 2m,58 au lieu de 2m,60 sur une longueur de 9m,27. Il a 2m,62 de hauteur. A la fin de ce couloir, les parois en se rapprochant encore forment une porte épaisse de 1m,05, puis elles s'ouvrent brusquement et l'on entre dans une première salle. Cette salle est oblongue et mesure 3m,65 de long sur 4m,19 de large et 2m,68 de haut. Lorsque Belzoni découvrit la tombe, cette salle était complètement murée de tous les côtés. Je ne saurais mieux faire que de laisser ici la parole à l'explorateur lui-même, afin de mieux spécifier dans quel état était la tombe de Séti Ier en 1815 : « A mesure que j'avançai, dit-il, ma curiosité augmenta ; mais elle ne fut qu'irritée quand je me vis arrêté au bout du passage par un grand puits qui interceptait tout le chemin ; ce puits avait trente pieds de profondeur, quatorze de long et douze pieds trois pouces de large. Sur les deux côtés les murs étaient couverts de figures jusqu'à la voûte. De l'autre côté du puits, vis-à-vis de moi, j'aperçus une petite ouverture qui n'avait que deux pieds et demi de large, sur deux pieds et demi de haut. Un amas de décombres couvrait le fond du puits : une corde attachée à un morceau de bois mis en travers du chemin sur les saillies des pierres qui forment une sorte de seuil pendait dans le puits ; un second bout de corde pendait à l'ouverture sur l'autre bord du puits. Il était évident qu'on s'était servi anciennement de la première pour descendre dans le puits, et de la seconde, ainsi que quelques morceaux de bois que nous vîmes dans ce puits, pour remonter sur l'autre bord : la première corde et le bois auquel elle était attachée tombèrent en pousssière dès que nous les touchâmes. Ne pouvant franchir pour le moment l'obstacle inattendu que nous avions rencontré, nous fûmes obligé de suspendre le travail... Le lendemain, 19, nous mîmes une longue poutre en travers sur le puits ; par ce moyen un ouvrier passa sur l'autre bord où était la petite ouverture, et, après avoir mis une autre poutre auprès de la première, cette espèce de pont nous servit à traverser le puits. Nous trouvâmes alors que la petite ouverture était une brèche faite dans un mur qui bouchait l'entrée d'un grand caveau.

« Les Égyptiens avaient revêtu ce mur de stuc et avaient peint par dessus, en sorte que, sans la brèche que nous y découvrîmes, il eût été impossible

de deviner que le souterrain avait une suite, au lieu de se terminer au puits comme tout semblait l'annoncer. La corde qui pendait, le long de l'autre bord du puits, ne tomba point en poussière, elle était au contraire assez forte encore, ainsi que le morceau de bois auquel elle était attachée.

« En descendant dans le puits, j'y vis quelques cavités; mais je n'y trouvai rien et elles n'avaient aucune issue. Il était donc évident que le puits n'avait été construit que pour recevoir les eaux qui pénétraient dans le souterrain; aussi, depuis l'entrée jusqu'au puits, le sol du corridor avait une pente formant une angle de dix-huit degrés : c'est par le moyen de ce réservoir qu'on avait empêché les eaux de répandre l'humidité dans la tombe. Aujourd'hui les terres entraînées par les eaux des pluies du haut des collines ont tellement exhaussé le sol de la vallée, que les entrées des souterrains funéraires se trouvent au-dessous du lit des torrents, en sorte que l'eau y pénètre et les remplit de gravois. Après avoir passé la brèche, nous nous trouvâmes dans une belle salle de vingt-sept pieds et demi de long sur ving-cinq pieds dix pouces de large, et soutenue par quatre piliers de trois pieds carrés[1]. »

Il va sans dire que je ne saurais accepter l'explication de la présence du puits en cet endroit, telle que l'a donnée Belzoni. J'essaierai plus loin d'établir ce que je crois être la vérité telle que je la comprends, et non pas absolue. En attendant, les paroles que j'ai citées montrent que, sans la présence de l'ouverture pratiquée dans le mur, Belzoni n'eût pas songé à croire que le tombeau continuait encore et que ce n'est pas par d'habiles sondages et par des sons creux qu'il découvrit le secret de la tombe, comme on l'a prétendu depuis[2]. S'il fit pratiquer une ouverture et combler le puits, ce ne fut qu'après la découverte et l'exploration entière du tombeau. Ainsi se détruisent d'elles-mêmes les légendes.

Aujourd'hui le puits qui arrêta Belzoni est toujours comblé, le mur a été creusé en forme de portes et quatre marches doivent être franchies, dont deux dans l'épaisseur de la porte — cette épaisseur est encore de $1^{m},05$ — et deux dans la salle qui suit. On entre ainsi dans une grande salle soutenue par quatre piliers. La salle est presque carrée ; on pourrait

1. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, I, trad. fr., p. 373-376.
2. Isambert, *Guide en Orient, Égypte*, p. 535.

même dire qu'elle est carrée à l'égyptienne : elle mesure 7^{m},92 de large sur 8^{m},40 de long. Elle a une hauteur variable, parce que le sol est en pente : la plus grande hauteur est de 3^{m},07, pendant que la plus petite est de 3^{m},01. Les colonnes non plus ne sont pas carrées parfaitement : la première de droite mesure de 0^{m},96 de large sur 1^{m},04 de long ; la seconde a la même largeur, mais elle est plus longue d'un centimètre ; celles de gauche sont égales, mais elles ont 1^{m},01 de largeur. Dans le mur qui fait face à l'entrée est une large baie de 1^{m},66, qui va s'élargissant une première fois au bout de 0^{m},52, puis une seconde fois au bout de 0^{m},48, et elle atteint ainsi une largeur de 1^{m},86. Elle donne entrée dans une salle que l'on nomme aussi d'habitude carrée, mais qui ne l'est pas : elle a 8^{m},61 de long sur 7^{m},92 de large ; la hauteur est la même que celle de la salle précédente, 3^{m},07. Elle est soutenue par deux piliers, au lieu de quatre, et ces deux piliers, au lieu d'être situés dans l'axe de la chambre, sont placés sur la droite, comme si le plan primitif en eût comporté quatre et qu'on n'en eût taillé que deux. On les qualifie aussi de carrés ; mais ils ne le sont pas plus que les précédents, car, s'ils ont la même largeur, à savoir 1^{m},15, le premier a 1^{m},22 de long et le second est complètement carré. Cette salle est évidemment inachevée : les dessins qui la décorent le montrent avec évidence, car ils ne sont qu'esquissés au noir, sans même être corrigés à la sanguine, comme nous verrons dans le chapitre suivant que c'était la coutume égyptienne. Elle finit le tombeau de ce côté, car il n'y a aucune ouverture qui permette de passer outre : elle est complètement murée, sauf la baie qui y introduit et, pour pousser plus avant, il faut revenir sur ses pas dans la salle qui précède.

Dans celle-ci, en face du second pilier de gauche, commence un escalier qui descend encore plus avant dans la montagne. Il est en affleurement avec la seconde colonne, sauf les quatre premières marches qui ferment une ligne brisée. Il occupe en longueur toute la partie de la salle qui s'étend depuis le second pilier de gauche jusqu'au mur, plus 1^{m},05 ; en largeur, il occupe aussi tout l'espace qui va de la colonne au mur de gauche, sauf un petit rebord de quelques centimètres. L'escalier a 2^{m},61 de large, et sa hauteur extrême, à la dernière marche, est de 2^{m},83. A cette dernière marche, les parois se rapprochent encore pendant 1^{m},05

pour former l'entrée d'un couloir long de 8^{m},92, large de 2^{m},81 et haut de 2^{m},64. Ce couloir appuie à droite, de manière à se rapprocher de plus en plus du mur de la salle supérieure qu'il rencontrerait, si cette salle était plus longue. Les murs rentrent ensuite de 0^{m},26 à droite et de 0^{m},25 à gauche; puis, les parois s'écartent alors de 0^{m},54 à droite et de 0^{m},53 à gauche, et vient un nouvel escalier de six marches, long de 1^{m},70 : il n'occupe pas toute la largeur du couloir, car, de chaque côté, une petite bande de calcaire a été laissée, large de 0^{m},23. Le couloir se continue à cette nouvelle profondeur pendant 4^{m},64, puis, coup sur coup, les parois se rapprochent sur une longueur de 0^{m},64, puis de 0^{m},60, pour s'écarter de nouveau de 0^{m},45, et l'on entre dans une sorte d'antichambre, large de 4^{m},58 et longue de 5^{m},22. La baie qui donne entrée dans cette antichambre a 2^{m},34 de largeur, pendant qu'à droite le mur n'a que 1^{m},13 de long et à gauche seulement 0^{m},71. Au fond de cette antichambre, le mur de droite a 1^{m},29 et celui de gauche seulement 0^{m},76 de longueur; les parois se rapprochent ainsi sur une longueur de 0^{m},60 et s'écartent ensuite légèrement sur une longueur de 0^{m},45. La baie qui donne accès dans la grande salle suivante a 2^{m},38 de large.

La salle où l'on entre par cette baie a 8^{m},40 de long du côté gauche et 8^{m},47 du côté droit : elle n'est donc pas d'équerre, ce qui arrive très souvent dans toutes les constructions égyptiennes; elle est large de 8^{m},36 : évidemment elle a été construite comme étant carrée. Elle est soutenue par six piliers placés à 2^{m},12 du mur à droite et à 2^{m},11 à gauche : ces piliers semblent carrés et ils ne le sont pas : les deux premiers à droite ont 0^{m},98 sur 1^{m},03, pendant qu'à gauche ils sont parfaitement carrés : le dernier à droite a 0^{m},98 sur 1^{m},06 et à gauche 1^{m},03 sur 1^{m},06. Ils ne sont pas davantage situés à égale distance les uns des autres, car les deux premiers sont séparés par une distance de 1^{m},59 et entre le deuxième et le troisième il y a 1^{m},66. En entrant dans cette salle, on trouve de chaque côté deux petites chambres excavées dans les murs de droite et de gauche : l'architecte a sans doute voulu les placer parallèlement l'une à l'autre et les faire de dimensions exactement semblables; mais là encore, les ouvriers qui ont exécuté son plan ne l'ont pas exécuté avec exactitude et l'on trouve certaines différences entre les mesures de ces deux chambres.

Celle de droite s'ouvre à une distance de 1^m,72 du mur d'entrée ; la porte est épaisse de 0^m,74 et large de 0^m,76. La longueur de cette chambre est de 2^m,62 et sa largeur de 3^m,10 ; mais, là encore la chambre n'est pas d'équerre, car elle est plus large au fond qu'à l'entrée, puisque la somme des mesures de l'entrée ne donne que 2^m,90 ou 3 mètres tout au plus. La chambre de gauche s'ouvre à 1^m,68 du mur d'entrée ; l'ouverture de la porte est exactement semblable à celle de la chambre de droite, mais elle est profonde de 0^m,77 ; elle est longue de 2^m,84 et large de 3^m,16. Le mur de droite en entrant n'a que 0^m,31. Quand on est de retour dans la salle aux six piliers, on voit qu'il y avait en face de l'entrée un nouvel escalier de quatre marches, conduisant dans une grande salle oblongue, non soutenue par des piliers, au centre de laquelle était le sarcophage en bel albâtre oriental[1]. Cette chambre a été taillée en forme de voûte. Elle mesure 9^m,41 de largeur sur une longueur de 5^m,83 ; la hauteur diffère de celle de la chambre précédente de 1^m,50 en plus, et au centre de la voûte, elle n'est pas moindre de 5^m,96.

A cette chambre du sarcophage sont adhérentes deux grandes salles, l'une à gauche et l'autre à droite. Celle de gauche est placée près de l'entrée, et celle de droite au contraire vers la fin du mur longitudinal. L'une est beaucoup plus grande que l'autre. La chambre de gauche est située à 0^m,38 du mur d'entrée qui est prolongé de 0^m,53. La paroi de gauche rentre sur une longueur de 0^m,32 et s'écarte un peu sur une longueur de 0^m,39, pendant que la paroi de droite en fait autant : elles sont séparées l'une de l'autre par une ouverture de 1^m,02. La salle dans laquelle on entre par cette porte est soutenue par deux colonnes et a sur trois côtés une saillie qui fait le tour de la chambre et qui est large de 0^m,93 du côté du mur longitudinal gauche, de 0^m,94 dans le mur du fond, et de 0^m,95 sur le mur longitudinal droit. Cette salle a, au-dessus de la saillie, 7^m,94 de large et 8 mètres de long. Les dimensions n'en sont pas homogènes, car, près des piliers, elle a plus de 8 mètres de largeur : elle aussi n'est donc pas d'équerre. La hauteur est de 2^m,20. La salle située à droite est beau-

1. Le couvercle en avait disparu et, seule, la cuve était restée en place ; elle a été enlevée et se trouve maintenant au *British Museum*.

coup moins grande. Elle est située à $0^{m},64$ du mur du fond ; son ouverture est de $0^{m},76$ pendant $0^{m},50$; puis les parois s'écartent de $0^{m},19$ pendant $0^{m},64$, et l'on entre dans une salle de $3^{m},15$ de large sur $2^{m},20$ de long. Elle n'avait pas besoin de piliers : aussi n'a-t-on pas songé à en placer.

Outre ces deux chambres, il y a, pratiquées dans les deux murs de droite et de gauche, des niches deux à droite et trois à gauche : ces niches ne sont pas situées parallèlement ; d'après la situation respective des chambres, on le comprendra aisément. Celles de droite ont une largeur de $0^{m},66$ et sont à peu près carrées, sur une hauteur de $0^{m},85$; celles de gauche sont inégales : la première a $0^{m},66$ au carré, la seconde seulement $0^{m},65$; toutes les deux ne sont élevées que de $0^{m},78$; la troisième a une forme beaucoup plus particulière et ressemblerait assez facilement à une suite de chambres creusées en losange, dont l'un des côtés ne serait pas terminé. Elle a $0^{m},78$ de longueur sur $0^{m},88$ de largeur et une hauteur de $1^{m},53$: elle est placée en forme de coin qui pénétrerait dans la montagne. Elle ne s'ouvre pas immédiatement sur la salle, mais elle est précédée d'une sorte de retrait long de $0^{m},27$, et l'ouverture n'a que $0^{m},69$. Au bout de cette salle sont deux marches longues de $1^{m},06$ et larges de $2^{m},09$; elles descendent dans un couloir qui s'élargit un peu de chaque côté et qui court ainsi pendant $1^{m},66$; il donne entrée sur une nouvelle salle qui est la dernière de la tombe. Soutenue par quatre piliers, elle a $5^{m},30$ de long sur $13^{m},17$ de large : la hauteur de la salle est de $3^{m},29$. Les piliers, comme tous ceux qui précèdent, sont inégaux ; les deux placés à droite ont $1^{m},03$ au carré, ceux de gauche ont $1^{m},09$ sur $1^{m},04$, et $1^{m},04$ au carré. Cette dernière salle est encore inachevée, elle n'a jamais reçu de peintures, pas même les traits en noir qui constituaient l'ébauche des dessins ; mais elle est toute prête pour en recevoir. Un des piliers est aujourd'hui tombé.

Mais là ne se termine pas la tombe de Séti Ier. Sous le sarcophage commençait un nouvel escalier conduisant dans un nouveau couloir qui allait s'enfonçant dans la montagne pendant environ 50 mètres, au bout desquels un éboulement de la montagne arrête net ceux qui voudraient aller plus loin. D'après Belzoni, il était même beaucoup plus considérable, et je dois citer ici ses paroles : « Ce sarcophage était placé au-dessus d'un

escalier communiquant à un passage souterrain de trois cents pieds de long, qui allait en pente. A l'extrémité de ce passage nous trouvâmes un monceau de fiente de chauves-souris qui l'obstruait tellement que nous ne pûmes avancer sans employer la bêche. L'éboulement de la partie supérieure contribuait d'ailleurs à encombrer la route. A une centaine de pas de l'entrée, il y a un escalier assez bien conservé ; mais le roc en-dessus change ici de nature : de calcaire compact il devient schiste friable. Le passage traverse la montagne dans la direction du sud-ouest. Ayant mesuré la distance de l'entrée et les rochers qui le recouvrent, je trouvai que ce passage atteint presque l'axe de la montagne. J'ai des raisons de croire qu'il partait d'une autre entrée pour arriver au tombeau, mais qu'on avait cherché à rendre ce passage inutile, depuis qu'on avait enseveli dans le souterrain le personnage de distinction pour lequel avait été fait le sarcophage[1]. »

Les raisons, sur lesquelles Belzoni établissait cette croyance, reposaient sur certaines particularités qu'il avait rencontrées au cours de son exploration du tombeau et sur lesquelles je dois à mon tour appeler l'attention. En plusieurs endroits les passages du tombeau avaient été murés. Tout d'abord l'escalier qui se trouve vers le milieu de la première chambre et qui descend au second étage souterrain avait été muré : on l'avait de plus recouvert de décombres et de pierres de manière à dérouter ceux-mêmes qui seraient parvenus à forcer le mur, comme le cas s'était présenté dans l'antiquité. Puis un second mur se remarque dans la baie qui donnait entrée dans la salle de gauche attenant à la chambre du sarcophage : au moment où Belzoni pénétra dans la chambre du sarcophage, cette porte avait été violemment ouverte, il est impossible de dire à quelle époque : les pierres et les débris qui se trouvaient en avant de l'ouverture le prouvaient avec surabondance. En outre, l'escalier qui s'ouvrait sous le sarcophage avait été masqué par un mur qui coupait toute communication entre la chambre et le passage souterrain. La vue même de cet escalier avait été dérobée par de gros blocs de pierre placés sous le sarcophage, de niveau avec le pavé de la salle. Pourquoi toutes ces précautions et tous

1. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, I, trad. fr., p. 580 et 581.

ces empêchements mis en travers de ceux qui auraient voulu pénétrer jusqu'au fond de cet immense tombeau? c'est ce que nous allons rechercher[1].

Il faut redire ici tout d'abord que la tombe de Séti Ier fut violée et dépouillée dès la plus haute antiquité. En effet, sous la XXe dynastie et sous la régence de Ramsès X, elle fut pillée par des voleurs égyptiens qui en connaissaient le secret et les richesses. Un papyrus de Liverpool nous en avertit et nous apprend même que la tombe dans les plans des prêtres égyptiens portait le numéro 40, ce qui viendrait assez bien confirmer les paroles de Diodore de Sicile que j'ai cités au commencement de ce paragraphe. Ce premier pillage se renouvela sans doute, car sous la XXIe dynastie on fut obligé d'emporter le corps du Pharaon et de le déposer d'abord dans la tombe d'une reine, puis dans celle d'un Aménophis et enfin de le mettre en sûreté dans la célèbre cachette de Deir-el-bahary qui n'a été découverte qu'il y a environ une vingtaine d'années. La chose est certaine, car nous avons encore les procès-verbaux écrits à cette occasion : ils avaient été écrits en caractères hiératiques sur la poitrine du cercueil de Séti Ier. Les voici traduits d'après le texte qui en a été publié : « L'an XVI, le troisième jour du mois de Kihak, jour où amenèrent le roi Sétj-Meripetah, vie, santé, force[2], hors de son tombeau, c'est-à-dire le firent entrer dans le tombeau à forme pyramidale de la reine Enhapi, lequel fait partie de la grande nécropole, le prophète d'Amonrâ, roi des dieux, Onkhef en Amon, fils de Boki, le divin père d'Amonrâ, roi des dieux, troisième prophète de Khonsou em Ouasit, Nofré hôtep; le scribe des travaux du temple d'Amonrâ, roi des dieux, auditeur de la chapelle de Râ-Ousor-ma-sotep-en-râ dans le temple d'Amon, l'intendant de la nécropole Merithot ; le scribe ingénieur en chef, Nesi peqa schouti,

1. Toute cette longue description du tombeau de Séti Ier est faite d'après le récit de Belzoni cité plus haut et d'après le plan minutieux mis en tête de l'ouvrage de M. Lefébure sur les textes qui se trouvent sur l'énorme surface latérale de cette tombe. Cf. *Les hypogées royaux de Thèbes : le tombeau de Séti Ier*, par E. Lefébure, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. IX.

2. Ces expressions qui accompagnent presque toujours la mention du nom d'un Pharaon et qui signifient : « Qu'à lui soit la vie, la santé, la force », comme nous disons : Que Dieu le garde! sont assez mal employées ici et l'on s'attendrait plutôt à trouver l'expression de *vrai de parole* qui est toujours appliquée au mort.

fils de Bok-em-Khonsou, après que la mère, la supérieure de la grande nécropole eut dit : Ce qui était en bon état en ma présence, sous ma garde, sans qu'il y ait eu perte quelconque de ce qu'il contenait, pendant qu'on les transportait hors de ce tombeau où ils étaient, qu'on le fasse entrer dans ce tombeau élevé en forme pyramidale d'Enhâpi, qui est dans la grande nécropole où repose Amenhôtep. » Cette première translation fut suivie d'une seconde, un siècle environ plus tard, dans le tombeau d'Amenhôtep, et l'on fit à cette occasion un nouveau procès-verbal que voici : « L'an X, le vingtième jour du mois de Kihak, jour où introduisirent le dieu dans sa place pour le faire reposer dans la demeure qui appartient à Amenhôtep.... le divin père d'Amon, chef du double trésor, Djet-Khonsou-aouef-ônekh ; le divin père d'Amon... ; le divin père d'Amon, troisième prophète de Khonsou...[1]. »

La momie de Séti I[er] avait donc eu des vicissitudes et des malheurs ; elle n'avait pas échappé aux recherches des voleurs dès la XX[e] dynastie, malgré les paroles flatteuses que s'adressait la *Supérieure* de la nécropole : il avait fallu la tirer de son sarcophage et de son tombeau pour la transporter successivement dans deux autres sépulcres, en attendant la translation finale de Deir-el-bahary ; mais il y a plus : le tombeau de Séti I[er] avait lui-même servi de lieu de refuge pour les momies royales pourchassées par les violateurs des tombes. Nous en avons la preuve dans un procès-verbal tracé, comme les précédents, sur la caisse d'un Pharaon que l'on croit être Ramsès I[er]. Voici ce procès-verbal traduit, comme les deux précédents, sur le texte cité dans l'ouvrage de M. Maspero : « L'an XVI, le 13[e] jour du mois de Kihak, du roi Siamon, jour où transportaient le roi Râmenpehti, hors du tombeau du roi Râmenmeri Seti Merenpetah, pour l'introduire dans la tombe pyramidale de la reine Enhâpi, qui est en la grande nécropole où repose le roi Amonhôtep, le divin père d'Amonrâ, roi des dieux, Onekhef-en-Amon, fils de Boki ; le divin père d'Amon-râ, roi des dieux, troisième prophète de Khonsou-em-Ouaset, Nofré hôtep ; le scribe directeur des travaux du temple d'Amonrâ, roi des dieux, auditeur de la chapelle de Râ-ousor-ma-sotep-en-râ, dans la ville

1. Maspero, *Les momies royales de Deir-el-Bahary*, loc. cit., p. 554.

d'Amon, chef des chanceliers de la nécropole, Merithot ; le scribe ingénieur en chef, Nesipeqaschouti[1]. » Ce n'est pas tout et Séti Ier avait encore donné l'hospitalité de sa tombe à son fils Ramsès II, le grand Sésostris des Grecs, comme il l'avait donnée à son père Ramsès Ier : le procès-verbal attestant ce nouveau fait a été trouvé sur la caisse de momie renfermant le cadavre de Ramsès II. Le jour[2] même où Ramsès II avait été tiré de sa tombe, on lui avait renouvelé les bandelettes qui le couvraient, et cela même dans la tombe de Séti Ier[3]. Ainsi ce n'est pas la seule momie de Séti Ier, mais encore celles de Ramsès Ier, son père, et de Ramsès II, son fils, qui furent tirées de la tombe de Séti pour être transportées dans celle de la reine Enhâpi, d'abord, puis dans celle d'Amonhôtep et enfin dans la cachette de Deir-el-bahary, où elles furent définitivement à l'abri des recherches des voleurs.

Ce fait nous permettra peut-être de savoir l'époque à laquelle furent construits les différents murs dont la présence a été constatée dans la tombe de Séti Ier. Il est évident en premier lieu que ces murs ont été bâtis après que le premier viol eût été commis : je prends la preuve de ce fait dans la trouvaille que fit Belzoni de morceaux d'albâtre appartenant au couvercle du sarcophage, à l'entrée de la tombe[4]. Par conséquent on avait pu le sortir brisé de la tombe à une certaine époque. De même on avait pu entrer les deux cercueils du père et du fils de Séti Ier. Mais où les avait-on placés? Je croirais assez volontiers qu'on les avait mis dans le puits qui se trouvait en avant du trou que les voleurs avaient percé dans le mur donnant entrée dans la seconde partie du tombeau. Ce puits n'avait pas été creusé en effet pour recevoir les eaux des torrents s'abattant du haut des montagnes voisines et pour empêcher que l'humidité se fît sentir dans le tombeau : c'est là une de ces hypothèses irréfléchies qu'on pouvait bien faire en 1815, mais qui ne seraient pas de mise aujourd'hui, et encore si Belzoni eût pris la peine de réfléchir un moment, il n'eût pas risqué une

1. Maspero, *Les momies royales de Deir-el-Bahary*, loc. cit., p. 551-552.
2. *Ibid.*, p. 557-558.
3. *Ibid.*, p. 560.
4. « Malheureusement le couvercle manquait; on l'avait enlevé et brisé, et nous en trouvâmes quelques fragments dans les fouilles devant la première entrée. » Cf. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, I, p. 380.

aussi mauvaise explication, puisque le but poursuivi n'eût pas été atteint et que l'eau filtrant à travers les débris amoncelés à la porte du tombeau aurait séjourné, rendu cette entrée humide et, par conséquent, amorti d'abord, détruit ensuite l'éclat des couleurs. De plus, on aurait dû voir sur le pavé de la chambre les traces de l'eau courante, ce qu'on n'a point vu. Enfin, l'escalier de dix-sept marches qui ouvrait le tombeau aurait fait de l'eau entrant une véritable cataracte qui, à la longue, aurait usé les marches, ce qui n'a point eu lieu.

Il est bien plus simple, si l'on n'admet point que les cercueils du père et du fils de Séti Ier aient été placés dans la salle du sarcophage, auprès du sarcophage de Séti, de croire que le dit puits a été creusé pour recevoir les momies de ces deux princes, l'un prédécesseur, l'autre successeur de Séti Ier. C'est en effet l'office que remplit d'ordinaire le puits dans les tombeaux égyptiens. Quand on aura eu déposé les momies de Ramsès Ier et de Ramsès II dans le puits, on l'aura comblé, tout comme Belzoni le fit faire, pour le rouvrir par la suite afin de les transporter dans un lieu plus sûr ; une autre hypothèse se présente aussi à l'esprit, c'est que ce puits aurait été creusé après qu'on aura enlevé la momie de Séti Ier et de ses deux copartageants, afin d'empêcher le percement du mur qui avait été fermé avant l'opération de la translation des trois cadavres.

Cependant la chose n'est pas certaine, à cause de l'existence du dernier couloir qui prenait naissance sous le sarcophage. On ne sait pas où aboutissait ce souterrain, et l'on pourrait y voir une cachette aussi bien qu'une entrée creusée par les voleurs pour dépister les recherches. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tombeau de Séti Ier fut visité plusieurs fois, qu'on défit les bandelettes de la momie pour enlever l'or qui se trouvait sur le cadavre et que ce souterrain ne communique pas avec la cachette de Deir-el-bahary [1]. On ne peut donc hésiter entre la double hypothèse que je viens d'énoncer; mais la réflexion, en considérant que les marches de ce dernier souterrain ont été creusés régulièrement et que le souterrain va de plus en s'enfonçant dans la terre, montre qu'il a été creusé de propos délibéré, pour un but bien défini, qu'il n'a sans doute pas été achevé, et qu'il

1. Maspero, *Momies royales, etc.*, p. 520.

n'a pas été fait par des voleurs pressés de déboucher dans la chambre du sarcophage pour y accomplir leur larcin. Donc le mur qui bouchait l'entrée de ce souterrain a été construit tout d'abord pour en cacher l'entrée qui devenait inutile, puisqu'il était abandonné, et non pour empêcher les voleurs d'y pénétrer afin de commettre de nouveaux vols. Cependant il pourrait parfaitement bien se faire que les voleurs, ayant eu connaissance de cette partie du souterrain par la tradition paternelle, aient voulu s'y introduire par quelque galerie latérale, et que le mur les en ait alors empêchés; mais cette dernière hypothèse est peu probable et le sarcophage, placé au-dessus des blocs de pierre qui muraient l'entrée du souterrain, leur en eût à tout jamais interdit l'espoir. De même le mur qui bouchait la baie donnant entrée dans la salle latérale avec saillie a été construit longtemps après l'enterrement de Séti Ier, afin de prohiber l'entrée de cette salle dans laquelle était déposées les riches offrandes que l'on faisait aux morts de distinction et qui auraient pu attirer les voleurs. Enfin en second lieu, celui qui se trouvait au-dessus du puits a été construit nécessairement après l'enlèvement de la momie, et on l'avait parfaitement décoré comme les autres parois, si bien que les yeux n'y pouvaient rien remarquer qui décelât l'entrée dans la seconde chambre. Il faut bien qu'il en ait été ainsi, car comment aurait-on pu faire sortir le couvercle du sarcophage, même brisé, la momie de Séti Ier et son cercueil, s'il n'y avait pas eu d'entrée ouverte? Cependant la précaution fut inutile; car, malgré la présence du puits qui rendait le travail bien plus difficile et plus dangereuse, les voleurs égyptiens ne s'y trompèrent point et s'attaquèrent juste à l'endroit où la porte s'était trouvée antérieurement.

Que s'il en était ainsi, on voit que le tombeau de Séti Ier tel qu'il s'offrit à la vue du premier archéologue qui l'a découvert, n'était pas achevé au moment de la mort, ni surtout pendant la vie de celui qui devait l'occuper; que, par conséquent, les raisons que l'on a données pour expliquer la présence de trois salles inachevées, dont deux n'ont même aucune peinture, sont tout autres que les véritables raisons, comme je dois le dire ici. D'ailleurs pourquoi la salle où les dessins sont tracés à l'encre rouge et à l'encre noire n'a-t-elle pas été terminée, puisqu'il y en a beaucoup d'autres de complètement achevées, lesquelles auraient dû être creusées et déco-

rées après elle? Ce n'est donc pas la mort de Séti Ier qui, arrivée à l'improviste, n'a pas permis d'achever la décoration du tombeau; ce doit être quelque autre raison qui nous a échappé jusqu'ici. Cette autre raison, je ne serais pas éloigné de la trouver dans ce fait que la momie de Séti Ier fut violée pendant la XXe dynastie, alors que la décoration n'était pas complète, car les ouvriers pouvaient parfaitement y travailler, le cadavre reposant dans son sarcophage, comme chez nous la présence des cadavres dans un caveau n'empêche aucunement de le réparer, s'il en a besoin, et que cette décoration qui devait se faire sur plusieurs points à la fois, n'a pu se terminer devant l'obligation où l'on s'est trouvé de boucher l'entrée du tombeau pour garder la momie royale de l'atteinte des voleurs, ce qui n'empêcha point les voleurs d'y pénétrer, et que seulement ceux qui connaissaient le secret des portes, c'est-à-dire ceux qui avaient travaillé à leurs constructions ou leurs descendants à qui ils l'avaient confié, purent si bien creuser dans le mur à l'endroit voulu pour ne se trouver qu'en présence d'un mur de peu d'épaisseur, sans avoir besoin de tâtonner, car on n'a trouvé dans ce tombeau aucune trace de tâtonnements primitifs.

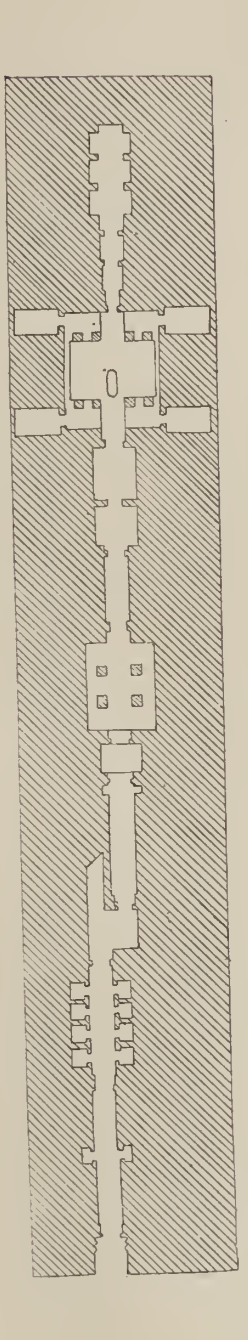
Ce fait vient ainsi montrer quelle créance on peut donner à une hypothèse mise une première fois en circulation par Champollion et qui a toujours vogue, témoin le passage cité de l'ouvrage de M. Lefébure, à savoir qu'on pouvait juger de la longueur d'un règne par la longueur de la tombe. D'ailleurs cette hypothèse tombe d'elle-même devant ce fait: Ramsès II, qui eut l'un des plus longs règnes dont l'histoire fasse mention, a une tombe beaucoup moins considérable que Séti Ier, dont le règne fut cependant plus court. J'ai déjà réfuté cette hypothèse à propos des pyramides, il n'y a pas lieu de recommencer ici, parce que le seul fait que je viens de citer suffit pour la ruiner de fond en comble, quoique des savants sérieux l'admettent encore.

La description qui précède a été longue; elle me dispensera de m'appesantir dorénavant avec autant de détails sur les autres tombeaux de la vallée des Rois. Les hypogées que l'on a creusées dans le flanc des montagnes qui forment le cirque étroit que l'on appelle *vallée des Rois,* n'ont pas tous la même importance, ni les mêmes dimensions : le plus petit n'a que 10 mètres de longueur depuis son entrée jusqu'à son extrémité, et le

plus grand, c'est celui de Séti Ier qui, comme je l'ai déjà dit, pénètre dans l'intérieur de la montagne jusqu'à 145 mètres. On sait déjà que le plan en varie comme les dimensions : lorsque j'en aurai décrit rapidement deux ou trois autres, le lecteur pourra se faire de toutes une idée aussi complète que possible.

Le plan de la tombe que se fit bâtir en second lieu Ramsès III ne contient pas, comme celui de Séti Ier, d'escaliers qui mènent à divers étages dans la profondeur de la montagne; elle n'a guère, au maximum, que 10 mètres de profondeur totale; mais elle s'étend sur un espace qui atteint 195 mètres. Elle fut pillée dès l'antiquité, et c'était l'une de celles qu'on visitait au temps des Ptolémées, l'une des onze qui étaient ouvertes aux voyageurs, comme Strabon[1]. Elle s'ouvre par une grande porte qui donne entrée dans un couloir qui n'a pas moins de 40 mètres de long. L'entrée offre plusieurs retraits de murs que l'on trouvera indiqués sur le plan ci-joint et sur lesquels il est inutile de m'arrêter; puis, après une espace de $7^m,30$, s'ouvrent de chaque côté deux petites chambres profondes de $1^m,45$, avec une entrée large de $0^m,96$. Le couloir se continue encore pendant $6^m,39$, puis, après une nouvelle rentrée des parois, suivie de deux retraits consécutifs, on arrive à une série de quatre chambres de chaque côté. Ces huit chambres se trouvent vis-à-vis, quatre par quatre, elles sont de même dimensions, à peu de chose près, quelque chose comme $1^m,80$ sur chaque face, car elles sont carrées. Les portes ne sont pas égales : les unes ont $0^m,90$ de hauteur, les autres $0^m,95$. Elles avaient toutes autrefois un puits qui, depuis, a été comblé : la destination de ce puits était de contenir les momies qui y furent déposées. Le couloir continue sur une longueur de $2^m,20$; puis, il y a une nouvelle rentrée des parois, un nouveau retrait, et la galerie finit au bout de 40 mètres. Quand les ouvriers qui faisaient l'excavation de cette tombe furent arrivés en cet endroit, ils s'aperçurent que s'ils continuaient le creusement dans cette direction, avec les dimensions prévues par l'architecte, infailliblement ils rencontreraient une autre tombe, ou peut-être la veine de la montagne n'offrit-elle plus les assurances nécessaires pour exécuter une aussi vaste excavation. Les ouvriers

1. Strabon, XVII.



Plan du tombeau de Ramsès III,
ou tombeau des Harpistes
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, vol. II, pl. 78).

furent donc obligés de revenir sur leurs pas et de laisser sans emploi une partie du souterrain qu'ils avaient creusée. Ils ouvrirent à quelque distance du dernier retrait des murs une large baie qui donna une orientation nouvelle au tombeau et continuèrent de le creuser dans cette direction qu'ils n'avaient pas d'abord prévue. Le couloir reprend alors à nouveau, se continue pendant 12 mètres et arrive à deux petites niches, situées vis-à-vis l'une de l'autre. Les parois rentrent alors de nouveau, pour s'écarter bientôt après, et l'on arrive à une salle longue de 6 mètres environ, large de 3^{m},90, précédant une autre salle dans laquelle on parvient après deux retraits successifs des parois. Cette nouvelle salle est soutenue par quatre piliers à peu près carrés; longue de 9 ,25, elle est large d'environ 8^{m},30. Puis, le couloir recommence avec ses rentrées et ses retraits, continue pendant 6^{m},95, débouche dans une première salle, puis dans une seconde séparée de la première seulement par l'épaisseur de son mur, soit 0^{m},50 ou 0^{m},60 environ. La première de ces salles a 4^{m},30 de long, la seconde a 5^{m},36; toutes deux ont la même largeur. Après avoir traversé une autre porte, on parvient à une nouvelle grande salle qui a presque 11 mètres de longueur; soutenue par huit piliers et continuée à chaque extrémité par une chambre annexe. Comme partout dans les monuments égyptiens, les piliers sont censés carrés, mais en réalité, il y a toujours une légère différence dans la structure de chacun d'eux. Au milieu de cette salle se trouvait le sarcophage en granit rose[1]. Les quatre pièces situées aux quatre angles de cette salle contenaient, au commencement de ce siècle, beaucoup de débris de momies. Le plafond de la chambre du sarcophage était taillé en forme de voûte, et il semble que la voûte ait été de règle en cet endroit de la tombe, quand on voulait faire un tombeau soigné; nous

1. Ce sarcophage était divisé naturellement en deux parties, dont la cuve se trouve au Musée du Louvre, et le couvercle à Cambridge, si les renseignements contenus dans le *Guide* d'Isambert sont exacts, ce qui me semble peu probable, car Costaz, dans le mémoire qu'il a publié dans la *Description de l'Égypte*, dit qu'il ne vit pas trace du couvercle dans le tombeau de Ramsès III. Il faudrait donc que le couvercle des sarcophages ait été transporté à Cambridge avant l'expédition française, ce qui peut être possible, mais ce qui est peu probable. Cf. *Description de l'Égypte*, III, p. 196, et Isambert, *Guide en Orient, Egypte*, p. 538. Je n'attacherais pas grande importance aux données de ce *Guide*, si je ne savais pertinemment qu'il a été composé, pour la partie qui concerne les antiquités, avec la collaboration de deux égyptologues, dont l'un est mort, mais dont l'autre vit toujours.

l'avons rencontrée déjà dans la tombe de Séti Ier. La salle du sarcophage ne terminait pas le tombeau. Le couloir continue encore derrière elle, plus resserré d'abord, s'élargissant ensuite et conduisant dans trois salles successives, dont la dernière se termine par une sorte de niche.



Plan du tombeau de Ramses II

Ce tombeau présente une singularité assez étonnante. Le fond de chaque galerie se termine par une pente qui va en descendant de plus en plus, à mesure qu'on pénètre dans le tombeau, mais qui ne forme pas une surface continue. Vers le milieu on rencontrait une sorte de fossé creusé à l'entrée d'une salle auquel les voyageurs devaient faire attention en visitant le tombeau. Tous ces détails montrent combien cette tombe différait de la précédente pour son plan général, la disposition et l'aménagement des salles. Elle donnerait le plan de trois tombeaux consécutifs, et non plus de deux seulement, qui se seraient ajoutés l'un à l'autre.

La tombe de Ramsès II présente encore plus de différence avec le plan du tombeau de Séti Ier. Elle se composait d'une série de couloirs au nombre de quatre, reliés entre eux par un étranglement ou rapprochement des parois qui formait des portes. La dernière porte donne entrée dans une toute petite salle, à peine plus large que le couloir. Cette petite salle sert d'antichambre à une seconde salle plus large que longue et soutenue par quatre piliers. A droite de cette salle est annexée une autre chambre également soutenue par quatre piliers, donnant elle-même sur une sorte de niche oblongue. Si l'on retourne maintenant à la première salle, on voit

que le tombeau se continue encore par un couloir partagé en deux parties, avec une troisième qui, plus large que les autres, se termine brusquement dans la direction suivie jusqu'alors pour se tourner vers la droite. Cette nouvelle direction mène à une grande salle dont le plafond est en forme de voûte et qui est supportée par huit piliers. C'est là que se trouvait le sarcophage. Cette salle avait aussi à trois de ses angles trois autres chambres percées régulièrement dans la montagne, une au premier angle de droite, les autres aux deux angles de gauche. Il existe une quatrième chambre placée sur le côté droit, mais au milieu du mur longitudinal, au lieu d'être placée dans l'angle formé par les deux murs ; elle se trouve en avant de la seconde rangée de piliers, a une porte plus profonde et est plus petite que les autres : elle se termine par une niche de petites dimensions. La salle du sarcophage conduisait à gauche dans une salle avec saillie, puis à droite dans une seconde salle ayant aussi une saillie qui en faisait presque le tour, comme celle du tombeau de Séti Ier, et soutenue par deux piliers. Cette salle, par un couloir qui se trouvait à droite, donnait entrée sur une chambre oblongue, beaucoup plus longue que large, au milieu de laquelle se trouvait dans le sens de la longueur, à gauche, une autre porte menant à une dernière petite salle; à peu près carrée, reposant sur deux piliers et contenant une saillie tout autour de trois côtés, comme dans les deux autres dont il vient d'être question. Ce tombeau qui fut violé dès la plus haute antiquité; puisque, comme nous l'avons vu, on fut obligé d'enlever la momie de son royal possesseur pour la mettre en sûreté dans le tombeau de Séti Ier, avant de lui faire faire les autres voyages dont le dernier la conduisit dans la cachette de Deir-el-bahary, ce tombeau, dis-je; est maintenant presque entièrement comblé. Les voyageurs ne le visitent guère et je n'ai pu moi-même le visiter à cause des sables et des décombres qui le remplissent. Comme sa situation ne permet pas aux sables du désert, apportés par le *khamsin*, de le remplir de la sorte, on voit que ces décombres et ce sable ont été mis de propos délibéré par des gens qui avaient intérêt à le faire.

Outre cette première partie de la *vallée des Rois*, il existe encore une vallée que l'on nomme la vallée de l'Ouest; quand on entre dans la *vallée des Rois*, on la laisse sur sa droite. Cette petite vallée contient quatre

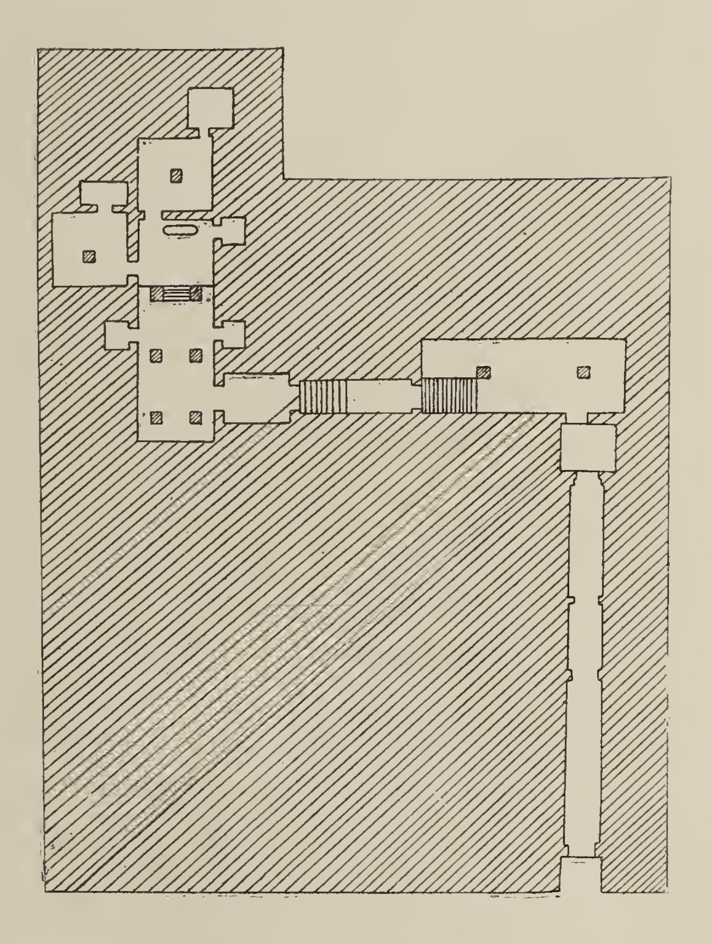
tombes de rois appartenant à la XVIII[e] dynastie : on s'en est donc servi tout d'abord pour creuser les tombeaux des rois avant de construire les caveaux immenses que je viens de décrire. L'une d'elles appartient au Pharaon nommé Aménophis III. Ce tombeau fut découvert en 1799 par Jollois et Devilliers, membres de la *Commission d'Égypte*, qui séjournèrent pendant assez longtemps à Thèbes. Il a été presque complètement comblé depuis et il est en grande partie détruit ; mais, tel qu'il est, il conserve encore sa forme première et son plan apparaît clairement à celui qui l'examine. Il se compose d'un long couloir divisé en trois parties inégales par deux portes. Au bout de ce couloir, les parois se rapprochent à deux reprises successives pour former l'entrée d'une petite chambre qui précède une autre chambre plus large que la première et très longue. Cette chambre, soutenue par deux piliers, a ceci de particulier qu'elle commence un changement de direction dans le tombeau : elle a environ 16^{m},50 de long sur 6^{m},20 de large. Les piliers sont plus gros que ceux dont j'ai déjà donné les dimensions : ils ont 1^{m},20 de côté. A côté du second, commence un escalier de onze marches, qui mène à une porte laquelle donne entrée sur un premier couloir. Ce couloir se termine lui-même par un second escalier de huit marches, qui aboutit à une porte donnant entrée sur la seconde partie de ce couloir à deux étages. Une nouvelle porte permet alors d'entrer dans une vaste salle soutenue par six piliers, qui a été creusée dans la direction primitive du tombeau, comme on peut le voir sur le plan donné ici. Les piliers sont très inégaux et varient depuis 0^{m},95 jusqu'à 1^{m},10 de côté ; la salle a 5^{m},20 de large et environ 12 mètres de long. A son extrémité se trouvent quatre nouvelles marches donnant accès dans une autre salle. Un peu plus loin que les deuxièmes piliers, sur les murs latéraux, s'ouvrent, une de chaque côté, les portes de deux petites salles rectangulaires. Après l'escalier, vient une autre chambre voûtée, faisant peut-être suite à la précédente, sans piliers, et dans laquelle, au fond, se trouvait le sarcophage. A l'extrémité droite de cette chambre, à 5^{m},30 du mur d'entrée, est une petite salle semblable, à peu de chose près, aux deux qui viennent d'être mentionnées. A gauche, au contraire, tout près du mur d'entrée, s'ouvre la porte d'une large salle, soutenue à peu près au centre par un pilier solitaire : cette salle a 6^{m},30 de long sur 6^{m},50 de

large. Au fond, le mur laisse ouverte une baie qui donne sur une deuxième chambre oblongue. Derrière le sarcophage, mais du côté gauche, se trouve une porte par laquelle on pénètre dans une grande salle de 7 mètres de large sur 6 mètres de long; cette salle, à son extrémité de droite, contient également une porte qui donne accès dans une dernière chambre mesurant $3^m,90$ de large sur $3^m,10$ de long. Ce plan est on ne peut plus irrégulier et ne saurait aucunement rentrer dans les deux divisions de M. Lefébure, que j'ai fait connaître au cours de ce paragraphe.

J'arrêterai ici cette description déjà longue des tombes royales de la vallée de Biban-el-Molouk. Ce que j'ai dit sur l'origine, ou du moins sur ce que je crois être l'origine de la maison d'éternité rend parfaitement compte de la divergence du plan dans ces tombeaux. De même qu'il n'y avait pas un seul type de maison, même pour ce que nous nommerions aujourd'hui les palais des rois, de même aussi il n'y avait pas qu'un type uniforme de tombeaux. L'architecte avait ses coudées franches et pouvait user du terrain qu'il avait devant lui selon les ressources que lui présentait ce terrain. En examinant soigneusement le plan du tombeau d'Aménophis III, on voit que l'architecte avait changé à dessein l'orientation des couloirs, pour revenir à l'orientation primitive, une fois arrivé à la partie du tombeau qui devait contenir les chambres du mort. Il n'est donc pas aussi certain qu'on le dit d'ordinaire que l'architecte du tombeau de Ramsès III ait été obligé de modifier l'orientation de son plan primitif par crainte de rencontrer un autre tombeau voisin : peut-être l'explication des savants de la *Commission d'Égypte* est-elle meilleure[1]. Il est d'ailleurs parfaitement prouvé que le plan que l'on s'était d'abord proposé n'était pas toujours suivi, et nous avons un exemple des modifications qu'on y apportait, dans le tombeau de Ramsès IV, tel que nous l'a conservé un papyrus de Turin, si on le compare au plan actuel.

Somme toute, au point de vue de l'architecture, il n'y a d'autre progrès

1. D'après les savants qui faisaient partie de la Commission d'Égypte, hommes rompus à des choses que les Égyptologues modernes regardent trop souvent comme indignes d'attirer leur attention, ou qu'ils ne sont pas le moins du monde aptes à juger, malgré l'apparence technique empruntée qu'ils se donnent, la raison qui aurait déterminé le changement de direction aurait été une veine trouvée tout à coup et renfermant des éléments réfractaires à l'ornementation. — Cf. *Description de l'Égypte*, vol. III, p. 195.



Plan du tombeau d'Aménophis III
(d'après la *Description de l'Égypte*, *Ant.*, vol. II, pl. 79).

entre les tombes royales du Nouvel Empire et celles que j'ai décrites comme appartenant au Moyen Empire, que la différence qui s'observe entre une maison particulière, quelque confortable qu'elle puisse paraître, et un palais. La science de la disposition des appartements, encore qu'elle soit rudimentaire, s'y affirme, non pas telle que nous la comprenons aujourd'hui, mais telle qu'on la devait comprendre il y a à peu près quatre mille ans. C'est en quoi consiste le véritable progrès accompli. La somme de travail est aussi vraiment extraordinaire : la tombe de Séti Ier, de ce chef, suppose un labeur qui a dû être étonnant, si l'on veut bien se rappeler que seuls quelques ouvriers pouvaient travailler à la fois dans un si petit espace : quand les chambres étaient commencées, un plus grand nombre réunissaient sans doute leurs efforts ; mais la plus grande partie du travail, la plus difficile, s'exécutait par un très petit nombre d'ouvriers, à peine trois ou quatre, dont un seul, peut-être deux à la rigueur, détachait les blocs de la montagne et les autres les transportaient hors de l'excavation[1]. D'ailleurs, plus on s'enfonçait, plus il fallait tenir compte du peu d'air vital circulant dans ces souterrains qui atteignaient 150 mètres. Le peuple égyptien a été un peuple dur à lui-même, travailleur infatigable et obstiné, ne reculant devant aucune difficulté, et s'il a laissé des monuments merveilleux, c'est qu'il a consenti des souffrances extraordinaires : l'un ne va jamais sans l'autre.

Les détails architecturaux n'ont pas progressé, si l'économie générale de la tombe est en progrès. Il semble même qu'on soit revenu quelque peu en arrière. En effet on ne trouve à Thèbes aucune de ces colonnes que nous avons rencontrées dans les tombes de Beni-Hassan, à la précédente époque, ou dans les tombes de Zaouïet-el-Maïetîn, sous l'Ancien Empire. Si nous étudiions l'histoire de l'architecture, nous verrions cependant que la colonne s'emploie encore, qu'elle se modifie, qu'elle progresse et les admirables spécimens de la salle hypostyle de Karnak, pour ne citer que celle-là, nous montreraient ce que les Égyptiens pouvaient faire sur ce point particulier. Mais pour une raison qui peut-être nous échappe, les

1. Ceci n'est qu'une pure conjecture qui s'appuie sur les dimensions des couloirs ; s'il y a exagération, l'exagération doit être en trop et non en moins.

excavateurs des tombes royales, comme des tombes particulières à Thèbes, n'ont point eu à tailler de ces colonnes : ils se sont contentés des piliers en usage dès l'Ancien Empire. Cependant on peut en trouver une raison, raison suffisante, sinon raison vraie, dans ce fait que la décoration d'une colonne cannelée, ou d'une colonne à chapiteau, était impossible, tandis qu'au contraire le pilier carré présentait une surface plane de chaque côté, où l'on pouvait dessiner ou sculpter à son aise toutes sortes de scènes accompagnées de leurs légendes explicatives ou des prières qui s'y rapportaient.

Je dois faire une observation à propos de ces piliers que l'on qualifie de carrés et qui, comme j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le montrer, ne le sont presque jamais d'une manière régulière, comme on a pu observer aussi que certaines salles n'étaient pas d'équerre : c'est là un fait distinctif de l'architecture égyptienne à cette époque, et peut-être à toutes les époques, car il est bien vraisemblable qu'on y retrouverait ce même défaut dans les dimensions, si l'on appliquait sa pensée sur ce sujet. Le fait est assez grave, et il se retrouve même dans la construction des temples, comme celui de Louqsor, celui de Karnak, et aussi sans doute dans beaucoup d'autres. Évidemment les Égyptiens n'avaient pas le même sentiment religieux que nous avons pour les formes exactement géométriques : ils n'avaient pas la superstition de la ligne perpendiculaire et de l'angle droit. On peut le regretter pour eux, mais on doit le constater. Sous ce rapport, ils nous paraissent inférieurs aux Grecs, et sans doute avec infiniment de raison. Mais, à l'époque dont il s'agit, où étaient ces Grecs? Ils n'étaient pas encore sortis des ténèbres de l'époque préhistorique, ils ne devaient même en sortir que sept ou huit siècles plus tard, tandis que l'Égypte était parvenue au point culminant de son histoire et de sa civilisation et qu'il ne lui restait plus qu'à descendre le versant opposé de la montagne qu'elle avait gravie, parce qu'elle n'avait pas en elle-même les éléments nécessaires pour se renouveler. De même que je ne fais pas un crime aux Grecs d'être venus trop tard sur la terre, il ne faudrait pas faire un crime aux Égyptiens d'être venus trop tôt : les uns et les autres sont venus à leur heure, et cela suffit.

On n'a point fait assez ressortir que les tombes royales de Biban el-Mo-

louk étaient, comme les tombes des simples particuliers, des tombeaux de famille et que, sous ce point de vue, elles étaient en grand progrès sur les autres tombes royales des précédentes époques. Cependant le fait est incontestable. Sans doute, on n'a point examiné les tombeaux de la *vallée des Rois* sous cet aspect et l'on ne peut pas le faire utilement à l'heure qu'il est, parce qu'ils ont tous été pillés ; mais nous avons vu que la tombe de Ramsès III, dans les huit chambres latérales de son premier couloir, contenait huit puits ; pourquoi auraient été creusés ces puits, sinon pour la même cause qui les a fait creuser dans les tombes des simples particuliers. D'ailleurs, lorsque les membres de la *Commission d'Égypte* visitèrent le tombeau, ils virent, ainsi que je l'ai fait observer déjà, dans les quatre salles attenant aux quatre angles de la grande salle du sarcophage beaucoup de débris de momies[1]. Il y a d'autres exemples de puits, comme dans le tombeau de Ramsès XIII. La réflexion d'ailleurs suffira à elle seule pour montrer qu'il en devait être ainsi : on connaît le nombre approximatif des enfants des plus grands Pharaons ; l'un d'eux, Ramsès II, eut 54 fils ou filles ; un autre, Séti Ier, 49 : où ont été placés les tombeaux de ces fils, de ces filles, sans parler des épouses royales et des concubines ? Je suis loin de vouloir dire que chacun de ces individus ait eu l'honneur d'être enterré dans les tombeaux de leurs pères ; mais ils n'ont pas eu davantage la concession d'une sépulture particulière, sauf quelques exceptions peu nombreuses : cependant, il faut bien avouer qu'avec les idées qui avaient cours à l'époque, certains d'entre eux ont dû être traités comme les autres enfants des familles qui avaient mérité un tombeau. Voilà sans doute l'explication de ce fait toute trouvée : les enfants des Pharaons partageaient, à cette époque, le tombeau particulier de leur père, c'est-à-dire la sépulture de famille. On peut donc conclure que les Pharaons n'étaient pas solitaires dans leurs tombes, qu'ils y avaient même une assez nombreuse compagnie, témoin Séti Ier, Ramsès II et Ramsès III. Que si l'on a seulement découvert quelques momies ou quelques puits, c'est que les fouilleurs de tombes ont été pressés, qu'ils ont détruit presque toute trace de momies, détruit presque tous les puits, ou qu'on ne les a pas encore trouvés.

1. *Description de l'Égypte*, t. III, p. 197.

Plusieurs tombeaux des rois, en diverses parties de leur étendue, étaient munis de portes ; on voit encore les trous où l'on mettait le gond sur lequel tournait la penture qui attenait à la porte et dont la partie arrondie qui se trouve à l'extrémité tournait sur le gond scellé dans le mur. En était-il de même en toutes les tombes? On a nié que ces tombes fussent ouvertes; mais à quoi bon les portes, sinon pour fermer et pour ouvrir, car c'était dès lors, comme ce l'est encore aujourd'hui, leur office principal et exclusif. Si donc les Égyptiens les employaient, il faut croire qu'elles servaient aux mêmes offices; et, si elles servaient aux mêmes offices, c'est que l'on pouvait entrer ou sortir à volonté dans les chambres ainsi munies, le tout dans certaines circonstances spécifiées et déterminées. La preuve qu'il en était ainsi, c'est que dans toutes les tombes où l'on a pu pénétrer sans que les fellahs égyptiens eussent violé la sépulture, tombes qui sont tout à fait peu nombreuses, on a trouvé les portes en place : ainsi, dans la tombe que Rhind a ouverte à Thèbes, il y en avait une qui tentait les désirs du Copte qui lui servait de secrétaire et qui la lui demanda pour mettre à une église, sans savoir si elle aurait les dimensions voulues. La chose importait peu d'ailleurs, car, si l'église ne se trouvait pas qui aurait une porte de dimensions semblables à celles de la porte du tombeau, on trouverait bien, avec l'aide de Dieu, quelque autre chose à quoi elle pourrait servir, ne fût-ce qu'à enrichir le donataire lui-même qui la vendrait. De même dans la cachette de Deir-el-bahary, il y en avait une autre qui, sans doute, a été employée à faire du feu par les fellahs qui découvrirent la dite cachette. Cela ne veut pas dire cependant que les tombes fussent ouvertes à tout venant, que les voleurs eux-mêmes pouvaient y entrer quand bon leur semblait et procéder tranquillement à leur honnête besogne; non, et de même on ne laissait pas la porte des maisons ouverte de manière à ce que le premier venu qui passait pût y entrer, regarder s'il y avait quelque chose de bon à prendre et sortir avec son butin : il y avait des moyens de prévenir, dans l'un et l'autre cas, l'entrée des voleurs, c'était de défendre l'entrée de la maison, ou de la tombe, par la vigilance des gardiens qui devaient veiller nuit et jour, comme les modernes *ghafirs* : la mode n'a pas changé. Nous verrons, dans la dernière partie de cet ouvrage, quelles étaient les occasions où l'on pouvait,

où l'on devait même entrer dans la tombe; mais comment y entrer si les murs avaient été bouchés comme on l'a si souvent répété? D'ailleurs à quoi bon avoir percé des portes, d'aussi nombreuses portes qui ne devaient jamais servir, à quoi bon les avoir munies de gonds, s'il ne devait pas y avoir le moindre battant de bois qu'on pût faire tourner par la penture? On a coutume de donner des raisons mystiques de cette coutume qu'on suppose avoir été celle des Égyptiens à toutes les époques : le mysticisme a cela de bon qu'il peut, en toute occasion, fournir des raisons pour expliquer toute chose inexplicable, ou qu'on ne veut pas expliquer en l'examinant de près; mais, dans l'espèce, les raisons mystiques trouvées avec une ingéniosité qui serait admirable partout ailleurs, ne servent ici absolument à rien, parce que, pour les Égyptiens, c'étaient des raisons trouvées après coup pour expliquer leurs coutumes et que les coutumes, en règle générale, précèdent toujours les explications qu'on en donne. Ce qu'on faisait, après être sorti de la tombe et en avoir fermé la porte, c'était de sceller cette porte d'un cachet de terre avec le sceau de l'officier chargé de cet office : voilà pourquoi on a trouvé, dans la cachette de Deir-el-bahary, des traces indubitables des cachets que l'on appose ainsi à toutes les époques et à toutes les tombes [1].

Je n'ajouterai plus rien à cette description particulière de la nécropole thébaine sous la brillante époque du Nouvel Empire; nous retrouverons plus loin les quelques constructions qui furent faites sous les dynasties suivantes; il faut maintenant revenir sur nos pas et décrire la nécropole célèbre, mais minime, connue sous le nom de Tell-el-Amarna. Au premier abord, il semblerait que j'eusse dû faire cette description avant celle des tombes particulières ou royales de Thèbes: mais je ferai observer que si l'époque à laquelle nous laissons le Nouvel Empire est bien postérieure à celle où furent creusées les tombes d'El-Amarna, cependant aussi les tombes de la nécropole thébaine avaient commencé d'être construites avant le règne d'Aménophis IV qui se retira dans la ville qu'il fonda, et que, par conséquent, j'aurais dû interrompre la description de la nécropole thébaine, pour y placer celle de la nécropole d'El-Amarna, ce que je n'ai pas cru devoir faire [2].

1. Maspero, *Momies royales de Deir-el-Bahary*, loc. cit., p. 518.
2. On dit d'habitude Tell-el-Amarna; mais il y a confusion de deux villages l'un avec l'autre, celui d'el Tell, et celui d'El-Amarna.

§ 3. — *Nécropole d'El-Amarna.*

Le Pharaon thébain Aménophis, IVe du nom, fatigué de voir l'autorité des prêtres d'Amon lui susciter des embarras toujours renaissants, alla porter sa cour dans ce qu'on appelle maintenant la Moyenne Égypte, sur la verge du désert, dans un lieu connu aujourd'hui sous le nom d'El-Amarna. Il y bâtit une ville et fonda une religion renouvelée des anciennes croyances de l'Égypte, ayant en horreur le nom d'Amon, de ce dieu vainqueur des autres dieux de l'Égypte, nom qu'il portait lui-même dans son nom d'Amonhôtep, Aménophis pour les Grecs, qu'il laissa de côté pour en adopter un plus en rapport avec sa tentative de restauration religieuse, celui de *Khouenaden*, ce qui signifie la *Splendeur du disque*, car la religion de ce prince avait pour objet le disque solaire dans son apparition diurne[1]. La nouvelle ville avait elle-même un nom correspondant au nouveau culte, elle s'appelait du même nom que le Pharaon lui-même dans sa forme féminine. Cette ville, fondée par le caprice fantaisiste d'un Pharaon qui voulait faire quelque chose de neuf, était située dans un quartier qui ne devait pas lui présager une longue durée : elle se trouvait dans une petite vallée, non loin du Nil, et touchant le désert du côté opposé; par conséquent elle ne pouvait guère trouver les ressources nécessaires au développement d'une ville importante : aussi ne survécut-elle pas longtemps à la mort de son fondateur et, à peine ses édifices était-ils achevés, que la ville était délaissée au profit de sa rivale qui avait reconquis les Pharaons, lorsque le fondateur de *Khoutenaden* avait voulu l'humilier. Les ruines en sont malgré

1. On trouvera quelques détails sur cette tentative de révolution religieuse dans l'article que j'ai publié dans la *Revue de l'Histoire des Religions* : *Un tombeau égyptien*. Cette phase de l'histoire religieuse en Égypte a été diversement appréciée et a donné lieu à plusieurs auteurs d'écrire bien des absurdités. On a fait d'Aménophis IV d'abord un eunuque, puis une femme : or ce prétendu eunuque avait huit filles, et cette prétendue femme avait une épouse toujours nommée et représentée à ses côtés. Ces faits sont bien connus, même de ceux qui ont présenté les étonnantes théories dont je viens de parler; mais les auteurs en question qui ont une théorie neuve à présenter au public n'ont jamais reculé devant les impossibilités manifestes qui réfutent d'elles-mêmes leurs prétendues découvertes. Dans un autre genre, M. Erman, de Berlin, a présenté la réforme d'Aménophis IV comme une tentative de monothéisme (*Das Ægypten*, II, p. 355). Cette théorie ne manque pas de vraisemblance.

tout intéressantes; mais ce n'est pas là ce qui doit m'occuper dans un ouvrage destiné à faire l'historique des constructions funéraires en Égypte.

A côté de la ville des vivants, il y avait nécessairement la cité des morts; cette cité des morts a été creusée dans le flanc de la montagne orientale, ce qui vient déranger quelque peu les théories édifiées sur ce fait qu'un grand nombre de nécropoles sont creusées dans la chaîne occidentale des montagnes qui enserrent l'Égypte. Les tombes qui sont restées de cette nécropole sont en petit nombre, on le comprendra aisément : d'après les *guides* les plus autorisés, on en compte une douzaine et l'année dernière on vient de découvrir le tombeau du Pharaon lui-même [1]. Ce petit nombre de tombes datant d'un règne qui sans avoir atteint le nombre d'années pendant lesquelles certains Pharaons ont régné, a cependant duré plus de douze ans, comme on le dit d'ordinaire [2], est bien fait pour nous surprendre. Encore ce Pharaon ne régna-t-il que douze ans? Ce chiffre est bien problématique depuis la découverte de la fameuse correspondance que ce roi a entretenue avec les princes de Syrie [3]. Quoi qu'il en soit de la durée de ce règne, il est bien évident qu'il mourut dans le court espace de douze ans, plus de douze personnes, ou même six, puisqu'il y a six ou sept des tombes concédées qui n'ont jamais été achevées [4]. D'ailleurs la ville ne disparut point aussitôt la mort de Khouenaden ; ses successeurs y continuèrent en partie le culte qu'il avait établi, jusqu'à ce qu'il fût officiellement reconnu à Thèbes et se fondît avec celui d'Amon, sous le règne de Horem-heb [5].

1. Je n'ai pu visiter moi-même cette nécropole, parce qu'il y avait, lors de mon séjour en Égypte, des troubles dans cette région et qu'on ne m'a pas permis d'y aller.

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 212 ; il cite Lepsius, *Denkmæler*, Abth. III, pl. 91 *g*.

3. Je parle ici des tablettes cunéiformes parues sur le marché des antiquités en 1888 : les fellahs vendeurs assuraient les avoir trouvées à El-Amarna, ce qui était vrai, mais ce qui n'était pas toute la vérité : le fait est qu'ils avaient découvert le tombeau de Khouenaden, comme on le sait aujourd'hui, car ce tombeau a été officiellement ouvert en 1892 ou dans les derniers jours de 1891.

4. Dans un mémoire intitulé : *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna*, et paru dans le premier volume de la *Mission du Caire*, M. Bouriant auquel l'époque d'Aménophis IV était réservée, dit avoir trouvé d'autres tombes inachevées. — Cf. *Mémoires publiés par les membres de la Mission française permanente au Caire*, t. I, p. 1.

5. E. Amélineau, *Un tombeau égyptien*, p. 8.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on appelle la nécropole d'El-Amarna avait reçu dans la pensée du fondateur de la ville une surface considérable prise dans la montagne, puisque l'on a trouvé des tombeaux sur une longueur de plus d'une lieue et demie. Évidemment Khouenaden comptait pour sa ville sur une durée plus grande que celle qu'elle devait avoir et il ne prévoyait guère que, quelques années à peine après sa mort, les Pharaons seraient rentrés dans celle qu'il avait abandonnée. Cette nécropole se divise en trois parties distinctes, en raison de la situation des tombeaux qui furent creusés dans la montagne, au nord, au sud, et dans la vallée dont j'aurai bientôt à parler. Dans ces trois parties de la même nécropole, toutes les tombes, sans exception, ont été creusées dans la montagne, comme c'est désormais la coutume pour les sépultures importantes de la vallée du Nil. Sous ce rapport elles ne mériteraient aucunement de se voir consacrer un paragraphe spécial dans ce chapitre; mais, par ailleurs, elles offrent ce que nous ne rencontrerons plus dans aucune tombe égyptienne, l'emploi d'ornements architecturaux qui seront dans la suite uniquement réservés aux temples des dieux. Tous les types de tombes y sont représentés; je ne les décrirai pas toutes, mais je me contenterai de parler de celles qui offrent un réel intérêt à la science.

Le plus grand nombre des tombes, qui existait dans les deux parties sud et nord de la nécropole d'Amarna, n'ont jamais été achevées[1]. Elles occupaient tout le côté est de la montagne, étagée, les unes au-dessus des autres, de la même manière que dans la nécropole thébaine. Au dire de ceux qui ont pu visiter le site de la nécropole, elles auraient été en très grand nombre, plus de cinquante rien que pour le groupe du sud[2]. La chaîne de montagnes qui présentent de nombreux retraits formant des sortes de vallées rocailleuses était éminemment propice au genre de constructions funéraires en usage à cette époque : partout, quand on s'aventure dans les dépressions de la chaîne montagneuse, on aperçoit des ouvertures béantes qui étaient destinées à donner entrée dans les

1. *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, I, fasc. 1, p. 15.
2. Les tombes inexplorées sont fort nombreuses; Lepsius dans ses *Denkmæler* n'en a publié que quatre pour le groupe du sud qui en contient plus de cinquante. — Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna*, p. 1, *ibid.*

tombeaux. Les uns avaient à peine été creusés dans le calcaire et les révolutions politiques survenues ont fait interrompre le travail; dans d'autres, on avait déjà bien avancé les opérations préliminaires qui aboutissaient à la préparation éloignée de la tombe; ou encore on a laissé les piliers qui devaient être transformés en colonnes; dans d'autres enfin, non seulement on a creusé tout l'hypogée, mais on a paré les murs et les colonnes et la tombe est prête à recevoir les sculptures qui devaient la décorer. Mais il n'y a jamais eu sculpteur ou peintre qui aient achevé l'ouvrage commencé. Ces tombes peuvent présenter un certain intérêt pour l'histoire du travail, mais elles n'en présentent aucun pour l'histoire de la sépulture en Égypte.

Il en est tout autrement de celles qui ont été complètement achevées, qu'elles aient ou non reçu les cadavres qu'elles étaient destinées à garder. L'une des plus petites et des moins ornées est celle d'un certain Mâhou, qui avait été chef de la police de la ville Khoutenaden. Ce tombeau était très simple dans sa disposition : il se compose seulement de deux grandes salles dont la première représente l'*area* qui s'étendait en avant de la maison égyptienne. Dans la seconde salle, était le puits à momie. Je n'ai malheureusement pas vu les tombeaux d'El-Amarna et l'ouvrage auquel j'emprunte le fond de cette description[1] n'a pas donné les mesures précises de ce tombeau. Quoi qu'il en soit, les deux salles étaient à peu près rectangulaires : elles étaient séparées l'une de l'autre par un mur dans lequel s'ouvrait une porte située en face de celle qui donnait entrée dans le tombeau. Dans la première salle, sur les deux côtés latéraux, on avait simulé une fausse porte. La longueur des deux salles étaient de 3 mètres et leur largeur de 5, ce qui donne environ 30 mètres carrés de superficie à l'excavation totale. Il n'y a aucun pilier, ni colonne décorative pour soutenir le toit des deux chambres. Évidemment ce tombeau n'avait pas dû coûter une grande somme de travail. D'autres tombeaux sont sans doute bâtis sur le même type[2].

Fort heureusement pour la description que je dois faire, d'autres voyageurs ont pu visiter la nécropole d'El-Amarna et nous ont laissé des notes

1. M. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell-el-Amarna*, p. 16, *loc. cit.*
2. Papiers de Nestor L'hôte, III, fol. 286.

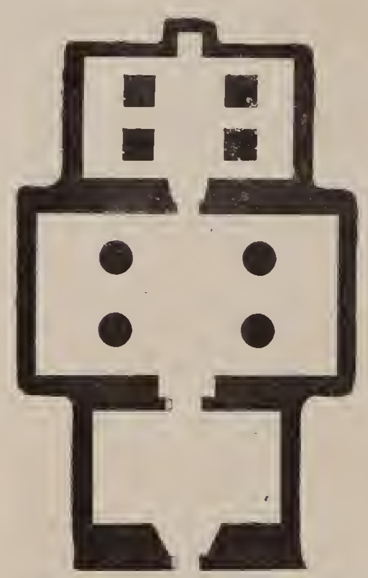
précieuses dans lesquelles on voit qu'ils ne couraient pas après des hiéroglyphes seulement, mais qu'ils recherchaient tout ce qui pouvait offrir de l'intérêt à l'esprit humain pour connaître l'époque célèbre du Pharaon Aménophis IV ou Khouenaden. Parmi ces voyageurs, le plus modeste et non le moins travailleur a été Nestor L'hôte dont les papiers ont été déposés à la *Bibliothèque nationale*. Il n'a guère décrit que six ou sept tombeaux : mais ces tombeaux sont de véritables types d'architecture. De son côté Prisse d'Avennes dans ses papiers également déposés à la *Bibliothèque nationale* a laissé des plans et des mesures qui semblent très précises, de même Lepsius dans le grand ouvrage qui nous a fait connaître les travaux de la *Commission prussienne*. Je ferai usage de tous les documents que j'ai sous la main, en indiquant pour chaque tombeau quelles ont été les sources auxquelles j'ai puisé.


Plan du tombeau n° 2 d'El-Amarna (d'après les dessins de Nestor L'hôte).

Le premier tombeau que je décrirai est celui d'un nommé Ahmès[1]. Il n'a pas été achevé. Il se compose d'une première salle que Nestor L'hôte dit avoir été un vestibule en forme de couloir : cette première salle est longue de 10^{m},30 et large de 2^{m},70. On y entre par une porte d'ouverture assez petite d'abord, mais qui s'élargit ensuite, comme nous le verrons dans tous les autres tombeaux. On en sortait par une autre porte placée vis-à-vis de la première et construite de manière semblable[2], et qui donnait entrée dans une seconde salle transversale qui avait exactement les mêmes dimensions que la première, mais en sens inverse, c'est-à-dire que la longueur de la salle était devenue la largeur et la largeur la longueur : elle avait donc 10^{m},30 en largeur et seulement 2^{m},70 en longueur. Une troisième porte située vis-à-vis des deux autres et dont je n'ai pas également

1. Nestor L'hôte, Papiers, III, fol. 286.
2. Nestor L'hôte ne donne pas les dimensions de ces deux portes.

les dimensions, menait dans une petite chapelle au fond de laquelle une statue colossale était assise. C'est le tombeau qui est désigné par Nestor L'hôte comme le quatrième en allant du sud au nord. Il n'était pas le seul de ce type, car le deuxième[1] avait exactement le même plan que le quatrième, quoique les proportions en fussent différentes[2] : il n'était pas plus achevé que le quatrième. C'est celui de Pentou. Le troisième hypogée[3] de Nestor L'hôte, dont il n'a pas donné le nom du possesseur, nous présente une nouvelle disposition. Il se compose de trois salles suivies d'une petite niche et dont les deux dernières sont à colonnes. La porte qui donne entrée dans la première salle a 1^{m},30 d'ouverture et une profondeur de 1^{m},71 en y comprenant les montants. Elle allait en s'élargissant après un espace qui est d'un côté de 0^{m},92 et seulement de 0^{m},91 de l'autre, et atteignait 1^{m},86, ayant une profondeur totale de 3^{m},16 et une hauteur intérieure de 3^{m},36. Les dimensions de la première salle dans laquelle introduisait cette porte n'ont pas été prises par l'explorateur, ou du moins il ne les a pas données. La seconde salle était ornée de quatre colonnes à chapiteaux campaniformes. Elle mesure 7^{m},90 de largeur en entrant et 8^{m},06 au fond de la salle, ce qui montre le peu de soin des architectes égyptiens dans leurs constructions[4]. Le fond était coupé inégalement par une porte, qui ne se trouvait pas exactement au milieu de la paroi, puisqu'elle était située à 0^{m},05 plus près du mur latéral de droite que du côté gauche, la paroi de droite n'ayant que 2^{m},70 tandis que celle de gauche a 2^{m},75 de longueur. La

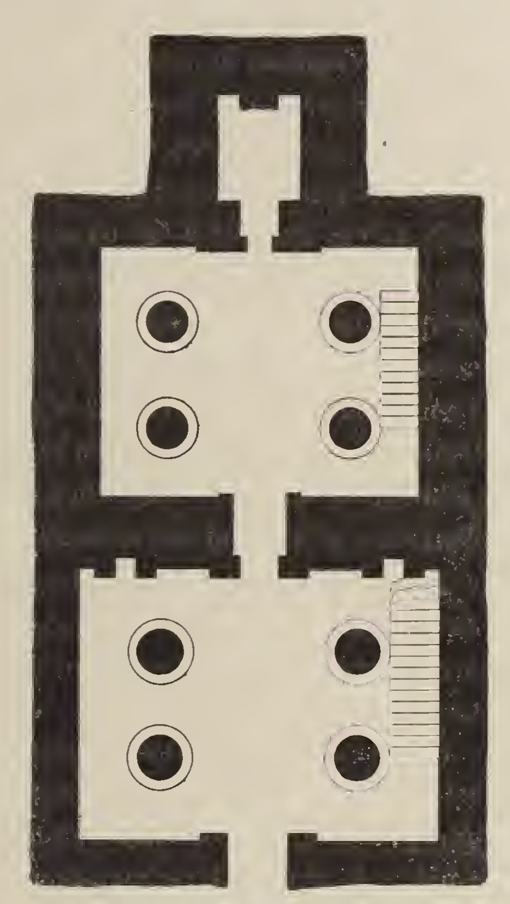


Plan du tombeau n°3 d'El-Amarna (d'après les dessins de Nestor L'hôte).

1. Papiers de Nestor L'hôte, III, fol. 281 verso.
2. Ces dimensions n'ont été données que pour la première salle qui est dite être longue de 10 ou 12 mètres.
3. Papiers de Nestor L'hôte, III, fol. 282 recto.
4. *Ibid.*.

troisième salle n'est que dégrossie : il n'en a été pris que des mesures imparfaites, comme celles de la porte en profondeur, 0m,58, et la profondeur totale de la salle qui atteint 2m,77.

Le premier hypogée du sud, selon Nestor L'hôte[1], est celui qu'il a mesuré le plus exactement. Cet hypogée se compose de trois salles, dont les deux premières sont ornées de quatre colonnes, et la dernière forme ce qu'on a appelé le sanctuaire. Le tombeau est précédé d'une porte dont l'ouverture intérieure est de 1m,47 et qui présente une épaisseur de 1m,88 avec un montant de 0m,44. La salle où elle conduit n'a pas moins de 9m,86 et la plafond incline un peu de côté. Cette première salle présente dans le fond sur chacune des parois de la porte qui mène dans la seconde salle une niche, ou peut-être une fausse porte, taillée dans la montagne : elle contient en outre, en ce même mur du fond, comme on le verra sur le plan ci-joint, plusieurs avancées qui n'ont pas été mesurées. La seconde salle s'ouvre par une porte profonde de 2m,03, le montant étant épais de 0m,52. La largeur



Plan du premier tombeau du Sud à El-Amarna (d'après les papiers de Nestor L'hôte).

de la salle est de 8m,65; et sa longueur de 6m,42 : la hauteur n'atteint que 3m,35 ; elle est donc plus basse de plafond que la précédente. Les quatre colonnes de même ordre que celles de la salle qui précède ne sont qu'ébauchées. La troisième salle a une porte épaisse de 1m,13 de lar-

1. Papiers de Nestor L'hôte, Papiers, III, folio 279 recto.

geur et en haut seulement $1^{m},10$. La hauteur de cette porte est de $2^{m},50$. Cette troisième salle est profonde de $2^{m},60$ et large de $2^{m},20$: la hauteur au plafond atteint $2^{m},62$ environ[1]. Au fond de ce sanctuaire était une statue aujourd'hui complètement mutilée. Les deux premières salles contiennent en outre chacune un escalier situé du côté du tombeau en entrant, entre les colonnes et le mur : l'ouverture en était jadis obstruée. Cet escalier commence au centre de la première colonne et il occupe tout l'espace de l'entre colonnement. Il mène dans les deux salles à des chambres encombrées qui n'ont sans doute jamais été achevées. Celui de la seconde salle a deux paliers; il fait un coude à gauche, puis revient à droite, toujours en descendant profondément dans la montagne. Nestor L'hôte indique pour chacun d'eux seize marches; ce qui ne peut être réel. « Ce monument, dit-il, avait été converti en église par les premiers chrétiens qui l'ont badigeonné, agrandi sur la gauche, en abattant jusqu'à moitié de la hauteur la paroi dans toute son étendue; ils ont creusé et élargi en forme de niche le simulacre de porte qui se trouvait à gauche de la porte de la deuxième salle et qui correspondait pour la symétrie à un autre simulacre de porte à droite, sous lequel passe l'escalier du souterrain. Deux colonnes de la première salle, celles de gauche en entrant, sont détruites. Celles de droite subsistent en entier et ont même conservé une partie de leur couleur[2]. »

Prisse d'Avennes dans ses papiers donne aussi le plan d'un tombeau qui est dit être celui d'un certain Houia[3], et qui est encore plus compliqué; quoiqu'il n'ait de colonnes que dans la première salle, et seulement au nombre de deux[4]. Il se compose également de trois salles, dont la troisième contient le sarcophage. La première s'ouvre par une porte profonde de $1^{m},53$: cette porte a cette particularité qu'à droite une pierre fait avancée, large de $0^{m},17$ et longue de $0^{m},28$: elle a une ouverture, au delà de cette pierre, de $1^{m},25$. La première salle, avec ses deux colonnes, n'offre

1. Nestor L'hôte dit entre $2^{m},60$ et $2^{m},65$, j'ai pris la moyenne.
2. Papiers de Nestor L'hôte, fol. 279 verso.
3. Prisse d'Avennes a écrit en travers du plan .
4. Dessin de Prisse d'Avennes, cart. El-Amarna, pièce 3. Je ne donne pas le plan parce que je n'ai pas pu me servir des dessins de Prisse, son fils ne m'ayant pas autorisé à le faire.

aucune particularité : elle est large de 6^{m},70 sur une longueur de 5^{m},34. On en sort par une porte, large d'abord de 0^{m},97 et qui s'élargit ensuite jusqu'à 1^{m},20. Cette seconde salle avait 9^{m},25 de largeur : la longueur était de 3 mètres seulement. Elle était plus large à droite qu'à gauche d'environ 0^{m},15 : la hauteur n'est donnée pour aucune des trois salles. Cette seconde salle, dans sa partie de droite, avait en avant du mur latéral une marche longue de 0^{m},80 et large de 0^{m},30 et haute de 0^{m},37. Elle mène dans une petite salle ayant 1^{m},97 de large, dans laquelle se trouve un puits ayant 0^{m},97 sur un côté et 1^{m},58 sur l'autre : il était beaucoup plus large sur cette dernière dimension que la plupart des puits funéraires qui ont été creusés en Égypte. A gauche de cette seconde salle, on avait sans doute l'intention de faire ce qu'on avait fait de l'autre côté : Prisse d'Avennes a noté seulement à l'extrémité ce qu'il appelle un *mastaba dégrossi* de 1^{m},20 de largeur. La troisième salle ouvre par une porte large de 0^{m},92 pendant 0^{m},31 ; elle s'élargit alors pour une profondeur de 0^{m},69 jusqu'à 1^{m},20 : elle a une largeur de 5^{m},60 sur une profondeur de 2^{m},31. Dans le fond se trouve un sarcophage long de 1^{m},90, large de 0^{m},85, haut de 0^{m},79 et épais de 0^{m},15.

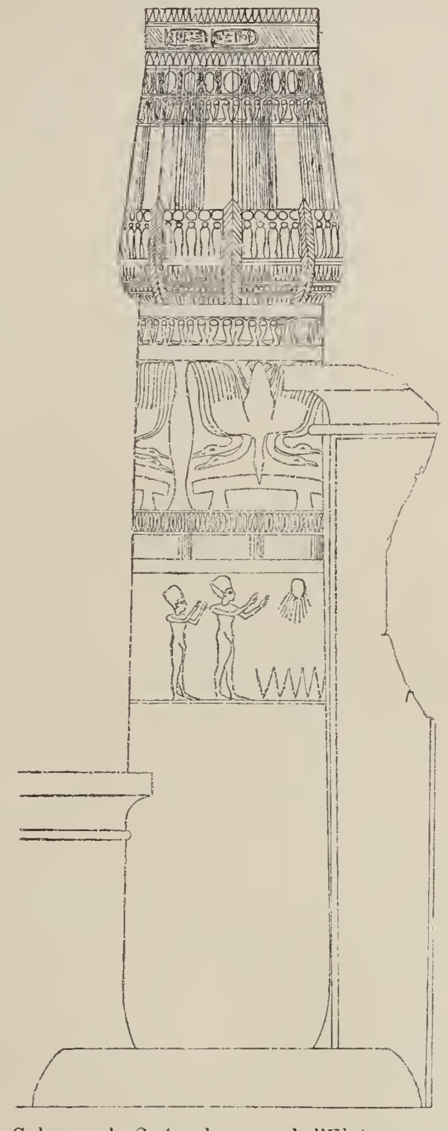
Outre ce premier tombeau, Prisse d'Avennes donne encore le plan de ce qu'il appelle avec Nestor L'hôte, le grand hypogée. Ce grand hypogée se compose d'une immense salle, où l'on arrive par un long couloir qui se rétrécit par deux fois avant d'arriver dans l'unique salle qui lui fait suite. La salle est ornée d'un double rang de six colonnes, trois sur chaque rang de chaque côté. Le côté droit de cette salle comprend deux avancées dans son mur latéral, et vers la partie qui est contiguë au mur du fond, il s'élargit en une sorte de salle dont les deux murs longitudinaux s'étendent plus loin que le mur latéral. Du côté gauche, il y a aussi deux avancées, comme à droite, mais il y a trois chambres au lieu d'une ; la première est inachevée : c'est un rectangle qui s'avance dans la montagne ; la seconde est beaucoup plus petite que la première, et la troisième présente les mêmes particularités que celle d'en face, dans la partie droite. Au milieu du mur du fond de la grande salle s'ouvre une petite niche qui est moins profonde à son extrémité qu'en son commencement. Entre la double rangée de colonnes, à droite, entre la deuxième et la troisième s'ouvre le puits

funéraire. Cet hypogée a dû coûter beaucoup de peines à excaver, car il est d'une grandeur peu commune; malheureusement le plan seul en est donné.

Il eût été curieux que la sépulture du roi Aménophis IV ne se fût pas rencontrée parmi celles de ses grands officiers. Elle n'a cependant été découverte que dans les derniers jours de 1891, le 30 décembre. Elle était cachée à une grande distance de la ville qu'avait fait construire Khouenaden. Voici la description du lieu, telle qu'elle a été donnée par un journal anglais d'après un voyageur de la même nation. A mi-chemin entre les tombes du nord et du sud d'El-Amarna, dans l'amphithéâtre de rochers qui sont situés à l'est de l'ancienne ville, sont deux ravins, dont celui du nord est appelé Darb-el-Houzaouy. Si on le suit pendant une distance de plus d'une lieue, on arrive à une petite vallée qui, à gauche, tient au ravin. C'est à l'extrémité gauche de cette vallée qu'est la tombe de Khouenaden. Elle est entièrement creusée dans la montagne, descendant dans l'intérieur à un angle assez aigu sur un parcours de plus de 100 mètres. A l'ouverture est une double rampe d'escaliers taillés dans le roc avec un passage aisé et glissant pour la momie. Assez avant dans ce passage, on rencontre sur la droite un autre couloir qui n'a jamais été achevé. Si l'on continue de suivre le premier couloir, on arrive bientôt à une première chambre sur la droite, suivie d'une seconde. Ces deux chambres servaient de tombeaux à la fille de Khouenaden, Adenmerit. Le tombeau du roi lui-même était à l'extrémité de ce couloir, dans une large salle à colonnes carrées, à ce que dit le voyageur anglais. Si ces colonnes sont encore carrées, c'est qu'elles n'ont pas été achevées, comme toute la chambre où les murs n'ont point reçu le stuc qui les rendait propres à être sculptés ou peints. D'après un autre voyageur anglais, la tombe de Meritaden se composerait de trois chambres; la salle réservée pour Khouenaden aurait une superficie de 30 pieds anglais carrés, avec deux piliers. Cette salle avait été toute sculptée sur stuc, et presque tout a péri. Le sarcophage qui se trouvait dans cette dernière chambre était en granit, et l'on en voit encore les morceaux sur le sol.

J'avoue que la dernière description me paraît plus certaine et d'abord par le caractère de celui qui l'a faite, et en second lieu par son habitude

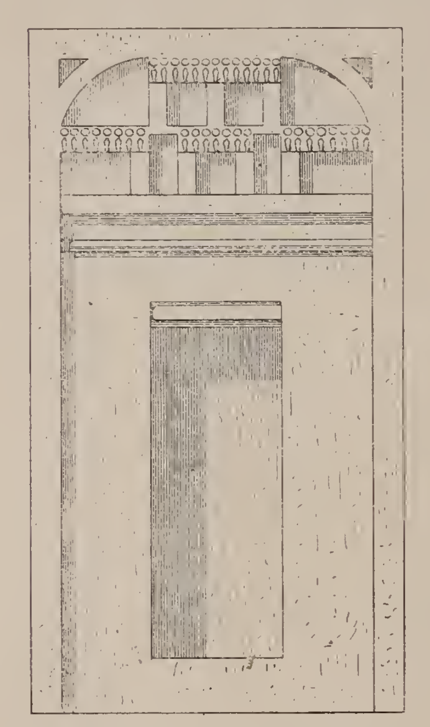
de l'architecture égyptienne, car elle a pour auteur M. Flinders Petrie qui sait voir avec exactitude. D'ailleurs certains restes de scènes peintes sont encore dans la chambre de Khouenaden pour montrer que la tombe a été dévastée, qu'elle était parfaitement achevée, que seuls peut-être les piliers n'avaient pas encore reçu la dernière main. Mais je dois dire cependant que la présence de ces piliers me semble sujette à quelques réserves : en effet, si les tombes d'El-Amarna sont remarquables, c'est par la colonne qui les décore. Dans tous les tombeaux qui ont des colonnes, ces colonnes sont du même type, avec chapiteaux à campane : il serait bien étonnant que la tombe du roi, qui avait été aussi novateur en architecture et en décoration funéraires qu'en religion, eût eu seule les piliers carrés de l'Ancien Empire. Nous ne serons définitivement fixés que lorsqu'on aura publié cette tombe avec tous les détails qu'elle comporte, les dessins et les plans, et non pas seulement les hiéroglyphes.



Colonne du 2e tombeau sud d'El-Amarna (d'après Lepsius, III Abth.I pl. 106 *c*).

C'est ici le moment de parler de la colonne qui supporte le toit de l'excavation, non parce qu'elle était nécessaire, mais parce qu'elle présentait une ornementation des plus agréables à la vue. Ces colonnes se trouvent dans cinq des hypogées dont j'ai donné la description un peu plus haut, en y comprenant la tombe de Khouenaden. Elles vont toujours deux par

deux; l'hypogée de Houia en contient deux comme celui de Khouenaden; celui de Merirâ et au autre de même forme en contiennent huit, et enfin le grand hypogée en contient douze dans sa seule et unique salle. Ces colonnes sont toutes posées sur une base. elles ont un chapiteau surmonté d'une abaque et d'une architrave. Comme les diverses salles où elles se trouvent n'ont pas toutes la même hauteur, les colonnes ne peuvent avoir les mêmes proportions évidemment; mais elles ont toutes les mêmes parties constituantes, la base, le fût, la gorge, le chapiteau, l'abaque et l'architrave qui les surmontent.

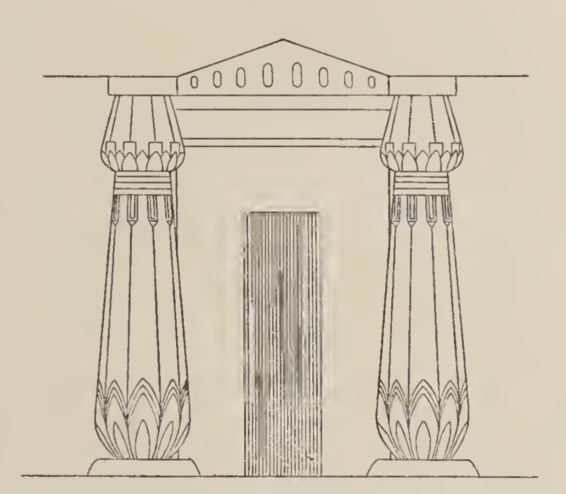

Décoration d'une porte dans un tombeau d'El-Amarna (Nestor L'hôte, Papiers, III, f. 275 recto).

La base dans la première salle du premier hypogée de Nestor L'hôte a une hauteur de $0^{m},33$; elle est ronde, ou quelquefois affecte la forme de la croix grecque. Le fût en sort comme une tige de fleur, se renfle quelque peu vers la naissance de l'apophyphe, puis va en diminuant jusqu'à la naissance de la gorge serrée par quatre rubans, sur une hauteur de $2^{m},40$; le chapiteau campaniforme en sort comme la fleur se montre à l'extrémité de la tige : il est long de $0^{m},90$. L'abaque qui le termine a une hauteur de $0^{m},26$, et l'architrave au-dessus de l'abaque est égal à la base[1]. La circonférence de la colonne au renflement de la partie inférieure atteint $3^{m},80$, quand la colonne tout entière, de la base jusqu'au plafond, l'architrave comprise, n'a qu'une hauteur de $3^{m},87$. Ces mesures qui me semblent très sujettes à caution ne peuvent aucunement permettre de résoudre la question architecturale qui se pose en cette occasion. Les colonnes de la seconde salle du même hypogée n'ont pas été mesurées : l'explorateur

1. Papiers de Nestor L'hôte, III, fol. 279 recto. Je ne donne ces chiffres que sous toutes réserves.

s'est contenté d'écrire que les « quatre colonnes du même style que les autres ne sont qu'ébauchées ». Il en est de même pour les colonnes de la première salle de son troisième hypogée [1]. Ces colonnes étaient placées à des distances très variables, par conséquent les dimensions de l'entre-colonnement n'étaient pas fixes [2].

Dans le grand hypogée, Nestor L'hôte donne les dimensions suivantes : colonne : hauteur du socle, $0^{m},22$; hauteur du fût, $2^{m},49$; circonférence du fût sans le chapiteau, $1^{m},89$; hauteur du chapiteau, $0^{m},86$ (?) ; abaque, $0^{m},21$; architrave, $0^{m},23$; ce qui donnerait $4^{m},01$ pour la hauteur totale de la salle. De la paroi du fond à la base de la première rangée de colonnes, $1^{m},70$; $1^{m},98$ jusqu'au fût. Entrecolonnement à la corniche des murs d'entrecolonnement (*sic*) $1^{m},30$ [3]. Nous avons aussi les mesures que Prisse d'Avennes prit des mêmes colonnes, et, il faut bien le dire, ces mesures ne concordent que pour le socle. La circonférence de la colonne est de $2^{m},20$; l'apophyphe, ou la hauteur du point auquel la colonne diminue, est à $0^{m},35$ au-dessus du socle; la circonférence de la colonne à l'endroit où elle est le plus large est de $2^{m},57$, et à la naissance du chapiteau elle est de $1^{m},98$ [4]. Il est visible qu'on ne peut faire fond sur des mesures aussi défectueuses. Cependant il semble bienen résulter que les architectes



Fronton dans une tombe d'El-Amarna,
(Nestor L'hôte, Papiers, III, p. 277).

1. Nestor L'hote, Papiers, III, fol. 272 recto.

2. Je citerai les mesures des six colonnes de ce troisième hypogée, telles que les donne Nestor L'hôte. Salle principale : hauteur du listel de la corniche, $0^{m},12$; du listel au-dessus du cordon, $0^{m},18$; hauteur du cordon, $0^{m},06$ (maxima) $= 0^{m},36$. De dessus le cordon au tableau : 4 bandelettes, $0^{m},42$; hauteur du tableau, $2^{m},63$; bande d'encadrement inférieure, $0^{m},32$, ce qui donne en tout $3^{m},27$. Hauteur totale de dessous le cordon au bas du tableau, $3^{m},06$; de dessous le cordon au sol, $3^{m},37$. De dessous la bande au sol $0^{m},54$. — *Ibid.*, fol. 282 recto.

3. *Ibid.*, fol. 298 recto.

4. Papiers de Prisse d'Avennes, dessins, cart., 9, pièce 5.

égyptiens qui creusèrent ces tombeaux n'avaient pas d'autres mœurs que leurs confrères de Thèbes et que le rapport constant entre le diamètre de la colonne et sa hauteur était trouvé. Les dimensions du chapiteau lui-même sont variables, ainsi qu'on l'a pu voir ; mais, quoique peu proportionné, ce chapiteau est admirable par la forme gracieuse qu'ont su lui donner les ouvriers égyptiens et seul l'examen attentif permet d'en apercevoir les incorrections et les défauts.

Ces tombes contiennent en outre des frontons d'édifice ou de niche, exactement semblables à ceux des temples grecs; mais là, comme ailleurs la belle ordonnance des œuvres grecques n'a pu être complètement saisie par les ouvriers égyptiens. Quoi qu'il en soit, on voit que l'architecture d'Aménophis IV n'était pas moins révolutionnaire, pour ce qui regarde les tombeaux, que ses idées religieuses. Saluons-la, car nous ne la retrouverons plus appliquée aux mêmes monuments : elle sera désormais réservée pour les temples des dieux.

§ 4. — *Les tombes après la XXe dynastie.*

Après l'époque brillante où l'Égypte avait atteint le point culminant de sa civilisation, comme elle restait, en vertu de ses usages, de sa position géographique et de sa répugnance pour les étrangers, un pays fermé qui ne recevait point, des infiltrations étrangères, le sang nouveau qui aurait revivifié ce qu'il y avait en elle de fatalement destiné à une mort prochaine, il ne lui restait plus qu'à descendre du faîte et qu'à disparaître finalement de la liste des grands peuples. C'est ce qui est arrivé : non qu'il n'y ait eu des tentatives d'arrêt dans ce recul accéléré ; mais ces tentatives n'eurent qu'un résultat misérable, à cause des guerres qui finirent par sceller la dépendance de l'Égypte, malgré les victoires qui vinrent de temps en temps rallumer dans le cœur des Pharaons et de leurs soldats quelques étincelles de l'ancienne ardeur aux conquêtes. Les autres peuples, longtemps asservis par l'Égypte, voulurent aussi avoir leur part de la domination, de la civilisation, et par conséquent, des conquêtes, et l'Égypte, qui

n'avait pas su comprendre quelle devait fatalement, tôt ou tard, être l'orientation humaine, sombra dans la débâcle.

D'ailleurs elle était déjà livrée aux querelles intestines, aux guerres civiles, aux discordes sociales. La conquête l'avait épuisée et l'avait appauvrie, tout en l'enrichissant. Quand les sources des tributs qui lui apportaient l'abondance furent taries, la pauvreté apparut nécessairement, et, avec la pauvreté, le mécontentement, la révolte et tout ce qui s'ensuit. Thèbes commença de décliner : bientôt elle fut abandonnée pour l'une des villes du Delta, car les conditions nouvelles où se trouvait l'empire égyptien n'étaient plus semblables à celles qui avaient fait sa fortune. De cette époque encore assez reculée, c'est-à-dire du XIVe au XIIe siècle avant notre ère, datent les premières violations de sépultures que nous connaissions. Ce fut en effet sous le règne de l'un des derniers Ramsès, Ramsès X, qu'une partie des tombes thébaines furent pillées par les voleurs : pour cette première fois, les voleurs s'en prirent, non à la *vallée des Rois*, mais à la *vallée des Reines* et à la partie des tombes royales qui se trouvaient à Drah-Abou'l-Neggah : ils ne violèrent qu'une seule tombe royale, mais les tombes des *chanteuses d'Amon*, des officiers de la cour furent pillées en grand nombre, dépouillées, et les momies brisées. Le papyrus Abbott, qui contient les originaux des procès-verbaux faits à cette occasion, nous a conservé tous ces détails[1]. Un autre papyrus du Musée de Turin a conservé les pièces originales d'un important procès qui eut encore pour cause les vols commis dans les tombes[2]. Il est facile de comprendre ces vols. La ville de Thèbes avait attiré dans son sein, ou plutôt on y avait placé, des foules d'ouvriers et d'esclaves employés pendant la XVIIIe, XIXe et sous les commencements de la XXe dynastie aux immenses constructions que les Pharaons de cette époque, enrichis par les tributs des peuples étrangers qu'ils

1. Ce papyrus est conservé à Londres, au *British Museum*; il a été publié en fac-similé parmi la collection de papyrus que les *trustees* de ce Musée ont publiée et qui est connue sous le nom de *Select Papyri*. Il a été traduit et commenté par M. Maspero en 1872. Cette traduction déjà vieille, puisqu'elle date de vingt ans, est imparfaite en un certain nombre d'endroits et les commentaires dont elle est accompagnée sont erronés en assez grande partie; mais pour l'époque où cette traduction fut faite, c'était déjà un grand service rendu à la science et le présage de tant d'autres travaux profitables qu'a depuis donnés l'auteur.

2. Il a été traduit par M. Deveria dans le *Journal asiatique*, 1865-1868.

avaient soumis, faisaient élever en l'honneur des dieux protecteurs de leur empire, d'Amonrâ et de Montou, le dieu armé du *khopesh*[1] qui frappait les ennemis de l'Égypte. Quand le temps de la disette fut venu, et même quelquefois auparavant, les ouvriers ne furent point payés, parce que les magasins étaient vides. Les Pharaons, étant occupés à repousser les envahisseurs de l'Égypte et non à faire de nouvelles conquêtes, ne faisaient plus faire de nouvelles constructions parce que l'état de leurs finances ne leur permettait pas ces dispendieuses constructions : les ouvriers, de ce chef, restèrent donc inoccupés et ils ne gagnaient rien pour se nourrir, eux et leur famille. Ils furent réduits à la plus affreuse misère, et, comme ils n'étaient point gens du commun, comme on serait tenté de le croire, mais dans leur genre respectif de véritables artistes, ils ont plus fait pour la gloire de l'Égypte que les Pharaons eux-mêmes, car les Pharaons ont passé, leur puissance s'est évanouie, la gloire de leurs actions conquérantes est allée rejoindre les choses passées et oubliées, tandis que les travaux des humbles ouvriers que personne ne connaît sont toujours debout, œuvres vivantes aux yeux des hommes ; ils ne se dirent jamais que mieux aurait valu pour eux chercher d'autres moyens de pourvoir à leur subsistance. Il n'est donc pas étonnant que ces ouvriers, ces artistes, réduits à la gêne, au dénûment et au désespoir qu'entraîne le dénûment, aient voulu profiter des trésors qu'ils savaient reposer dans les tombeaux et qu'ils aient dépouillé les morts pour se les approprier, car les morts n'en avaient plus besoin et les vivants trouveraient toujours quelque manière de les employer. Le fait est trop humain pour que l'historien puisse s'en étonner. Aussi sans être retenus par les malédictions religieuses prononcées contre ceux qui oseraient profaner les sépultures et dépouiller les morts, après s'en être pris d'abord aux sépultures des rois du Moyen Empire ou de la XVII[e] dynastie, ils s'attaquèrent ensuite aux tombeaux beaucoup plus riches d'un Séti I[er] et d'un Ramsès II, en général à tous les Pharaons qu'ils purent atteindre, ne voyant que le profit immédiat qu'ils en pouvaient tirer et s'occupant peu de

1. On appelle *khopesch* une arme en forme de cuisse d'animal dont se servaient les Pharaons égyptiens et qui était une arme de guerre comme une autre.

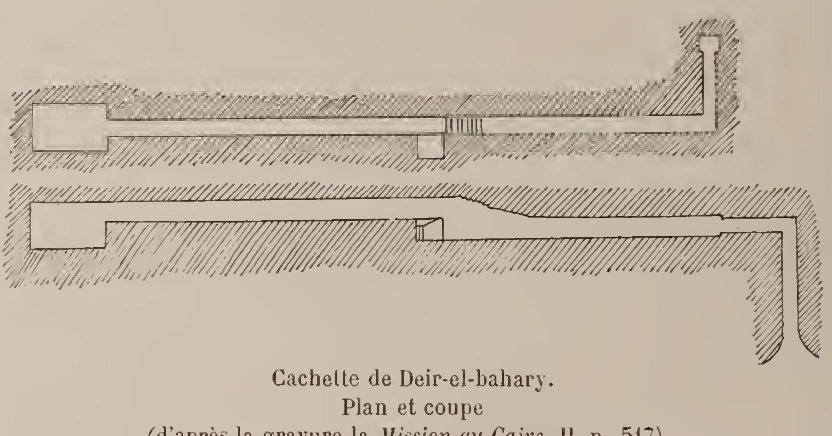
ce qui leur arriverait après la mort. Les *fellahs* de nos jours n'agissent pas autrement, et les savants eux-mêmes se déterminent d'après des raisons qui ne sont pas très différentes de celles que se donnaient les ouvriers thébains, douze siècles avant notre ère environ.

Il fallut donc veiller à la conservation des précieux restes des souverains de la XVIIe, de la XVIIIe, de la XIXe et de la XXe dynastie. On transporta d'abord ceux qui étaient plus directement menacés dans des tombes mieux défendues contre les invasions des voleurs, ou mieux gardées, comme nous avons vu, qu'on le fit pour Ramsès Ier et Ramsès II, qu'on déposa chez Séti Ier, puis on leur fit faire de nouveaux voyages, l'un chez une reine qui n'est pas connue par ailleurs, l'autre chez un Aménophis qui est sans doute Aménophis III, dont le tombeau était solitaire dans la *vallée de l'Ouest*; puis, comme toutes les mesures prises étaient restées inefficaces, les grands prêtres d'Amon, devenus maîtres de l'Égypte, les réunirent, dans la cachette de Deir-el-bahary, avec les membres de leur propre famille et le secret s'en est gardé pendant environ trois mille ans. Il en fut de même aussi à une époque, que je ne puis déterminer, faute de documents précis sur cette trouvaille, pour la famille de prêtres subalternes d'Amon dont la cachette n'a été trouvée qu'il y a quatre ans, quoique les fellahs la connussent auparavant.

La cachette de Deir-el-bahary était située près du temple célèbre élevé par la reine Hatschopset dans l'enfoncement se trouvant entre les deux côtés de la montagne qui, en cet endroit, s'avance à l'ouest pour revenir ensuite vers l'est, formant une sorte de crique naturelle où la chaleur atteint une élévation peu commune. Non loin de là fut creusée la tombe dont le secret fut très bien gardé pendant la fin des dynasties nationales en Égypte et n'a été découvert, dans ces dernières années, que par une famille de fellahs habitant à Scheikh-'Abd-el-Gournah. Les membres de cette famille vendaient des antiquités prises dans cette cachette depuis plusieurs années, lorsque la direction du Musée de Boulaq en fut avisée. Après plusieurs vaines tentatives faites dans le but de parvenir à découvrir le secret, on prit le parti de faire emprisonner l'un des vendeurs; mais il demanda une enquête et, de cette enquête, il sortit blanc comme neige. Le hasard, ou plutôt la fatalité des lois qui régissent les actions humaines, fit plus que

n'avaient pu faire les mesures qu'on croyait les mieux prises, et dont on attendait les meilleurs effets : la division se mit entre les trois frères qui connaissaient le secret de cette cachette et il y eut dénonciation près du moudir de Qeneh, alors Daoud-Pacha. Fort malheureusement, le directeur général des Musées de l'Égypte, qui était alors M. Maspero, se trouvait en ce moment en Europe, et ce fut un conservateur du Musée de Boulaq, M. Émile Brugsch, qui fut chargé par le gouvernement égyptien d'aller recueillir les monuments si soudainement mis au jour.

La cachette qui rendait ainsi son dépôt avait été creusée au nord-ouest



Cachette de Deir-el-bahary.
Plan et coupe
(d'après la gravure la *Mission au Caire*, II, p. 517).

de la crique dont je viens de parler, qui est formée par les divers contreforts de la montagne, à l'endroit où se détache celui qui les sépare de la vallée connue sous le nom de Deir-el-bahary, le couvent du nord, parce qu'autrefois les moines chrétiens en avaient fait le théâtre de leurs dévotions et y avaient construit un de leurs couvents. La cachette se compose d'un puits profond d'environ 12 mètres, et large de 2 mètres au carré. Au fond du puits, la paroi ouest laisse l'entrée d'un couloir qui, dans l'état actuel, mesure 1^{m},40 de large et n'a que 0^{m},80 de hauteur. Cette entrée était fermée autrefois par une porte en bois, à double battant, qui était scellée dans l'antiquité avec des sceaux de terre argileuse au nom des gardiens de la nécropole : ces deux battants ont aujourd'hui disparu. Après avoir couru pendant 7^{m},50, le couloir tourne brusquement au nord et se pro-

longe pendant une longueur de 23 mètres; il a pendant tout cet espace 1m,40 de large. Au bout de ces 23 mètres, la largeur s'agrandit soudain et l'on doit descendre cinq marches qui accusent une différence sensible dans le niveau des deux couloirs, ou des deux parties du même couloir, si l'on aime mieux. On avait, au bout de la première partie, essayé de creuser une chambre; le creusement en a été poursuivi pendant 3 mètres, puis abandonné, mais non pas parce qu'on avait voulu changer la direction de la galerie, comme l'a cru M. Maspero. Après un prolongement de 38m,50, dans une largeur de 3 mètres et avec une hauteur de 1 mètre, le couloir débouche dans une chambre oblongue de 7 mètres de longueur, sur 5 mètres de largeur et 4 mètres de hauteur. Le plan de cette salle est irrégulier, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire observer à propos d'autres chambres des tombes royales. C'était dans cette chambre extrême que se trouvaient entassés trente-trois cercueils de Pharaons ou de personnes appartenant aux familles pharaoniques[1].

Cette cachette ne fut pas la seule qui se fit dans la nécropole thébaine. En 1891, on a découvert par les mêmes moyens, c'est-à-dire par l'intermédiaire de fellahs qui ont vendu le secret, une tombe qui d'un seul coup a rendu à la lumière toute une série autrement importante pour l'histoire des idées religieuses et des idées humaines que la trouvaille de Deir-el-bahary : d'un seul coup cent quarante-quatre momies sont revenues au jour[2]. Peut-être en existe-t-il encore d'autres qui seront découvertes par les fellahs et dont le secret sera connu quand il leur plaira.

Les cachettes dont je viens de parler expliqueront à qui voudra comprendre pourquoi l'on ne creusa plus beaucoup de tombeaux : non seulement les Pharaons n'étaient plus assez riches pour en concéder un certain

1. Cette description a pour principe le plan qu'a publié M. Maspero dans son mémoire sur les *Momies royales de Deir-el-bahary*; comme les chiffres du plan diffèrent de ceux que contient le texte, il faut que le plan soit inexact, ou qu'il soit exact : s'il est exact. c'est le texte qui est inexact, et *vice versa*. Je suis parti de l'hypothèse que le plan donnait des mesures conformes à la réalité. — Cf. Maspero, *op. cit.*, p. 517.

2. Cette dernière cachette n'est pas encore connue, parce qu'elle n'a pas été décrite. Autant la première découverte a été habilement exploitée, autant la seconde est restée muette jusqu'ici, par suite de l'apathie naturelle du caractère particulier au successeur de M. Maspero. Elle n'est connue que par les dépêches qui ont été publiées par les journaux et par une liste d'objets qui a paru dans les *Annexes* au *Bulletin de l'Institut égyptien*, pour 1891.

nombre, mais les tombeaux ne savaient plus garder eux-mêmes les dépôts qu'on leur confiait. Il me faut ici parler d'une autre cause qui joua un rôle assez important dans l'histoire de la sépulture en Égypte : comme on n'avait plus les moyens de se faire creuser de nombreux tombeaux, on reconnut qu'il serait beaucoup plus simple d'en usurper quelqu'un qui serait déjà creusé. Cette coutume remonte à l'Ancien Empire; mais elle ne prit jamais plus d'extension qu'à l'époque dont je parle et sous la dynastie ptolémaïque. Et non seulement on s'occupait peu de savoir si la décoration du tombeau répondait à celle qui eût été de mise avec les fonctions exercées par le nouvel occupant, mais on refaisait cette décoration sur certains points pour y substituer le nom de l'usurpateur, on dépouillait même le cadavre de son cercueil, afin de mieux loger la momie, pendant que le premier occupant devait se contenter du lit que lui offrait la terre nue. L'exemple le plus curieux que l'on puisse citer de ce fait, est la tombe qui fut ouverte par Rhind en 1859 et qu'il a longuement décrite dans son ouvrage sur Thèbes et sa nécropole. Cette tombe, qui datait de l'époque dont il a été question dans le premier paragraphe de ce chapitre, a été usurpée au commencement de la période romaine par un officier quelconque en quête d'une sépulture qui ne lui coûtât rien. Il la trouva dans la tombe de quelqu'un qui n'avait pas dû être fort riche et l'usurpa, malgré les portes qui en défendaient l'entrée.

On voit donc que, dans ces conditions, la décadence de la ville de Thèbes, les attaques des voleurs et leurs fouilles sacrilèges, la facilité d'usurper les tombeaux anciens et l'éloignement de plus en plus grand de l'autorité centrale, sans compter les révolutions politiques et tous les troubles qu'elles amènent à leur suite, expliquent suffisamment pourquoi nous ne trouvons, ni à Thèbes, ni dans les autres nécropoles de l'Égypte, des tombeaux appartenant à la fin du Nouvel Empire égyptien et aux dernières dynasties nationales, qui soient en nombre correspondant à celui des tombes creusées sous les XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties. Il faut observer d'ailleurs que les familles ayant obtenu la concession d'un tombeau possédaient toujours le tombeau et pouvaient leur confier les momies des membres qui avaient fait partie de leur société. Cependant on trouve de cette époque, ou d'autres, quelques exemples de tombes soignées; mais

elles sont très rares. C'est toutefois à cette période de l'histoire égyptienne qu'appartient la tombe la plus volumineuse de la nécropole thébaine, celle que les auteurs de la *Description de l'Égypte* appellent la grande grotte ou syringe. Il faut y ajouter une tombe célèbre de la nécropole memphite, appartenant à un certain Bokenranef. Comme il serait inutile d'allonger outre mesure ce chapitre, je me bornerai à décrire la première qui est la plus belle, la mieux conservée et qui mérite le plus d'être connue. Elle ne contient pas moins de vingt-huit chambres : aussi les membres de la *Commission d'Égypte* crurent-ils qu'elle n'avait pas été destinée à la sépulture : elle s'avance à 350 mètres environ dans la montagne, et cette longueur ne comprend pas les galeries qui entrent dans ce chiffre pour la somme de 266 mètres environ[1].

Ce tombeau est en réalité celui d'un prêtre, grand officier de la cour du roi, qui se nommait Patiamonemapet, nom que les Grecs ont transcrit par Petamaunoph. Il est situé dans la colline de El-Asasîf. Celui qui l'occupait vivait sans doute sous la XXVIe dynastie. La tombe s'ouvre par une cour extérieure longue de 32 mètres et large de 24 mètres. On y entre en descendant un petit escalier. Cette entrée est formée par deux murs de briques crues qui étaient sans doute surmontés d'une arcade. La porte véritable de la tombe se trouve au fond de cette cour et elle est percée dans le calcaire de la montagne : profonde de 5^{m},20, elle conduit dans une salle très grande soutenue de chaque côté par quatre piliers et deux pilastres, un à chaque extrémité. Elle est longue de 16^{m},59 et large de 20^{m},84. Les piliers sont exactement carrés et ont 1^{m},381 de côté. Elle a dans la partie gauche du mur qui en fait le fond une sorte de niche, laquelle n'a pas son correspondant dans la partie droite. De chaque côté de cette salle, il y a des chambres annexes qui sont de forme différente. A droite, deux portes, éloignées l'une de l'autre d'environ

1. Ces mesures sont le résultat de l'addition qui a été faite des diverses mesures contenues dans le plan de la *Commission d'Égypte*. Les plans publiés dans la *Description de l'Égypte* sont très exacts; celui-ci en particulier donne toutes les mesures, sauf sur deux ou trois points particuliers où je ne les ai point trouvés. Ne sont pas comprises dans ce chiffre les dimensions du parement de la montagne et de la salle à ciel ouvert qui précède l'escalier par lequel on entre dans la tombe. J'ai visité cette tombe, mais à l'époque où je la visitai, je ne prévoyais guère que j'aurais un jour besoin de ses dimensions.

2 mètres et larges chacune de 0^{m},98, donnent entrée sur une chambre beaucoup plus large que longue, puisqu'elle mesure seulement 4^{m},17 de longueur contre 1^{m},62 de largeur. En son milieu, cette salle contient une ouverture conduisant à une autre chambre en forme de galerie, ayant 10^{m},96 de longueur sur une largeur de 2^{m},76 ; à l'extrémité droite, cette galerie est coupée à angle droit par une autre galerie, longue de 7^{m},417 et large de 2^{m},17. A gauche, exactement au milieu de la salle, est une porte qui mène dans une longue galerie. Cette galerie n'est pas uniforme : quand on tourne sur la gauche, on rencontre dans le mur de droite une ouverture large de 1^{m},27 et qui conduit à une petite chambre de 3^{m},27 de longueur sur 1 mètre de largeur environ. Elle est distante de 1_{m},99 de la paroi du fond de la galerie. Cette galerie est coupée en son milieu par un rapprochement des deux parois qui produit un véritable étranglement ; puis la galerie reprend sa première largeur qui est de 2^{m},73 ; elle a une longueur totale de 21^{m},76, sans compter la partie où les parois se rapprochent et forment l'étranglement dont il vient d'être question. La galerie se termine par un puits dont l'ouverture a 2^{m},17 de longueur sur 1^{m},25 de largeur et la profondeur est de 6^{m},17.

Plan du tombeau de Petamounoph (d'après l'ouvrage de DÜMICHEN, *Der Grab-Pallast des Petuamenoph*).

Lorsqu'on est revenu vers la salle à piliers, si l'on poursuit son chemin en droite ligne, on a devant soi un prolongement de la salle, large de 4^{m},548, et long de 5^{m},035, qui conduit à une porte large de 1^{m},30, dont les parois s'écartent ensuite de 0^{m},40, et profonde de 2^{m},34. Le sommet de la

porte est arqué. Cette porte donne entrée sur une seconde salle oblongue, large de 9^{m},20 et longue de 16^{m},28. Elle est divisée en deux parties par une double rangée de quatre piliers et deux pilastres, placés comme dans la première salle ; ces piliers sont aussi carrés, mais de dimensions plus petites que ceux que nous avons rencontrés précédemment, n'ayant que 1^{m},03 de côté. Après cette salle, nouvelle porte plus étroite d'abord, plus large ensuite et profonde de 2^{m},60, qui conduit à une troisième salle oblongue, ayant 7^{m},80 de long, sur 9^{m},20 de large, et soutenue par quatre piliers carrés ayant 0^{m},98 de côté. La partie qui vient ensuite est la plus étroite de celles que nous avons traversées jusqu'ici : elle introduit dans une petite salle large de 3^{m},90 et longue de 6^{m},65, qui se termine au fond par une sorte de marchepied à quatre marches ayant 1^{m},95 de large. Sur le milieu du côté gauche se trouve une salle adjacente, avec une porte profonde de 2^{m},06 ; cette salle est large de 3^{m},57 et longue de 4^{m},47. C'est là que finit la première partie de la tombe, car ce qui va suivre sera complètement différent.

Sur la droite de la salle au marchepied, au milieu, dans l'axe du fond de la chambre que je viens de mentionner, la direction de la tombe change complètement par angle droit. Une porte large de 1^{m},60 et profonde de 2^{m},17 conduit d'abord dans une salle oblongue de 3^{m},79 de largeur sur 6^{m},77 de longueur; après cette salle, nouvelle porte de même largeur que la précédente, mais profonde de 2^{m},27 et nouvelle salle exactement semblable à la première par la largeur, mais longue de 8^{m},31. Cette salle se termine par un rapprochement des parois qui continue sur un espace de 2^{m},27. On arrive alors au commencement d'un escalier qui ne compte pas moins de 54 marches. Il est remarquable par sa disposition. Il est à double rampe et il a 4^{m},629 de large, en y comprenant la largeur de la rampe qui est de 1^{m},73. Il est divisé en trois parties par deux paliers, dont le premier a 2^{m},92 de longueur et le second 2^{m},68. La première partie de cet escalier a 6^{m},44 de long et compte 18 marches ; la second a 8^{m},50 de long et compte 25 marches ; la troisième n'a que 4^{m},87 de long et ne compte que 10 marches[1]. Cet escalier n'occupe pas toute la largeur de la

1. Costaz dans sa description de la grotte syringe dit qu'il y a 56 marches ; mais le plan n'en comporte que 54. — Cf. *Description de l'Égypte*, t. III.

galerie, car on a laissé sur chaque main un rebord qui doit avoir plus de 0^m,50 de large. Au pied de l'escalier se trouve un puits carré ayant 1^m,14 de côté et profond de 8^m,46. Lorsqu'on descend dans ce puits, on constate que, vers le milieu de la profondeur environ, il y a une ouverture qui donne entrée dans une salle, creusée régulièrement, et qui a 2^m,924 de longueur sur 2^m,98 de largeur.

L'escalier débouche dans une petite salle ayant 5^m,85 de long sur 4^m,49 de large, à l'extrémité de laquelle, dans le mur de droite qui continue au-delà du puits dont il vient d'être question, se trouve l'entrée d'une nouvelle galerie, coupant la précédente à angle droit et remontant en quelque sorte vers la direction primitive. Cette entrée est large de 1^m,30 et profonde de 2^m,65 ; puis le couloir s'élargit pendant une longueur de 11^m,69, au bout desquels il y a rentrée du mur de gauche, rentrée de 0^m,47 environ, après laquelle la galerie continue encore pendant 4^m,17. Elle est creusée alors à angle droit par un autre couloir qui commence par un rapprochement des deux parois, plus accentué sur la droite que sur la gauche, et s'élargissant ensuite, le tout ayant une longueur de 8^m,09.

Pour décrire ce second étage de souterrains, j'ai dû laisser dans la chambre qui précède immédiatement le grand escalier une autre galerie qui coupe cette chambre à angle droit, sur la droite, et qui revient ainsi vers la direction primitive en sens inverse. Ce couloir commence par une partie longue de 2^m,76 très étroite, n'ayant que 1 mètre de largeur, au plus, puis il s'élargit jusqu'à 1^m,66 et continue de la sorte pendant 7^m,23. Alors on se trouve devant un puits ayant une ouverture plus large que longue, 1^m,95 sur 1^m,60 environ, une borne ayant été réservée sur la gauche. Au fond de ce puits qui a une profondeur d'environ 5^m,85 s'ouvre une galerie étroite qui débouche, par le petit côté d'une équerre de 4^m,22 sur une longueur de 8 mètres environ pour le plus grand. Ce grand côté n'est pas d'une largeur uniforme : beaucoup plus large au sommet de l'angle, il va en s'amoindrissant pendant 7^m,15 par une rentrée de la paroi et finit par une sorte de double porte dont les parois se rapprochent aussi de plus en plus. Il aboutit à un nouveau puits. Ce puits descend à une profondeur de 5^m,44 et donne entrée, par une porte large de 1^m,22 dans deux chambres qui reviennent, dans la direction contraire à celle du cou-

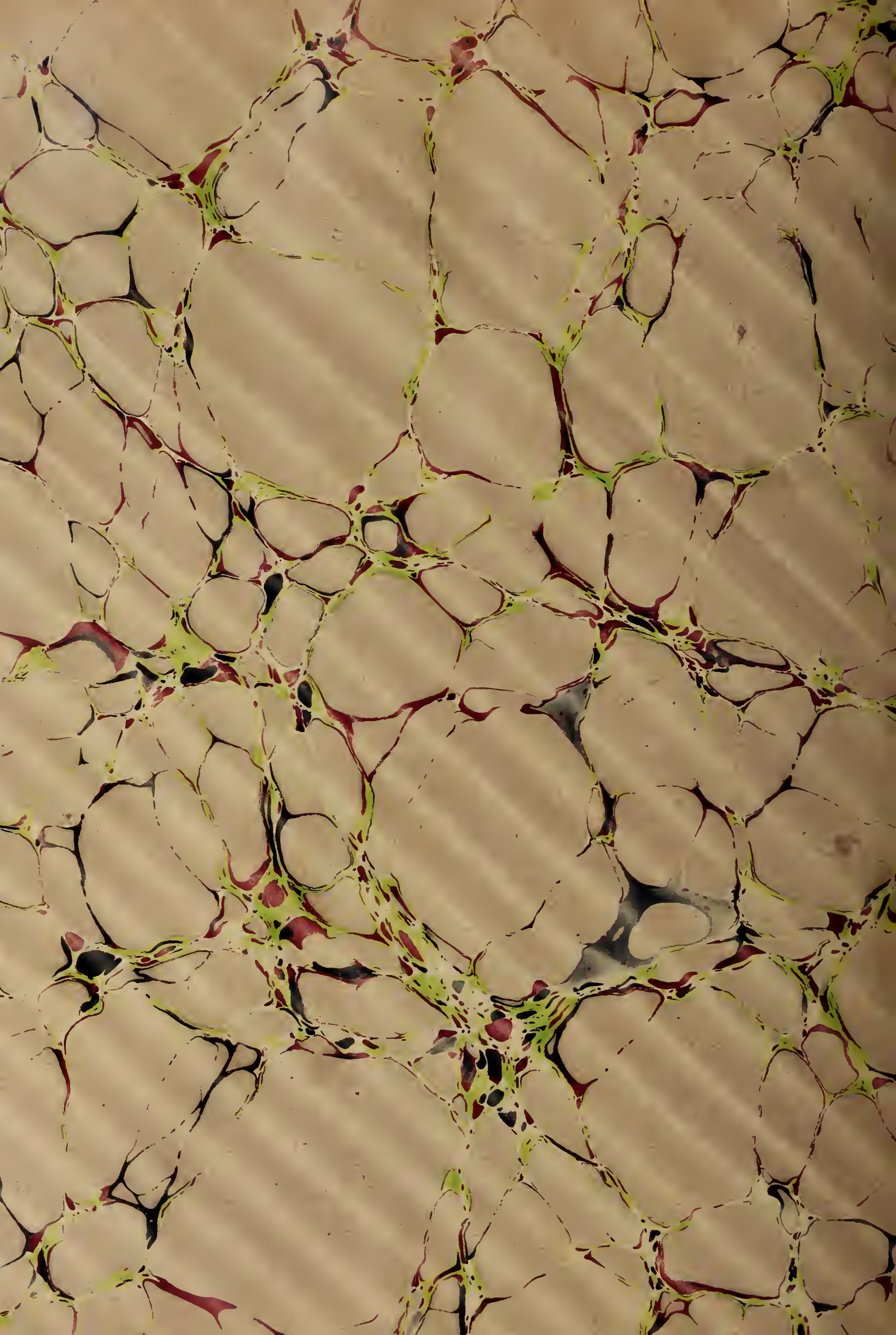
loir qui suit le premier puits de cette galerie, pour aboutir sous le carré laissé plein dont je vais parler dans un instant. La première salle a 5^{m},85 de longueur sur 4^{m},67 de largeur; elle n'est haute que de 1^{m},814. Elle se termine par une ouverture des parois profonde de 0^{m},81 qui mène à la dernière salle de ce puits. Cette salle est curieuse par sa disposition. Elle mesure 9^{m},34 de long sur 4^{m},57 de large, et contient de chaque côté une rangée de sept petites niches, taillées en forme de voûte, larges de 0^{m},57, également distantes les unes des autres de 0^{m},57. Cette salle a une hauteur de 3^{m},086.

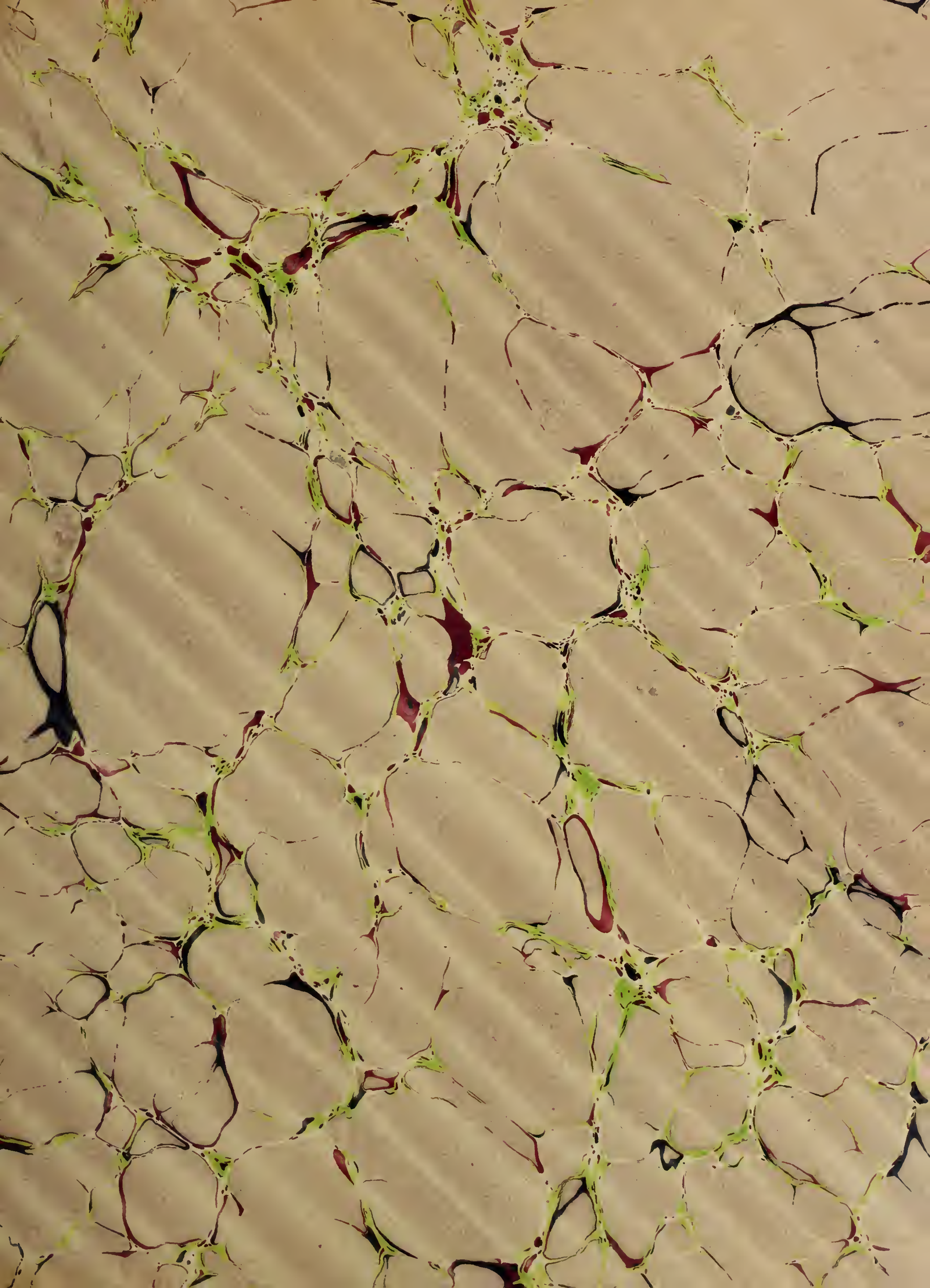
Pour terminer la description de cette tombe, il faut revenir à l'endroit où se trouve le premier puits, passer sur la borne ménagée à gauche du puits et poursuivre la marche commencée. La galerie continue en effet de courir, sur la même largeur, pendant une longueur de 25^{m},34, puis, se coude pendant un espace de 10^{m},02 et se termine brusquement par une petite niche large de 2^{m},17. Cette description serait achevée si nous n'avions pas dû laisser, pour décrire cette galerie coudée, un second coude situé à une distance de 3^{m},33 du premier et s'ouvrant sur une largeur de 2^{m},62 pour courir pendant 18^{m},95. Au bout de cet espace, la galerie tourne à angle droit pendant 19^{m},49. Mais dans cette dernière partie de la galerie sont trois portes, larges chacune de 1^{m},06, situées à une distance de 4^{m},71 l'une de l'autre, et conduisant dans trois salles exactement carrées ayant 3^{m},50 de côté. Puis ce troisième côté, qui est parallèle au premier, c'est-à-dire à celui qui contourne le couloir où se trouve le puits, est lui-même coupé à angle droit par un quatrième couloir parallèle au second et long de 18^{m},95; de sorte qu'à tous les quatre ils enserrent un bloc de montagne presque carré, sous lequel ont été creusées les deux salles que j'ai décrites plus haut et qui constituent le troisième étage de ces constructions souterraines.

Ce tombeau a ceci de commun avec les temples, ou de particulier en tant que sépulture, que l'élévation des toits diminue à mesure que l'on avance vers les parties inférieures, mais il a aussi de commun avec les tombeaux que plusieurs de ses salles ont le plafond taillé en berceau voûté, sans compter les quatorze petites niches voûtées qui se trouvent dans la dernière salle, celle qui vraiment terminait le tombeau.

Je crois que toutes les descriptions que j'ai données des autres tombes égyptiennes, même celle de la tombe royale où fut enfermé la momie de Séti I[er], pâlissent devant la description du véritable palais à trois étages que s'était fait construire le prêtre Patiamonemapet, ou Pétamounoph. Évidemment ce personnage avait voulu étonner ses contemporains et leur postérité. Quand on songe à l'immensité de l'excavation totale, on demeure en quelque sorte confondu en présence de la quantité écrasante de travail qu'il fallut aux carriers égyptiens, car si l'on voulait faire le calcul on n'arriverait pas loin d'une somme égale sinon supérieure, à 10,000 mètres cubes d'excavations préliminaires. Si l'on veut en outre compter le temps qu'il fallut pour donner la dernière main aux excavations faites, le parement et le dressement des parois, on conviendra que ce fut l'œuvre de gens qui savaient leur métier, d'hommes qui travaillaient consciencieusement, et la tombe de Pétamounoph reste ce que l'architecture égyptienne a produit de plus beau en ce genre et de plus étonnant par ses énormes dimensions. Notons qu'ici les excavations et le dressement n'ont pas été faits par à peu près, que les murs n'ont pas été coupés dans la montagne d'une manière qui nous semble un peu trop hâtive et en tout cas très irrégulière, qu'au contraire les mesures exactement prises par les membres de la *Commission d'Égypte* nous montrent que les murs ont été coupés à angles droits, les portes des chambres annexes exactement percées au milieu des murs où elles s'ouvrent, que quelques chambres et les piliers sont exactement carrés, si bien que les négligences du travail, ou du moins ce qui nous avait paru tel, ont complètement disparu et que la tombe s'élève sur ses trois étages, ou s'enfonce dans la terre, comme une habitation renversée. On peut donc conclure que l'habileté des ouvriers égyptiens ne s'était pas perdue, mais qu'elle avait au contraire augmenté.

Et toute cette dépense de forces, toute cette intensité au travail n'arrivait en fin de compte qu'à préparer l'achèvement de la tombe : ce n'était là qu'un travail préliminaire, la partie la moins fatigante de l'œuvre entière. Il restait à recouvrir toutes ces parois, tous ces piliers avec leurs architraves, de peintures ou de sculptures, travail énorme que je vais décrire à son tour dans le chapitre suivant.







BL1015 .P23 v.28, 29 v.1
Histoire de la sepulture et des
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00162 9858